U d'/of OTTAWA
39003002537362

43 l'amour "vrai"

45 ich

46 la "fatalité" (l'imprévu l'inattendu la surprise
c'est la nouveauté pour
le cœur l'âme l'esprit l'esprit)
plus +
que la réalité → c'est le plus pur sentiment

51b sur l'Italie

M 9/2

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

Stendhal

(HENRI BEYLE)

JOURNAL — HENRI BRULARD — SOUVENIRS D'ÉGOTISME — PRÉFACES
LE ROUGE ET LE NOIR — LA CHARTREUSE DE PARME
ANECDOTES ITALIENNES — ANECDOTES FRANÇAISES — DE L'AMOUR
CORRESPONDANCE — APPENDICE : NOTICE R. COLOMB

H. B.

Anecdotes et curiosités stendhaliennes

AVEC UNE NOTICE

Portrait gravé sur bois d'après Söderman

BIBLIOTHEQUE
LIBRARIE
University of O

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

STENDHAL

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. REMY DE GOURMONT

Série in-18 à 3 fr. 50

RÉTIF DE LA BRETONNE, avec une notice et un portrait 1 vol.
GÉRARD DE NERVAL, avec une notice et un portrait.. 1 vol.
CHAMFORT, avec une notice et un portrait..... 1 vol.
RIVAROL, avec une notice et un portrait..... 1 vol.
HENRI HEINE, avec une notice et un portrait..... 1 vol.
ALFRED DE MUSSET, avec une notice de Jean de Gourmont et un portrait d'après Clésinger..... 1 vol.
TALLEMANT DES RÉAUX, avec une notice..... 1 vol.

Série in-16 à 3 fr.

THÉOPHILE, avec le portrait de Danet et une notice de Remy de Gourmont..... 1 vol.
SAINT-AMANT, avec une notice de Remy de Gourmont. 1 vol.

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

Stendhal

(HENRI BEYLE)

JOURNAL — HENRI BRULARD — SOUVENIRS D'ÉGOTISME — PRÉFACES
LE ROUGE ET LE NOIR — LA CHARTREUSE DE PARME
ANECDOTES ITALIENNES — ANECDOTES FRANÇAISES — DE L'AMOUR
CORRESPONDANCE — APPENDICE : NOTICE R. COLOMB

H. B.

Anecdotes et curiosités stendhaliennes

AVEC UNE NOTICE

Portrait gravé sur bois d'après Sôdermarck

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

Universitas
BIBLIOTHECA
Ott...

PQ
2435
.A2L4
1908

STENDHAL

On trouvera dans la Notice de Romain Colomb, que nous reproduisons presque entière dans notre Appendice, et dans le H. B. qui la suit tous les renseignements biographiques sur Stendhal.

On a dit, avec raison, que chez Stendhal l'homme importe autant que l'œuvre. Impossible de les séparer, tant l'un et l'autre se complètent et s'expliquent mutuellement. C'est dans ce sens qu'a été composé ce choix de pages. A côté du romancier, on a fait une grande place à l'autobiographe, au touriste, au critique, à l'anecdotier, au dilettante et à l'analyste de la passion et de l'esprit qu'il fut à un si haut degré.

Il paraît bien que les livres de Stendhal ont été peu goûtés à leur époque. Leur auteur lui-même, sauf dans un cercle d'amis, n'était guère en faveur. La « bonne compagnie », comme il disait, lui pardonnait mal sa liberté d'esprit, son absence de préjugés, son dédain

du qu'en dira-t-on, pour tout dire d'un mot : son manque d'hypocrisie. Ce manque d'hypocrisie, c'est une des qualités dominantes de son œuvre. Car l'art d'écrire est souvent une hypocrisie. Sous les recherches du style, l'idée perd de sa signification, comme l'expression de sa vivacité, et la *forme* n'est souvent qu'une mise en scène qui déforme. Dans les livres de Stendhal on ne trouve rien de cet art, ni aucune déformation par de la rhétorique, ni aucun souci de séduire l'œil ou de plaire à l'oreille. C'est à la fois plus haut et plus franc. C'est l'idée, la sensation, le fait, le souvenir notés sur le moment et tels que l'expression en est venue, par un homme qui dit comme il pense et qui écrit comme il sent, uniquement soucieux d'être clair, prompt et exact. Le ton est si vrai et l'accent si sincère qu'il semble parfois que ce soit une voix qu'on entend plutôt que des mots qu'on lit. Nous ne cacherons pas que des gens de goût sont partis de là pour reprocher à Stendhal d'écrire mal, et même de ne pas savoir écrire. C'est une critique qu'ils ont faite également à Balzac, avec autant de pénétration littéraire. On imagine difficilement, en effet, qu'on puisse songer à séparer de leur style les livres de Balzac et de Stendhal. Il semble plutôt que ce soit à ce style qu'ils doivent pour beaucoup l'intensité de vie et de vérité qu'ils contiennent et qui nous transporte. Un roman de

Stendhal ou de Balzac écrit en beau style aurait peut-être d'autres mérites, mais il y perdrait à coup sûr ceux qu'il a et qui comptent davantage.

Un autre grand mérite de Stendhal, c'est qu'avant d'écrire il avait vécu. De là, peut-être, que, dans ses ouvrages, il s'est beaucoup raconté lui-même. C'est d'ailleurs un goût qui le prit très jeune, puisqu'il n'avait que dix-huit ans quand il écrivait son *Journal*. Penchant d'analyste, qui veut voir clair dans ses sentiments comme dans ses idées. Il le conserva toute sa vie, écrivant à cinquante ans le *Brulard* et les *Souvenirs d'Egotisme*, dans son consulat de Civita-Vecchia. Tour à tour soldat, administrateur, homme du monde et diplomate, vivant à une grande époque, il avait mené sa vie à travers l'Europe, connu tous les personnages de marque, vu de près les événements et la société, partout beaucoup observé, beaucoup senti, beaucoup retenu. Cette existence si diverse et mouvementée, si pleine de passions et d'idées, ses ouvrages n'en sont que les tableaux successifs, quelquefois même répétés, tantôt sous la forme directe du journal, de l'autobiographie, tantôt sous celle d'une intrigue dont les héros traversent les mêmes circonstances, prennent part aux mêmes événements, éprouvent les mêmes sentiments. Il semble qu'on puisse dire qu'écrire ce fut le plus souvent pour Stendhal le

plaisir de revivre sa vie, en en recréant littérairement le mécanisme, l'atmosphère et les faits.

La destinée d'écrivain de Stendhal, c'est un cas qui n'est pas très rare dans l'histoire littéraire. A chaque époque, des écrivains brillent, sont réputés, leurs noms, couverts d'éloges, ne quittent pas les gazettes. D'autres font leur œuvre, ignorés, négligés, ou connus que pour être moqués. Cinquante ans écoulés, quel changement. Le tri s'est fait, la mort a changé les rôles. Beaucoup de ceux qui avaient placé leur gloire en viager, selon le mot de Sainte-Beuve, sont oubliés, et quelques-uns des méconnus ont pris leur place. C'est l'aventure qu'a courue Stendhal. Il le savait et s'en faisait un jeu. Elle lui a pleinement réussi.

NOTA. — Les ouvrages autobiographiques de Stendhal : *Journal*, *Vie de Henri Brulard* et *Souvenirs d'Egotisme*, ont été publiés par M. Casimir Stryienski. On a conservé aux extraits de ces trois livres les notes du publicateur, en les faisant suivre de l'indication : (*Str.*)

PAUL LÉAUTAUD.

JOURNAL

MILAN, BERGAME, BRESCIA

1801

PREMIER CAHIER

Milan, le 28 germinal an IX. — J'entreprends d'écrire l'histoire de ma vie jour par jour (1). Je ne sais si j'aurai la force de remplir ce projet déjà commencé à Paris (2). Voilà déjà une faute de français, il y en aura beaucoup, parce que je prends pour principe de ne me pas gêner et de n'effacer jamais (3). Si j'en ai le courage, je reprendrai au 2 ventôse, jour de mon départ de Milan pour aller rejoindre le lieutenant général Michaud à Vérone.

12 floréal. — On cite ici Mme N... comme la plus jolie femme de la ville, et véritablement elle n'est point mal ; on lui donne 60.000 francs de rente, elle a un *cavaliere servente*, bel homme, et qui dépense beaucoup pour elle ; elle est par conséquent inattaquable. Nous pourrions b... r deux comtesses qui logent près de chez nous, mais elles ont vingt-huit et trente ans, et un air de saleté qui répugne.

19 floréal. — J'ai pris un maître d'armes, contre-pointe,

(1) Le lecteur ne doit pas oublier que Beyle a dix-huit ans à peine quand il commence à écrire son journal. (Str.)

(2) Premier séjour de Beyle à Paris. (Str.)

(3) Le manuscrit, en effet, est écrit d'une plume courante, presque sans ratures (Str.).

sergent à la 91e demi-brigade. Je lui donne 12 francs par mois.

— Je me suis beaucoup ennuyé, faute de livres. Le patron nous a prêté le *V. en It.* (1) de l'abbé Coyer. Pauvre ouvrage. Je lis quelques *Mercures britanniques* de Mallet du Pan.

— MMmes P... et D... sont revenues le 3 du lac de Garde. Parmi une foule de plaisanteries graveleuses qui ont amusé ces dames et leurs filles, Maseau, qu'on était allé (mot illisible) dans son lit, a quitté sa chemise et, prenant un flambeau, est venu les voir en cet état. Les filles étaient présentes et acceptantes.

— Martial fait la cour à Mme M..., dont il est enchanté; il était déjà très avancé lorsque je suis parti.

15 prairial. — Je n'ai point de conseil, point d'ami, je suis affaibli par la longueur de la fièvre ; je me suis cependant déterminé, persuadé qu'à force d'audace et de persévérance, je parviendrai à être aide-de-camp du général Michaud. Alors je ne devrai ce succès, comme tous les autres, uniquement qu'à moi-même.

17 prairial. — La médecine a assez bien réussi, il me semble d'avoir moins de fièvre. Je me suis fait entièrement raser.

27 et 28 prairial. — Il paraît qu'*Atala*, roman chrétien de Chateaubriand, critiqué par André Morellet (2), est enfin mis à sa place d'ouvrage extraordinaire, mais médiocre. Je ne l'ai pas lu.

23 messidor. — Hâtons-nous de jouir, nos moments nous sont comptés, l'heure que j'ai passée à m'affliger ne m'en a pas moins approché de la mort. Travaillons, car le travail est le père du plaisir, mais ne nous affligeons jamais, réfléchissons sainement avant de prendre un parti ; une fois décidé, ne changeons jamais. Avec l'opiniâtreté on

(1) Voyage en Italie. (Str.)
(2) L'abbé Morellet. (Str.)

vient à bout de tout. Donnons-nous des talents; un jour, je regretterais le temps perdu.

... Je crois, par exemple, qu'un jour je ferai quelque chose dans la carrière théâtrale.

Mon esprit, qui est sans cesse occupé, me fait toujours rechercher l'instruction qui peut justifier mes espérances ; dès qu'une occasion de m'instruire et de m'amuser se présente, j'ai besoin de réfléchir qu'il faut que j'acquière l'usage du monde pour choisir le plaisir ; comment puis-je m'étonner ensuite d'avoir un air gauche auprès des femmes, de ne pas réussir auprès d'elles, et de ne briller dans la société que lorsqu'on raisonne ferme, ou que lorsque la conversation roule sur ces grandes masses de caractères ou de passions qui font mon étude continuelle ?

3 thermidor. — Il y a un an aujourd'hui que je suis dragon au 6e.

9 thermidor. — Percheron m'a conté toutes les particularités de sa liaison avec Mme A... Il s'y est montré charmant, rusé, il parle avec un air de vérité qui persuade. Toutes les lettres de M. D. lui étaient montrées au moment où elles arrivaient. Il a dicté la réponse à la fameuse sur le rendez-vous que Mme A... avait donné au jardin Belgiojoso. M.D. vint demander pardon. D'après tout ce que nous savons l'un et l'autre, nous sommes persuadés qu'il l'adorait et qu'il ne l'a pas eue. Mme M. servait de m.....e à Mme A... qui lui faisait des cadeaux considérables.

PARIS

1803

TROISIÈME CAHIER

28 nivôse.

Son vers ambitieux se nourrit d'hyperbole.

Ce vers m'est venu tout fait en allant à Louvois, il y a quatre jours. Réminiscence peut-être.

30 nivôse. — Nous, Français, nous pensons en français. Je crois que, lorsque nous pensons très vite, nous glissons sur les verbes et pesons sur les adjectifs. Voilà, je crois, comment pensent les âmes froides. Moi, je vois les choses.

L'armée de Cambyse, ensevelie dans les sables voisins du temple de Jupiter Ammon par le vent du midi. Grand spectacle.

9 pluviôse. — Faire pour m'amuser un petit livre de piété en quelques chapitres, dans le genre suave de l'*Imitation*, parfaitement écrit. Les vierges de Raphaël pour frontispice.

21 pluviôse. — Je dois chercher à me donner beaucoup de temps pour le travail ; pour cela, m'appliquer à en perdre le moins possible en bagatelles, m'accoutumer à creuser des sujets lorsque je suis forcément oisif comme à la queue (1), par exemple.

29 pluviôse. — Je reconnais, en lisant Buffon à vingt ans, les cicatrices des préjugés qu'il m'ôta lorsque je le lus à quatorze.

4 ventôse. — Commencé, le 2 ventôse, à suivre le cours de Legouvé au Collège de France ; continué, aujourd'hui 4 ventôse, bon cours; court un peu après l'esprit; L. déclame supérieurement.

29 ventôse. — Quel est mon but ?

D'acquérir la réputation du plus grand poète français, non point par intrigue, comme Voltaire, mais en la méritant véritablement ; pour cela, savoir le grec, le latin, l'italien, l'anglais.

Ne point se former le goût sur l'exemple de mes devanciers, mais à coup d'analyse en recherchant comment la poésie plaît aux hommes, et comment elle peut parvenir à leur plaire autant que possible.

Voilà de quoi occuper une longue vie ; cependant craindre, ne fût-ce que pour ma réputation, de mener la vie de

(1) Les maigres ressources de Beyle ne lui permettaient pas d'aller aux bonnes places. Plus loin, il a soin de noter quand il va aux fauteuils ou dans les loges. (Str.)

Boileau ; il manque de grâces et son vers sent la lampe.

Étudier les hommes dans l'histoire et dans le monde.

Faire une comédie et une tragédie pour me donner mon entrée dans le monde, de la confiance en mes talents, l'art de faire les vers.

Ensuite la φ, œuvre du reste de ma vie.

Éviter d'être amoureux d'une femme du monde, là j'aurais le dessous ; d'ailleurs, comme dit Mounier :

Hæ nugæ seria ducunt in mala.

Ces *mala* sont pour moi des pertes de temps.

20 germinal. — En général, m'éclairer en comparant souvent la poésie à la peinture. Je vois dans la peinture le funeste effet des manières ; donc, point de manière en poésie ; former mon goût sur Sophocle, Euripide, Homère, Virgile, Sénèque, Alfieri, Shakespeare, Corneille, Racine et Crébillon. Travailler beaucoup à cela pendant mon séjour à Claix.

Ne pas oublier que la seule qualité à rechercher dans le style est la clarté. Étudier les beaux endroits de Corneille, sa franchise est sublime.

Avoir horreur des maximes.

26 germinal. — M. Daru répète souvent que le signe le plus assuré de médiocrité que puisse donner un homme, c'est de trouver à chaque projet qu'on propose des objections qui le rendent impraticable.

— Molière a eu l'art d'avilir les personnages aux dépens desquels il veut nous faire rire.

7 floréal. — Si je veux réussir dans la société, il faut analyser tout ce qui s'y fait. Je trouverai alors que l'art de conter et de ne parler jamais de soi forme presque tout l'homme aimable.

8 floréal. — Ne me serait-il pas avantageux que personne, hors moi, ne connût Helvétius ?

15 floréal. — Une femme ne peut rien faire directement (dans nos mœurs), il faut qu'elle fasse tout faire.

Faire une tragédie morale sur le pouvoir du fanatisme : un druide faisant massacrer un roi.

25 floréal. — Il faut que je sois parvenu au comble de l'insouciance pour ne pas faire tout de suite les *Deux Hommes* (1). Je manque de tout ; cette pièce faite, j'aurai tout en abondance. Société, argent, gloire, rien ne me manquera, j'aurai mes entrées. Dès que je serai arrivé à Claix, me jurer à moi-même de ne lire que l'Iliade de Pope, le troisième volume de Racine, *la Nouvelle Héloïse*, le cinquième volume d'Alfieri, et les dictionnaires de langues, des rimes et des synonymes ; ainsi, en trois mois je ferai ma pièce. J'aurai tout le temps de polir le style dans l'intervalle de la réception et de la représentation. Lorsque Lafond voulut entrer aux *Français*, il partit de Bordeaux avec vingt-cinq louis et jura que si, les vingt-cinq louis mangés, il n'était pas reçu, il se brûlerait la cervelle.

— Me faire un dictionnaire de style poétique ; j'y mettrai toutes les locutions de Rabelais, Amyot, Montaigne, Malherbe, Marot, Corneille, La Fontaine, etc., que je puis m'approprier. Je veux que dans trois cents ans l'on me croie contemporain de Corneille et Racine. C'est dans nos vieux auteurs que je trouverai le génie de la langue.

4 prairial. — Si j'étais riche, faire un voyage en France et m'arrêter six mois dans chaque ville, non pas précisément comme Astolphe et Joconde, car je ne suis pas roi, et Mallein ni moi ne sommes pas beaux, mais pour voir ce qu'il en arriverait ; ce ne pourrait être que de l'expérience ; considérer Grenoble comme une de ces villes.

8 prairial. — Quand je voudrai traduire en vers français l'Ugolin de Dante, me laisser souffrir de la faim après m'être échauffé avec du café.

17 prairial. — Le *Cid* me plaisait plus en l'an VII qu'en l'an XI, parce que, élevé dans une famille pleine de l'honneur monarchique, je n'étais que bon sujet d'un monar-

(1) Pièce de Beyle. (Str.)

que; aujourd'hui, je suis beaucoup plus citoyen que sujet et je dois tendre à devenir, sans cesse, meilleur citoyen.

1804

CINQUIÈME CAHIER

18 germinal. — J'arrive, par un temps beau, mais assez froid, au coucher du soleil, à six heures et demie, le dimanche 18 germinal an XII.

19 germinal. — Je me trouve plus raisonnable qu'à mon dernier séjour et, par conséquent, je serai plus heureux; je dois cela à l'expérience acquise à Grenoble, où j'ai vu l'homme dans l'homme et non plus dans les livres; ma distraction *of heart and understanding* (1) me sera utile même, *as a Bard* (2). Visite du père Jeky (3).

20 germinal. — Je pense au naturel qu'il faut avoir dans mes manières. Mme de Caylus dit, en parlant de Matta : « C'était un garçon d'esprit infiniment naturel, il parla de la meilleure grâce du monde. »

24 germinal. — Je m'étais fait une bien fausse idée du nom d'ami. Je voulais un seul ami, mais qu'il fût tout pour moi, comme moi tout pour lui.

L'homme n'est pas assez parfait pour cela. Il faut me borner à voir éparses entre tous mes amis les qualités que je voudrais réunir dans un seul. Du reste, je ne saurais avoir trop de connaissances à Paris; j'ai Mante *true friend* (4), Dalbon, Crozet, Boissat, Jaquinet, Cordon *true friend*, M. P. Daru, Prunette, Martial Daru, Rey, M. Daru *the father* (5), La Roche, M. Debord, Dard, L. Barral.

(1) De cœur et d'intelligence. (Str.)
(2) Comme poète. (Str.)
(3) C'était un franciscain irlandais, maître d'anglais de Beyle. (Str.)
(4) Ami sincère. (Str.)
(5) Le père. (Str.)

Rien de si aisé que d'être bien avec un homme qu'on ne voit qu'une fois par mois.

4 floréal. — Je lis Fénelon et je parcours Beccaria (sur le style) à la Bibliothèque nationale; j'ai le plaisir de trouver Fénelon parfaitement d'accord avec moi. Le soir, *Agamemnon;* la scène de la proposition du meurtre est jouée divinement par Talma et Mlle Duchesnois. Après la pièce, Crozet me présente à elle, je la trouve d'un naturel charmant et bien moins laide que je me l'étais figurée. Elle a la figure par masses, chose très propre à la peinture des passions; à l'avenir, lorsque je devrai être présenté à quelqu'un, écrire le compliment que je veux lui faire; au moment, je me trouble.

La seule chose que je dise devant Mlle D... est que la *Mère coupable* et *Agamemnon* sont les deux pièces modernes les plus morales. J'attends ma malle.

9 floréal. — *Bajazet, les deux Frères.* Jamais Mlle Duchesnois ne m'a paru si belle que dans Roxane, aujourd'hui; et jamais tragédie ne m'a peut-être si constamment intéressé que *Bajazet;* aujourd'hui, tout concourait à mon illusion, mon travail tend à augmenter la sensibilité. Desprès était très bien dans Osmin; Saint-Prix toujours bien, quelquefois beau, dans Acomat. Il n'y a que Mme Talma qui a été détestable avec son chant lamentable dans Atalide. Mlle Duch. au-dessus de tout éloge; je la suis allé voir après la représentation, elle m'a reçu toujours avec ce même naturel, sans compliments. Chazet est venu; il est joli homme, il a paru surpris, je crois, de l'air naturel et point troublé que j'avais. Nous avons parlé comédie et tragédie, lui faisait rire et avait de l'esprit, moi j'ai dit quelques pensées justes. En attendant Mlle Duchesnois, j'ai vu Talma dans le passage; de ma taille, il avait un habit bleu, culotte et bas noirs. Il parlait au portier du théâtre; il a la même voix qu'à la scène. Sa vue m'a fait impression, il avait l'air tragique. J'ai pensé que je maniais la gloire; après tant d'illusions, de connaissances et d'amitiés avec les

grands hommes, voilà enfin un peu de réalité. J'espère que dans un an je serai ami de Mlle D. et de lui par les *Two Men* (1).

J'ai bien admiré Racine ce soir (2). Il a une vérité élégante qui charme. Ce n'est pas le dessin de Michel-Ange. C'est la fraîcheur de Rubens. J'avais mille idées ce soir qui, ce me semble, auraient fait un bon commentaire de *Bajazet*.

14 floréal. — Je rentre à 1 h. 1/2 du matin (par conséquent le 15). Je reviens de chez M. D., à la portière de qui j'ai remis un article de trois pages (3) et un billet. Mlle D. avait témoigné, une heure auparavant, dans sa loge, le désir qu'elle avait que quelqu'un prît sa défense. Elle m'a très bien accueilli ce soir, m'a invité de nouveau à aller chez elle. Cette visite en général a été une suite de victoires, et j'hésitais de la faire! Donc, maxime générale : il faut toujours la voir, sauf à faire les visites courtes, si je vois que je gêne.

J'avais mille idées ce soir sur la déclamation. Ce qui constitue le mérite de l'action, comme celui du poète, est *a comprehensive soul* (4). Un rôle peut se diviser en un nombre quelconque d'intonations; on n'est bon acteur qu'autant qu'on prend ces intonations et qu'on les prend justes. Éviter plusieurs sons que Talma a dans la voix et qui sont, je crois, produits par une contraction de la glotte. Que les sons ne soient jamais forcés. J'ai trouvé le jeu de Mlle Duchesnois perfectionné depuis l'année dernière.

20 floréal. — Prendre le ton *of selling my books* (5) fort cher. *If the Two men* (6) réussissent, les faire imprimer à mon compte, sans préface ni notes, et les vendre 2 fr. 25.

(1) *Deux hommes*. (Str.)
(2) Beyle avait bien oublié cette jeune admiration en 1823, année de la publication de la première partie de *Racine et Shakespeare*. (Str.)
(3) Il s'agit d'une réponse à un feuilleton de Geoffroy. (Str.)
(4) Une âme puissante qui comprend tout. (Str.)
(5) *De vendre mes livres*. (Str.)
(6) *Si les Deux hommes*. (Str.)

Sinon, y joindre une préface extraite de la *Philosophie nouvelle* et qui contienne tout ce qui a rapport au théâtre, avec des notes *pour les acteurs*, qui renferment toutes mes idées sur la déclamation; vendre ce livre son prix. Dans les deux cas, supprimer les divisions par scènes (1).

Faire vite *the new philosophy*, *currente calamo;* autrement, cela me prendrait un temps que je dois tout à la chère poésie.

Je suis étonné du talent de La Fontaine pour peindre. La Fontaine et Pascal, voilà deux hommes qui m'ont inspiré le plus d'amour. Je voudrais mêler au style tout-puissant de P. quelques morceaux de douceur dans le genre du bon Fénelon.

SIXIÈME CAHIER

27 floréal (2). — C'est une bien grande folie de mettre son bonheur dans des jouissances contradictoires. Je veux travailler et aller dans le monde, cela est absolument impossible.

27 floréal. — Rouget me conte qu'il a e....é une madame de St-S., qui, après la cérémonie, a dit en pleurant : « Je suis donc comme toutes les femmes. » Cette excuse est profonde, à ce qu'il me semble,

27 floréal. — Ordinairement, dans ce que j'écris, les termes sont pris dans leur maximum de signification, à moins que je n'en avertisse par une modification.

— Il est facile de plaire au peuple, mais on ne lui plaît

(1) Beyle voulait sans doute imiter Shakespeare et les auteurs dramatiques anglais pour lesquels *scène* veut dire : changement de décor. Il devait être choqué de la division factice qui fait que les scènes de notre théâtre sont réglées d'après les entrées et les sorties des personnages. (Str.)

(2) Diverses notes sur la couverture de ce cahier : « Regarder tout ce que j'ai lu jusqu'à ce jour sur l'homme comme une prédiction, ne croire que ce que j'aurai vu moi-même ; *joy, happiness, fame, all is upon it* (joie, bonheur, renommée, tout dépend de cela). » (Str.)

pas longtemps ; une nouvelle bêtise remplace bientôt la vôtre.

— Le sourire, lorsqu'on sent qu'on est supérieur à ce qu'on vous croit.

3 prairial. — L'idée que je suis au commencement de ce cahier et que je relirai souvent ce que j'écris sur cette page fait que, depuis huit jours, je n'ose rien y mettre.

5 prairial. — C'est presque sans y penser et en écrivant au courant de la plume, que j'ai découvert cette vérité que je crois capitale : *Que la tragédie est le développement d'une action et la comédie d'un caractère.*

Pour être bien dans le monde, il faut ne pas vivre pour soi ; pour faire des ouvrages sublimes, il faut ne vivre que pour son génie, le former, le cultiver, le corriger.

22 prairial. — Le bonheur ne serait-il point de faire semblant de faire par passion ce que l'on fait par intérêt ?

18 messidor. — Dès que je suis avec quelqu'un, songer qu'en ménageant sa *vanité* je m'en ferai adorer.

19 messidor. — Plier aux événements qui, étant arrivés, sont inévitables.

— Chez une nation où la vanité règne, où, par conséquent, un bon mot est tout, être toujours de sang-froid en agissant.

— Se faire chaque soir cette question : « Ai-je assez ménagé la vanité de ceux avec qui j'ai vécu aujourd'hui ? »

19 messidor. — Je fais plusieurs réflexions sur le bonheur, aujourd'hui dimanche, 19 messidor.

1° Dans ma conversation, excepté avec Mante, plaisanter habituellement ; il faut me former à cela.

2° Chez une nation où la vanité est la passion régnante, un mot spirituel pare à tout, gagne tout. Prendre donc l'habitude de ne jamais agir par passion, mais être toujours de sang-froid.

3° Prendre cette habitude-là dans les petites choses. Marcher dans la rue, entrer au café, faire une visite de sang-froid. Ce qui ne veut pas dire d'un air froid ; au contraire,

avoir un air dans le genre de Fleury. Pour parvenir à cela, m'arrêter dès que je me sentirai dominé par une passion. J'ai assez de ma passion pour l. g. ; dans le reste, me souvenir que les passions usent la vie et que les goûts l'amusent.

23 messidor (en lisant dans mes sensations). — Mon peu d'assurance vient de l'habitude où je suis de manquer d'argent.

Quand j'en manque, je suis timide partout ; comme j'en manque souvent, cette mauvaise disposition de tirer des raisons d'être timide de tout ce que je vois est devenue presque habituelle pour moi.

Il faut absolument m'en guérir, le meilleur moyen serait d'être assez riche pour porter pendant un an au moins, chaque jour, cent louis en or sur moi. Ce poids continuel que je saurais être d'or détruirait la racine du mal.

SEPTIÈME CAHIER

14 juillet 1804. — Superbe journée. Nous allons en nous levant, à dix heures, à la Régence. L'a. (1) Hélie y arrive, nous allons ensemble aux Tuileries, où nous restons jusqu'à une heure, toujours avec lui. Il nous amuse infiniment, ce qu'il nous dit confirme mes principes. Nous voyons parfaitement B. (2). Il passe à quinze pas de nous, à cheval ; il est sur un beau cheval blanc, en bel habit neuf, chapeau noir, uniforme de colonel de ses gardes, aiguillettes. Il salue beaucoup et sourit. Le sourire de théâtre, où l'on montre les dents, mais où les yeux ne sourient pas ; le sourire de Picard.

La cérémonie des Invalides a été cohue. Il est parti des Tuileries à midi et y est rentré à trois heures et demie ; il y avait de la place de reste aux Invalides. On a crié sur son passage : « Vive l'Empereur ! » mais très légèrement, encore moins : « Vive l'impératrice ! »

(1) Abbé. (Str.)
(2) Bonaparte. (Str.)

Il fut le treize au soir aux Français, où l'on donnait *Iphigénie* gratis ; il ne fut point applaudi. La veille, il avait été aux *Bardes*. Le théâtre de l'Opéra, quand tout est plein, va à 12.000 francs. Tout était plus que plein, et elle ne s'éleva qu'à 6.000 francs. Aussi il fut applaudi.

— Me purger, manger peu et me quinquiniser sans médecin.

— Il n'y aura point de monarchie en France tant qu'on ne se fera pas honneur de son uniforme.

— Dire en entrant à Carava : « Je viens rendre visite à votre étoile. »

1er thermidor. — Il me semble que j'observe mieux quand je n'ai point pris de café. Je vois plus distinctement et plus exactement les choses, mais j'en suis frappé moins fortement. Cet état est donc très bon pour lire les faits ; ne prendre du café (quand ce ne serait que pour mon génie) que quatre ou cinq fois par semaine. J'ai deux manières d'être : grand moyen d'éviter l'erreur.

4 thermidor. — Répondre à cette question : Quelles sont les habitudes bonnes à prendre pour moi ?

— Je lis *l'Esprit* de Mirabeau à la Bibliothèque, ouvrage à méditer et à discuter profondément. Je lis la partie : Philosophie. Je suis dans un des états les plus délicieux que j'aie éprouvés de ma vie. Je retrouve dans les écrits *di quel grande* plusieurs des pensées que j'avais déjà eues : par exemple, sur Montesquieu, que son *Esprit des lois* ne durera pas longtemps, mes idées sur l'incontinence, vice qui n'est nuisible qu'à celui qui l'a à peu près. Il a développé, je crois, ce que je pensais sur le christianisme. Il a admiré J.-J. (1) surtout pour sa vertu. Il le juge (comme Helvétius) plus grand par ses sublimes détails que par ses systèmes généraux. Mirabeau a composé quarante volumes ; lire particulièrement : *Histoire secrète de la Cour de Berlin* pour les caractères ; *Erotika Biblion*, confessions du libertin de qualité, pour voir une grande âme libertine.

(1) Jean-Jacques. (Str.)

Mirabeau ressemblait beaucoup à une femme; il eut en sa vie toutes les passions, excepté l'avarice et l'envie.

Mais *la vanité* ne le gouvernait pas ; c'était, je crois, l'amour des plaisirs physiques.

5 thermidor. — Les jeunes gens portent des œillets rouges par dérision de la croix.

12 thermidor. — J'ai fait une jolie découverte ce matin sur l'art de peindre les passions. Je suis allé au *Joueur*, par Fleury et Dazincourt, suivi des *Deux frères ;* la dernière pièce a fait bien plus de plaisir que la première, même à moi ; il est vrai que le rôle d'Angélique a été indignement défiguré par Mlle Desrosiers. La pièce m'a paru froide jusqu'au quatrième acte; ce n'est que là que le public a commencé d'applaudir; l'intrigue de la pièce n'est pas assez forte ; le joueur perd, met le portrait de sa maîtresse en pension, gagne, perd, se fait lire Sénèque; l'histoire du portrait se découvre par hasard et tout finit; le comique de Sénèque, qui pouvait être si bon, manque de profondeur. La comtesse et le marquis sont des charges. Le joueur n'agit point, il ne fait que jouer, tandis qu'il y aurait eu tant de choses comiques à lui faire faire. La pièce a cependant le mérite de s'occuper beaucoup de lui, mais ce n'est pas d'une manière assez profonde, assez caractéristique; la scène où il donne des croquignoles au marquis, par exemple, ne signifie rien à première vue; il me semble que j'aurais renforcé le rôle d'Angélique et rendu le joueur plus amoureux. Les plaisanteries éternelles n'étaient point goûtées, tandis que les traits qui, dans la deuxième pièce, peignent un bon *cœur* avec des *têtes* très au-dessous des nôtres, enchantaient. En totalité, j'ai trouvé le *Joueur* très au-dessous de l'opinion que je m'en étais formée, et Regnard bien loin de Molière.

Peut-être aimerais-je mieux avoir fait le *Philinte* (1) que le *Joueur*.

(1) De Fabre d'Eglantine. (Str.)

Quand je me serais fait moi-même un public *for my two men* (1), je ne l'aurais pas autrement composé. Prenons garde de ne pas laisser passer le temps.

Le joueur n'est point du tout un protagoniste gai, et ne m'a pas tant ému et amusé que la *Métromanie ;* mais peut-être m'en promettais-je trop de plaisir pour ne le pas juger défavorablement.

Lu dans mes sensations :

Mes productions me puent, non pas mes anciennes observations, par où il fallait passer pour en venir où j'en suis, mais mes vers, ma prose faite comme ouvrage.

Je crois que c'est parce qu'ils me donnent mauvaise opinion de moi-même ; j'espère toujours faire mieux, cela ressemble à « *nil actum reputans, si quid super esset agendum* ». Peut-être changerai-je un jour. Le Beyle de soixante ans ne sera plus le Beyle de vingt et un.

Ceci est vu dans mes sensations, *observé dans la nature*, parfaitement vrai.

RÉSUMÉ DU CAHIER. — J'ai vu Tencin, Martial et Mante. J'ai été souvent au spectacle, peu pensé à mes anciens châteaux en Espagne de bonheur par l'amour.

Ce mois s'est passé à l'étude de la grande philosophie pour trouver les bases des meilleures comédies possibles, et, en général, des meilleurs poèmes et celles de la meilleure route que j'ai à suivre pour trouver dans la société tout le bonheur qu'elle peut me donner.

J'ai eu un peu de fièvre chaque soir, et cependant j'ai été heureux ; je voudrais que le reste de ma vie me donnât proportionnellement autant de plaisir que ce mois.

NOTE. — Je relis ce cahier le 10 janvier 1806, à Marseille ; il me paraît remplir assez bien son but, il y a quelquefois des moments de profondeur dans la peinture de mon caractère. Ces moments de profondeur me viennent par accès depuis ce temps-là ; j'espère que la logique de T. me donnera les moyens de les fixer.

(1) Pour mes *Deux hommes*. (Str.)

Je trouve le plan de *Don Carlos*, opéra, bon. Les réflexions sur l'art me paraissent en général peu profondes, mais justes.

Il me semble que, lorsque je vis jouer le *Joueur*, je n'étais pas ce jour-là disposé de manière à être sensible à la plaisanterie continuelle; dans ce temps-là, d'ailleurs, je prenais les choses au sérieux.

DIXIÈME CAHIER

29 brumaire. — Quand je lis Pascal, il me semble que je me relis, et comme je sais quelle réputation a ce grand homme, j'ai une grande jouissance. Je crois que c'est celui de tous les écrivains à qui je ressemble le plus par l'âme.

— Avoir l'attention de ne jamais fonder de tragédies sur cette mythologie grecque, barbarement ridicule, qui fait punir des crimes par d'autres crimes et qui, dans deux cents ans, sera profondément ridicule.

Actuellement, le style comique doit tendre à fortifier les traits comiques, et éviter surtout de les ravaler à l'état de simple plaisanterie, il doit donc être le plus naturel possible, le moins sophistiqué; me rappeler toujours les débats du procès de Moreau, le style n'en est pas élégant, n'en est pas correct, mais il est toujours parfaitement intelligible, on voit l'envie que celui qui parle a d'être compris, et il est vivant de passion; m'en servir pour me rappeler à l'ordre si je m'égarais; mais, du reste, écrire ce que je pense et comme je le dirais; oser être moi.

3 frimaire. — Dès que je pourrai disposer de cinquante louis et que la paix me le permettra, aller voir jouer Shakespeare à Londres. Je pourrais aller, de Gr., voir jouer Alfieri à Turin.

18 frimaire. — J'ai bien des choses à écrire depuis le 11 frimaire, dimanche dernier.

Pendant peu de semaines de ma vie, j'ai été témoin d'événements aussi intéressants pour moi; il y a eu plu-

sieurs jours où je sentais de quoi remplir plusieurs pages, comme, par exemple, une journée que je passai tout entière chez Martial et chez Mme de Baure.

Dimanche, 11 frimaire, jour du couronnement, nous n'avions pas le sou, Mante ni moi; il vint me prendre à sept heures et demie, nous allâmes tout bonnement dans la rue Saint-Honoré, vers le café Français; nous trouvâmes par hasard la députation de la garde nationale de l'Isère, Penet, Durif, Chavau, Reverdy, Thénard, etc., par le moyen de qui nous vîmes parfaitement le petit cuistre portant la croix du pape vers les dix heures un quart, ensuite le pape (1), et, une heure et demie après, les voitures de l'empereur, et l'empereur lui-même. Nous vîmes très bien le pape et l'empereur.

Le soir, en me rendant à quatre heures et demie chez Mme Rebaffet, pour voir passer le cortège, je le rencontrai en route, et le vis bien.

Je réfléchis beaucoup toute cette journée sur cette alliance si évidente de tous les charlatans. La religion venant sacrer la tyrannie, et tout cela au nom du bonheur des hommes. Je me rinçai la bouche en lisant un peu de la prose d'Alfieri.

Mercredi, 21 frimaire. — Martial me mène chez D. (2); nous disons chacun le récit de *Cinna*. *Je ne conçois rien de mieux*, rien de plus franc (de moins maniéré) que ce que ce profond acteur nous a dit; il m'est rarement arrivé de concevoir rien de mieux. La Phèdre de Guérin est peut-être la seule chose qui ait produit cet effet sur moi.

Je suis enchanté de Dugazon; il va nous faire un commentaire vrai et chaud de tous les rôles qu'il nous fera dire, et m'apprendra à les concevoir bien dits.

Il est tellement supérieur à La Rive qu'il n'y a pas de mesure commune entre eux.

Il aime la gloire, il ne nous a point exprimé ce senti-

(1) Pie VII. (Str.)
(2) Dugazon. (Str.)

ment en phrases pompeuses; c'est un mot dit par lui comme sans conséquence qui me l'a appris.

La connaissance de D. est un des plus heureux événements qui pût m'arriver pour mon talent.

Je me suis fatigué, ce qui a fait que je me suis bien porté tout le reste du jour.

28 frimaire. — J'ai bien laissé passer d'événements depuis le jour de *Macbeth*. Le 26, je fus à *Ariane* (1), suivi de l'*Avis aux Maris* (2). Mlle D. (3) fut belle et supérieure; mais trop de vers jetés sur un air en musique chromatique. Mlle Mars, toujours plus parfaite; à ravir à ce mot à son mari (troisième acte): « Ah! le méchant. »

L'empereur vient au deuxième acte de la tragédie et s'en va au dernier. Mon oncle (4) et moi nous l'avons bien vu; il a le front et le nez plus ainsi que je ne croyais, ces deux effets du front et du nez parallèles sont très communs en France et forment une mine assez basse, comme Picard l'acteur.

ONZIÈME CAHIER

1er nivôse. — Très froid, il peluche de la neige.

Le 28 frimaire an XIII, la quatrième leçon de Bernadille (5) m'a donné le plus grand bonheur que la société en masse m'ait jamais fait sentir. Ce n'était ni Bernadille, ni Mlle R., ni Pacé, ni l'autre Mme..., en particulier qui m'avait mis dans cet état de contentement; c'était la réunion d'eux tous. Cet état dura de midi à cinq heures; à

(1) De Thomas Corneille. (Str.).

(2) Comédie en trois actes et en vers, par Sewrin et Chazet (1805). (Str.)

(3) Duchesnois. (Str.)

(4) Son oncle Gagnon. (Str.)

(5) Dugazon avait joué avec grand succès le rôle de Bernadille dans la *Femme juge et partie*, comédie de Montfleury, qui fut représentée pour la première fois en 1669, l'année du *Tartufe*. Beyle appelle Dugazon *Bernadille*, comme il appelait Mlle Duchesnois *Ariane*. (Str.)

cette heure, mon oncle (1) me répéta ce que Mme Daru lui avait dit le matin (que Pierre lui avait dit), devant sa cheminée, en deux heures et demie de temps (*sic*).

9 nivôse. — Je sors de *Cinna,* suivi des *Originaux* (2). J'étais avec Crozet (3), qui est venu me prendre à midi; nous sommes allés, dans un cabriolet mené par Barral, chez Mlle Duchesnois; nous y avons trouvé le littérateur Dusausoir (4); la conservation languit un peu, Martial arrive, il a l'air un peu attrapé de me trouver là.

Je pense qu'il a eu, ou qu'il est sur le point d'avoir la maîtresse de la maison; il me dit qu'il a passé la nuit dernière chez Baptiste, où il a perdu vingt-neuf louis. Mlle D. nous engage à venir la voir pour prendre jour pour un dîner qu'elle nous donnera et où Dupont sera; un dîner d'artistes.

Quatre personnes, la mère et autres, de chez elle devaient partir hier soir, à midi, pour Valenciennes; on a tant pleuré qu'on n'est pas parti. Ce sont deux places (5) qu'il m'en coûtera, dit-elle résolument.

Voilà, ce me semble, un trait d'artiste.

A *Cinna*, les loges seules ont applaudi à l'allusion contre... (6) Mlle Georges a fait quelques légers progrès.

Talma n'a dit parfaitement que : « Sa tête à la main... » Tout le reste n'a pas été aussi senti que possible à cause de ses nerfs : grande vérité que m'a apprise Dugazon; je sentais à chaque vers comment il fallait le dire; Saint-Prix, sans couleur. Les Basset étaient dans la loge de leur tante.

J'étais environné de jeunes commis qui, aidés par les

(1) Son oncle Gagnon, à Paris en ce moment ; il habitait ordinairement Les Echelles (Savoie). (Str.)

(2) Comédie de Fagan, arrangée par Dugazon, publiée en 1802. (Str.)

(3) Son cousin. (Str.)

(4) J.-F. Dusausoir, 1737-1822, auteur d'un grand nombre de pièces de circonstance, toutes fort médiocres. (Str.)

(5) De diligence. (Str.)

(6) Sans doute Bonaparte. (Str.)

circonstances, sentaient les vers de Corneille et disaient *Sacre-bleu* à la fin de chaque.

Dugazon joue supérieurement les scènes trop bouffonnes qu'il a ajoutées (trois sur quatre) aux *Originaux*. Le grand défaut des acteurs actuels est, ce me semble, de réciter et de n'avoir jamais l'air de trouver leur rôle ; ils prolongent les syllabes pour faire peur aux petits enfants :

« Le père et ses deux... fiiils... lâââchement... égorgééés », etc...

10 nivôse, dernier jour de l'année 1804. — Je puis, à bon droit, appeler ce jour heureux ; il le serait parfaitement si mon père avait le caractère de Mante (1), par exemple, et ne me laissait pas languir dans le dénûment.

Je suis allé, à midi, chez Bernadille ; j'y ai trouvé Mlle Louason et Mlle Nourrit, de l'Opéra, qui a l'air bête. Mlle L. déclamait *Andromaque*. Ariane (2) arrive et me tend la main en entrant. B. lui fait répéter le premier acte de Monime, il pleure à volonté ; Pacé arrive ; mille légères nuances de sa manière d'être avec Ariane me prouvent qu'il l'a eue ; il me l'avoue et me le nie un instant après. Je dis quelques vers du Métromane. B. ne nous donne point de leçon directe ; nous sortons à deux heures et demie.

Je vais au *Philinte de Molière* (3) ; jamais il ne m'avait fait tant d'impression. J'étais, ce soir, plus homme du monde qu'artiste, il m'a enflammé pour la vertu ; et je n'en ai vu que l'ensemble, énergiquement beau.

Le public rare l'a senti parfaitement et a applaudi dix ou douze fois, aussi fortement que possible. A la reconnaissance, au troisième acte, on applaudissait à chaque mot ; le sourire, les mots que j'entendais de tous côtés me prouvent qu'on le sent parfaitement. Voilà ce public choisi

(1) Mante est un homme bien rare et bien digne d'être aimé, le génie le plus vaste et le cœur le plus sensible, mais sensible sans petitesse, simple, naturel en toutes choses, charmant enfin. (*Note de Beyle écrite sur la couverture d'un cahier.*)

(2) Mlle Duchesnois. (Str.)

(3) De Fabre d'Eglantine. (Str.)

et peu nombreux à qui il faut plaire ; le cercle part de là et finit par moi. Je pourrais faire un ouvrage qui ne plairait qu'à moi et qui serait reconnu beau en 2000.

L'enthousiasme de vertu est si fort, et je sens si bien qu'on ne peut avoir de la vertu qu'en proportion de son esprit, et que, dans les ouvrages, la vertu des personnages est une grande partie, que, malgré la neige, je vais chez Courier, quai de la Volaille, acheter la première partie de Tracy, et que, sous peu, je vais lire les premières pages. Voilà, ce me semble, la plus forte impression que jamais pièce ait faite sur moi. La noble pensée qu'elle m'inspirait avait passé jusqu'à mon maintien.

J'étais superbe en passant par le corridor et l'escalier pour sortir.

1805

1er janvier 1805. — Je lis avec la plus grande satisfaction les cent douze premières pages de Tracy aussi facilement qu'un roman ; le soir, j'ai un peu de peine ; la douleur n'est pas grande, je lis, pendant ce temps, tout un volume de la correspondance de Voltaire. Je manque d'argent, allons à Grenoble ; mais j'ai vu hier *Philinte*, j'ai acheté hier Tracy, je passerai trois heures demain avec Dugazon, Duchesnois et Pacé ; restons à Paris. Ma position est donc la meilleure possible avec un père barbare qui laisse miner ma machine par une fièvre quotidienne que quelques fonds guériraient. Et ce père peut m'aimer ! Si, contre toute apparence, ce n'est pas un Tartufe qui, au fond, n'est qu'avare. Bel exemple pour me montrer à mes dépens les torts que donnent les passions que j'aime tant ; quels développements pour le caractère de l'agriculturomane (1). C'est seulement depuis ces jours-ci qu'en total je ne serais pas fâché de la livrée rose de Barral l'aîné (2).

(1) Le père de Beyle avait la manie de l'agriculture. (Str.)
(2) Il s'agit sans doute du fils de J.-M. de Barral, marquis de Mont-

17 nivôse. — Il est singulier que, malgré l'affreux abandon où me laisse mon bâtard de père, je sois encore content. Je renvoie depuis plusieurs jours de faire le tableau de ma misère. Ce tableau, avec celui du contentement dont je jouis, serait cependant curieux.

M. T... T... vient me voir à sept heures pour me demander vingt-cinq francs que je lui dois et que je ne puis lui payer, n'ayant que trois francs que Crozet m'a prêtés. Je ne suis presque plus humilié d'un petit emprunt comme celui-là, qui, il y a un an, m'aurait fait mourir.

Je vais chez Dugazon sans y déclamer ; de là, en négligé, chez Pierre D. (1), pour lui demander deux cents francs (à moi donnés par mon gr. p.). Je trouve dans la bibliothèque Mme Daru, Pacé, Mme Rebff't et Adèle ; on m'engage à dîner ainsi que ces dames ; je les y laisse en sortant à sept heures, quoique j'eusse désiré rester, mais je n'avais que vingt-six sous dans ma poche, et j'aurais été peut-être dans l'occasion de payer un fiacre pour les ramener ; voilà les belles combinaisons où un des caractères les plus généreux que je connaisse est réduit par l'avarice d'un père.

Malgré cela, je suis content ce soir, la perspective de deux cents francs pour demain y fait beaucoup : j'étais assez mal mis aujourd'hui.

M. D. (2) (Pierre) n'a pas d'esprit et a tout l'air d'un petit caractère des courtisans de Louis XIV tel que je me le suis figuré ; grands détails sur le bal des Maréchaux hier ; il coûte, je crois, cent quatre-vingt mille francs ; le plus beau qui ait été donné depuis très longtemps ; quatre mille bougies, renouvelées à deux heures, douze cents femmes, trois mille personnes en tout, deux contredanses d'honneur ; l'empereur arrive à neuf heures et demie, sort

ferrat, — Charles-Antoine de Barral, — né à Grenoble en 1770, militaire distingué, dont le nom est cité avec éloge dans les *Victoires et Conquêtes* (Rochas : *Bibliographie du Dauphiné*). (Str.)

(1) Daru. (Str.)

(2) Daru. (Str.)

à minuit, les femmes y étaient depuis six heures; ennui de cette attente, un petit Carlin (1) qui entre est pris pour l'empereur, une femme qui s'évanouit occupe ensuite.

Niaiserie des objets auxquels pensent tous mes convives.

Qu'est-ce qu'un grand caractère ?

L'idée de cette question, premier fruit de la lecture de l'*Idéologie* de Tracy. Il n'y a que les femmes à grand caractère qui puissent faire mon bonheur; je reconnais à mille germes de pensées nouvelles les heureux fruits de l'*Idéologie*.

Mme Daru la mère m'accable de bontés; je dîne d'une manière agréable pour mon cœur, entre Martial et Adèle. Je le sens en me mettant à table, et à peine ai-je le temps de retenir sur ma langue :

— Vous me mettez entre ce que j'aime le mieux.

Grande pensée d'aujourd'hui :

Je n'aurais rien fait pour mon bonheur particulier, tant que je ne me serais pas accoutumé à souffrir d'être mal dans une âme, comme dit Pascal. Creuser cette grande pensée, fruit de Tracy.

DOUZIÈME CAHIER

28 nivôse. — Je viens de réfléchir deux heures à la conduite de mon père à mon égard, étant tristement miné par un fort accès de la fièvre lente que j'ai depuis plus de sept mois. Je n'ai pas pu la guérir : 1° parce que je n'avais pas d'argent pour payer le médecin; 2° parce que, ayant sans cesse dans cette ville boueuse les pieds dans l'eau, faute de bottes, et souffrant du froid de toutes manières, faute de bois et de vêtements, il était inutile et même nuisible d'user le corps par des remèdes, pour chasser une maladie que la misère m'aurait donnée quand je ne l'aurais pas eue; qu'on joigne à cela toutes les *humiliations morales* et les

(1) C'est comme les carlins, la race en est perdue : se dit, par raillerie, d'une personne qui se croit un grand mérite (Littré). (Str.)

inquiétudes d'une vie passée continuellement avec vingt sous, douze, quatre et quelquefois rien dans ma poche, on aura une légère idée de l'état où cet homme *vertueux* me laisse.

J'ai, depuis deux mois, le projet de mettre ici une description de mon état; mais, pour le peindre, il faut le regarder et je n'ai d'autre ressource que de m'en distraire.

Qu'on calcule l'influence d'une fièvre lente de huit mois, alimentée par toutes les misères possibles, sur un tempérament déjà attaqué d'obstructions et de faiblesse dans le bas-ventre, et qu'on vienne me dire que mon père n'abrège pas ma vie !

Sans l'étude, ou, pour mieux dire, l'amour de la gloire qui a germé dans mon sein malgré lui, je me serais brûlé la cervelle cinq ou huit fois.

Il ne daigne pas répondre depuis plus de trois mois à des lettres où, lui peignant ma misère, je lui demande une légère avance, *pour me vêtir*, sur ma pension de 3.000 francs, réduite par lui à 2.400 fr., avance dont il peut se rembourser par ses mains, aux mois de printemps que je passerai à Grenoble.

Je lui ai demandé cette avance, qu'un étranger n'aurait pas refusée à un étranger, malade et souffrant du froid à cent cinquante lieues de sa patrie, au mois de vendémiaire an XIII, lorsqu'il avait encore entre les mains 2. 400 francs de ma pension.

D'abord, tout cela et vingt pages de détails tous horriblement aggravants, mon père est un *vilain scélérat* à mon égard, n'ayant ni vertu, ni pitié. *Senza virtu ne Carità*, comme dit Carolino *nel Matrimonio Segreto* (1).

Si quelqu'un s'étonne de ce fragment, il n'a qu'à me le dire, et, partant de la définition de la vertu, qu'*il me donnera*, je lui prouverai *par écrit* aussi clairement que l'on prouve que toutes nos *idées* arrivent par nos sens, c'est-à-dire aussi évidemment qu'une vérité morale puisse être

(1) Un des opéras favoris de Beyle. (Str.)

prouvée, que mon père à mon égard a eu la conduite d'un malhonnête homme et d'un exécrable père, en un mot d'un *vilain scélérat.*

Il m'avait promis 3.000 francs pour me faire quitter l'état militaire. j'étais sous-lieutenant au 6e dragons, en vendémiaire an IX, à dix-sept ans et sept mois. Voilà l'état qu'il m'a fait quitter. Pour l'apprécier, il faut considérer l'état *politique* intérieur de la France.

D'autres considérations qu'il ne sait pas ont pu me faire trouver mon bonheur dans cet arrangement, mais observez que l'homme qui me tire un coup de fusil en m'ajustant le mieux qu'il peut, et qui cependant me manque parce que je suis cuirassé, est un assassin.

Cette grande vérité me donne gain de cause de premier abord.

Je finis cet écrit, ayant encore de quoi remplir cinquante pages, en réitérant l'offre de prouver *quantum dixi*, par écrit, devant un jury composé des six plus grands hommes existants. Si Franklin existait, je le nommerais. Je désigne pour mes trois, Georges Gros (1), Tracy et Chateaubriand, pour apprécier le malheur moral dans l'âme d'un poète.

Si, après cela, vous m'accusez d'être *fils dénaturé*, vous ne raisonnez pas, votre opinion n'est qu'un vain bruit et périra avec vous.

Rappelez-vous qu'avant tout, il faut être *vrai* et *juste*, même lorsque l'exercice de ces vertus donne raison à un homme de vingt-deux ans contre un de cinquante-huit, quoique vous soyez plus près de cinquante-huit que de vingt-deux, et à un fils contre son père.

Ou vous *niez la vertu*, ou mon père a été un vilain scélérat à mon égard ; quelque faiblesse que j'aie encore pour cet homme, voilà la vérité, et je suis prêt à vous le prouver par écrit à la première réquisition.

Fait au courant de la plume, le 28 nivôse an XIII, onze

(1) Le professeur de mathématiques de Beyle. (Str.)

heures et demie du soir, ayant vingt-cinq sous et la fièvre pour tout bien.

H. Beyle.
(22 ans moins 5 jours).

Note de Beyle en bas de la page.

P.-S. — J'écris ceci uniquement pour le bonheur de mes enfants, et pour me garantir de l'avarice dans trente ans d'ici; ne rougis-tu point, au fond du cœur, en lisant ceci en 1835? Aurais-tu eu besoin que j'écrivisse la démonstration tout au long?

Rentre dans toi-même.

Arrêté.
H. B.

TREIZIÈME CAHIER

22 pluviôse. — Je suis sorti à midi moins un quart avec un habit neuf (bronze-cannelle) de drap léger. J'étais plein de sensibilité *tamisée*, qui fait qu'on s'amuse dans le monde et qui est la base du talent de l'homme aimable.

En approchant de chez Dz., je me sentais oublier tout ce que hier et ce matin je sentais que j'avais à dire à Louason, tant est grande la force de l'habitude en bien et en mal; il y avait aussi un peu de trouble. Je ne suis qu'artiste chez Dz. ; m'accoutumer à y être souriant et parleur; au bout de trois séances, l'habitude serait prise, je la cultiverai pendant quinze jours, et alors je serai porté.

Je n'ai trouvé que Wagner et Mlle Félipe. W. est plus lié avec elle que moi, pour deux raisons :

1° Parce qu'il a l'âme plus de niveau ;

2° Parce qu'il parle plus que moi.

Mlle Louason est arrivée comme je disais Philinte; elle est venue au bout d'un instant se mettre à coté de Dz., vis-à-vis de moi. J'ai, je crois mis beaucoup d'esprit dans le grand couplet :

Il faut parmi le monde une vertu traitable.

et elle l'a, je le crois, bien vu.

Dz. m'a ensuite fait dire la grande scène du Métromane J'ai commencé à me posséder d'après la réflexion de ce matin ; l'habitude n'est pas encore prise ; je l'ai jouée avec un grand nerf, une verve et une beauté d'organe charmantes. J'aurais rempli le théâtre. J'aurais beaucoup mieux joué, si je m'étais possédé davantage. Dz. a dit en souriant : « Bien, bien ! » et a dit quelques mots à Louason sur moi, qui finissaient par : « Quelle chaleur ! » L'autre a répondu, comme persuadée : « Oui, il en a beaucoup ; » elle a même dit ça avec verve. J'avais une tenue superbe de fierté et d'enthousiasme et d'espérance en disant mon rôle.

Aujourd'hui, elle ne me regardait point avec intérêt, elle était froide avec moi, cela venait probablement de deux choses : elle a, je crois, *il marchese*, elle a été malade ces deux jours ; et ensuite Pacé est arrivé, qui s'est mis à la traiter comme une actrice qu'on a eue, n'étant presque retenu que par la décence due au salon de Dz. ; elle recevait tout ça avec embarras, sans oser se défendre ; il lui donnait des coups de cravache pendant qu'elle jouait Monime, tout cela comme Fleury dans le *Cercle* (1) ; il l'a embrassée, il était charmant ; Dz. a cru, ou lui a voulu faire croire qu'il le croyait, et le lui a dit par le ton de sa voix en lui faisant cette question : « Pourquoi ne venez-vous plus les samedis ? » (chez Goinville, je crois).

Louason se défendait de tout cela comme une femme aimable qui a été *eue*. Pacé avait l'air d'être et était réellement harassé et ennuyé, il n'en était pas moins brillant. Je l'étais un peu.

Je lui ai dit qu'il l'avait eue, il m'a dit que non, je l'ai prié de presser notre partie chez Lprr., en lui expliquant que la reconnaissance d'elle et moi serait très plaisante.

(1) De Poinsinet. (Str.)

Je ne mets ici que les faits de la conversation, le squelette, sans grâce ni gaieté.

L. a dit que si elle ne réussissait pas aux Français, son parti était pris, qu'elle savait où aller. D'elle à moi des mots rares ; j'étais, malgré moi, froid et fier, et bien malgré moi, par mauvaise habitude. Sa maladie la dérangeait toute. Je l'ai accompagnée.

En passant devant un magasin de modes, au bout de la rue des Fossés-Montmartre, près la place des Victoires, elle a remarqué une robe brodée étalée, et m'a dit : « C'est une chose singulière que l'art qu'on a à Paris pour étaler..... » Ça sort absolument du ton ordinaire de notre conversation. Est-ce embarras, détraquement ou envie d'avoir un présent ? Plus loin, dans la rue des Petits-Champs, elle a regardé des bonnets étalés chez une marchande de modes, avec un air qui voulait dire la même chose.

Elle m'a dit devant le ministère des Finances qu'elle était allée voir il y a deux jours sa petite fille, qui, en accourant à sa rencontre, était tombée de deux ou trois marches, et que cela *arrivant dans ce temps*, l'avait troublée et rendue malade ; elle a appuyé là-dessus. C'était me dire bien clairement que, lors de ma visite, elle avait *il marchese*.

Nous sommes arrivés à sa porte, je l'ai quittée au bas de son escalier, elle a dû en être étonnée.

La nigauderie de ma conduite les jours précédents et ma timidité me l'ont fait quitter sans peine, mais dès que j'ai été hors de sa porte, je ne savais plus où j'allais. J'étais comme un homme qui vient de faire avec effort un grand sacrifice et qui se livre à toute sa faiblesse. Je ne savais plus réellement où j'étais ; je me reprochais de l'avoir quittée. Enfin, la pluie m'a empêché d'aller voir Cheminade (1), je suis rentré et me suis mis à écrire.

Dans ma visite de deux heures de vendredi, elle eut un moment de volupté et de tendresse, les larmes aux yeux.

(1) Un des amis de Beyle, il était dans le commerce. (Str.)

la rougeur, etc., dont, spirituellement, je ne sus pas profiter ; il me semble évident qu'elle m'a voulu dire aujourd'hui : J'avais *il marchese ;* alors, si c'est exprès, ça ne peut vouloir dire que : Sans cela, tu m'aurais eue. S'il en est ainsi, j'ai bien fait de ne pas monter chez elle. Mais il faudra lui marquer beaucoup d'amour mercredi, et je n'aurai besoin que d'oser dire ce que je sens. J'ai été sur le point d'avoir une tendre (1) passion pour elle, et je n'en suis pas guéri. J'adorais en elle la volupté elle-même, tous les plaisirs réels de l'amour, dégagés du triste et du sombre de cette passion, tout le réel de l'amour. Et puis le rapport de nos positions était si grand ! J'en veux faire absolument mon amie. Je rougirai en lisant ceci dans un an, si je découvre que ce soit une fille ? Je sais depuis longtemps que je suis trop sensible, que la vie que je mène a mille aspérités qui me déchirent ; ces aspérités seront levées par 10.000 francs de rente, la fortune ne m'est pas nécessaire *comme* (de la même manière) à un autre, et elle me l'est davantage, à cause de mon excessive délicatesse, de cette délicatesse que l'inflexion d'un mot, un geste inaperçu met au comble du bonheur ou du désespoir. Je cache cela sous mon manteau de housard.

QUINZIÈME CAHIER

Lundi, 6 ventôse. — *Maximum of wit of my life* (2).

Je sors à trois heures et demie de chez Louason : j'ai été, pour la première fois de ma vie, brillant avec prudence et non point avec passion. Je me suis toujours vu aller, mais sans gêne pour cela, sans embarras ; je crois que je n'ai jamais été si brillant, ni si bien rempli mon rôle. J'étais en gilet, culotte de soie et bas noirs, avec un habit (bronze-

(1) Note de Beyle au bas de la page : « *Tendre passion*, exemple frappant du ton servant de commentaire à la conduite, et du style servant de commentaire aux expressions ; *tendre* là est, ou d'un gamin, ou de Racine : le ton du style dit qu'il est à la Racine. »

(2) Maximum d'esprit de ma vie. (Str.)

cannelle), une cravate très bien mise, un jabot superbe. Jamais, je crois, ma laideur n'a été plus effacée par ma physionomie (1) ; j'y ai trouvé Félipe seule, qui est venue m'ouvrir. Elle a été enchantée de moi, et m'a donné beau jeu pour lui faire une déclaration, je lui apportais Racine.

Après quatre minutes de tête-à-tête, on a sonné, on n'a pas ouvert, je suis allé ouvrir moi-même. C'était Louason avec Mme Mortier.

Mme M., arrivée devant la cheminée, m'a dit : — Il est impossible d'être mieux, etc., un compliment sur ma tournure en noir. L. me regardait et sentait le compliment. J'y ai répondu avec une gaieté noble et la politesse la plus aisée et la plus extrême. Voilà ce que j'ai été toute la séance, surtout envers Louason, mais cette politesse était bien loin de l'amour tendre et abandonné des autres jours.

Je l'ai très peu regardée en la faisant répéter. Voilà la seule chose qui ait pu paraître affectée, à elle seule ; les autres ne se sont aperçus que d'un peu de relâche dans ma manière d'être, enflammée ordinaire, et elle était parfaitement dans mon rôle (2).

Je lui ai appris que j'étais hier aux Français où elle était ; cela a paru l'étonner. Dès ce moment, la passion a été réveillée en elle, elle a commencé à faire attention à ce qu'elle faisait.

En disant son rôle (le deuxième acte d'*Ariane*), elle m'a souvent pris la main avec toute la tendresse du rôle ; elle l'a même, ce me semble, serrée trois ou quatre fois ; j'étais extrêmement poli, mais je ne l'ai pas serrée.

Pendant le rôle, j'étais d'une galanterie charmante pour la petite Félipe. J'ai développé toute la beauté et toute la grâce dont je suis susceptible. J'ai dansé un instant avec

(1) Toute mon âme paraissait, elle avait fait oublier le corps, je paraissais un très bel homme, dans le genre de Talma. (Note de Beyle au bas de la page.)

(2) Dz. a pris cette tranquillité chez moi, pour l'annonce du succès, t c'est le sens du couplet de Moncrif qu'il nous a chanté. (Note de Beyle.)

elle. Aussi, elle avait à sortir, elle a dit qu'elle reviendrait, et est effectivement revenue, chose qu'elle n'a, je crois, jamais faite.

Louason était, ce me semble, étonnée, attentive et immobile : voilà l'esprit de sa conduite.

Elle faisait des compliments à la petite Félipe sur son chapeau vert de mer, sur ce qu'elle pouvait porter cette couleur, et en même temps elle disait qu'il était mal fait. Je me suis approché et j'ai dit des choses agréables à F. ; elle a ôté son bonnet, il a été question de le mettre à Louason ; elle s'en est défendue, enfin elle s'est mise à me le mettre ; j'y ai consenti, à condition qu'elle le prendrait ensuite. Elle trouvait, je crois, du plaisir dans l'action de me le mettre.

Je l'ai ôté, et, comme je la pressais de le prendre, elle m'a dit à mi-voix : « Vous voulez donc vous dégoûter de moi? » Ce propos me semble décisif. Je crois que j'ai répondu : « J'en ai besoin. »

J'ai dit ensuite le deuxième acte du *Misanthrope*, et j'ai dit à Félipe, avec toute la grâce et la demi-passion (du monde) possibles : « Divine Félipe, venez répéter avec moi. »

La charmante grâce de ma déclamation a interdit Louason ; elle est restée étonnée, immobile, sans respiration.

Dz. a dit, au bout de vingt vers, à Mme M. de prendre Célimène. F. s'est allée mettre à côté de L. et Wagner, qui était le maximum du genre allemand aujourd'hui ; entre deux, L. leur a, je crois, parlé de moi.

Dz. m'a fait compliment sur une réplique de quatre vers ; il m'a dit qu'ils étaient parfaits, dans le caractère, etc. Au milieu de mon rôle, j'ai vu Louason demander du papier pour faire un billet. Elle l'a fait, je me suis approché d'elle, sans affectation, et je lui ai demandé si elle s'en allait ; elle m'a dit qu'elle mourait de faim, et s'est assise.

Pendant son rôle, Dz. nous a chanté, à elle particulièrement, avec toute la gaieté et la grâce possibles, un charmant couplet de Moncrif :

Belle bergère, vous avez tous les bergers tour à tour. Mais je ne m'en plaindrai pas, vous faites passer un jour si doux (1).

Cela voulait dire : Après Wagner, vous avez Beyle (2). Au bout de quelque temps, j'ai été interrompu ; elle s'est levée pour s'en aller. Dz. a dit à Mme Mortier de commencer. Je suis sorti deux secondes après elle, que j'ai employées à donner mon billet à Dz.

Quand nous avons été tous les deux seuls sur l'escalier, elle était muette, interdite, sans résolution dans ses actions, me disant qu'elle ne me donnait pas le bras pour tenir sa robe, et me le donnant au même instant (3).

Elle avait son livre et son mouchoir à la main ; elle n'a pas osé me les donner ; je lui ai demandé s'ils la gênaient, elle m'a dit que *oui*, et me les a donnés.

Nous avons continué, de chez Dz. chez elle, de la même manière : elle, parlant de ses rôles, sans amour (quelle différence avec la manière dont elle en parlait le jour du goûter!) (4). Ce jour-là, le rôle était, pour le moment, bien au-dessus de moi).

Nous sommes arrivés sous sa porte, je lui ai demandé si je pouvais monter, elle a paru étonnée de la question et m'a répondu avec un air qui disait : — Mais oui, bien entendu. Je tenais par hasard son livre de la même manière que le jour que je le lui rendis à la même place et que je m'en allais sans monter. Ça l'a troublée, je crois. Elle m'a dit quelques mots que je n'ai pas compris, elle était embarrassée ; elle m'a dit : « C'est que vous teniez mon livre comme le jour que vous me l'avez rendu et que vous vous êtes en allé. » Cela à peu près. Arrivés chez elle, le même ton a

(1) Beyle ne cite pas le couplet, mais en donne le sens. (Str.)

(2) Qui est dans une meilleure position pour juger que Dz. et qui a plus d'esprit pour cela, et cependant il se trompe également, je crois, sur nous deux. Puisfiez-vous aux *on-dit* du monde ! (Note de Beyle.)

(3) La finesse des parties qu'embrassent les arts est différente. Voilà qui est du domaine de la déclamation et qui est trop fin pour la poésie, mais il faut que le poète le sache, il doit y être profond. (Note de Beyle.)

(4) Le jour du goûter (3 ventôse), Louason est appelée Mélanie. (Str.)

continué, trouble de sa part et un peu de trouble aussi de la mienne ; tout ce qu'il m'en fallait pour être bien dans mon rôle.

Elle m'a dit, dans la route, qu'elle irait demain aux Français (à cause de *Phèdre*).

Arrivée chez elle, elle s'est mise à faire l'éloge de la petite Félipe ; il paraît que c'est là sa manière pour toutes les personnes qu'elle craint, elle est adroite. J'ai été très modéré et très poli sur cet éloge. Elle s'est mise à me dire que je l'avais accompagnée avant-hier, et que la petite lui avait dit que je lui avais fait tant de plaisanteries en passant devant le Palais-Royal qu'elle en avait ri aux éclats tout le long du chemin. La petite lui aura exprimé, par ces mots, que j'avais été on ne peut plus aimable avec elle (1). Je lui ai répondu qu'il n'était pas, je crois, difficile de la faire beaucoup rire. Elle m'a dit, après quelques mots embarrassés, pendant lesquels elle se promenait par sa chambre, tandis que je soufflais le feu, que mes grimaces, l'autre jour, l'avaient bien fait rire, lors de l'arrivée de M. Le Blanc. Je me suis défendu avec grâce, et, en abordant la passion sur le mot grimace, elle m'a répondu, en s'arrêtant devant son miroir, que, quand je serais son amant, ce dont j'étais bien loin, je ne l'empêcherais pas de recevoir du monde. L'explication que nous attendions tous deux commençait enfin.

Moi, au lieu de me lever et d'entrer en scène, comme j'en ai quelquefois la mauvaise habitude, j'ai continué à souffler le feu ; je lui ai fait une plaisanterie qu'elle n'a pas comprise. Tout en tripotant, j'avais l'oreille fixée sur ce que sa femme de chambre lui dirait ; elle lui a dit à demi voix : « M. Le Blanc est venu à deux heures un quart, croyant qu'il en était trois. » J'ai recueilli. Nous en étions là, lorsque M. Châteauneuf est venu pour la seconde fois. Nous

(1) La vérité est que je la fis rire deux ou trois fois, et que, le reste du temps, je l'occupai fortement d'elle. Je la plaisantai doucement et finement sur Lafond qui l'a eue ou l'a, et qu'elle aime un peu, je crois. Donc, occupez les gens d'eux. (Note de Beyle.)

allions nous expliquer, le raccommodement ne paraissait être que manqué, M. Le Blanc devant arriver à trois heures. J'ai vu arriver Châteauneuf avec un plaisir qui m'a étonné ; je croyais devoir en être triste et j'en étais content. Je ne démêle qu'à cette heure la cause de mon plaisir. Ces deux sensations sont curieuses à développer pour la connaissance de la tête et du cœur de l'homme.

J'ai reçu M. de Châteauneuf avec beaucoup de politesse, il nous a raconté sa vie ; sa conversation était lente et infertile, au milieu des plus beaux matériaux possibles. Cet homme a l'esprit lent.

Je me suis bientôt rendu maître de la conversation, et je le faisais divaguer et changer de sujet avec une facilité qui m'étonnait. Il a demandé le *Cid*, Mlle L. a cherché le livre, le lui a enfin donné ; à peine a-t-il dit un mot sur ce rôle et Lafond, que je l'ai fait parler d'autre chose, le livre à la main.

Je ne sais si L. aura remarqué cette preuve d'esprit, mais elle manquait à ma brillante journée, et j'en ai été bien aise.

Après avoir fait galoper mon homme par tout ce qu'on peut dire, je l'ai amené à Alfieri ; il s'est trouvé qu'il l'avait beaucoup connu, et qu'il avait demeuré un mois chez lui, à Florence. A ces choses, mon enthousiasme pour ce grand homme s'est réveillé ; il m'a dit pendant quelque temps qu'il savait l'italien ; qu'Alfieri se plaisait à lui faire lire ses pièces, etc. — Je buvais ces détails, je me tenais coi, — enfin qu'il lui avait fait un sonnet sur le rôle d'Orosmane, qu'il avait joué devant lui, que ce sonnet avait couru toute l'Italie, etc.

Enfin, il m'a demandé avec négligence, par manière d'acquit, et comme sûr d'un *non :*

— Savez-vous l'italien?

— (Avec la meilleure prononciation) : *Si, lo capisco molto, sono stato tre anni in Italia*, etc. (1) — Sa figure a

(1) Oui, je le comprends très bien, j'ai été trois ans en Italie. (Str.)

exprimé le plus vif étonnement et du plaisir. J'ai été *beau* jusqu'au *sublime* pour lui, et même j'ai commencé à être *sublime*. (Termes de l'art d'émouvoir, de la Poésie.)

Louason était attentive.

Après que ce sentiment a été puisé (naturellement, nous appuyions sur notre conversation, nous y mettions de grands *temps*), il m'a dit le sonnet du grand Alfieri dont les sixième, septième, etc., vers sont magnifiques, grands et profonds, et hautes vérités exprimées le mieux possible, dans un langage pompeux et plein de sentiment. J'ai laissé éclater mon sentiment, c'était l'expression de la plus vive admiration.

Louason lui a dit :

— Si vous continuez, Monsieur, il va devenir fou.

Alors j'ai un peu contenu mon admiration ; il a fini, il me donnait quelques faits sur Alfieri, qu'il dit marié à la princesse Albani ; on a sonné. Depuis l'entrée de M. Châteauneuf jusqu'à mon départ, mes regards ont exprimé à Louason la plus vive tendresse, elle en a baissé une fois les yeux de plaisir. On a sonné, j'ai changé trois ou quatre fois de position avec embarras, comme à l'approche d'une personne qu'on hait et à qui on veut faire bonne mine, tout cela pendant que L. B. (1) ouvrait les portes par où il faut passer pour entrer. J'ai oublié de dire, avant l'arrivée de Châteauneuf, que je lui avais parlé de L. B. avec haine, et, comme elle se préparait à me dire de quel droit je le haïssais, j'ai vu la question dans ses yeux et je lui ai répondu :

— Il a des yeux qui me déplaisent ; c'est un homme qui me déplaît, vous ne l'empêcherez pas, j'espère.

Voilà le sens, son trouble augmentait, elle m'a dit en se rajustant devant sa glace :

— Vous êtes fou, je pense.

Châteauneuf est entré.

(1) Le Blanc, le rival de Beyle auprès de Mélanie (Louason). (Str.)

Au moment de l'entrée de Le Blanc, mon parti a été pris. Châteauneuf m'aimait pour les grands mouvements qu'il venait de causer en moi ; j'ai dit : « Jouons l'enthousiasme, ayons l'air entièrement absorbé dans ce que me dira Châteauneuf, faisons qu'il me parle et ayons l'oreille et l'attention fixées sur Louason et Le Blanc. » J'ai exécuté cela avec tant de force que j'ai été plusieurs moments sans concevoir ce que Châteauneuf m'adressait à moi seul, avec le plus vif intérêt. Je souriais et fronçais le sourcil de temps en temps, le moins mal à propos que je pouvais.

Voici ce qu'ont fait les deux personnages que j'observais : L. a pris l'air d'une femme qui reçoit son entreteneur, tendresse et amitié jouées ; elle s'est mise dans un fauteuil, donnant sa place à Le Blanc ; celui-ci, voyant que Châteauneuf et moi étions absorbés ensemble, s'est mis à lui parler bas (le *bas* de la société de Paris, qui n'est pas *soufflé* comme le *bas* de province) ; il lui serrait les genoux, il s'est mis à tenir plusieurs propos d'entreteneur, entre autres : « Après les jours gras ! »

Quoi après les jours gras ? Vous verrez quelque surprise agréable qu'il lui prépare pour après les jours gras. Elle l'en a remercié par un sourire, mais non pas des yeux ; joué.

Pendant ce temps, sa lèvre supérieure changeait entièrement de forme, elle perdait la tendresse angélique pour prendre l'enjouement d'une catin, mais d'une âme tendre catin, comme Mars doit être dans la même occasion. Sa lèvre est ordinairement presque aussi droite que la mienne, elle est devenue presque aussi cambrée que celle de Mante ; voilà mon idée, la première position, l'habitude ; la seconde, celle de volupté de catin.

(La nuit et la faim me chassent, je continue après dîner ; deux heures et demie pour écrire ce qui précède.)

Toute ma conversation avec Châteauneuf tendait à l'engager à former une troupe où Louason jouerait. Dans cet endroit, la conversation est devenue générale. Le B. a dit

qu'il avait une salle en vue, mais que c'était encore dans les nuages. Quelques minutes après, Châteauneuf a dit : « J'ai aussi une salle en vue,

Mais nos mystères sombres
Doivent s'ensevelir dans la mort et dans l'ombre. »

Je lui ai dit qu'il était terrible avec la mort, et qu'il fallait le fuir. Là-dessus, ne comprenant pas la plaisanterie, il m'a dit que c'étaient deux vers de *Mahomet;* j'ai continué à plaisanter, j'ai pris mon chapeau et je suis sorti; je me suis donné un coup à la tête en passant la première porte. L. a dit, non pas avec beaucoup de tendresse, mais avec beaucoup d'émotion, de curiosité : « Vous allez vous tuer, » et puis aux autres, quand j'ai eu fermé la porte sur moi : « C'est un salpêtre ! » Ce mot avec beaucoup d'expression. Je ne pouvais pas finir la journée par une plus belle sortie.

Voilà sans doute la plus belle journée de ma vie (1); je puis avoir de plus grands succès, jamais je ne déploierai plus de talents. La perception n'était que juste ce qu'il fallait pour guider la sensation; un peu plus, et je me laissais entraîner par la seconde. La perception me donnait assez de politique pour sentir s'il fallait dire un *couplet*, et, le premier mot lâché, je sentais ce que je disais; il est impossible de mieux jouer la passion, puisque je la sentais en effet. J'étais amoureux de Félipe lorsque je lui ai dit : « Divine Félipe, venez répéter avec moi. » Voilà ce qui me manquera à l'avenir. La perception l'emportera sans cesse davantage sur la sensation; je jouerai la passion avec plus de facilité, mais bien moins à s'y méprendre. Voilà, je crois, ce que fait Pacé, et j'avais un auditoire digne de moi ! L., avec son âme, son genre d'étude et son expérience, est peut-être la femme la plus difficile à tromper sur l'expression de l'amour.

(1) Pour le talent. Celle où je l'aurais serait bien plus belle. (Note de Bayle.)

J'ai déployé un grand talent; c'est la première fois que je l'ai vu en moi à ce point; c'est assurément le cas d'avoir une jouissance de vanité. Eh bien ! je l'ai senti hier, et je le sens encore aujourd'hui (7 v.), j'en suis absolument incapable. C'est l'amour seul qui me fait trouver de la douceur dans le souvenir de ma journée. Je ne désire que le bonheur que je puis goûter par l'amour de Mélanie, *le reste est peu de chose.*

Quand je me figure, à sa place, Mme Mortier, que je crois incapable de me donner aucun bonheur de sentiment, mon contentement cesse; auprès d'elle, ma journée au milieu de ces succès renouvelés à chaque instant, eût été bien ennuyeuse.

Bien plus, quand je me figure Adèle *of the gate* (1), tout le bonheur que j'ai n'est que celui que j'espère qu'elle pourrait me donner par le sentiment; et, comme j'en espérais très peu auprès d'elle, il est très petit.

Il en est de même en supposant Charlotte; je n'ai encore que le bonheur de l'amour.

Les jouissances de vanité existent donc à peine pour moi; je ne les considère un instant que poussé par le désir universel que j'ai de connaître tout ce qui se passe dans l'homme.

Basset, Boissat, Tencin n'ont pas assez d'esprit pour concevoir un pareil succès; mais s'ils l'avaient, ils en seraient ivres pendant plusieurs jours.

Le soir, j'étais absolument épuisé, je n'ai rien pu faire; j'aurais eu besoin d'une société où je pusse me reposer, un concert dans une maison où j'aurais été parfaitement libre; ne l'ayant pas, je me couchai à huit heures.

Pour exprimer la perfection du genre dans lequel j'ai excellé, je pourrais dire que j'ai joué, comme Molé, un rôle tel que Molière aurait pu l'écrire, en étant en même temps auteur et acteur.

(1) De la porte. (Str.)

SEIZIÈME CAHIER

Dimanche, 12 ventôse. — Il est bien arrivé du malheur à mon amour depuis ce jour. Je ne pus pas aller le soir aux Français et ce fut un grand malheur. J'aurais été triste, je lui aurais demandé pardon de mon indiscrétion, car c'en était une et même très bête, ça aurait peut-être tout fini, et je l'aurais à cette heure.

Mais là comme ailleurs, nous avons un bâtard. Il me semble toujours entendre, dans les moments où j'ai besoin d'aller et où je ne le puis pas, une voix d'en haut qui me crie : « Tu veux voler et n'as point d'ailes, rampe. » Je désire souvent les passions pour être heureux; ce n'est pas demander du bonheur pur, c'est demander de l'anxiété. Mais l'*Anxiété*, dans ce genre-là, m'exerce à la galanterie, me fait connaître le cœur de l'homme (*for the glory*) (1) et, sur le tout, vaut bien mieux que l'ennui profond où l'absence de toute passion plonge Tencin. Son espérance est de l'espèce détruisante, de celle qui attend un événement qu'il ne dépend pas de nous de hâter.

Je ne vis donc point Mélanie aux Français. C'était vendredi, 10. J'étais, le soir, dans cette tristesse tendre qui vient tout entière de l'amour et qui est si touchante.

Hier, j'allai à midi et demie chez Mélanie. On m'a dit qu'elle n'y était pas. J'allai chez Mme Daru; Adèle y vint. De là chez M. de Baure, qui me reçut comme s'il m'avait vu la veille, quoiqu'il y eût deux mois que je ne l'eusse vu. Je n'ai jamais si bien goûté le plaisir de converser avec un homme d'esprit. Voilà encore une jouissance impossible en province, à cause du sujet de notre conversation.

La séance de Legouvé, la veille, au Collège de France : examens des historiens d'Alexandre.

Je me sauvai, avec beaucoup de peine, à deux heures et demie. Je courus chez Mélanie, elle m'ouvrit elle-même. En

(1) Pour la gloire. (Str.)

faisant deux pas, j'aperçus un chapeau sur une ottomane. Je trouvai le poète Lalanne. J'avais l'air triste, je la quittai à l'instant et lui contai la farce de Legouvé. De là, il me parla de la satire de Chénier, qui doit paraître lundi chez Dabin, etc. Je fus plus homme d'esprit qu'homme aimable. Je sentais que je ne pouvais rien dire à Mélanie, de manière que je m'emportai et ne fis plus guère attention à elle. Je contai bien, mais je *m'emportai* en ce que j'empêchai deux ou trois fois Lalanne de s'en aller.

Je m'aperçus, à cette époque de ma visite, qu'elle avait l'air triste. Elle dit qu'elle attendait, à deux heures et demie, un homme d'affaires. Elle sonna ; elle me dit (parlant à moi) :

— Comme c'est un homme d'affaires, je vous prie de nous laisser seuls un instant. — Cela à peu près. Un *instant* disait bien : Vous passerez dans la pièce voisine, mais l'*intonation* disait : Vous me laisserez seule, j'espère.

— C'était bien mon projet, lui dis-je.

Ce matin, j'y suis allé, le cœur battant, à une heure : « Madame n'y est pas. » Je suis allé aux Tuileries, où j'ai trouvé ce nicodème de Wagner. Je l'ai quitté pour retourner chez M. à deux heures. Il m'est venu, en passant devant la loge du portier, l'idée de demander si Mme L. y était :

— Oui, monsieur, d'un air très assuré. Je monte ; la femme de chambre, avec l'air d'une soubrette trompeuse de comédie :

— Madame n'y est pas.

Hier, elle me répondit, avec l'air de la vérité :

— Madame vient de sortir.

Il est donc évident que Mélanie m'a fait fermer sa porte aujourd'hui et peut-être hier. Sans doute M. Le Blanc, que j'avais vu arriver et avec qui j'étais sorti deux jours de suite, lui aura dit : « Vous vous moquez de moi, qu'il ne m'empêche plus de vous donner la leçon, ou je ne viens plus. »

Là-dessus, elle aura pris le parti de me faire fermer sa

porte, ou renonçant à moi, ou jusqu'au temps où je serai devenu plus raisonnable.

J'aurais été bien plus homme d'esprit en parant tout cela par mon entrevue du 10 au soir, à *Zaïre*. Mais, à l'impossible, etc.

Actuellement, je ne dois pas avoir demain la moindre pique ; c'est une leçon qu'elle me donne, et je la mérite.

Avoir la tristesse tendre, être entièrement tendre et langoureux jusque dans mon rôle de *Misanthrope* qu'il faut vicier à cause de cela. Là-dessus, Dz. me reprendra, je soutiendrai mon sentiment, ce qui me fera dire : « Qu'avez-vous donc aujourd'hui, vous êtes bien changé ? »

Ne pas paraître m'être aperçu qu'elle m'a fait fermer la porte aujourd'hui. Lui parler le premier de ma bête obstination du 10 et lui dire que j'ai tout fait pour passer un moment aux Français, le soir, et lui en demander pardon.

Là-dessus, redoublement de tendre tristesse *sans la moindre nuance de désespoir sombre.*

Parler de mon départ devenu nécessaire, en lui parlant de ma bêtise du 10 ; j'en aurai l'air humilié et je lui donnerai ma parole d'honneur devant elle, c'est-à-dire : « Je vous donne, etc., de m'en aller dès que M. L. B. viendra. »

Vendredi, pendant le cours de mon obstination, L. B. présent, j'avais lié une conversation des yeux avec elle ; elle me dit : « Ce n'est pas ce que vous croyez », avec l'intonation la plus vraie et la plus nourrie possible.

En lui parlant de mon départ, si nous sommes arrivés chez elle, partir d'un éclat de larmes contraintes, être à onze heures et demie chez Dz. pour que nous en puissions sortir à deux ; heureusement, il joue le soir le *Bourgeois*.

Voilà le vrai chemin.

Mais surtout, *pas la moindre nuance de désespoir.*

Il faut

> De l'empire amoureux lui déplier les ruses.

Elle prend vraiment sur moi un empire étonnant. J'ai

manqué une victoire, cet après-midi, à la terrasse des Feuillants, et peut-être me suis-je fait battre par ce nigaud d'Allemand.

Il m'a dit : « Mme L. a beaucoup d'esprit. » J'ai approuvé largement, et ai coupé court là-dessus ; un instant après, il m'a dit, d'une manière marquée, qu'il n'aimait rien tant au monde que de faire des jaloux. Là-dessus, je ne l'ai pas persiflé comme il le méritait ; dans mes jours de verve, s'il y avait eu galerie, je l'aurais fait donner à tous les diables.

Mais la grande bêtise est de n'avoir pas insisté à toute outrance sur l'éloge de Mélanie. Je me moque de sa plaisanterie, et il aurait été répéter partout mes louanges, pour peu qu'elles eussent été ingénieuses ; et cela serait revenu à Mélanie. Voilà ce que fait le manque d'attention et de sang-froid.

J'ai très bien vu le pape ce matin, à Saint-Germain-des-Prés, je l'ai particulièrement vu donnant la communion et la bénédiction. Je lui ai entendu prononcer *et spiritous sanctous*.

Sortant demain, tristesse tendre et point de désespoir ; je n'ai pas encore assez de mesure dans l'expression de mes sentiments.

Le même sentiment, en écrivant ceci, que celui qui est exprimé au bas de la première page, il me semble que les événements d'hier sont arrivés il y a trois ou quatre jours.

DIX-SEPTIÈME CAHIER

20 ventôse an XIII. Lundi. — J'ai désiré aujourd'hui, pour la première fois de ma vie, de la fortune. Je l'avais bien désiré souvent vaguement, mais aujourd'hui, mon désir était assez vif pour me faire soumettre à plusieurs années de travail dans un bureau.

Si j'avais eu de l'argent, je l'aurais eue aujourd'hui, cela

est certain, et ma journée aurait peut-être été charmante, au lieu d'être toute triste.

Voici peut-être la raison qui fait que je n'avance pas mes affaires auprès d'elle ; je l'aime tant, que, lorsqu'elle me dit quelque chose, elle me fait tant de plaisir, qu'outre que je n'ai plus de perception, et que je suis tout sensation, quand même j'aurais la force de percevoir, *je n'aurais probablement pas la force de l'interrompre pour parler moi-même*. Ce qu'elle fait m'est trop précieux. Voilà peut-être pourquoi les véritables amants souvent n'ont pas leurs belles.

Voici l'histoire d'hier et d'aujourd'hui : — D'abord, je ne sais si c'est l'absence de Mante, mais tout le temps que je ne suis pas avec elle, je sens un vide insupportable qui se tourne bientôt en fond de tristesse. Le superbe temps qu'il a fait hier et aujourd'hui m'est odieux. Le manque d'argent contribue à cela ; cependant, il me semble que, quand même j'en aurais, le vide subsisterait toujours. C'est Mante que je crois.

Hier, 22 ventôse, mardi, j'allai chez Dz., à une heure et demie, en cravate noire. J'y trouvai Félipe et Wagner. Je dis, pour la première fois, Sosie; pris une fort mauvaise leçon. Elle ne vint pas. Dz. arrangea qu'il n'y aurait de leçon que le dimanche.

J'allai chez elle, à deux heures et un quart, en sortant d'avec Wagner, qui est décidément lourd et bête, exactement ce qu'on entend par Allemand. La bonne me dit qu'elle n'y est pas ; à deux heures trois quarts, même réponse ; j'y vais à trois heures, elle m'ouvre ; sa vue me ravit :

— Que je suis malheureuse !

— Vous gêné-je, je m'en vais.

— Non pas, non pas, entrez ; je viens d'envoyer chercher M. Le Blanc pour me mener promener. Si j'avais su que vous vinssiez, je ne l'aurais pas fait. Que je suis malheureuse !

Ce *que je suis malheureuse* était tout ce qu'elle pouvait

dire de plus tendre ; ça augmentait encore mon ravissement.

Je ne me souviens pas de ce que je lui dis ; tout ce que je sais, c'est que je lui dis ce que je sentais, et que je l'aimais plus que moi-même. Elle dut voir mon amour.

Ce *que je suis malheureuse*, répété souvent, était dit avec l'intonation la plus vraie et la plus large. Je lui disais : « Puisque je vous vois, je suis trop heureux ! » La conversation nous conduisit à expliquer ce *que je suis*, etc.

— Comment l'entendez-vous, me dit-elle. Je me souvins de la scène de *Deschamps* et je fis semblant de l'entendre mal.

— Que je suis malheureuse de vous voir, dit-elle; oh non !

Tout pesé, il me semble que ce *que je suis*, etc., était d'amour. Je m'arrêtais trop à jouir de ce que je sentais, je n'osais pas l'embrasser, j'eus peut-être tort. Je connais si fort le jeu des passions que j'ai besoin de me tenir à quatre pour n'être pas soupçonneux et que je ne suis jamais sûr de rien, à force de voir tous les possibles.

Rien ne me retient demain ; à la première fois que je la verrai chez elle, tête-à-tête, proposer les *caricks*, ferme insister; faire de cela le sujet de la conversation, le ramener.

Tout pesé, je suis une bête, elle ne l'a pas repoussé dimanche ; je fus une bête lundi, car hier et aujourd'hui l'occasion a manqué.

DIX-HUITIÈME CAHIER

30 ventôse. — *L'œuvre du génie, c'est le sens de la conversation*. Il faut-être libre sur les détails, et que le caractère les tire des circonstances qui surviennent en leur donnant sa couleur.

Mélanie me disait un jour :

— Quand les femmes ne seraient pas coquettes, vous nous le feriez devenir.

Je dis aujourd'hui :

— Quand nous ne serions pas fats, les femmes nous le rendraient.

J'étais amant tendre et soumis avant-hier. Hier, j'entrevis le bon effet que ferait la fatuité. Aujourd'hui, j'ai été fat, comme il faut l'être. J'ai entremêlé ma fatuité de choses très tendres, mais dites avec un peu moins de largeur qu'elles ne devraient l'être en pur sentiment, et jamais je n'ai été si aimable aux yeux de Mélanie,

Je trouve que j'affaiblis, donne un air grave et sévère à mes sentiments en les écrivant.

La raison est que d'abord je ne peux les écrire en un point comme je les sens; la seconde, qui tient à mon métier de poète, c'est que je les explique en les peignant.

J'ai eu une fatuité charmante qui ne l'a pas offensée, qui lui a montré que je n'étais pas pour elle un homme à dédaigner et qui, en même temps, lui a offert l'espérance de me corriger.

Je suis arrivé chez Mélanie à une heure. Je croyais qu'il était plus tard. J'étais très bien et le déjeuner de Cheminade m'avait laissé un caractère tout de gaieté et tendresse; il n'y avait rien autre. J'étais on ne peut pas mieux disposé. J'ai trouvé Mélanie avec un petit garçon (parent de sa bonne). J'ai été aimable, léger, mais un peu froid. Elle m'a dit qu'elle allait dans la rue des Blancs-Manteaux.

Je suis parti de là pour lui dire avec toute la grâce possible que j'avais passé la matinée là, dans une chambre que j'y avais.

— Que vous êtes libertin !

— Vous me faites beaucoup d'honneur.

Ce principe a donné lieu à une excellente *masse* (dessin) de conversation, dont tous les détails ont été de l'aimable fatuité que j'ai expliquée ci-dessus.

Je lui ai dit que j'y étais avec une autre Mélanie, femme se divorçant, qui était de Normandie; que ce qui m'avait fait beaucoup rire était que je savais que nous y étions

ensemble pour la dernière fois et qu'elle vantait le bonheur que nous y goûterions ensemble.

Voilà le squelette. Cette fatuité l'a intéressée excessivement; me souvenir de cela, j'ai déjà failli me couper. Voilà bien la fatuité en action, plaisant plus à une femme très tendre que le plus pur sentiment.

Elle m'a demandé si j'avais vu la petite fille; je lui ai dit que tout allait au mieux, qu'elle pleurait là-dessus; elle s'est apitoyée un instant.

Je lui ai dit (dans la seconde visite) qu'hier je n'avais pas dit deux mots dans toute la soirée, que j'avais joué à la bouillotte vis-à-vis d'*Eudoxie* à qui je parlais des yeux.

Eudoxie (1) est le nom que je donne à la jeune personne que nous rencontrâmes dimanche au sortir des Tuileries.

Elle s'habillait pour sortir à deux heures et aller rue des Blancs-Manteaux. Je lui ai dit que j'allais profiter de ce temps pour aller chez de vieilles dames où je trouverais *Eudoxie*.

Nous sommes sortis à deux heures un quart. Je suis allé chez Barral. Comme son *spleen* m'aurait ennuyé et aurait gâté mon ton, je l'ai rendu très gai, en lui faisant part de la manière de s'enrichir dans l'Inde et lui promettant de lui faire refuser d'y aller, si jamais je prenais ce parti. J'ai eu de la *coquetterie* à la fin de cette conversation. Pour être bien gai demain, il faut aller déjeuner chez Pacé, de là, nous pourrons aller ensemble chez Dz.

Je suis revenu à trois heures sonnant chez ma *Princesse*, avec une physionomie triomphante. J'avais ce qui fait la beauté de la physionomie. J'étais gai, j'étais heureux, je me voyais avoir des succès depuis deux heures. J'étais parfaitement mis.

Je suis entré, son premier regard (suite de ses résolutions) était dégagé et indifférent; mais l'indifférence était outrée et il n'y a eu que la première comme cela.

(1) Victorine. (Str.)

C'est dans la seconde visite, qui a duré de trois heures à quatre heures un quart, que j'ai été vraiment aimable à ses yeux.

Elle m'a demandé si j'avais vu cette demoiselle ; je le lui ai dit à la fin de ma visite.

— Mais mes affaires vont mal avec elle, elle m'a parlé d'un air entièrement dégagé, etc., etc.

— Vous allez en devenir amoureux.

Voilà quelle a été la couleur générale de sa conversation. Tendres, les yeux humides de pleurs, nous étions assis, je lui tenais les mains, elle soupirait souvent ; il y a eu un moment où ses yeux étaient plus humides, ses mains étaient très chaudes, elles avaient la sueur que donne l'anxiété des passions (dans un certain degré). Je serrais légèrement ses mains dans ce moment, elle les a serrées aussi légèrement. Elle m'aimait dans ce moment. Sa figure marquait le plus grand attendrissement.

Voilà peut-être le plus fort mouvement d'émotion tendre et profonde que j'aie causé.

Elle n'osait pas me regarder, j'aurais lu son âme dans ses yeux.

Cet état dura plus ou moins les derniers quarts d'heure de ma visite. Nous parlions lentement, nous savourions notre bonheur, elle goûtait les baisers qu'elle me laissait prendre. Qu'elle était loin de la force avec laquelle elle me disait hier, lorsque j'en sollicitais un en m'en allant :

— Pas le plus petit.

J'avoue qu'il a été délicieux pour moi.

Nous avons dit mille choses pendant ce temps. Elle ramenait souvent l'autre Mélanie et Eudoxie.

Je lui ai dit que j'avais eu envie de dire à l'autre Mélanie ce matin que le chocolat que nous prenions me faisait plus plaisir qu'elle, en disant cela d'une manière obscure, et par conséquent fine.

Elle m'a dit que c'était une grossièreté, que j'en disais

aux femmes, que je lui en avais dit une très forte l'autre jour.

On racontait la singulière anecdote de Mlle Sainval (1), mettant son amant nu en chemise à la porte, à la première entrevue, la fermant, la rouvrant ensuite, et l'introduisant, les doigts sur bouche :

— Prends garde à mon père, mon ami, ne le réveillons pas.

Elle m'amusait beaucoup, elle venait de se plaindre d'un rhume.

— Est-ce comme cela que vous vous êtes enrhumée? lui dis-je en souriant. Cette plaisanterie fut parfaitement amenée par la conversation. Elle pouvait être insolente, mais n'était pas bête. Elle m'en a fait des reproches aujourd'hui, etc., etc., en me disant qu'elle avait paru malhonnête à un monsieur qui était là. Il me semble qu'il n'y avait que Châteauneuf et Le Blanc, par conséquent Le Blanc est l'homme choqué. Je lui en ai demandé pardon, en lui baisant les mains; je crois qu'elle sentait mes baisers, et je me suis excusé en disant que je ne croyais pas cette plaisanterie insolente, que c'était l'excès même de son absurdité qui la rendait plaisante.

Qu'est-ce que c'est que la galanterie? C'est le mensonge perpétuel de ce qu'on ne peut faire que rarement. Je commence à aborder dans le monde le magasin de mes idées de poète sur l'homme. Cela donne à ma conversation une physionomie inimitable; elle est moi; au reste, cette idée est de Montesquieu (*Esprit des Lois*, 23e ou 24e livre).

On a sonné; c'est lui, le diable l'emporte! Je l'ai embrassée trois ou quatre fois de suite. Elle a senti mes baisers.

M. Le B. est entré, elle a eu l'art de tenir une conversation générale charmante. On n'a pas plus d'esprit. Elle a dit sur Dieu et l'âme tout ce que Mante et moi nous pensons et, dans cette discussion de la plus sublime philosophie, elle a eu pleinement l'avantage sur M. Le B. qui

(1) Deux actrices de la Comédie-Française portaient ce nom. (Str.)

défendait Dieu, et elle n'a jamais lu Helvétius, Tracy, ni Beyle.

Voilà la meilleure preuve d'un rare bon sens naturel. Elle a trouvé toute seule tout ce qu'elle a dit. Trouvez-moi une femme qui en fasse autant! S'il y avait eu six personnes, j'aurais été étincelant de lumière et d'éloquence. Je me suis retenu dans la plaisanterie. J'ai mal fait, je devais, *moi*, être naturel.

Enfin, je me suis en allé : « Adieu, *à demain* » de la voix la plus tendre. Elle a avancé une main, je ne l'ai pas baisée. Le B. ne nous voyait pas, il aurait été plaisant de lui en faire entendre le bruit.

1806

VINGT-QUATRIÈME CAHIER

2 septembre (anniversaire du *Menteur*). — Je n'en puis plus, je suis usé, épuisé jusqu'à la dernière goutte, au moral et au physique; mais il faut que j'emploie cette dernière goutte à dire ce qui m'a mis dans cet état.

Dîner avec C. Histoire de Mélanie. Caumont dans le discours à Agnès et la suite, quel naturel!

Dix heures sonnent, j'ai couché hier avec Mlle.

10 septembre. — Aujourd'hui 10, je me sens malheureux par le manque d'un état. Je ne me sens pas de génie *for my c* (1) ; c'est ce qui me rend le plus malheureux.

18 septembre. — Paris, place de guerre. Napoléon dit à M. Mollien :

— Je pars bientôt, je vais présider la diète de Francfort, je ne sais pas si j'aurai la guerre, mais je veux leur faire peur.

Toutes les voitures du faubourg Saint-Germain sont en l'air.

Le canonnier de Vincennes qui meurt de ne pouvoir par-

(1) Pour ma comédie. (Str.)

tir; les chasseurs malades à l'Ecole militaire qui sautent par les fenêtres. Ardeur de la garde bien prouvée.

Je vois hier quatre des cinq parents que j'ai ici ; intimité croissante avec l'aimable Martial ; il vient me voir ce matin.

Si tout part, que deviendrai-je? Resterai-je bourgeois de Paris cet hiver? Irai-je acquérir des titres dans le Nord ? J'aimerais mieux y aller surtout avec Martial. Rien de plus facile à Z. que de me placer. Si je fais bien, c'est un titre, si je manque d'habileté, c'est noyé dans le désordre de la guerre.

Mais Z. pensera-t-il à moi 1° ? 2° voudra-t-il me dire : Venez.

On dit que S. M. (1) part mardi. D'ici à quinze jours je saurai ce que je deviens. *My love for M.* (2) a eu une petite pointe. J'ai été content tous ces jours-ci.

27 septembre. — Ce matin chez Martial, deux heures ; à la fin, je lui parle de moi d'une manière bien amenée; il me dit que, si je veux, je pourrai partir avec lui, qu'il en parlera à M. D., *ce matin*, de manière que mon sort peut être décidé actuellement, je suis :

ou élève allant avec Martial,
ou com. des g^res^ (3), *idem*,
ou com. des g^res^ allant ailleurs,
ou élève allant ailleurs,
ou rien, restant à Paris.

Il me semble que, pour justifier ce dernier parti, D. sera obligé de promettre que je serai auditeur. Cela m'agite un peu aujourd'hui, nous verrons demain quelle supposition aura été vérifiée.

Je souhaiterais être com. de guerres, employé près Martial; si la guerre dure, comme il y a à parier, un an ou dix-huit mois, D. étant le seul homme à talent dans l'adminis-

(1) Sa Majesté. (Str.)
(2) Mon amour pour M[élanie]. (Str.)
(3) Commissaire des guerres. (Str.)

tration de la guerre, moi étant avec lui, j'avance plus qu'étant auditeur.

Si je pars, j'emporterai plus de 3,000 francs, j'ai acheté une carte d'Allemagne de Lesage, qui débrouille entièrement ce chaos à mes yeux.

15 février. — J'étais chez Martial à cinq heures du soir; il me lit un billet que sa femme venait de recevoir de M. de Chatenet, qui commence ainsi : Je te donne pour avis, et pour avis certain, que M. Beyle est nommé auditeur, mais sous le nom de Baile, etc.

Ça me donne des espérances fondées. Je n'avais pas une envie d'être auditeur aussi grande que l'horreur d'aller recommencer mon triste métier de commissaire des guerres.

19, lundi. — Il se confirme que je suis auditeur. M. Mounier l'a dit, à ce qu'on a rapporté à Faure. Ce matin, je suis allé avec Crozet au Collège de France, où un sot expliquait Virgile ; j'ai été sur le point de pouffer de rire devant son auditoire scandalisé. Jolies figures parmi ces jeunes gens. Nous avions entendu auparavant M. Pastoret, qui ne pense pas.

Le soir, chez Mme Z, j'y allai à dix heures avec ennui et en faisant effort sur moi-même. J'y ai été naturel et très bien. J'ai été on ne peut plus content de Marie. M. D. m'a parlé avec toute la grâce possible de ma petite lettre. Comme je lui disais : — Ce sera la dernière ; il m'a dit : — Mais non, continuez ; nous tâcherons de faire votre affaire. Je serai présenté à Mme Estève, excellente femme, à la juger d'après la physionomie. Je suis heureux.

MILAN

1811

TRENTE ET UNIÈME CAHIER

Milan, le dimanche 8 septembre 1811. — Mon cœur est

plein. J'ai éprouvé hier soir et aujourd'hui des sentiments pleins de délices. Je suis sur le point de pleurer.

J'arrivai hier vers les cinq heures ; les détails de la douane et de l'auberge nous prirent une heure, le dîner autant, et il était sept heures, lorsque je me retrouvai enfin sur le Cours de cette porte orientale où, tout jeu de mot à part, s'est passée l'aurore de ma vie.

Quel j'étais alors et quel je me retrouve ! Il n'entre nul sentiment d'ambition dans cette réflexion. Je rapporte tout à Mme P*** (1), et pour le reste de mon existence à Milan, du temps de M. Petiet, je vois les causes de chaque effet; j'ai une tendre pitié de moi-même. Ne pouvant être aimé de Mme P., qui était aimée par Louis (2), dans les millions de châteaux en Espagne que j'ai faits pour elle, je me figurais de revenir un jour colonel ou avec tout autre avancement supérieur à celui d'employé de M. D. (3), de l'embrasser alors et de fondre en larmes.

Il faut convenir que ce plan n'était pas compliqué, mais il avait ce qui fait réussir ces sortes de plans, il était plein de sentiment, je n'y pouvais pas seulement penser sans verser des larmes. Ce plan me revint dans la tête hier, en me revoyant après *onze ans* dans la position que j'avais tant désirée alors.

Quelle parole que *onze ans !* Mes souvenirs n'étaient point amortis, ils ont été vivifiés par un amour extrême.

Je ne puis faire un pas dans Milan sans reconnaître quelque chose, et il y a onze ans j'aimais ce quelque chose, parce qu'il appartenait à la ville qu'elle habitait.

Je dus être hier un compagnon fort ennuyeux pour M. Scotti, c'est un Gênois qui n'a point d'esprit du tout et encore moins d'instruction ; il n'a point de gaieté, au contraire ; à cela près, le meilleur fils du monde. Il était avec moi hier au Cours et au spectacle.

(1) C'est Angeline dont il va être longuement question. (Str.)
(2) Joinville. (Str.)
(3) P. Daru. (Str.)

Dirai-je ce qui m'a ému le plus, en arrivant à Milan ! On va bien voir que ceci n'est écrit que pour moi. C'est une certaine odeur de fumier particulière à ses rues. Cela, plus que tout le reste, me prouvait apparemment que j'étais à Milan.

Hier soir, j'avais cette émotion trop forte et trop tendre qui, actuellement, me fait de la peine par la certitude, je crois, qu'elle ne sera pas partagée.

J'avais le projet d'aller voir aujourd'hui Mme P., mais je craignais de partir d'un éclat de larmes en l'embrassant et d'être encore ridicule à ses yeux ; car je me figurais que ma passion malheureuse m'avait fait paraître ridicule autrefois. Comme il entre de l'orgueil dans l'amour ! Cette idée me faisait sentir avec peine mon émotion. J'eusse répandu des pleurs délicieux, si, avec l'anneau d'Angélique, j'eusse pu pénétrer jusque dans son salon sans être aperçu d'elle.

Hier, après le Cours que nous ne vîmes que de nuit et au moment où tout le monde venait de le quitter, M. Scotti et moi, nous allâmes *à la Scala*.

Ce théâtre a eu une grande influence sur mon caractère. Si jamais je m'amuse à décrire comme quoi mon caractère a été formé par les événements de ma jeunesse, le théâtre *della Scala* sera au premier rang. Quand j'y entrai, un peu d'émotion de plus m'aurait fait trouver mal et fondre en larmes.

Je cherche à me défendre de l'exagération. Je déteste le *faux* en tout comme un ennemi du bonheur ; mais je crois que si j'étais, à Milan, secrétaire d'ambassade ou tout autre chose qui n'exige pas trop de travail, j'y passerais une année délicieuse.

L'*Arte di godere*, l'art de jouir de la vie m'y paraît à deux siècles en avant de Paris. Ce qui augmente le mérite de cette circonstance, c'est que les bons et gros Milanais ne doivent point cela au raisonnement, mais à leur climat et au gouvernement amollissant que la maison d'Autriche

avait pour eux ; et on a besoin d'heureux pour être heureux jusque dans les plus petites choses, comme je crois qu'on peut l'être dans ce pays.

Outre le bonheur des femmes et de l'art, je sens que j'en trouverais beaucoup à avoir une société composée de gens comme M. Lec.

Il faut que j'écrive, de peur de l'oublier, ma manière d'être à Milan dans les mois qui suivirent la bataille de Marengo (1).

Je n'avais jamais vu le monde, pas le plus petit bout, mais en revanche j'avais senti tous les romans possibles et entre autres l'*Héloïse*. Je crois que, dans ce temps, j'avais lu les *Liaisons dangereuses* et j'y *cherchais des émotions*. La platitude et le pédantisme *of my parents* avaient gâté pour longtemps le mot de *Vertu* pour moi ; je ne pouvais me figurer de bonheur et, à vrai dire, je ne puis encore aujourd'hui en trouver que loin de ce qu'on appelle *Vertu* dans les femmes.

A la qualité d'être extrêmement sensible, je joignais donc en 1800, 1801, 1802, celle de vouloir passer pour *roué*, et l'on voit que j'étais seulement l'opposé de ce caractère.

Personne n'eut pitié de moi et ne me secourut d'un conseil charitable. J'ai donc passé *sans femmes* les deux ou trois ans où mon tempérament a été le plus vif. On n'a pas de souvenir des sensations pures (sans mélanges). Ce que je dis ici de mon tempérament est donc tiré du peu que je sais en histoire naturelle. On dit que de 19 à 22 ans, nous jouissons d'une ardeur qui nous quitte bientôt après. Etant né en 1783, j'ai passé à Milan et en Lombardie mes 17e, 18e et 19e années.

J'étais dévoré de sensibilité, timide, fier et méconnu. Ce dernier mot est ici sans orgueil et pour exprimer que quand ma manière a eu le courage de se montrer, tout le monde

(1) Le premier cahier ne commence que le 25 germinal an IX, dix mois environ après la bataille de Marengo à laquelle Beyle assista « en amateur ». (Str.)

a été étonné, on me croyait le contraire de ce que je suis. A dix-huit ans, quand j'adorais le plus Mme P., je manquais l'argent et n'avais qu'un habit quelquefois un peu décousu par-ci par-là.

N'étant de rien à Milan chez M. et Mme P. et ayant déjà trop d'orgueil pour faire des avances, je passais mes journées dans un attendrissement extrême et plein de mélancolie.

Je voyais réussir J. (1), Moz. Devlle, Mal (2) et autres : je leur voyais faire des choses que je sentais pouvoir faire mieux ; ils étaient heureux, avaient des maîtresses. Je ne me remuais point. J'attendais de quelque hasard romanesque comme le brisement d'une voiture, etc., que le sort fît connaître mon cœur par quelque âme sensible.

Si j'eusse eu un ami, il m'eût mis dans les bras d'une femme. Heureux, j'aurais été charmant, non par la figure assurément et par les manières, mais par le cœur, j'eusse pu être charmant pour une âme sensible; elle eût trouvé en moi une âme romaine pour les choses étrangères à l'amour; elle eût eu le plaisir de former les manières de son amant, qui se sont formées depuis, à force d'être heurtées par l'expérience, et pas trop mal.

Sans doute, une telle femme eût été aimée de moi, autant que la femme la plus vraiment sensible peut souhaiter d'être aimée. Je n'eusse pas même pensé à autre chose qu'à une femme qui m'aurait aimé et que j'aurais eue.

Ma sensibilité n'eût pas engendré la langueur; je crois que ses mouvements divers eussent pu intéresser chaque jour, et pendant beaucoup de jours, une âme aimante, qui eût pu voir la mienne.

J'ai aimé depuis et vivement; mais quelle différence de ce que j'ai senti dans la rue *Sainte* à ce que j'eusse éprouvé lorsque je logeais à la Casa Bovara *sul Corso di porta Orientale*.

(1) Joinville. (Str.)
(2) Martial Daru. (Str.)

Certainement, si j'eusse été aimé à Milan, mon caractère serait très différent. Je serais beaucoup plus homme à femmes, et je n'aurais pas ce *culot* de sensibilité *che più servir mi pel arte* (1). A Marseille, la tête était déjà trop occupée pour que l'amour fût le maître de tout, je commençais à observer.

Les deux ans de soupir, de larmes, d'élans d'amour et de mélancolie, que j'ai passés en Italie sans femmes, sous ce climat, à cette époque de la vie, et sans préjugés, m'ont probablement donné cette source inépuisable de sensibilité qui, aujourd'hui à vingt-huit ans, me fait sentir tout et jusqu'aux moindres détails, fait que je pourrais dicter 50 pages d'observations d'artiste, sur le passage des montagnes en deçà d'*Izèle* (2), par exemple.

Je compare cette sensibilité actuelle à une liqueur qui suffit, pour pénétrer jusque dans les plus petites veines, d'un coup que l'on injecte. Elle suffit à tout, abonde partout.

A la grâce près, j'étais donc à Milan en 1800, je crois, dans la position de Chérubin, mais probablement la grâce me manquait tout à fait.

Moz. m'étant venu voir un jour, malade dans ma chambre (Casa Bovara, au-dessus de la salle à manger de Mme P. ; il y avait derrière mon lit un tableau de Ganimède, tableau à jamais sacré pour moi et que je n'irai pas revoir), Moz. donc dit à Mme P, qu'il venait de voir B. qui ressemblait à un lion malade. Mes cheveux noirs et très bouclés, l'air de force que j'avais déjà dans ce temps-là et ma fierté me font penser que je n'avais aucune grâce à me reprocher.

Dans ce temps donc, si rempli de souvenirs tendres pour moi, J., alors adjoint de M. D. (3), et qui est naturellement bon, me mena chez une grande, belle et superbe femme qu'il avait. C'était Mme Angeline P.

(1) Qui peut me servir pour l'art. (Str.)
(2) La vallée d'Izèle, du Simplon à Domo d'Ossola. (Str.)
(3) Daru. (Str.)

C'est cette femme que je viens de revoir après un peu oins de neuf ans d'absence.

Je la vis encore vers le 1er vendémiaire an X, en allant e Brescia à Savigliano où était mon régiment; mais le éjour de Bergame et de Brescia m'avait déjà séparé d'elle ongnement. Je ne sais pas même si à Bergame et à Brescia e ne la haïssais pas.

Je pouvais donc compter qu'il y avait dix ans que je ne avais vue, dix ans que je n'avais vu ce que j'ai aimé le plus u monde.

J'ai été la voir aujourd'hui à une heure. Je suis allé chez I. Boronne, son père; un domestique m'a mené chez elle. Heureusement on m'a fait attendre un quart d'heure, et ai eu le temps de me remettre un peu.

J'ai vu une grande et superbe femme. Elle a toujours le randiose qui est formé par la manière dont ses yeux, son ront et son nez sont placés. J'ai trouvé plus d'esprit, plus e majesté et moins de cette grâce pleine de volupté. De non temps, elle n'était majestueuse que par la force de la eauté, aujourd'hui, elle l'était aussi par la force de ses raits. Elle ne m'a pas reconnu; cela m'a fait plaisir; je ne suis remis en lui disant que j'étais B., l'ami de Joi. C'est le Chinois, *quello è il Chinese*, a-t-elle dit à son père ui était là.

Ma grande passion ne m'avait point du tout rendu ridiule; il s'est trouvé qu'elle ne se souvenait de moi que omme d'un être très gai.

J'ai plaisanté sur mon amour :

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit alors, m'a-t-elle dit ar deux fois. J'ai plaisanté sur le balcon de chez son père ù je lui dis, je crois, que j'espérais être bientôt un cadavre ans la plaine de Mantoue. On sent bien que je ne lui ai as rappelé cette manière gracieuse de faire l'amour. Il y vait un peu d'embarras entre nous, pendant lequel je voyais gir son esprit supérieur aux embarras de ce genre. Après ix ans, c'est une nouvelle connaissance à faire.

Le tenant est bientôt arrivé; c'est un seigneur vénitien, attaché ici au V.-R. par une place honorifique. J'ai été d'une politesse prévenante avec lui.

C'est ce qu'elle a été avec moi; elle m'a fait quitter mon chapeau avec grâce, en me parlant de la manière italienne.

Il est cinq heures, il faut aller dîner. Elle m'a invité à aller ce soir dans sa loge. Je dois aussi être présenté à Mme Lamberti, par M. L. Le bon Boronne m'a invité à aller chez lui et m'a demandé de m'embrasser. Cela a été l'avant-dernière goutte de la coupe; un peu moins de majesté dans Mme P., je lui sautais au cou en fondant en larmes.

Je suis allé prendre une tasse de café à la crème et à la glace, délicieux et pour moi supérieur à tout ce qu'on trouve à Paris, et suis venu écrire ceci.

Il m'est venu quelque idée d'avoir Mme P., en passant; elle m'a dit qu'elle avait bien des choses à me dire, qu'elle avait bien fait des folies depuis moi; cela à haute et intelligible voix devant tout le monde.

Milan, 9 septembre. (Auberge royale *contrada delle tre Alberghe.*) — J'achète une canne avant d'aller chez Mme P... J'ai pensé qu'une canne me rajeunirait de quatre ans. Cela a fort bien réussi; je me suis trouvé avoir dans la main une douzaine de tours de canne qui prouvent, à n'en pas douter, un homme du grand monde et un homme à femmes. Ainsi je n'ai plus eu les mains derrière le dos à *la papa.*

Je suis chez M. P. de deux à cinq heures; de là, dîner chez le traiteur près la Scala. Je vois une jolie fille dans cette maison, elle me paraît fille; je tâcherai d'éclaircir cela demain. Je vais au Cours; de là, je prends un joli petit fiacre rapide qui me conduit doucement au théâtre del Lentaso à la Porte Romaine. C'est une horreur, mais j'y entends la charmante musique du *Mélomane italien* de Mayer. C'est là qu'est *Voi di quest' anima.*

C'est un des opéras qui contribuèrent, il y a dix ans, à me donner le goût de la musique.

Ensuite un ballet avec des grotesques et les cuisses d'une jolie femme.

Et enfin *I capricci in amore*, pleins de grâces, d'Astaritta, je crois.

Je suis dans le genre italien tout pur, aucun prétexte de bon goût n'en altère l'originalité.

Milan, 12 septembre. — J'ai le projet de faire ma petite déclaration à Mme P. et de savoir si je dois rester à Milan ou partir. Rien ne m'y retient plus, qu'elle.

Love (1). — Moi, ce matin, j'étais bien éloigné de cette raison froide dont je parle. Je comptais les minutes. Je voulais aller chez Mme P. à une heure. Enfin midi arrive, je m'habille; j'étais tendre et disposé à faire une belle déclaration. J'étais tout ému; mais c'est précisément quand je suis dans ce bel état que le hasard me contrarie. Je demande à la portière si elle y est; on me dit *oui*. Je monte plein d'impatience; une jolie petite femme de chambre, vive et gaie, me dit avec un petit air malin :

— *E sortita* (2).

Je vais à Brera, et, tout en voyant les tableaux, je tâche de me faire une raison, de me rendre l'âme sèche et de prendre les choses gaiement. Après ces efforts-là, on est mort pour la grâce.

A deux heures, on nous chasse de Brera; je vais chez M. Rafaelli voir travailler à la copie de la *Cène*, à un Christ de Guido Reni, etc. Je voulais tuer le temps jusqu'à trois heures. M. Rafaelli, je crois, petit et jeune, bilieux, figure d'artiste, me fait les honneurs de son établissement; enfin, je vois qu'il est trois heures et demie et je me sauve.

Je monte chez elle, mais plus de douce émotion, plus de tendresse. C'est deux heures auparavant qu'il fallait me voir. Elle était seule, pour peu qu'elle eût pris le genre plaisant, ma déclaration mourait, ce dont j'aurais eu ce soir une humeur de dogue. Je lui ai dit avec l'accent de la rai-

(1) Amour (Str.)
(2) Elle est sortie. (Str.)

son froide, que j'étais amoureux d'elle, que c'était pour ne pas m'exposer à aimer tout seul que je ne l'avais pas vue hier, etc.

Elle m'a dit (à peu près) que je plaisantais; et comme je lui donnais l'assurance du contraire avec bonne foi, elle a dit : Je voudrais bien que ce fût vrai.

Tout notre colloque a été diablement raisonnable dans les intonations et la physionomie. Mais comme les Français ont beaucoup plus de vivacité dans le discours que les Italiens, peut-être ce ton froid lui aura-t-il échappé.

Elle m'a dit, tout de suite, qu'elle aussi avait eu beaucoup d'humeur hier, quand, à quatre heures, elle avait vu que je ne venais pas; que, pour me punir, elle était sortie aujourd'hui.

Là-dessus, j'ai dit de fort bonnes choses, mais suivant moi, avec un air trop froid. Elle m'a tutoyé, elle a pleuré, elle redoublait de tendresse quand je lui rappelais des traits de mon ancienne passion.

Il paraît que ce souvenir que j'ai conservé si longtemps de mille petites choses lui a paru remarquable; je n'ose dire *l'a touchée*. Comme je voulais l'embrasser, elle m'a dit :

« *Recevoir et jamais prendre.* »

Je trouve cette maxime très convenable à mon caractère, dans lequel la force nécessaire pour l'exécution tue le sentiment.

Je n'ai donc pas ravi de baisers, mais bientôt j'en ai reçu. La tendresse revenait à mesure que je n'avais plus besoin du pouvoir exécutif; je me sentais animé et, si le tête-à-tête eût continué longtemps, j'aurais terminé.

Elle a pleuré, nous nous sommes embrassés, tutoyés, continuellement de sa part. Nous avons discuté à fond l'histoire de mon départ. Elle m'a répété plusieurs fois avec une voix très émue :

— Pars, pars, je sens qu'il faut que tu partes pour ma

tranquillité ; demain, peut-être, je n'aurai plus le courage de te le dire.

Comme je lui disais que je serais trop malheureux pendant ce voyage :

— Mais tu auras la certitude d'être aimé.

Elle a dit, avec l'air assez convaincu, en parlant des rapports que nous avons eus ensemble :

— Mais c'est un roman.

Sent-elle ce qu'elle dit? Est-ce par coquetterie?

Grande question ; moi je veux tâcher de la rendre réellement amoureuse, si elle ne l'est pas. J'ai déjà eu ce matin un beau mouvement, à la suite duquel j'ai brisé le verre de ma montre, après lui avoir fait lire : *Angiolina t'ama in ogni momenti* (1).

Voilà de ces traits auxquels on ne résiste point. Elle craignait que notre rougeur ne nous compromît. Je lui ai répondu de moi ; est arrivé un élève de Pestalozzi (2) et ensuite le cavalier servant (3). J'ai été parfaitement aimable pour ces messieurs. J'en voyais le plus vif plaisir dans ses yeux, que je ne regardais pourtant pas trop, de peur de ne pouvoir soutenir mon rôle.

J'ai parlé Tracy au savant, et arts, granit et anglais au servant.

Ce servant paraît avoir de la raison, de la profondeur, du tact, de l'usage, mais il a l'air malheureux et soupçonneux, nul feu, nulle générosité, quarante ans. Elle m'assure beaucoup qu'il n'est point du tout amant.

Mais elle me paraît avoir une grande politique dans sa conduite. Peut-être est-ce tout bonnement le caractère italien que j'aperçois de près.

Cette victoire ne m'a pas fait un plaisir entraînant. Si elle eût été chez elle à une heure, il en eût été autrement.

(1) Angeline t'aime toujours. (Str.)
(2) M. Scaliotti, plat comme un savant. (Note de Beyle).
(3) M. Turenne. (Note de Beyle.)

Je l'ai quittée à cinq heures, après avoir été parfaitement aimable avec ces messieurs.

C'est avec le même pantalon que j'ai livré la bataille de P...y et celle du 12 septembre à Milan.

La manière de Mme de P...y fut pleine d'émotion; celle de Mme P. m'a paru beaucoup trop pleine de raison (1).

Au reste, l'Italien, plus profond et plus susceptible d'émotions violentes et de démarches fortes, doit apporter plus de raison dans les arrangements qui concernent son bonheur, et, par conséquent, une apparence plus posée, plus froide.

Mme P., qui a pris une femme qui pouvait lui servir de témoin, et qui, méprisant toutes les suites de son action, est partie pour Paris, pour se justifier aux yeux de J., et le quitter ensuite; à laquelle, quelques mois auparavant, un amant non écouté avait tiré un coup de pistolet et qui avait nié cet événement avec un sang-froid joyeux; qui depuis a mis dans sa conduite la politique la plus profonde, Mme P., dis-je, ne pouvait pas être émue d'un aveu qu'elle pouvait prévoir et que, peut-être, elle avait le projet de provoquer. Donc, malgré son trop de raison, elle peut m'aimer.

21 septembre. — Je pars ce soir.

Je l'attendais. Je me disais : « Je suis pris », et, en effet, je crois que c'est de l'amour, mais luttant avec un caractère fort. J'espère que l'absence me guérira un peu.

Elle devait venir et n'est point venue. Serait-elle coquette et rien de plus?

Hier, j'ai eu une demi-faveur.

Le soir, en rentrant, j'avais les yeux invisibles et j'y avais mal. J'avais été longtemps sur le bord des larmes.

Rien ne manque à mon bonheur que ce qui fait seul le bonheur d'un fat, de n'être pas une victoire. Il me semble que le plaisir parfaitement pur ne peut venir qu'avec l'in-

(1) C'est tout simple, peu d'habitude de Mme de P...y. (Note de Beyle.)

timité; *the first time* (1), c'est une victoire; *in the three* (2) suivants, on acquiert l'intimité. Vient ensuite le bonheur parfait, si l'on a affaire à une femme d'esprit d'un grand caractère et que l'on aime.

Mais tu sens bien que ce *on*-là, c'est moi à vingt-huit ans et huit mois.

Cette victoire n'a pas été aisée. A dix heures moins un quart, je suis allé dans la petite église au coin de la rue de M. Je n'ai pu entendre sonner dix heures. J'ai passé à dix heures cinq minutes à ma montre, point de papier.

J'ai repassé à dix heures vingt minutes, elle m'a fait signe. Après un combat moral, fort sérieux, où j'ai joué le malheur et le presque désespoir, elle est à moi, onze heures et demie.

Je pars de Milan à une heure et demie, le 22 septembre 1811.

VARÈSE, ISOLA-BELLA, MILAN

1811

TRENTE-TROISIÈME CAHIER

Par prudence, rien de politique.
PORUTH.

26 octobre. — Sans mon maudit amour pour les arts qui me rend trop difficile sur le beau dans tous les genres, je pensais que, grâce à mon système et à deux ou trois heureux hasards qui me sont arrivés, je serais un des hommes les plus heureux.

Je dors très peu depuis un mois. La sensibilité est excitée par le café, les voyages, les nuits passées en voiture et enfin

(1) La première fois. (Str.)
(2) Dans les trois. (Str.)

les sensations. Je maigris un peu. Je me porte fort bien. Hier, j'ai dormi pour la première fois huit à neuf heures, après un bain. Je répète que je jouis de la meilleure santé. Je n'ai eu qu'une fois la fièvre que me donnent les premiers froids.

NOTE

Présenté en toute humilité à M. H. de B., âgé de trente-huit ans, qui vivra peut-être en 1821.

Par son très humble serviteur plus gai que lui.

Le H. B. de 1811.

Milan, le 29 octobre 1811.

2 novembre, Milan, albergo della città. — Sans doute la femme la plus belle que j'ai eue, et peut-être que j'ai vue, c'est A., telle qu'elle me paraissait ce soir en me promenant avec elle dans les rues, à la lueur des lumières des boutiques. Je ne sais comment elle a été amenée à me dire, avec ce naturel qui la distingue, et sans vanité, que quelques-uns de ses amis lui avaient dit qu'elle faisait peur. Cela est vrai. Elle était animée ce soir. Il paraît qu'elle m'aime, *yesterday and today she has had pleasure* (1); elle venait de prendre du café avec moi, dans une arrière-boutique solitaire, ses yeux étaient brillants, sa figure demi-éclairée avait une harmonie suave, et cependant était terrible de beauté surnaturelle. On eût dit un être supérieur qui avait pris la beauté, parce que ce déguisement lui convenait mieux qu'un autre, et qui, avec ses yeux pénétrants, lisait au fond de votre âme.

Cette figure aurait fait une sibylle sublime.

(1) Hier et aujourd'hui elle a eu du plaisir. (Str.)

PARIS

1814

TRENTE-SEPTIÈME CAHIER

Du 30 juin au 4 juillet 1814

30 juin 1814.— Voyant que je n'aurai pas le consulat de Naples que la jolie Mme D. obtient *for her husband* (1), j'ai une entrevue avec M. G. sur Rome. Il me dit ou plutôt je conclus de ses bavardages personnels qu'avec six mille francs j'y serai bien.

C'est un sot. Je remarque qu'il me dit que le café est une nourriture *agrassante*. Lorsque ces animaux n'ont pas une idée nette, ils emploient un mot nouveau ; comme je le regardais sur cette assertion il a répété *agrassante ;* ses sourcils exprimaient l'inquiétude que je ne lui demandasse ce que c'est qu'*agrassant*. G. est un homme qui ne parle jamais que de lui, un vrai sot, et par-dessus le marché plein de petitesses grenobloises. Pas l'ombre de bon ton ; il vient me dire du mal de Martial (2), à moi.

Je travaille depuis le 10 mai à Métastase et Mozart. Enfin ce travail me donne beaucoup de plaisir, m'ôte toute sensibilité pour le chagrin de voir M. D... y ne me pas *appoint secretary to amb. of Firenze* (3).

1er juillet. — Dès que je cherche le moins du monde à me souvenir, mon talent diminue. Il diminue en proportion de l'embarras des souvenirs; s'il faut en combiner deux ou trois, je suis perdu.

Je ne puis être bon, si je suis jamais bon, que dans ce que je tirerai tout à fait de mon cœur.

(1) Pour son mari. (Str.)
(2) Martial Daru. (Str.)
(3) Nommer secrétaire de l'ambassade de Florence. (Str.)

It is for that Mocenigo is perhaps done for me (1).

4 juillet. — Je suis blasé sur Paris, nullement en colère (je dis ceci pour le Beyle de 1820). J'étais bien dégoûté du métier d'auditeur et de la bêtise insolente des puissants. Rome, Rome est ma patrie, je brûle de partir.

Je couche depuis *eight days with the old passion* (2); comme miss D. est plus rapprochée de la nature, elle me plaît plus que tout ce que je laisse ici. La figure de Mme la comtesse Cl. m'a plu beaucoup hier. Elle a des yeux pleins de candeur.

(1) C'est pour cela que c'en est peut-être fait de Mocenigo pour moi. (Str.)

(2) Huit jours avec l'ancienne passion. (Str.)

VIE DE HENRI BRULARD

CHAPITRE PREMIER

Je me trouvais ce matin, 16 octobre 1832, à San-Pietro *in Montorio* sur le mont Janicule, à Rome ; il faisait un soleil magnifique. Un léger vent de sirocco à peine sensible faisait flotter quelques petits nuages blancs au-dessus du mont Albano ; une chaleur délicieuse régnait dans l'air, j'étais heureux de vivre. Je distinguais parfaitement Frascati et Castel-Gandolfo, qui sont à quatre lieues d'ici, la villa Aldobrandini où est cette sublime fresque de Judith du Dominiquin. Je vois parfaitement le mur blanc qui marque les réparations faites en dernier lieu par le prince F. Borghèse, celui-là même que je vis à Wagram, colonel du régiment de cuirassiers, le jour où M. de N., mon ami, eut la jambe emportée. Bien plus loin j'aperçois la roche de Palestrina et la maison blanche de Castel-San-Pietro, qui fut autrefois sa forteresse. Au-dessus du mur contre lequel je m'appuie sont les grands orangers du verger des capucins, puis le Tibur, et le prieuré de Malte, et peu après sur la droite le tombeau de Cæcilia Metella. En face de moi je vois Sainte-Marie-Majeure et les longues lignes du Palais Monte-Cavallo.

Toute la Rome ancienne et moderne, depuis l'ancienne voie Appienne avec les ruines de ses tombeaux et de ses aqueducs jusqu'aux magnifiques jardins du Pincio, bâti par les Français, se déploie à ma vue. Ce lieu est unique au monde, me disais-je en rêvant, et la Rome ancienne mal-

gré moi l'emportait sur la moderne, tous les souvenirs de Tite-Live me revenaient en foule. Sur le mont Albano, à gauche du couvent, j'apercevais les prés d'Annibal.

Quelle vue magnifique ! c'est donc ici que la Transfiguration de Raphaël a été admirée pendant deux siècles et demi. Quelle différence avec la triste galerie de marbre gris où elle est enterrée aujourd'hui, au fond du Vatican. Ainsi pendant deux cent cinquante ans ce chef-d'œuvre a été ici, deux cent cinquante ans!..... Ah! dans trois mois j'aurai cinquante ans, est-il bien possible! 1783, 93, 1803, je suis tout le compte sur mes doigts..... et 1833. Cinquante. Est-il bien possible! je vais avoir la cinquantaine et je chanterai l'air de Grétry :

Quand on a la cinquantaine.

Cette découverte imprévue ne m'irrite point, je venais de songer à Annibal et aux Romains. De plus grands que moi sont bien morts!.... après tout, me dis-je, je n'ai pas mal occupé ma vie, *occupé!* Ah! c'est-à-dire que le hasard ne m'a pas donné trop de malheurs, car, en vérité, ai-je dirigé le moins du monde ma vie (1) ?

Aller devenir amoureux de Mlle de Grisheim ! que pouvais-je espérer d'une demoiselle noble, fille d'un général en faveur deux mois auparavant, avant la bataille d'Iéna ! Brichand avait bien raison quand il me disait avec sa méchanceté habituelle! « Quand on aime une femme, on se dit : Qu'en veux-je faire ? »

Je me suis assis sur les marches de San Pietro, et là j'ai rêvé une heure ou deux à cette idée : je vais avoir cinquante ans, il serait bien temps de me connaître.

Qu'ai-je été ? que suis-je? En vérité, je serais bien embarrassé de le dire (2).

(1) Il n'y a pas de lacune ici, bien que le paragraphe suivant paraisse à la première lecture n'avoir pas de rapport avec ce qui précède. (Str.).

(2) Cette phrase est l'épigraphe de la *Notice* de R. Colomb, avec cette mention : *tiré des papiers de Beyle.* (Str.)

Je passe pour un homme de beaucoup d'esprit et fort insensible, roué même, et je vois que j'ai été constamment occupé par des amours malheureuses. J'ai aimé éperdument Mme Kably, Mlle de Grisheim, Mme de Diphortz, Métilde, et je ne les ai point eues, et plusieurs de ces amours ont duré trois ou quatre ans. Métilde a occupé absolument ma vie de 1818 à 1824.

Et je ne suis pas encore guéri, ai-je ajouté, après avoir rêvé à elle seule pendant un gros quart d'heure peut-être. M'aimait-elle ?

J'étais attendri et point en extase.

Et Menta, dans quel chagrin ne m'a-t-elle pas plongé quand elle m'a quitté ? Là j'ai eu un frisson en pensant au 15 septembre 1826 à San Remo, à mon retour d'Angleterre. Quelle année ai-je passée du 15 septembre 1826 au 15 septembre 1827 ! Le jour de ce redoutable anniversaire j'étais à l'île d'Ischia. Et je remarquais un mieux sensible au lieu de songer à mon malheur directement, comme quelques mois auparavant ; je ne songeais plus qu'au *souvenir* de l'état malheureux où j'étais plongé, en octobre 1826, par exemple. Cette observation me consola beaucoup.

Qu'ai-je donc été ? Je ne le saurai. A quel ami, quelque éclairé qu'il soit, puis-je le demander ? M. dei Fiori lui-même ne pourrait me donner d'avis. A quel ami ai-je jamais dit un mot de mes chagrins d'amour ?

Et ce qu'il y a de singulier et de bien malheureux, me disais-je ce matin, c'est que mes *victoires* (comme je les appelais alors, la tête remplie de choses militaires) ne m'ont pas fait un plaisir qui fût la moitié seulement du profond malheur que me causaient mes défaites.

La victoire étonnante de Menta ne m'a pas fait un plaisir comparable à la centième partie de la peine qu'elle m'a faite en me quittant pour M. de B.

Aurais-je donc un caractère triste ?

. . . . . .

Et là, comme je ne savais que dire, je me suis mis sans y

songer à admirer de nouveau l'aspect sublime des ruines de Rome et de sa grandeur moderne ; le Colysée vis-à-vis de moi, et sous mes pieds, le palais Farnèse avec sa belle galerie ouverte en arceaux, — le palais Corsini sous mes pieds.

Ai-je donc été un homme d'esprit ? Ai-je eu du talent pour quelque chose ? M. N. disait que j'étais ignorant comme une carpe ; oui, mais c'est B. qui m'a rapporté cela e le gaieté de mon caractère rendait fort jalouse la morosité de cet ancien secrétaire général de Besançon, mais ai-je le caractère gai ?

Enfin je ne suis descendu du Janicule que lorsque la légère brume du soir est venue m'avertir que bientôt je serais saisi par le froid subit et fort désagréable et malsain qui, en ce pays, suit immédiatement le coucher du soleil. Je me suis hâté de rentrer au Palazzo Conti, j'étais harassé. J'étais en pantalon de... (1) blanc anglais, j'ai écrit sur la ceinture en dedans : 16 octobre 1832, je vais avoir la cinquantaine ; ainsi en abrégé pour n'être pas compris : — *J. vaisa voirla 5.*

Le soir, en rentrant assez ennuyé de la soirée de l'ambassadeur, je me suis dit que je devrais écrire ma vie. Je saurai peut-être enfin quand cela sera fini, dans deux ou trois ans, ce que j'ai été, gai ou triste, homme d'esprit ou sot, homme de courage ou peureux, et enfin, au total, heureux ou malheureux, je pourrai faire lire ce manuscrit à dei Fiori.

Cette idée me sourit, oui, mais cette effroyable quantité de JE et de MOI ? il y a de quoi donner de l'humeur au lecteur le plus bénévole. JE et MOI, ce serait, moins le talent (2), comme M. de Chateaubriand, ce roi des *égotistes.*

De JE *mis avec* MOI, *tu fais la récidive....*

(1) En blanc dans le manuscrit. (Str.)
(2) Beyle avait écrit d'abord : *au talent près.* (Str.)

Je me dis ce vers à chaque fois que je lis une de ces pages. On pourrait écrire, il est vrai, en se servant de la troisième personne : *il* fit, *il* dit ; oui, mais comment rendre compte des mouvements intérieurs de l'âme ? C'est là-dessus surtout que j'aimerais consulter dei Fiori.

Je ne continue que le 23 novembre 1835. La même idée d'écrire *my life* m'est venue dernièrement pendant mon voyage de Ravenne; à vrai dire, je l'ai eue bien des fois depuis 1832, mais toujours j'ai été découragé par cette effroyable difficulté de *je* et de *moi* qui fera prendre l'auteur en grippe, je ne me sens pas le talent pour la tourner. A vrai dire, je ne suis rien moins que sûr d'avoir quelque talent pour me faire lire. Je trouve quelquefois beaucoup de plaisir à écrire, voilà tout.

S'il y a un autre monde, je ne manquerai pas d'aller voir Montesquieu ; s'il me dit : « Mon pauvre ami, vous n'aurez pas de talent du tout, » j'en serai fâché, mais nullement surpris. Je sens cela souvent : quel œil peut se voir soi-même ? Il n'y a pas trois ans que j'ai trouvé ce *pourquoi*. Je vois clairement que beaucoup d'écrivains qui jouissent d'une grande renommée sont détestables ; ce qui serait un blasphème à dire aujourd'hui de M. de Chateaubriand (sorte de Balzac) (1) sera un *truism* en 1880. Mais sentir le défaut d'un autre, est-ce avoir du talent ? Je vois les plus mauvais peintres voir très bien les défauts les uns des autres : M. Ingres a toute raison contre M. Gros, et M. Gros contre M. Ingres. (Je choisis deux artistes dont on parlera peut-être encore en 1935).

Voici le raisonnement qui m'a rassuré à l'égard de ces mémoires. Supposons que je continue ce manuscrit et qu'une fois écrit je ne le brûle pas ; je le léguerai non à un ami qui pourrait devenir vendu à un parti comme ce jeune (mot illisible) de Thomas Moore, je le léguerai à un libraire.

(1) Guez de Balzac. (Str.)

par exemple à M. Levavasseur (Place Vendôme, Paris).

Voilà donc un libraire qui, après moi, reçoit un gros volume (1) relié, de cette détestable écriture (2). Il en fera copier quelque peu, et lira; si la chose lui semble ennuyeuse, si personne ne parle plus de M. de S.....al, il laissera là le fatras qui sera peut-être retrouvé deux cents ans plus tard comme les mémoires de Benvenuto Cellini.

S'il imprime, et que la chose semble ennuyeuse, on en parlera au bout de trente ans comme aujourd'hui l'on parle du poème de la *Navigation* de cet espion d'Esménard dont il était si souvent question aux déjeuners de M. Daru en 1802. Et encore cet espion était, ce me semble, censeur ou directeur de tous les journaux qui le poffaient (de *to puff*) à outrance toutes les semaines. C'était le Salvandy de ce temps-là, encore plus impudent, s'il se peut, mais avec bien plus d'idées.

Mes confessions n'existeront donc plus trente ans après avoir été imprimées, si les *je* et les *moi* assomment trop mes lecteurs ; et toutefois j'aurai eu le plaisir de les écrire et de faire à fond mon examen de conscience. De plus, s'il y a succès, je cours la chance d'être lu en 1900 par les âmes que j'aime, les madame Roland, les Mélanie Guilbert (3), les... (4).

Par exemple, aujourd'hui 24 novembre 1835, j'arrive de la Chapelle Sixtine, où je n'ai eu aucun plaisir, quoique muni d'une bonne lunette pour voir la voûte et le Jugement Dernier de Michel-Ange ; mais un excès de café commis avant hier chez les K...., par la faute d'une machine que Mel K. a rapportée de Londres, m'avait jeté dans la névralgie. Une machine trop parfaite — ce café trop excellent — lettre de change tirée sur le bonheur à venir, au

(1) La *Vie de Henri Brulard* comprend trois gros volumes et une liasse. (Str.)

(2) Voilà pourquoi il y aura quelques *mots* illisibles dans ce volume. (Str.)

(3) Louason, du *Journal*. (Str.)

(4) En blanc. (Str.)

profit du moment présent, m'a rendu mon ancienne névralgie, et j'ai été à la Chapelle Sixtine comme un mouton, *id est* sans plaisir, jamais l'imagination n'a pu prendre son vol. J'ai admiré la draperie de brocart d'or, peinte à fresque à côté du trône, c'est-à-dire du grand fauteuil de bois de noyer du pape. Cette draperie, qui porte le nom de Sixtus IIII, on peut la toucher de la main, elle est à deux pieds de l'œil où elle fait illusion après trois cent cinquante-quatre ans.

N'étant bon à rien, pas même à écrire des lettres officielles pour mon métier, j'ai fait allumer du feu, et j'écris ceci, sans mentir, j'espère, sans me faire illusion, avec plaisir comme une lettre à un ami. Quelles seront les idées de cet ami en 1880? Combien différentes des nôtres! Aujourd'hui c'est une énorme imprudence, une énormité pour les trois quarts de mes connaissances, que ces deux idées : le *plus fripon des Kings* et *Tartare hypocrite* appliqués à deux noms que je n'ose écrire; en 1880, ces jugements seront des *truisms* que même les Kératry de l'époque n'oseront plus répéter.

Ceci est du nouveau pour moi ; parler à des gens dont on ignore absolument la tournure d'esprit, le genre d'éducation, les préjugés, la gionréli! Quel encouragement à être *vrai*, et simplement *vrai*, il n'y a que cela qui tienne. Benvenuto a été *vrai*, et on le suit avec plaisir, comme s'il était écrit d'hier, tandis qu'on saute les feuillets de ce jésuite de Marmontel qui pourtant prend toutes les précautions possibles pour ne pas déplaire, en véritable académicien. J'ai refusé d'acheter ses mémoires à Livourne à vingt sous le volume, moi qui aime ce genre d'écrits.

Mais combien ne faut-il pas de précautions pour ne pas mentir ! Par exemple, au commencement du premier chapitre, il y a une chose qui peut sembler une hâblerie : non, mon lecteur, je n'étais point soldat à Wagram en 1809.

Il faut que vous sachiez que, quarante-cinq ans avant vous, il était de mode d'avoir été soldat sous Napoléon.

C'est donc aujourd'hui, 1835, un mensonge tout à fait digne d'être écrit que de faire entendre indirectement, et sans mensonge absolu (tière jésui mode), qu'on a été soldat à Wagram.

Le fait est que j'ai été maréchal des logis et sous-lieutenant au sixième Dragon, à l'arrivée de ce régiment en Italie, mai 1800, je crois, et que je donnai ma démission à l'époque de la petite paix de 1803. J'étais ennuyé à l'excès de mes camarades et ne trouvais rien de si doux que de vivre à Paris, en *philosophe*, c'était le mot dont je me servais alors avec moi-même, au moyen de cent cinquante francs par mois que mon père me donnait. Je supposais qu'après lui j'aurais le double ou deux fois le double ; c'était beaucoup trop.

Je ne suis pas devenu colonel, comme je l'aurais été avec la puissante protection de M. le comte Daru, mon cousin, mais j'ai été, je crois, bien plus heureux. Je ne songeai bientôt plus à étudier M. de Turenne et à l'imiter, cette idée avait été mon but fixe pendant les trois ans que je fus dragon. Quelquefois elle était combattue par cette autre : faire des comédies comme Molière et vivre avec une actrice. J'avais déjà alors un dégoût mortel pour les femmes honnêtes et l'hypocrisie qui leur est indispensable. Ma paresse énorme l'emporta, une fois à Paris je passais six mois entiers sans faire de visite à ma famille (MM. Daru, Mme Le Brun, M. et Mme de Baure) je me disais toujours *demain* ; je passai deux ans ainsi, dans un cinquième étage de la rue d'Angiviller, avec une belle vue sur la colonnade du Louvre, et lisant La Bruyère, Montaigne et J.-J. Rousseau dont bientôt l'emphase m'offensa. Là se forma mon caractère. Je lisais beaucoup aussi les tragédies d'Alfieri, m'efforçant d'y trouver du plaisir, je vénérais Cabanis, Tracy et J.-B. Say, je lisais souvent Cabanis dont le style vague me désolait. Je vivais solitaire et fou comme un Espagnol, à mille lieues de la vie réelle. Le bon père Jeki, Irlandais, me don-

nait des leçons d'anglais, mais je ne faisais aucun progrès. J'étais fou d'Hamlet.

Mais je me laisse emporter, je m'égare, je serai inintelligible si je ne suis pas l'ordre des temps et, d'ailleurs, les circonstances ne me reviendront pas si bien.

Donc, à Wagram en 1809, je n'étais pas militaire, mais, au contraire, adjoint aux commissaires des guerres, place où mon cousin, M. Daru, m'avait mis pour me retirer du vice, suivant le style de ma famille. Car ma solitude de la rue d'Angiviller avait fini par vivre une année à Marseille, avec une actrice charmante (1) qui avait les sentiments les plus élevés et à laquelle je n'ai jamais donné un sou. D'abord par la grandissime raison que mon père me donnait toujours cent cinquante francs par mois sur lesquels il fallait vivre, et cette pension était fort mal payée à Marseille, en 1805.

Mais je m'égare encore. En octobre 1806, après Iéna, je fus adjoint aux commissaires des guerres, place honnie par les soldats ; en 1810, le 3 août, auditeur au Conseil d'Etat, inspecteur général du mobilier de la couronne quelques jours après. Je fus en faveur, non pas auprès du maître. Napoléon ne parlait pas à des fous de mon espèce, mais fort bien vu du meilleur des hommes, M. le duc de Frioul (Duroc). Mais je m'égare.

CHAPITRE II

Je tombai avec Napoléon, en avril 1814. Je vins en Italie vivre comme dans la rue d'Angiviller. En 1821, je quittai Milan, le désespoir dans l'âme, à cause de Métilde, et songeant beaucoup à me brûler la cervelle (2). D'abord tout m'ennuya à Paris; plus tard, j'écrivis pour me distraire, Métilde mourut, donc inutile de retourner à Milan. J'étais

(1) Mélanie Guilbert (Louason). (Str.)

(2) Voir à l'appendice le premier article nécrologique où Beyle désigne le mois d'octobre 1822 comme devant être l'époque de sa mort.

devenu parfaitement heureux, c'est trop dire, mais enfin fort passablement heureux, en 1830, quand j'écrivais *le Rouge et le Noir*.

Je fus ravi par les journées de juillet, je vis les balles sous les colonnes du Théâtre-Français, fort peu de danger de ma part; je n'oublierai jamais ce beau soleil, et la première vue du drapeau tricolore, le 28, vers huit heures, après avoir couché chez le commandant Pinto, dont la nièce avait peur. Le 25 septembre je fus nommé consul à Trieste par M..., que je n'avais jamais vu. De Trieste, je suis venu en 1831 à Cª Vª (1) et Omar (2), où je suis encore, et où je m'ennuie faute de pouvoir faire échange d'idées. J'ai besoin de temps en temps de converser le soir avec des gens d'esprit, faute de quoi je me sens comme asphyxié (3).

J'ai été homme d'esprit depuis l'hiver de 1826, auparavant je me taisais par paresse. Je passe, je crois, pour l'homme le plus gai et le plus insensible, il est vrai que je n'ai jamais dit les noms des femmes que j'aimais.

J'ai éprouvé absolument à cet égard tous les symptômes du tempérament mélancolique décrit par Cabanis. J'ai eu très peu de succès.

(1) Cività-Vecchia. (Str.)

(2) Anagramme de Rome. (Str.)

(3) Nous mettons en note ce résumé intercalé ici par Beyle. « Ainsi voici les grandes divisions de mon conte : né en 1783, dragon en 1800, étudiant de 1803 à 1806. En 1806, adjoint aux commissaires des guerres, intendant à Brunswick. En 1809 relevant les blessés à Essling ou à Wagram, remplissant des missions le long du Danube sur ses rives couvertes de neige, à Linz et Passau, amoureux de madame la comtesse Petit, pour la revoir demandant à aller en Espagne. Le 3 août 1810 nommé par elle, à peu près, auditeur au Conseil d'Etat. Cette vie de haute faveur et de dépenses me conduit à Moscou, me fait intendant à Sagan, en Silésie, et enfin tomber en avril 1814. Qui le croirait ! quant à moi personnellement la chute me fit plaisir.

Après la chute, étudiant, écrivain, fou d'amour, faisant imprimer l'*Histoire de la peinture en Italie* en 1817 ; mon père, devenu ultra, se ruine et meurt en 1819, je crois ; je reviens à Paris en juin 1821. Je suis au désespoir à cause de Métilde, elle meurt, je l'aimais mieux morte qu'infidèle, j'écris, je me console, je suis heureux. En 1830, au mois de septembre, je rentre dans la carrière administrative où je suis encore, reprenant la vie d'écrivain au 3e étage de l'hôtel de Valois, rue de Richelieu, nº 71. » (Str.)

Mais, l'autre jour, rêvant à la vie dans le chemin solitaire au-dessus du lac d'Albano, je trouvai que ma vie pouvait se résumer par les noms que voici, et dont j'écrivais les initiales sur la poussière, comme Zadig, avec ma canne, assis sur le petit banc derrière les stations du Calvaire dei Minori Menzali (bâti par le père d'Urbain VIII Barberini), auprès de ces beaux arbres enfermés par un petit mur rond.

Virginie (Kably), Angela (Pietragrua), Adèle (Rebuffel), Mélanie (Guilbert), Mina (de Grisheim), Alexandrine (Petit) (1), Angeline que je n'ai jamais aimée (Breste), Angela Pietragrua (2), Métilde (Dembowsky), Clémentine (3), Giula (4). Et enfin, pendant un mois au plus, madame Azur dont j'ai oublié le nom de baptême, et, imprudemment hier, Amalia (B.).

La plupart de ces êtres charmants ne m'ont point honoré de leurs bontés, mais elles ont à la lettre occupé toute ma vie. A elles ont succédé mes ouvrages.

Réellement je n'ai jamais été ambitieux, mais en 1811 je me croyais ambitieux.

L'état habituel de ma vie a été celui d'amant malheureux aimant la musique et la peinture, c'est-à-dire jouir des produits de ces arts et non les pratiquer gauchement. J'ai recherché avec une sensibilité exquise la vue des beaux paysages ; c'est pour cela uniquement que j'ai voyagé. Les paysages étaient comme un archet qui jouait sur mon âme. Et des aspects que personne ne citait : la ligne de rochers en approchant d'Arbois, je crois, et venant de Dole par la grande route, fut pour moi une image sensible et évidente de l'âme de Métilde.

Je crois que la rêverie a été ce que j'ai préféré à tout,

(1) La comtesse P...y du *Journal*. (Str.).
(2) Citée deux fois parce que Beyle la vit d'abord en 1800 et ensuite en 1811. (Str.)
(3) Menta. (Str.)
(4) Sans doute *Madame Jules* de la *Correspondance*. (Str.).

même à passer pour homme d'esprit. Je ne me suis donné cette peine, je n'ai pris cet état d'improvisateur en dialogue, au profit de la société où je me trouvais, qu'en 1826, à cause du désespoir où je passai les premiers mois de cette année fatale.

Dernièrement j'ai appris, en le lisant dans un livre (les lettres de Victor Jacquemont, l'Indien) que quelqu'un avait pu me trouver brillant (1). Il y a quelques années j'avais vu la même chose à peu près dans un livre alors à la mode, de Lady Morgan (2).

J'avais oublié cette belle qualité qui m'a fait tant d'ennemis. (Ce n'était peut-être que l'apparence de la qualité, et les ennemis sont des êtres trop communs pour juger du brillant ; par exemple, comment le Comte d'Argout peut-il juger du brillant? Un homme dont le bonheur est de lire deux ou trois volumes de romans in-12, pour femme de chambre, par jour! Comment M. de Lamartine jugerait-il de l'esprit, d'abord il n'en a pas, et, en second lieu, il dévore deux volumes par jour des plus plats ouvrages? — vu à Florence en 1824 et 1826.)

Le grand *drawback* (inconvénient) d'avoir de l'esprit, c'est qu'il faut avoir l'œil fixé sur les demi-sots qui nous entourent, *et se pénétrer de leurs plates sensations*. J'ai le défaut de m'attacher au moins impuissant d'imagination et de devenir inintelligible pour les autres, qui, peut-être, n'en sont que plus contents.

Depuis que je suis à Rome, je n'ai pas d'esprit une fois la semaine et encore pendant cinq minutes, j'aime mieux rêver. Ces gens-ci ne comprennent pas assez les finesses de la langue française pour sentir les finesses de mes observations, il leur faut du gros esprit de commis voyageur comme Mélodrame qui les enchante et est leur véritable pain quotidien. La vue d'un pareil succès me glace, je ne daigne plus

(1) Voir Correspondance de Victor Jacquemont, 1824-1832, vol. I, p. 34. (Str.)

(2) Auteur de plusieurs livres de voyages. (Str.)

parler aux gens qui ont applaudi Mélodrame. Je vois tout le néant de la vanité.

Il y a deux mois donc, en septembre 1835, rêvant à écrire ces mémoires, sur la rive du lac d'Albano, à deux cents pieds du niveau du lac, j'écrivais sur la poussière, comme Zadig, ces initiales :

V. A^{n} . A^{d} . M. M^{i}. A^{l}. A^{ine}. A^{pg}. M^{de} C. G. A.
1 2 4 5 6

Je rêvais profondément à ces noms et aux étonnantes bêtises et sottises qu'ils m'ont fait faire, je dis étonnantes pour moi, non pour le lecteur, et d'ailleurs je ne m'en repens pas.

Dans le fait je n'ai eu que six femmes que j'ai aimées. La plus grande passion est à débattre entre Mélanie (2), Alexandrine (1), Métilde et Clémentine (4).

Clémentine est celle qui m'a causé la plus grande douleur en me quittant. Mais cette douleur est-elle comparable à celle occasionnée par Métilde, qui ne voulait pas me dire qu'elle m'aimait?

Avec toutes celles-là et avec plusieurs autres, j'ai toujours été un enfant; aussi ai-je eu très peu de succès. Mais en revanche elles m'ont occupé beaucoup et passionnément et laissé des souvenirs qui me charment (quelques-uns après vingt-quatre ans, comme les souvenirs de la Madone del Monte à Varèse en 1811). Je n'ai point été galant, pas assez, je n'étais occupé que de la femme que j'aimais, et quand je n'aimais pas, je rêvais au spectacle des choses humaines, ou je lisais avec délices Montesquieu ou Walter Scott.

Pour ainsi, comme disent les enfants, je suis si loin d'être blasé sur leurs ruses et petites grâces qu'à mon âge et, en écrivant ceci, je suis encore tout charmé d'une longue *chiacchierata* qu'Amalia a eue hier avec moi au Th. (1) Valle.

(1) Théâtre. (Str.).

Pour les considérer le plus philosophiquement possible et tâcher ainsi de les dépouiller de l'auréole qui me fait *aller les yeux*, qui m'éblouit et m'ôte la faculté de voir distinctement, j'*ordonnerai* ces dames (langage mathématique) selon leurs diverses qualités. Je dirai donc pour commencer par leur passion habituelle : la vanité, que deux d'entre elles étaient comtesses, et une, baronne.

La plus riche fut Alexandrine Petit, son mari et elle surtout dépensaient bien 80.000 francs par an. La plus pauvre fut Mina de Grisheim, fille cadette d'un général, sans nulle fortune, et favori d'un prince tombé, dont les appointements faisaient vivre la famille, ou Mlle Bereytter, actrice de l'Opera-Buffa.

Je cherche à distraire le charme, le *dazzling* des événements, en les considérant ainsi militairement. C'est ma seule ressource pour arriver au vrai dans un sujet sur lequel je ne puis converser avec personne. Par pudeur de tempérament mélancolique (Cabanis), j'ai toujours été, à cet égard, d'une discrétion incroyable, folle. Quant à l'esprit, Clémentine l'a emporté sur toutes les autres. Métilde l'a emporté par les sentiments nobles espagnols ; Giulia, ce me semble, par la force du caractère, tandis que, au premier moment, elle semblait la plus faible. Angela P. a été catin sublime à l'italienne, à la Lucrezia Borgia, et Mme Azur, catin non sublime, à la Du Barry.

L'argent ne m'a jamais fait la guerre que deux fois, à la fin de 1805, et en 1806 jusqu'en août. Mon père ne m'envoyait plus d'argent, *et sans m'en prévenir*, là était le mal ; [il] fut une fois cinq mois sans payer ma pension de 150 fr. Alors nos grandes misères avec le vicomte (1), lui recevait exactement sa pension, mais la jouait régulièrement toute, le jour qu'il la recevait.

En 1829 et 30, j'ai été embarrassé plutôt par manque de soin et d'insouciance que par l'absence véritablement de

(1) Le vicomte de Barral. (Str.)

moyen, puisque, de 1821 à 1830, j'ai fait trois ou quatre voyages en Italie, en Angleterre, à Barcelone et qu'à la fin de cette période je ne devais que quatre cents francs.

Mon plus grand manque d'argent m'a conduit à la démarche désagréable d'emprunter cent francs et quelquefois deux cents à M. B. Je rendais après un mois ou deux; et enfin, en septembre 1830, je devais quatre cents francs, à mon tailleur Michel. Ceux qui connaissent la vie des jeunes gens de mon époque trouveront cela bien modéré. De 1800 à 1830 je n'avais jamais dû un sou à mon tailleur Léger, ni à son successeur Michel (22, rue Vivienne).

Mes amis d'alors, 1830, MM. de Mareste, Colomb étaient des amis d'une singulière espèce, ils auraient fait sans doute des démarches actives pour me tirer d'un grand danger, mais lorsque je sortais avec un habit neuf ils auraient donné vingt francs, le premier surtout, pour qu'on me jetât un verre d'eau sale (1) (excepté le vicomte de Barral et Bigillion (de Saint-Ismier) je n'ai guère eu, en toute ma vie, que des amis de cette espèce).

C'étaient de braves gens fort prudents qui avaient réuni 12 ou 15.000 d'appointement ou de rente par un travail ou une adresse assidus et qui ne pouvaient souffrir de me voir allègre, insouciant, heureux avec un cahier de papier blanc et une plume, et vivant avec non plus de 4 ou 5.000 fr. Ils m'auraient aimé cent fois mieux s'ils m'eussent vu attristé et malheureux de n'avoir que la moitié ou le tiers de leur revenu, moi qui jadis les avais peut-être un peu choyés quand j'avais un cocher, deux chevaux, une calèche, et un cabriolet, car jusqu'à cette hauteur s'était élevé mon luxe, du temps de l'empereur. Alors j'étais ou me croyais ambitieux, ce qui me gênait dans cette idée, c'est que je ne savais quoi désirer. J'avais honte d'être amoureux de la comtesse Al. Petit; j'avais comme maîtresse entretenue Mlle A. Bereytter,

(1) Colomb dit dans sa notice : « Sa susceptibilité pour tout ce qui *composait* sa toilette était extrême. » Cette phrase étonnante prend un sens assez curieux, rapprochée de ce passage de la *Vie de H. B.* (Str.)

actrice de l'Opéra-Buffa, je déjeunais au café Hardy, j'étais d'une activité incroyable. Je revenais de Saint-Cloud à Paris exprès pour assister à un acte du *Matrimonio segreto* à l'Odéon (Mesdames Barilli, Tachinardi, Festa, Mlle Bereytter). Mon cabriolet attendait à la porte du café Hardy, voilà ce que mon beau-frère (1) ne m'a jamais pardonné.

Tout cela pouvait passer pour de la fatuité et pourtant n'en était pas. Je cherchais à jouir et à agir, mais je ne cherchais nullement à faire paraître plus de jouissances ou d'action qu'il n'y en avait réellement. M. Prunelle, médecin, homme d'esprit dont la raison me plaisait fort, horriblement laid et depuis célèbre comme député vendu et maire de Lyon, vers 1833, qui était de ma connaissance en ce temps-là, dit de moi : *C'était un fier fat.* Ce jugement retentit parmi mes connaissances. Peut-être au reste avait-il raison.

Mon excellent et vrai bourgeois de beau-frère, M. Périer-Lagrange (ancien négociant qui se ruinait, sans le savoir, en faisant de l'agriculture près de la Tour-du-Pin), déjeunait au café Hardy et me voyant commander ferme aux garçons, car avec tous mes devoirs à remplir j'étais souvent pressé, fut ravi parce que ces garçons firent entre eux quelque plaisanterie qui impliquait que j'étais un fat, ce qui ne me fâcha nullement. J'ai toujours par instinct profondément méprisé les bourgeois.

Toutefois j'entrevoyais aussi que parmi les bourgeois seulement se trouvaient les hommes énergiques tel que mon cousin Rebuffel (négociant rue Saint-Denis), le père Ducros, bibliothécaire de la ville de Grenoble, l'incomparable Gros (de la rue Saint-Laurent), géomètre de la haute volée, et mon maître à l'insu de mes parents mâles, car il était jacobin et toute ma famille bigotement ultra. Ces trois hommes ont possédé toute mon estime et tout mon cœur, autant que le respect et la différence d'âge pouvaient admettre ces communications qui font qu'on aime. Même je fus avec eux

(1) M. Périer-Lagrange, mari de Pauline Beyle. (Str.)

comme je fus plus tard avec les êtres que j'ai trop aimés, muet, immobile, stupide, peu aimable et quelquefois offensant, à force de dévouement et d'absence de *moi*. Mon amour-propre, mon intérêt, mon moi avaient disparu en présence de la personne aimée, j'étais transformé en elle. Qu'était-ce quand cette personne était une coquine comme madame Piétragrua (1)? mais j'anticipe toujours.

Aurai-je le courage d'écrire ces confessions d'une façon intelligible ? Il faut narrer et j'écris des considérations sur des événements bien petits, mais qui, précisément à cause de leur taille microscopique, ont besoin d'être contés très distinctement. Quelle patience il vous faudra, ô mon lecteur !

Donc, suivant moi, l'énergie (en 1811) ne se trouvait même à mes yeux que dans la classe qui est en lutte avec les vrais besoins.

Mes amis nobles, MM. Raymond de Bérenger (tué à Lutzen), de Saint-Ferréol, de Sinard (dévot, mort jeune), Gabriel du B.....e (sorte de filou ou d'emprunteur peu délicat, aujourd'hui pair de France et ultra), M. de Montval, m'avaient paru comme ayant toujours quelque chose de singulier, un respect effroyable pour les *convenances* (par exemple, Sinard). Ils cherchaient toujours à être de *bon ton* ou *comme il faut*, ainsi qu'on disait à Grenoble en 1793. Mais cette idée-là, j'étais loin de la voir clairement. Il n'y a pas un an que mon idée sur la *noblesse* est enfin arrivée à être complète. Par instinct ma vie morale s'est passée à considérer attentivement cinq ou six idées principales, et à tâcher de voir la vérité sur elles.

Raymond de Bérenger était excellent et un véritable exemple de la maxime : *noblesse oblige*, tandis que Montval (mort colonel, et généralement méprisé vers 1829 à Grenoble) était l'idéal d'un député du centre. Tout cela se voyait déjà fort bien quand ces messieurs avaient quinze ans, vers 1798.

(1) On voit, d'après cet aveu, que Mme P. est cette maîtresse infidèle dont parle Mérimée dans H. B. (Str.)

Je ne vois la vérité nettement sur la plupart de ces choses qu'en les écrivant en 1835, tant elles ont été enveloppées jusqu'ici de l'auréole de la jeunesse, provenant de l'extrême vivacité des sensations.

A force d'employer des méthodes philosophiques, par exemple à force de classer mes amis de jeunesse par genres comme M. Adrien de Jussieu fait pour ses plantes (en botanique), je cherche à atteindre cette vérité qui me fuit. Je m'aperçois que ce que je prenais pour de hautes montagnes, en 1800, n'étaient la plupart que des *taupinières ;* mais c'est une découverte que je n'ai faite que plus tard.

Je suis sûr que j'étais comme un cheval ombrageux, et c'est à un mot que me dit M. de Tracy (l'illustre comte Destutt de Tracy, pair de France, membre de l'Académie française et, bien mieux, auteur de la loi du 3 prairial sur les Ecoles Centrales), c'est à un mot que me dit M. de Tracy que je dois cette découverte.

Il me faut un exemple. Pour un rien, par exemple une porte à demi ouverte à la nuit, je me figurais deux hommes armés m'attendant pour m'empêcher d'arriver à une fenêtre donnant sur une place où je voyais ma maîtresse. C'était une illusion, qu'un homme sage comme Abraham Constantin (1), mon ami, n'aurait point eue. Mais au bout de peu de secondes (quatre ou cinq au plus) le sacrifice de ma vie était fait et parfait, et je me précipitais comme un héros au devant des deux ennemis qui se changeaient en une porte à demi fermée.

Il n'y a pas deux mois qu'une chose de ce genre, au moral toutefois, m'est encore arrivée. Le sang-froid était fait et tout le courage nécessaire était présent, quand après vingt heures je me suis aperçu, en relisant une lettre mal lue (de M. Herard), que c'était une illusion. Je lis toujours fort vite ce qui me fait de la peine.

Donc en classant ma vie comme une collection de plantes, je trouvai :

(1) Peintre en miniature, habitant Rome à cette époque (1835). (Str.)

Enfance, première éducation, de 1786 à 1800 — 15 ans.

Service militaire de 1800 à 1803 — 3 ans.

Seconde éducation, amours ridicules avec Mlle Adèle C...l, et avec la mère qui se donne l'amoureux de sa fille.

Vie rue d'Angiviller (1). Enfin beau séjour à Marseille avec Mélanie, de 1803 à 1805. 2 [ans].

Retour à Paris, fin de l'éducation. 1 [an].

Service sous Napoléon de 1806 à la fin de 1814. — 7 [ans] 1/2 — (d'octobre 1806 à l'abdication en 1814). Mon adhésion, dans le même numéro du *Moniteur* où se trouve l'abdication de Napoléon.

Voyages, grandes et terribles amours, consolations en écrivant des livres de 1814 à 1830 — 15 [ans] 1/2.

Second service du 15 septembre 1830 au présent quart d'heure — 5 ans.

J'ai débuté dans le monde par le salon de Mme de Valserre, dévote à la figure singulière, sans menton, fille de la baronne des Adrets et amie de ma mère. C'était probablement vers 1794. J'avais un tempérament de feu et la timidité décrite par Cabanis. Je fus excessivement touché de la beauté du bras de Mlle Bonne de Saint-Vallier, je pense — je vois la figure et les beaux bras, mais le nom est incertain, peut-être était-ce Mlle de Lavalette. M. de Saint-Ferréol dont depuis je n'ai jamais osé parler était mon ennemi et mon rival. — M. de Sinard, ami commun, nous calmait. Tout cela se passait dans un magnifique rez-de-chaussée donnant sur le jardin de l'hôtel des Adrets, maintenant détruit et changé en maison bourgeoise, rue Neuve, à Grenoble. A la même époque commença mon admiration passionnée pour le père Ducros (moine cordelier, séculaire, homme du premier mérite, du moins il me semble). J'avais pour ami intime mon grand-père M. Henri Gagnon, docteur en médecine. Après tant de considérations générales, je vais naître.

(1) A Paris. (Str.)

CHAPITRE III

Mon premier souvenir est d'avoir mordu à la joue et au front, madame Pison du Galland, ma cousine, femme de l'homme d'esprit député à l'assemblée constituante. Je la vois encore — une femme de vingt-cinq ans qui avait de l'embonpoint et beaucoup de rouge, — assise au milieu du pré qu'on appelait le glacis de la porte de Bonne. Sa joue se trouvait précisément à ma hauteur.

— Embrasse-moi, Henri, me dit-elle.

Je ne voulus pas, elle se fâcha, je mordis ferme. Je vois la scène, mais parce que sur le champ on m'en fit un crime et que sans cesse on m'en parlait. Ma tante Séraphie (1) déclara que j'étais un monstre et que j'avais un caractère atroce. Cette tante Séraphie avait toute l'aigreur d'une fille dévote qui n'a pas pu se marier, que lui était-il arrivé? Je ne l'ai jamais su — nous ne savons jamais la chronique scandaleuse de nos parents, et j'ai quitté la ville pour toujours à seize ans, après trois ans de la passion la plus vive, qui m'avait relégué dans une solitude complète.

Le second trait de caractère fut bien autrement noir.

J'avais fait une collection de joncs, toujours sur le glacis de la porte de Bonne — (Bonne de Lesdiguières). Demander le nom botanique du jonc, herbe de forme cylindrique et d'un pied de haut.

On m'avait ramené à la maison dont une fenêtre au premier étage donnait sur la Grand'rue, à l'angle de la place Grenette. Je faisais un jardin en coupant les joncs en morceaux de deux pouces de long que je plaçais dans l'intervalle, entre le balcon et le *jet d'eau* de la croisée. Le couteau de cuisine dont je me servais m'échappa et tomba dans la rue, c'est-à-dire à une douzaine de pieds près d'une madame C..... z. C'était la plus méchante femme de toute la ville, mère du candide C... z qui, dans sa jeunesse, adorait

(1) Séraphie Gagnon, sœur de la mère de Beyle. (Str.)

la Clarisse Harlowe de Richardson, depuis l'un des trois cents de M. de Villèle et récompensé par la place de premier président à la cour royale de Grenoble; mort à Lyon.

Ma tante Séraphie dit que j'avais voulu tuer madame C... z; je fus déclaré pourvu d'un caractère atroce, grondé par mon excellent grand-père, M. Gagnon, qui avait peur de sa fille Séraphie, la dévote la plus en crédit de la ville, grondé même par ce caractère élevé et espagnol, mon excellente grande tante Mlle Elisabeth Gagnon (1).

Je me révoltai, je pouvais avoir quatre ans. De cette époque date mon horreur pour la gion (2), horreur que ma raison a pu à grand'peine réduire à de justes proportions, et cela tout nouvellement, il n'y a pas six ans.

Cette tante Séraphie a été mon mauvais génie pendant toute mon enfance; elle était abhorrée, mais avait beaucoup de crédit dans la famille. Je suppose que dans la suite mon père fut amoureux d'elle, du moins il y avait des promenades aux *Granges*, dans un marais, sous les murs de la ville, où j'étais le seul *tiers incommode*, et où je m'ennuyais fort. Je me cachais au moment de partir pour ces promenades. Là fit naufrage la très petite amitié que j'avais pour mon père.

Dans le fait, j'ai été exclusivement élevé par mon excellent grand-père, M. Henri Gagnon. Cet homme rare avait fait un pèlerinage à Ferney pour voir Voltaire et avait été reçu avec distinction par lui. Il avait un petit buste de Voltaire gros comme le poing, monté sur un pied de bois d'ébène de six pouces de haut — c'était un singulier goût, mais les beaux-arts n'étaient le fort ni de Voltaire, ni de mon excellent grand-père.

Ce buste était placé devant le bureau où il écrivait ; son cabinet était au fond d'un très vaste appartement donnant sur une terrasse élégante ornée de fleurs. C'était pour moi

(1) Elisabeth Gagnon, sœur du grand-père maternel de Beyle. (Str.)
(2) Religion. (Str.)

une rare faveur d'y être admis, et plus rare de voir et de toucher le buste de Voltaire. Et avec tout cela, du plus loin que je me souvienne, les écrits de Voltaire m'ont toujours singulièrement déplu, ils me semblaient un enfantillage. Je puis dire que rien de ce grand homme ne m'a jamais plu. Je ne pouvais voir alors qu'il était le législateur et l'apôtre de la France, son Martin Luther.

M. Henri Gagnon portait une perruque poudrée, ronde, à trois rangs de boucles, parce qu'il était docteur en médecine, et docteur à la mode parmi les dames, accusé même d'avoir été l'amant de plusieurs, entre autres madame T....e, l'une des plus jolies de la ville, que je ne me souviens pas d'avoir vue, car alors on était brouillé, mais on me l'a fait comprendre plus tard d'une singulière façon.

Mon excellent grand-père, à cause de sa perruque, m'a toujours semblé avoir quatre-vingts ans. Il avait des vapeurs (comme moi misérable), des rhumatismes, marchait avec peine, mais, par principe, ne montait jamais en voiture et ne mettait jamais son chapeau — un petit chapeau triangulaire à mettre sous le bras et qui faisait ma joie quand je pouvais l'accrocher pour le mettre sur ma tête, ce qui était considéré par toute la famille comme un manque de respect, et enfin, par respect, je cessai de m'occuper du chapeau triangulaire et de sa petite canne à pomme en racine de buis, bordée d'écaille.

Mon grand-père adorait la correspondance apocryphe d'Hippocrate qu'il lisait en latin et l'Horace de l'édition de Johannès Bond, imprimée en caractères horriblement menus. Il me communiqua ces deux passions et en réalité presque tous ses goûts, mais pas comme il l'aurait voulu, ainsi que je l'expliquerai plus tard.

Si jamais je retourne à Grenoble, il faut que je fasse rechercher les extraits de naissance et de décès de cet excellent homme (1), qui m'adorait et n'aimait point son fils,

(1) Henri Gagnon est né en 1727 et mort en 1813. (Str.)

M. Romain Gagnon, père de M. Oronce Gagnon (1), chef d'escadron de Dragons qui a tué un homme en duel il y a cinq ans, ce dont je lui sais gré, probablement il n'est pas un niais. Il y a trente-trois ans que je ne l'ai vu, il peut en avoir trente-cinq.

J'ai perdu mon grand-père pendant que j'étais en Allemagne, est-ce (en 1807, ou) en 1813, je n'ai pas de souvenir net. Je me souviens que je fis un voyage à Grenoble pour le revoir encore, je le trouvai fort attristé, cet homme si aimable qui était le centre des veillées ! Je me dis : *c'est une visite d'adieu*, et puis parlai d'autres choses — il avait en horreur l'attendrissement de famille niais.

Un souvenir me revient, vers 1807 je me fis peindre (pour engager Mme Alex. Petit (2) à se faire peindre aussi) et comme le nombre des séances était une objection, je la conduisis chez un peintre vis-à-vis la Fontaine du Diorama qui peignait à l'huile, en une séance, pour 120 francs ; mon bon grand-père vit ce portrait que j'avais envoyé à ma sœur, je crois, pour m'en défaire, il avait déjà perdu beaucoup de ses idées, il dit en voyant ce portrait : *Celui-là est le véritable*, et puis retomba dans l'affaissement et la tristesse. Il mourut bientôt après, ce me semble, à l'âge de 82 ans.

Si cette date est exacte, il devait avoir 61 ans en 1789 et être né vers 1728. Il racontait quelquefois la bataille de l'*Assiette*, assaut, dans les Alpes, tenté en vain par le chevalier de Belle-Isle en 1742, je crois. Son père, homme ferme, plein d'énergie et d'honneur, l'avait envoyé comme chirurgien d'armée pour lui former le caractère.

Mon grand-père commençait ses études en médecine et pouvait avoir dix-huit ou vingt ans, ce qui indique encore 1724 comme époque de sa naissance.

Il possédait une vieille maison située dans la plus belle position de la ville, sur la place Grenette au coin de la

(1) Mort à Grenoble en 1885. (Str.)
(2) Comtesse de P...y. Le peintre était Boilly. (Str.)

Grand'rue, en plein midi et ayant devant elle la plus belle place de la ville (1) et le centre de la bonne compagnie. Là, dans un premier étage fort bas, mais d'une gaîté admirable, habita mon grand-père jusqu'en 1789.

Il faut qu'il fût riche alors, car il acheta une superbe maison située derrière la sienne et qui appartenait aux dames de Marnais. Il occupa le second étage de sa maison place Grenette, et tout l'étage correspondant de la maison de Marnais ; et se fit le plus beau logement de la ville. Il y avait un escalier magnifique pour le temps et un salon qui pouvait avoir trente-cinq pieds sur vingt-huit.

On fit des réparations aux deux chambres de cet appartement qui donnaient sur la place Grenette, et entre autres une *Gippe* (sic) (cloison formée par du plâtre et des briques placées de champ l'une sur l'autre) pour séparer la chambre de la terrible tante Séraphie, fille de M. Gagnon, de celle de ma grande tante Elisabeth, sa sœur. On posa des *happes* en fer dans cette gippe et sur le plâtre de chacune de ces happes j'écrivis : *Henri Beyle, 1789*. Je vois encore ces belles inscriptions qui émerveillaient mon grand-père.

— Puisque tu écris si bien, me dit-il, tu es digne de commencer le latin.

Ce mot m'inspirait une sorte de terreur, et un pédant affreux par la forme, M. Joubert, grand, pâle, maigre, s'appuyant sur une épine noire, vint me montrer (m'enseigner), *mura, la mûre*. Nous allâmes acheter le Rudiment chez M. Giroud, libraire, au fond d'une cour donnant sur la Place aux Herbes. Je ne soupçonnais guère alors quel instrument de dommage on m'achetait là.

Ici commencent mes malheurs.

Mais je diffère depuis longtemps ce récit nécessaire, un de ceux (des deux ou trois peut-être) qui me feront jeter ces mémoires au feu?

Ma mère, madame Henriette Gagnon, était une femme charmante et j'étais amoureux de ma mère.

(1) Les deux cafés rivaux. (Note de Beyle, en surcharge). (Str.)

Je me hâte d'ajouter que je la perdis quand j'avais sept ans.

En l'aimant à six ans peut-être (1789), j'avais absolument le même caractère qu'en 1828 en aimant à la fureur Alberte de Rubempré (1). Ma manière d'aller à la chasse au bonheur n'avait au fond nullement changé, il n'y a que cette seule exception : j'étais pour ce qui constitue le physique de l'amour comme César serait, s'il revenait au monde, pour l'usage du canon et des petites armes. Je l'eusse bien vite appris et cela n'eût rien changé au fond de ma tactique.

Je voulais couvrir ma mère de baisers et qu'il n'y ait pas de vêtements. Elle m'aimait à la fureur et m'embrassait souvent. je lui rendais ses baisers avec un tel feu qu'elle était comme obligée de s'en aller. J'abhorrais mon père quand il venait interrompre nos baisers, je voulais toujours les lui donner à la gorge — qu'on daigne se rappeler que je la perdis, par une couche, quand à peine j'avais sept ans.

Elle avait de l'embonpoint, en fraîcheur parfaite, elle était fort jolie et je crois que seulement elle n'était pas assez grande. Elle avait une noblesse et une (mot illisible) parfaite dans les traits (2)...

Elle périt à la fleur de la jeunesse et de la beauté, en 1790, elle pouvait avoir vingt-huit ou trente ans. Là commence ma vie morale.

Ma tante Séraphie me reprocha de ne pas pleurer assez. Qu'on juge de ma douleur et de ce que je sentis ! mais il me semblait que je la reverrais le lendemain — je ne comprenais pas la mort.

Ainsi, il y a quarante-cinq ans que j'ai perdu ce que j'aimais le plus au monde.

(1) Madame Azur. (Str.)

(2) Tout le reste du passage (sept lignes) est illisible. Voici les mots que j'ai pu à grand'peine déchiffrer : «..... *elle lisait souvent dans l'original la divine comédie de Dante dont j'ai trouvé bien plus tard dans... éditions différentes dans son appartement.....* » En note, sur la marge de cette page : *Ecrit de nuit, à la bougie.* (Str.)

Elle ne peut pas s'offenser de la liberté que je prends avec elle en révélant que je l'aimais, si je la retrouve jamais, je le lui dirai encore. D'ailleurs elle n'a participé en rien à cet amour.

Elle n'en agit pas à la Vénitienne, comme madame Benzoni avec l'auteur de Nella, Quant à moi j'étais aussi criminel que possible, j'aimais ses charmantes faveurs.

Un soir comme par quelque hasard on m'avait mis coucher dans sa chambre par terre, sur un matelas, cette femme vive et légère comme une biche sauta par-dessus mon matelas pour atteindre plus vite à son lit (1).

Sa chambre est restée fermée dix ans après sa mort. Mon père me permit avec difficulté d'y placer un tableau de toile cirée et d'y étudier les mathématiques en 1798, mais aucun domestique n'y entrait, il eût été sévèrement grondé, moi seul j'en avais la clef. Ce sentiment de mon père lui fait beaucoup d'honneur à mes yeux, maintenant que j'y réfléchis.

Elle mourut donc dans sa chambre, rue des Vieux Jésuites, la cinquième ou sixième maison à gauche en venant de la grand'rue, vis-à-vis la maison de Mme Teyssère. Là j'étais né, cette maison appartenait à mon père qui la vendit lorsqu'il se mit à bâtir sa rue nouvelle et à faire des folies. Cette rue qui l'a ruiné fut nommée rue *Dauphine* (mon père était extrêmement ultra, partisan des pr. (2) et des nobles) et s'appelle je crois maintenant rue *Lafayette*.

Je passais ma vie chez mon grand-père, dont la maison était à peine à cent pas de la nôtre.

(1) Le récit est interrompu et marqué d'une croix — on retrouve ce signe assez souvent dans le cours du manuscrit. Ce devait être une indication pour les parties à revoir ou à compléter. (Str.)

(2) Prêtres. (Str.)

CHAPITRE XIV

MORT DU PAUVRE LAMBERT

Je place ici pour ne pas le perdre un dessin (1), dont j'ai orné ce matin une lettre que j'écris à mon ami R. Colomb, qui à son âge, en homme prudent, a été mordu du chien de la Métromanie, ce qui l'a porté à me faire des reproches parce que j'ai écrit une préface pour la nouvelle édition de des Brosses, et lui aussi avait fait une préface. Cette carte est faite pour répondre à Colomb, qui dit que je vais le mépriser.

Mais ma lettre à Colomb ne fera que blanchir tous les gens à argent ; quand ils seront arrivés au bien-être, [ils] se mettront à haïr les gens qui ont été lus du public. Les commis des affaires étrangères seraient bien aise de me donner quelque petit déboire dans mon métier. Cette manie est plus maligne quand l'homme à argent, arrivé à cinquante ans, prend la manie de se faire écrivain. C'est comme les généraux de l'Empire qui, voyant, vers 1820, que la Restauration ne voulait pas d'eux, se mirent à aimer *passionnément*, c'est-à-dire comme un *pis aller*, la musique.

Revenons à 1794 ou 95. Je proteste de nouveau que je ne prétends pas peindre les choses en elles-mêmes, mais seulement leur effet sur moi. Comment ne serais-je pas persuadé de cette vérité par cette simple observation : je ne me souviens pas de la physionomie de mes parents, par exemple, de mon excellent grand-père, que j'ai regardé si souvent et avec toute l'affection dont un enfant ambitieux est capable.

(1) Ce dessin représente un carrefour où aboutissent quatre voies. *Le moment de la naissance* est le point central ; à droite, la *route de la fortune par le commerce et par les places ;* à côté et perpendiculairement, la *route de la considération*, avec cette légende : *Faure est fait pair de France ;* à gauche et obliquement, *la route de l'art de se faire lire ;* et enfin à gauche, faisant face à la route de la fortune, la *route de la folie*. (Str.)

Comme, d'après le système barbare adopté par mon père et Séraphie, je n'avais point d'ami ni de camarade de mon âge, ma *sociabilité* (inclination de parler librement de tout) s'était divisée en deux branches.

Mon grand-père était mon camarade sérieux et respectable.

Mon ami, auquel je disais tout, était un garçon fort intelligent nommé Lambert, valet de chambre de mon grand-père. Mes confidences ennuyaient Lambert et, quand je le serrais de trop près, il me donnait une petite calotte bien sèche et proportionnée à mon âge. Je ne l'en aimais que mieux. Son principal emploi, qui lui déplaisait fort, était d'aller chercher des pêches à Saint-Vincent près le Fontanil (domaine de mon grand-père). Il y avait près de cette chaumière, que j'adorais, des espaliers fort bien exposés qui produisaient des pêches magnifiques. Il y avait des treilles qui produisaient d'excellent *Lardan* (sorte de chasselas, celui de Fontainebleau n'en est que la copie). Tout cela arrivait à Grenoble dans deux paniers placés à l'extrémité d'un bâton plat, et ce bâton se balançait sur l'épaule de Lambert, qui devait faire ainsi les quatre milles qui séparent Saint-Vincent de Grenoble.

Lambert avait de l'ambition, il était mécontent de son sort ; pour l'améliorer il entreprit d'élever des vers à soie, à l'exemple de ma tante Séraphie, qui s'abîmait la poitrine en *faisant* des vers à soie à Saint-Vincent. (Pendant ce temps je respirais, la maison de Grenoble, dirigée par mon grand-père et la sage Elisabeth, devenait agréable pour moi. Je me hasardais quelquefois à sortir sans l'indispensable compagnie de Lambert.)

Ce meilleur ami que j'eusse avait acheté un mûrier, près de Saint-Joseph, il élevait ses vers à soie dans la chambre de quelque maîtresse.

En *ramassant* (cueillant) lui-même les feuilles de ce mûrier, il tomba, on nous le rapporta sur une échelle. Mon grand-père le soigna comme un fils. Mais il y avait commo-

tion au cerveau, la lumière ne faisait plus d'impression sur ses pupilles, il mourut au bout de trois jours. Il poussait dans le délire, qui ne le quittait jamais, des cris lamentables qui me perçaient le cœur.

Je connus la douleur pour la première fois de ma vie. Je pensai à la mort.

L'arrachement produit par la perte de ma mère avait été de la folie où il entrait, à ce qui me semble, beaucoup d'amour. La douleur de la mort de Lambert fut de la douleur comme je l'ai éprouvée tout le reste de ma vie, une douleur réfléchie, sèche, sans larmes, sans consolation. J'étais navré et sur le point de tomber (ce qui fut vertement blâmé par Séraphie) en entrant dix fois le jour dans la chambre de mon ami dont je regardais la belle figure, il était mourant et expirant.

Je n'oublierai jamais ses beaux sourcils noirs et cet air de force et de santé que son délire ne faisait qu'augmenter. Je le voyais, après chaque saignée, je voyais tenter l'expérience de la lumière devant les yeux (sensation qui me fut rappelée le soir de la bataille de Landshut, je crois, 1809).

J'ai vu une fois en Italie une figure de Saint Jean regardant crucifier son ami et son Dieu qui, tout à coup, me saisit par le souvenir de ce que j'avais éprouvé vingt-cinq ans auparavant à la mort du *pauvre Lambert*, c'est le nom qu'il prit dans la famille après sa mort. Je pourrais remplir encore cinq ou six pages de souvenirs *clairs* qui me restent de cette grande douleur. On le cloua dans sa bière, on l'emporta...

Sunt lacrimæ rerum.

Le même côté de mon cœur est ému par certains accompagnements de Mozart dans *Don Juan*.

La chambre du pauvre Lambert était située sur le grand escalier à côté de l'armoire aux liqueurs (1).

(1) Plan de l'appartement — chambre de Lambert. (Str.)

Huit jours après cette mort, Séraphie se mit fort justement en colère parce qu'on lui servit je ne sais quel potage (à Grenoble *soupe*) dans une petite écuelle de faïence ébréchée, que je vois encore (quarante ans après l'événement), et qui avait servi à recevoir le sang de Lambert pendant une des saignées. Je fondis en larmes tout à coup au point d'avoir des sanglots qui m'étouffaient. Je n'avais jamais pu pleurer à la mort de ma mère. Je ne commençai à pouvoir pleurer que plus d'un an après, seul, pendant la nuit, dans mon lit. Séraphie, en me voyant pleurer Lambert, me fit une scène. Je m'en allai à la cuisine en répétant à demi voix et comme pour me venger : infâme ! infâme !

Mes plus doux épanchements avec mon ami avaient lieu pendant qu'il travaillait à scier le bois au bûcher (1), séparé de la cour en C par une cloison à jours, formée de montants de noyer façonnés au tour, comme une balustrade de jardin (2).

Après sa mort, je me plaçais dans la galerie, au second étage de laquelle j'apercevais parfaitement les montants de la balustrade qui me semblaient superbes pour faire des toupies. Quel âge pouvais-je avoir alors? Cette idée de toupie indique du moins l'âge de ma raison. Je pense à une chose, je puis faire rechercher l'extrait mortuaire du pauvre Lambert, mais *Lambert* était-il un nom de baptême ou de maison? Il me semble que son frère, qui tenait un petit café de mauvais ton, rue de Bonne, près la caserne, s'appelait aussi Lambert. Mais quelle différence, grand Dieu ! je trouvais alors qu'il n'y avait rien de si *commun* que ce frère chez lequel Lambert me conduisit quelquefois, car, il faut l'avouer, malgré mes opinions alors parfaitement et foncièrement kainespublic, mes parents m'avaient parfaitement communiqué leurs goûts aristocratiques et réservés. Ce défaut m'est resté et par exemple m'a empêché, il

(1) Plan du bûcher et de la cour. (Str.)

(2) Cette page du manuscrit est pleine de dessins représentant ces balustres, un chevalet, une scie, etc. (Str.)

n'y a pas dix jours, de cueillir une bonne fortune. J'abhorre la canaille (pour avoir des communications avec), en même temps que sous le nom de *peuple* je désire passionnément son bonheur et que je crois qu'on ne peut le lui procurer qu'en lui faisant des questions sur cet objet important, c'est-à-dire en l'appelant à se nommer des députés.

Mes amis, ou plutôt prétendus amis, partent de là pour mettre en doute mon sincère libéralisme. J'ai horreur de ce qui est sale, or, le peuple est toujours sale à mes yeux. Il n'y a qu'une exception pour Rome, mais là la saleté est cachée par la beauté.

Les (deux mots illisibles) que je me donnais au point H sont incroyables. C'était au point de me faire éclater ou vomir. Je viens de me faire mal en les *mimiquant*, au moins quarante ans après. Qui se souvient de Lambert aujourd'hui autre que le cœur de son ami!

J'irai plus loin, qui se souvient d'Alexandrine (1), morte en janvier 1815, il y a vingt ans? Qui se souvient de Métilde, morte en 1825? Ne sont-elles pas à moi, moi qui les aime mieux que tout le reste du monde? Moi qui pense passionnément à elle dix fois la semaine, et souvent?

Idée. Aller passer trois jours à Grenoble et ne voir Crozet (2) que le troisième jour, aller seul incognito à Claix et à la Bastille (3).

CHAPITRE XVIII

L'ESPAGNOLISME

Quand je demandais de l'argent à mon père, par exemple, parce qu'il me l'avait promis, il murmurait, se fâchait, et au lieu de six francs promis m'en donnait trois. Cela m'outrait, comment n'être pas fidèle à sa promesse?

(1) Comtesse P... y du *Journal*. (Str.)
(2) Louis Crozet, l'un des plus fidèles amis de Beyle. (Str.)
(3) Fort dominant Grenoble. (Str.)

Les sentiments espagnols communiqués par ma tante Elisabeth me mettaient dans les nues, je ne songeais qu'à l'honneur, qu'à l'héroïsme. Je n'avais pas la moindre adresse, pas le plus petit art de me retourner, pas la moindre hypocrisie doucereuse (ou tejé).

Ce défaut a résisté à l'expérience, au raisonnement, au remords d'une infinité de duperies où, par *Espagnolisme*, j'étais tombé.

J'ai encore ce manque d'adresse ; tous les jours, par espagnolisme, je suis trompé d'un franc ou deux en achetant la moindre chose. Le remords que j'en ai, une heure après, a fini par me donner l'habitude de peu acheter. Je me laisse manquer une année de suite d'un petit meuble qui me coûterait douze francs par la certitude d'être trompé, ce qui me donnera de l'humeur, et cette humeur est supérieure au plaisir d'avoir le petit meuble.

J'écris ceci debout sur un bureau à la Tronchin fait par un menuisier qui n'avait jamais vu telle chose, il y a un an que je m'en prive par l'ennui d'être trompé.

Ce caractère faisait que mes conférences d'argent, chose si épineuse entre un père de... (1) ans et un fils de quinze, finissaient de ma part par un accès de mépris profond et d'indisposition concentrée.

Quelquefois, non par adresse mais par hasard, je parlais avec éloquence à mon père de la chose que je voulais acheter, sans m'en douter je l'*enfièvrais* (je lui donnais un peu de ma passion) et alors, sans difficulté, même avec plaisir, il me donnait tout ce qu'il fallait. Un jour de foire, place Grenette, pendant qu'il se cachait (2), je lui parlai de mon désir d'avoir de ces caractères mobiles percés dans une feuille de laiton grande comme une carte à jouer, il me donna six ou sept assignats de quinze sols, au retour j'avais tout dépensé.

(1) En blanc. (Str.)
(2) Sous la Terreur. (Str.)

— Tu dépenses toujours tout l'argent que je te donne.

Comme il avait mis à me donner ces assignats de quinze sols ce que dans un caractère aussi disgracieux on pouvait appeler de la grâce, je trouvai son reproche fort juste. Si mes parents avaient su me mener, ils auraient fait de moi un niais comme j'en vois tant en province. L'indignation, que j'ai ressentie dès mon enfance et au plus haut point à cause de mes sentiments espagnols, m'a créé en dépit d'eux le caractère que j'ai. Mais quel est ce caractère? Je serais bien en peine de le dire.

Peut-être verrais-je la vérité à soixante-cinq ans, si j'y arrive.

Cet espagnolisme m'empêche d'avoir le *génie comique*.

1° Je détourne mes regards de tout ce qui est bas.

2° Je sympathise, comme à dix ans, lorsque je lisais l'Arioste, avec tout ce qui est contes d'amour, de forêts (les bois et leur vaste silence), de générosité.

Le conte espagnol le plus commun, s'il y a de la générosité, me fait venir les larmes aux yeux, tandis que je détourne les yeux du caractère de Chrysale de Molière.

Ces espagnolismes communiqués par ma tante Elisabeth me font passer, même à mon âge, pour un enfant privé d'expérience, pour un fou *de plus en plus incapable d'aucune affaire sérieuse*, ainsi que dit mon cousin Colomb (dont ce sont les propres termes), vrai bourgeois.

La conversation du vrai bourgeois sur les *hommes et la vie*, qui n'est qu'une collection de ces détails laids, me jette dans un *spleen* profond, quand je suis forcé par quelque convenance de l'entendre un peu longtemps.

Voilà le secret de mon horreur pour Grenoble vers 1816, que, alors, je ne pouvais m'expliquer.

Je ne puis pas encore m'expliquer, aujourd'hui à 26 × 2 ans, la disposition au malheur que me donne le dimanche. Cela est au point que je suis gai et content, et que, si au bout de deux cents pas dans la rue, je m'aperçois que les boutiques sont fermées — *c'est dimanche*, me dis-je.

BIBLIOTHECA Ottaw

A l'instant toute disposition intérieure au bonheur s'envole.

Est-ce envie pour l'air content des ouvriers ou bourgeois endimanchés ?

J'ai beau me dire, mais je perds ainsi cinquante-deux dimanches par an. La chose est plus forte que moi.

Ce défaut — mon horreur pour Chrysale — m'a peut-être maintenu jeune. Ce serait donc un heureux malheur, comme celui d'avoir eu peu de femmes (des femmes comme Bianca Milai, que je manquai à Paris, un matin vers 1829, uniquement pour ne m'être aperçu de l'heure du berger. Elle avait une robe de velours noir, ce jour-là, vers la rue du Helder ou du Montblanc).

Comme je n'ai presque pas eu de ces femmes-là (vraies bourgeoises), je ne suis pas blasé le moins du monde à 26 × 2. Je veux dire blasé en moral, car le physique, comme de raison, est émoussé considérablement, au point de passer très bien quinze jours ou trois semaines sans femme ; ce carême-là ne me gêne que la première semaine.

La plupart de mes bêtises apparentes, surtout la bêtise de ne pas avoir saisi au passage l'occasion *qui est chauve*, comme dit D. Japhet d'Arménie, tous mes désespoirs en achetant, etc., etc., viennent de l'*Espagnolisme* communiqué par ma tante Elisabeth, pour laquelle j'eus toujours le plus profond respect, un respect si profond qu'il empêchait mon amitié d'être tendre, et, ce me semble, de la lecture de l'Arioste faite si jeune et avec tant de plaisir.

En moins d'une heure, je viens d'écrire ces douze pages, et en m'arrêtant de temps en temps pour tâcher de ne pas écrire des choses peu nettes, que je serais obligé d'effacer.

Comment aurais-je pu écrire bien *physiquement*, M. Colomb ? — Mon ami Colomb, qui m'accable de ce reproche dans sa lettre d'hier et dans les précédentes, braverait les supplices pour sa parole, et pour moi ; il est né à Lyon vers 1785 ; son père, ancien négociant fort loyal, se retira à Grenoble, vers 1788. M. Romain Colomb a 20 à 25.000 fr.

de rente, et trois filles, rue Godot-de-Mauroy, Paris.

Justification de ma mauvaise écriture : les idées me galopent et s'en vont si je ne les écris pas. Souvent, mouvement nerveux de la main.

CHAPITRE XX

Mon âme délivrée de la tyrannie commençait à prendre quelque ressort. Peu à peu je n'étais plus continuellement obsédé de ce sentiment si énervant : la haine impuissante. Ma bonne tante Elisabeth était ma providence. Elle allait presque tous les soirs faire sa partie chez Mmes Colomb ou Romagnier. Ces excellentes sœurs avaient de belles âmes, chose si rare en province, et étaient tendrement attachées à ma tante Elisabeth.

Souvent, de chez ces dames, je l'accompagnais jusqu'à la porte de l'appartement et je redescendais en courant pour aller passer une demi-heure à la promenade du Jardin de Ville qui, le soir, en été, au clair de lune, sous, de superbes marronniers de quatre-vingts pieds de haut, servait de rendez-vous à tout ce qui était jeune et brillant dans la ville.

Peu à peu je m'enhardis, j'allais au spectacle, toujours au parterre, debout.

Je sentais un tendre intérêt à regarder une jeune actrice nommée Mlle Kably. Bientôt j'en fus éperdument amoureux ; je ne lui ai jamais parlé.

C'était une jeune femme mince, assez grande, avec un nez aquilin, jolie, svelte, bien faite. Elle avait encore la maigreur de la première jeunesse, mais un visage sérieux et souvent mélancolique.

Tout fut nouveau pour moi dans l'étrange folie qui, tout à coup, se trouva maîtresse de toutes mes pensées. Tout autre sentiment s'évanouit pour moi. Je reconnus à peine le sentiment dont la peinture m'avait charmé dans la *Nou-*

velle Héloïse, encore moins était-ce la volupté de *Félicia*. Je devins, tout à coup, indifférent et juste pour tout ce qui m'environnait, c'est l'époque de la mort de ma haine pour ma tante Séraphie.

Mlle Kably jouait dans la comédie les rôles de jeunes premières, elle chantait aussi dans l'Opéra-Comique.

On sent bien que la vraie comédie n'était pas à mon usage. Mon grand-père m'étourdissait sans cesse du grand mot : *la connaissance du cœur humain*. Mais que pouvais-je savoir *sur ce cœur humain ?* Quelques *prédictions* tout au plus, accrochées dans les livres, dans *Don Quichotte* particulièrement, le seul presque qui ne m'inspirât pas de la méfiance, tous les autres avaient été conseillés par mes tyrans, car mon grand-père (nouveau converti, je pense) s'abstenait de plaisanter sur les livres que mon père et Séraphie me faisaient lire.

Il me fallait donc la comédie romanesque, c'est-à-dire le drame peu noir, présentant des malheurs d'amour et non d'argent (le drame noir et triste s'appuyant sur le manque d'argent m'a toujours fait horreur).

Mlle Kably brillait dans *Claudine* de Florian.

Une jeune savoyarde, qui a eu un petit enfant au Montanvert d'un jeune voyageur élégant, s'habille en homme et, suivie de son petit marmot, fait le métier de décrotteur sur une place de Turin. Elle retrouve son amant qu'elle aime toujours, elle devient son domestique, mais cet amant va se marier.

L'acteur qui jouait l'amant, nommé Poussi, ce me semble, — ce nom me revient tout à coup après tant d'années — disait avec un naturel parfait : Claude ! Claude ! dans un certain moment où il grondait son domestique qui lui disait du mal de sa future. Ce ton de voix retentit encore dans mon âme, je vois l'acteur.

Pendant plusieurs mois, cet ouvrage, souvent redemandé par le public, me donna les plaisirs les plus vifs, et je dirais les plus vifs que m'aient donnés les ouvrages d'art, si,

depuis longtemps, mon plaisir n'avait été l'admiration tendre, la plus dévouée et la plus folle.

Je n'osais pas prononcer le nom de Mlle Kably; si quelqu'un la nommait devant moi, je sentais un mouvement singulier près du cœur. j'étais sur le point de tomber. Il y avait comme une tempête dans mon sang.

Si quelqu'un disait *la* Kably, j'éprouvais un sentiment de haine et d'orreur (1). que j'étais à peine maître de me contenir.

Elle chantait de sa pauvre petite voix faible dans *le Traité nul*, opéra de Gaveau (pauvre d'esprit, mort fou quelques années plus tard).

Là, commença mon amour pour la musique qui a peut-être été ma passion la plus forte et la plus coûteuse. elle dure encore à 26 × 2 ans, et plus vive que jamais. Je ne sais combien de lieues je ne ferais pas à pied, ou à combien de jours de prison je ne me soumettrais pas pour entendre *D. Juan* ou le *Matrimonio Segreto*, et je ne sais pour quelle autre chose je ferais cet effort.

J'appris par cœur, et avec quels transports! le filet de vinaigre continu et saccadé qu'on appelait *le Traité nul*.

Un acteur passable, qui jouait gaiement le rôle du valet (je vois aujourd'hui qu'il avait la véritable insouciance d'un pauvre diable qui n'a que de tristes pensées à la maison, et qui se livre à son rôle avec bonheur) me donna les premières idées du *comique*.

Mlle Kably jouait aussi dans *l'Epreuve villageoise* de Grétry, infiniment moins mauvaise que *le Traité nul*. Une situation tragique me fit frémir dans *Raoul, sire de Créqui*, en un mot, tous les mauvais petits opéras de 1794 furent portés au sublime pour moi, par la présence de Mlle Kably — rien ne pouvait être commun ou plat dès qu'elle jouait.

J'eus, un jour, l'extrême courage de demander à quelqu'un

(1) Voilà l'orthographe de la passion : orreur! (Note de Beyle.)

où logeait Mlle Kably. C'est probablement l'action la plus brave de ma vie.

— Rue des Clercs, me répondit-on.

J'avais eu le courage, auparavant, de demander si elle avait un amant ; à quoi l'interrogé me répondit par quelque dicton grossier, il ne savait rien sur son genre de vie.

Je passais par la rue des Clercs à mes jours de grand courage, le cœur me battait, je serais peut-être tombé si je l'eusse rencontrée ; j'étais bien délivré quand, arrivé au bas de la rue des Clercs, j'étais sûr de ne pas la rencontrer.

Un matin, me promenant seul au bout de l'allée des grands marronniers, au Jardin de Ville, et pensant à elle comme toujours, je l'aperçus à l'autre bout du jardin contre le mur de l'intendance, qui venait vers la terrasse (1).

Je faillis me trouver mal et enfin *je pris la fuite*, comme si le diable m'emportait, le long de la grille. J'eus le bonheur de n'en être pas aperçu. Notez qu'elle ne me connaissait d'aucune façon. Voilà un des traits les plus marqués de mon caractère, tel j'ai toujours été (même avant hier) (2). Le bonheur de la voir de près, à cinq ou six pas de distance, était trop grand, il me brûlait et je fuyais cette brûlure, peine fort réelle.

Cette singularité me porterait assez à croire que pour l'amour j'ai le tempérament mélancolique de Cabanis.

En effet, l'amour a toujours été pour moi la plus grande des affaires, ou plutôt la seule. Jamais je n'ai eu peur de rien que de voir la femme que j'aime regarder un rival avec intimité.

Auprès de l'Empereur, j'étais attentif, zélé, ne pensant nullement à ma cravate, à la grande différence des autres.

Je ne suis ni timide, ni mélancolique en écrivant et m'exposant au risque d'être sifflé, je me sens plein de courage et de fierté quand j'écris une phrase qui serait repous-

(1) Plan très détaillé du Jardin de Ville. (Str.)
(2) 1er janvier 1836. (Str.)

sée par l'un de ces deux géants (de 1835) : MM. de Chateaubriand ou Villemain.

Sans doute, en 1880, il y aura quelque charlatan adroit, mesuré, à la mode, comme ces messieurs aujourd'hui. Mais si on lit ceci on me croira envieux, ceci me désole ; ce plat vice bourgeois est, ce me semble, le plus étranger à mon caractère.

Réellement, je ne suis que mortellement jaloux dès que je fais la cour à une femme que j'aime bien, bien plus, je le suis même de ceux qui lui ont fait la cour, dix ans avant moi.

Je trouve sans doute beaucoup de plaisir à écrire depuis une heure, et à chercher à peindre *bien juste* mes sensations du temps de Mlle Kably, mais qui diable aura le courage de lire cet amas excessif de *je* et de *moi* (cela me paraît *puant* à moi-même). C'est là le défaut de ce genre d'écrit, et d'ailleurs, je ne puis relever la fadeur par aucune sauce de charlatanisme, oserais-je ajouter : *comme les confessions de Rousseau?* Non, malgré l'énorme absurdité de l'objection, l'on va me croire encore envieux ou plutôt cherchant à établir une comparaison, effroyable par l'absurde, avec le chef-d'œuvre de ce grand écrivain.

Je proteste de nouveau et une fois pour toutes que je méprise souverainement et sincèrement M. Pariset, M. de Salvandy, M. Saint-Marc de Girardin et les autres hableurs pédants gagés et tejé du *Journal des Débats* (1), mais pour cela je ne m'en crois pas plus près des grands écrivains. Je ne me crois d'autre garant de mérite que de peindre *ressemblante* la nature qui m'apparaît si clairement à de certains moments; je suis sûr de ma parfaite bonne foi, de mon adoration pour le vrai, et du plaisir que j'ai à écrire.

(1) Dès 1817 Beyle avait cette haine du *Journal des Débats;* dans une liste inédite qu'il fait des personnages auxquels on doit envoyer *Rome, Naples et Florence,* il note : rien pour les rédacteurs des *Débats*. (Str.)

Mais revenons à Mlle Kably, que j'étais loin de l'envie et de songer à craindre l'*imputation d'envie* et de songer aux autres de quelque façon que ce fût dans ce temps-là ! La vie commençait pour moi.

Il n'y avait qu'un être au monde : Mlle Kably, qu'un événement : devait-elle jouer ce soir-là, ou le lendemain ?

Quel désappointement quand elle ne jouait pas, et qu'on donnait quelque tragédie !

Quel transport de joie pure, tendre, triomphante quand je lisais son nom sur l'affiche ! Je la vois encore cette affiche, sa forme, son papier, ses caractères.

J'allais successivement lire ce nom chéri à trois ou quatre des endroits auxquels on affichait ; les caractères un peu usés du mauvais imprimeur qui fabriquait cette affiche devinrent chers et aimés pour moi, et, durant de longues années, je les ai aimés mieux que de plus beaux.

Même je me rappelle que, en arrivant à Paris, en novembre 1799, la beauté des caractères me choqua ; ce n'étaient plus ceux qui avaient imprimé le nom de Kably.

Elle partit, je ne puis dire l'époque. Pendant longtemps je ne pus plus aller au spectacle.

CHAPITRE XXVI

Mon départ fut arrangé avec un M. Basset, connaissance de mon père, et qui retournait à Paris où il était établi.

Ce que je vais dire n'est pas beau. Au moment précis du départ, attendant la voiture, mon père reçut mes adieux au Jardin de Ville, sous les fenêtres des maisons faisant face à la rue Montorge.

Il pleuvait un peu. La seule impression que me firent ses larmes furent de le trouver bien laid. Si le lecteur me prend en horreur, qu'il daigne se souvenir des centaines de promenades forcées aux Granges avec ma tante Séraphie, des promenades où l'on me forçait, *pour me faire plaisir*.

C'est cette hypocrisie qui m'irritait le plus et qui m'a fait prendre ce vice en exécration.

L'émotion m'a ôté absolument tout souvenir de mon voyage avec M. Basset de Grenoble à Lyon, et de Lyon à Nemours.

C'était dans les premiers jours de novembre 1799, car à Nemours, à vingt ou vingt-cinq lieues de Paris, nous apprîmes les événements du 18 brumaire (9 novembre 1799).qui avaient eu lieu la veille.

Nous les apprîmes le soir, je n'y comprenais pas grand' chose, et j'étais enchanté que le jeune général Bonaparte se fît roi de France.

Mon idée fixe, en arrivant à Paris, l'idée à laquelle je revenais quatre ou cinq fois le jour en sortant, à la tombée de la nuit, à ce moment de rêverie, était qu'une jolie femme, une femme de Paris, bien autrement belle que Mlle Kably ou ma pauvre Victorine, tomberait dans quelque grand danger duquel je la sauverais, et je devais partir de là pour être son amant. Je l'aimerais avec tant de transports que je dois la trouver !

Cette folie jamais avouée à personne a peut-être duré six ans. Je ne fus un peu guéri que par la sécheresse des dames de la cour de Brunswick, au milieu desquelles je débutai, en novembre 1806.

M. Basset me déposa dans un hôtel à l'angle des rues de Bourgogne et Saint-Dominique ; on voulait me mettre près de l'Ecole Polytechnique, où l'on croyait que j'allais entrer.

Je fus fort étonné du son des cloches qui sonnaient l'heure. Les environs de Paris m'avaient semblé horriblement laids ; il n'y avait point de montagnes ! Ce dégoût augmenta rapidement les jours suivants.

Je quittai l'hôtel, et par économie, pris une chambre sur le quinconce des Invalides. Je fus un peu recueilli et guidé par les *mathématiciens* qui, l'année précédente, étaient entrés à l'Ecole. Il fallut aller les voir.

Il fallut aller voir aussi mon cousin Daru.

C'était exactement la première visite que je faisais de ma vie.

M. Daru, homme du monde, âgé de quelque soixante-cinq ans, dut être bien scandalisé de ma gaucherie et cette gaucherie dut être bien dépourvue de grâce.

J'arrivais à Paris avec le projet arrêté d'être un séducteur de femmes, ce que j'appellerais aujourd'hui un *Don Juan* (d'après l'opéra de Mozart).

M. Daru avait été longtemps secrétaire général de M. de Saint-Priest, intendant du Languedoc.

M. Daru, sorti de Grenoble, fils d'un bourgeois prétendant à la noblesse, mais pauvre par orgueil comme toute ma famille, était fils de ses œuvres, et sans voler avait peut-être réuni quatre à cinq cent mille francs. Il avait traversé la Révolution avec adresse, et sans se laisser aveugler par l'amour ou la haine qu'il pouvait avoir pour les préjugés, la noblesse et le clergé. C'était un homme sans passion autre que l'*utile* de la vanité ou la vanité de l'utile, je l'ai vu trop d'en bas pour découvrir lequel. Il avait acheté une maison rue de Lille, n° 505, au coin de la rue Bellechasse, dont il n'occupait modestement que le petit appartement au-dessus de la porte cochère.

Le premier au fond de la cour était loué à Mme Rebuffel, femme d'un négociant de premier mérite, et homme à caractère et à âme chaude, tout le contraire de M. Daru.

M. Rebuffel, neveu de M. Daru, lequel s'accommodait, par son caractère pliant et tout à tous, de son oncle.

M. Rebuffel venait, chaque jour, passer un quart d'heure avec sa femme et sa fille Adèle, et du reste vivait rue Saint-Denis à sa maison de commission, commerce avec Mlle Barberen son associée et sa maîtresse, fille active, commune, de trente ou trente-cinq ans, qui m'avait fort la mine de faire des scènes et des cornes à son amant.

Je fus accueilli avec affection et ouverture de cœur par l'excellent M. Rebuffel, tandis que M. Daru le père me reçut

avec des phrases d'affection et de dévouement pour mon grand-père qui me serraient le cœur, et me rendaient muet.

M. Daru était un grand et assez beau vieillard avec un grand nez, chose assez rare en Dauphiné ; il avait un œil un peu de travers et l'air assez faux. Il avait avec lui une petite vieille toute ratatinée, toute provinciale, qui était sa femme, il l'avait épousée jadis à cause de sa fortune, qui était considérable et du reste elle n'osait pas souffler devant lui.

Mme Daru était bonne au fond, et fut polie, avec un petit air de dignité convenable à une sous-préfète de province. Du reste, je n'ai jamais rencontré d'être qui fût plus complètement privé du feu céleste. Rien au monde n'aurait pu émouvoir cette âme, pour quelque chose de noble et de généreux. La prudence la plus égoïste, et dont on se glorifie, occupe chez ces sortes d'âmes la possibilité, la place de l'émotion colérique ou généreuse.

Cette disposition prudente, sage, mais peu aimable, formait le caractère de son fils aîné, M. le comte Daru, ministre, secrétaire d'état de Napoléon, qui a tant influé sur ma vie, de Mlle Sophie, depuis Mme de Baure, sourde, de Mme Le Brun, maintenant Mme la marquise de.....

Son second fils, Martial Daru, n'avait ni tête, ni esprit, mais bon cœur, il lui était impossible de faire du mal à quelqu'un.

Mme Cambon, fille aînée de M. et Mme Daru, avait peut-être un caractère élevé. Mais je ne fis que l'entrevoir, elle mourut quelques mois après mon arrivée à Paris.

Est-il besoin d'avertir que j'esquisse le caractère de ces personnages, tel que je l'ai vu depuis. Le trait définitif, qui me semble le vrai, m'a fait oublier tous les traits antérieurs.

Je ne conserve que des images de ma première entrée dans le salon de M. Daru.

Par exemple, je vois fort bien la petite robe d'indienne rouge que portait une aimable petite fille de cinq ans, la petite-fille de M. Daru, et de laquelle il s'amusait, comme le vieux et ennuyé Louis XIV de Mme la duchesse de Bour-

gogne. Cette aimable petite fille, sans laquelle un silence morne eût régné souvent dans le petit salon de la rue de Lille, était Mlle Pulchérie Le Brun (maintenant Mme la marquise de B... d) fort impérieuse, dit-on, grosse comme un tonneau, et qui commande à la baguette à son mari, M. le général de B... d, qui commande lui-même le département de la Drôme.

M. de B...d est un panier percé qui se prétend de la plus haute noblesse, descendant de Louis le Gros, je crois, hâbleur, finasseur, peu délicat sur les moyens de restaurer ses finances toujours en désarroi. Total caractère de noble pauvre, c'est un vilain caractère et qui s'allie d'ordinaire à beaucoup de malheurs. (J'appelle *caractère* d'un homme, sa manière habituelle d'aller à la chasse du bonheur, en termes plus clairs, mais moins liquificatifs, l'*ensemble de ses habitudes morales.*

Mais je m'égare.

Ce que je vois aujourd'hui fort nettement, et qu'en 1799 je sentais fort confusément, c'est qu'à mon arrivée à Paris deux grands objets de désirs constants et passionnés tombèrent à rien, tout à coup. J'avais adoré Paris et les mathématiques.

Paris sans montagnes m'inspirait un dégoût si profond qu'il allait presque jusqu'à la nostalgie. Les mathématiques ne furent plus pour moi que comme l'échafaudage du feu de joie de la veille.

J'étais tourmenté par ces changements dont je ne voyais, à seize ans et demi, bien entendu ni le pourquoi ni le *comment.*

Dans le fait je n'avais aimé Paris que par dégoût profond pour Grenoble.

Quant aux mathématiques, elles n'avaient été qu'un moyen. Je les haïssais même un peu en novembre 1799, car je les craignais.

J'étais resté à Paris à ne pas me faire examiner comme firent ces sept ou huit élèves qui avaient remporté le pre-

mier prix après moi à l'Ecole Centrale, et qui tous furent reçus. Or, si mon père avait pris quelque soin, il m'eût forcé à cet examen, je serais entré à l'Ecole, et je ne pouvais plus *vivre à Paris en faisant des comédies* .

De toutes mes passions, c'était la seule qui me restât.

Je ne conçois pas comment mon père ne me força pas à me faire examiner. Probablement il se fiait à l'extrême passion qu'il m'avait cru pour les mathématiques. Mon père d'ailleurs, n'était ému que de ce qui était près de lui. J'avais cependant une peur du diable d'être forcé d'entrer à l'Ecole, et j'attendais avec la dernière impatience l'annonce de l'ouverture des cours. En *sciences exactes*, il est impossible de prendre un cours à la troisième leçon.

Venons aux images qui me restent.

Je me vois prenant mon dîner seul et délaissé dans une chambre économique, que j'avais louée sur le quinconce des Invalides, à deux pas de cet hôtel de la liste civile de l'Empereur où je devais, quelques mois plus tard, jouer un rôle si différent.

Le profond désappointement de trouver Paris peu aimable m'avait embarrassé l'estomac. La boue de Paris, l'absence des montagnes, la vue de tant de gens occupés, passant rapidement dans de belles voitures à côté de moi, comme des personnes n'ayant rien à faire, me donnait un chagrin profond.

Un médecin qui se fût donné la peine d'étudier mon état, assurément peu compliqué, m'eût donné de l'émétique et ordonné d'aller tous les trois jours à Versailles ou à Saint-Germain.

Je tombai dans les mains d'un inique charlatan et encore plus ignorant, c'était un chirurgien d'armée, fort maigre, établi dans les environs des Invalides, quartier alors fort misérable et dont l'office était de soigner les blennorrhagies des élèves de l'Ecole Polytechnique. Il me donna des médecines noires que je prenais seul et abandonné dans ma chambre, qui n'avait qu'une fenêtre à sept ou huit pieds

d'élévation, comme une prison. Là, je me vois tristement assis à côté d'un petit poêle de fer, ma tisane posée par terre.

Mais mon plus grand mal en cet état était cette idée qui revenait sans cesse : Grand Dieu ! Quel mécompte! mais que dois-je donc désirer?

Il faut convenir que la chute était grande. Et c'était un jeune homme de seize ans et demi, une des âmes les moins raisonnables et les plus passionnées que j'aie jamais rencontrées qui l'éprouvait!

J'étais dans les rues de Paris, un rêveur passionné, regardant au ciel, et toujours sur le point d'être écrasé par un cabriolet.

J'étais constamment, profondément ému. Que dois-je donc aimer, si Paris ne me plaît pas? Je me répondais : « une charmante femme, nous nous adorerons, elle connaîtra mon âme. »

Mais cette réponse, étant du plus grand sérieux, je me la faisais deux ou trois fois le jour, et surtout à *la tombée de la nuit*, qui souvent pour moi est encore un moment d'émotion tendre, je suis disposé à embrasser ma maîtresse, quand j'en ai une, les larmes aux yeux.

Mais j'étais un être constamment ému. Oserai-je le dire? Mais peut-être c'est faux, *j'étais un poète*. Non pas, il est vrai, comme cet aimable abbé Delille que je connus deux ou trois ans après par Cheminade (rue des Francs-Bourgeois, au Marais), mais comme le Tasse, comme un centième du Tasse, excusez l'orgueil. Je n'avais pas cet orgueil en 1799, je ne savais pas faire un vers. Il n'y a pas quatre ans que je me dis qu'en 1799 j'étais bien près d'être un poète. Il ne me manquait que l'audace d'écrire, qu'une *cheminée* par laquelle le *génie* pût s'échapper.

Après *poète* voici le *génie*, excusez du peu.

Sa sensibilité est devenue trop vive : ce qui ne fait qu'effleurer les autres, le blesse jusqu'au sang. Tel j'étais en 1799, tel je suis encore en 1836, mais j'ai appris à

cacher tout cela sous de l'ironie imperceptible au vulgaire, mais que Fiori a fort bien devinée.

Les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées, ses enthousiasmes excessifs l'égarent, ses sympathies sont trop vives, ceux qu'il plaint souffrent moins que lui.

Ceci est à la lettre pour moi.

Je n'ai jamais cru que la société me dût la moindre chose, Helvétius me sauva de cette énorme sottise; *la société paye les services qu'elle voit.*

L'erreur et le malheur du Tasse fut de dire : « Comment, toute l'Italie, si riche, ne pourra pas faire une pension de deux cents sequins à son poète! »

J'ai lu cela dans une de ses lettres.

Le Tasse ne voyait pas, faute d'Helvétius, que les cent hommes qui sur dix millions comprennent *le Beau* qui n'est pas imitation ou perfectionnement du *Beau*, déjà compris par le vulgaire, ont besoin de vingt ou trente ans, pour persuader aux vingt mille âmes les plus sensibles après les leurs que ce nouveau Beau est réellement beau.

Je n'ai donc jamais eu l'idée que les hommes fussent injustes envers moi. Je trouve souverainement ridicule le malheur de tous nos soi-disants poètes, qui se nourrissent de cette idée, et qui blâment les contemporains de Cervantès et du Tasse.

Il me semble que mon père me donnait alors cent francs par mois, ou cent cinquante francs, c'était un trésor; je ne songeais nullement à manquer d'argent, par conséquent je ne songeais nullement à l'argent.

Ce qui me manquait, c'était un cœur aimant, c'était une femme.

Les filles me faisaient horreur. Quoi de plus simple que de faire comme aujourd'hui, prendre une jolie fille pour un louis, rue des Moulins?

Mais le sourire d'un cœur aimant! mais le regard de Mlle Victorine B.!

Tous les contes gais exagérant la corruption et l'avidité des filles, que me faisaient les mathématiciens, qui alors me tenaient lieu d'amis, me faisaient mal au cœur.

Ils parlaient des *pierreuses*, des filles à deux sous, sur les pierres de taille à deux cents pas de la porte de notre maison.

Un cœur ami, voilà ce qui me manquait. M. Basset m'invitait à dîner quelquefois, M. Daru aussi, je suppose, mais je trouvais ces hommes si loin de mes extases sublimes, j'étais si timide par vanité, surtout avec les femmes, que je ne disais rien.

Une femme? Une fille? dit Chérubin. A la beauté près, j'étais Chérubin, j'avais des cheveux noirs très frisés et des yeux dont le feu faisait peur (1).

J'avais un souvenir tendre de Mlle Victorine, mais je ne doutais pas un instant qu'une jeune fille de Paris ne lui fût cent fois supérieure. Toutefois, le premier aspect de Paris me déplaisait souverainement.

Ce déplaisir profond et ce désenchantement me rendirent, ce me semble, assez malade. Je ne pouvais plus manger.

M. Daru me fit-il soigner dans cette première maladie?

Tout à coup, je me vois dans une chambre, au troisième étage, donnant sur la rue du Bac; on entrait dans ce logement par le passage Sainte-Marie (2).

Il faut que je fusse bien malade, car M. Daru père m'amena le fameux docteur Portal, dont la figure m'effraya; elle avait l'air de se résigner en voyant un cadavre. J'eus une garde, chose bien nouvelle pour moi.

J'ai appris depuis que je fus menacé d'une hydropisie

(1) « Est-on sérieusement, fatalement laid, quand on a, comme l'avait Stendhal, deux yeux parlants, deux *vrais diamants* de feu et d'intelligence? » Arnould Frémy, *Souvenirs sur Stendhal, Revue de Paris* (1er septembre 1853.) (Str.)

(2) Plan de cette chambre; — plan de l'Esplanade des Invalides; — et plan du passage Sainte-Marie. (Str.)

de poitrine. J'eus, je pense, du délire, et je fus bien trois semaines ou un mois au lit.

Félix Faure venait me voir, ce me semble. Je crois qu'il m'a conté et, en y pensant, j'en suis sûr, que, dans le délire, je l'exhortais, lui qui faisait fort bien des armes, à retourner à Grenoble et appeler en duel ceux qui se moqueraient de nous, parce que nous n'étions pas entrés à l'Ecole Polytechnique.

Je vois deux ou trois images de la convalescence.

Ma garde-malade me faisait le pot-au-feu, près de ma cheminée, ce qui me sembla *bas*, et l'on me recommandait fort de ne pas prendre froid; comme j'étais souverainement ennuyé d'être au lit, je prenais garde aux recommandations. Les détails de vie physique de Paris me choquaient.

Sans aucun intervalle, après la maladie, je me vois logé dans une chambre au second étage de la maison de M. Daru.

Cette chambre donnait sur quatre jardins, elle était assez vaste, un peu en mansarde; elle me convenait fort. Je pris un cahier pour écrire des comédies.

Ce fut à cette époque, je crois, que j'osai aller chez M. Cailhava pour acheter un exemplaire de son *Art de la comédie*, que je ne trouvais chez aucun libraire. Je déterrai ce vieux garçon dans une chambre du Louvre, je crois. Il me dit que son livre était mal écrit, ce que je niais bravement. Il dut me prendre pour un fou.

Je n'ai jamais trouvé qu'une idée dans ce diable de livre, et encore elle n'était pas de Cailhava, mais bien de Bacon. Mais n'est-ce rien qu'une idée dans un livre? Il s'agit de la définition du *rire*.

Ma collaboration passionnée avec les mathématiques m'a laissé un amour fou pour les bonnes définitions, sans lesquelles il n'y a que des à peu près.

CHAPITRE XXIX

Je mourais de contrainte, de désappointement, de mécontentement de moi-même. Qui m'eût dit que les plus grandes joies de ma vie devaient me tomber dessus, cinq mois après !

Tomber est le mot propre.

M. Daru, en homme exact, ne comprenait pas pourquoi je n'entrais pas à l'Ecole Polytechnique, ou si cette année était perdue, pourquoi je ne continuais pas mes études pour me présenter aux examens de la session suivante, septembre 1800.

Ce vieillard sévère me faisait entendre avec beaucoup de politesse et de mesure qu'une explication entre nous, à cet égard, était nécessaire. C'était précisément cette mesure et cette politesse si nouvelles pour moi, qui m'entendais appeler *monsieur* par un parent, pour la première fois de ma vie, qui mettaient aux champs ma timidité et mon imagination folle.

J'explique cela maintenant. Je voyais fort bien la question au fond, mais ces préparations polies et insolites me faisaient soupçonner des abîmes inconnus et effroyables dont je ne pourrais me tirer. Je me sentais terrifié par les façons diplomatiques de l'habile ex-préfet auxquelles j'étais bien loin alors de pouvoir donner leurs noms propres. Tout cela me rendait incapable de soutenir mon opinion de vive voix.

L'absence complète du collège faisait de moi un enfant de dix ans pour mes rapports avec le monde. Le seul aspect d'un personnage si imposant et qui faisait trembler tout le monde chez lui, à commencer par sa femme et son fils aîné, me parlant en tête à tête et la porte fermée, me mettait dans l'impossibilité de dire deux mots de suite. Je vois aujourd'hui que cette figure de M. Daru père, avec un œil un peu de travers, était exactement pour moi,

Lasciate ogni speranza, voi ch'intrate.

Ne pas la voir était le plus grand bonheur qu'elle pût me donner.

Le trouble extrême chez moi détruit la mémoire. Peut-être M. Daru, le père, m'avait-il dit quelque chose comme : mon cher cousin, il conviendrait de prendre un parti d'ici à huit jours.

Dans l'excès de ma timidité, de mon angoisse et de mon *désarroi*, comme on dit à Grenoble, et comme je disais alors, il me semble que j'écrivis d'avance la conversation que je voulais avoir avec M. Daru.

Je ne me rappelle qu'un seul détail de cette terrible entrevue. Je dis en termes moins clairs :

— Mes parents me laissent à peu près le maître du parti à prendre.

— Je ne m'en aperçois que trop, répondit M. Daru, avec une intonation riche de sentiment et qui me frappa fort chez un homme si plein de mesure et d'habitudes périphrasantes et diplomatiques.

Ce mot me frappa ; tout le reste est oublié.

Plus je me promenais dans Paris, plus il me déplaisait. La famille Daru avait de grandes bontés pour moi, Mme Cambon me faisait compliment sur ma redingote à l'artiste, couleur olive, avec revers en velours. — Elle vous va fort bien, me disait-elle.

Mme Cambon voulut bien me conduire au Musée avec une partie de la famille et M. Gorse ou Gosse, gros garçon commun, qui lui faisait un peu la cour. Elle mourait de mélancolie pour avoir perdu, un an auparavant, une fille unique de seize ans.

On quitta le Musée, on m'offrit une place dans le fiacre, je revins à pied dans la boue, et amadoué par la bonté de Mme Cambon, j'ai la riche idée d'entrer chez elle. Je la trouve en tête à tête avec M. Gorse.

Je sentis cependant toute l'étendue ou une partie de l'étendue de ma sottise.

— Mais pourquoi n'êtes-vous pas monté en voiture ? me disait Mme Cambon étonnée.

Je disparus au bout d'une minute. M. Gorse en dut penser de belles sur mon compte. Je devais être un singulier problème dans la famille Daru ; la réponse devait varier entre : *c'est un fou* et *c'est un imbécile.*

Il faut que la maladie, qui fit grimper le docteur Portal dans mon troisième étage du passage Sainte-Marie, eût été sérieuse car je perdis tous mes cheveux. Je ne manquai pas d'acheter une perruque, et mon ami Edmond Cardon ne manqua pas de la jeter sur la corniche d'une porte, un soir, dans le salon de sa mère.

Cardon était très mince, très grand, très bien élevé, fort riche, d'un ton parfait, une admirable poupée, fils de Mme Cardon, femme de chambre de la reine *Marie-Antoinette.*

Quel contraste entre Cardon et moi ? et pourtant nous nous liâmes. Nous avons été amis du temps de la bataille de Marengo ; il était alors aide-de-camp du ministre de la guerre Carnot, nous nous sommes écrits jusqu'en 1804 ou 5. En 1815, cet être élégant, noble, charmant, se brûla la cervelle en voyant arrêter le maréchal Ney, son parent par alliance. Il n'était compromis en rien, ce fut exactement folie éphémère, causée par l'extrême vanité de courtisan de s'être vu un maréchal et un prince pour cousin. Depuis 1803 ou 4 il se faisait appeler Cardon de Montigny, il me présenta à sa femme, élégante et riche, bégayant un peu, qui me sembla avoir peur de l'énergie féroce de ce montagnard allobroge. Le fils de cet être bon et aimable s'appelle M. de Montigny et est conseiller ou auditeur à la Cour royale de Paris.

Ah ! qu'un bon conseil m'eût fait de bien alors ! Que ce même conseil m'eût fait de bien en 1821 ! Mais du diable, jamais personne ne me l'a donné. Je l'ai vu vers 1826, mais il était à peu près trop tard, et d'ailleurs il contrariait trop mes habitudes. J'ai vu clairement depuis que c'est le *sine*

qua non à Paris, mais aussi il y aurait eu moins de vérité et d'originalité dans mes pensées littéraires.

Quelle différence si Mme Daru ou Mme Cambon m'avait dit en janvier 1800 :

« Mon cher cousin, si vous voulez avoir quelque consistance dans la société, il faut que vingt personnes aient intérêt à dire du bien de vous ; par conséquent choisissez un salon, ne manquez pas d'y aller tous les mardis (si tel est le jour), faites-vous une affaire d'être aimable, ou du moins très poli pour chacune des personnes qui vont dans ce salon. Vous serez quelque chose dans le monde, vous pourrez espérer de plaire à une femme aimable quand vous serez porté par deux ou trois salons. Au bout de dix années de constance, ces salons, si vous les choisissez dans votre rang de la société, vous porteront à tout. L'essentiel est la constance : être un des fidèles tous les mardis. »

Voilà ce qui m'a éternellement manqué. Voilà le sens de l'exclamation de M. Delécluze (des *Débats*, vers 1828) : si vous aviez un peu plus d'éducation !

Il fallait que cet honnête homme fût bien plein de cette vérité, car il était furieusement jaloux de quelques mots qui, à ma grande surprise, firent beaucoup d'effet ; par exemple, chez lui : Bossuet... c'est de *la blague sérieuse*.

En 1800, la famille Daru traversait la rue de Lille et montait au premier étage chez Mme Cardon, laquelle était tout aise d'avoir la protection de deux commissaires des guerres aussi accrédités que MM. Daru.

J'étais donc, ou plutôt il me semblait d'être, très bien reçu dans le salon de Mme Cardon, en janvier 1800.

On y jouait des charades avec déguisements.

M. Daru (depuis ministre) venait de publier la *Cléopédie*, je crois ; — un petit poème dans le genre jésuitique, c'est-à-dire dans le genre des poèmes latins faits par les jésuites vers 1700. Cela me sembla plat et coulant. il y a bien trente ans que je ne l'ai lu.

M. Daru, qui au fond n'avait pas d'esprit (mais je devine

cela seulement en écrivant ceci), était très fier d'être président à la fois de quatre Sociétés littéraires. Ce genre de niaiserie pullulait en 1800, et n'était pas si vide que cela me semble aujourd'hui. La société renaissait après la terreur de 93, et la demi-peur des années suivantes. Ce fut M. Daru, le père, qui m'apprit avec une douce joie cette gloire de son fils aîné.

Comme il revenait d'une de ces Sociétés littéraires, Edmond déguisé en fille alla le raccrocher dans la rue à vingt pas de la maison. Cela n'était pas mal gai. Mme Cardon avait encore la gaîté de 1788, — cela scandaliserait notre pruderie de 1830.

M. Daru, en arrivant, se dit suivi dans l'escalier par la fille qui détachait ses jupons.

— J'ai été très étonné, nous dit-il, de voir notre quartier infesté.

Quelque temps après il me conduisit à une des séances d'une des Sociétés qu'il présidait. Celle-ci se réunissait dans une rue qui a été démolie pour agrandir la place du Carrousel.

Il était sept heures du soir, les salles étaient peu illuminées. La poésie me fit horreur — quelle différence avec l'Arioste ! cela était bourgeois et plat (quelle bonne école j'avais déjà), mais j'admirais fort et avec envie la gorge de Mme Constance Pipelet, qui lut une pièce de vers. Je le lui ai dit depuis, elle était alors femme d'un pauvre diable de chirurgien herniaire, et je lui ai parlé chez Mme la comtesse Beugnot, quand elle était princesse de Salm-Dyck je crois, — je conterai son mariage, précédé par deux mois de séjour chez le prince de Salm, avec un amant, pour voir si le château ne lui déplaisait point trop, et le prince nullement trompé, sachant tout et s'y soumettant — et il avait raison.

J'allai au Louvre chez *Regnault*, l'auteur de l'Education d'Achille, plat tableau, gravé par Berwick, et je fus élève de son Académie. Toutes les étrennes à donner pour cartables, droits de chaise, etc., m'étonnèrent fort, et j'ignorais

profondément tous ces usages parisiens et, à vrai dire, tous les usages possibles. Je dus paraître avare.

Je promenais partout mon effroyable désappointement. *Trouver plat et détestable ce Paris, que je m'étais figuré le souverain bien !* Tout me déplaisait, jusqu'à la cuisine, qui n'était pas celle de la maison paternelle, cette maison qui m'avait semblé la réunion de tout ce qui était mal.

Pour m'achever, la peur d'être forcé de passer un examen pour l'école me faisait haïr mes chères mathématiques.

Il me semble que le terrible M. Daru le père me disait : — Puisque d'après les certificats dont vous êtes porteur, vous êtes tellement plus fort que vos sept camarades qui ont été reçus, vous pourriez même aujourd'hui, si vous étiez reçu, les rattraper facilement dans les cours qu'ils suivent.

M. Daru me parlait en homme accoutumé à avoir du crédit et à obtenir des exceptions. Une chose dut, heureusement pour moi, ralentir les instances de M. Daru, pour reprendre l'étude des mathématiques. Mes parents m'annonçaient sans doute comme un prodige en tout genre ; mon excellent grand-père m'adorait et d'ailleurs j'étais son ouvrage, au fond je n'avais eu de maître que lui, les mathématiques excepté.

Sans les auteurs lus en cachette, j'étais fait pour avoir l'esprit du père jésuite dont je refaisais les vers — la mouche dans du lait — et pour admirer la *Cléopédie* du comte Daru et l'esprit de l'Académie française. Aurait-ce été un mal ? J'aurais eu des succès de 1815 à 1838, de la réputation, de l'argent, mais mes ouvrages seraient bien plus plats et bien *mieux écrits* de ce qu'ils sont.

Mais je m'égare ; nos neveux devront pardonner ces écarts, nous tenons la plume d'une main et l'épée de l'autre (en écrivant ceci j'attends la nouvelle de l'exécution de Fieschi et du nouveau ministère de mars 1830, et je viens, pour mon métier, de signer trois lettres adressées à des ministres, dont je ne sais pas le nom).

Un des malheurs de mon caractère est d'oublier le succès et de me rappeler profondément mes sottises. J'écrivis vers février 1800 à ma famille :

« Mme Cambon exerce l'empire de l'esprit et Mme Rebuffel celui des sens. »

Quinze jours après, j'eus une honte profonde de mon style et de la chose.

C'était une fausseté, c'était bien pis, une ingratitude. S'il y avait un lieu où je fusse moins gêné et plus naturel, c'était le salon de cette excellente et jolie Mme Rebuffel qui habitait le premier étage de la maison ; ma chambre était au-dessus du salon de Mme Rebuffel.

Ma cousine avait une fille, Adèle, qui annonçait beaucoup d'esprit, il me semble qu'elle n'a pas tenu parole. Après nous être un peu aimés (amours d'enfants), la haine et puis l'indifférence ont remplacé les enfantillages et je l'ai entièrement perdue de vue depuis 1804. Le journal de 1835 m'a appris que son sot mari, M. le baron Auguste Pétiet (1), le même qui m'a donné un coup de sabre au pied gauche, venait de la laisser veuve avec un fils à l'Ecole Polytechnique.

Quel océan de sensations violentes j'ai eu en ma vie et surtout à cette époque !

J'en eus beaucoup au sujet du petit événement que je vais conter, mais dans quel sens ? que désirais-je avec passion ? Je ne m'en souviens plus.

M. Daru fils aîné (je l'appellerai le comte Daru, malgré l'anachronisme) était en 1800, secrétaire général du ministre de la guerre. Il se tuait de travail, mais il faut avouer qu'il en parlait sans cesse et avait toujours de l'humeur en venant dîner. Quelquefois, il faisait attendre son père et toute la famille, une heure ou deux. Il arrivait enfin avec la physionomie du bœuf, excédé de peine et des yeux rouges. Souvent il retournait le soir à son bureau ; dans le

(1) Fils de M. Pétiet, gouverneur de la Lombardie, dans les bureaux duquel Beyle allait entrer, sur la recommandation de M. Daru. (Str.)

fait tout était à réorganiser et l'on préparait en secret la campagne de Marengo (1).

Je vais naître, comme dit Tristam Shandy : et le lecteur va sortir des enfantillages.

Un beau jour, M. Daru, le père, me prit à part et me dit — : « Mon fils vous conduira travailler avec lui au bureau de la guerre. » Probablement, au lieu de remercier, je restai dans le silence farouche de l'extrême timidité.

Le lendemain matin je marchais à côté du comte Daru, que j'admirais, mais qui me faisait frémir — jamais je n'ai pu m'accoutumer à lui, ni, ce me semble, lui à moi.

Je me vois à ma place, à ma table, et à un autre bureau, M. Mazoyer, auteur de la tragédie de *Thésée*, pâle imitation de Racine.

Au bout du jardin étaient des malheureux tilleuls taillés de près. Ce furent les premiers amis que j'eus à Paris. Leur sort me fit pitié : être ainsi taillés ! je les comparais aux beaux tilleuls de Claix, qui avaient le bonheur de vivre au milieu des montagnes.

Mais aurais-je voulu retourner dans ces montagnes ?

Oui, ce me semble, si j'avais dû n'y pas retrouver mon père, et y vivre avec mon grand-père, à la bonne heure, mais *libre*.

Les tilleuls du ministère de la guerre rougirent par le haut ; — M. Mazoyer, sans doute, me répéta le vers de Virgile :

Nunc erubescit ver.

Enfin ils eurent des feuilles, je fus profondément attendri, j'avais donc des amis à Paris !

M. Daru m'établit à un bureau et me dit de copier une

(1) Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*, IX) : « Il (le comte de Daru) était de ces forts tempéraments d'esprit qui ne sont contents et bien portants, qui ne respirent, pour ainsi dire, à l'aise, que quand ils ont toute leur charge et que leur capacité d'application est remplie. Dans la paix comme dans la guerre, il justifia ce mot de Napoléon sur lui : *C'est un lion pour le travail.* » (Str.)

lettre ; il découvrit que j'écrivais *cela* par deux ll : *cella*.

C'était donc là ce littérateur, ce brillant *humaniste* qui discutait le mérite de Racine et qui avait remporté tous les prix à Grenoble !!

J'admire aujourd'hui, *mais aujourd'hui seulement*, la bonté de toute cette famille Daru.

Que faire d'un animal si orgueilleux et si ignorant ?

Et le fait est pourtant que j'attaquais très bien Racine dans mes conversations avec M. Mazoyer. Nous étions là quatre commis, et les deux autres, ce me semble, m'écoutaient, quand j'escarmouchais avec M. Mazoyer.

M. le comte Daru, si immensément supérieur à moi et à tant d'autres, comme homme de travail, comme *avocat consultant*, n'avait pas l'esprit qu'il fallait pour soupçonner la valeur de ce fou orgueilleux.

M. Mazoyer qui, apparemment, s'ennuyait moins de ma folie mélangée d'orgueil que de la stupidité des autres commis à 2.500 francs, fit quelque cas de moi, et j'y fus indifférent. Je regardais tout ce qui admirait cet *adroit courtisan* nommé Racine, comme incapable de voir et de sentir le *vrai beau* qui, à nos yeux, était la naïveté d'Imogène (1) s'écriant : « Salut, pauvre maison, qui te gardes toi-même. »

Les injures adressées à Shakespeare par M. Mazoyer, et avec quel mépris en 1800 ! ! m'attendrissaient jusqu'aux larmes en faveur de ce grand poète. Dans la suite, rien ne m'a fait adorer madame Dembowsky (2), comme les critiques que faisaient d'elles les prosaïques de Milan.

Pour peu que le lecteur ait l'âme commune il s'imaginera que cette digression a pour but de cacher ma honte d'avoir écrit *cella*. Il se trompe; je suis un autre homme. Les erreurs de 1800 sont des découvertes que je fais, la plupart, en écrivant ceci. Je ne me souviens, après tant d'années et d'événements, que du sourire de la femme que j'aimais. L'autre jour, j'avais oublié la couleur d'un des uniformes

(1) Dans *Cymbeline*. (Str.)
(2) Métilde. (Str.)

que j'ai portés. Or, avez-vous éprouvé, ô lecteur bénévole, ce que c'est qu'un uniforme dans une armée victorieuse, et unique objet de l'attention de la nation, comme l'armée de Napoléon?

Le bon Martial Daru était toujours avec moi sur le ton plaisant. Il venait souvent au bureau de la Guerre ; c'était la *cour* pour un commissaire des guerres.

Toutes les vanités de ce corps étaient en ébullition pour la création du corps, et bien plus, pour la fixation de l'uniforme des *Inspecteurs aux Revues*.

Il me semble que je vis alors le général Olivier, avec sa jambe de bois, récemment nommé *Inspecteur en chef des Revues*. Cette vanité, portée au comble par le *chapeau brodé* et l'habit rouge, était la base de la conversation dans les maisons Daru et Cardon. Edmond Cardon, poussé par une mère habile et qui flattait ouvertement le comte Daru, avait la promesse d'une place d'adjoint aux Commissaires des guerres.

Le bon Martial me fit bientôt entrevoir la possibilité pour moi de ce charmant uniforme.

Mes relations avec M. Daru, commencées ainsi en février ou janvier 1800, n'ont fini qu'à sa mort, en 1829. Il a été mon bienfaiteur, en ce sens qu'il m'a employé de préférence à bien d'autres, mais j'ai passé bien des jours de pluie, avec mal à la tête, à écrire de dix heures du matin à une heure après minuit, et cela sous les yeux d'un homme furieux et constamment en colère parce qu'il avait *toujours peur*.

C'étaient les ricochets de son ami Picard, il avait une peur mortelle de Napoléon et j'avais une peur mortelle de lui.

On verra à Erfurt, 1809, le *nec plus ultra* de notre travail. M. Daru et moi, nous avons fait toute l'intendance générale de l'armée pendant trois ou huit jours. Il n'y avait pas même un copiste. Emerveillé de ce qu'il faisait, M. Daru ne se fâcha peut-être que deux ou trois fois par jour ; ce fut une partie de plaisir. J'étais en colère contre moi d'être ému

par ses paroles dures. Cela ne faisait ni chaud ni froid à mon avancement, et d'ailleurs je n'ai jamais été fou pour l'avancement. Je le vois aujourd'hui, je cherchais le plus possible à être séparé de M. Daru, ne fût-ce que par une porte à demi fermée. Les propos durs sur les présents et les absents m'étaient insupportables.

Quand j'écrivais *cela* par deux ll, au bureau de la guerre, j'étais bien loin de connaître encore toute la dureté de M. Daru, ce volcan d'injures.

Ce qui me désolait, c'était la conversation incessante des commis, mes compagnons, qui m'empêchait de travailler et de penser !

Pendant plus de six semaines, arrivé à quatre heures, j'en étais hébété.

CHAPITRE XXX

L'ESPRIT

J'ai découvert dernièrement que l'esprit des vingt premières pages de La Bruyère (qui, en 1803, fit mon éducation littéraire, d'après les éloges de Saint-Simon), est une copie exacte de ce que Saint-Simon appelle avoir infiniment d'esprit. Or, en 1836, ces vingt premières pages sont puériles, vides, de très bon ton assurément, mais ne valant pas trop la peine d'être écrites. Le style en est admirable en ce qu'il ne gâte pas la pensée, qui a le malheur d'être *sine ictu*. Ces vingt pages ont eu de l'esprit peut-être jusqu'en 1789. L'esprit, si *délicieux* pour qui le sent, ne dure pas. Comme une belle pêche passe en quelques jours, l'*esprit* passe en deux cents ans, et bien plus vite s'il y a révolution dans les rapports que les classes d'une société ont entre elles.

L'esprit doit être de cinq ou six degrés au-dessus des idées qui forment l'intelligence d'un public.

S'il est de huit degrés au-dessus il fait *mal à la tête à ce public*.

— Défaut de la conversation de Dominique (1), quand il est animé.

Pour achever d'éclairer ma pensée, je dirai que La Bruyère était à cinq degrés au-dessus de l'intelligence commune des ducs de Saint-Simon, de Beauvillers, de Chevreuse, de la Feuillade, de Villars, de Montfort, de Foix, de Lesdiguières, etc.

La Bruyère a dû être au niveau des intelligences vers 1780, au temps du duc de Richelieu, Voltaire, M. de Vaudreuil, le duc de Nivernais (prétendu fils de Voltaire), quand ce plat Marmontel passait pour spirituel, du temps de Duclos, Collé, etc.

En 1836, excepté pour les choses d'art littéraire ou plutôt de *style*, La Bruyère reste au-dessous de l'intelligence d'une société qui se réunissait chez Mme B. de Castellane et qui était composée de Mérimée, Molé, Koreff, moi, Dupin aîné, Thiers, Béranger, duc de Fitz-James, Sainte-Aulaire, Arago, Villemain.

Ma foi, l'esprit manque, chacun réserve toutes ses forces pour un métier qui lui donne un rang dans le monde. L'esprit, *argent comptant* (2), l'esprit de Dominique fait peur aux convenances. Si je ne me trompe, l'esprit va se réfugier chez les dames de mœurs faciles, chez Mme A... t (qui n'a pas plus d'amants que Mme de T... u, la première ou la seconde), mais chez laquelle on va plus.

Quelle terrible digression *en faveur* des lecteurs de 1880 ! Mais comprendront-ils l'allusion *en faveur* ? J'en doute, les crieurs publics auront alors un autre mot pour faire acheter les discours du roi. Qu'est-ce qu'une allusion expliquée ? De l'esprit à la *Charles Nodier*, de l'esprit ennuyeux.

(1) Dominique, c'est Stendhal. (Str.)

(2) Corresp., II, 181. « Cher ami, je deviens plus stupide chaque jour; je ne trouve personne pour faire de ces parties de volant, qu'on appelle *avoir de l'esprit*. » Rome, 20 janvier 1833. (Str.)

SOUVENIRS D'ÉGOTISME

CHAPITRE PREMIER (1)

Mero (2), 20 juin 1832.

Pour employer mes loisirs dans cette terre étrangère, j'ai envie d'écrire un petit mémoire de ce qui m'est arrivé pendant mon dernier voyage à Paris, du 21 juin 1821 au... novembre 1830; c'est un espace de neuf ans et demi. Je me gronde moi-même depuis deux mois, depuis que j'ai digéré la nouvelleté de ma position pour entreprendre un travail quelconque. Sans travail, le vaisseau de la vie humaine n'a point de lest.

J'avoue que le courage d'écrire me manquerait si je n'avais pas l'idée qu'un jour ces feuilles paraîtront imprimées et seront lues par quelque âme que j'aime, par un être tel que Madame Roland ou M. Gros, le géomètre (3). Mais les yeux qui liront ceci s'ouvrent à peine à la lumière, je suppose que mes futurs lecteurs ont dix ou douze ans.

Ai-je tiré tout le parti possible, pour mon bonheur, des positions où le hasard m'a placé pendant les neuf ans que je viens de passer à Paris? Quel homme suis-je? Ai-je du bon sens? Ai-je du bon sens avec profondeur?

Ai-je un esprit remarquable? En vérité, je n'en sais rien.

(1) En note, sur la première page du manuscrit : « A n'imprimer que dix ans au moins après mon départ, par délicatesse pour les personnes nommées. Cependant les deux tiers sont mortes dès aujourd'hui. » (Str.)

(2) Anagramme de Rome. (Str.)

(3) Le professeur de mathématiques de Beyle. (Str.)

Encore par ce qui m'arrive au jour le jour, je pense rarement à ces questions fondamentales, et alors mes jugements varient comme mon humeur. Mes jugements ne sont que des aperçus.

Voyons si, en faisant mon examen de conscience, la plume à la main, j'arriverai à quelque chose de *positif* et qui reste *longtemps vrai* pour moi. Que penserai-je de ce que je me sens disposé à écrire en le relisant vers 1835, si je vis? Sera-ce comme pour mes ouvrages imprimés? J'ai un profond sentiment de tristesse quand, faute d'autre livre, je les relis.

Je sens, depuis un mois que j'y pense, une répugnance réelle à écrire uniquement pour parler de moi, du nombre de mes chemises, de mes accidents d'amour-propre. D'un autre côté, je me trouve loin de la France (1), j'ai lu tous les livres qui ont pénétré dans ce pays. Toute la disposition de mon cœur était d'écrire un livre d'imagination sur une intrigue d'amour arrivée à Dresde, en août 1813, dans une maison voisine de la mienne, mais les petits devoirs de ma place m'interrompent assez souvent, ou, pour mieux dire, je ne puis jamais, en prenant mon papier, être sûr de passer une heure sans être interrompu. Cette petite contrariété éteint net l'imagination chez moi. Quand je reprends ma fiction, je suis dégoûté de ce que je pensais. A quoi un homme sage répondra qu'il faut se vaincre soi-même. Je répliquerai : il est trop tard, j'ai 4. ans; après tant d'aventures, il est temps de songer à achever la vie le moins mal possible.

Ma principale objection n'était pas la vanité qu'il y a à écrire sa vie. Un livre sur un tel sujet est comme tous les autres; on l'oublie bien vite, s'il est ennuyeux. Je craignais de déflorer les moments heureux que j'ai rencontrés, en les décrivant, en les anatomisant. Or, c'est ce que je ne ferai point, je sauterai le bonheur.

(1) Il était alors consul de France dans les États romains et résidant à Civita-Vecchia. (Note de Beyle.)

Le génie poétique est mort, mais le génie du soupçon est venu au monde. Je suis profondément convaincu que le seul antidote qui puisse faire oublier au lecteur les éternels *Je* que l'auteur va écrire, c'est une parfaite sincérité.

Aurai-je le courage de raconter les choses humiliantes sans les sauver par des préfaces infinies? Je l'espère.

Malgré les malheurs de mon ambition, je ne me crois point persécuté par eux, je les regarde comme des machines poussées, en France, par la *Vanité* et ailleurs par toutes les passions, la vanité y comprise.

Je ne me connais point moi-même, et c'est ce qui, quelquefois, la nuit, quand j'y pense, me désole. Ai-je su tirer un bon parti des hasards au milieu desquels m'a jeté et la toute-puissance de Napoléon (que toujours j'adorai) en 1810, et la chute que nous fîmes dans la boue en 1814, et notre effort pour en sortir en 1830? Je crains bien que non, j'ai agi par humeur, au hasard. Si quelqu'un m'avait demandé conseil sur ma propre position, j'en aurais souvent donné un d'une grande portée; des amis, rivaux d'esprit, m'ont fait compliment là-dessus.

En 1814, M. le comte Beugnot, ministre de la police, m'offrit la direction de l'approvisionnement de Paris. Je ne sollicitais rien, j'étais en admirable position pour accepter, je répondis de façon à ne pas encourager M. Beugnot, homme qui a de la vanité comme deux Français; il dut être fort choqué.

L'homme qui eut cette place s'en est retiré au bout de quatre ou cinq ans, las de gagner de l'argent, et, dit-on, sans voler. L'extrême mépris que j'avais pour les Bourbons — c'était pour moi, alors, une boue fétide — me fit quitter Paris peu de jours après n'avoir pas accepté l'obligeante proposition de M. Beugnot. Le cœur navré par le triomphe de tout ce que je méprisais et ne pouvais haïr n'était rafraîchi que par un peu d'amour que je commençais à éprouver pour madame la comtesse Dulong, que je voyais tous les jours chez M. Beugnot et qui, dix ans plus tard, a eu une

grande part dans ma vie. Alors elle me distinguait, non pas comme aimable, mais comme singulier. Elle me voyait l'ami d'une femme fort laide et d'un grand caractère, madame la comtesse Beugnot. Je me suis toujours repenti de ne pas l'avoir aimée. Quel plaisir de parler avec intimité à un être de cette portée!

Cette préface est bien longue, je le sens depuis trois pages; mais je dois commencer par un sujet si triste et si difficile que la sagesse me saisit déjà, j'ai presque envie de quitter la plume. Mais, au premier moment de solitude, j'aurais des remords.

Je quittai Milan pour Paris, le... juin 1821, avec une somme de 3.500 francs, je crois, regardant comme unique bonheur de me brûler la cervelle quand cette somme serait finie. Je quittais, après trois ans d'intimité, une femme que j'adorais, qui m'aimait et qui ne s'est jamais donnée à moi.

J'en suis encore, après tant d'années d'intervalle, à deviner les motifs de sa conduite. Elle était hautement déshonorée, elle n'avait cependant jamais eu qu'un amant; mais les femmes de la bonne compagnie de Milan se vengeaient de sa supériorité. La pauvre Métilde ne sut jamais ni manœuvrer contre cet ennemi, ni le mépriser. Peut-être un jour, quand je serai bien vieux, bien glacé, aurai-je le courage de parler des années 1818, 1819, 1820, 1821.

En 1821, j'avais beaucoup de peine à résister à la tentation de me brûler la cervelle. Je dessinais un pistolet à la marge d'un mauvais drame d'amour que je barbouillais alors (logé casa Acerbi). Il me semble que ce fut la curiosité politique qui m'empêcha d'en finir; peut-être, sans que je m'en doute, fut-ce aussi la peur de me faire mal. Enfin je pris congé de Métilde.

— Quand reviendrez-vous, me dit-elle?

— Jamais, j'espère.

Il y eut là une dernière heure de tergiversations et de vaines paroles; une seule eût pu changer ma vie future.

hélas ! pas pour bien longtemps. Cette âme angélique, cachée dans un si beau corps, a quitté la vie en 1825.

Enfin, je partis dans l'état qu'on peut imaginer. J'allais de Milan à Como, craignant à chaque instant et croyant même que je rebrousserais chemin.

Cette ville où je croyais ne pouvoir demeurer sans mourir, je ne pus la quitter sans me sentir arracher l'âme; il me semblait que j'y laissais la vie, que dis-je, qu'était-ce que la vie auprès d'elle? J'expirais à chaque pas que je faisais pour m'en éloigner. Je ne respirais qu'en soupirant (Shelley).

Bientôt je fus comme stupide, faisant la conversation avec les postillons et répondant sérieusement aux réflexions de ces gens-là sur le prix du vin. Je pesais avec eux les raisons qui devaient le faire augmenter d'un sou ; ce qu'il y avait de plus affreux, c'était de regarder en moi-même. Je passai à Airolo, à Bellinzona, à Lugano (le son de ces noms me fait frémir même encore aujourd'hui — 20 juin 1832).

J'arrivai au Saint-Gothard, alors abominable (exactement comme les montagnes du Cumberland dans le nord de l'Angleterre, en y ajoutant des précipices). Je voulus passer le Saint-Gothard à cheval, espérant un peu que je ferais une chute qui m'écorcherait à fond, et que cela me distrairait.

Quoique ancien officier de cavalerie, et quoique j'aie passé ma vie à tomber de cheval, j'ai horreur des chutes sur des pierres roulantes, et cédant sous le poids du cheval.

Le courrier avec lequel j'étais finit par m'arrêter et par me dire que peu lui importait de ma vie, mais que je diminuerais son profit, et que personne ne voudrait plus venir avec lui quand on saurait qu'un de ses voyageurs avait roulé dans le précipice.

— Hé quoi ! n'avez-vous pas deviné que j'ai la V.....? lui dis-je, je ne puis pas marcher.

J'arrivai avec ce courrier maudissant son sort jusqu'à

Altorf. J'ouvrais des yeux stupides sur tout. Je suis un grand admirateur de Guillaume Tell, quoique les écrivains ministériels de tous les pays prétendent qu'il n'a jamais existé. A Altorf, je crois, une mauvaise statue de Tell, avec un jupon de pierre, me toucha, précisément parce qu'elle était mauvaise.

Voilà donc, me disais-je avec une douce mélancolie succédant pour la première fois à un désespoir sec, voilà donc ce que deviennent les plus belles choses aux yeux des hommes grossiers. Telle était Métilde au milieu du salon de madame Traversi.

La vue de cette statue m'adoucit un peu. Je m'informai du lieu où était la chapelle de Tell.

— Vous la verrez demain.

Le lendemain, je m'embarquai en bien mauvaise compagnie : des officiers suisses faisant partie de la garde de Louis XVIII, qui se rendaient à Paris (1).

La France, et surtout les environs de Paris, m'ont toujours déplu, ce qui prouve que je suis un mauvais Français et un méchant, disait plus tard Mlle Sophie..... belle-fille de M. Cuvier.

Mon cœur se serra tout à fait en allant de Bâle à Belfort et quittant les hautes, si ce n'est les belles montagnes suisses pour l'affreuse et plate misère de la Champagne.

Que les femmes sont laides à..... (2), village où je les vis en bas bleus et avec des sabots. Mais, plus tard, je me dis : quelle politesse, quelle affabilité, quel sentiment de justice dans leur conversation villageoise!

Langres était située comme Volterre, ville qu'alors j'adorais, — elle avait été le théâtre d'un de mes exploits les plus hardis dans ma guerre contre Métilde.

Je pensai à Diderot, — fils, comme on sait, d'un coute-

(1) En note : « Ici quatre pages de descriptions de Altorf à Gersau, Lucerne. Bâle, Belfort, Langres, Paris; — occupé de moral, la description physique m'ennuie. Il y a deux ans que je n'ai écrit douze pages comme ceci. » (Str.)

(2) En blanc dans le manuscrit. (Str.)

lier de Langres. — Je songeai à *Jacques le Fataliste*, le seul de ses ouvrages que j'estime, mais je l'estime beaucoup plus que le *Voyage d'Anacharsis*, le *Traité des Etudes*, et cent autres bouquins estimés des pédants.

Le pire des malheurs, m'écriai-je, serait que ces hommes si secs, mes amis, au milieu desquels je vais vivre, devinassent ma passion, et pour une femme que je n'ai pas eue!

Je me dis cela en juin 1821, et je vois en juin 1832, pour la première fois, en écrivant ceci, que cette peur, mille fois répétée, a été, dans le fait, le principe dirigeant de ma vie pendant dix ans. C'est par là que je suis venu *à avoir de l'esprit*, chose qui était le *bloc*, la butte de mes mépris à Milan, en 1818, quand j'aimais Métilde.

J'entrai dans Paris, que je trouvai pire que laid, insultant pour ma douleur, avec une seule idée : *n'être pas deviné*.

Je me logeai à Paris, rue Richelieu, Hôtel de Bruxelles, n° 47, tenu par un M. Petit, ancien valet de chambre de M. de Damas.

La politesse, la grâce, l'à-propos de ce M. Petit, son absence de tout sentiment, son horreur pour tout mouvement de l'âme qui avait de la profondeur, son souvenir vif pour des jouissances de vanité qui avaient trente ans de date, son honneur parfait en matière d'argent, en faisaient, à mes yeux, le modèle parfait de l'ancien Français. Je lui confiai bien vite les 3.000 francs qui me restaient ; il me remit malgré moi, un bout de reçu que je me hâtai de perdre, ce qui le contraria beaucoup lorsque, quelques mois après, ou quelques semaines, je repris mon argent pour aller en Angleterre où me poussa le mortel dégoût que j'éprouvais à Paris.

J'ai bien peu de souvenirs de ces temps passionnés, les objets glissaient sur moi inaperçus, ou méprisés, quand ils étaient entrevus. Ma pensée était sur la place Belgiojoso, à Milan. Je vais me recueillir pour tâcher de penser aux maisons où j'allais.

CHAPITRE III

21 juin 1832.

L'amour me donna, en 1821, une vertu bien comique : la chasteté.

Malgré mes efforts, en août 1821, MM. Lussinge, Barot et Poitevin, me trouvant soucieux, arrangèrent une délicieuse partie de filles. Barot, à ce que j'ai reconnu depuis, est un des premiers talents de Paris pour ce genre de plaisir assez difficile. Une femme n'est femme pour lui qu'une fois : c'est la première. Il dépense trente mille francs de ses quatre-vingt mille, et, de ces trente mille, au moins vingt mille en filles.

Barot arrangea donc une soirée avec Mme Petit, une de ses anciennes maîtresses à laquelle, je crois, il venait de prêter de l'argent pour prendre un établissement (*to raise a brothel*), rue du Cadran, au coin de la rue Montmartre, au quatrième.

Nous devions avoir Alexandrine — six mois après entretenue par les Anglais les plus riches — alors débutante depuis deux mois. Nous trouvâmes, vers les huit heures du soir, un salon charmant, quoique au quatrième étage, du vin de Champagne frappé de glace, du punch chaud... Enfin parut Alexandrine conduite par une femme de chambre chargée de la surveiller ; chargée par qui? je l'ai oublié. Mais il fallait que ce fût une grande autorité que cette femme, car je vis sur le compte de la partie qu'on lui avait donné vingt francs. Alexandrine parut et surpassa toutes les attentes. C'était une fille élancée, de dix-sept à dix-huit ans, déjà formée, avec des yeux noirs que, depuis, j'ai retrouvés dans le portrait de la duchesse d'Urbin, par le Titien, à la galerie de Florence. A la couleur des cheveux près. Titien a fait son portrait. Elle était donc formée, timide, assez gaie, décente. Les yeux de mes collègues devinrent comme égarés à cette vue. Lussinge lui offre un verre de champa-

gne qu'elle refuse et disparaît avec elle. Mme Petit nous présente deux autres filles pas mal, nous lui disons qu'elle-même est plus jolie. Elle avait un pied admirable, Poitevin l'enleva. Après un intervalle effroyable, Lussinge revient tout pâle.

— A vous, Belle (*sic*). Honneur à l'arrivant! s'écria-t-on.

Je trouve Alexandrine sur un lit, un peu fatiguée, presque dans le costume et précisément dans la position de la duchesse d'Urbin, du Titien.

— Causons seulement pendant dix minutes, me dit-elle avec esprit. Je suis un peu fatiguée, bavardons. Bientôt, je retrouverai le feu de ma jeunesse.

Elle était adorable, je n'ai peut-être rien vu d'aussi joli. Il n'y avait point trop de libertinage, excepté dans les yeux qui, peu à peu, redevinrent pleins de folie, et, si l'on veut, de passion.

Je la manquai parfaitement, *fiasco* complet. J'eus recours à un dédommagement, elle s'y prêta. Ne sachant trop que faire, je voulus revenir à ce jeu de main qu'elle refusa. Elle parut étonnée, je lui dis quelques mots assez jolis pour ma position, et je sortis.

A peine Barot m'eut-il succédé que nous entendîmes des éclats de rire qui traversaient trois pièces pour arriver jusqu'à nous. Tout à coup, Mme Petit donna congé aux autres filles et Barot nous amena Alexandrine dans le simple appareil

D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

— Mon admiration pour Belle, dit-il en éclatant de rire, va faire que je l'imiterai; — je viens me fortifier avec du champagne.

L'éclat de rire dura dix minutes; Poitevin se roulait sur le tapis. L'étonnement exagéré d'Alexandrine était impayable, c'était pour la première fois que la pauvre fille était manquée.

Ces messieurs voulaient me persuader que je mourrais

de honte et que c'était là le moment le plus malheureux de ma vie. J'étais étonné et rien de plus. Je ne sais pourquoi l'idée de Metilde m'avait saisi en entrant dans cette chambre dont Alexandrine faisait un si joli ornement.

Enfin, pendant dix années, je ne suis pas allé trois fois chez les filles. Et la première après la charmante Alexandrine, ce fut en octobre ou en novembre 1827, étant pour lors au désespoir.

J'ai rencontré dix fois Alexandrine dans le brillant équipage qu'elle eut un mois après, et toujours j'ai eu un regard. Enfin, au bout de cinq à six ans, elle a pris une figure grossière, comme ses camarades.

De ce moment, je passais pour Babillan auprès des trois compagnons de vie que le hasard m'avait donnés. Cette belle réputation se répandit dans le monde, et, peu ou beaucoup, m'a duré jusqu'à ce que Mme Azur ait rendu compte de mes faits et gestes. Cette soirée augmenta beaucoup ma liaison avec Barot, que j'aime encore et qui m'aime. C'est peut-être le seul Français dans le château duquel je vais passer quinze jours avec plaisir. C'est le cœur le plus franc, le caractère le plus net, l'homme le moins spirituel et le moins instruit que je connaisse. Mais dans ces deux talents : celui de gagner de l'argent, sans jamais jouer à la Bourse, et celui de lier connaissance avec une femme qu'il voit à la promenade ou au spectacle, il est sans égal, dans le dernier surtout.

C'est que c'est une nécessité. Toute femme qui a eu des bontés pour lui devient comme un homme.

Un soir, Métilde me parlait de Mme Bignami, son amie. Elle me conta d'elle-même une histoire d'amour fort connue, puis ajouta : « Jugez de son sort; chaque soir, son amant, se sortant de chez elle, allait chez une fille. »

Or, quand j'eus quitté Milan, je compris que cette phrase morale n'appartenait nullement à l'histoire de Mme Bignami, mais était un avertissement moral à mon usage.

En effet, chaque soirée, après avoir accompagné Métilde

chez sa cousine, Mme Traversi, à laquelle j'avais refusé gauchement d'être présenté. j'allais finir la soirée chez la charmante et divine comtesse Kassera. Et par une autre sottise, cousine germaine de celle que je fis avec Alexandrine, je refusai une fois d'être l'amant de cette jeune femme, la plus aimable peut-être que j'aie connue, tout cela pour mériter, aux yeux de Dieu, que Métilde m'aimât. Je refusai, avec le même esprit et pour le même motif, la célèbre Vigano qui, un jour, comme toute sa cour descendait l'escalier, — et parmi les courtisans était cet homme d'esprit, le comte de Saurin, — laissa passer tout le monde pour me dire :

— Belle, on dit que vous êtes amoureux de moi ?

— On se trompe, répondis-je d'un grand sang-froid, sans même lui baiser la main.

Cette action indigne, chez cette femme qui n'avait que de la tête, m'a valu une haine implacable. Elle ne me saluait plus quand, dans une de ces rues étroites de Milan, nous nous rencontrions tête-à-tête.

Voilà trois grandes sottises — jamais je ne me pardonnerai la comtesse Kassera (aujourd'hui, c'est la femme la plus sage et la plus réputée du pays).

CHAPITRE IV

Voici une autre société, contraste avec celle du chapitre précédent.

En 1817, l'homme que j'ai le plus admiré à cause de ses écrits, le seul qui ait fait révolution chez moi, M. le comte de Tracy, vint me voir à l'hôtel d'Italie, place Favart. Jamais je n'ai été aussi surpris. J'adorais depuis douze ans l'Idéologie de cet homme qui sera célèbre un jour. On avait mis à sa porte un exemplaire de l'*Histoire de la Peinture en Italie*.

Il passa une heure avec moi. Je l'admirais tant que probablement je fis *fiasco* par excès d'amour. Jamais je n'ai

moins songé à avoir de l'esprit ou à être agréable. En ce temps-là, j'approchais de cette vaste intelligence, je la contemplais, étonné; je lui demandais des lumières. D'ailleurs, je ne savais pas encore avoir de l'esprit.

Cette improvisation d'un esprit tranquille ne m'est venue qu'en 1827.

M. Destutt de Tracy, pair de France, membre de l'Académie, était un petit vieillard remarquablement bien fait et à tournure élégante et singulière. Sous prétexte qu'il est aveugle, il porte habituellement une visière verte. Je l'avais vu recevoir à l'Académie par M. de Ségur, qui lui dit des sottises au nom du despotisme impérial — c'était en 1811, je crois. Quoique attaché à la cour, je fus profondément dégoûté. Nous allons tomber dans la barbarie militaire, nous allons devenir des général Grosse, me disais-je (1).

M. de Tracy, se tenant devant sa cheminée tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, avait une manière de parler qui était l'antipode de ses écrits. Sa conversation était toute en aperçus fins et élégants ; il avait horreur d'un mot énergique comme d'un jurement, et il écrit comme un maire de campagne. La simplicité énergique qu'il me semble que j'avais dans ce temps-là ne dut guère lui convenir. J'avais d'énormes favoris noirs dont Mme Doligny ne me fit honte qu'un an plus tard. Cette tête de boucher italien ne parut pas trop convenir à l'ancien colonel du règne de Louis XVI.

M. de Tracy n'a jamais voulu permettre qu'on fît son portrait. Je trouve qu'il ressemble au pape Corsini Clément tel qu'on le voit à Sainte-Marie-Majeure, dans la chapelle à gauche en entrant.

(1) Ce général, que je voyais chez madame la comtesse Daru, était un des sabreurs les plus stupides de la garde impériale — c'est beaucoup dire. Il avait l'accent provençal et brûlait surtout de sabrer les Français ennemis de l'homme qui lui donnait la pâture. Ce caractère est devenu ma bête noire, tellement que le soir de la bataille de la Moskowa, voyant à quelques pas les tentes de deux ou trois généraux de la garde, il m'échappa de dire : « Ce sont des insolents de mot illisible ! » propos qui faillit me perdre. (Note de Beyle.)

Ses manières sont parfaites, quand il n'est pas dominé par une abominable humeur noire. Je n'ai deviné ce caractère qu'en 1822. C'est un vieux don Juan — il prend de l'humeur de tout ; par exemple, dans son salon, M. de La Fayette était un peu plus grand homme que lui (même en 1821). Ensuite, ces Français n'ont pas apprécié l'*Idéologie* et la *Logique*. M. de Tracy n'a été appelé à l'Académie par ces petits rhéteurs musqués que comme auteur d'une bonne grammaire et encore durement injuriée par ce plat Ségur, père d'un fils encore plus plat (M. Philippe, qui a écrit nos malheurs de Russie pour avoir un cordon de Louis XVIII). Cet infâme Philippe de Ségur me servira d'exemple pour le caractère que j'abhorre le plus à Paris : le ministériel fidèle à l'honneur en tout, excepté les démarches décisives dans une vie.

Dernièrement, ce Philippe a joué envers le ministre Casimir Périer (voir *les Débats*, mai 1832) le rôle qui lui avait valu la faveur de ce Napoléon qu'il déserta si lâchement, et ensuite la faveur de Louis XVIII, qui se complaisait dans ce genre de gens bas. Il comprenait parfaitement leur bassesse, la rappelait par des mots fins au moment où ils faisaient quelque chose de noble. Peut-être l'ami de Favras qui attendit la nouvelle de sa pendaison pour dire à un de ses gentilshommes : « *Faites-nous servir* », se sentait-il ce caractère. Il était bien homme à s'avouer qu'il était un infâme et à rire de son infamie.

Je sens bien que le terme infâme est mal appliqué, mais cette bassesse à la Philippe Ségur a été ma bête noire. J'estime et j'aime cent fois mieux un simple galérien, un simple assassin qui a eu un moment de faiblesse et qui, d'ailleurs, mourait de..... (1) habituellement. En 1828 ou 26, le bon Philippe était occupé à faire un enfant à une veuve millionnaire qu'il avait séduite et qui a dû l'épouser (Madame G... f... e, veuve du pair de France). J'avais dîné quel-

(1) En blanc dans le manuscrit. (Str.)

quefois avec le général Philippe de Ségur, à la table de service de l'empereur. Alors, le Philippe ne parlait que de ses treize blessures, car l'animal est brave.

Il serait un héros en Russie, dans ces pays à demi-civilisés. En France, on commence à comprendre sa bassesse. Mesdames Garnett (rue Duphot, n° 12) voulaient me mener chez son frère, leur voisin, n° 14, je crois, ce à quoi je me suis toujours refusé à cause de l'historien de la campagne de Russie.

M. le comte de Ségur, grand maître des cérémonies à Saint-Cloud, en 1811, quand j'y étais, mourait de chagrin de n'être pas duc. A ses yeux c'était pis qu'un malheur, c'était une *inconvenance*.

Toutes ses idées étaient *vaines*, mais il en avait beaucoup et sur tout. Il voyait chez tout le monde et partout de la grossièreté, mais avec quelle grâce n'exprimait-il pas ses sentiments ?

J'aimais chez ce pauvre homme l'amour passionné que sa femme avait pour lui. Du reste, quand je lui parlais, il me semblait avoir affaire à un Lilliputien.

Je rencontrais M. de Ségur, grand maître des cérémonies de 1810 à 1814, chez les ministres de Napoléon. Je ne l'ai plus vu depuis la chute de ce grand homme, dont il fut une des faiblesses et un des malheurs.

Même les Dangeau de la cour de l'Empereur, et il y en avait beaucoup, par exemple mon ami le baron Martial Daru, même ces gens-là ne purent s'empêcher de rire du cérémonial inventé par M. le comte de Ségur pour le mariage de Napoléon avec Marie-Louise d'Autriche, et surtout pour la première entrevue. Quelque infatué que Napoléon fût de son nouvel uniforme de roi, il n'y put pas tenir, il s'en moqua avec Duroc, qui me le dit. Je crois que rien ne fut exécuté de ce labyrinthe de petitesses. Si j'avais ici mes papiers de Paris je joindrais ce programme aux présentes balivernes sur ma vie. C'est admirable à parcourir, on croit lire une mystification.

Je soupire en 1832 en me disant : « Voilà cependant jusqu'où la petite vanité parisienne avait fait toucher un Italien : Napoléon ! »

Où en étais-je?... Mon Dieu, comme ceci est mal écrit!

M. de Ségur était surtout sublime au Conseil d'État. Ce Conseil était respectable; ce n'était pas, en 1810, un assemblage de cuistres (1832), de Cousin, de Jacqueminot. de... (1), et d'autres plus obscurs encore.

Napoléon avait réuni, dans son Conseil, les cinquante Français les moins bêtes. Il y avait des sections. Quelquefois la section de la guerre (où j'étais apprenti sous l'admirable Gouvion de Saint-Cyr) avait affaire à la section de l'Intérieur que M. de Ségur présidait quelquefois, je ne sais comment, je crois durant l'absence de la maladie du vigoureux Regnault (comte de Saint-Jean-d'Angély).

Dans les affaires difficiles, par exemple celle de la levée des gardes d'honneur en Piémont, dont je fus un des petits rapporteurs, l'élégant, le parfait M. de Ségur, ne trouvant aucune idée avançait son fauteuil ; mais c'était par un mouvement incroyable de comique, en le saisissant entre les cuisses écartées.

Après avoir ri de son impuissance, je me disais : « Mais n'est-ce point moi qui ai tort ? C'est là le célèbre ambassadeur auprès de la Grande-Catherine, qui vola sa plume à l'ambassadeur d'Angleterre. C'est l'historien de Guillaume II ou III (2) (je ne me rappelle plus lequel, l'amant de la Lichtenau pour laquelle Benjamin Constant se battait). »

J'étais sujet à *trop respecter* dans ma jeunesse. Quand mon imagination s'emparait d'un homme, je restais stupide devant lui : *j'adorais ses défauts.*

Mais le ridicule de M. de Ségur guidant Napoléon se trouva, à ce qu'il paraît, trop fort pour ma *gallibility.*

Du reste, au comte de Ségur, grand maître des cérémonies (en cela bien différent de Philippe), on eût pu deman-

(1) En blanc dans le manuscrit. (Str.)
(2) Il s'agit de Frédéric-Guillaume II. (Str.)

der tous les procédés délicats et même dans le genre femme s'avançant jusques à l'héroïsme. Il avait aussi des mots délicats et charmants, mais il ne fallait pas qu'ils s'élevassent au-dessus de la taille lilliputienne de ses idées.

J'ai eu le plus grand tort de ne pas cultiver cet aimable vieillard de 1821 à 1830 ; je crois qu'il s'est éteint en même temps que sa respectable femme. Mais j'étais fou, mon horreur pour le *vil* allait jusqu'à la passion au lieu de m'en amuser, comme je fais aujourd'hui des actions de la cour de..... (1).

M. le comte de Ségur m'avait fait faire des compliments en 1817, à mon retour d'Angleterre, sur *Rome, Naples et Florence*, brochure que j'avais fait mettre à sa porte.

Au fond du cœur, sous le rapport moral, j'ai toujours méprisé Paris. Pour lui plaire, il fallait être, comme M. de Ségur, le grand maître.

Sous le rapport physique, Paris ne m'a jamais plu. Même vers 1803, je l'avais en horreur comme n'ayant pas de montagnes autour de lui. Les montagnes de mon pays (le Dauphiné), témoins des mouvements passionnés de mon cœur, pendant les seize premières années de ma vie, m'ont donné là-dessus un *bias* (pli, terme anglais) dont jamais je ne pus revenir.

Je n'ai commencé à estimer Paris que le 28 juillet 1830. Encore le jour des Ordonnances, à onze heures du soir, je me moquais du courage des Parisiens et de la résistance qu'on attendait d'eux, chez le comte Réal. Je crois que cet homme si gai et son héroïque fille, madame la baronne Lacuée, ne me l'ont pas encore pardonné.

Aujourd'hui, j'estime Paris. J'avoue que pour le courage il doit être placé au premier rang, comme pour la cuisine, comme pour *l'esprit*. Mais il ne m'en séduit pas davantage pour cela. Il me semble qu'il y a toujours de la *comédie* dans sa vertu. Les jeunes gens nés à Paris de pères provin-

(1) Rome, sans doute. (Str.)

ciaux et à la mâle énergie, qui est celle de faire leur fortune, me semblent des êtres *étiolés*, attentifs seulement à l'apparence extérieure de leurs habits, au bon goût de leur *chapeau gris*, à la bonne tournure de leur cravate, comme MM. Féburier, Viollet-le-Duc, etc. Je ne conçois pas un homme sans un peu de *mâle énergie*, de constance et de profondeur dans les idées, etc. Toutes choses aussi rares à Paris que le tour grossier ou même *dur*.

Mais il faut finir ici ce chapitre. Pour tâcher de ne pas mentir et de ne pas cacher mes fautes, je me suis imposé d'écrire ces souvenirs à vingt pages par séance comme une lettre. Après mon départ, on imprimera sur le manuscrit original. Peut-être ainsi parviendrai-je à la *véracité*, mais aussi il faudra que je supplie le lecteur (peut-être né ce matin dans la maison voisine) de me pardonner mes terribles digressions.

CHAPITRE VII

Quelquefois j'écrivais une date sur un livre que j'achetais et l'indication du sentiment qui me dominait. Peut-être trouverai-je quelques dates dans mes livres. Je ne sais trop comment j'eus l'idée d'aller en Angleterre. J'écrivis à M..., mon banquier, de me donner une lettre de crédit de mille francs sur Londres ; il me répondit qu'il n'avait plus à moi que cent vingt-six francs. J'avais de l'argent je ne sais où, à Grenoble peut-être, je le fis venir et je partis.

Ma première idée de Londres, me vint ainsi en 1821. Un jour, vers 1816, je crois, à Milan, je parlais de suicide avec le célèbre Brougham (aujourd'hui lord Brougham, chancelier d'Angleterre, et qui bientôt sera mort à force de travail.

— Quoi de plus désagréable, me dit M. Brougham, que l'idée que tous les journaux vont annoncer que vous vous êtes brûlé la cervelle, et ensuite entrer dans votre vie privée pour chercher les motifs?... Cela est à dégoûter de se tuer.

— Quoi de plus simple, répondis-je, que de prendre l'habitude d'aller se promener sur mer, avec les bateaux pêcheurs? Un jour de gros temps, on tombe à la mer par accident.

Cette idée de me promener en mer me séduisit. Le seul écrivain lisible pour moi était Shakespeare, je me faisais une fête de le voir jouer. Je n'avais rien vu de Shakespeare en 1817, à mon premier voyage en Angleterre.

Je n'ai aimé avec passion en ma vie que Cimarosa, Mozart et Shakespeare. A Milan, en 1820, j'avais envie de mettre cela sur ma tombe.

Je pensais chaque jour à cette inscription, croyant bien que je n'aurais de tranquillité que dans la tombe. Je voulais une tablette de marbre de la forme d'une carte à jouer (1).

ERRICO BEYLE

MILANESE

Visse, scrisse, amò

Quest' anima

Adorava

Cimaroza, Mozart è Shakespeare

M. de anni....

il .....18.

(1) Colomb a interverti l'ordre de la troisième ligne. — La pierre tombale du cimetière Montmartre porte : *scrisse, amò, visse*, ce qui est un contre-sens. (Str.)

N'ajouter aucun signe sale, aucun ornement plat, faire graver cette inscription en caractères majuscules. Je hais Grenoble, je suis arrivé à Milan en mai 1800, j'aime cette ville. Là j'ai trouvé les plus grands plaisirs et les plus grandes peines, là surtout ce qui fait la patrie, j'ai trouvé les premiers plaisirs. Là je désire passer ma vieillesse et mourir.

Que de fois, balancé sur une barque solitaire par les ondes du lac de Côme, je me disais avec délices :

Hic captabis frigus opacum !

Si je laisse de quoi faire cette tablette, je prie qu'on la place dans le cimetière d'Andilly, près Montmorency, exposée au levant. Mais surtout je désire n'avoir pas d'autre monument, rien de parisien, rien de *vaudevillique*, j'abhorre ce genre. Je l'abhorrais bien plus en 1821. L'esprit français que je trouvais dans les théâtres de Paris allait presque jusqu'à me faire m'écrier tout haut : Canaille !... Canaille !... Canaille (1) ! Je sortais après le premier acte. Quand la musique française était jointe à l'esprit français, l'*horreur* allait jusqu'à me faire faire des grimaces et me donner en spectacle. Mme de Longueville me donna un jour sa loge au théâtre Feydeau. Par bonheur, je n'y menai personne. Je m'enfuis au bout d'un quart d'heure, faisant des grimaces ridicules et faisant vœu de ne pas rentrer à Feydeau de deux ans : j'ai tenu ce serment.

Tout ce qui ressemble aux romans de Mme de Genlis, à la poésie de MM. Legouvé, Jouy, Campenon, Treneuil, m'inspirait la même horreur.

Rien de plus plat à écrire en 1832, tout le monde pense ainsi. En 1821, Lussinge se moquait de mon insupportable orgueil quand je lui montrais ma haine; il en concluait que sans doute. M. de Jouy ou M. Campenon avait fait une sanglante critique de quelques-uns de mes écrits. Un critique

(1) C'est le cri de Julien Sorel. (Str.)

qui s'est moqué de moi m'inspire un tout autre sentiment. Je rejuge, à chaque fois que je relis sa critique, qui a raison de lui ou de moi.

Ce fut, ce me semble, en septembre 1821, que je partis pour Londres. Je n'avais que du dégoût pour Paris. J'étais aveugle, j'aurais dû demander des conseils à Mme la comtesse de Tracy. Cette femme adorable et de moi aimée comme une mère, non, mais comme une ex-jolie femme, mais sans aucune idée d'amour terrestre, avait alors soixante-trois ans. J'avais repoussé son amitié par mon peu de confiance. J'aurais dû être l'ami, non l'amant de Céline. Je ne sais si j'aurais réussi alors comme amant, mais je vois clairement aujourd'hui que j'étais sur le bord de l'intime amitié. J'aurais dû ne pas repousser le renouvellement de connaissance avec Mme la comtesse Berthois (1).

J'étais au désespoir, ou, pour mieux dire, profondément dégoûté de la vie de Paris, de moi surtout. Je me trouvais tous les défauts, j'aurais voulu être un autre. J'allais à Londres chercher un remède au spleen et je l'y trouvais assez. Il fallait mettre entre moi et la vue du dôme de Milan les pièces de Shakespeare et l'acteur Kean.

Assez souvent je trouvais, dans la société, des gens qui venaient me faire compliment sur un de mes ouvrages; j'en avais fait bien peu alors. Et le compliment fait et répondu, nous ne savions que nous dire.

Les complimenteurs parisiens, s'attendant à quelque réponse de vaudeville, devaient me trouver bien gauche et peut-être bien orgueilleux. Je suis accoutumé à paraître le contraire de ce que je suis. Je regarde, et j'ai toujours regardé mes ouvrages comme des billets à la loterie. Je n'estime que d'être réimprimé en 1900. Pétrarque comptait sur son poème latin de l'*Africa* et ne songeait guère à ses sonnets.

Parmi les complimenteurs, deux me flattèrent : l'un, de

(1) Comtesse Bertrand. (Str.)

cinquante ans, grand et fort bel homme, ressemblait étonnamment à *Jupiter Mansuetus*. En 1821, j'étais encore fou du sentiment qui m'avait fait écrire, quatre ans auparavant, le commencement du second volume de l'*Histoire de la peinture*. Ce complimenteur si bel homme parlait avec l'afféterie des lettres de Voltaire; il avait été condamné à mort à Naples en 1800 ou 1799. Il s'appelait *di Fiori* et se trouve aujourd'hui le plus cher de mes amis. Nous avons été dix ans sans nous comprendre; alors je ne savais comment répondre à son petit tortillage à la Voltaire.

Le second complimenteur avait des cheveux anglais blonds superbes, bouclés. Il pouvait avoir environ trente ans et s'appelait *Edouard Edwards*, ancien mauvais sujet sur le pavé de Londres et commissaire des guerres, je crois, dans l'armée d'occupation commandée par le duc de Wellington. Dans la suite, quand j'appris qu'il avait été mauvais sujet sur le pavé de Londres, travaillant pour les journaux, visant à faire quelque calembour célèbre, je m'étonnai bien qu'il ne fût pas chevalier d'industrie. Le pauvre Edouard Edwards avait une autre qualité : il était naturellement et parfaitement brave. Tellement naturellement que lui, qui se vantait de tout avec une vanité plus que française, s'il est possible, et sans la retenue française, ne parlait jamais de sa bravoure.

Je trouvai M. Edouard dans la diligence de Calais. Se trouvant avec un auteur français, il se crut obligé de parler et fit mon bonheur. J'avais compté sur le paysage pour m'amuser. Il n'y a rien de si plat — pour moi du moins — que la route par Abbeville, Montreuil-sur-Mer, etc. Ces longues routes blanches se dessinant au loin sur un terrain platement ondulé auraient [été] mon malheur sans le bavardage d'Edwards.

Cependant les murs de Montreuil et la faïence du déjeuner me rappelèrent tout à fait l'Angleterre.

Nous voyagions avec un nommé *Smidt*, ancien secrétaire du plus petitement intrigant des hommes, M. le conseiller

d'Etat Fréville, que j'avais connu chez Mme Nardon, rue des Ménars, 4. — Ce pauvre Smidt, d'abord assez honnête, avait fini par être espion politique. M. Decazes l'envoyait dans les congrès, aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Toujours intrigant et, à la fin, je crois, volant, changeant de facteur tous les six mois, un jour Smidt me rencontra et me dit que, comme mariage de *convenance* et non d'inclination, il allait épouser la fille du maréchal Oudinot, duc de Reggio, qui, à la vérité, a un régiment de filles, et demandait l'aumône à Louis XVIII tous les six mois.

— Epousez ce soir, mon cher ami, lui dis-je tout surpris.

Mais j'appris, quinze jours après, que M. le duc Decazes, apprenant malheureusement la fortune de ce pauvre Smidt, s'était cru obligé d'écrire un mot au beau-père. Mais Smidt était assez bon diable et assez bon compagnon.

A Calais, je fis une grosse sottise. Je parlai à table d'hôte comme un homme qui n'a pas parlé depuis un an. Je fus très gai. Je m'enivrai presque de bière anglaise. Un demi-manant, capitaine anglais au petit cabotage, fit quelques objections à mes contes, je lui répondis gaiement et en bon enfant. La nuit, j'eus une indigestion horrible, la première de ma vie. Quelques jours après, *Edwards* me dit, avec mesure, chose très rare chez lui, qu'à Calais j'aurais dû répondre vertement et non gaiement au capitaine anglais.

Cette faute terrible, je l'ai commise une autre fois en 1813, à Dresde, envers M..., depuis fou. Je ne manque point de bravoure, une telle chose ne m'arriverait plus aujourd'hui. Mais, dans ma jeunesse, quand j'improvisais, j'étais fou. Toute mon attention était à la beauté des images que j'essayais de rendre. L'avertissement de M. Edwards fut pour moi comme le chant du coq pour saint Pierre. Pendant deux jours nous cherchâmes le capitaine anglais dans toutes les infâmes tavernes que ces sortes de gens fréquentent près de la Tour, ce me semble.

Le second jour, je crois, Edwards me dit avec mesure,

politesse et même élégance : « Chaque nation, voyez-vous, met de certaines façons à se battre ; notre manière à nous, Anglais, est baroque, etc. »

Enfin le résultat de toute cette philosophie était de me prier de le laisser parler au capitaine qui, il y avait dix à parier contre cent, malgré l'éloignement national pour les Français, n'avait nullement eu l'intention de m'offenser, etc. Mais enfin, si l'on se battait, Edwards me suppliait de permettre qu'il se battît à ma place. — Est-ce que vous vous f...z de moi ? lui dis-je.

Il y eut des paroles dures, mais enfin il me convainquit qu'il n'y avait de sa part qu'excès de zèle et nous nous remîmes à chercher le capitaine. Deux ou trois fois, je sentis tous les poils de mes bras se hérisser sur moi, croyant reconnaître le capitaine. J'ai pensé depuis que la chose m'eût été difficile sans Edwards, — j'étais ivre de gaieté, de bavardage et de bière à Calais. Ce fut la première infidélité au souvenir de Milan.

Londres me toucha beaucoup à cause des promenades le long de la Tamise vers *Little Chelsea*. Il y avait là de petites maisons garnies de rosiers qui furent pour moi la véritable élégie. Ce fut la première fois que ce genre fade me toucha.

Je comprends aujourd'hui que mon âme était toujours bien malade. J'avais une horreur presque hydrophobique à l'aspect de tout être grossier. La conversation d'un gros marchand de province grossier m'hébétait et me rendait malheureux pour tout le reste de la journée, par exemple, le riche banquier Charles Durand de Grenoble, qui me parlait avec amitié. Cette disposition d'enfance, qui m'a donné tant de moments noirs de quinze à vingt-cinq ans, revenait avec force. J'étais si malheureux que j'aimais les figures connues. Toute figure nouvelle, qui dans l'état de santé m'amuse, alors m'importunait.

Le hasard me conduisit à Tavistock Hotel, Covent-Garden. C'est l'hôtel des gens-aisés qui, de la province, vien-

nent à Londres. Ma chambre, toujours ouverte dans ce pays de vol avec impunité, avait huit pieds de large et dix de long. Mais, en revanche, on allait déjeuner dans un salon qui pouvait avoir cent pieds de long, trente de large et vingt de haut. Là, on mangeait tout ce qu'on voulait et tant qu'on voulait pour deux shillings. On nous faisait des beefsteaks à l'infini, ou l'on plaçait devant vous un morceau de bœuf rôti de quarante livres avec un couteau bien tranchant.

Ensuite venait le thé pour cuire toutes ces viandes. Ce salon s'ouvrait en arcades sur la place de Covent-Garden. Je trouvais là tous les matins une trentaine de bons Anglais marchant avec gravité, et beaucoup avec l'air malheureux. Il n'y avait ni affectation, ni fatuité françaises et bruyantes. Cela me convint, j'étais moins malheureux dans ce salon. Le déjeuner me faisait toujours passer non pas une heure ou deux comme une diversion, mais une bonne heure.

J'appris à lire machinalement les journaux anglais, qui au fond ne m'intéressaient point. Plus tard, en 1826, j'ai été bien malheureux sur cette même place de Covent-Garden au Ouakum Hôtel, ou quelque nom aussi disgracieux, à l'angle opposé à Tavistock. De 1826 à 1832, je n'ai pas eu de malheurs.

On ne donnait point encore Shakespeare le jour de mon arrivée à Londres; j'allai à Haymarket qui, ce me semble, était ouvert. Malgré l'air malheureux de la salle, je m'y amusai assez.

She stoops to conquer, comédie de Goldsmith, m'amusa infiniment à cause du jeu des joues de l'acteur qui faisait le mari de miss Richland, qui s'abaissait pour conquérir : c'est un peu le sujet des *Fausses Confidences* de Marivaux. Une jeune fille à marier se déguise en femme de chambre; ce beau stratagème m'amusa fort.

Le jour, j'errais dans les environs de Londres, j'allais souvent à Richmond.

Cette fameuse terrasse offre le même mouvement de ter-

rain que Saint-Germain-en-Laye. Mais la vue plonge de moins haut peut-être, sur des prés d'une charmante verdure parsemée de grands arbres vénérables par leur antiquité. On n'aperçoit, au contraire, du haut de la terrasse de Saint-Germain, que du sec et du rocailleux. Rien n'est égal à cette fraîcheur du vert en Angleterre et à la beauté de ces arbres : les couper serait un crime et un déshonneur, tandis qu'au plus petit besoin d'argent, le propriétaire français vend les cinq ou six grands chênes qui sont dans son domaine. La vue de Richmond, celle de Windsor, me rappelaient ma chère Lombardie, les monts de Brianza, Derio, Como, la Cadenabbia, le sanctuaire de Varèse, beaux pays où se sont passés mes beaux jours.

J'étais si fou dans ces moments de bonheur que je n'ai presque aucun souvenir distinct; tout au plus quelque date pour marquer, sur un livre nouvellement acheté, l'endroit où je l'avais lu. La moindre remarque marginale fait que si je relis jamais ce livre, je reprends le fil de mes idées et *vais en avant*. Si je ne trouve aucun souvenir en relisant un livre, le travail est à recommencer.

Un soir, assis sur le pont qui est au bas de la terrasse de Richmond, je lisais les *Mémoires de Mme Hutchinson ;* c'est l'une de mes passions.

— Mr. Bell ! dit un homme en s'arrêtant droit devant moi.

C'était M. B... — que j'avais vu en Italie, chez lady Jersey, à Milan. M. B..., homme très fin, de quelque cinquante ans, sans être précisément de la bonne compagnie, y était admis; — en Angleterre, les classes sont marquées, comme aux Indes, au pays des parias; voyez *la Chaumière Indienne*.

— Avez-vous vu lady Jersey ?

— Non; je la connaissais trop peu à Milan; et l'on dit que vous autres, voyageurs anglais, êtes un peu sujets à perdre la mémoire en repassant la Manche.

— Quelle idée ! Allez-y.

— Etre reçu froidement, n'être pas reconnu me ferait beaucoup plus de peine que ne pourrait me faire plaisir la réception la plus empressée.

— Vous n'avez pas vu MM. Hobhouse, Brougham ?

Même réponse.

M. B..., qui avait toute l'activité d'un diplomate, me demanda beaucoup de nouvelles de France. Les jeunes gens de la petite bourgeoisie, bien élevés et ne sachant où se placer, trouvant partout devant eux les protégés de la Congrégation, renverseront la Congrégation et, par occasion, les Bourbons. (Ceci ayant l'air d'une prédiction, je laisse au lecteur bénévole toute liberté de n'y pas croire.)

J'ai placé cette phrase pour ajouter que mon extrême dégoût de tout ce dont je parlais me donna apparemment cet air malheureux sans lequel on n'est pas considéré en Angleterre.

Quand M. B... comprit que je connaissais M. de La Fayette, M. de Tracy :

— Eh ! me dit-il avec l'air du plus profond étonnement, *vous n'avez pas donné plus d'ampleur à votre voyage !* Il dépendait de vous de dîner deux fois la semaine chez lord Holland, chez lady A...

— Je n'ai même pas dit à Paris que je venais à Londres. Je n'ai qu'un objet : voir jouer les pièces de Shakespeare.

Quand M. B... m'eut bien compris, il crut que j'étais devenu fou. La première fois que j'allai au bal d'Almack, mon banquier, voyant mon billet d'admission, il me dit avec un soupir :

— Il y a vingt-deux ans, monsieur, que je travaille pour aller à ce bal, où vous serez dans une heure !

La société, étant divisée par bandes comme un bambou, la grande affaire d'un homme est de monter dans la classe supérieure à la sienne, et tout l'effort de cette classe est de l'empêcher de monter.

Je n'ai trouvé ces mœurs en France qu'une fois : c'est quand les généraux de l'ancienne armée de Napoléon, qui

s'étaient vendus à Louis XVIII, essayaient à force de bassesses de se faire admettre dans le salon de Mme de Talaru et autres du faubourg Saint-Germain. Les humiliations que ces êtres vils empochaient chaque jour rempliraient cinquante pages.

Le pauvre Amédée de Pastoret, s'il écrivait jamais ses souvenirs, en aurait de belles à raconter.

Hé bien! je ne crois pas que les jeunes gens qui firent leur droit en 1832 aient eu, eux, à supporter de telles humiliations. Ils feront une bassesse, une scélératesse, si l'on veut, commise en un jour, mais se faire assassiner ainsi, à coups d'épingles, par le mépris, c'est ce qui est hors nature pour qui n'est pas né dans les salons de 1780, ressuscités de 1804 à 1830.

Cette bassesse, qui supporte tout de la femme d'un cordon bleu (Mme de Talaru), ne paraîtra plus que parmi les jeunes gens nés à Paris. Et Louis-Philippe prend trop peu de consistance pour que de tels salons se reforment de longtemps à Paris.

Probablement le Reforme-Bill va faire cesser, en Angleterre, la fabrique de gens tels que M. B..., qui ne me pardonna jamais de n'avoir pas donné plus d'*ampleur* à mon voyage. Je ne me doutais pas, en 1821, d'une objection que j'ai comprise à mon voyage de 1826, — les dîners et les bals de l'aristocratie coûtent un argent fou et le plus mal dépensé du monde.

J'eus une obligation à M. B..., il m'apprit à revenir de Richemond à Londres par eau, c'est un voyage délicieux.

Enfin le..... (1) 1821, on afficha *Othello* par Kean. Je faillis être écrasé avant d'atteindre mon billet de parterre. Les moments d'attente de la queue me rappelèrent vivement les beaux jours de ma jeunesse quand nous nous faisions écraser en 1800 pour voir la première de *Pinto* (germinal an VIII).

(1) En blanc dans le manuscrit. (Str.)

Le malheureux qui veut un billet à Covent-Garden est engagé dans des passages tortueux, larges de trois pieds, et garnis de planches que le frottement des habits des patients a rendues parfaitement lisses.

La tête remplie d'idées littéraires, ce n'est qu'engagé dans ces affreux passages et quand la colère m'eut donné une force supérieure à celle de mes voisins que je me dis : Tout plaisir est impossible ce soir pour moi. Quelle sottise de ne pas acheter d'avance un billet de loge!

Heureusement, à peine dans le parterre, les gens avec qui j'avais fait le coup d'épaule me regardèrent d'un air bon et ouvert. Nous nous dîmes quelques mots bienveillants sur les peines passées; n'étant plus en colère, je fus tout à mon admiration pour Kean, que je ne connaissais que par les hyperboles de mon compagnon de voyage Edouard Edwards. Il paraît que Kean est un héros d'estaminet, un crâne de mauvais ton.

Je l'excusais facilement : s'il fût né riche ou dans une famille de bon ton, il ne serait pas Kean, mais quelque fat bien froid. La politesse des hautes classes de France, et probablement d'Angleterre, *proscrit toute énergie*, et l'use, si elle existait par hasard. Parfaitement poli et parfaitement pur de toute énergie, tel est l'être que je m'attendais à voir, quand on annonçait, chez M. de Tracy, M. de Syon ou tout autre jeune homme du faubourg Saint-Germain. Et encore je n'étais pas bien placé en 1821 pour juger de toute l'insignifiance de ces êtres étiolés. M. de Syon, qui vient chez le général Lafayette, qui est allé en Amérique à sa suite, je crois, doit être un monstre d'énergie dans le salon de Mme de la Trémoille.

Grand Dieu ! Comment est-il possible d'être aussi insignifiant! comment peindre de telles gens! Questions que je me faisais pendant l'hiver de 1830, en étudiant ces jeunes gens. Alors leur grande affaire était la peur que leurs cheveux arrangés de façon à former un bourrelet d'un côté du front à l'autre ne vinssent à tomber.

Forme me : (Je suis un peu découragé par le manque absolu de dates. L'imagination se perd à courir après les dates au lieu de se figurer les objets.)

Mon plaisir en voyant Kean fut mêlé de beaucoup d'étonnement. Les Anglais, peuple *fâché*, ont des gestes fort différents des nôtres pour exprimer les mêmes mouvements de l'âme.

Le baron de Lussinge et l'excellent Barot vinrent me rejoindre à Londres; peut-être Lussinge y était venu avec moi.

J'ai un talent malheureux pour communiquer mes goûts; souvent, en parlant de mes maîtresses à mes amis, je les ai rendus amoureux, ou, ce qui est bien pis, j'ai rendu ma maîtresse amoureuse de l'ami que j'aimais réellement. C'est ce qui m'est arrivé pour Mme Azur et Mérimée. J'en fus au désespoir pendant quatre jours. Le désespoir diminuant, j'allai prier Mérimée d'épargner ma douleur pendant quinze jours. — Quinze mois, me répondit-il, je n'ai aucun goût pour elle. J'ai vu ses bas plissés sur sa jambe en *garande* (français de Grenoble).

Barot qui fait les choses avec règle et raison, comme un négociant, nous engagea à prendre un valet de place. C'était un petit fat anglais. Je les méprise plus que les autres; la mode chez eux n'est pas un plaisir, mais un devoir sérieux, auquel il ne faut pas manquer.

J'avais du bon sens pour tout ce qui n'avait pas rapport à certains souvenirs, je sentis sur-le-champ le ridicule des quarante-huit heures de travail de l'ouvrier anglais. Le pauvre Italien, tout déguenillé, est bien plus près du bonheur. Il a le temps de faire l'amour, il se livre quatre-vingts ou cent fois par an à une religion d'autant plus amusante qu'elle lui fait peur, etc.

Mes compagnons se moquèrent rudement de moi. Mon paradoxe devint vérité à vue d'œil, et sera bien commun en 1840. Mes compagnons me trouvaient fou tout à fait quand j'ajoutais : Le travail exorbitant et accablant de l'ou-

vrier anglais nous venge de Waterloo et de quatre coalitions. Nous, nous avons enterré nos morts, et nos survivants sont plus heureux que les Anglais. Toute leur vie, Barot et Lussinge me croiront une mauvaise tête. Dix ans après, je cherche à leur faire honte : Vous pensez aujourd'hui comme moi, à Londres en 1821. Ils nient, et la réputation de mauvaise tête me reste. Qu'on juge de ce qui m'arrivait quand j'avais le malheur de parler littérature. Mon cousin Colomb m'a cru longtemps réellement envieux, parce que je lui disais que le *Lascaris* de M. Villemain était ennuyeux à dormir debout. Qu'était-ce, grand Dieu! quand j'abordais les principes généraux!

Un jour que je parlais de travail anglais, le petit fat qui nous servait de valet de place prétendit son honneur national offensé.

— Vous avez raison, lui dis-je, mais nous sommes malheureux : nous n'avons plus de connaissances agréables.

— Monsieur, je ferai votre affaire. Je ferai le marché moi-même... (1). Ne vous adressez pas à d'autres, on vous rançonnerait, etc.

Mes amis riaient. Ainsi, pour me moquer de l'honneur du fat, je me trouvais engagé dans une partie de filles. Rien de plus maussade et repoussant que les détails du marché que notre homme nous fit essuyer le lendemain en nous montrant Londres.

D'abord, nos jeunes filles habitaient un quartier perdu — Westminster Road, — admirablement disposé pour que quatre matelots souteneurs puissent rosser des Français. Quand nous en parlâmes à un ami anglais :

— Gardez-vous bien de ce guet-apens! nous dit-il.

Le fat ajoutait qu'il avait longuement marchandé pour nous faire donner du thé le matin en nous levant. Les filles ne voulaient pas accorder leurs bonnes grâces et leur thé pour vingt et un shillings; mais enfin elles avaient consenti. Deux ou trois Anglais nous dirent :

(1) En blanc dans le manuscrit. (Str.)

— Jamais un Anglais ne donnerait dans un tel piège. Savez-vous qu'on vous mènera à une lieue de Londres?

Il fut bien convenu entre nous que nous n'irions pas. Le soir venu, Barot me regarda. Je le compris.

— Nous sommes forts, lui dis-je, nous avons des armes.

Lussinge n'osa jamais venir. Nous prîmes un fiacre. Barot et moi, nous passâmes le pont de Westminster. Ensuite le fiacre nous engagea dans des rues sans maisons, entre des jardins.

Barot riait.

— Si vous avez été si brillant avec Alexandrine dans une maison charmante, au centre de Paris, que n'allez-vous pas faire ici?

J'avais un dégoût profond ; sans l'ennui de l'après-dînée à Londres quand il n'y a pas de spectacle, comme c'était le cas ce jour-là, et sans la petite pointe de danger, jamais Westminster Road ne m'aurait vu. Enfin, après avoir été deux ou trois fois sur le point de verser dans de prétendues rues sans pavé, ce me semble, le fiacre, jurant, nous arrêta devant une maison à trois étages qui, tout entière, pouvait avoir vingt-cinq pieds de haut. De la vie, je n'ai vu quelque chose de si petit.

Certainement, sans l'idée du danger, je ne serais pas entré ; je m'attendais à voir trois infâmes salopes. Elles étaient trois petites filles, avec de beaux cheveux châtains, un peu timides, très empressées, fort pâles.

Les meubles étaient de la petitesse la plus ridicule. Barot est gros et grand ; nous ne trouvions pas à nous asseoir, exactement parlant : les meubles avaient l'air faits pour des poupées.

Nous avions peur de les écraser. Nos petites filles virent notre embarras, le leur s'accrut. Nous ne savions que dire absolument. Heureusement Barot eut l'idée de parler jardin.

— Oh ! nous avons un jardin, dirent-elles, avec non pas de l'orgueil, mais enfin un peu de joie d'avoir quelque objet

de luxe à montrer. Nous descendîmes au jardin avec des chandelles pour le voir; il avait vingt-cinq pieds de long et dix de large. Barot et moi partîmes d'un éclat de rire. Là, étaient tous les instruments d'économie domestique de ces pauvres filles, le petit cuvier pour faire la lessive, avec un appareil elliptique pour brasser elles-mêmes leur bière.

Je fus touché et Barot dégoûté. Il me dit en français : payons-les et décampons.

— Elles vont être si humiliées, lui dis-je.

— Bah ! vous les connaissez bien ! elles enverront chercher d'autres pratiques, s'il n'est pas trop tard, ou leurs amants, si les choses se passent comme en France.

Ces vérités ne firent aucune impression sur moi. Leur misère, tous ces petits meubles bien propres et bien vieux m'avaient touché. Nous n'avions pas fini de prendre le thé que j'étais intime avec elles au point de leur confier en mauvais anglais notre crainte d'être assassinés. Cela les déconcerta beaucoup.

— Mais enfin, ajoutai-je, la preuve que nous vous rendons justice, c'est que je vous raconte tout cela.

Nous renvoyâmes le fat. Alors je fus comme avec des amis tendres que je reverrais après un voyage d'un an.

Ce qu'il y a de déplaisant, c'est que, pendant mon séjour en Angleterre, j'étais malheureux quand je ne pouvais pas finir mes soirées dans cette maison.

Aucune porte ne fermait, autre sujet de soupçons quand nous allâmes nous coucher. Mais à quoi eussent servi des portes et de bonnes serrures ! Partout avec un coup de poing on eût enfoncé les petites séparations en briques. Tout s'entendait dans cette maison. Barot, qui était monté au second dans la chambre au-dessus de la mienne, me cria :

— Si l'on vous assassine, appelez-moi !

Je voulus garder de la lumière ; la pudeur de ma nouvelle amie, d'ailleurs si soumise et si bonne, n'y voulut jamais consentir. Elle eut un mouvement de peur bien mar-

qué, quand elle me vit étaler mes pistolets et mon poignard sur la table de nuit placée du côté du lit, opposé à la porte. Elle était charmante, petite, bien faite, pâle.

Personne ne nous assassina. Le lendemain, nous les tînmes quittes de leur thé, nous envoyâmes chercher Lussinge par le valet de place en lui recommandant d'arriver avec des viandes froides, du vin. Il parut bien vite escorté d'un excellent déjeuner, et tout étonné de notre enthousiasme.

Les deux sœurs envoyèrent chercher une de leurs amies. Nous leur laissâmes du vin et des viandes froides, dont la beauté avait l'air de surprendre ces pauvres filles.

Elles crurent que nous nous moquions d'elles, quand nous leur dîmes que nous reviendrions. Miss.., mon amie, me dit à part :

— Je ne sortirais pas, si je pouvais espérer que vous reviendrez ce soir. Mais notre maison est trop pauvre pour des gens comme vous.

Je ne pensai, toute la journée, qu'à la soirée bonne, douce, tranquille (*full of snugness*), qui m'attendait. Le spectacle me parut long. Barot et Lussinge voulurent voir toutes les demoiselles effrontées qui remplissaient le foyer de Covent-Garden. Enfin, Barot et moi, nous arrivâmes dans notre petite maison. Quand ces demoiselles virent déballer des bouteilles de claret et de champagne, les pauvres filles ouvrirent de grands yeux. Je croirais assez qu'elles ne s'étaient jamais trouvées vis-à-vis une bouteille non déjà entamée de *real champaign*, champagne véritable.

Heureusement le bouchon du nôtre sauta; elles furent parfaitement heureuses, mais leurs transports étaient tranquilles et décents. Rien de plus décent que toute leur conduite. — Nous savions déjà cela.

Ce fut la première consolation réelle et intime au malheur qui empoisonnait tous mes moments de solitude. On voit bien que je n'avais que vingt ans, en 1821. Si j'en avais eu trente-huit, comme semblait le prouver mon extrait de

baptême, j'aurais pu essayer de trouver cette consolation auprès des femmes honnêtes de Paris qui me marquaient de la sympathie. Je doute cependant quelquefois que j'eusse pu y réussir. Ce qui s'appelle air du grand monde, ce qui fait que Mme de Marmier a l'air différent de Mme Edwards me semble souvent damnable affectation et pour un instant ferme hermétiquement mon cœur. Voilà un de mes grands malheurs, l'éprouvez-vous comme moi ? Je suis mortellement choqué des plus petites nuances.

Un peu plus ou un peu moins des façons du grand monde fait que je m'écrie intérieurement : *Bourgeoise !* ou *poupée du boulevard Saint-Germain !* et à l'instant je n'ai plus que du dégoût ou de *l'ironie* au service du prochain.

On peut connaître tout, excepté soi-même : « Je suis bien loin de croire tout connaître, » ajouterait un homme poli du noble faubourg attentif à garder toutes les avenues contre le ridicule. Mes médecins, quand j'ai été malade, m'ont toujours traité avec plaisir comme étant un monstre, pour *l'irritabilité* nerveuse. Une fois, une fenêtre ouverte dans la chambre voisine dont la porte était fermée me faisait froid. La moindre odeur (excepté les mauvaises) affaiblit mon bras et ma jambe gauche, et me donne envie de tomber de ce côté.

— Mais c'est de l'égotisme abominable que tous ces détails !

— Sans doute, et qu'est ce livre, autre chose qu'un abominable égotisme ! A quoi bon étaler de la grâce de pédant comme M. Villemain dans un article d'hier sur l'arrestation de M. de Chateaubriand ?

Si ce livre est ennuyeux, au bout de deux ans il enveloppera le beurre chez l'épicier ; s'il n'ennuie pas, on verra que l'égotisme, *mais sincère*, est une façon de peindre ce cœur humain dans la connaissance duquel nous avons fait des pas de géant depuis 1721, époque des *Lettres persanes* de ce grand homme que j'ai tant étudié : Montesquieu.

Le progrès est quelquefois si étonnant que Montesquieu en paraît grossier (1).

Je me trouvais si bien de mon séjour à Londres depuis que toute la soirée je pouvais être bonhomme, en mauvais anglais, que je laissai repartir pour Paris le baron, appelé par son bureau, et Barot, appelé par ses affaires de Bacarat et de Cardes. Leur société m'était cependant fort agréable. Nous ne parlions pas beaux-arts, ce qui a toujours été ma pierre d'achoppement avec mes amis. Les Anglais sont, je crois, le peuple du monde le plus obtus, le plus barbare. Cela est au point que je leur pardonne les infamies de Sainte-Hélène.

Ils ne les sentaient pas. Certainement, en le payant, un Italien, un Allemand même, se serait figuré le maître de Napoléon. Ces honnêtes Anglais, sans cesse *côtoyés* par l'abîme du danger de mourir de faim s'ils oublient un instant de travailler, chassaient l'idée de Sainte-Hélène, comme ils chassent l'idée de Raphaël comme propre à leur faire *perdre du temps*, et voilà tout.

A nous trois : moi pour la rêverie et la connaissance de Say et de Smith (Adam), le baron de Lussinge pour le mauvais côté à voir en tout, Barot pour le travail (qui change une livre d'acier valant douze francs en trois quarts de livres de ressorts de montres, valant dix mille francs), nous formions un voyageur complet.

Quand je fus seul, l'honnêteté de la famille anglaise qui a dix mille francs de rente se battit dans mon cœur avec la démoralisation complète de l'Anglais, qui, ayant des goûts chers, s'est aperçu que, pour les satisfaire, il faut se vendre au gouvernement. Le Philippe de Ségur anglais est pour moi, à la fois, l'être le plus vil et le plus absurde à écouter.

(1) Je suis heureux en écrivant ceci. Le travail officiel m'a occupé en quelque façon jour et nuit depuis trois jours (juin 1832). Je ne pourrais reprendre à quatre heures — mes lettres aux ministres cachetées — un ouvrage d'imagination. — Je fais ceci aisément sans autre peine et plan que : *me souvenir* . (Note de Beyle.)

Je partis sans savoir, à cause du combat de ces deux idées, s'il fallait désirer une *Terreur* qui nettoierait l'étable d'Augias en Angleterre.

La fille pauvre chez laquelle je passais les soirées m'assurait qu'elle mangerait des pommes et ne me coûterait rien si je voulais l'emmener en France.

J'aurais évité bien des moments d'un noir diabolique. Pour mon malheur, l'affectation m'étant tellement antipathique, il m'est plus difficile d'être simple, sincère, bon, en un mot, parfaitement Allemand avec une femme française.

Un jour, on annonça qu'on pendait huit pauvres diables. A mes yeux, quand on pend un voleur ou un assassin en Angleterre, c'est l'aristocratie qui s'immole une victime à sa sûreté, car c'est elle qui l'a forcé à être scélérat, etc. Cette vérité, si paradoxale aujourd'hui, sera peut-être un lieu commun quand on lira mes bavardages.

Je passai la nuit à me dire que c'est le devoir du voyageur de voir ces spectacles et l'effet qu'ils produisent sur le peuple qui est resté de son pays (*who has raciness*).

Le lendemain, quand on m'éveilla, à huit heures, il pleuvait à verse. La chose à laquelle je voulais me forcer était si pénible que je me souviens encore du combat. Je ne vis point ce spectacle atroce.

PRÉFACES

LETTRES

ÉCRITES DE VIENNE EN AUTRICHE SUR LE CÉLÈBRE COMPOSITEUR J^h HAYDN, SUIVIES D'UNE VIE DE MOZART, ET DE CONSIDÉRATIONS SUR MÉTASTASE ET L'ÉTAT PRÉSENT DE LA MUSIQUE EN FRANCE ET EN ITALIE.

Edition de 1814

J'étais à Vienne en 1808. J'écrivis à un ami quelques lettres sur le célèbre compositeur Haydn, dont un hasard heureux m'avait procuré la connaissance huit ou dix années auparavant. De retour à Paris, je trouve que mes lettres ont eu un petit succès, qu'on a pris la peine d'en faire des copies. Je suis tenté de devenir aussi un auteur, et de me voir imprimer tout vif. J'ajoute donc quelques éclaircissements, j'efface quelques répétitions, et je me présente aux amis de la musique, sous la forme d'un petit in-8°.

Note ajoutée pour l'édition de 1817.

Lorsque l'auteur se détermina, en 1814, à relire sa correspondance et à en faire une brochure, il cherchait quelques distractions à des chagrins très graves, et ne prit pas la précaution d'écrire à Paris pour avoir du succès. Ainsi, aucun journal n'annonça ce petit ouvrage, mais en Angleterre il a eu les honneurs d'une traduction (1) et les revues les

(1) Chez Murray, 1817, 496 pages avec des notes savantes. (H. B.)

plus estimées ont bien voulu discuter les idées de l'auteur. Voici sa réponse :

J'ai cherché à analyser le sentiment que nous avons en France pour la musique. Une première difficulté, c'est que les sensations que nous devons à cet art enchanteur sont extrêmement difficiles à rappeler par des paroles.

Je me suis aperçu que, pour donner quelque agrément à l'analyse philosophique que j'avais entreprise, il fallait écrire les vies d'Haydn, de Mozart et de Métastase. Haydn m'offrait tous les genres de musique instrumentale ; Mozart, sans cesse comparé à son illustre rival Cimarosa, donnait les deux genres de musique dramatique : celle où la voix est tout, et celle où la voix ne fait presque que nommer les sentiments que les instruments réveillent avec une si charmante puissance.

La vie de Métastase amenait naturellement l'examen de ce que doivent être les poèmes destinés à conduire l'imagination, cette folle de la maison, dans les contrées romantiques que la musique rend visibles aux âmes qu'elle entraîne.

Il me semble que la première loi que le dix-neuvième siècle impose à ceux qui se mêlent d'écrire, c'est la clarté. Une autre considération m'en faisait un devoir.

Nous parlons beaucoup musique en France, et rien dans notre éducation ne nous prépare à en juger. Car, c'est une chose reconnue que, plus un homme est fort sur un instrument, moins il sent les effets du charme qu'il fait naître. Son âme est ailleurs, et il n'admire que le difficile. J'ai pensé que les jeunes femmes qui entrent dans le monde trouveraient avec plaisir, en un seul volume, tout ce qu'il faut savoir sur cet objet.

Dans l'analyse de sentiments aussi délicats, l'essentiel est de ne rien outrer. Ceci me convenait parfaitement, le talent de l'éloquence, que je n'avais point, eût été déplacé dans un tel ouvrage.

Ile de Wight, le 16 septembre 1817.

ROME, NAPLES ET FLORENCE

Cette esquisse est un ouvrage naturel. Chaque soir, j'écrivais ce qui m'avait le plus frappé. J'étais souvent si fatigué que j'avais à peine le courage de prendre mon papier. Je n'ai presque rien changé à ces phrases incorrectes, mais inspirées par les objets qu'elles décrivent; sans doute beaucoup d'expressions manquent de mesure.

La musique est le seul art qui vive encore en Italie. Excepté un homme unique, il y a là des peintres et des sculpteurs, comme il y en a à Paris et à Londres. La musique, au contraire, a encore un peu de ce feu créateur qui anima successivement, en ce pays, la poésie, la peinture, et enfin les Pergolèse et les Cimarosa. Ce feu divin fut allumé jadis par la liberté et les mœurs grandioses des républiques du moyen-âge.

On verra la progression naturelle des sentiments de l'auteur. D'abord il veut s'occuper de musique : la musique est la peinture des passions. Il voit les mœurs des Italiens; de là il passe aux gouvernements qui font naître les mœurs; de là à l'influence d'un homme sur l'Italie. Telle est la malheureuse étoile de notre siècle, l'auteur ne voulait que s'amuser, et son tableau finit par être noirci des tristes scènes de la politique.

DE L'AMOUR

PREMIÈRE PRÉFACE (1)

Cet ouvrage n'a eu aucun succès ; on l'a trouvé inintelligible, non sans raison. Aussi, dans cette nouvelle édition, l'auteur a-t-il cherché surtout à rendre ses idées avec clarté. Il a raconté comment elles lui étaient venues ; il a fait une préface, une introduction, tout cela pour être clair ; et, mal-

(1) Pour la deuxième édition. Mai 1826.

gré tant de soins, sur cent lecteurs qui ont lu *Corinne*, il n'y en a pas quatre qui comprendront ce livre-ci.

Quoiqu'il traite de l'amour, ce petit volume n'est point un roman, et surtout n'est pas amusant comme un roman. C'est tout uniment une description exacte et scientifique d'une sorte de folie très rare en France. L'empire des convenances, qui s'accroît tous les jours, plus encore par l'effet de la crainte du ridicule qu'à cause de la pureté de nos mœurs, a fait du mot qui sert de titre à cet ouvrage une parole qu'on évite de prononcer toute seule, et qui peut même sembler choquante. J'ai été forcé d'en faire usage, mais l'austérité scientifique du langage me met, je pense, à l'abri de tout reproche à cet égard.

. . . . . .

Je connais un ou deux secrétaires de légation qui, à leur retour, pourront me rendre ce service. Jusque-là que pourrais-je dire aux gens qui nient les faits que je raconte? Les prier de ne pas m'écouter.

On peut reprocher de l'*égotisme* à la forme que j'ai adoptée. On permet à un voyageur de dire : « J'étais à New-York, de là *je* m'embarquai pour l'Amérique du sud, *je* remontai jusqu'à Santa-Fé de Bogota. Les cousins et les moustiques *me* désolèrent pendant la route, et *je* fus privé, pendant trois jours, de l'usage de l'œil droit. »

On n'accuse point ce voyageur d'aimer à parler de soi ; on lui pardonne tous ces *je* et tous ces *moi*, parce que c'est la manière la plus claire et la plus intéressante de raconter ce qu'il a vu.

C'est pour être clair et pittoresque, s'il le peut, que l'auteur du présent voyage dans les régions peu connues du cœur humain dit : « J'allai avec madame Gherardi aux mines de sel de Hallein... La princesse Crescenzi me disait à Rome... Un jour, à Berlin, je vis le beau capitaine L... » Toutes ces petites choses sont réellement arrivées à l'auteur, qui a passé quinze ans en Allemagne et en Italie. Mais, plus curieux que sensible, jamais il n'a rencontré la moindre

aventure, jamais il n'a éprouvé aucun sentiment personnel qui mérität d'être raconté ; et, si on veut lui supposer l'orgueil de croire le contraire, un orgueil plus grand l'eût empêché d'imprimer son cœur et de le vendre au public pour six francs, comme ces gens qui, de leur vivant, impriment leurs Mémoires.

En 1822, lorsqu'il corrigeait les épreuves de cette espèce de voyage moral en Italie et en Allemagne, l'auteur, qui avait décrit les objets le jour où il les avait vus, traita le manuscrit, qui contenait la description circonstanciée de toutes les phases de la maladie de l'âme nommée *amour*, avec ce respect aveugle que montrait un savant du quatorzième siècle pour un manuscrit de Lactance ou de Quinte-Curce qu'on venait de déterrer. Quand l'auteur rencontrait quelque passage obscur, et, à vrai dire, souvent cela lui arrivait, il croyait toujours que c'était le *moi* d'aujourd'hui qui avait tort. Il avoue que son respect pour l'ancien manuscrit est allé jusqu'à imprimer plusieurs passages qu'il ne comprenait plus lui-même. Rien de plus fou pour qui eût songé aux suffrages du public ; mais l'auteur, revoyant Paris après de longs voyages, croyait impossible d'obtenir un succès sans faire des bassesses après des journaux. Or, quand on fait tant que de faire des bassesses, il faut les réserver pour le premier ministre. Ce qu'on appelle un succès étant hors de la question, l'auteur s'amusa à publier ses pensées exactement telles qu'elles lui étaient venues. C'est ainsi qu'en agissaient jadis ces philosophes de la Grèce, dont la sagesse pratique le ravit en admiration.

Il faut des années pour pénétrer dans l'intimité de la société italienne. Peut-être aurai-je été le dernier voyageur en ce pays. Depuis le *carbonarisme* et l'invasion des Autrichiens, jamais étranger ne sera reçu en ami dans les salons où régnait une joie si folle. On verra les monuments, les rues, les places publiques d'une ville, jamais la société, l'étranger fera toujours peur ; les habitants soupçonneront qu'il est un espion, ou craindront qu'il ne se moque de la

bataille d'Antrodoco et des bassesses indispensables en ce pays pour n'être pas persécuté par les huit ou dix ministres ou favoris qui entourent le prince. J'aimais réellement les habitants, et j'ai pu voir la vérité. Quelquefois, pendant dix mois de suite, je n'ai pas prononcé un seul mot de français, et sans les troubles et le *carbonarisme*, je ne serais jamais rentré en France. La bonhomie est ce que je prise avant tout.

Malgré beaucoup de soins pour être clair et lucide, je ne puis faire des miracles ; je ne puis pas donner des oreilles aux sourds ni des yeux aux aveugles. Ainsi les gens à argent et à grosse joie, qui ont gagné cent mille francs dans l'année qui a précédé le moment où ils ouvrent ce livre, doivent bien vite le fermer, surtout s'ils sont banquiers, manufacturiers, respectables industriels, c'est-à-dire gens à idées éminemment positives. Ce livre serait moins inintelligible pour qui aurait gagné beaucoup d'argent à la Bourse ou à la loterie. Un tel gain peut se rencontrer à côté de l'habitude de passer des heures entières dans la rêverie, et à jouir de l'émotion que vient de donner un tableau de Prud'hon, une phrase de Mozart, ou enfin un certain regard singulier d'une femme à laquelle vous pensez souvent. Ce n'est point ainsi que *perdent leur temps* les gens qui payent deux mille ouvriers à la fin de chaque semaine ; leur esprit est toujours tendu à l'utile et au positif. Le rêveur dont je parle est l'homme qu'ils haïraient s'ils en avaient le loisir ; c'est celui qu'ils prendraient volontiers pour plastron de leurs bonnes plaisanteries. L'industriel millionnaire sent confusément qu'un tel homme place dans son estime une pensée avant un sac de mille francs.

Je récuse ce jeune homme studieux qui, dans la même année où l'industriel gagnait cent mille francs, s'est donné la connaissance du grec moderne, ce dont il est si fier que déjà il aspire à l'arabe. Je prie de ne pas ouvrir ce livre tout homme qui n'a pas été malheureux pour des causes imaginaires *étrangères à la vanité*, et qu'il aurait grande honte de voir divulguer dans les salons.

Je suis bien assuré de déplaire à ces femmes qui, dans ces mêmes salons, emportent d'assaut la considération par une affectation de tous les instants. J'en ai surpris de bonne foi pour un moment, et tellement étonnées, qu'en s'interrogeant elles-mêmes elles ne pouvaient plus savoir si un tel sentiment qu'elles venaient d'exprimer avait été naturel ou affecté. Comment ces femmes pourraient-elles juger de la peinture de sentiments vrais? Aussi cet ouvrage a-t-il été leur *bête noire;* elles ont dit que l'auteur devait être un homme infâme.

Rougir tout à coup, lorsqu'on vient à songer à certaines actions de sa jeunesse; avoir fait des sottises par tendresse d'âme et s'en affliger, non pas parce qu'on fut ridicule aux yeux du salon, mais bien aux yeux d'une certaine personne dans ce salon; à vingt-six ans, être amoureux de bonne foi d'une femme qui en aime un autre, ou bien encore (mais la chose est si rare, que j'ose à peine l'écrire de peur de retomber dans les *inintelligibles*, comme lors de la première édition), ou bien encore, en entrant dans le salon où est la femme que l'on croit aimer, ne songer qu'à lire dans ses yeux ce qu'elle pense de nous en cet instant, et n'avoir nulle idée de *mettre de l'amour* dans nos propres regards: voilà les antécédents que je demanderai à mon lecteur. C'est la description de beaucoup de ces sentiments fins et rares qui a semblé obscure aux hommes à idées positives. Comment faire pour être clair à leurs yeux? Leur annoncer une hausse de cinquante centimes, ou un changement dans le tarif des douanes de la Colombie (1).

Le livre qui suit explique simplement, raisonnablement, mathématiquement, pour ainsi dire, les divers sentiments qui se succèdent les uns aux autres, et dont l'ensemble s'appelle la passion de l'amour.

(1) On me dit : « Otez ce morceau, rien de plus vrai; mais gare les industriels; ils vont crier à l'aristocrate. » — En 1817, je n'ai pas craint les procureurs généraux; pourquoi aurais-je peur des millionnaires en 1826? Les vaisseaux fournis au pacha d'Egypte m'ont ouvert les yeux sur leur compte, et je ne crains que ce que j'estime. (N. de Beyle.)

Imaginez une figure de géométrie assez compliquée, tracée avec du crayon blanc sur une grande ardoise : eh bien! je vais expliquer cette figure de géométrie; mais une condition nécessaire, c'est qu'il faut qu'elle *existe déjà* sur l'ardoise; je ne puis la tracer moi-même. Cette impossibilité est ce qui rend si difficile de faire sur l'amour un livre qui ne soit pas un roman. Il faut, pour suivre avec intérêt un *examen philosophique* de ce sentiment, autre chose que de l'esprit chez le lecteur; il est de toute nécessité qu'il ait vu l'amour. Or où peut-on voir une passion?

Voilà une cause d'obscurité que je ne pourrai jamais éloigner.

L'amour est comme ce qu'on appelle au ciel la *voie lactée*, un amas brillant formé par des milliers de petites étoiles, dont chacune est souvent une nébuleuse. Les livres ont noté quatre ou cinq cents des petits sentiments successifs et si difficiles à reconnaître qui composent cette passion, et les plus grossiers, et encore en se trompant souvent et prenant l'accessoire pour le principal. Les meilleurs de ces livres, tels que la *Nouvelle Héloïse*, les romans de madame Cottin, les *Lettres* de mademoiselle de Lespinasse, *Manon Lescaut*, ont été écrits en France, pays où la plante nommée amour a toujours peur du ridicule, est étouffée par les exigences de la passion *nationale*, la vanité, et n'arrive presque jamais à toute sa hauteur.

Qu'est-ce donc que connaître l'amour par les romans? que serait-ce après l'avoir vu décrit dans des centaines de volumes à réputation, mais ne l'avoir jamais senti, que chercher dans celui-ci l'explication de cette folie? je répondrai comme un écho : « C'est folie. »

Pauvre jeune femme désabusée, voulez-vous jouir encore de ce qui vous occupa tant il y a quelques années, dont vous n'osâtes parler à personne, et qui faillit vous perdre d'honneur? C'est pour vous que j'ai refait ce livre et cherché à le rendre plus clair. Après l'avoir lu, n'en parlez jamais qu'avec une petite phrase de mépris, et jetez-le dans

votre bibliothèque de citronnier, derrière les autres livres; j'y laisserais même quelques pages non coupées.

Ce n'est pas seulement quelques pages non coupées qu'y laissera l'être imparfait, qui se croit philosophe parce qu'il resta toujours étranger à ces émotions folles qui font dépendre d'un regard tout notre bonheur d'une semaine. D'autres, arrivant à l'âge mûr, mettent toute leur vanité à oublier qu'un jour ils purent s'abaisser au point de faire la cour à une femme et de s'exposer à l'humiliation d'un refus; ce livre aura leur haine. Parmi tant de gens d'esprit que j'ai vus condamner cet ouvrage par diverses raisons, mais toujours avec colère, les seuls qui m'aient semblé ridicules sont ces hommes qui ont la double vanité de prétendre avoir toujours été au-dessus des faiblesses du cœur, et toutefois posséder assez de pénétration pour juger *a priori* du degré d'exactitude d'un traité philosophique, qui n'est qu'une description suivie de toutes ces faiblesses.

Les personnages graves, qui jouissent dans le monde du renom d'hommes sages et nullement romanesques, sont bien plus près de comprendre un roman, quelque passionné qu'il soit, qu'un livre philosophique, où l'auteur décrit froidement les diverses phases de la maladie de l'âme nommée *amour*. Le roman les émeut un peu; mais à l'égard du traité philosophique, ces hommes sages sont comme des aveugles qui se feraient lire une description des tableaux du Musée, et qui diraient à l'auteur : « Avouez, monsieur, que votre ouvrage est horriblement obscur. » Et qu'arrivera-t-il si ces aveugles se trouvent des gens d'esprit, depuis longtemps en possession de cette dignité, et ayant souverainement la prétention d'être clairvoyants? Le pauvre auteur sera joliment traité. C'est aussi ce qui lui est arrivé lors de la première édition. Plusieurs exemplaires ont été actuellement brûlés par la vanité furibonde de gens de beaucoup d'esprit. Je ne parle pas des injures, non moins flatteuses par leur fureur : l'auteur a été déclaré grossier, immoral, écrivant pour le peuple, homme dangereux, etc. Dans les pays usés par

la monarchie, ces titres sont la récompense la plus assurée de qui s'avise d'écrire sur la morale et ne dédie pas son livre à la madame Dubarry du jour. Heureuse la littérature si elle n'était pas à la mode, et si les seules personnes pour qui elle est faite voulaient bien s'en occuper! Du temps du Cid, Corneille n'était qu'*un bon homme* pour M. le marquis de Dangeau. Aujourd'hui, tout le monde se croit fait pour lire M. de Lamartine; tant mieux pour son libraire; mais tant pis et cent fois tant pis pour ce grand poète. De nos jours, le génie a des ménagements pour des êtres auxquels il ne devrait jamais songer sous peine de déroger.

La vie laborieuse, active, tout estimable, toute positive, d'un conseiller d'Etat, d'un manufacturier de tissus de coton ou d'un banquier fort alerte pour les emprunts, est récompensée par des millions, et non par des sensations tendres. Peu à peu le cœur de ces messieurs s'ossifie; le positif et l'utile sont tout pour eux, et leur âme se ferme à celui de tous les sentiments qui a le plus grand besoin de loisir, et qui rend le plus incapable de toute occupation raisonnable et suivie.

Toute cette préface n'est faite que pour crier que ce livre-ci a le malheur de ne pouvoir être compris que par des gens qui se sont trouvé le loisir de faire des folies. Beaucoup de personnes se tiendront pour offensées, et j'espère qu'elles n'iront pas plus loin.

DEUXIÈME PRÉFACE (1)

Je n'écris que pour cent lecteurs, et de ces êtres malheureux, aimables, charmants, point hypocrites, point *moraux*, auxquels je voudrais plaire ; j'en connais à peine un ou deux. De tout ce qui ment pour avoir de la considération comme écrivain, je n'en fais aucun cas. Ces belles dames-là doivent lire le compte de leur cuisinière et le sermonnaire

(1) Mai 1834.

à la mode, qui s'appelle Massillon ou madame Necker, pour pouvoir en parler avec les femmes graves qui dispensent la considération. Et qu'on le remarque bien, ce beau grade s'obtient toujours, en France, en se faisant le grand prêtre de quelque sottise.

Avez-vous été dans votre vie six mois malheureux par amour ? dirais-je à quelqu'un qui voudrait lire ce livre.

Ou, si votre âme n'a senti dans la vie d'autre malheur que celui de penser à un procès, ou de n'être pas nommé député à la dernière élection, ou de passer pour avoir moins d'esprit qu'à l'ordinaire à la dernière saison des eaux d'Aix, — je continuerai mes questions indiscrètes, et vous demanderai si vous avez lu dans l'année quelqu'un de ces ouvrages insolents qui forcent le lecteur à penser ? Par exemple, l'*Emile* de J.-J. Rousseau, ou les six volumes de Montaigne? Que si vous n'avez jamais été malheureux par cette faiblesse des âmes fortes, que si vous n'avez pas l'habitude, contre nature, de penser en lisant, ce livre-ci vous donnera de l'humeur contre l'auteur ; car il vous fera soupçonner qu'il existe un certain bonheur que vous ne connaissez pas, et que connaissait Mlle de Lespinasse.

TROISIÈME PRÉFACE (1)

Je viens solliciter l'indulgence du lecteur pour la forme singulière de cette *Physiologie de l'Amour*.

Il y a vingt-huit ans (en 1842) que les bouleversements qui suivirent la chute de Napoléon me privèrent de mon état. Deux ans auparavant, le hasard me jeta, immédiatement après les horreurs de la retraite de Russie, au milieu d'une ville aimable où je comptais bien passer le reste de mes jours, ce qui m'enchantait. Dans l'heureuse Lombardie, à Milan, à Venise, la grande, ou, pour mieux dire, l'unique affaire de la vie, c'est le plaisir. Là, aucune attention pour

(1) Terminée le 15 mars 1842 ; Beyle est mort le 23 du même mois c'est donc très probablement son dernier écrit.

les faits et gestes du voisin ; on ne s'y préoccupe de ce qui nous arrive qu'à peine. Si l'on aperçoit l'existence du voisin, on ne songe pas à le haïr. Otez l'envie des occupations d'une ville de province, en France, que reste-t-il ? L'absence, l'impossibilité de la cruelle envie, forme la partie la plus certaine de ce bonheur, qui attire tous les provinciaux à Paris.

A la suite des bals masqués du carnaval de 1820, qui furent plus brillants que de coutume, la société de Milan vit éclater cinq ou six démarches complètement folles ; bien que l'on soit accoutumé, dans ce pays-là, à des choses qui passeraient pour incroyables en France, l'on s'en occupa un mois entier. Le ridicule ferait peur dans ce pays-ci à des actions tellement baroques ; j'ai besoin de beaucoup d'audace seulement pour oser en parler.

Un soir, qu'on raisonnait profondément sur les effets et les causes de ces extravagances, chez l'aimable madame Pietra Grua, qui, par extraordinaire, ne se trouvait mêlée à aucune de ces folies, je vins à penser qu'avant un an, peut-être, il ne me resterait qu'un souvenir bien incertain de ces faits étranges et des causes qu'on leur attribuait. Je me saisis d'un programme de concert, sur lequel j'écrivis quelques mots au crayon. On voulut faire un *pharaon ;* nous étions trente assis autour d'une table verte ; mais la conversation était tellement animée qu'on oubliait de jouer. Vers la fin de la soirée survint le colonel Scotti, un des hommes les plus aimables de l'armée italienne ; on lui demanda son contingent de circonstances relatives aux faits bizarres qui nous occupaient ; il nous raconta, en effet, des choses dont le hasard l'avait rendu le confident, et qui leur donnaient un aspect tout nouveau. Je repris mon programme de concert, et j'ajoutai ces nouvelles circonstances.

Ce recueil de particularités sur l'amour a été continué de la même manière, au crayon et sur des chiffons de papier, pris dans les salons où j'entendais raconter les anecdotes. Bientôt je cherchai une loi commune pour reconnaître les

divers degrés. Deux mois après, la peur d'être pris pour un *carbonaro* me fit revenir à Paris, seulement pour quelques mois, à ce que je croyais ; mais jamais je n'ai revu Milan, où j'avais passé sept années.

A Paris je mourais d'ennui ; j'eus l'idée de m'occuper encore de l'aimable pays d'où la peur m'avait chassé ; je réunis en liasse mes morceaux de papier, et je fis cadeau du cahier à un libraire ; mais bientôt une difficulté survint ; l'imprimeur déclara qu'il lui était impossible de travailler sur des notes écrites au crayon. Je vis bien qu'il trouvait cette sorte de copie au-dessous de sa dignité. Le jeune apprenti d'imprimerie qui me rapportait mes notes paraissait tout honteux du mauvais compliment dont on l'avait chargé ; il savait écrire : je lui dictai les notes au crayon.

Je compris aussi que la discrétion me faisait un devoir de changer les noms propres et surtout d'écourter les anecdotes. Quoiqu'on ne lise guère à Milan, ce livre, si on l'y portait, eût pu sembler une atroce méchanceté.

Je publiai donc un livre malheureux. J'aurai la hardiesse d'avouer qu'à cette époque j'avais l'audace de mépriser le style élégant. Je voyais le jeune apprenti tout occupé d'éviter les terminaisons de phrases peu sonores et les suites de mots formant des sons baroques. En revanche, il ne se faisait faute de changer à tout bout de champ les circonstances des faits difficiles à exprimer : Voltaire, lui-même, a peur des choses difficiles à dire.

L'*Essai sur l'amour* ne pouvait valoir que par le nombre de petites nuances de sentiment que je priais le lecteur de vérifier dans ses souvenirs, s'il était assez heureux pour en avoir. Mais il y avait bien pis ; j'étais alors, comme toujours, fort peu expérimenté en choses littéraires ; le libraire auquel j'avais fait cadeau du manuscrit l'imprima sur mauvais papier et dans un format ridicule. Aussi, me dit-il au bout d'un mois, comme je lui demandais des nouvelles du livre : « On peut dire qu'il est sacré, car personne n'y touche. »

Je n'avais pas même eu l'idée de solliciter des articles dans les journaux; une telle chose m'eût semblé une ignominie. Aucun ouvrage, cependant, n'avait un plus pressant besoin d'être recommandé à la patience du lecteur. Sous peine de paraître inintelligible dès les premières pages, il fallait porter le public à accepter le mot nouveau de *cristallisation*, proposé pour exprimer vivement cet ensemble de folies étranges que l'on se figure comme vraies et même comme indubitables à propos de la personne aimée.

En ce temps-là, tout pénétré, tout amoureux des moindres circonstances que je venais d'observer dans cette Italie que j'adorais, j'évitais soigneusement toutes les concessions, toutes les aménités de style qui eussent pu rendre l'*Essai sur l'Amour* moins singulièrement baroque aux yeux des gens de lettres.

D'ailleurs, je ne flattais point le public; c'était l'époque où, toute froissée de nos malheurs, si grands et si récents, la littérature semblait n'avoir d'autre occupation que de consoler notre vanité malheureuse; elle faisait rimer gloire avec victoire, guerriers avec lauriers, etc. L'ennuyeuse littérature de cette époque semble ne chercher jamais les circonstances vraies des sujets qu'elle a l'air de traiter; elle ne veut qu'une occasion de compliments pour ce peuple esclave de la mode, qu'un grand homme avait appelé la grande nation, oubliant qu'elle n'était grande qu'avec la condition de l'avoir pour chef.

Le résultat de mon ignorance des conditions du plus humble succès fut de ne trouver que dix-sept lecteurs de 1822 à 1833 : c'est à peine si, après vingt ans d'existence, l'*Essai sur l'Amour* a été compris d'une centaine de curieux. Quelques-uns ont eu la patience d'observer les diverses phases de cette maladie chez les personnes atteintes autour d'eux; car, pour comprendre cette passion, que depuis trente ans la peur du ridicule cache avec tant de soin parmi nous, il faut en parler comme d'une maladie; c'est par ce chemin-là que l'on peut arriver quelquefois à la guérir.

Ce n'est, en effet, qu'après un demi-siècle de révolutions qui tour à tour se sont emparées de toute notre attention ; ce n'est, en effet, qu'après cinq changements complets dans la forme et dans les tendances de nos gouvernements, que la révolution commence seulement à entrer dans nos mœurs. L'amour, ou ce qui le remplace le plus communément en lui volant son nom, l'amour pouvait tout en France sous Louis XV : les femmes de la cour faisaient des colonels ; cette place n'était rien moins que la plus belle du pays. Après cinquante ans, il n'y a plus de cour, et les femmes les plus accréditées dans la bourgeoisie régnante, ou dans l'aristocratie boudante, ne parviendraient pas à faire donner un débit de tabac dans le moindre bourg.

Il faut bien l'avouer, les femmes ne sont plus à la mode ; dans nos salons si brillants, les jeunes gens de vingt ans affectent de ne point leur adresser la parole ; ils aiment bien mieux entourer le parleur grossier qui, avec son accent de province, traite de la question des *capacités*, et tâcher d'y glisser leur mot. Les jeunes gens riches qui se piquent de paraître frivoles, afin d'avoir l'air de continuer la bonne compagnie d'autrefois, aiment bien mieux parler *chevaux* et jouer gros jeu dans des *cercles* où les femmes ne sont point admises. Le sang-froid mortel qui semble présider aux relations des jeunes gens avec les femmes de vingt-cinq ans, que l'ennui du mariage rend à la société, fera peut-être accueillir, par quelques esprits sages, cette description scrupuleusement exacte des phases successives de la maladie que l'on appelle amour.

L'effroyable changement qui nous a précipités dans l'ennui actuel et qui rend inintelligible la société de 1778, telle que nous la trouvons dans les lettres de Diderot à mademoiselle Voland, sa maîtresse, ou dans les Mémoires de Mme d'Epinay, peut faire rechercher lequel de nos gouvernements successifs a tué parmi nous la faculté de s'amuser, et nous a rapprochés du peuple le plus triste de la terre. Nous ne savons pas même copier leur *parlement* et l'hon-

nêteté de leurs partis, la seule chose passable qu'ils aient inventée. En revanche, la plus stupide de leurs tristes conceptions, l'esprit de dignité, est venue remplacer parmi nous la gaieté française, qui ne se rencontre plus guère que dans les cinq cents bals de la banlieue de Paris, ou dans le midi de la France, passé Bordeaux.

Mais lequel de nos gouvernements successifs nous a valu l'affreux malheur de nous *angliser?* Faut-il accuser ce gouvernement énergique de 1793, qui empêcha les étrangers de venir camper sur Montmartre? Ce gouvernement qui, dans peu d'années, nous semblera héroïque, et forme le digne prélude de celui qui, sous Napoléon, alla porter notre nom dans toutes les capitales de l'Europe.

Nous oublierons la bêtise bien intentionnée du Directoire, illustré par les talents de Carnot et par l'immortelle campagne de 1796-1797, en Italie.

La corruption de la cour de Barras rappelait encore la gaieté de l'ancien régime; les grâces de Mme Bonaparte montraient que nous n'avions dès lors aucune prédilection pour la maussaderie et la morgue des Anglais.

La profonde estime dont, malgré l'esprit d'envie du faubourg Saint-Germain, nous ne pûmes nous défendre pour la façon de gouverner du premier consul, et les hommes du premier mérite qui illustrèrent la société de Paris, tels que les Cretet, les Daru, etc., ne permettent pas de faire peser sur l'Empire la responsabilité du changement notable qui s'est opéré dans le caractère français pendant cette première moitié du dix-neuvième siècle.

Inutile de pousser plus loin mon examen : le lecteur réfléchira et saura bien conclure...

RACINE ET SHAKESPEARE

PRÉFACE

Rien ne ressemble moins que nous aux marquis couverts d'habits brodés et de grandes perruques noires, coûtant

mille écus, qui jugèrent, vers 1670, les pièces de Racine et de Molière.

Ces grands hommes cherchèrent à flatter le goût de ces marquis et travaillèrent pour eux.

Je prétends qu'il faut désormais faire des tragédies pour nous, jeunes gens raisonneurs, sérieux et un peu envieux, de l'an de grâce 1825. Ces tragédies-là doivent être en prose. De nos jours, le vers alexandrin n'est le plus souvent qu'un cache-sottise.

Les règnes de Charles VI, de Charles VII, du noble François Ier, doivent être féconds pour nous en tragédies nationales d'un intérêt profond et durable. Mais comment peindre avec quelque vérité les catastrophes sanglantes narrées par Philippe de Comines et la chronique scandaleuse de Jean de Troyes, si le mot *pistolet* ne peut absolument pas entrer dans un vers tragique?

La poésie dramatique en est, en France, au point où le célèbre David trouva la peinture vers 1780. Les premiers essais de ce génie audacieux furent dans le genre vaporeux et fade des Lagrénée, des Fragonard et des Vanloo. Il fit trois ou quatre tableaux fort applaudis. Enfin, et c'est ce qui lui vaudra l'immortalité, il s'aperçut que le genre niais de l'ancienne école française ne convenait plus au goût sévère d'un peuple chez qui commençait à se développer la soif des actions énergiques. M. David apprit à la peinture à déserter les traces des Lebrun et des Mignard, et à oser montrer Brutus et les Horaces. En continuant à suivre les errements du siècle de Louis XIV, nous n'eussions été, à tout jamais, que de pâles imitateurs.

Tout porte à croire que nous sommes à la veille d'une révolution semblable en poésie. Jusqu'au jour du succès, nous autres défenseurs du *genre romantique*, nous serons accablés d'injures. Enfin, ce grand jour arrivera, la jeunesse française se réveillera ; elle sera étonnée, cette noble jeunesse, d'avoir applaudi si longtemps, et avec tant de sérieux, à de si grandes niaiseries.

Les deux articles suivants, écrits en quelques heures et avec plus de zèle que de talent, ainsi que l'on ne s'en apercevra que trop, ont été insérés dans les numéros 9 et 12 du *Paris Monthly Review*.

Eloigné, par état, de toute prétention littéraire, l'auteur a dit sans art et sans éloquence ce qui lui semble la vérité.

Occupé toute sa vie d'autres travaux, et sans titres d'aucune espèce pour parler de littérature, si, malgré lui, ses idées se revêtent quelquefois d'apparences tranchantes, c'est que, par respect pour le public, il a voulu les énoncer clairement et en peu de mots.

Si, ne consultant qu'une juste défiance de ses forces, l'auteur eût entouré ses observations de l'appareil inattaquable de ces formes dubitatives et élégantes, qui conviennent si bien à tout homme qui a le malheur de ne pas admirer tout ce qu'admirent les gens en possession de l'opinion publique, sans doute alors les intérêts de sa modestie eussent été parfaitement à couvert ; mais il eût parlé bien plus longtemps, et, par le temps qui court, il faut se presser, surtout lorsqu'il s'agit de bagatelles littéraires.

VIE DE ROSSINI

Depuis la mort de Napoléon, il s'est trouvé un autre homme duquel on parle tous les jours à Moscou comme à Naples, à Londres comme à Vienne, à Paris comme à Calcutta.

La gloire de cet homme ne connaît d'autres bornes que celles de la civilisation, et il n'a pas trente-deux ans ! Je vais essayer de tracer une esquisse des circonstances qui, si jeune, l'ont placé à cette hauteur.

Les titres du conteur à la confiance du lecteur sont d'avoir habité huit ou dix ans les villes que Rossini électrisait par ses chefs-d'œuvre ; l'auteur a fait des courses de cent milles pour se trouver à la première représentation de plu-

sieurs d'entre eux ; il a su, dans le temps, toutes les petites anecdotes qui couraient dans la société, à Naples, à Venise, à Rome, lorsqu'on y jouait les opéras de Rossini.

L'auteur de l'ouvrage suivant en a déjà fait deux ou trois autres, toujours sur des sujets frivoles. Les critiques lui on dit que, quand on se mêlait d'écrire, il fallait employer les précautions oratoires, académiques, etc. ; qu'il ne saurait jamais faire un livre, etc., etc.; qu'il n'aurait jamais l'honneur d'être homme de lettres. A la bonne heure. Quelques personnes, que le public nommera, ont si bien arrangé ce titre, que tel galant homme peut s'estimer fort heureux de n'y arriver jamais.

Le présent livre n'est donc pas un livre. A la chute de Napoléon, l'écrivain des pages suivantes, qui trouvait de la duperie à passer sa jeunesse dans les haines politiques, se mit à courir le monde. Se trouvant en Italie, lors des grands succès de Rossini, il eut l'occasion d'en écrire à quelques amis d'Angleterre et de Pologne.

Des lambeaux de ces lettres, transcrits tout de suite, voilà ce qui forme la brochure qu'on va lire, parce que l'on aime Rossini, et non pas pour le mérite de la brochure. De quelque manière que l'histoire soit écrite, elle plaît, dit-on, et celle-ci a été écrite en présence des petits événements qu'elle raconte.

Je m'attends bien qu'il y aura trente ou quarante inexactitudes dans le nombre infini de petits faits qui remplissent les pages suivantes.

Il est si difficile d'écrire l'histoire d'un homme vivant ! et d'un homme comme Rossini, dont la vie ne laisse d'autres traces que le souvenir des sensations agréables dont il remplit tous les cœurs ! Je voudrais bien que ce grand artiste, qui est en même temps un homme charmant, eût l'idée d'écrire lui-même ses Mémoires, à la manière de Goldoni. Comme il a cent fois plus d'esprit que Goldoni, et qu'il se moque de tout, ses Mémoires seraient bien autrement piquants. J'espère qu'il y aura assez d'inexactitudes dans cette *Vie*

de Rossini pour le fâcher un peu, et l'engager à écrire. Avant qu'il se fâche (s'il se fâche), j'ai besoin de lui dire que je le respecte infiniment, et bien autrement, par exemple, que tel grand seigneur envié. Le seigneur a gagné un gros lot *en argent* à la loterie de la nature, lui y a gagné un nom qui ne peut plus périr, du génie, et surtout du bonheur.

Le présent livre avait été fait pour être publié en anglais; c'est une école de musique qu'il a vue près de la place Bauveau, qui a donné à l'auteur l'audace d'imprimer en France.

Montmorency, 30 septembre 1823.

ARMANCE

AVANT-PROPOS

Une femme d'esprit, qui n'a pas des idées bien arrêtées sur les mérites littéraires, m'a prié, moi indigne, de corriger le style de ce roman. Je suis loin d'adopter certains sentiments politiques qui semblent mêlés à la narration; voilà ce que j'avais besoin de dire au lecteur. L'aimable auteur et moi nous pensons d'une manière opposée sur bien des choses; mais nous avons également en horreur ce qu'on appelle des *applications*. On fait à Londres des romans très piquants : *Vivian Grey*, *Almak's*, *High life*, *Matilda*, etc., qui ont besoin d'une *clé*. Ce sont des caricatures fort plaisantes contre des personnes que les hasards de la naissance ou de la fortune ont placées dans une position qu'on envie.

Voilà un genre de mérite *littéraire* dont nous ne voulons point. L'auteur n'est pas entré, depuis 1814, au premier étage du palais des Tuileries; il a tant d'orgueil, qu'il ne connaît pas même de nom les personnes qui se font sans doute remarquer dans un certain monde.

Mais il a mis en scène des industriels et des privilégiés, dont il a fait la satire. Si l'on demandait des nouvelles du jardin des Tuileries aux tourterelles qui soupirent au faîte des grands arbres, elles diraient : C'est une immense plaine de verdure où l'on jouit de la plus vive clarté. Nous, promeneurs, nous répondrions : C'est une promenade délicieuse et sombre où l'on est à l'abri de la chaleur, et surtout du grand jour, désolant en été.

C'est ainsi que la même chose chacun la juge d'après sa position; c'est dans des termes aussi opposés que parlent de l'état actuel de la société des personnes *également respectables* qui veulent suivre des routes différentes pour nous conduire au bonheur. Mais chacun prête des ridicules au parti contraire.

Imputerez-vous à un tour méchant dans l'esprit de l'auteur les descriptions malveillantes et fausses que chaque parti fait des salons du parti opposé? Exigerez-vous que des personnages passionnés soient de sages philosophes, c'est-à-dire n'aient point de passions? En 1760, il fallait de la grâce, de l'esprit et pas beaucoup d'humeur, ni pas beaucoup d'honneur, comme disait le régent, pour gagner la faveur du maître et de la maîtresse.

Il faut de l'économie, du travail opiniâtre, de la solidité, et l'absence de toute illusion dans une tête, pour tirer parti de la machine à vapeur. Telle est la différence entre le siècle qui finit en 1789 et celui qui commença vers 1815.

Napoléon chantonnait constamment en allant en Russie ces mots qu'il avait entendus si bien dits par Porto (dans la *Molinara*) :

Si bate nel mio cuore
L'inchiostro e la farina (1).

C'est ce que pourraient répéter bien des jeunes gens qui ont à la fois de la naissance et de l'esprit.

En parlant de notre siècle, nous nous trouvons avoir

(1) Faut-il être meunier, faut-il être notaire?

esquissé deux des caractères principaux de la Nouvelle suivante. Elle n'a peut-être pas vingt pages qui avoisinent le danger de paraître satiriques ; mais l'auteur suit une autre route ; mais le siècle est triste, il a de l'humeur, et il faut prendre ses précautions avec lui, même en publiant une brochure qui, je l'ai déjà dit à l'auteur, sera oubliée au plus tard dans six mois, comme les meilleures de son espèce.

En attendant, nous sollicitons un peu de l'indulgence que l'on a montrée aux auteurs de la comédie des *Trois Quartiers*. Ils ont présenté un miroir au public ; est-ce leur faute si des gens laids ont passé devant ce miroir ? De quel parti est un miroir ?

On trouvera dans le style de ce roman des façons de parler naïves, que je n'ai pas eu le courage de changer. Rien d'ennuyeux pour moi comme l'emphase germanique et romantique. L'auteur disait : « Une trop grande recherche des « tournures nobles produit à la fin du respect et de la « sécheresse ; elles font lire avec plaisir une page ; mais ce « *précieux charmant* fait fermer le livre au bout du cha- « pitre ; et nous voulons qu'on lise je ne sais combien de « chapitres. Laissez-moi donc ma simplicité agreste ou bour- « geoise. »

Notez que l'auteur serait au désespoir que je lui crusse un style *bourgeois*. Il y a de la fierté à l'infini dans ce cœur-là. Ce cœur appartient à une femme qui se croirait vieillie de dix ans si l'on savait son nom. D'ailleurs, un tel sujet !...

Saint-Gigouf, le 23 juillet 1827.

PROMENADES DANS ROME

AVERTISSEMENT

Ce n'est pas un grand mérite, assurément, que d'avoir été six fois à Rome. J'ose rappeler cette petite circonstance.

parce qu'elle me vaudra peut-être un peu de confiance de la part du lecteur.

L'auteur de cet itinéraire a un grand désavantage; rien, ou presque rien, ne lui semble valoir la peine qu'on en parle avec gravité. Le dix-neuvième siècle pense tout le contraire, et a ses raisons pour cela. La liberté, en appelant à donner leur avis une infinité de braves gens qui n'ont pas le temps de se former un *avis*, met tout parleur dans la nécessité de prendre un *air grave* qui en impose au vulgaire, et que les sages pardonnent, vu la nécessité des temps.

Cet itinéraire n'aura donc point le pédantisme nécessaire. A cela près, pourquoi ne mériterait-il pas d'être lu par le voyageur qui va devers Rome? A défaut du talent et de l'éloquence qui lui manquent, l'auteur a mis beaucoup d'attention à visiter les monuments de la ville éternelle. Il a commencé à écrire ses notes en 1817, et les a corrigées à chaque nouveau voyage.

L'auteur entra dans Rome, pour la première fois, en 1802. Trois ans auparavant, elle était république. Cette idée troublait encore toutes les têtes, et valut à notre petite société l'escorte de deux observateurs qui ne nous quittèrent pas durant tout notre séjour. Quand nous allions hors de Rome, par exemple, à la villa Madama ou à Saint-Paul hors des murs, nous leur faisions donner un *bocal* de vin, et ils nous souriaient. Ils vinrent nous baiser la main le jour de notre départ.

M'accusera-t-on d'*égotisme* pour avoir rapporté cette petite circonstance? Tournée en style académique ou en style grave, elle aurait occupé toute une page. Voilà l'excuse de l'auteur pour le ton tranchant et pour l'*égotisme*.

Il revit Rome en 1811; il n'y avait plus de prêtres dans les rues, et le Code civil y régnait; ce n'était plus Rome. En 1816, 1817 et 1823, l'aimable cardinal Consalvi cherchait à plaire à tout le monde, et même aux étrangers. Tout était changé en 1828. Le Romain qui s'arrêtait pour boire

à une taverne était obligé de boire debout, sous peine de recevoir des coups de bâton sur un *cavalletto*.

M. Tambroni, M. Izimbardi, M. degli Antonj, M. le comte Paradisi, et plusieurs autres Italiens illustres, que je nommerais s'ils étaient morts, auraient pu faire avec toutes sortes d'avantages ce livre que moi, pauvre étranger, j'entreprends. Sans doute il y aura des erreurs, mais jamais l'intention de tromper, de flatter, de dénigrer. Je dirai la vérité. Par le temps qui court, ce n'est pas un petit engagement, même à propos de colonnes et de statues.

Ce qui m'a déterminé à publier ce livre, c'est que souvent, étant à Rome, j'ai désiré qu'il existât. Chaque article est le résultat d'une promenade, il fut écrit sur les lieux ou le soir en rentrant.

Toutes les anecdotes contenues dans ces volumes sont vraies, ou, du moins, l'auteur les croit telles.

LE ROUGE ET LE NOIR

POSTFACE

L'inconvénient du règne de l'opinion, qui d'ailleurs procure *la liberté*, c'est qu'elle se mêle de ce dont elle n'a que faire ; par exemple : la vie privée. De là la tristesse de l'Amérique et de l'Angleterre. Pour éviter de toucher à la vie privée, l'auteur a inventé une petite ville *Verrières*, et, quand il a eu besoin d'un évêque, d'un jury, d'une cour d'assises, il a placé tout cela à Besançon, où il n'est jamais allé.

MÉMOIRES D'UN TOURISTE

AVERTISSEMENT

Le journal manuscrit de M. L..., commis voyageur pour le commerce des fers, a formé la base de l'ouvrage que l'on

se dispose à lire. M. L... a le défaut d'appeler un peu trop les choses par leur nom, ce qui pourrait donner une idée très fausse de son caractère et le peindre en noir. Il m'a prié de corriger son style, à quoi j'ai répondu que j'aurais grand besoin que l'on corrigeât le mien ; je méprise et déteste le style académique.

M. L..., accoutumé à parler espagnol ou anglais aux colonies, avait admis beaucoup de mots de ces langues comme plus expressifs.

— Expressifs ! sans doute, lui disais-je, mais pour ceux qui savent l'espagnol et l'anglais.

Indiquer ces légers défauts, c'est dire toute la faible part que j'ai prise à la rédaction des pages suivantes. J'ai dû supprimer un quart du manuscrit, qui consistait en anecdotes et en réflexions ; tout cela pourra se hasarder plus tard, si, malgré son ton de franchise, ce *Voyage en France* trouve des lecteurs. J'en doute ; l'auteur ne ménage aucune coterie. Il fallait, suivant moi, supprimer tout ce qui pouvait déplaire au faubourg Saint-Germain, ou tout ce qui pouvait déplaire au *National*.

Mes opinions politiques sont différentes de celles de l'auteur, et plus sages ; mais il a tenu à n'être point *adouci*.

INTRODUCTION

Je vais dire ce que j'ai fait, ou plutôt ce qu'on a fait de moi, depuis bientôt trente-quatre ans que je suis dans ce monde.

Mon père, homme sévère et qui était parvenu, à force de travail, à se faire un nom dans une profession savante, me répétait tous les jours que j'étais pauvre, et me fit donner une excellente éducation ; mais ce ne fut pas sans peine, du moins de ma part.

Je n'ai point connu les joies de l'enfance, et ma vie a toujours été sévère. A dix ans, je travaillais dix heures par jour au grec, au latin, aux mathématiques, etc Ce fut avec

grande peine que le rigorisme paternel m'accorda la musique et le dessin, mais à la condition que je me lèverais une heure plus tôt chaque matin, et cependant déjà je ne dormais guère.

A seize ans, je travaillais dans un bureau de douane; le directeur était l'ami de mon père, et j'eus quatre ou cinq heures par jour pour terminer mon éducation.

Mon père disait qu'en ce siècle de laisser-aller tout tend à faire des hommes médiocres.

— Je ne sais, ajoutait-il, si vous êtes destiné à être un homme distingué ; du moins, vous serez un homme instruit.

D'après ce système fort exactement suivi, je n'ai pas eu le temps d'être jeune. A dix-huit ans, le bureau envahit tout mon temps et m'occupait dix ou douze heures par jour. Je suppose maintenant que c'est mon père qui prenait soin de ne pas me laisser le temps de mal faire. Le fait est que je suis une victime du travail.

J'étais depuis trois ans dans les douanes quand, tout à coup, on m'envoya exercer mon métier aux colonies. Je ne sais quel nigaud m'avait dénoncé comme un *libéral* à mon directeur, lequel enchérit encore et envoya à Paris une note détestable sur mon compte. Ils me déclarèrent homme d'opinions fort dangereuses, et Dieu sait si, à dix-neuf ans, après un travail de huit heures dans un bureau étouffé, je songeais à autre chose qu'à obtenir un regard des femmes aimables que le hasard me faisait rencontrer. Mais je ne leur en veux point : ces messieurs avaient tout l'esprit de leur gouvernement.

J'arrivai donc dans la colonie avec un brevet d'*homme dangereux*. Ce qui me frappa le plus, c'est qu'on me réveillait le matin pour prendre du café.

Afin de me venger du gouvernement qui m'exilait, j'appris l'anglais, et je me mis à étudier le *libéralisme*.

Je serais encore dans ce pays, qui avait fini par me plaire, et où j'ai béni vingt fois le directeur à ailes de pigeon qui

m'y avait exilé. Souvent je commandais un petit bâtiment de la douane, et j'allais d'une île à l'autre. J'étais lié avec des capitaines marchands qui, dans ces climats chauds, mènent joyeuse vie ; j'avais même l'honneur de prendre du punch quelquefois avec des officiers de la marine royale ; mais je commettais des imprudences, non pas politiques, mais bien autrement graves. Un jour que je travaillais au soleil, je fus saisi d'une inflammation si vive, que mon directeur, bon homme qui n'avait qu'une seule idée au monde, la peur de se compromettre, me renvoya pourtant en Europe par humanité, et sans attendre la réponse du ministre. Ce trait fut sublime de sa part.

A moitié chemin, les vents frais d'Europe me rendirent instantanément la santé. En France, je retrouvai la maison paternelle et toutes les petitesses de la vie bourgeoise : la fumée de mon cigare incommodait la servante. Mon père me traitait, moi homme qui savais me faire obéir par d'autres hommes, exactement comme si j'avais eu quinze ans.

Moi, je craignais d'être un monstre, forcé de m'avouer que je n'adorais pas mon père. Au milieu de toutes ses brusqueries, une idée qu'il répétait souvent me frappa :

— Quel fichu métier est-ce que tu fais là ? disait-il en grondant. Qu'est-ce qu'une charrette qu'il faut traîner jusqu'à cinquante ans, pour se rendre apte à obtenir ensuite une retraite de neuf cents francs ?

Mon père me proposa de donner ma démission et de me marier : je n'osai refuser. Je voyais bien qu'il ne me fournirait point la petite somme nécessaire pour renouveler mon équipement, en retournant à la colonie, après l'expiration de mon congé.

J'entrai dans le commerce des fers : c'est la *partie* de mon beau-père. Je fis des voyages comme commis, pour placer et acheter de la marchandise. Mon beau-père aime à avoir l'air affairé ; mais c'est le plus paresseux des hommes ; me trouvant disposé à travailler, il me laissait tout faire ; je réussis.

Par suite de diverses circonstances, auxquelles le hasard eut beaucoup plus de part que mon habileté, nos affaires prirent un grand développement, et ma fortune éprouva un accroissement notable. J'étais heureux en apparence ; tout le monde eût juré que rien ne manquait à mon bonheur, et cependant le bonheur était loin de mon âme.

J'ose croire que ma femme bénissait son sort ; du moins n'épargnais-je rien pour aller au-devant de tous ses désirs, et, je le crois, elle était heureuse. Mais enfin, je ne l'aimais point d'amour ; d'autre part, je n'avais eu que du respect pour mon père. Suis-je donc un monstre ? me disais-je. Suis-je destiné à ne jamais aimer ?

Le ciel me punit en m'accordant ce que je demandais : je fus jeune à trente ans ; mes idées changèrent sur tout ; il en fut de même de mes sentiments.

Au plus fort des agitations que me donnait une manière d'être si nouvelle pour moi, j'eus le malheur de perdre ma femme, et j'ai du moins cette consolation que jamais elle n'a même soupçonné des choses qui lui auraient donné du chagrin. Je la pleurai sincèrement ; un dégoût profond pour toutes choses s'était emparé de moi.

Pendant les trois ou quatre premiers mois qui suivirent cette cruelle séparation, je me retirai à Versailles ; je ne venais à Paris que trois fois la semaine, passer une heure ou deux pour les affaires. Ce désespoir contrariait mon beau-père ; une amie de la maison, assez intrigante, me parla de me remarier ; ce mot fit révolution chez moi.

Ce jour-là, je me trouvais de garde au Château-d'Eau, sur le boulevard, car quoique absent et fort malheureux, il faut monter sa garde. Je ne retournai pas à la maison à deux heures du matin, après avoir fait ma faction, et je me souviens que je passai toute la nuit assis sur une chaise de paille, devant le corps de garde, occupé à réfléchir profondément.

J'étais sûr que madame Vignon allait me faire presser de me remarier par mon beau-père lui-même ; peut-être n'a-

vait-elle parlé qu'à son instigation? *Me remarier!* J'allais donc recommencer le genre de vie que je menais depuis six ans !

J'avais débuté dans la carrière matrimoniale par un acte de *férocité;* je savais trop ce que c'était que de dîner tous les jours avec un père ou beau-père ; j'avais voulu avoir mon ménage.

Bientôt, comme nos affaires allaient bien, il fallut donner des dîners. Or, à cause des vins fins, c'est un plaisir fort cher, et de plus ce plaisir est une affreuse corvée pour moi.

L'hiver vint ensuite ; par une conséquence agréable de nos dîners et que je n'avais pas prévue, ma femme fut invitée à un assez grand nombre de bals ; je fus obligé de jouer à l'*écarté*, et dès qu'il y avait plus de sept à huit pièces de cinq francs sur la table, il en manquait toujours une, lorsqu'il s'agissait de payer. J'avoue que ceci me choqua profondément ; je rougissais jusqu'au blanc des yeux, comme si j'eusse été le coupable. Puis je rougissais de me sentir rougir ; ces parties avec des fripons étaient pour moi un supplice pire que les dîners.

Le commerce des fers continua à rencontrer des circonstances heureuses. Moi je m'y appliquais sérieusement, pour ne pas avoir cette honte de changer une seconde fois d'état au milieu de ma carrière. Il m'arriva plusieurs fois de serrer dans le bureau qui était dans ma chambre un ou deux billets de mille francs ; j'avais la puérilité, je l'avoue, de les regarder avec une certaine complaisance. Jamais je n'avais eu tant d'argent, et cet argent était un pur bénéfice sur des opérations inventées par moi. Je me disais : ces billets, je les ai gagnés, et, selon toute apparence, j'en gagnerai d'autres à l'avenir. Doué d'un caractère fort modéré, je ne songeais nullement à étendre mes spéculations, et j'avoue que, comme un avare, je couvais des yeux ces pauvres billets de mille francs.

Ma femme leur trouva bientôt un emploi. Nous donnions

toujours quelques dîners, et par conséquent nos relations s'étaient beaucoup étendues ; ma femme parlait même de me faire nommer lieutenant dans ma compagnie. Elle s'écria un jour, comme d'inspiration : « Faut-il que les personnes qui viennent dîner chez nous se disent : Comment ces gens-là font-ils pour donner à manger ? ils doivent être gênés, à en juger par les meubles qu'ils ont chez eux.

— Il faut l'avouer, cher ami, ajouta-t-elle, nos meubles ne conviennent plus au rang que tu t'es donné dans le monde. »

Je fis bien quelque résistance; mais enfin, cette année-là, ce ne furent pas deux mille francs, mais sept à huit qui passèrent en meubles. Il est vrai que mon beau-père, qui, dans notre commerce, avait les deux tiers des bénéfices, fit cadeau de trois mille francs à sa fille unique. J'oubliais de dire que, pour avoir un appartement digne de nos meubles, nous étions venus occuper un second étage dans la maison de mon beau-père. Nous donnâmes une fête de *fort bon goût* pour *pendre la crémaillère*.

Ce fut dix-huit mois après que j'eus le malheur de perdre ma femme. Comme je n'avais pas d'enfant, j'eus l'idée de retourner aux colonies. Mon beau-père le sut et se mit à m'aimer avec passion. Un beau jour, pour me consoler un peu, dit-il, il me présenta un acte signé de lui qui, en considération de mon travail et de mon assiduité, m'admettait à la moitié des bénéfices. Un ami que j'avais et qui l'était aussi de mon beau-père, me dit que je serais un monstre si j'abandonnais ce malheureux père dans sa douleur. Je ne répondis pas tout de suite, de peur de passer pour un monstre. Le brave homme, occupé de sa santé, fort chancelante il est vrai, n'avait pas eu de douleur du tout de la perte de sa fille.

Nous en étions là, quand on vint me parler d'un second mariage, et voilà les idées sur lesquelles je délibérai toute une nuit, assis sur ma chaise, devant le corps de garde du *Château-d'Eau*. Je pesais, j'analysais chaque situation ; je

me demandais bien sérieusement : à telle époque, par exemple, quand nous renouvelâmes notre mobilier et de l'acajou passâmes au palissandre, étais-je heureux ?

Le résultat que le lecteur prévoit fut que, moins d'un an après la mort de ma femme, pour qui j'avais été un fort bon mari, comme elle fut une excellente femme pour moi, je m'aperçus d'une chose dont j'eus une bien grande honte d'abord : c'est qu'à l'exception du premier moment d'angoisse qui avait été terrible, j'étais beaucoup plus heureux depuis que j'étais seul. J'eus tant de honte de cette découverte que je devins un coquin pour la première fois, je fus hypocrite ; et deux jours après je déclarai à mon beau-père, d'un ton presque tragique, que je garderais une fidélité éternelle à la femme adorable que le ciel m'avait enlevée.

— En ce cas, me répondit-il d'un air fort tranquille, il faut renvoyer Augustine, en lui donnant une gratification de cinquante écus, et prendre une gouvernante qui s'entende un peu mieux aux affaires du ménage ; car les choses ne peuvent durer ainsi : quand on met des draps blancs à mon lit les samedis, ils sont toujours humides.

Et de sa fille pas un mot. Je faillis partir d'un éclat de rire à la vue de ma sottise, ce qui eût tout à fait compromis ma tristesse.

Maintenant, nous avons une gouvernante qui sort de chez un pair de France, et je prends soin de mon beau-père ; rien n'est plus facile, je vérifie moi-même l'état de siccité des draps que l'on met à son lit.

Ce brave homme l'a su et m'a embrassé en pleurant. Me promettez-vous, m'a-t-il dit, de ne jamais abandonner le malheureux père de votre épouse ? — J'ai promis, et il a voulu absolument passer un acte en vertu duquel, non seulement j'ai droit à la moitié des profits, mais, le cas arrivant de prédécès de sa part, je pourrai, si je le désire, rester nanti de l'existant en caisse et en magasin, et de tout le commerce, moyennant une somme de cent mille francs

payée à la personne qui se trouvera indiquée dans son testament.

— Et cette personne ce sera vous, mon cher Philippe, me dit-il fort souvent d'un air attendri; mais je n'en crois rien. Souvent je fais des opérations qui lui semblent trop hardies, et je suis obligé de forcer un peu son consentement, ce que certainement la vanité d'un Parisien ne saurait pardonner. Mais actuellement j'ai un but, j'aime l'argent, et voici bientôt deux ans (1) que j'ai ce goût. Je soignerai mon beau-père tant qu'il aura besoin de moi; mais je suis riche. Si je le perds, je vends le commerce et je retourne aux colonies. Je n'ai pas assez d'esprit pour en mettre à chacune des petites actions de la journée, comme il le faut à Paris. Il paraît que je vais devenir fort riche. Comme je n'aime point le commerce en général, et en particulier celui des fers, j'agis toujours avec un sang-froid parfait.

Depuis que mon père entend dire que je suis *à la tête* de ma partie, il s'est mis à avoir de la considération pour moi, et si je voulais, comme je le puis, me lancer dans les hauts grades de la garde nationale, il me parlerait avec respect. Mais je suis bien loin de ces idées; je ne demande rien aux hommes, père ou non, que de ne pas me troubler dans ma tranquillité, et peut-être finirai-je par m'aller établir aux colonies, où je trouve les hommes beaucoup plus philosophes. C'est un grand rempart contre la sottise vaniteuse qui est le péché de notre siècle, que d'être obligé de sortir en chapeau de paille et en jaquette de toile les trois quarts de l'année. On dirait que le naturel et la simplicité du costume passent dans les actions. D'ailleurs, à mon avis, le bonheur est contagieux, et je trouve qu'un esclave est mille fois plus heureux qu'un paysan de Picardie. Il est nourri, habillé,

(1) Départ pour les colonies à 19 ans.
6 ans aux colonies,
6 ans de mariage,
2 ans veuf.
Total. 33 ans.

soigné quand il est malade ; il n'a nul souci au monde et danse tous les soirs avec sa maîtresse. Il est vrai que tout ce bonheur va cesser le jour où on lui apprendra d'Europe qu'il est malheureux. Je ne voudrais pas moi-même retarder d'une minute leur émancipation (1), je me repens même un peu de la phrase précédente ; regardez-la, ô mon lecteur ! comme non avenue ; je ne voulais que vous dire que la vie habituelle au milieu des esclaves ne me rendrait point malheureux. Ici, comme dans beaucoup d'autres choses, je pense que ce qui passe généralement pour vrai est parfaitement faux.

Mais je ne dis ces choses-là que par écrit ; autrement je serais déshonoré parmi les gens à argent, mes confrères ; ils ont beaucoup de considération pour moi ; ils me croient un bon homme, seulement un peu bête. Si j'avais des idées, si je parlais, je serais à leurs yeux un horrible *jacobin*, un ennemi du *juste-milieu*, etc.

Cette idée, encore bien peu arrêtée, d'aller finir mes jours à la Martinique, ou du moins y passer les huit ou dix années qui me séparent encore de la vieillesse, me porte à *comparer*.

Je me disais, il y a huit jours : Je quitterai la France peut-être pour toujours, et je ne la connais pas.

Je m'aperçois que j'ai oublié de dire que, deux ans après mon mariage, une banqueroute que nous éprouvâmes à Livourne, et dont le dividende fut soldé par des valeurs sur Vienne, en Autriche, me donna l'occasion de voir l'Italie, l'Autriche et la Suisse, sans que ma femme elle-même pût me taxer de vaine curiosité.

En Italie, j'achetai quelques tableaux. Le goût des arts, qui ne fut d'abord qu'une consolation, mais à la vérité la seule que je pusse supporter, s'empara bientôt d'une âme

(1) Cette émancipation, adoptée en principe par un décret du gouvernement provisoire du 4 mars 1848, a été proclamée en France et règlementée par un autre décret de la même autorité en date du 27 avril suivant. (Note de l'éditeur.)

qui, depuis longtemps, ne connaissait d'autres émotions que celles de la douleur la plus profonde. J'eus cette idée que, si je me livrais sans réserve au chagrin, une certaine personne ne trouverait plus en moi qu'un vieillard morose, si jamais le sort nous permettait de nous revoir : cette pensée changea tout mon être.

J'avais compris que mon devoir strict était de remplacer la fille qu'il avait perdue auprès du vieux père de ma femme. Or, M. R..., élevé dans le commerce, ne connaît d'autre bonheur au monde que celui d'acheter et de vendre. Il a donc fallu continuer les affaires, et le sort, m'ayant refusé le bonheur de l'âme, s'est obstiné à me donner celui de la fortune. Mon beau-père est fort âgé ; quand je n'aurai plus de soins à lui donner, il me semble que je trouverai quelque plaisir à aller passer un an ou deux dans ces beaux climats où jadis j'ai trouvé une jeunesse si exempte de soucis et si gaie.

Avant donc de quitter la France, j'ai voulu la connaître. Après l'avoir parcourue comme un commis voyageur et avec la rapidité qu'exigent les affaires, ne pourrais-je pas voyager maintenant en regardant autour de moi ? Malheureusement, je ne suis point tout à fait maître de mon temps ; le grand âge de mon beau-père lui donne une timidité inquiète, qui devient du malheur dès que je ne suis plus à ses côtés pour lui prouver que nos spéculations sont avantageuses.

Mon père, me voyant riche, fut heureux. Il a été membre de la Chambre des députés pendant les quinze dernières années de sa vie, et m'a laissé quelques petites terres valant cent cinquante mille francs et grevées de quatre-vingt mille francs de dettes. C'était un homme intègre et sévère qui se glorifiait de sa pauvreté.

LUCIEN LEUWEN

TESTAMENTS

Si la mort, ou la paresse, me surprennent avant la fin de ce roman qui s'appelle *l'Orange de Malte* et doit avoir trois volumes : Nancy, Paris et Madrid (Omar) (1), je le lègue à Madame Pauline Périer Lagrange, ma sœur. Si Madame Périer n'en fait pas commencer l'impression dans les six mois qui suivront mon trépas, je lègue ce manuscrit à M. R. Colomb (rue Godot-de-Mauroy, nº 35, Paris). Si, dans les 400 jours qui suivront mon décès, M. R. Colomb n'a pas fait commencer l'impression de ce roman, je le lègue à M. A. Levasseur, libraire, place Vendôme, 16, qui a imprimé *le Rouge et le Noir*.

J'ai suivi l'usage des peintres que je trouve amusant, et travaillé d'après les modèles.

Il faudra ôter soigneusement toute allusion trop claire qui ferait de la satire. Le vinaigre est bon, mais, mêlé à une crème, il fait un plat détestable.

Je voudrais que ce livre fût écrit comme le Code civil. C'est dans ce sens qu'il faut arranger les phrases obscures ou incorrectes.

Civita-Vecchia, le 25 décembre 1834.

Rome, le 17 février 1835.

Je lègue ce roman en cinq volumes reliés, intitulé *Lucien Leuwen*, à Madame Pauline Périer Lagrange (chez M. R. Colomb, rue Godot-de-Mauroy, 35) avec prière de le faire imprimer par quelque homme raisonnable. Si Madame P. P. Lagrange est devenue dévote, je la prie de remettre ces volumes reliés à M. Levasseur, libraire, place Vendôme, ou

(1) Rome.

à la bibliothèque de la Chambre des députés, si toutefois cette bibliothèque veut recevoir une telle infamie.

Si elle n'en veut pas, à la bibliothèque de Grenoble.

Rome, le 8 mars 1835.

Je donne et lègue les volumes reliés, intitulés *Leuwen*, à Madame Pauline Beyle, veuve Périer Lagrange, et si je lui survis, à M. R. Colomb, rue Godot-de-Mauroy, à Paris.

Rome, le 12 avril 1835.

Je donne les volumes intitulés *Leuwen* à Madame Pauline Périer Lagrange, et, après elle, à M. R. Colomb, mon cousin.

AU LECTEUR

Lecteur bénévole !

Ecoutez le titre que je vous donne.

En vérité, si vous n'étiez pas bénévole et disposé à prendre en bonne part les paroles, ainsi que les actions des graves personnages que je vais vous présenter ; si vous ne vouliez pas pardonner à l'auteur le manque d'emphase, le manque de but moral, etc., etc., je ne vous conseillerais pas d'aller plus loin.

Ce conte fut écrit en songeant à un petit nombre de lecteurs, que je n'ai jamais vus, et que je ne verrai point, ce dont bien me fâche.

J'eusse trouvé tant de plaisir à passer les soirées avec eux !

Dans l'espoir d'être entendu par ces lecteurs, je ne me suis pas astreint, je l'avoue, à garder les avenues contre une critique de mauvaise foi, ni même contre une critique de mauvaise humeur.

Pour être élégant, académique, disert, il fallait un talent qui manque, et ensuite ajouter à ceci 150 pages de périphrases : et encore, ces 150 pages n'auraient plu qu'aux

gens graves, prédestinés à haïr les écrivains tels que celui qui se présente à vous en toute humilité.

Ces respectables personnages ont assez pesé sur mon sort, dans la vie réelle, pour qu'ils viennent encore gâter mon plaisir, quand j'écris pour la bibliothèque bleue.

Songez, ami lecteur, à ne pas passer votre vie à haïr et à avoir peur.

LA CHARTREUSE DE PARME

AVERTISSEMENT

C'est dans l'hiver de 1830, et à trois cents lieues de Paris, que cette nouvelle fut écrite. Bien des années auparavant, dans le temps où nos armées parcouraient l'Europe, le hasard me donna un billet de logement pour la maison d'un chanoine : c'était à Padoue, ville heureuse où, comme à Venise, le plaisir est la grande affaire et ne laisse pas le temps d'être indigné contre le voisin. Le séjour s'étant prolongé, le chanoine et moi nous devînmes amis.

Repassant à Padoue vers la fin de 1830, je courus à la maison du bon chanoine : il n'était plus, je le savais, mais je voulais revoir le salon où nous avions passé tant de soirées aimables, et, depuis, si souvent regrettées. Je trouvai le neveu du chanoine et la femme de ce neveu, qui me reçurent comme un vieil ami. Quelques personnes survinrent, et l'on ne se sépara que fort tard; le neveu fit venir du café Pedroti un excellent zambajon. Ce qui nous fit veiller surtout, ce fut l'histoire de la duchesse Sanseverina à laquelle quelqu'un fit allusion, et que le neveu voulut bien raconter tout entière, en mon honneur.

— Dans le pays où je vais, dis-je à mes amis, je ne trouverai guère de maison comme celle-ci, et pour passer les longues heures du soir je ferai une nouvelle de la vie

de votre aimable duchesse Sanseverina. J'imiterai votre vieux conteur Bandello, évêque d'Agen, qui eût cru faire un crime de négliger les circonstances vraies de son histoire ou d'en ajouter de nouvelles.

— En ce cas, dit le neveu, je vais vous prêter les annales de mon oncle, qui, à l'article Parme, mentionne quelques-unes des intrigues de cette cour, du temps que la duchesse y faisait la pluie et le beau temps; mais, prenez garde ! cette histoire n'est rien moins que morale, et maintenant que vous vous piquez de pureté évangélique en France, elle peut vous procurer le renom d'assassin.

Je publie cette nouvelle sans rien changer au manuscrit de 1830, ce qui peut avoir deux inconvénients :

Le premier pour le lecteur ; les personnages, étant Italiens l'intéresseront peut-être moins, les cœurs de ce pays-là diffèrent assez des cœurs français : les Italiens sont sincères, bonnes gens, et, non effarouchés, disent ce qu'ils pensent; ce n'est que par accès qu'ils ont de la vanité ; alors elle devient passion, et prend le nom de *puntiglio*. Enfin la pauvreté n'est pas un ridicule parmi eux.

Le second inconvénient est relatif à l'auteur.

J'avouerai que j'ai eu la hardiesse de laisser aux personnages les aspérités de leurs caractères; mais, en revanche, je le déclare hautement, je déverse le blâme le plus moral sur beaucoup de leurs actions. A quoi bon leur donner la haute moralité et les grâces des caractères français, lesquels aiment l'argent par-dessus tout et ne font guère de péchés par haine ou par amour? Les Italiens de cette nouvelle sont fort différents. D'ailleurs, il me semble que toutes les fois qu'on s'avance de deux cents lieues du Midi au Nord, il y a lieu à un nouveau paysage comme à un nouveau roman. L'aimable nièce du chanoine avait connu et même beaucoup aimé la duchesse Sanseverina, et me prie de ne rien changer à ses aventures, lesquelles sont blâmables.

23 janvier 1839.

L'ABBESSE DE CASTRO

Je traduis cette histoire de deux manuscrits volumineux, l'un romain, et l'autre de Florence. A mon grand péril, j'ai osé reproduire leur style, qui est presque celui de nos vieilles légendes. Le style si fin et si mesuré de l'époque actuelle eût été, ce me semble, trop peu d'accord avec les actions racontées, et surtout avec les réflexions des auteurs. Ils écrivaient vers l'an 1598. Je sollicite l'indulgence du lecteur et pour eux et pour moi.

NOUVELLES INÉDITES

LE CHASSEUR VERT

PREMIÈRE PRÉFACE

Racine était un hypocrite lâche et sournois; car il a peint Néron; tout comme Richardson, cet imprimeur puritain et envieux, était sans doute un admirable séducteur de femmes, car il a fait *Lovelace*.

L'auteur du roman que vous allez lire, ô lecteur bénévole! si vous avez beaucoup de patience, est un républicain enthousiaste de Robespierre et de Couthon. Mais, en même temps, il désire avec passion le retour de la branche aînée et le règne de Louis XIX.

Mon éditeur m'a assuré qu'on lui imputerait toutes ces belles choses, non par malice, mais en vertu de la petite dose d'attention que le Français du dix-neuvième siècle accorde à tout ce qu'il lit : ce sont les journaux qui l'ont mis là.

Pour peu qu'un roman s'avise de peindre les habitudes

de la société actuelle, avant d'avoir de la sympathie pour les personnages, le lecteur se dit : « De quel parti est cet homme-là ? » Voici la réponse : « L'auteur est simplement partisan modéré de la Charte de 1830. » C'est pourquoi il a osé copier jusque dans les détails des conversations républicaines et des conversations légitimistes, sans prêter à ces partis opposés plus d'absurdités qu'ils n'en ont réellement, sans faire des caricatures; d'où il résultera peut-être que chaque parti croira l'auteur un partisan forcené du parti contraire.

A vrai dire, puisqu'on est prié de faire un aveu si sérieux, crainte de pis, l'auteur serait au désespoir de vivre sous le gouvernement de New-York. Il aime mieux faire la cour à M. Guizot que faire la cour à son bottier. Au dix-neuvième siècle, la démocratie amène nécessairement dans la littérature le règne des gens médiocres, raisonnables, bornés et plats, littérairement parlant.

En fait de partis extrêmes, ce sont toujours ceux qu'on a vus en dernier lieu qui semblent les plus ridicules. Au reste, quel triste temps que celui où l'éditeur d'un roman frivole demande instamment à l'auteur une préface du genre de celle-ci? Ah! qu'il eût mieux valu naître deux siècles plus tôt, sous Henri IV, en 1600!

La vieillesse est amie de l'ordre et a peur de tout. Celle de notre héros, né en 1600, se fût facilement accommodée du despotisme si noble du roi Louis XIV et du gouvernement que nous montre si bien l'inflexible bon sens du duc de Saint-Simon. Il a été vrai, on l'appelle méchant.

Si, par hasard, l'auteur de ce roman futile avait pu atteindre à la vérité, lui ferait-on le même reproche? Il a fait tout ce qu'il fallait pour ne le mériter en aucune façon. En peignant ces figures, il se laissait aller aux douces illusions de son art, et son âme était bien éloignée des pensées corrodantes de la haine. Entre deux hommes d'esprit, l'un extrêmement républicain, l'autre extrêmement légitimiste, le penchant secret de l'auteur sera pour le plus aimable.

En général, le légitimiste aura des manières plus élégantes et saura un plus grand nombre d'anecdotes amusantes ; le républicain aura plus de feu dans l'âme et des façons plus rudes et plus jeunes. Après avoir pesé ces qualités d'un genre opposé, l'auteur, ainsi qu'il en a déjà prévenu, donnera la préférence au plus aimable des deux ; et leurs idées politiques n'entreront pour rien dans les motifs de son choix.

DEUXIÈME PRÉFACE RÉELLE

Cet ouvrage-ci est fait bonnement et simplement, sans chercher aucunement les allusions, et même en cherchant à en éviter quelques-unes. Mais l'auteur pense que, excepté pour la passion du héros, un roman doit être un miroir.

Si la police rend imprudente la publication, on attendra dix ans.

2 août 1836.

TROISIÈME PRÉFACE (1836)

Il y avait un jour un homme qui avait la fièvre et qui venait de prendre du quinquina. Il avait encore le verre à la main et faisait la grimace à cause de l'amertume ; il se regarda au miroir et se vit pâle et même un peu vert. Il quitta brusquement son verre et se jeta sur le miroir pour le briser.

Tel sera peut-être le sort des volumes suivants. Par malheur pour eux, ils ne racontent point une action passée il y a cent ans, les personnages sont contemporains ; ils vivaient, ce me semble, il y a deux ou trois ans. Est-ce la faute de l'auteur, si quelques-uns sont légitimistes décidés, et si d'autres parlent comme des républicains ? L'auteur restera-t-il convaincu d'être à la fois légitimiste et républicain ?

LE JUIF
(*Filippo Ebreo*)

AUX CURIEUX

Trieste, le 14 et 15 janvier 1831.

N'ayant rien à lire, j'écris. C'est le même genre de plaisir, mais avec plus d'intimité. — Le poêle me gêne beaucoup. Froid aux pieds et mal à la tête.

VIE DE NAPOLÉON

A

MONSIEUR LE LIBRAIRE

Je vous en demande pardon, Monsieur, il n'y a nulle emphase dans les volumes que l'on vous présente à acheter. S'ils étaient écrits en *style Salvandy*, on vous demanderait quatre mille francs par volume.

Il n'y a jamais de grandes phrases; jamais le style ne *brûle* le papier, jamais de *cadavres;* les mots *horrible, sublime*, *horreur*, *exécrable*, *dissolution de la société*, etc., ne sont pas employés.

L'auteur a la fatuité de n'*imiter personne;* mais son ouvrage fait, s'il fallait, pour en donner une idée, en comparer le style à celui de quelqu'un des grands écrivains de France, l'auteur dirait :

J'ai cherché à raconter non pas comme MM. de Salvandy ou de Marchangy, mais comme Michel de Montaigne ou le président de Brosses.

POURQUOI AI-JE CONDUIT AINSI LES IDÉES DU LECTEUR?

(13 février 1837)

PRÉFACE POUR MOI

L'histoire ordinaire (celle de M. Thibeaudeau, par exemple) instruit le procès avec ostentation d'impartialité, comme Salluste, et laisse le prononcé du jugement au lecteur.

Par là, ce jugement ne peut être que commun : *Jacques est un coquin ou un honnête homme.* Moi, j'énonce ces jugements, et ils sont fondés sur une connaissance plus intime, et surtout plus délicate, du juste et de l'injuste : des jugements d'âme généreuse. Je voilerais la moitié du *qualsisia merito* (1) (sans atteindre au mérite d'arrangement d'un Lemontey), si je ne prononçais pas les jugements moi-même; souvent d'une des circonstances de ce premier jugement, j'en tire un second. Donc, intituler ceci : *Mémoires sur la vie de Napoléon.*

Par l'originalité non cherchée (souvent je la voile exprès) de la pensée, je pourrai peut-être faire avaler six volumes. S'il fallait me gêner, je n'aurais pas la patience de continuer; et pourquoi me gêner, pour devenir un *dimidiato* (2) Lemontey ou Thiers?

PRÉFACE

De 1806 à 1814, j'ai vécu dans une société dont les actions de l'Empereur formaient la principale attention. Pendant une partie de ce temps, j'ai été attaché à la cour de ce grand homme, et je le voyais deux ou trois fois la semaine. (H. B.)

Fu vera gloria ?
Ai posteri l'ardua sentenza.
(Manzoni, *Ode sur Napoléon.*)

Un homme a eu l'occasion d'entrevoir Napoléon à Saint-

(1) Mérite quelconque.
(2) Un demi.

Cloud, à Marengo, à Moscou ; maintenant il écrit sa vie, sans nulle prétention au beau style. Cet homme déteste l'emphase comme germaine de l'hypocrisie, le vice à la mode au XIXe siècle.

Les petits mérites seuls peuvent aimer le mensonge qui leur est favorable ; plus la vérité tout entière sera connue, plus Napoléon sera grand.

L'auteur emploiera presque toujours les propres paroles de Napoléon pour les récits militaires. Le même homme qui a fait a raconté. Quel bonheur pour la curiosité des siècles à venir ! Qui oserait, après Napoléon, raconter la bataille d'Arcole ?

Toutefois, tout occupé de son récit, il était plein de ce magnifique sujet, et supposant, comme les gens passionnés, que tout le monde devait le comprendre à demi-mot, quelquefois il est obscur. Alors on a placé, avant l'admirable récit de Napoléon, les éclaircissements nécessaires. L'auteur les a trouvés dans ses souvenirs.

En sa qualité de souverain, Napoléon écrivant mentait souvent. Quelquefois le cœur du grand homme soulevait la croûte impériale ; mais il s'est toujours repenti d'avoir écrit la vérité et, de temps en temps, de l'avoir dite. A Sainte-Hélène, il préparait le trône de son fils, ou un second retour, comme celui de l'Ile d'Elbe. J'ai tâché de n'être pas dupe.

Pour les choses que l'auteur a vues ou qu'il croit vraies, il aime mieux employer les paroles d'un autre témoin, que de chercher lui-même à fabriquer une narration.

Je n'ai pas dit de certains personnages tout le mal que j'en sais ; il n'entrait point dans mes intentions de faire de ces mémoires un cours de connaissances du cœur humain.

J'écris cette histoire telle que j'aurais voulu la trouver écrite par un autre, au talent près. Mon but est de faire connaître cet homme extraordinaire, que j'aimais de son vivant, que j'estime maintenant de tout le mépris que m'inspire ce qui est venu après lui.

Comptant sur l'intelligence du lecteur, je ne garde point

toutes les avenues contre la critique ; les hypocrites m'accuseront probablement de manquer de morale, ce qui n'augmentera nullement la dose de mépris que j'ai pour ces gens-là.

Il n'y a pas d'opinion publique à Paris sur les choses contemporaines ; il n'y a qu'une suite d'engouements, se détruisant l'un l'autre, comme une onde de la mer effaçant l'onde qui la précédait.

Le peuple, que Napoléon a civilisé en le faisant propriétaire et en lui donnant la même croix qu'à un maréchal, le juge avec son cœur, et je croirais assez que la postérité confirmera l'arrêt du peuple. Quant aux jugements des salons, je suppose qu'ils changeront tous les dix ans, comme j'ai vu arriver en Italie, pour le Dante, aussi méprisé en 1800 qu'il est adoré maintenant.

L'art de mentir a singulièrement grandi depuis quelques années. On n'exprime plus le mensonge en termes exprès, comme du temps de nos pères ; mais on le produit au moyen de formes de langage vagues et générales, qu'il serait difficile de reprocher au menteur et surtout de réfuter en peu de mots. Pour moi, je prends dans quatre ou cinq auteurs différents, quatre ou cinq petits faits ; au lieu de les résumer par une phrase générale, dans laquelle je pourrais *glisser des nuances mensongères*, je reproduis ces petits faits, en employant, autant que possible, les paroles mêmes des auteurs originaux.

Tout le monde avoue que l'homme qui raconte doit *dire la vérité clairement*. Mais pour cela il faut avoir le courage de descendre aux plus petits détails. C'est là, ce me semble, le moyen unique de répondre à la défiance du lecteur. Loin de redouter cette défiance, je la désire et la sollicite de tout mon cœur.

Par le mensonge qui court, la postérité ne pourra guère se fier qu'aux historiens contemporains. On sent chez un homme le ton de la vérité. D'ailleurs, dix ans après sa mort, la camaraderie qui le protégeait est dissoute, et celle qui

lui succède met la vérité de cet écrivain au nombre de ces vérités indifférentes qu'il faut bien admettre, pour se donner du crédit, et pouvoir mentir avec quelque succès sur tout le reste.

Avant 1810, quand un écrivain mentait, c'était par l'effet d'une passion qui se trahissait d'elle-même et qu'il était facile d'apercevoir. Depuis 1812, et surtout depuis 1830, l'on ment de sang-froid pour arriver à une place; ou, si l'on a de quoi vivre, pour atteindre, dans les salons, à une considération agréable.

Que de choses fausses dites sur Napoléon ! N'est-ce pas M. de Chateaubriand qui a prétendu qu'il manquait de bravoure personnelle, et que, d'ailleurs, il s'appelait Nicolas ? Comment s'y prendra l'historien de 1860 pour se défendre de tous les faux mémoires qui, chaque mois, ornent les *Revues* de 1837 ? — L'écrivain qui a vu l'entrée de Napoléon à Berlin, le 27 octobre 1806, qui l'a vu à Wagram, qui l'a vu marchant un bâton à la main, dans la retraite de Russie, qui l'a vu au conseil d'Etat, s'il a le courage de dire la vérité *sur tout*, même contre son héros, a donc quelque avantage.

Quand, pour mon malheur, il m'arrivera d'avoir une opinion qui n'entre pas dans le *Credo* littéraire ou politique du public de 1837, loin de l'envelopper savamment, je l'avouerai de la façon la plus claire et la plus crue. La crudité, je le sais, est un défaut de style; mais l'hypocrisie est un défaut de mœurs tellement prédominant, de nos jours, qu'il faut se précautionner de toutes les ressources, pour n'y pas être entraîné.

L'art de mentir fleurit surtout à l'aide du beau style académique et des périphrases commandées, dit-on, par l'élégance. Moi je prétends qu'elles sont commandées par la prudence de l'auteur qui, en général, veut de la littérature se faire un chausse-pied à quelque chose de mieux.

Je prie donc le lecteur de pardonner au style le plus simple et le moins élégant; à un style qui ressemblerait, s'il

en avait le talent, au style du XVIIe siècle, au style de M. de Sacy, traducteur des lettres de Pline, de M. l'abbé Mongault, traducteur d'Hérodien. Il me semble que j'aurai toujours le courage de choisir le mot inélégant, lorsqu'il donnera une nuance d'idées de plus.

En lisant l'histoire ancienne, dans la jeunesse, la plupart des cœurs qui sont susceptibles d'enthousiasme, s'attachent aux Romains et pleurent leurs défaites ; et tout cela malgré leurs injustices et leur tyrannie envers leurs alliés. Par un sentiment de même nature, on ne peut plus aimer un autre général après avoir vu agir Napoléon. On trouve toujours dans les propos des autres quelque chose d'hypocrite, de cotonneux, d'exagéré, qui tue l'inclination naissante. L'amour pour Napoléon est la seule passion qui me soit restée; ce qui ne m'empêche pas de voir les défauts de son esprit et les misérables faiblesses qu'on peut lui reprocher.

Maintenant que vous êtes prévenu, ô lecteur malévole, et que vous savez à quel rustre dépourvu de grâces, ou plutôt à quelle dupe, sans ambition, vous avez affaire, si vous n'avez point encore fermé le livre, je vais me permettre de discuter une question.

De bons juges m'ont assuré que ce n'est que dans vingt ou trente ans d'ici que l'on pourra publier une histoire raisonnable de Napoléon. Alors, les mémoires de M. de Talleyrand, de M. le duc de Bassano, et de bien d'autres, auront paru et auront été jugés. L'opinion définitive de la postérité sur ce grand homme aura commencé à se déclarer ; l'envie de la classe noble, si ce n'est que de l'envie, aura cessé. Maintenant beaucoup de gens recommandables se font encore une gloire d'appeler Napoléon, *M. de Buonaparté.*

L'écrivain de 1860 aura beaucoup d'avantages; toutes les sottises que le temps détruit ne seront pas arrivées jusqu'à lui ; mais il lui manquera le mérite inappréciable d'avoir connu son héros, d'en avoir entendu parler trois ou quatre heures de chaque journée. J'étais employé à sa cour, j'y ai

vécu ; j'ai suivi l'Empereur dans toutes ses guerres, j'ai participé à son administration des pays conquis, et je passais ma vie dans l'intimité d'un des ministres les plus influents. C'est à ces titres que j'ose élever la voix et présenter un petit abrégé *provisoire*, qui pourra être lu jusqu'à ce que paraisse la véritable histoire, vers 1860 ou 1880. Le métier du curieux est de lire des livres plats, qui parlent mal d'une chose qui nous intéresse.

J'ai cru devoir donner beaucoup de développements à la campagne d'Italie de 1796 et 1797. C'était le début de Napoléon. Suivant moi, elle fait mieux connaître qu'aucune autre et son génie militaire et son caractère. Si l'on veut considérer l'exiguïté des moyens, la magnifique défense de l'Autriche, et la défiance de soi-même qu'a toujours l'homme qui débute, quelque grand qu'on veuille le supposer, on trouvera que c'est peut-être la plus belle campagne de Napoléon. Enfin, en 1797, on pouvait l'aimer avec passion et sans restriction ; il n'avait point encore volé la liberté à son pays ; rien d'aussi grand n'avait paru depuis des siècles.

J'ai eu l'occasion d'étudier sur les lieux la campagne d'Italie ; le régiment dans lequel je servais en 1800 s'est arrêté à Cherasco, Lodi, Crema, Castiglione, Goïto, Padoue, Vicence, etc. J'ai visité avec tout l'enthousiasme d'un jeune homme, et seulement après la campagne de 1796, presque tous les champs de bataille de Napoléon ; je les parcourais avec des soldats qui avaient combattu sous ses ordres et des jeunes gens du pays émerveillés de sa gloire. Leurs réflexions montraient fort bien les idées qu'il avait su donner aux peuples. Les traces de ses combats étaient évidentes dans la campagne, dans les villes, et encore aujourd'hui les murs de Lodi, de Lonato, de Rivoli, d'Arcole, de Vérone, sont sillonnés par les balles françaises. Souvent il m'est arrivé d'entendre cette belle exclamation : « *Et alors nous pouvions nous révolter contre vous, qui nous rappeliez à la vie !* »

Je logeais *par billet de logement*, chez les plus chauds

patriotes ; par exemple, chez un chanoine de Reggio, qui m'apprit toute l'histoire contemporaine du pays. Je supplie donc le lecteur de ne pas s'effrayer du nombre de pages occupé par la campagne d'Italie ; j'ai vu celles d'Allemagne et de Moscou, mais j'en parlerai moins longuement.

Le manuscrit que je présente au public fut commencé en 1816. Alors j'entendais dire tous les jours que *M. de Buonaparté* avait de la férocité, qu'il était lâche, qu'il ne s'appelait pas Napoléon, mais bien Nicolas, etc., etc. Je fis un petit livre qui ne racontait que les campagnes que j'avais entrevues ; mais tous les libraires auxquels je fis parler eurent peur. Je convenais des fautes de Napoléon ; ce fut à ce titre surtout que les gens qui cherchent la fortune en imprimant les pensées des autres conçurent pour moi un mépris ineffable. Le danger, de la part du procureur du roi, disaient ces messieurs, est presque certain ; il faudrait du moins, par compensation, pouvoir compter sur le parti bonapartiste. Or, ce parti compte beaucoup de gens de cœur, mais peu accoutumés à lire. Dès qu'ils verront blâmer leur héros, ils en concluront que l'auteur attend quelque place de la *Congrégation*.

Il n'y avait rien à répondre, je n'y songeais plus. Me trouvant seul à la campagne avec ce manuscrit, je le relus en 1828, et, comme depuis douze ans je voyais contester les faits les plus notoires, comme on allait jusqu'à nier tout à fait des batailles (M. Botta nie Lonato), je pris le parti de raconter les faits clairement, c'est-à-dire longuement.

Une croyance presque instinctive chez moi, c'est que tout homme puissant ment quand il parle, et à plus forte raison, quand il écrit. Toutefois, par enthousiasme pour *le beau idéal militaire*, Napoléon a souvent dit la vérité dans le petit nombre de récits de batailles qu'il nous a laissés. J'ai admis ces récits pour la campagne d'Italie, en les faisant précéder d'un petit sommaire qui suffit pour établir la vérité, et surtout cette partie de la vérité négligée par l'auteur. Comment se priver volontairement de récits si passionnés ?

J'ai surtout admis ces récits, parce que mon but est de faire connaître l'homme extraordinaire. Quant à écrire l'histoire de France de 1800 à 1815, je n'y ai aucune prétention.

Je viens d'effacer beaucoup de phrases malsonnantes dans ce manuscrit de 1828. Mais, en évitant de heurter inutilement les personnes qui ne partagent pas mes opinions, je suis tombé, comme Calpigi, dans un inconvénient bien pire : *je veux et ne veux pas*. La bonne compagnie réunit dans ce moment un sentiment et une fonction, qui se font entre eux une cruelle guerre : elle a peur du retour des horreurs de 1793, et, en même temps, elle est juge souveraine de la littérature.

On a vu dans les clubs, pendant la Révolution, que toute société qui a peur est, à son insu, dominée et conduite par ceux de ses membres qui ont le moins de lumières et le plus de folie. Dans tous les partis, plus un homme a d'esprit, moins il est de son parti, surtout si on l'interroge en tête-à-tête. Mais, en public, pour ne pas *perdre sa caste*, il doit dire comme les meneurs. Or, que diront les meneurs du présent essai historique? Rien, ou beaucoup de mal. Ainsi, je voudrais être jugé par la bonne compagnie, et la bonne compagnie ne peut lire l'ouvrage suivant, sans choquer son allié le plus intime, celui qui lui a promis de rendre de toute impossibilité ce funeste retour de 93.

C'est en vain que je répéterais, « mais, Messieurs, ce retour sort des bornes du possible ; il suffit, pour s'en convaincre, de comparer l'humanité et la générosité du peuple de Paris, pendant les trois journées de 1830, avec la fureur aveugle que montra la populace de 1789, lors de la prise de la Bastille. Rien de plus simple : on avait affaire, en 1789, à un peuple corrompu par la monarchie Pompadour, Dubarry et Richelieu, et nous marchons, en 1837, à côté d'un peuple d'ouvriers, qui sait qu'il peut obtenir la croix de la Légion d'honneur. Il n'est pas d'ouvrier qui n'ait un cousin propriétaire ou légionnaire. Napoléon a refait le moral du peuple français, c'est là sa gloire la plus vraie. Ses

moyens ont été l'égale division, entre les enfants, des biens du père de famille (bienfait de la Révolution), et la Légion d'honneur, que l'on rencontre dans les ateliers, sur l'habit du plus simple ouvrier. » Mais à quoi bon raisonner avec la peur; qui pourrait la persuader? C'est un sentiment vif. Or, en présence d'un intérêt passionné, de l'intérêt de l'existence, qu'est-ce qu'un vain intérêt de littérature et de beaux-arts? Qu'il ne soit plus question de livres pendant cinquante ans, et n'ayons plus de Jacobins.

Comment écrire la vie de Napoléon sans toucher, malgré soi, à quelqu'une de ces quatre ou cinq grandes vérités : les droits de la naissance, le droit divin des rois, etc., etc., dont certaines gens ont arrêté qu'eux seuls pourraient parler.

Il n'y a pas de réponse raisonnable à cette objection. Ainsi, ô mon lecteur, comme je ne veux vous tromper en rien, je suis obligé de vous déclarer qu'il m'a fallu renoncer au suffrage de la bonne compagnie, malgré toute l'estime que je porte à ce suffrage.

Pour prouver, toutefois, que je ne suis pas un ennemi absolu des avantages que l'on peut devoir à la naissance, j'ajouterai que, pour qu'un homme soit juge de nos bagatelles littéraires, il faut qu'il ait trouvé dans l'héritage paternel une édition des œuvres de Voltaire, quelques volumes elzévirs et l'Encyclopédie.

La préface d'un livre historique en est une partie nécessaire; elle satisfait à cette question : Quel est cet homme qui vient me faire des récits? C'est pour y répondre que je me permets les détails suivants :

Je vis pour la première fois le général Bonaparte deux jours après son passage du mont Saint-Bernard; c'était au fort de Bard (le 22 mai 1800; il y a trente-sept ans, ô mon lecteur)! Huit ou dix jours après la bataille de Marengo, je fus admis dans sa loge à la Scala (grand théâtre de Milan), pour rendre compte de mesures relatives à l'occupation de la citadelle d'Arona. J'étais à l'entrée de Napoléon à Ber-

lin en 1806, à Moscou, en 1812, en Silésie en 1813. J'ai eu occasion de voir Napoléon à toutes ces époques. Ce grand homme m'a adressé la parole, pour la première fois, à une revue au Kremlin. J'ai été honoré d'une longue conversation en Silésie, pendant la campagne de 1813. Enfin, il m'a donné de vive voix des instructions détaillées, en décembre 1813, lors de ma mission à Grenoble, avec le sénateur comte de Saint-Vallier. Ainsi, je puis me moquer, en sûreté de conscience, de bien des mensonges.

Comme aucun détail vrai ne me semblera puéril, je dirai que je ne sais pas trop si la postérité appellera ce grand homme Bonaparte ou Napoléon ; dans le doute, j'emploie souvent ce dernier nom. La gloire qu'il a acquise sous celui de Bonaparte me semble bien plus pure ; mais je l'entends appeler *M. Buonaparté*, par des gens qui le haïssent, et dont lui seul au monde pouvait protéger les privilèges ; et ce nom, si grand en 1797, me rappelle aujourd'hui, malgré moi, le souvenir ridicule des personnages qui affectent de s'en servir en l'altérant.

Je crains bien qu'aux yeux de la postérité les écrivains du XIXe siècle ne jouent un rôle à peu près semblable à celui des contemporains de Sénèque ou de Claudien, dans la littérature latine.

Une des causes de cette décadence, c'est sans doute la préoccupation antilittéraire, qui porte le lecteur à chercher, avant tout, dans un livre, la religion politique de l'auteur. Quant à moi, je désire le maintien pur et simple de ce qui est. Mais ma religion politique ne m'empêchera pas de comprendre celle de Danton, de Sieyès, de Mirabeau et de Napoléon, véritables fondateurs de la France actuelle, grands hommes, sans l'un desquels la France de 1837 ne serait pas ce qu'elle est.

Avril 1837.

LAMIEL

ART DE COMPOSER LES ROMANS

Je ne fais point de plan. Quand cela m'est arrivé, j'ai été dégoûté du roman par le mécanisme que voici : je cherchais à me souvenir en écrivant le roman de choses auxquelles j'avais pensé en écrivant le plan et, chez moi, le travail de la mémoire éteint l'imagination. Ma mémoire, fort mauvaise, est pleine de distractions.

La page que j'écris me donne l'idée de la suivante. Ainsi fut faite la *Char* (1). Je pensais à la mort de Sandrine, cela seul me fit entreprendre le roman. Je vis plus tard le joli de la difficulté à vaincre.

1° Les héros amoureux seulement au second volume ;

2° Deux héroïnes.

Or, ne faisant guère de plan qu'en gros, j'apaise mon feu sur les bêtises des *expressions* et des *descriptions* souvent inutiles, et qu'il faut effacer quand on arrive aux dernières scènes.

Ainsi, en novembre 1839, j'ai apaisé mon feu à décrire Carville et le caractère de la duchesse (dans *Lamiel*).

Je ne vois d'autre moyen (le 25 mai 1840) que d'indiquer seulement en abrégé :

l'exposition
et les descriptions,

car si je fais un plan, je me dégoûte de l'ouvrage (par la nécessité de faire agir la mémoire).

Civita-Vecchia, 25 mai 1840.

(1) *La Chartreuse de Parme.*

LE ROUGE ET LE NOIR

CHAPITRE XLIV

PENSÉES D'UNE JEUNE FILLE

> Que de perplexité ! Que de nuits passées sans sommeil ! Grand Dieu ! vais-je me rendre méprisable ! Il me méprisera lui-même. Mais il part, il s'éloigne.
>
> Alfred de Musset.

Ce n'était point sans combats que Mathilde avait écrit. Quel qu'eût été le commencement de son intérêt pour Julien, bientôt il domina l'orgueil qui, depuis qu'elle se connaissait, régnait seul dans son cœur. Cette âme haute et froide était emportée pour la première fois par un sentiment passionné. Mais s'il dominait l'orgueil, il était encore fidèle aux habitudes de l'orgueil. Deux mois de combats et de sensations nouvelles renouvelèrent pour ainsi dire tout son être moral.

Mathilde croyait voir le bonheur. Cette vue toute puissante sur les âmes courageuses, liées à un esprit supérieur, eut à lutter longuement contre la dignité et tous sentiments de devoirs vulgaires. Un jour, elle entra chez sa mère, dès sept heures du matin, la priant de lui permettre de se réfugier à Villequier. La marquise ne daigna pas même lui répondre, et lui conseilla d'aller se remettre au lit. Ce fut le dernier effort de la sagesse vulgaire et de la déférence aux idées reçues.

La crainte de mal faire et de heurter les idées tenues pour sacrées par les Caylus, les de Luz, les Croisenois, avait assez peu d'empire sur son âme ; de tels êtres ne lui semblaient pas faits pour la comprendre ; elle les eût consultés s'il eût été question d'acheter une calèche ou une terre. Sa véritable terreur était que Julien ne fût mécontent d'elle.

Peut-être aussi n'a-t-il que les apparences d'un homme supérieur ?

Elle abhorrait le manque de caractère, c'était sa seule objection contre les beaux jeunes gens qui l'entouraient. Plus ils plaisantaient avec grâce tout ce qui s'écarte de la mode, ou la suit mal, croyant la suivre, plus ils se perdaient à ses yeux.

Ils étaient braves, et voilà tout. Et encore, comment braves? se disait-elle, en duel, mais le duel n'est plus qu'une cérémonie. Tout en est su d'avance, même ce que l'on doit dire en tombant. Etendu sur le gazon, et la main sur le cœur, il faut un pardon généreux pour l'adversaire et un mot pour une belle, souvent imaginaire, ou bien qui va au bal le jour de votre mort, de peur d'exciter les soupçons.

On brave le danger à la tête d'un escadron tout brillant d'acier, mais le danger solitaire, singulier, imprévu, vraiment laid !

Hélas ! se disait Mathilde, c'était à la cour de Henri III que l'on trouvait des hommes grands par le caractère comme par la naissance! Ah! si Julien avait servi à Jarnac ou à Moncontour, je n'aurais plus de doute. En ces temps de vigueur et de force, les Français n'étaient pas des poupées. Le jour de la bataille était presque celui des moindres perplexités.

Leur vie n'était pas emprisonnée comme une momie d'Egypte, sous une enveloppe toujours commune à tous, toujours la même. Oui, ajoutait-elle, il y avait plus de vrai courage à se retirer seul à onze heures du soir, en sortant de l'hôtel de Soissons, habité par Catherine de Médicis, qu'aujourd'hui à courir à Alger. La vie d'un homme était

une suite de hasards. Maintenant la civilisation a chassé le hasard, plus d'imprévu. S'il paraît dans les idées, il n'est pas assez d'épigrammes pour lui ; s'il paraît dans les événements, aucune lâcheté n'est au-dessus de notre peur. Quelque folie que nous fasse faire la peur, elle est excusée. Siècle dégénéré et ennuyeux ! Qu'aurait dit Boniface de La Mole si, levant hors de la tombe sa tête coupée, il eût vu, en 1793, dix-sept de ses descendants, se laisser prendre comme des moutons, pour être guillotinés deux jours après ? La mort était certaine, mais il eût été de mauvais ton de se défendre et de tuer au moins un jacobin ou deux. Ah ! dans les temps héroïques de la France, au siècle de Boniface de La Mole, Julien eût été le chef d'escadron, et mon frère, le jeune prêtre, aux mœurs convenables, avec la sagesse dans les yeux et la raison à la bouche.

Quelques mois auparavant, Mathilde désespérait de rencontrer un être un peu différent du patron commun. Elle avait trouvé quelque bonheur en se permettant d'écrire à quelques jeunes gens de la société. Cette hardiesse si inconvenante, si imprudente chez une jeune fille, pouvait la déshonorer aux yeux de M. de Croisenois, du duc de Chaulnes son père, et de tout l'hôtel de Chaulnes, qui, voyant se rompre le mariage projeté, aurait voulu savoir pourquoi. En ce temps-là les jours où elle avait écrit une de ses lettres, Mathilde ne pouvait dormir. Mais ces lettres n'étaient que des réponses.

Ici elle osait dire qu'elle aimait. Elle écrivait *la première* (quel mot terrible !) à un homme placé dans les derniers rangs de la société.

Cette circonstance assurait, en cas de découverte, un déshonneur éternel. Laquelle des femmes venant chez sa mère eût osé prendre son parti ! Quelle phrase eût-on pu leur donner à répéter pour amortir le coup de l'affreux mépris des salons ?

Et encore parler était affreux, mais écrire ! *Il est des choses qu'on n'écrit pas*, s'écriait Napoléon apprenant la

capitulation de Baylen. Et c'était Julien qui lui avait conté ce mot! comme lui faisant d'avance une leçon.

Mais tout cela n'était rien encore, l'angoisse de Mathilde avait d'autres causes. Oubliant l'effet terrible sur la société, la tache ineffaçable et toute pleine de mépris, car elle outrageait sa caste, Mathilde allait écrire à un être d'une bien autre nature que les Croisenois, les de Luz, les Caylus.

La profondeur, l'*inconnu* du caractère de Julien eussent effrayé, même en nouant avec lui une relation ordinaire. Et elle en allait faire son amant, peut-être son maître!

Quelles ne seront pas ses prétentions, si jamais il peut tout sur moi? Eh bien! je me dirai comme Médée : *Au milieu de tant de périls, il me reste* Moi.

Julien n'avait nulle vénération pour la noblesse du sang, croyait-elle. Bien plus, peut-être il n'avait nul amour pour elle!

Dans ces derniers moments de doutes affreux, se présentèrent les idées d'orgueil féminin. Tout doit être singulier dans le sort d'une fille comme moi, s'écria Mathilde impatientée. Alors l'orgueil qu'on lui avait inspiré dès le berceau se battait contre la vertu. Ce fut dans cet instant que le départ de Julien vint tout précipiter.

(De tels caractères sont heureusement fort rares.)

Le soir, fort tard, Julien eut la malice de faire descendre une malle très pesante chez le portier; il appela pour la transporter le valet de pied qui faisait la cour à la femme de chambre de mademoiselle de La Mole. Cette manœuvre peut n'avoir aucun résultat, se dit-il, mais si elle réussit, elle me croit parti. Il s'endormit fort gai sur cette plaisanterie. Mathilde ne ferma pas l'œil.

Le lendemain, de fort grand matin, Julien sortit de l'hôtel sans être aperçu, mais il rentra avant huit heures.

A peine était-il dans la bibliothèque que mademoiselle de La Mole parut sur la porte. Il lui remit sa réponse. Il pensait qu'il était de son devoir de lui parler; rien n'était plus commode, du moins, mais mademoiselle de La Mole

ne voulut pas l'écouter et disparut. Julien en fut charmé, il ne savait que lui dire.

Si tout ceci n'est pas un jeu convenu avec le comte Norbert, il est clair que ce sont mes regards pleins de froideur qui ont allumé l'amour baroque que cette fille de si haute naissance s'avise d'avoir pour moi. Je serais un peu plus sot qu'il ne convient, si jamais je me laissais entraîner à avoir du goût pour cette grande poupée blonde. Ce raisonnement le laissa plus froid et plus calculant qu'il n'avait jamais été.

Dans la bataille qui se prépare, ajouta-t-il, l'orgueil de la naissance sera comme une colline élevée, formant position militaire entre elle et moi. C'est là-dessus qu'il faut manœuvrer. J'ai fort mal fait de rester à Paris; cette remise de mon départ m'avilit et m'expose, si tout ceci n'est qu'un jeu. Quel danger y avait-il à partir! Je me moquais d'eux, s'ils se moquent de moi. Si son intérêt pour moi a quelque réalité, je centuplais cet intérêt.

La lettre de mademoiselle de La Mole avait donné à Julien une jouissance de vanité si vive que, tout en riant de ce qui lui arrivait, il avait oublié de songer sérieusement à la convenance du départ.

C'était une fatalité de son caractère d'être extrêmement sensible à ses fautes. Il était fort contrarié de celle-ci, et ne songeait presque plus à la victoire incroyable qui avait précédé ce petit échec, lorsque, vers les neuf heures, mademoiselle de La Mole parut sur le seuil de la porte de la bibliothèque, lui jeta une lettre et s'enfuit.

Il paraît que ceci va être le roman par lettres, dit-il en relevant celle-ci. L'ennemi fait un faux mouvement, moi je vais faire donner la froideur et la vertu.

On lui demandait une réponse décisive avec une douleur qui augmentait sa gaîté intérieure. Il se donna le plaisir de mystifier, pendant deux pages, les personnes qui voudraient se moquer de lui, et ce fut encore par une plaisanterie qu'il

annonça vers la fin de sa réponse son départ décidé pour le lendemain matin.

Cette lettre terminée : Le jardin va me servir pour la remettre, pensa-t-il, et il y alla. Il regardait la fenêtre de la chambre de mademoiselle de La Mole.

Elle était au premier étage, à côté de l'appartement de sa mère, mais il y avait un grand entre-sol.

Ce premier était tellement élevé qu'en se promenant sous l'allée de tilleuls, sa lettre à la main, Julien ne pouvait être aperçu de la fenêtre de mademoiselle de La Mole. La voûte formée par les tilleuls, fort bien taillés, interceptait la vue. Mais quoi ! se dit Julien avec humeur, encore une imprudence ! Si l'on a entrepris de se moquer de moi, me faire voir une lettre à la main, c'est servir mes ennemis.

La chambre de Norbert était précisément au-dessus de celle de sa sœur, et si Julien sortait de la voûte formée par les branches taillées des tilleuls, le comte et ses amis pouvaient suivre tous ses mouvements.

Mademoiselle de La Mole parut derrière sa vitre ; il montra sa lettre à demi ; elle baissa la tête. Aussitôt Julien remonta chez lui en courant, et rencontra par hasard, dans le grand escalier, la belle Mathilde, qui saisit sa lettre avec une aisance parfaite et des yeux riants.

Que de passion il y avait dans les yeux de cette pauvre madame de Rênal, se dit Julien, quand, même après six mois de relations intimes, elle osait recevoir une lettre de moi ! De sa vie, je crois, elle ne m'a regardé avec des yeux riants.

Il ne s'exprima pas aussi nettement le reste de sa réponse ; avait-il honte de la futilité des motifs ? Mais aussi quelle différence, ajoutait sa pensée, dans l'élégance de la robe du matin, dans l'élégance de la tournure ! En apercevant mademoiselle de La Mole à trente pas de distance, un homme de goût devinerait le rang qu'elle occupe dans la société. Voilà ce qu'on peut appeler un mérite explicite.

Tout en plaisantant, Julien ne s'avouait pas encore toute

sa pensée; madame de Rênal n'avait pas de marquis de Croisenois à lui sacrifier. Il n'avait pour rival que cet ignoble sous-préfet, M. Charcot, qui se faisait appeler de Maugiron, parce qu'il n'y a plus de Maugirons.

A cinq heures, Julien reçut une troisième lettre : elle lui fut lancée de la porte de la bibliothèque. Mademoiselle de La Mole s'enfuit encore. Quelle manie d'écrire! se dit-il en riant, quand on peut se parler si commodément! L'ennemi veut avoir de mes lettres, c'est clair, et plusieurs! Il ne se hâtait point d'ouvrir celle-ci. Encore des phrases élégantes, pensait-il; mais il pâlit en lisant. Il n'y avait que huit lignes.

« J'ai besoin de vous parler : il faut que je vous parle, ce « soir; au moment où une heure après minuit sonnera, « trouvez-vous dans le jardin. Prenez la grande échelle du « jardinier auprès du puits; placez-la contre ma fenêtre et « montez chez moi. Il fait clair de lune : n'importe. »

CHAPITRE XLV

EST-CE UN COMPLOT?

> Ah! que l'intervalle est cruel entre un grand projet conçu et son exécution! Que de vaines terreurs! que d'irrésolutions! Il s'agit de la vie. — Il s'agit de bien plus : de l'honneur!
>
> SCHILLER.

Ceci devient sérieux, pensa Julien... et un peu trop clair, ajouta-t-il après avoir pensé. Quoi! cette belle demoiselle peut me parler dans la bibliothèque avec une liberté qui, grâce à Dieu, est entière ; le marquis, dans la peur qu'il a que je ne lui montre des comptes, n'y vient jamais. Quoi ! M. de la Mole et le comte Norbert, les seules personnes qui entrent ici, sont absents presque toute la journée ; on peut facilement observer le moment de leur rentrée à l'hôtel, et la sublime Mathilde, pour la main de laquelle un prince

souverain ne serait pas trop noble, veut que je commette une imprudence abominable !

C'est clair, on veut me perdre ou se moquer de moi, tout au moins. D'abord, on a voulu me perdre avec mes lettres ; elles se trouvent prudentes; eh bien ! il leur faut une action plus claire que le jour. Ces jolis petits messieurs me croient aussi trop bête ou trop fat. Diable ! par le plus beau clair de lune du monde, monter ainsi par une échelle à un premier étage de vingt-cinq pieds d'élévation ! on aura le temps de me voir, même des hôtels voisins. Je serai beau sur mon échelle ! Julien monta chez lui et se mit à faire sa malle en sifflant. Il était résolu à partir et à ne pas même répondre.

Mais cette sage résolution ne lui donnait pas la paix du cœur. Si par hasard, se dit-il tout à coup, sa malle fermée, Mathilde était de bonne foi ! alors moi je joue, à ses yeux, le rôle d'un lâche parfait. Je n'ai point de naissance, moi, il me faut de grandes qualités, argent comptant, sans suppositions complaisantes, bien prouvées par des actions parlantes.

Il fut un quart d'heure à réfléchir. A quoi bon le nier ? dit-il enfin ; je serai un lâche à ses yeux. Je perds non seulement la personne la plus brillante de la haute société, ainsi qu'ils disaient tous au bal de M. le duc de Retz, mais encore le divin plaisir de me voir sacrifier le marquis de Croisenois, le fils d'un duc, et qui sera duc lui-même. Un jeune homme charmant qui a toutes les qualités qui me manquent : esprit d'à propos, naissance, fortune...

Ce remords va me poursuivre toute ma vie, non pour elle, il est tant de maîtresses !

.....Mais il n'est qu'un honneur !

dit le vieux don Diègue, et ici clairement et nettement, je recule devant le premier péril qui m'est offert ; car ce duel avec M. de Beauvoisis se présentait comme une plaisanterie. Ceci est tout différent. Je puis être tiré au blanc

par un domestique, mais c'est le moindre danger ; je puis être déshonoré.

Ceci devient sérieux, mon garçon, ajouta-t-il avec une gaîté et un accent gascons. Il y va de l'*honur*. Jamais un pauvre diable, jeté aussi bas que moi par le hasard, ne retrouvera une telle occasion ; j'aurai des bonnes fortunes, mais subalternes...

Il réfléchit longtemps, il se promenait à pas précipités, s'arrêtant tout court de temps à autre. On avait déposé dans sa chambre un magnifique buste en marbre du cardinal de Richelieu, qui, malgré lui, attirait ses regards. Ce buste avait l'air de le regarder d'une façon sévère, et comme lui reprochant le manque de cette audace qui doit être si naturelle au caractère français. De ton temps, grand homme, aurais-je hésité ?

Au pis, se dit enfin Julien, supposons que tout ceci soit un piège, il est bien noir et bien compromettant pour une jeune fille. On sait que je ne suis pas homme à me taire. Il faudra donc me tuer. Cela était bon en 1574, du temps de Boniface de La Mole, mais jamais celui d'aujourd'hui n'oserait. Ces gens-là ne sont plus les mêmes. Mademoiselle de la Mole est si enviée ! Quatre cents salons retentiraient demain de sa honte, et avec quel plaisir !

Les domestiques jasent, entre eux, des préférences marquées dont je suis l'objet, je le sais, je les ai entendus...

D'un autre côté, ses lettres !... ils peuvent croire que je les ai sur moi. Surpris dans sa chambre, on me les enlève. J'aurai affaire à deux, trois, quatre hommes, que sais-je ? Mais ces hommes où les prendront-ils ? où trouver des subalternes discrets à Paris ! La justice leur fait peur... Parbleu ! les Caylus, les Croisenois, les de Luz eux-mêmes. Ce moment, et la sotte figure que je ferai au milieu d'eux, sera ce qui les aura séduits. Gare le sort d'Abailard, M. le secrétaire !

Eh bien, parbleu ! vous porterez de mes marques, je frapperai à la figure, comme les soldats de César à Phar-

sale... Quant aux lettres, je puis les mettre en lieu sûr.

Julien fit des copies des deux dernières, les cacha dans un volume du beau Voltaire de la bibliothèque, et porta lui-même les originaux à la poste.

Quand il fut de retour : Dans quelle folie je vais me jeter! se dit-il avec surprise et terreur. Il avait été un quart d'heure sans regarder en face son action de la nuit prochaine.

Mais, si je refuse, je me méprise moi-même dans la suite. Toute la vie cette action sera un grand sujet de doute, et, pour moi, un tel doute est le plus cuisant des malheurs. Ne l'ai-je pas éprouvé pour l'amant d'Amanda! Je crois que je me pardonnerais plus aisément un crime bien clair; une fois avoué, je cesserais d'y penser.

Quoi! j'aurai été en rivalité avec un homme portant un des plus beaux noms de France, et je me serai moi-même, de gaîté de cœur, déclaré son inférieur! Au fond, il y a de la lâcheté à ne pas y aller. Ce mot décide tout, s'écria Julien en se levant... d'ailleurs elle est bien jolie!

Si ceci n'est pas une trahison, quelle folie elle fait pour moi!... Si c'est une mystification, parbleu! messieurs, il ne tient qu'à moi de rendre la plaisanterie sérieuse, et ainsi ferai-je.

Mais s'ils m'attachent les bras au moment de l'entrée dans la chambre; ils peuvent avoir placé quelque machine ingénieuse!

C'est comme un duel, se dit-il en riant, il y a parade à tout, dit mon maître d'armes, mais le bon Dieu, qui veut qu'on en finisse, fait que l'un des deux oublie de parer. Du reste, voici de quoi leur répondre : il tirait ses pistolets de poche; et quoique l'amorce fût fulminante, il la renouvela.

Il y avait encore bien des heures à attendre pour faire quelque chose, Julien écrivit à Fouqué : « Mon ami, n'ouvre « la lettre ci-incluse qu'en cas d'accident, si tu entends dire « que quelque chose d'étrange m'est arrivé. Alors, efface « les noms propres du manuscrit que je t'envoie, et fais-en

« huit copies que tu enverras aux journaux de Marseille, « Bordeaux, Lyon, Bruxelles, etc. ; dix jours plus tard, fais « imprimer ce manuscrit, envoie le premier exemplaire à « M. le marquis de La Mole; et quinze jours après, jette les « autres exemplaires de nuit dans les rues de Verrières. »

Ce petit mémoire justificatif arrangé en forme de conte, que Fouqué ne devait ouvrir qu'en cas d'accident, Julien le fit aussi peu compromettant que possible pour mademoiselle de La Mole, mais enfin il peignait fort exactement sa position.

Julien achevait de fermer son paquet, lorsque la cloche du dîner sonna ; elle fit battre son cœur. Son imagination, préoccupée du récit qu'il venait de composer, était toute aux pressentiments tragiques. Il s'était vu saisi par des domestiques, garrotté, conduit dans une cave avec un bâillon dans la bouche. Là, un domestique qui le gardait à vue, et si l'honneur de la noble famille exigeait que l'aventure eût une fin tragique, il était facile de tout finir avec ces poisons qui ne laissent point de traces; alors, on disait qu'il était mort de maladie, et on le transportait mort dans sa chambre.

Emu de son propre conte comme un auteur dramatique, Julien avait réellement peur lorsqu'il entra dans la salle à manger. Il regardait tous ces domestiques en grande livrée. Il étudiait leur physionomie. Quels sont ceux qu'on a choisis pour l'expédition de cette nuit? se disait-il. Dans cette famille, les souvenirs de la cour de Henri III sont si présents, si souvent rappelés, que, se croyant outragés, ils auront plus de décision que les autres personnages de leur rang. Il regarda mademoiselle de La Mole pour lire dans ses yeux les projets de sa famille, elle était pâle, et avait tout à fait une physionomie du moyen âge. Jamais il ne lui avait trouvé l'air si grand, elle était vraiment belle et imposante. Il en devint presque amoureux. *Pallida morte futurâ*, se dit-il. (Sa pâleur annonce ses grands desseins.)

En vain, après dîner, il affecta de se promener longtemps dans le jardin, mademoiselle de La Mole n'y parut pas. Lui

parler eût dans ce moment délivré son cœur d'un grand poids.

Pourquoi ne pas l'avouer? il avait peur. Comme il était résolu à agir, il s'abandonnait à ce sentiment sans vergogne. Pourvu qu'au moment d'agir je me trouve le courage qu'il faut, se disait-il, qu'importe ce que je puis sentir en ce moment? Il alla reconnaître la situation et le poids de l'échelle.

C'est un instrument, se dit-il en riant, dont il est dans mon destin de me servir! ici comme à Verrières. Quelle différence! Alors, ajouta-t-il avec un soupir, je n'étais pas obligé de me méfier de la personne pour laquelle je m'exposais. Quelle différence aussi dans le danger!

J'eusse été tué dans les jardins de M. de Rênal qu'il n'y avait point de déshonneur pour moi. Facilement on eût rendu ma mort inexplicable. Ici, quels récits abominables ne va-t-on pas faire dans les salons de l'hôtel de Chaulnes, de l'hôtel de Caylus, de Retz, etc., partout enfin. Je serai un monstre dans la postérité.

Pendant deux ou trois ans, reprit-il en riant, et se moquant de soi. Mais cette idée l'anéantissait. Et moi, où pourra-t-on me justifier? En supposant que Fouqué imprime mon pamphlet posthume, ce ne sera qu'une infamie de plus. Quoi! Je suis reçu dans une maison, et pour prix de l'hospitalité que j'y reçois, des bontés dont on m'y accable, j'imprime un pamphlet sur ce qui s'y passe! j'attaque l'honneur des femmes! Ah! mille fois plutôt, soyons dupes!

Cette soirée fut affreuse.

CHAPITRE XLVI

UNE HEURE DU MATIN

> Ce jardin était fort grand, dessiné depuis peu d'années avec un goût parfait. Mais les arbres avaient plus d'un siècle. On y trouvait quelque chose de champêtre.
>
> MASSINGER.

Il allait écrire un contre-ordre à Fouqué lorsque onze heures sonnèrent. Il fit jouer avec bruit la serrure de la porte de sa chambre, comme s'il se fût enfermé chez lui. Il alla observer à pas de loup ce qui se passait dans toute la maison, surtout au quatrième étage, habité par les domestiques. Il n'y avait rien d'extraordinaire. Une des femmes de chambre de madame de La Mole donnait soirée, les domestiques prenaient du punch fort gaîment. Ceux qui rient ainsi, pensa Julien, ne doivent pas faire partie de l'expédition nocturne, ils seraient plus sérieux.

Enfin il alla se placer dans un coin obscur du jardin. Si leur plan est de se cacher des domestiques de la maison, ils feront arriver par-dessus les murs du jardin les gens chargés de me surprendre.

Si M. de Croisenois porte quelque sang-froid dans tout ceci, il doit trouver moins compromettant pour la jeune personne qu'il veut épouser de me faire surprendre avant le moment où je serai entré dans sa chambre.

Il fit une reconnaissance militaire et fort exacte. Il s'agit de mon honneur, pensa-t-il ; si je tombe dans quelque bévue, ce ne sera pas une excuse à mes propres yeux de me dire : Je n'y avais pas songé.

Le temps était d'une sérénité désespérante. Vers les onze heures la lune se leva, à minuit et demi elle éclairait en plein la façade de l'hôtel donnant sur le jardin.

Elle est folle, se disait Julien ; comme une heure sonna, il y avait encore de la lumière aux fenêtres du comte Nor-

bert. De sa vie Julien n'avait eu autant peur, il ne voyait que les dangers de l'entreprise, et n'avait aucun enthousiasme.

Il alla prendre l'immense échelle, attendit cinq minutes, pour laisser le temps à un contre-ordre, et à une heure cinq minutes posa l'échelle contre la fenêtre de Mathilde. Il monta doucement, le pistolet à la main, étonné de n'être pas attaqué. Comme il approchait de la fenêtre elle s'ouvrit sans bruit :

— Vous voilà, monsieur, lui dit Mathilde avec beaucoup d'émotion ; je suis vos mouvements depuis une heure.

Julien était fort embarrassé, il ne savait comment se conduire, il n'avait pas d'amour du tout. Dans son embarras, il pensa qu'il fallait oser, il essaya d'embrasser Mathilde.

— Fi donc ! lui dit-elle en le repoussant.

Fort content d'être éconduit, il se hâta de jeter un coup d'œil autour de lui : la lune était si brillante que les ombres qu'elle formait dans la chambre de mademoiselle de La Mole étaient noires. Il peut fort bien y avoir là des hommes cachés sans que je les voie, pensa-t-il.

— Qu'avez-vous dans la poche de côté de votre habit ? lui dit Mathilde, enchantée de trouver un sujet de conversation. Elle souffrait étrangement ; tous les sentiments de retenue et de timidité, si naturels à une fille bien née, avaient repris leur empire, et la mettaient au supplice.

— J'ai toutes sortes d'armes et de pistolets, répondit Julien, non moins content d'avoir quelque chose à dire.

— Il faut retirer l'échelle, dit Mathilde.

— Elle est immense, et peut casser les vitres du salon en bas, ou de l'entre-sol.

— Il ne faut pas casser les vitres, reprit Mathilde essayant en vain de prendre le ton de la conversation ordinaire ; vous pourriez, ce me semble, abaisser l'échelle au moyen d'une corde qu'on attacherait au premier échelon. J'ai toujours une provision de cordes chez moi.

Et c'est là une femme amoureuse ! pensa Julien, elle ose

dire qu'elle aime ! tant de sang-froid, tant de sagesse dans les précautions m'indiquent assez que je ne triomphe pas de M. de Croisenois comme je le croyais sottement ; mais que tout simplement je lui succède. Au fait, que m'importe ! est-ce que je l'aime ? je triomphe du marquis en ce sens qu'il sera très fâché d'avoir un successeur, et plus fâché encore que ce successeur soit moi. Avec quelle hauteur il me regardait hier soir au café Tortoni, en affectant de ne pas me reconnaître ! avec quel air méchant il me salua ensuite, quand il ne put plus s'en dispenser !

Julien avait attaché la corde au dernier échelon de l'échelle, il la descendait doucement, et en se penchant beaucoup en dehors du balcon pour faire en sorte qu'elle ne touchât pas les vitres. Beau moment pour me tuer, pensa-t-il, si quelqu'un est caché dans la chambre de Mathilde ; mais un silence profond continuait à régner partout.

L'échelle toucha la terre, Julien parvint à la coucher dans la plate-bande de fleurs exotiques le long du mur.

— Que va dire ma mère, dit Mathilde, quand elle verra ses belles plantes tout écrasées !... Il faut jeter la corde, ajouta-t-elle d'un grand sang-froid. Si on la percevait remontant au balcon, ce serait une circonstance difficile à expliquer.

— Et comment moi m'en aller ? dit Julien d'un ton plaisant, et en affectant la langue créole. (Une des femmes de chambre de la maison était née à Saint-Domingue.)

— Vous, vous en aller par la porte, dit Mathilde ravie de cette idée.

Ah ! que cet homme est digne de tout mon amour, pensa-t-elle.

Julien venait de laisser tomber la corde dans le jardin : Mathilde lui serra le bras. Il crut être saisi par un ennemi, et se retourna vivement en tirant un poignard. Elle avait cru entendre ouvrir une fenêtre. Ils restèrent immobiles et sans respirer. La lune les éclairait en plein. Le bruit ne se renouvelant plus, il n'y eut plus d'inquiétude.

Alors l'embarras recommença : il était grand des deux parts. Julien s'assura que la porte était fermée avec tous ses verrous ; il pensait bien à regarder sous le lit, mais n'osait pas ; on avait pu y placer un ou deux laquais. Enfin il craignit un reproche futur de sa prudence et regarda.

Mathilde était tombée dans toutes les angoisses de la timidité la plus extrême. Elle avait horreur de sa position.

— Qu'avez-vous fait de mes lettres ? dit-elle enfin.

Quelle bonne occasion de déconcerter ces messieurs s'ils sont aux écoutes, et d'éviter la bataille ! pensa Julien.

— La première est cachée dans une grosse Bible protestante que la diligence d'hier soir emporte bien loin d'ici.

Il parlait fort distinctement en entrant dans ces détails, et de façon à être entendu des personnes qui pouvaient être cachées dans deux grandes armoires d'acajou qu'il n'avait pas osé visiter.

— Les deux autres sont à la poste, et suivent la même route que la première.

— Eh, grand Dieu ! pourquoi toutes ces précautions ? dit Mathilde effrayée.

A propos de quoi est-ce que je mentirais ? pensa Julien, et il lui avoua tous ses soupçons.

— Voilà donc la cause de la froideur de tes lettres ! s'écria Mathilde avec l'accent de la folie plus que de la tendresse.

Julien ne remarqua pas cette nuance. Ce tutoiement lui fit perdre la tête, ou du moins ses soupçons s'évanouirent ; il osa serrer dans ses bras cette fille si belle, et qui lui inspirait tant de respect. Il ne fut repoussé qu'à demi.

Il eut recours à sa mémoire, comme jadis à Besançon auprès d'Amanda Binet, et récita plusieurs des plus belles phrases de la *Nouvelle Héloïse*.

— Tu as un cœur d'homme, lui répondit-on sans trop écouter ses phrases ; j'ai voulu éprouver ta bravoure, je l'avoue. Tes premiers soupçons et ta résolution te montrent plus intrépide encore que je ne croyais.

Mathilde faisait effort pour le tutoyer, elle était évidemment plus attentive à cette étrange façon de parler qu'au fond des choses qu'elle disait. Ce tutoiement, dépouillé du ton de la tendresse, ne faisait aucun plaisir à Julien, il s'étonnait de l'absence du bonheur ; enfin, pour le sentir, il eut recours à sa raison. Il se voyait estimé par cette jeune fille si fière, et qui n'accordait jamais de louanges sans restriction ; avec ce raisonnement il parvint à un bonheur d'amour-propre.

Ce n'était pas, il est vrai, cette volupté de l'âme qu'il avait trouvée quelquefois auprès de madame de Rênal. Il n'y avait rien de tendre dans ses sentiments de ce premier moment. C'était le plus vif bonheur d'ambition, et Julien était surtout ambitieux. Il parla de nouveau des gens par lui soupçonnés, et des précautions qu'il avait inventées. En parlant il songeait aux moyens de profiter de sa victoire.

Mathilde, encore fort embarrassée, et qui avait l'air atterrée de sa démarche, parut enchantée de trouver un sujet de conversation. On parla des moyens de se revoir. Julien jouit délicieusement de l'esprit et de la bravoure dont il fit preuve de nouveau pendant cette discussion. On avait affaire à des gens très clairvoyants, le petit Tambeau était certainement un espion, mais Mathilde et lui n'étaient pas non plus sans adresse.

Quoi de plus facile que de se rencontrer dans la bibliothèque, pour convenir de tout?

— Je puis paraître, sans exciter de soupçons, dans toutes les parties de l'hôtel, ajoutait Julien, et presque dans la chambre de madame de La Mole. Il fallait absolument la traverser pour arriver à celle de sa fille. Si Mathilde trouvait mieux qu'il arrivât toujours par une échelle, c'était avec un cœur ivre de joie qu'il s'exposerait à ce faible danger.

En l'écoutant parler, Mathilde était choquée de cet air de triomphe. Il est donc mon maître! se dit-elle. Déjà elle était en proie au remords. Sa raison avait horreur de l'insigne

folie qu'elle venait de commettre. Si elle l'eût pu, elle eût anéanti elle et Julien. Quand, par instants, la force de sa volonté faisait taire les remords, des sentiments de timidité et de pudeur souffrante la rendaient fort malheureuse. Elle n'avait nullement prévu l'état affreux où elle se trouvait.

Il faut cependant que je lui parle, dit-elle à la fin, cela est dans les convenances, on parle à son amant. Et alors, pour accomplir un devoir, et avec une tendresse qui était bien plus dans les paroles dont elle se servait que dans le son de sa voix, elle raconta les diverses résolutions qu'elle avait prises à son égard pendant ces derniers jours.

Elle avait décidé que, s'il osait arriver chez elle avec le secours de l'échelle du jardinier, ainsi qu'il lui était prescrit, elle serait toute à lui. Mais jamais l'on ne dit d'un ton plus froid et plus poli des choses aussi tendres. Jusque-là ce rendez-vous était glacé. C'était à faire prendre l'amour en haine, Quelle leçon de morale pour une jeune imprudente ! Vaut-il la peine de perdre son avenir pour un tel moment ?

Après de longues incertitudes, qui eussent pu paraître à un observateur superficiel l'effet de la haine la plus décidée, tant les sentiments qu'une femme se doit à elle-même avaient de peine à céder même à une volonté aussi ferme, Mathilde finit par être pour lui une maîtresse aimable.

A la vérité, ces transports étaient un peu *voulus*. L'amour passionné était encore plutôt un modèle qu'on imitait qu'une réalité.

Mademoiselle de La Mole croyait remplir un devoir envers elle-même et envers son amant. Le pauvre garçon, se disait-elle, a été d'une bravoure achevée, il doit être heureux, ou bien c'est moi qui manque de caractère. Mais elle eût voulu racheter au prix d'une éternité de malheur la nécessité cruelle où elle se trouvait.

Malgré la violence affreuse qu'elle se faisait, elle fut parfaitement maîtresse de ses paroles.

Aucun regret, aucun reproche ne vinrent gâter cette nuit qui sembla singulière plutôt qu'heureuse à Julien. Quelle

différence, grand Dieu! avec son dernier séjour de vingt-quatre heures à Verrières! Ces belles façons de Paris ont trouvé le secret de tout gâter, même l'amour, se disait-il dans son injustice extrême.

Il se livrait à ces réflexions debout dans une des grandes armoires d'acajou où on l'avait fait entrer aux premiers bruits entendus dans l'appartement voisin, qui était celui de madame de La Mole. Mathilde suivit sa mère à la messe, les femmes quittèrent bientôt l'appartement, et Julien s'échappa facilement avant qu'elles revinssent terminer leurs travaux.

Il monta à cheval et chercha les endroits les plus solitaires d'une des forêts voisines de Paris. Il était bien plus étonné qu'heureux. Le bonheur qui, de temps à autre, venait occuper son âme, était comme celui d'un jeune sous-lieutenant qui, à la suite de quelque action étonnante, vient d'être nommé colonel d'emblée par le général en chef; il se sentait porté à une immense hauteur. Tout ce qui était au-dessus de lui la veille était à ses côtés maintenant, ou bien au-dessous. Peu à peu le bonheur de Julien augmenta à mesure qu'il s'éloignait.

S'il n'y avait rien de tendre dans son âme, c'est que, quelque étrange que ce mot puisse paraître, Mathilde, dans toute sa conduite avec lui, avait accompli un devoir. Il n'y eut rien d'imprévu pour elle dans tous les événements de cette nuit, que le malheur et la honte qu'elle avait trouvés au lieu de cette entière félicité dont parlent les romans.

Me serais-je trompée, n'aurais-je pas d'amour pour lui? se dit-elle.

LA CHARTREUSE DE PARME

CHAPITRE II

. . . . . .

L'on vécut ainsi pendant l'hiver de 1814 à 1815. Deux fois, malgré sa pauvreté, la comtesse vint passer quelques jours à Milan ; il s'agissait de voir un ballet sublime de Vigano, donné au théâtre de la Scala, et le marquis ne défendait point à sa femme d'accompagner sa belle-sœur. On allait toucher les quartiers de la petite pension, et c'était la pauvre veuve du général cisalpin qui prêtait quelques sequins à la richissime marquise del Dongo. Ces parties étaient charmantes ; on invitait à dîner de vieux amis, et l'on se consolait en riant de tout comme de vrais enfants. Cette gaieté italienne, pleine de *brio* et d'imprévu, faisait oublier la tristesse sombre que les regards du marquis et de son fils aîné répandaient autour d'eux à Grianta. Fabrice, à peine âgé de seize ans, représentait fort bien le chef de la maison.

Le 7 mars 1815, les dames étaient de retour, depuis l'avant-veille, d'un charmant petit voyage de Milan ; elles se promenaient dans la belle allée de platanes, récemment prolongée sur l'extrême bord du lac. Une barque parut, venant du côté de Côme, et fit des signes singuliers. Un agent du marquis sauta sur la digue : Napoléon venait de débarquer au golfe de Juan. L'Europe eut la bonhomie d'être surprise de cet événement, qui ne surprit point le marquis del Dongo; il écrivit à son souverain une lettre

pleine d'effusion de cœur; il lui offrait ses talents et plusieurs millions, et lui répétait que ses ministres étaient des jacobins d'accord avec les meneurs de Paris.

Le 8 mars, à six heures du matin, le marquis, revêtu de ses insignes, se faisait dicter par son fils aîné le brouillon d'une troisième dépêche politique; il s'occupait avec gravité à la transcrire de sa belle écriture soignée, sur du papier portant en filigrane l'effigie du souverain. Au même instant, Fabrice se faisait annoncer chez la comtesse Pietranera.

— Je pars, lui dit-il, je vais joindre l'empereur, qui est aussi roi d'Italie ; il avait tant d'amitié pour ton mari ! Je passe par la Suisse. Cette nuit, à Menagio, mon ami Vasi, le marchand de baromètres, m'a donné son passe-port; maintenant donne-moi quelques napoléons, car je n'en ai que deux à moi; mais, s'il le faut, j'irai à pied.

La comtesse pleurait de joie et d'angoisse. — Grand Dieu ! pourquoi faut-il que cette idée te soit venue ! s'écriait-elle en saisissant les mains de Fabrice.

Elle se leva et alla prendre dans l'armoire au linge, où elle était soigneusement cachée, une petite bourse ornée de perles : c'était tout ce qu'elle possédait au monde.

— Prends, dit-elle à Fabrice; mais, au nom de Dieu ! ne te fais pas tuer. Que restera-t-il à ta malheureuse mère et à moi, si tu nous manques? Quant au succès de Napoléon, il est impossible, mon pauvre ami; nos messieurs sauront bien le faire périr. N'as-tu pas entendu, il y a huit jours, à Milan, l'histoire des vingt-trois projets d'assassinat tous si bien combinés et auxquels il n'échappa que par miracle? et alors il était tout puissant. Et tu as vu que ce n'est pas la volonté de le perdre qui manque à nos ennemis; la France n'était plus rien depuis son départ.

C'était avec l'accent de l'émotion la plus vive que la comtesse parlait à Fabrice des futures destinées de Napoléon. — En te permettant d'aller le rejoindre, je lui sacrifie ce que j'ai de plus cher au monde, disait-elle. Les yeux de

Fabrice se mouillèrent, il répandit des larmes en embrassant la comtesse, mais sa résolution de partir ne fut pas un instant ébranlée. Il expliquait avec effusion à cette amie si chère toutes les raisons qui le déterminaient, et que nous prenons la liberté de trouver bien plaisantes.

— Hier soir, il était six heures moins sept minutes, nous nous promenions, comme tu sais, sur le bord du lac dans l'allée de platanes, au-dessous de la Casa Sommariva, et nous marchions vers le sud. Là, pour la première fois, j'ai remarqué au loin le bateau qui venait de Côme, porteur d'une si grande nouvelle. Comme je regardais ce bateau sans songer à l'empereur, et seulement enviant le sort de ceux qui peuvent voyager, tout à coup j'ai été saisi d'une émotion profonde. Le bateau a pris terre, l'agent a parlé bas à mon père, qui a changé de couleur, et nous a pris à part pour nous annoncer la *terrible nouvelle*. Je me tournai vers le lac sans autre but que de cacher les larmes de joie dont mes yeux étaient inondés. Tout à coup, à une hauteur immense et à ma droite j'ai vu un aigle, l'oiseau de Napoléon ; il volait majestueusement, se dirigeant vers la Suisse, et par conséquent vers Paris. Et moi aussi, me suis-je dit à l'instant, je traverserai la Suisse avec la rapidité de l'aigle, et j'irai offrir à ce grand homme bien peu de chose, mais enfin tout ce que je puis offrir, le secours de mon faible bras. Il voulut nous donner une patrie, et il aima mon oncle. A l'instant, quand je voyais encore l'aigle, par un effet singulier mes larmes se sont taries ; et la preuve que cette idée vient d'en haut, c'est qu'au même moment, sans discuter, j'ai pris ma résolution, et j'ai vu les moyens d'exécuter ce voyage. En un clin d'œil toutes les tristesses qui, comme tu sais, empoisonnent ma vie, surtout les dimanches, ont été comme enlevées par un souffle divin. J'ai vu cette grande image de l'Italie se relever de la fange où les Allemands la retiennent plongée (1) ;

(1) C'est un personnage passionné qui parle; il traduit en prose quelques vers du célèbre Monti. (N. de Beyle.)

elle étendait ses bras meurtris et encore à demi chargés de chaînes vers son roi et son libérateur. Et moi, me suis-je dit, fils encore inconnu de cette mère malheureuse, je partirai, j'irai mourir ou vaincre avec cet homme marqué par le destin, et qui voulut nous laver du mépris que nous jettent même les plus esclaves et les plus vils parmi les habitants de l'Europe.

Tu sais, ajouta-t-il à voix basse en se rapprochant de la comtesse, et fixant sur elle ses yeux d'où jaillissaient des flammes, tu sais, ce jeune marronnier que ma mère, l'hiver de ma naissance, planta elle-même au bord de la grande fontaine dans notre forêt, à deux lieues d'ici : avant de rien faire, j'ai voulu l'aller visiter. Le printemps n'est pas trop avancé, me disais-je : eh bien, si mon arbre a des feuilles, ce sera un signe pour moi. Moi aussi je dois sortir de l'état de torpeur où je languis dans ce triste et froid château. Ne trouves-tu pas que ces vieux murs noircis, symboles maintenant et autrefois moyens du despotisme, sont une véritable image du triste hiver? ils sont pour moi ce que l'hiver est pour mon arbre.

Le croirais-tu, Gina? hier soir à sept heures et demie j'arrivais à mon marronnier ; il avait des feuilles, de jolies petites feuilles déjà assez grandes ! Je les baisai sans leur faire de mal. J'ai bêché la terre avec respect à l'entour de l'arbre chéri. Aussitôt, rempli d'un transport nouveau, j'ai traversé la montagne; je suis arrivé à Menagio : il me fallait un passe-port pour entrer en Suisse. Le temps avait volé, il était déjà une heure du matin quand je me suis vu à la porte de Vasi. Je pensais devoir frapper longtemps pour le réveiller; mais il était debout avec trois de ses amis. A mon premier mot :— Tu vas rejoindre Napoléon ! s'est-il écrié; et il m'a sauté au cou. Les autres aussi m'ont embrassé avec transport. —Pourquoi suis-je marié? disait l'un deux.

Madame Pietranera était devenue pensive : elle crut devoir présenter quelques objections. Si Fabrice eût eu la moindre expérience, il eût bien vu que la comtesse elle-même ne croyait

pas aux bonnes raisons qu'elle se hâtait de lui donner. Mais, à défaut d'expérience, il avait de la résolution ; il ne daigna pas même écouter ces raisons. La comtesse se réduisit bientôt à obtenir de lui que du moins il fît part de son projet à sa mère.

— Elle le dira à mes sœurs, et ces femmes me trahiront à leur insu ! s'écria Fabrice avec une sorte de hauteur héroïque.

— Parlez donc avec plus de respect, dit la comtesse souriant au milieu de ses larmes, du sexe qui fera votre fortune ; car vous déplairez toujours aux hommes : vous avez trop de feu pour les âmes prosaïques.

La marquise fondit en larmes en apprenant l'étrange projet de son fils ; elle n'en sentait pas l'héroïsme, et fit tout son possible pour le retenir. Quand elle fut convaincue que rien au monde, excepté les murs d'une prison, ne pourrait l'empêcher de partir, elle lui remit le peu d'argent qu'elle possédait ; puis elle se souvint qu'elle avait depuis la veille huit ou dix petits diamants valant peut-être dix mille francs, que le marquis lui avait confiés pour les faire monter à Milan. Les sœurs de Fabrice entrèrent chez leur mère tandis que la comtesse cousait ces diamants dans l'habit de voyage de notre héros ; il rendait à ces pauvres femmes leurs chétifs napoléons. Ses sœurs furent tellement enthousiasmées de son projet, elles l'embrassaient avec une joie si bruyante qu'il prit à la main quelques diamants qui restaient encore à cacher, et voulut partir sur-le-champ.

— Vous me trahiriez à votre insu, dit-il à ses sœurs. Puisque j'ai tant d'argent, il est inutile d'emporter des hardes ; on en trouve partout. Il embrassa ces personnes qui lui étaient si chères, et partit à l'instant même sans vouloir rentrer dans sa chambre. Il marcha si vite, craignant toujours d'être poursuivi par des gens à cheval, que le soir même il entrait à Lugano. Grâce à Dieu, il était dans une ville suisse, et ne craignait plus d'être violenté sur la route solitaire par des gendarmes payés par son père. De ce lieu,

il lui écrivit une belle lettre, faiblesse d'enfant qui donna de la consistance à la colère du marquis. Fabrice prit un cheval, passa le Saint-Gothard ; son voyage fut rapide, et il entra en France par Pontarlier. L'empereur était à Paris. Là commencèrent les malheurs de Fabrice ; il était parti dans la ferme intention de parler à l'empereur : jamais il ne lui était venu à l'esprit que ce fût chose difficile. A Milan, dix fois par jour il voyait le prince Eugène, et eût pu lui adresser la parole. A Paris, tous les matins il allait dans la cour du château des Tuileries assister aux revues passées par Napoléon ; mais jamais il ne put approcher de l'empereur. Notre héros croyait tous les Français profondément émus comme lui de l'extrême danger que courait la patrie. A la table de l'hôtel où il était descendu, il ne fit point mystère de ses projets et de son dévouement ; il trouva des jeunes gens d'une douceur aimable, encore plus enthousiastes que lui, et qui, en peu de jours, ne manquèrent pas de lui voler tout l'argent qu'il possédait. Heureusement, par pure modestie, il n'avait pas parlé des diamants donnés par sa mère. Le matin où, à la suite d'une orgie, il se trouva décidément volé, il acheta deux beaux chevaux, prit pour domestique un ancien soldat palefrenier du maquignon, et, dans son mépris pour les jeunes Parisiens beaux parleurs, partit pour l'armée. Il ne savait rien, sinon qu'elle se rassemblait vers Maubeuge. A peine fut-il arrivé sur la frontière, qu'il trouva ridicule de se tenir dans une maison, occupé à se chauffer devant une bonne cheminée, tandis que des soldats bivaquaient. Quoi que pût lui dire son domestique, qui ne manquait pas de bon sens, il courut se mêler imprudemment aux bivacs de l'extrême frontière, sur la route de Belgique. A peine fut-il arrivé au premier bataillon placé à côté de la route, que les soldats se mirent à regarder ce jeune bourgeois, dont la mise n'avait rien qui rappelât l'uniforme. La nuit tombait, il faisait un vent froid. Fabrice s'approcha d'un feu et demanda l'hospitalité en payant. Les soldats se regardèrent étonnés surtout de l'idée de payer, et

lui accordèrent avec bonté une place au feu ; son domestique lui fit un abri. Mais, une heure après, l'adjudant du régiment passant à portée du bivac, les soldats allèrent lui raconter l'arrivée de cet étranger parlant mal français. L'adjudant interrogea Fabrice, qui lui parla de son enthousiasme pour l'empereur avec un accent fort suspect ; sur quoi ce sous-officier le pria de le suivre jusque chez le colonel établi dans une ferme voisine. Le domestique de Fabrice s'approcha avec les deux chevaux. Leur vue parut frapper si vivement l'adjudant sous-officier qu'aussitôt il changea de pensée, et se mit à interroger aussi le domestique. Celui-ci, ancien soldat, devinant d'abord le plan de campagne de son interlocuteur, parla des protections qu'avait son maître, ajoutant que, certes, on ne lui *chiperait* pas ses beaux chevaux Aussitôt un soldat appelé par l'adjudant lui mit la main sur le collet ; un autre soldat prit soin des chevaux, et, d'un air sévère, l'adjudant ordonna à Fabrice de le suivre sans répliquer.

Après lui avoir fait faire une bonne lieue, à pied, dans l'obscurité rendue plus profonde en apparence par le feu des bivacs qui de toutes parts éclairaient l'horizon, l'adjudant remit Fabrice à un officier de gendarmerie qui, d'un air grave, lui demanda ses papiers. Fabrice montra son passe-port qui le qualifiait marchand de baromètres *portant sa marchandise*.

— Sont-ils bêtes ! s'écria l'officier : c'est aussi trop fort !

Il fit des questions à notre héros qui parla de l'empereur et de la liberté dans les termes du plus vif enthousiasme ; sur quoi l'officier de gendarmerie fut saisi d'un rire fou.

— Parbleu ! tu n'es pas trop adroit ! s'écria-t-il. Il est un peu fort de café que l'on ose nous expédier des blancs-becs de ton espèce ! Et, quoi que pût dire Fabrice, qui se tuait à expliquer qu'en effet il n'était pas marchand de baromètres, l'officier l'envoya à la prison de B..., petite ville du voisinage où notre héros arriva sur les trois heures du matin, outré de fureur et mort de fatigue.

Fabrice, d'abord étonné, puis furieux, ne comprenant absolument rien à ce qui lui arrivait, passa trente-trois longues journées dans cette misérable prison; il écrivait lettres sur lettres au commandant de la place, et c'était la femme du geôlier, belle flamande de trente-six ans, qui se chargeait de les faire parvenir. Mais comme elle n'avait nulle envie de faire fusiller un aussi joli garçon, et que d'ailleurs il payait bien, elle ne manquait pas de jeter au feu toutes ces lettres. Le soir, fort tard, elle daignait venir écouter les doléances du prisonnier; elle avait dit à son mari que le blanc-bec avait de l'argent, sur quoi le prudent geôlier lui avait donné carte blanche. Elle usa de la permission et reçut quelques napoléons d'or, car l'adjudant n'avait enlevé que les chevaux, et l'officier de gendarmerie n'avait rien confisqué du tout. Une après-midi du mois de juin, Fabrice entendit une forte canonnade assez éloignée. On se battait donc enfin ! son cœur bondissait d'impatience. Il entendit aussi beaucoup de bruit dans la ville ; en effet, un grand mouvement s'opérait, trois divisions traversaient B... Quand, sur les onze heures du soir, la femme du geôlier vint partager ses peines, Fabrice fut plus aimable encore que de coutume ; puis, lui prenant les mains :

— Faites-moi sortir d'ici, je jurerai sur l'honneur de revenir dans la prison dès qu'on aura cessé de se battre.

— Balivernes que tout cela ! As-tu du *quibus* ? Il parut inquiet, il ne comprenait pas le mot *quibus*. La geôlière, voyant ce mouvement, jugea que les eaux étaient basses, et, au lieu de parler de napoléons d'or, comme elle l'avait résolu, elle ne parla plus que de francs.

— Écoute, lui dit-elle, si tu peux donner une centaine de francs, je mettrai un double napoléon sur chacun des yeux du caporal qui va venir relever la garde pendant la nuit. Il ne pourra te voir partir de prison, et si son régiment doit filer dans la journée, il acceptera.

Le marché fut bientôt conclu. La geôlière consentit même à

cacher Fabrice dans sa chambre, d'où il pourrait facilement s'évader le lendemain matin.

Le lendemain, avant l'aube, cette femme tout attendrie dit à Fabrice :

— Mon cher petit, tu es encore bien jeune pour faire ce vilain métier : crois-moi, n'y reviens plus.

— Mais quoi ! répétait Fabrice, il est donc criminel de vouloir défendre la patrie ?

— Suffit. Rappelle-toi toujours que je t'ai sauvé la vie ; ton cas était net, tu aurais été fusillé. Mais ne le dis à personne, car tu nous ferais perdre notre place à mon mari et à moi ; surtout ne répète jamais ton mauvais conte d'un gentilhomme de Milan déguisé en marchand de baromètres : c'est trop bête. Ecoute-moi bien, je vais te donner les habits d'un hussard mort avant-hier dans la prison : n'ouvre la bouche que le moins possible ; mais enfin, si un maréchal des logis ou un officier t'interroge de façon à te forcer de répondre, dis que tu es resté malade chez un paysan qui t'a recueilli par charité comme tu tremblais la fièvre dans un fossé de la route. Si l'on n'est pas satisfait de cette réponse, ajoute que tu vas rejoindre ton régiment. On t'arrêtera peut-être à cause de ton accent ; alors dis que tu es né en Piémont, que tu es un conscrit resté en France l'année passée, etc., etc.

Pour la première fois, après trente-trois jours de fureur, Fabrice comprit le fin mot de tout ce qui lui arrivait. On le prenait pour un espion. Il raisonna avec la geôlière, qui, ce matin-là, était fort tendre ; et enfin, tandis qu'armée d'une aiguille, elle rétrécissait les habits du hussard, il raconta son histoire bien clairement à cette femme étonnée. Elle y crut un instant ; il avait l'air si naïf, et il était si joli habillé en hussard !

— Puisque tu as tant de bonne volonté pour te battre, lui dit-elle enfin à demi persuadée, il fallait donc en arrivant à Paris t'engager dans un régiment. En payant à boire à un maréchal des logis, ton affaire était faite ! La geôlière

ajouta beaucoup de bons avis pour l'avenir, et enfin, à la petite pointe du jour, mit Fabrice hors de chez elle, après lui avoir fait jurer cent et cent fois que jamais il ne prononcerait son nom, quoi qu'il pût arriver. Dès que Fabrice fut sorti de la petite ville, marchant gaillardement le sabre de hussard sous le bras, il lui vint un scrupule. Me voici, se dit-il, avec l'habit et la feuille de route d'un hussard mort en prison, où l'avait conduit, dit-on, le vol d'une vache et de quelques couverts d'argent ! j'ai pour ainsi dire succédé à son être... et cela sans le vouloir ni le prévoir en aucune manière ! Gare la prison !... Le présage est clair, j'aurai beaucoup à souffrir de la prison !

Il n'y avait pas une heure que Fabrice avait quitté sa bienfaitrice, lorsque la pluie commença à tomber avec une telle force qu'à peine le nouveau hussard pouvait-il marcher, embarrassé par des bottes grossières qui n'étaient pas faites pour lui. Il fit rencontre d'un paysan monté sur un méchant cheval, il acheta le cheval en s'expliquant par signes; la geôlière lui avait recommandé de parler le moins possible, à cause de son accent.

Ce jour-là l'armée, qui venait de gagner la bataille de Ligny, était en pleine marche sur Bruxelles ; on était à la veille de la bataille de Waterloo. Sur le midi, la pluie à verse continuant toujours, Fabrice entendit le bruit du canon ; ce bonheur lui fit oublier tout à fait les affreux moments de désespoir que venait de lui donner cette prison si injuste. Il marcha jusqu'à la nuit très avancée, et comme il commençait à avoir quelque bon sens, il alla prendre son logement dans une maison de paysan fort éloignée de la route. Ce paysan pleurait et prétendait qu'on lui avait tout pris; Fabrice lui donna un écu, et il trouva de l'avoine. Mon cheval n'est pas beau, se dit Fabrice; mais n'importe, il pourrait bien se trouver du goût de quelque adjudant, et il alla coucher à l'écurie à ses côtés. Une heure avant le jour, le lendemain, Fabrice était sur la route, et, à force de caresses, il était parvenu à faire prendre le trot à son che-

val. Sur les cinq heures, il entendit la canonnade : c'étaient les préliminaires de Waterloo.

CHAPITRE III

Fabrice trouva bientôt des vivandières, et l'extrême reconnaissance qu'il avait pour la geôlière de B... le porta à leur adresser la parole ; il demanda à l'une d'elles où était le 4e régiment de hussards, auquel il appartenait.

— Tu ferais tout aussi bien de ne pas tant te presser, mon petit soldat, dit la cantinière touchée par la pâleur et les beaux yeux de Fabrice. Tu n'as pas encore la poigne assez ferme pour les coups de sabre qui vont se donner aujourd'hui. Encore si tu avais un fusil, je ne dis pas, tu pourrais lâcher ta balle comme un autre.

Ce conseil déplut à Fabrice ; mais il avait beau pousser son cheval, il ne pouvait aller plus vite que la charrette de la cantinière. De temps à autre le bruit du canon semblait se rapprocher et les empêchait de s'entendre, car Fabrice était tellement hors de lui d'enthousiasme et de bonheur qu'il avait renoué la conversation. Chaque mot de la cantinière redoublait son bonheur en le lui faisant comprendre. A l'exception de son vrai nom et de sa fuite de prison, il finit par tout dire à cette femme qui semblait si bonne. Elle était fort étonnée et ne comprenait rien du tout à ce que lui racontait ce beau jeune soldat.

— Je vois le fin mot, s'écria-t-elle enfin d'un air de triomphe : vous êtes un jeune bourgeois amoureux de la femme de quelque capitaine du 4e hussards. Votre amoureuse vous aura fait cadeau de l'uniforme que vous portez, et vous courez après elle. Vrai, comme Dieu est là-haut, vous n'avez jamais été soldat ; mais, comme un brave garçon que vous êtes, puisque votre régiment est au feu, vous voulez y paraître, et ne pas passer pour un capon.

Fabrice convint de tout : c'était le seul moyen qu'il eût de recevoir de bons conseils. J'ignore toutes les façons d'agir

de ces Français, se disait-il, et si je ne suis pas guidé par quelqu'un, je parviendrai encore à me faire jeter en prison, et l'on me volera mon cheval.

— D'abord, mon petit, lui dit la cantinière, qui devenait de plus en plus son amie, conviens que tu n'as pas vingt ans : c'est tout le bout du monde si tu en as dix-sept.

C'était la vérité, et Fabrice l'avoua de bonne grâce.

— Ainsi, tu n'es même pas conscrit ; c'est uniquement à cause des beaux yeux de la madame que tu vas te faire casser les os. Peste ! elle n'est pas dégoûtée. Si tu as encore quelques-uns de ces *jaunets* qu'elle t'a remis, il faut *primo* que tu achètes un autre cheval ; vois comme ta rosse dresse les oreilles quand le bruit du canon ronfle d'un peu près : c'est là un cheval de paysan qui te fera tuer dès que tu seras en ligne. Cette fumée blanche que tu vois là-bas par-dessus la haie, ce sont des feux de peloton, mon petit ! Ainsi, prépare-toi à avoir une fameuse venette, quand tu vas entendre siffler les balles. Tu ferais aussi bien de manger un morceau tandis que tu en as encore le temps.

Fabrice suivit ce conseil, et, présentant un napoléon à la vivandière, la pria de se payer.

— C'est pitié de le voir ! s'écria cette femme ; le pauvre petit ne sait pas seulement dépenser son argent ! Tu mériterais bien qu'après avoir empoigné ton napoléon je fisse prendre son grand trop à Cocotte : du diable si ta rosse pourrait me suivre. Que ferais-tu, nigaud, en me voyant détaler ? Apprends que, quand le brutal gronde, on ne montre jamais d'or. Tiens, lui dit-elle, voilà dix-huit francs cinquante centimes, et ton déjeuner te coûte trente sous. Maintenant, nous allons bientôt avoir des chevaux à revendre. Si la bête est petite, tu en donneras dix francs, et, dans tous les cas, jamais plus de vingt francs, quand ce serait le cheval des quatre fils Aymon.

Le déjeuner fini, la vivandière, qui pérorait toujours, fut interrompue par une femme qui s'avançait à travers champs, et qui passa sur la route.

— Holà, hé! lui cria cette femme; holà! Margot! ton 6e léger est sur la droite.

— Il faut que je te quitte, mon petit, dit la vivandière à notre héros; mais en vérité tu me fais pitié; j'ai de l'amitié pour toi, sacrédié ! Tu ne sais rien de rien, tu vas te faire moucher, comme Dieu est Dieu ! Viens-t'en au 6e léger avec moi.

— Je comprends bien que je ne sais rien, lui dit Fabrice, mais je veux me battre et je suis résolu d'aller là-bas vers cette fumée blanche.

— Regarde comme ton cheval remue les oreilles ! Dès qu'il sera là-bas, quelque peu de vigueur qu'il ait, il te forcera la main, il se mettra à galoper, et Dieu sait où il te mènera. Veux-tu m'en croire? Dès que tu seras avec les petits soldats, ramasse un fusil et une giberne, mets-toi à côté des soldats et fais comme eux, exactement. Mais, mon Dieu, je parie que tu ne sais pas seulement déchirer une cartouche.

Fabrice, fort piqué, avoua cependant à sa nouvelle amie qu'elle avait deviné juste.

— Pauvre petit! il va être tué tout de suite ; vrai comme Dieu ! ça ne sera pas long. Il faut absolument que tu viennes avec moi, reprit la cantinière d'un air d'autorité.

— Mais je veux me battre.

— Tu te battras aussi ; va, le 6e léger est un fameux, et aujourd'hui il y en a pour tout le monde.

— Mais serons-nous bientôt à votre régiment ?

— Dans un quart d'heure tout au plus.

Recommandé par cette brave femme, se dit Fabrice, mon ignorance de toute chose ne me fera pas prendre pour un espion, et je pourrai me battre. A ce moment, le bruit du canon redoubla, un coup n'attendait pas l'autre. C'est comme un chapelet, dit Fabrice.

— On commence à distinguer les feux de peloton, dit la vivandière en donnant un coup de fouet à son petit cheval qui semblait tout animé par le feu.

La cantinière tourna à droite et prit un chemin de traverse au milieu des prairies ; il y avait un pied de boue ; la petite charrette fut sur le point d'y rester : Fabrice poussa à la roue. Son cheval tomba deux fois ; bientôt le chemin, moins rempli d'eau, ne fut plus qu'un sentier au milieu du gazon. Fabrice n'avait pas fait cinq cents pas que sa rosse s'arrêta tout court : c'était un cadavre, posé en travers du sentier, qui faisait horreur au cheval et au cavalier.

La figure de Fabrice, très pâle naturellement, prit une teinte verte fort prononcée ; la cantinière, après avoir regardé le mort, dit, comme se parlant à elle-même : Ça n'est pas de notre division. Puis, levant les yeux sur notre héros, elle éclata de rire.

— Ha ! ha ! mon petit ! s'écria-t-elle, en voilà du nanan ! Fabrice restait glacé. Ce qui le frappait surtout, c'était la saleté des pieds de ce cadavre qui déjà était dépouillé de ses souliers, et auquel on n'avait laissé qu'un mauvais pantalon tout souillé de sang.

— Approche, lui dit la cantinière, descends de cheval ; il faut que tu t'y accoutumes. Tiens, s'écria-t-elle, il en a eu par la tête.

Une balle, entrée à côté du nez, était sortie par la tempe opposée, et défigurait ce cadavre d'une façon hideuse ; il était resté avec un œil ouvert.

— Descends donc de cheval, petit, dit la cantinière, et donne-lui une poignée de main pour voir s'il te la rendra.

Sans hésiter, quoique près de rendre l'âme de dégoût, Fabrice se jeta à bas de cheval et prit la main du cadavre qu'il secoua ferme ; puis il resta comme anéanti : il sentait qu'il n'avait pas la force de remonter à cheval. Ce qui lui faisait horreur surtout, c'était cet œil ouvert.

La vivandière va me croire un lâche, se disait-il avec amertume. Mais il sentait l'impossibilité de faire un mouvement : il serait tombé. Ce moment fut affreux ; Fabrice fut sur le point de se trouver mal tout à fait. La vivandière s'en aperçut, sauta lestement à bas de sa petite voiture, et lui pré-

senta, sans mot dire, un verre d'eau-de-vie qu'il avala d'un trait; il put remonter sur sa rosse, et continua la route sans dire une parole. La vivandière le regardait de temps à autre du coin de l'œil.

— Tu te battras demain, mon petit, lui dit-elle enfin, aujourd'hui tu resteras avec moi. Tu vois bien qu'il faut que tu apprennes le métier de soldat.

— Au contraire, je veux me battre tout de suite, s'écria notre héros d'un air sombre, qui sembla de bon augure à la vivandière. Le bruit du canon redoublait et semblait s'approcher. Les coups commençaient à former comme une basse continue; un coup n'était séparé du coup voisin par aucun intervalle, et sur cette basse continue, qui rappelait le bruit d'un torrent lointain, on distinguait fort bien les feux de peloton.

Dans ce moment la route s'enfonçait au milieu d'un bouquet de bois. La vivandière vit trois ou quatre soldats des nôtres qui venaient à elle courant à toutes jambes; elle sauta lestement à bas de sa voiture et courut se cacher à quinze ou vingt pas du chemin. Elle se blottit dans un trou qui était resté au lieu où l'on venait d'arracher un grand arbre. Donc, se dit Fabrice, je vais voir si je suis un lâche! Il s'arrêta auprès de la petite voiture abandonnée par la cantinière et tira son sabre. Les soldats ne firent pas attention à lui et passèrent en courant le long du bois, à gauche de la route.

— Ce sont des nôtres, dit tranquillement la vivandière en revenant tout essoufflée vers sa petite voiture... Si ton cheval était capable de galoper, je te dirais: pousse en avant jusqu'au bout du bois, vois s'il y a quelqu'un dans la plaine. Fabrice ne se le fit pas dire deux fois, il arracha une branche à un peuplier, l'effeuilla et se mit à battre son cheval à tour de bras; la rosse prit le galop un instant, puis revint à son petit trot accoutumé. La vivandière avait mis son cheval au galop. — Arrête-toi donc, arrête! criait-elle à Fabrice. Bientôt tous les deux furent hors du bois. En arri-

vant au bord de la plaine, ils entendirent un tapage effroyable, le canon et la mousqueterie tonnaient de tous les côtés, à droite, à gauche, derrière. Et comme le bouquet de bois d'où ils sortaient occupait un tertre élevé de huit ou dix pieds au-dessus de la plaine, ils aperçurent assez bien un coin de la bataille; mais enfin il n'y avait personne dans le pré au-delà du bois. Ce pré était bordé, à mille pas de distance, par une longue rangée de saules, très touffus; au-dessus des saules paraissait une fumée blanche, qui quelquefois s'élevait dans le ciel en tournoyant.

— Si je savais seulement où est le régiment! disait la cantinière embarrassée. Il ne faut pas traverser ce grand pré tout droit. A propos, toi, dit-elle à Fabrice, si tu vois un soldat ennemi, pique-le avec la pointe de ton sabre, ne va pas t'amuser à le sabrer.

A ce moment, la cantinière aperçut les quatre soldats dont nous venons de parler : ils débouchaient du bois dans la plaine à gauche de la route. L'un d'eux était à cheval.

— Voilà ton affaire, dit-elle à Fabrice. Holà, ho! cria-t-elle à celui qui était à cheval, viens donc ici boire le verre d'eau-de-vie. Les soldats s'approchèrent.

— Où est le 6e léger? cria-t-elle.

— Là-bas, à cinq minutes d'ici, en avant de ce canal qui est le long des saules; même que le colonel Macon vient d'être tué.

— Veux-tu cinq francs de ton cheval, toi?

— Cinq francs! tu ne plaisantes pas mal, petite mère, un cheval d'officier que je vais vendre cinq napoléons avant un quart d'heure.

— Donne-m'en un de tes napoléons, dit la vivandière à Fabrice. Puis, s'approchant du soldat à cheval : Descends vivement, lui dit-elle, voilà ton napoléon.

Le soldat descendit, Fabrice sauta en selle gaiement, la vivandière détachait le petit porte-manteau qui était sur la rosse.

— Aidez-moi donc, vous autres! dit-elle aux soldats :

c'est comme cela que vous laissez travailler une dame!

Mais à peine le cheval de prise sentit le porte-manteau, qu'il se mit à se cabrer, et Fabrice, qui montait fort bien, eut besoin de toute sa force pour le contenir.

— Bon signe! dit la vivandière; le monsieur n'est pas accoutumé au chatouillement du porte-manteau.

— Un cheval de général, s'écriait le soldat qui l'avait vendu, un cheval qui vaut dix napoléons comme un liard.

— Voilà vingt francs, lui dit Fabrice, qui ne se sentait pas de joie de se trouver entre les jambes un cheval qui eût du mouvement.

A ce moment, un boulet donna dans une ligne de saules, qu'il prit de biais, et Fabrice eut le curieux spectacle de toutes ces petites branches volant de côté et d'autre comme rasées par un coup de faux.

— Tiens, voilà le brutal qui s'avance, lui dit le soldat en prenant ses vingt francs. Il pouvait être deux heures.

Fabrice était encore dans l'enchantement de ce spectacle curieux, lorsqu'une troupe de généraux, suivis d'une vingtaine de hussards, traversèrent au galop un des angles de la vaste prairie au bord de laquelle il était arrêté : son cheval hennit, se cabra deux ou trois fois de suite, puis donna des coups de tête violents contre la bride qui le retenait. Eh bien, soit! se dit Fabrice.

Le cheval, laissé à lui-même, partit ventre à terre et alla rejoindre l'escorte qui suivait les généraux. Fabrice compta quatre chapeaux bordés. Un quart d'heure après, par quelques mots que dit un hussard son voisin, Fabrice comprit qu'un de ces généraux était le célèbre maréchal Ney. Son bonheur fut au comble; toutefois il ne put deviner lequel des quatre généraux était le maréchal Ney; il eût donné tout au monde pour le savoir, mais il se rappela qu'il ne fallait pas parler. L'escorte s'arrêta pour passer un large fossé rempli d'eau par la pluie de la veille; il était bordé de grands arbres et terminait sur la gauche la prairie à l'entrée de laquelle Fabrice avait acheté le cheval. Presque tous les

hussards avaient mis pied à terre; le bord du fossé était à pic et fort glissant, et l'eau se trouvait bien à trois ou quatre pieds en contre-bas au-dessous de la prairie. Fabrice, distrait par sa joie, songeait plus au maréchal Ney et à la gloire qu'à son cheval, lequel, étant fort animé, sauta dans le canal; ce qui fit rejaillir l'eau à une hauteur considérable. Un des généraux fut entièrement mouillé par la nappe d'eau, et s'écria en jurant : Au diable la f..... bête! Fabrice se sentit profondément blessé de cette injure. Puis-je en demander raison? se dit-il. En attendant, pour prouver qu'il n'était pas si gauche, il entreprit de faire monter à son cheval la rive opposée du fossé; mais elle était à pic et haute de cinq à six pieds. Il fallut y renoncer; alors il remonta le courant, son cheval ayant de l'eau jusqu'à la tête, et enfin trouva une sorte d'abreuvoir; par cette pente douce il gagna facilement le champ de l'autre côté du canal. Il fut le premier homme de l'escorte qui y parut; il se mit à trotter fièrement le long du bord : au fond du canal, les hussards se démenaient, assez embarrassés de leur position, car en beaucoup d'endroits l'eau avait cinq pieds de profondeur. Deux ou trois chevaux prirent peur et voulurent nager, ce qui fit un barbotement épouvantable. Un maréchal des logis s'aperçut de la manœuvre que venait de faire ce blanc-bec, qui avait l'air si peu militaire.

—Remontez! il y a un abreuvoir à gauche! s'écria-t-il. Et peu à peu tous passèrent.

En arrivant sur l'autre rive, Fabrice y avait trouvé les généraux tout seuls ; le bruit du canon lui sembla redoubler; ce fut à peine s'il entendit le général, par lui si bien mouillé, qui criait à son oreille.

— Où as-tu pris ce cheval ?

Fabrice était tellement troublé qu'il répondit en italien :

— *L'ho comprato poco fa.* (Je viens de l'acheter à l'instant).

— Que dis-tu ? lui cria le général.

Mais le tapage devint tellement fort en ce moment, que

Fabrice ne put lui répondre. Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois, la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop ; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

— Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte. Et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur : il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore ; ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

— Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

— Quel est-il ce général qui *gourmande* son voisin ?

— Pardi, c'est le maréchal !

— Quel maréchal ?

— Le maréchal Ney, bêta ! Ah ça ! où as-tu servi jusqu'ici ?

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se

fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskowa, le brave des braves.

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide qui formait la crête de ces sillons volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier ; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets ; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles : il voulait suivre les autres. Le sang coulait dans la boue.

Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. A ce moment l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines : il n'y comprenait rien du tout.

A ce moment, les généraux et l'escorte descendirent dans un petit chemin plein d'eau, qui était à cinq pieds en contre-bas.

Le maréchal s'arrêta, et regarda de nouveau avec sa lorgnette. Fabrice, cette fois, put le voir tout à son aise ; il le trouva très blond, avec une grosse tête rouge. Nous n'avons point des figures comme celle-là en Italie, se dit-il. Jamais, moi qui suis si pâle et qui ai des cheveux châtains, je ne serai comme ça, ajouta-t-il avec tristesse. Pour lui ces paro-

les voulaient dire : Jamais je ne serai un héros. Il regarda les hussards ; à l'exception d'un seul, tous avaient des moustaches jaunes. Si Fabrice regardait les hussards de l'escorte, tous le regardaient aussi. Ce regard le fit rougir, et, pour finir son embarras, il tourna la tête vers l'ennemi. C'étaient des lignes fort étendues d'hommes rouges, mais ce qui l'étonna fort, ces hommes lui semblaient tout petits. Leurs longues files, qui étaient des régiments ou des divisions, ne lui paraissaient pas plus hautes que des haies. Une ligne de cavaliers rouges trottait pour se rapprocher du chemin en contre-bas que le maréchal et l'escorte s'étaient mis à suivre au petit pas, pataugeant dans la boue. La fumée empêchait de rien distinguer du côté vers lequel on s'avançait ; l'on voyait quelquefois des hommes au galop se détacher sur cette fumée blanche.

Tout à coup, du côté de l'ennemi, Fabrice vit quatre hommes qui arrivaient ventre à terre. Ah ! nous sommes attaqués, se dit-il ; puis il vit deux de ces hommes parler au maréchal. Un des généraux de la suite de ce dernier partit au galop du côté de l'ennemi, suivi des deux hussards de l'escorte et des quatre hommes qui venaient d'arriver. Après un petit canal que tout le monde passa, Fabrice se trouva à côté d'un maréchal des logis qui avait l'air fort bon enfant. Il faut que je parle à celui-là, se dit-il, peut-être ils cesseront de me regarder. Il médita longtemps.

— Monsieur, c'est la première fois que j'assiste à la bataille, dit-il enfin au maréchal des logis ; mais ceci est-il une véritable bataille ?

— Un peu. Mais vous, qui êtes-vous ?

— Je suis frère de la femme d'un capitaine.

— Et comment l'appelez-vous, ce capitaine ?

Notre héros fut terriblement embarrassé ; il n'avait point prévu cette question. Par bonheur, le maréchal et l'escorte repartaient au galop. Quel nom français dirai-je ? pensait-il. Enfin il se rappela le nom du maître de l'hôtel où il avait

logé à Paris ; il rapprocha son cheval de celui du maréchal des logis et lui cria de toutes ses forces :

— Le capitaine Meunier ! L'autre, entendant mal à cause du roulement du canon, lui répondit : Ah ! le capitaine Teulier? Eh bien, il a été tué. — Bravo ! se dit Fabrice. Le capitaine Teulier ; il faut faire l'affligé. — Ah, mon Dieu ! cria-t-il ; et il prit une mine piteuse. On était sorti du chemin en contre-bas, on traversait un petit pré ; on allait ventre à terre, les boulets arrivaient de nouveau, le maréchal se porta vers une division de cavalerie. L'escorte se trouvait au milieu de cadavres et de blessés ; mais ce spectacle ne faisait déjà plus autant d'impression sur notre héros ; il avait autre chose à penser.

Pendant que l'escorte était arrêtée, il aperçut la petite voiture d'une cantinière, et sa tendresse pour ce corps respectacle l'emportant sur tout, il partit au galop pour la rejoindre.

— Restez donc, s...! lui cria le maréchal des logis.

Que peut-il me faire ici ? pensa Fabrice. Et il continua de galoper vers la cantinière. En donnant de l'éperon à son cheval, il avait eu quelque espoir que c'était sa bonne cantinière du matin ; les chevaux et les petites charrettes se ressemblaient fort, mais la propriétaire était tout autre, et notre héros lui trouva l'air fort méchant. Comme il l'abordait, Fabrice l'entendit qui disait : Il était pourtant bien bel homme ! Un fort vilain spectacle attendait là le nouveau soldat : on coupait la cuisse à un cuirassier, beau jeune homme de cinq pieds dix pouces. Fabrice ferma les yeux et but coup sur coup quatre verres d'eau-de-vie.

Comme tu y vas, gringalet ! s'écria la cantinière. L'eau-de-vie lui donna une idée : il faut que j'achète la bienveillance de mes camarades les hussards de l'escorte.

Donnez-moi le reste de la bouteille, dit-il à la vivandière.

— Mais sais-tu, répondit-elle, que ce reste-là coûte dix francs, un jour comme aujourd'hui ?

Comme il regagnait l'escorte au galop :

— Ah ! tu nous rapportes la goutte ! s'écria le maréchal des logis ; c'est pour ça que tu désertais ? Donne !

La bouteille circula ; le dernier qui la prit la jeta en l'air après avoir bu. — Merci, camarade ! cria-t-il à Fabrice. Tous les yeux le regardèrent avec bienveillance. Ces regards ôtèrent un poids de cent livres de dessus le cœur de Fabrice : c'était un de ces cœurs de fabrique trop fine qui ont besoin de l'amitié de ce qui les entoure. Enfin il n'était plus mal vu de ses compagnons, il y avait liaison entre eux ! Fabrice respira profondément, puis d'une voix libre, il dit au maréchal des logis :

— Et si le capitaine Teulier a été tué, ou pourrai-je rejoindre ma sœur ? Il se croyait un petit Machiavel, de dire si bien Teulier au lieu de Meunier.

— C'est ce que vous saurez ce soir, lui répondit le maréchal des logis.

L'escorte repartit et se porta vers des divisions d'infanterie. Fabrice se sentait tout à fait enivré ; il avait bu trop d'eau-de-vie, il roulait un peu sur sa selle : il se souvint fort à propos d'un mot que répétait le cocher de sa mère : Quand on a levé le coude, il faut regarder entre les oreilles de son cheval, et faire comme fait le voisin. Le maréchal s'arrêta longtemps auprès de plusieurs corps de cavalerie qu'il fit charger ; mais pendant une heure ou deux notre héros n'eut guère la conscience de ce qui se passait autour de lui. Il se sentait fort las, et quand son cheval galopait il retombait sur la selle comme un morceau de plomb.

Tout à coup le maréchal des logis cria à ses hommes :

— Vous ne voyez donc pas l'empereur, s... ! Sur-le-champ l'escorte cria *vive l'empereur !* à tue-tête. On peut penser si notre héros regarda de tous ses yeux, mais il ne vit que des généraux qui galopaient, suivis, eux aussi, d'une escorte. Les longues crinières pendantes que portaient à leurs casques les dragons de la suite l'empêchèrent de distinguer les figures. Ainsi, je n'ai pu voir l'empereur sur un champ de

bataille, à cause de ces maudits verres d'eau-de-vie! Cette réflexion le réveilla tout à fait.

On redescendit dans un chemin rempli d'eau, les chevaux voulurent boire.

— C'est donc l'empereur qui a passé là? dit-il à son voisin.

— Eh! certainement, celui qui n'avait pas d'habit brodé. Comment ne l'avez-vous pas vu? lui répondit le camarade avec bienveillance. Fabrice eut grande envie de galoper après l'escorte de l'empereur et de s'y incorporer. Quel bonheur de faire réellement la guerre à la suite de ce héros! C'était pour cela qu'il était venu en France. J'en suis parfaitement le maître, se dit-il, car enfin je n'ai d'autre raison pour faire le service que je fais que la volonté de mon cheval qui s'est mis à galoper pour suivre ces généraux.

Ce qui détermina Fabrice à rester, c'est que les hussards ses nouveaux camarades lui faisaient bonne mine; il commençait à se croire l'ami intime de tous les soldats avec lesquels il galopait depuis quelques heures. Il voyait entre eux et lui cette noble amitié des héros du Tasse et de l'Arioste. S'il se joignait à l'escorte de l'empereur, il y aurait une nouvelle connaissance à faire; peut-être même on lui ferait la mine, car ces autres cavaliers étaient des dragons, et lui portait l'uniforme de hussard, ainsi que tout ce qui suivait le maréchal. La façon dont on le regardait maintenant mit notre héros au comble du bonheur; il eût fait tout au monde pour ses camarades; son âme et son esprit étaient dans les nues. Tout lui semblait avoir changé de face depuis qu'il était avec des amis; il mourait d'envie de faire des questions. Mais je suis encore un peu ivre, se dit-il, il faut que je me souvienne de la geôlière. Il remarqua, en sortant du chemin creux, que l'escorte n'était plus avec le maréchal Ney; le général qu'ils suivaient était grand, mince, et avait la figure sèche et l'œil terrible.

Ce général n'était autre que le comte d'A..., le lieutenant

Robert du 15 mai 1796. Quel bonheur il eût trouvé à voir Fabrice del Dongo !

Il y avait déjà longtemps que Fabrice n'apercevait plus la terre volant en miettes noires sous l'action des boulets. On arriva derrière un régiment de cuirassiers ; il entendit distinctement les biscaïens frapper sur les cuirasses, et il vit tomber plusieurs hommes.

Le soleil était déjà fort bas, et il allait se coucher lorsque l'escorte, sortant d'un chemin creux, monta une petite pente de trois ou quatre pieds pour entrer dans une terre labourée. Fabrice entendit un petit bruit singulier tout près de lui ; il tourna la tête : quatre hommes étaient tombés avec leurs chevaux ; le général lui-même avait été renversé, mais il se relevait tout couvert de sang. Fabrice regardait les hussards jetés par terre : trois faisaient encore quelques mouvements convulsifs, le quatrième criait : Tirez-moi de dessous ! Le maréchal des logis et deux ou trois hommes avaient mis pied à terre pour secourir le général qui, s'appuyant sur son aide-de-camp, essayait de faire quelques pas ; il cherchait à s'éloigner de son cheval qui se débattait, renversé par terre, et lançait des coups de pied furibonds.

Le maréchal des logis s'approcha de Fabrice. A ce moment notre héros entendit dire derrière lui et tout près de son oreille : C'est le seul qui puisse encore galoper. Il se sentit saisir les pieds ; on les élevait en même temps qu'on lui soutenait le corps par-dessous les bras ; on le fit passer par-dessus la croupe de son cheval, puis on le laissa glisser jusqu'à terre, où il tomba assis.

L'aide de camp prit le cheval de Fabrice par la bride ; le général, aidé par le maréchal des logis, monta et partit au galop ; il fut suivi rapidement par les six hommes qui restaient. Fabrice se releva furieux et se mit à courir après eux en criant : *Ladri ! ladri !* (voleurs ! voleurs !) Il était plaisant de courir après les voleurs au milieu d'un champ de bataille.

L'escorte et le général, comte d'A..., disparurent bientôt

derrière une rangée de saules. Fabrice, ivre de colère, arriva aussi à une ligne de saules ; il se trouva tout contre un canal fort profond qu'il traversa. Puis, arrivé de l'autre côté, il se remit à jurer en apercevant de nouveau, mais à une très grande distance, le général et l'escorte qui se perdaient dans les arbres. Voleurs! voleurs! criait-il maintenant en français. Désespéré, bien moins de la perte de son cheval que de la trahison, il se laissa tomber au bord du fossé, fatigué et mourant de faim. Si son beau cheval lui eût été enlevé par l'ennemi, il n'y eût pas songé ; mais se voir trahir et voler par ce maréchal des logis qu'il aimait tant et par ces hussards qu'il regardait comme des frères ! c'est ce qui lui brisait le cœur. Il ne pouvait se consoler de tant d'infamie, et, le dos appuyé contre un saule, il se mit à pleurer à chaudes larmes. Il défaisait un à un tous ses beaux rêves d'amitié chevaleresque et sublime, comme celle des héros de la *Jérusalem délivrée*. Voir arriver la mort n'était rien, entouré d'âmes héroïques et tendres, de nobles amis qui vous serrent la main au moment du dernier soupir ! mais garder son enthousiasme, entouré de vils fripons ! ! ! Fabrice exagérait comme tout homme indigné. Au bout d'un quart d'heure d'attendrissement, il remarqua que les boulets commençaient à arriver jusqu'à la rangée d'arbres à l'ombre desquels il méditait. Il se leva et chercha à s'orienter. Il regardait ces prairies bordées par un large canal et la rangée de saules touffus : il crut se reconnaître. Il aperçut un corps d'infanterie qui passait le fossé et entrait dans les prairies, à un quart de lieue en avant de lui. J'allais m'endormir, se dit-il ; il s'agit de n'être pas prisonnier. Et il se mit à marcher très vite. En avançant il fut rassuré ; il reconnut l'uniforme : les régiments par lesquels il craignait d'être coupé étaient français. Il obliqua à droite pour les rejoindre.

Après la douleur morale d'avoir été si indignement trahi et volé, il en était une autre qui, à chaque instant, se faisait sentir plus vivement : il mourait de faim. Ce fut donc avec une joie extrême qu'après avoir marché, ou plutôt couru

pendant dix minutes, il s'aperçut que le corps d'infanterie, qui allait très vite aussi, s'arrêtait comme pour prendre position. Quelques minutes plus tard, il se trouvait au milieu des premiers soldats.

— Camarades, pourriez-vous me vendre un morceau de pain?

— Tiens, cet autre qui nous prend pour des boulangers!

Ce mot dur et le ricanement général qui le suivit accablèrent Fabrice. La guerre n'était donc plus ce noble et commun élan d'âmes amantes de la gloire qu'il s'était figuré d'après les proclamations de Napoléon! Il s'assit, ou plutôt se laissa tomber sur le gazon; il devint très pâle. Le soldat qui lui avait parlé, et qui s'était arrêté à dix pas pour nettoyer la batterie de son fusil avec son mouchoir, s'approcha et lui jeta un morceau de pain; puis voyant qu'il ne le ramassait pas, le soldat lui mit un morceau de ce pain dans la bouche. Fabrice ouvrit les yeux, et mangea ce pain sans avoir la force de parler. Quand enfin il chercha des yeux le soldat pour le payer, il se trouva seul; les soldats les plus voisins de lui étaient éloignés de cent pas et marchaient. Il se leva machinalement et les suivit. Il entra dans un bois; il allait tomber de fatigue, et cherchait déjà de l'œil une place commode; mais quelle ne fut pas sa joie en reconnaissant d'abord le cheval, puis la voiture, et enfin la cantinière du matin! Elle accourut à lui et fut effrayée de sa mine.

— Marche encore, mon petit, lui dit-elle. Tu es donc blessé?... Et ton beau cheval? En parlant ainsi elle le conduisait vers sa voiture, où elle le fit monter, en le soutenant par-dessous les bras. A peine dans la voiture, notre héros, excédé de fatigue, s'endormit profondément (1).

CHAPITRE IV

Rien ne put le réveiller, ni les coups de fusil tirés fort près de la petite charrette, ni le trot du cheval que la canti-

(1) Para v. P. y E. 15 x. 38.

nière fouettait à tour de bras. Le régiment, attaqué à l'improviste par des nuées de cavalerie prussienne, après avoir cru à la victoire toute la journée, battait en retraite, ou plutôt s'enfuyait du côté de la France.

Le colonel, beau jeune homme, bien *ficelé*, qui venait de succéder à Macon, fut sabré; le chef de bataillon qui le remplaça dans le commandement, vieillard à cheveux blancs, fit faire halte au régiment. — F.....! dit-il aux soldats, du temps de la république, on attendait pour filer d'y être forcé par l'ennemi... Défendez chaque pouce de terrain, et faites-vous tuer! s'écriait-il en jurant : c'est maintenant le sol de la patrie que ces Prussiens veulent envahir!

La petite charrette s'arrêta. Fabrice se réveilla tout à coup. Le soleil était couché depuis longtemps; il fut tout étonné de voir qu'il était presque nuit. Les soldats couraient de côté et d'autre dans une confusion qui surprit fort notre héros ; il trouva qu'ils avaient l'air penaud.

— Qu'est-ce donc ? dit-il à la cantinière.

— Rien du tout. C'est que nous sommes flambés, mon petit; c'est la cavalerie des Prussiens qui nous sabre, rien que ça. Le bêta de général a d'abord cru que c'était la nôtre. Allons, vivement, aide-moi à réparer le trait de Cocotte qui s'est cassé.

Quelques coups de fusil partirent à dix pas de distance. Notre héros, frais et dispos, se dit : Mais réellement, pendant toute la journée, je ne me suis pas battu ; j'ai seulement escorté un général. — Il faut que je me batte, dit-il à la cantinière.

— Sois tranquille, tu te battras, et plus que tu ne voudras ! Nous sommes perdus.

— Aubry, mon garçon, cria-t-elle à un caporal qui passait, regarde toujours de temps en temps où en est la petite voiture.

— Vous allez vous battre ? dit Fabrice à Aubry.

— Non, je vais mettre mes escarpins pour aller à la danse !

— Je vous suis.

— Je te recommande le petit hussard ! cria la cantinière; le jeune bourgeois a du cœur. Le caporal Aubry marchait sans dire mot. Huit ou dix soldats le rejoignirent en courant; il les conduisit derrière un gros chêne entouré de ronces. Arrivé là il les plaça au bord du bois, toujours sans mot dire, sur une ligne fort étendue; chacun était au moins à dix pas de son voisin.

— Ah ça ! vous autres, dit le caporal, et c'était la première fois qu'il parlait, n'allez pas faire feu avant l'ordre : songez que vous n'avez plus que trois cartouches.

Mais que se passe-t-il donc ? se demandait Fabrice. Enfin, quand il se trouva seul avec le caporal, il lui dit :

— Je n'ai pas de fusil.

— Tais-toi d'abord ! Avance-toi là : à cinquante pas en avant du bois, tu trouveras quelqu'un des pauvres soldats du régiment qui viennent d'être sabrés; tu lui prendras sa giberne et son fusil. Ne va pas dépouiller un blessé, au moins; prends le fusil et la giberne d'un qui soit bien mort, et dépêche-toi, pour ne pas recevoir les coups de fusil de nos gens. Fabrice partit en courant, et revint bien vite avec un fusil et une giberne.

— Charge ton fusil et mets-toi là derrière cet arbre, et surtout ne va pas tirer avant l'ordre que je t'en donnerai... Dieu de Dieu ! dit le caporal en s'interrompant, il ne sait pas même charger son arme !... Il aida Fabrice en continuant son discours : si un cavalier ennemi galope sur toi pour te sabrer, tourne autour de ton arbre, et ne lâche ton coup qu'à bout portant, quand ton cavalier sera à trois pas de toi : il faut presque que ta baïonnette touche son uniforme.

— Jette donc ton grand sabre ! s'écria le caporal : veux-tu qu'il te fasse tomber, nom de D... ! Quels soldats on nous donne maintenant ! En parlant ainsi, il prit lui-même le sabre qu'il jeta au loin avec colère.

— Toi, essuie la pierre de ton fusil avec ton mouchoir. Mais as-tu jamais tiré un coup de fusil ?

— Je suis chasseur.

Dieu soit loué ! reprit le caporal avec un gros soupir. Surtout ne tire pas avant l'ordre que je te donnerai. Et il s'en alla.

Fabrice était tout joyeux. Enfin je vais me battre réellement, se disait-il, tuer un ennemi ! Ce matin, ils nous envoyaient des boulets, et moi je ne faisais rien que m'exposer à être tué : métier de dupe. Il regardait de tous côtés avec une extrême curiosité. Au bout d'un moment, il entendit partir sept à huit coups de fusil tout près de lui. Mais ne recevant point l'ordre de tirer, il se tenait tranquille derrière son arbre. Il était presque nuit ; il lui semblait être à *l'espère*, à la chasse de l'ours, dans la montagne de la Tramezzina, au-dessus de Grianta. Il lui vint une idée de chasseur : il prit une cartouche dans sa giberne et en détacha la balle. Si je le vois, dit-il, il ne faut pas que je le manque ; et il fit couler cette seconde balle dans le canon de son fusil. Il entendit tirer deux coups de feu tout à côté de son arbre ; en même temps, il vit un cavalier vêtu de bleu qui passait au galop devant lui, se dirigeant de sa droite à sa gauche. Il n'est pas à trois pas, se dit-il, mais à cette distance je suis sûr de mon coup. Il suivit bien le cavalier du bout de son fusil, et enfin pressa la détente : le cavalier tomba avec son cheval. Notre héros se croyait à la chasse : il courut tout joyeux sur la pièce qu'il venait d'abattre. Il touchait déjà l'homme, qui lui semblait mourant, lorsque, avec une rapidité incroyable, deux cavaliers prussiens arrivèrent sur lui pour le sabrer. Fabrice se sauva à toutes jambes vers le bois ; pour mieux courir il jeta son fusil. Les cavaliers prussiens n'étaient plus qu'à trois pas de lui lorsqu'il atteignit une nouvelle plantation de petits chênes gros comme le bras et bien droits qui bordaient le bois. Ces petits chênes arrêtèrent un instant les cavaliers, mais ils passèrent et se remirent à poursuivre Fabrice dans une clairière. De nouveau ils étaient près de l'atteindre, lorsqu'il se glissa entre sept à huit gros arbres. A ce moment,

il eut presque la figure brûlée par la flamme de cinq ou six coups de fusil qui partirent en avant de lui. Il baissa la tête ; comme il la relevait, il se trouva vis-à-vis du caporal.

— Tu as tué le tien ? lui dit le caporal Aubry.

— Oui, mais j'ai perdu mon fusil.

— Ce n'est pas les fusils qui nous manquent. Tu es un bon b.... ; malgré ton air cornichon, tu as bien gagné ta journée, et ces soldats-ci viennent de manquer ces deux qui te poursuivaient et venaient droit à eux ; moi, je ne les voyais pas. Il s'agit maintenant de filer rondement ; le régiment doit être à un demi-quart de lieue, et, de plus, il y a un petit bout de prairie où nous pouvons être ramassés au demi-cercle.

Tout en parlant, le caporal marchait rapidement à la tête de ses dix hommes. A deux cents pas de là, en entrant dans la petite prairie dont il avait parlé, on rencontra un général blessé qui était porté par son aide-de-camp et par un domestique.

— Vous allez me donner quatre hommes, dit-il au caporal d'une voix éteinte ; il s'agit de me transporter à l'ambulance : j'ai la jambe fracassée.

— Va te faire f.... ! répondit le caporal, toi et tous les généraux. Vous avez tous trahi l'empereur aujourd'hui.

— Comment, dit le général en fureur, vous méconnaissez mes ordres ! Savez-vous que je suis le général comte B... commandant votre division, etc., etc. Il fit des phrases. L'aide-de-camp se jeta sur les soldats. Le caporal lui lança un coup de baïonnette dans le bras, puis fila avec ses hommes en doublant le pas. Puissent-ils être tous comme toi, répétait le caporal en jurant, les bras et les jambes fracassés ! Tas de freluquets ! Tous vendus aux Bourbons, et trahissant l'empereur ! Fabrice écoutait avec saisissement cette affreuse accusation.

Vers les dix heures du soir, la petite troupe rejoignit le régiment à l'entrée d'un gros village qui formait plusieurs rues fort étroites ; mais Fabrice remarqua que le caporal

Aubry évitait de parler à aucun des officiers. Impossible d'avancer ! s'écria le caporal. Toutes ces rues étaient encombrées d'infanterie, de cavalerie et surtout de caissons d'artillerie et de fourgons. Le caporal se présenta à l'issue de trois de ces rues ; après avoir fait vingt pas il fallait s'arrêter. Tout le monde jurait et se fâchait.

Encore quelque traître qui commande ! s'écria le caporal : si l'ennemi a l'esprit de tourner le village, nous sommes tous prisonniers comme des chiens. Suivez-moi, vous autres. Fabrice regarda ; il n'y avait plus que six soldats avec le caporal. Par une grande porte ouverte ils entrèrent dans une vaste basse-cour ; de la basse-cour ils passèrent dans une écurie, dont la petite porte leur donna entrée dans un jardin. Ils s'y perdirent un moment, errant de côté et d'autre. Mais enfin, en passant une haie, ils se trouvèrent dans une vaste pièce de blé noir. En moins d'une demi-heure, guidés par les cris et le bruit confus, ils eurent regagné la grande route au delà du village. Les fossés de cette route étaient remplis de fusils abandonnés ; Fabrice en choisit un. Mais la route, quoique fort large, était tellement encombrée de fuyards et de charrettes, qu'en une demi-heure de temps, à peine si le caporal et Fabrice avaient avancé de cinq cents pas. On disait que cette route conduisait à Charleroi. Comme onze heures sonnaient à l'horloge du village :

— Prenons de nouveau à travers champs, s'écria le caporal. La petite troupe n'était plus composée que de trois soldats, le caporal et Fabrice. Quand on fut à un quart de lieue de la grande route :

— Je n'en puis plus, dit un des soldats.

— Et moi itou, dit un autre.

— Belle nouvelle ! Nous en sommes tous logés là, dit le caporal ; mais obéissez-moi, et vous vous en trouverez bien. Il vit cinq ou six arbres le long d'un petit fossé au milieu d'une immense pièce de blé. Aux arbres ! dit-il à ses hommes ; couchez-vous là, ajouta-t-il quand on y fut arrivé, et

surtout pas de bruit. Mais, avant de s'endormir, qui est-ce qui a du pain ?

— Moi, dit un des soldats.

— Donne, dit le caporal d'un air magistral. Il divisa le pain en cinq morceaux et prit le plus petit.

— Un quart d'heure avant le point du jour, dit-il en mangeant, vous allez avoir sur le dos la cavalerie ennemie. Il s'agit de ne pas se laisser sabrer. Un seul est flambé, avec de la cavalerie sur le dos, dans ces grandes plaines, cinq au contraire peuvent se sauver : restez avec moi bien unis, ne tirez qu'à bout portant, et demain soir je me fais fort de vous rendre à Charleroi. Le caporal les éveilla une heure avant le jour; il leur fit renouveler la charge de leurs armes. Le tapage sur la grande route continuait ; il avait duré toute la nuit : c'était comme le bruit d'un torrent entendu dans le lointain.

— Ce sont comme des moutons qui se sauvent, dit Fabrice au caporal d'un air naïf.

— Veux-tu bien te taire, blanc-bec! dit le caporal indigné. Et les trois soldats qui composaient toute son armée avec Fabrice regardèrent celui-ci d'un air de colère, comme s'il eût blasphémé. Il avait insulté la nation.

Voilà qui est fort! pensa notre héros; j'ai déjà remarqué cela chez le vice-roi à Milan; ils ne fuient pas, non! Avec ces Français il n'est pas permis de dire la vérité quand elle choque leur vanité. Mais, quant à leur air méchant, je m'en moque, et il faut que je le leur fasse comprendre. On marchait toujours à cinq cents pas de ce torrent de fuyards qui couvraient la grande route. A une lieue de là, le caporal et sa troupe traversèrent un chemin qui allait rejoindre la route et où beaucoup de soldats étaient couchés. Fabrice acheta un cheval assez bon qui lui coûta 40 francs, et parmi tous les sabres jetés de côté et d'autre, il choisit avec soin un grand sabre droit. Puisqu'on dit qu'il faut piquer, pensa-t-il, celui-ci est le meilleur. Ainsi équipé, il mit son cheval au galop et rejoignit bientôt le caporal qui avait pris les

devants. Il s'affermit sur ses étriers, prit de la main gauche le fourreau de son sabre droit, et dit aux quatre Français :

— Ces gens qui se sauvent sur la grande route ont l'air d'un troupeau de moutons... ils marchent comme des moutons effrayés.

Fabrice avait beau appuyer sur le mot *mouton*, ses camarades ne se souvenaient plus d'avoir été fâchés par ce mot une heure auparavant. Ici se trahit un des contrastes des caractères italien et français ; le Français est sans doute le plus heureux, il glisse sur les événements de la vie et ne garde pas rancune.

Nous ne cacherons point que Fabrice fut très satisfait de sa personne après avoir parlé des *moutons*. On marchait en faisant la petite conversation. A deux lieues de là, le caporal, toujours fort étonné de ne point voir la cavalerie ennemie, dit à Fabrice.

— Vous êtes notre cavalerie, galopez vers cette ferme sur ce petit tertre ; demandez au paysan s'il veut nous *vendre* à déjeuner : dites bien que nous ne sommes que cinq. S'il hésite, donnez-lui 5 francs d'avance de votre argent ; mais soyez tranquille, nous reprendrons la pièce blanche après le déjeuner.

Fabrice regarda le caporal, il vit en lui une gravité imperturbable, et vraiment l'air de la supériorité morale ; il obéit. Tout se passa comme l'avait prévu le commandant en chef ; seulement Fabrice insista pour qu'on ne reprît pas de vive force les 5 francs qu'il avait donnés au paysan.

— L'argent est à moi, dit-il à ses camarades ; je ne paie pas pour vous, je paie pour l'avoine qu'il a donnée à mon cheval.

Fabrice prononçait si mal le français que ses camarades crurent voir dans ses paroles un ton de supériorité ; ils furent vivement choqués, et dès lors, dans leur esprit, un duel se prépara pour la fin de la journée. Ils le trouvaient fort différent d'eux-mêmes, ce qui les choquait ; Fabrice, au contraire, commençait à se sentir beaucoup d'amitié pour eux.

On marchait sans rien dire depuis deux heures, lorsque le caporal, regardant la grande route, s'écria avec un transport de joie : Voici le régiment ! On fut bientôt sur la route ; mais, hélas ! autour de l'aigle il n'y avait pas deux cents hommes. L'œil de Fabrice eut bientôt aperçu la vivandière : elle marchait à pied, avait les yeux rouges et pleurait de temps à autre. Ce fut en vain que Fabrice chercha la petite charrette et Cocotte.

— Pillés, perdus, volés ! s'écria la vivandière, répondant aux regards de notre héros. Celui-ci, sans mot dire, descendit de son cheval, le prit par la bride, et dit à la vivandière : Montez. Elle ne se le fit pas dire deux fois.

— Raccourcis-moi les étriers, fit-elle.

Une fois bien établie à cheval, elle se mit à raconter à Fabrice tous les désastres de la nuit. Après un récit d'une longueur infinie, mais avidement écouté par notre héros, qui, à dire vrai, ne comprenait rien à rien, mais avait une tendre amitié pour la vivandière, celle-ci ajouta :

— Et dire que ce sont des Français qui m'ont pillée, battue, abîmée.

— Comment ! ce ne sont pas les ennemis ? dit Fabrice d'un air naïf, qui rendait charmante sa belle figure grave et pâle.

— Que tu es bête, mon pauvre petit ! dit la vivandière souriant au milieu de ses larmes ; et quoique ça, tu es bien gentil.

— Et tel que vous le voyez, il a fort bien descendu son prussien, dit le caporal Aubry, qui, au milieu de la cohue générale, se trouvait par hasard de l'autre côté du cheval monté par la cantinière. Mais il est fier, continua le caporal... Fabrice fit un mouvement. Et comment t'appelles-tu ? continua le caporal ; car enfin, s'il y a un rapport, je veux te nommer.

— Je m'appelle Vasi, répondit Fabrice, faisant une mine singulière, c'est-à-dire *Boulot*, ajouta-t-il se reprenant vivement.

Boulot avait été le nom du propriétaire de la feuille de

route que la geôlière de B... lui avait remise ; l'avant-veille il l'avait étudiée avec soin, tout en marchant, car il commençait à réfléchir quelque peu et n'était plus si étonné des choses. Outre la feuille de route du hussard Boulot, il conservait précieusement le passe-port italien d'après lequel il pouvait prétendre au noble nom de Vasi, marchand de baromètres. Quand le caporal lui avait reproché d'être fier, il avait été sur le point de répondre : Moi, fier! moi, Fabrice Valserra, *marchesino* del Dongo, qui consens à porter le nom d'un Vasi, marchand de baromètres !

Pendant qu'il faisait des réflexions et qu'il se disait : Il faut bien me rappeler que je m'appelle Boulot, ou gare la prison dont le sort me menace, le caporal et la cantinière avaient échangé plusieurs mots sur son compte.

— Ne m'accusez pas d'être une curieuse, lui dit la cantinière en cessant de le tutoyer ; c'est pour votre bien que je vous fais des questions. Qui êtes-vous, là, réellement ?

Fabrice ne répondit pas d'abord ; il considérait que jamais il ne pourrait trouver d'amis plus dévoués pour leur demander conseil, et il avait un pressant besoin de conseils. Nous allons entrer dans une place de guerre, le gouverneur voudra savoir qui je suis, et gare la prison si je fais voir par mes réponses que je ne connais personne au 4e régiment de hussards dont je porte l'uniforme ! En sa qualité de sujet de l'Autriche, Fabrice savait toute l'importance qu'il faut attacher à un passe-port. Les membres de sa famille, quoique nobles et dévots, quoique appartenant au parti vainqueur, avaient été vexés plus de vingt fois à l'occasion de leurs passe-ports ; il ne fut donc nullement choqué de la question que lui adressait la cantinière. Mais comme, avant que de répondre, il cherchait les mots français les plus clairs, la cantinière, piquée d'une vive curiosité, ajouta pour l'engager à parler : Le caporal Aubry et moi nous allons vous donner de bons avis pour vous conduire.

— Je n'en doute pas, répondit Fabrice. Je m'appelle Vasi et je suis de Gênes ; ma sœur, célèbre par sa beauté, a épousé

un capitaine. Comme je n'ai que dix-sept ans, elle me faisait venir auprès d'elle pour me faire voir la France, et me former un peu ; ne la trouvant pas à Paris, et sachant qu'elle était à cette armée, j'y suis venu, je l'ai cherchée de tous les côtés sans pouvoir la trouver. Les soldats, étonnés de mon accent, m'ont fait arrêter. J'avais de l'argent alors, j'en ai donné au gendarme, qui m'a remis une feuille de route, un uniforme, et m'a dit : File, et jure-moi de ne jamais prononcer mon nom.

— Comment s'appelait-il ? dit la cantinière.

— J'ai donné ma parole, dit Fabrice.

— Il a raison, reprit le caporal, le gendarme est un gredin, mais le camarade ne doit pas le nommer. Et comment s'appelle-t-il, ce capitaine, mari de votre sœur ? Si nous savons son nom nous pourrons le chercher.

— Teulier, capitaine au 4e de hussards, répondit notre héros.

— Ainsi, dit le caporal avec assez de finesse, à votre accent étranger, les soldats vous prirent pour un espion ?

— C'est là le mot infâme ! s'écria Fabrice, les yeux brillants. Moi qui aime tant l'empereur et les Français ! Et c'est par cette insulte que je suis le plus vexé.

— Il n'y a pas d'insulte, voilà ce qui vous trompe ; l'erreur des soldats était fort naturelle, reprit gravement le caporal Aubry.

Alors il lui expliqua avec beaucoup de pédanterie qu'à l'armée il faut appartenir à un corps et porter un uniforme, faute de quoi il est tout simple qu'on vous prenne pour un espion. L'ennemi nous en lâche beaucoup ; tout le monde trahit dans cette guerre. Les écailles tombèrent des yeux de Fabrice ; il comprit pour la première fois qu'il avait tort dans tout ce qui lui arrivait depuis deux mois.

— Mais il faut que le petit nous raconte tout, dit la cantinière dont la curiosité était de plus en plus excitée. Fabrice obéit. Quand il eut fini :

— Au fait, dit la cantinière parlant d'un air grave au

caporal, cet enfant n'est point militaire ; nous allons faire une vilaine guerre maintenant que nous sommes battus et trahis. Pourquoi se ferait-il casser les os *gratis pro Deo* ?

— Et même, dit le caporal, qu'il ne sait pas charger son fusil, ni en douze temps, ni à volonté. C'est moi qui ai chargé le coup qui a descendu le Prussien.

— De plus, il montre son argent à tout le monde, ajouta la cantinière ; il sera volé de tout dès qu'il ne sera plus avec nous.

— Le premier sous-officier de cavalerie qu'il rencontre, dit le caporal, le confisque à son profit pour se faire payer la goutte, et peut-être on le recrute pour l'ennemi, car tout le monde trahit. Le premier venu va lui ordonner de le suivre, et il le suivra ; il ferait mieux d'entrer dans notre régiment.

— Non pas, s'il vous plaît, caporal ! s'écria vivement Fabrice : il est plus commode d'aller à cheval. Et d'ailleurs je ne sais pas charger un fusil, et vous avez vu que je manie un cheval.

Fabrice fut très fier de ce petit discours. Nous ne rendrons pas compte de la longue discussion sur sa destinée future, qui eut lieu entre le caporal et la cantinière. Fabrice remarqua qu'en discutant ces gens répétaient trois ou quatre fois toutes les circonstances de son histoire : les soupçons des soldats, le gendarme lui vendant une feuille de route et un uniforme, la façon dont la veille il s'était trouvé faire partie de l'escorte du maréchal, l'empereur vu au galop, le cheval *escofié*, etc., etc.

Avec une curiosité de femme, la cantinière revenait sans cesse sur la façon dont on l'avait dépossédé du bon cheval qu'elle lui avait fait acheter.

— Tu t'es senti saisir par les pieds, on t'a fait passer doucement par-dessus la queue de ton cheval, et l'on t'a assis par terre ! Pourquoi répéter si souvent, se disait Fabrice, ce que nous connaissons tous trois parfaitement bien ? Il ne savait pas encore que c'est ainsi qu'en France les gens du peuple vont à la recherche des idées.

— Combien as-tu d'argent ? lui dit tout à coup la cantinière. Fabrice n'hésita pas à répondre ; il était sûr de la noblesse d'âme de cette femme : c'est là le beau côté de la France.

— En tout, il peut me rester trente napoléons en or et huit ou dix écus de 5 francs.

En ce cas, tu as le champ libre ! s'écria la cantinière ; tire-toi du milieu de cette armée en déroute; jette-toi de côté, prends la première route un peu frayée que tu trouveras là sur ta droite ; pousse ton cheval ferme, toujours t'éloignant de l'armée. A la première occasion achète des habits de pékin. Quand tu seras à huit ou dix lieues, et que tu ne verras plus de soldats, prends la poste, et va te reposer huit jours et manger des biftecks dans quelque bonne ville. Ne dis jamais à personne que tu as été à l'armée, les gendarmes te ramasseraient comme déserteur; et, quoique tu sois bien gentil, mon petit, tu n'es pas encore assez fûté pour répondre à des gendarmes. Dès que tu auras sur le dos des habits de bourgeois, déchire ta feuille de route en mille morceaux et reprends ton nom véritable : dis que tu es Vasi. Et d'où devra-t-il dire qu'il vient? fit-elle au caporal.

— De Cambrai sur l'Escaut : c'est une bonne ville toute petite, entends-tu? où il y a une cathédrale et Fénelon.

— C'est ça, dit la cantinière ; ne dis jamais que tu as été à la bataille, ne souffle mot de B..., ni du gendarme qui t'a vendu la feuille de route. Quand tu voudras rentrer à Paris, rends-toi d'abord à Versailles, et passe la barrière de Paris de ce côté-là en flânant, en marchant à pied comme un promeneur. Couds tes napoléons dans ton pantalon ; et surtout quand tu as à payer quelque chose, ne montre tout juste que l'argent qu'il faut pour payer. Ce qui me chagrine, c'est qu'on va t'empaumer, on va te chiper tout ce que tu as. Et que feras-tu une fois sans argent, toi qui ne sais pas te conduire? etc...

La bonne cantinière parla longtemps encore; le caporal

appuyait ses avis par des signes de tête, ne pouvant trouver jour à saisir la parole. Tout à coup cette foule qui couvrait la grande route, d'abord doubla le pas; puis, en un clin d'œil, passa le petit fossé qui bordait la route à gauche, et se mit à fuir à toutes jambes. — Les Cosaques ! les Cosaques ! criait-t-on de tous les côtés.

— Reprends ton cheval ! s'écria la cantinière.

— Dieu m'en garde ! dit Fabrice. Galopez ! fuyez ! je vous le donne. Voulez-vous de quoi racheter une petite voiture? La moitié de ce que j'ai est à vous.

— Reprends ton cheval, te dis-je ! s'écria la cantinière en colère ; et elle se mettait en devoir de descendre. Fabrice tira son sabre : — Tenez-vous bien ! lui cria-t-il, et il donna deux ou trois coups de plat de sabre au cheval, qui prit le galop et suivit les fuyards.

Notre héros regarda la grande route ; naguère, trois ou quatre mille individus s'y pressaient, serrés comme des paysans à la suite d'une procession. Après le mot *cosaques*, il n'y vit exactement plus personne; les fuyards avaient abandonné des shakos, des fusils, des sabres, etc. Fabrice, étonné, monta dans un champ à droite du chemin, et qui était élevé de vingt ou trente pieds; il regarda la grande route des deux côtés et la plaine, il ne vit pas trace des cosaques. Drôles de gens, que ces Français ! se dit-il. Puisque je dois aller sur la droite, pensa-t-il, autant vaut marcher tout de suite ; il est possible que ces gens aient pour courir une raison que je ne connais pas. Il ramassa un fusil, vérifia qu'il était chargé, remua la poudre de l'amorce, nettoya la pierre, puis choisit une giberne bien garnie et regarda encore de tous les côtés ; il était absolument seul au milieu de cette plaine naguère si couverte de monde. Dans l'extrême lointain, il voyait les fuyards qui commençaient à disparaître derrière les arbres, et couraient toujours. Voilà qui est bien singulier ! se dit-il. Et, se rappelant la manœuvre employée la veille par le caporal, il alla s'asseoir au milieu d'un champ de blé. Il ne s'éloignait pas, parce

qu'il désirait revoir ses bons amis, la cantinière et le caporal Aubry.

Dans ce blé, il vérifia qu'il n'avait plus que dix-huit napoléons, au lieu de trente comme il le pensait; mais il lui restait de petits diamants qu'il avait placés dans la doublure des bottes du hussard, le matin, dans la chambre de la geôlière, à B... Il cacha ses napoléons du mieux qu'il put, tout en réfléchissant profondément à cette disparition si soudaine. Cela est-il d'un mauvais présage pour moi ? se disait-il. Son principal chagrin était de ne pas avoir adressé cette question au caporal Aubry : Ai-je réellement assisté à une bataille? Il lui semblait que oui, et il eût été au comble du bonheur s'il en eût été certain.

Toutefois, se dit-il, j'y ai assisté portant le nom d'un prisonnier, j'avais la feuille de route d'un prisonnier dans ma poche, et, bien plus, son habit sur moi ! Voilà qui est fatal pour l'avenir : qu'en eût dit l'abbé Blanès ? Et ce malheureux Boulot est mort en prison ! Tout cela est de sinistre augure; le destin me conduira en prison. Fabrice eût donné tout au monde pour savoir si le hussard Boulot était réellement coupable; en rappelant ses souvenirs, il lui semblait que la geôlière de B... lui avait dit que le hussard avait été ramassé non seulement pour des couverts d'argent, mais encore pour avoir volé la vache d'un paysan, et battu le paysan à toute outrance : Fabrice ne doutait pas qu'il ne fût mis un jour en prison pour une faute qui aurait quelque rapport avec celle du hussard Boulot. Il pensait à son ami le curé Blanès : que n'eût-il pas donné pour pouvoir le consulter ! Puis il se rappela qu'il n'avait pas écrit à sa tante depuis qu'il avait quitté Paris. Pauvre Gina ! se dit-il. Et il avait les larmes aux yeux, lorsque tout à coup il entendit un petit bruit tout près de lui : c'était un soldat qui faisait manger le blé par trois chevaux auxquels il avait ôté la bride, et qui semblaient morts de faim. Il les tenait par le bridon. Fabrice se leva comme un perdreau, le soldat eut

peur. Notre héros le remarqua, et céda au plaisir de jouer un instant le rôle de hussard.

— Un de ces chevaux m'appartient, f.....! s'écria-t-il, mais je veux bien te donner 5 francs pour la peine que tu as prise de me l'amener ici.

— Est-ce que tu te fiches de moi? dit le soldat. Fabrice le mit en joue à six pas de distance.

— Lâche le cheval, ou je te brûle!

Le soldat avait son fusil en bandoulière, il donna un tour d'épaule pour le reprendre.

— Si tu fais le plus petit mouvement tu es mort! s'écria Fabrice en lui courant dessus.

— Eh bien, donnez les 5 francs et prenez un des chevaux, dit le soldat confus, après avoir jeté un regard de regret sur la grande route où il n'y avait absolument personne. Fabrice, tenant son fusil haut de la main gauche, de la droite lui jeta trois pièces de 5 francs.

— Descends, ou tu es mort... Bride le noir, et va-t'en plus loin avec les deux autres... Je te brûle si tu remues.

Le soldat obéit en rechignant. Fabrice s'approcha du cheval et passa la bride dans son bras gauche, sans perdre de vue le soldat qui s'éloignait lentement; quand Fabrice le vit à une cinquantaine de pas, il sauta lestement sur le cheval. Il y était à peine et cherchait l'étrier de droite avec le pied, lorsqu'il entendit siffler une balle de fort près : c'était le soldat qui lui lâchait son coup de fusil. Fabrice, transporté de colère, se mit à galoper sur le soldat qui s'enfuit à toutes jambes, et bientôt Fabrice le vit monté sur un de ses deux chevaux en galopant. Bon, le voilà hors de portée, se dit-il. Le cheval qu'il venait d'acheter était magnifique, mais paraissait mourant de faim. Fabrice revint sur la grande route, où il n'y avait toujours âme qui vive; il la traversa et mit son cheval au trot pour atteindre un petit pli de terrain sur la gauche, où il espérait retrouver la cantinière : mais quand il fut au sommet de la petite montée il n'aperçut, à plus d'une lieue de distance, que quelques

soldats isolés. Il est écrit que je ne la reverrai plus, se dit-il avec un soupir, brave et bonne femme ! Il gagna une ferme qu'il apercevait dans le lointain et sur la droite de la route. Sans descendre de cheval, et après avoir payé d'avance, il fit donner de l'avoine à son pauvre cheval, tellement affamé qu'il mordait la mangeoire. Une heure plus tard, Fabrice trottait sur la grande route, toujours dans le vague espoir de retrouver la cantinière, ou du moins le caporal Aubry. Allant toujours et regardant de tous les côtés, il arriva à une rivière marécageuse traversée par un pont en bois assez étroit. Avant le pont, sur la droite de la route, était une maison isolée portant l'enseigne du Cheval blanc. Là, je vais dîner, se dit Fabrice. Un officier de cavalerie avec le bras en écharpe se trouvait à l'entrée du pont ; il était à cheval et avait l'air fort triste ; à dix pas de lui, trois cavaliers à pied arrangeaient leurs pipes.

— Voilà des gens, se dit Fabrice, qui m'ont bien la mine de vouloir m'acheter mon cheval encore moins cher qu'il ne m'a coûté. L'officier blessé et les trois piétons le regardaient venir et semblaient l'attendre. Je devrais bien ne pas passer sur ce pont, et suivre le bord de la rivière à droite ; ce serait la route conseillée par la cantinière pour sortir d'embarras... Oui, se dit notre héros ; mais si je prends la fuite, demain j'en serai tout honteux : d'ailleurs mon cheval a de bonnes jambes, celui de l'officier est probablement fatigué ; s'il entreprend de me démonter je galoperai. En faisant ces raisonnements, Fabrice *rassemblait* son cheval et s'avançait au plus petit pas possible.

— Avancez donc, hussard ! lui cria l'officier d'un air d'autorité.

Fabrice avança quelques pas et s'arrêta.

— Voulez-vous me prendre mon cheval ? cria-t-il.

— Pas le moins du monde ; avancez.

Fabrice regarda l'officier : il avait des moustaches blanches, et l'air le plus honnête du monde ; le mouchoir qui soutenait son bras gauche était plein de sang, et sa main

droite aussi était enveloppée d'un linge sanglant. Ce sont les piétons qui vont sauter à la bride de mon cheval, se dit Fabrice ; mais, en y regardant de près, il vit que les piétons aussi étaient blessés.

— Au nom de l'honneur, lui dit l'officier qui portait les épaulettes de colonel, restez ici en vedette, et dites à tous les dragons, chasseurs et hussards que vous verrez, que le colonel Le Baron est dans l'auberge que voilà, et que je leur ordonne de venir me joindre. Le vieux colonel avait l'air navré de douleur ; dès le premier mot il avait fait la conquête de notre héros, qui lui répondit avec bon sens :

— Je suis bien jeune, monsieur, pour que l'on veuille m'écouter ; il faudrait un ordre écrit de votre main.

— Il a raison, dit le colonel en le regardant beaucoup ; écris l'ordre, La Rose, toi qui as une main droite.

Sans rien dire, La Rose tira de sa poche un petit livre de parchemin, écrivit quelques lignes, et, déchirant une feuille, la remit à Fabrice ; le colonel répéta l'ordre à celui-ci, ajoutant qu'après deux heures de faction il serait relevé, comme de juste, par un des trois cavaliers blessés qui étaient avec lui. Cela dit, il entra dans l'auberge avec ses hommes. Fabrice les regardait marcher et restait immobile au bout de son pont de bois, tant il avait été frappé par la douleur morne et silencieuse de ces trois personnages. On dirait des génies enchantés, se dit-il. Enfin il ouvrit le papier plié et lut l'ordre ainsi conçu :

« Le colonel Le Baron, du 6e dragons, commandant la « seconde brigade de la première division de cavalerie du « 14e corps, ordonne à tous cavaliers, dragons, chasseurs et « hussards de ne point passer le pont, et de le rejoindre à « l'auberge du Cheval blanc, près le pont, où est son quar- « tier général.

« Au quartier général, près le pont de la *Sainte*, le « 19 juin 1815.

« Pour le colonel Le Baron, blessé au bras droit, et par son ordre, le maréchal des logis,

« LA ROSE. »

Il y avait à peine une demi-heure que Fabrice était en sentinelle au pont, quand il vit arriver six chasseurs montés et trois à pied ; il leur communique l'ordre du colonel. — Nous allons revenir, disent quatre des chasseurs montés, et ils passent le pont au grand trot. Fabrice parlait alors aux deux autres. Durant la discussion qui s'animait, les trois hommes à pied passent le pont. Un des deux chasseurs montés qui restaient finit par demander à revoir l'ordre, et l'emporte en disant :

— Je vais le porter à mes camarades, qui ne manqueront pas de revenir ; attends-les ferme. Et il part au galop ; son camarade le suit. Tout cela fut fait en un clin d'œil.

Fabrice, furieux, appela un des soldats blessés, qui parut à une des fenêtres du Cheval blanc. Ce soldat, auquel Fabrice vit des galons de maréchal des logis, descendit et lui cria en s'approchant :

— Sabre à la main donc ! vous êtes en faction. Fabrice obéit, puis lui dit : — Ils ont emporté l'ordre.

— Ils ont de l'humeur de l'affaire d'hier, reprit l'autre d'un air morne. Je vais vous donner un de mes pistolets ; si l'on force de nouveau la consigne, tirez-le en l'air, je viendrai, ou le colonel lui-même paraîtra.

Fabrice avait fort bien vu un geste de surprise chez le maréchal des logis, à l'annonce de l'ordre enlevé ; il comprit que c'était une insulte personnelle qu'on lui avait faite, et se promit bien de ne plus se laisser jouer.

Armé du pistolet d'arçon du maréchal des logis, Fabrice avait repris fièrement sa faction lorsqu'il vit arriver à lui sept hussards montés. Il s'était placé de façon à barrer le pont ; il leur communique l'ordre du colonel, ils en ont l'air fort contrariés ; le plus hardi cherche à passer. Fabrice, suivant le sage précepte de son amie la vivandière, qui, la veille au matin, lui disait qu'il fallait piquer et non sabrer, abaisse la pointe de son grand sabre droit et fait mine d'en porter un coup à celui qui veut forcer la consigne.

— Ah ! il veut nous tuer, le blanc-bec ! s'écrient les hus-

sards, comme si nous n'avions pas été assez tués hier ! Tous tirent leurs sabres à la fois et tombent sur Fabrice : il se crut mort ; mais il songea à la surprise du maréchal des logis, et ne voulut pas être méprisé de nouveau. Tout en reculant sur son pont il tâchait de donner des coups de pointe. Il avait une si drôle de mine en maniant ce grand sabre droit de grosse cavalerie, beaucoup trop lourd pour lui, que les hussards virent bientôt à qui ils avaient affaire ; ils cherchèrent alors, non pas à le blesser, mais à lui couper son habit sur le corps. Fabrice reçut ainsi trois ou quatre petits coups de sabre sur les bras. Pour lui, toujours fidèle au précepte de la cantinière, il lançait de tout son cœur force coups de pointe. Par malheur, un de ces coups de pointe blessa un hussard à la main : fort en colère d'être touché par un tel soldat, il riposta par un coup de pointe à fond qui atteignit Fabrice au haut de la cuisse. Ce qui fit porter le coup, c'est que le cheval de notre héros, loin de fuir la bagarre, semblait y prendre plaisir et se jeter sur les assaillants. Ceux-ci voyant couler le sang de Fabrice, le long de son bras droit, craignirent d'avoir poussé le jeu trop en avant, et, le poussant vers le parapet gauche du pont, partirent au galop. Dès que Fabrice eut un moment de loisir il tira en l'air son coup de pistolet pour avertir le colonel.

Quatre hussards montés et deux à pied, du même régiment que les autres, venaient vers le pont et en étaient encore à deux cents pas lorsque le coup de pistolet partit. Ils regardaient fort attentivement ce qui se passait sur le pont, et, s'imaginant que Fabrice avait tiré sur leurs camarades, les quatre à cheval fondirent sur lui au galop et le sabre haut : c'était une véritable charge. Le colonel Le Baron, averti par le coup de pistolet, ouvrit la porte de l'auberge et se précipita sur le pont au moment où les hussards au galop y arrivaient, et il leur intima lui-même l'ordre de s'arrêter.

— Il n'y a plus de colonel ici ! s'écria l'un d'eux, et il

poussa son cheval. Le colonel exaspéré interrompit la remontrance qu'il leur adressait, et, de sa main droite blessée, saisit la rêne de ce cheval du côté hors du montoir.

— Arrête! mauvais soldat, dit-il au hussard ; je te connais, tu es de la compagnie du capitaine Henriet.

— Eh bien, que le capitaine lui-même me donne l'ordre! Le capitaine Henriet a été tué hier, ajouta-t-il en ricanant, et va te faire f...

En disant ces paroles, il veut forcer le passage et pousse le vieux colonel qui tombe assis sur le pavé du pont. Fabrice, qui était à deux pas plus loin sur le pont, mais faisant face du côté de l'auberge, pousse son cheval, et tandis que le poitrail du cheval de l'assaillant jette par terre le colonel qui ne lâche point la rêne hors du montoir, Fabrice, indigné, porte au hussard un coup de pointe à fond. Par bonheur, le cheval du hussard, se sentant tiré vers la terre par la bride que tenait le colonel, fit un mouvement de côté, de façon que la longue lame du sabre de grosse cavalerie de Fabrice glissa le long du gilet du hussard et passa tout entière sous ses yeux. Furieux, le hussard se retourne et lance un coup de toutes ses forces, qui coupe la manche de Fabrice et entre profondément dans son bras : notre héros tombe.

Un des hussards démontés, voyant les deux défenseurs du pont par terre, saisit l'à-propos, saute sur le cheval de Fabrice et veut s'en emparer en le lançant au galop sur le pont.

Le maréchal des logis, en accourant de l'auberge, avait vu tomber son colonel, et le croyait gravement blessé. Il court après le cheval de Fabrice et plonge la pointe de son sabre dans les reins du voleur : celui-ci tombe. Les hussards, ne voyant plus sur le pont que le maréchal des logis à pied, passent au galop et filent rapidement. Celui qui était à pied s'enfuit dans la campagne.

Le maréchal des logis s'approcha des blessés. Fabrice s'était déjà relevé ; il souffrait peu, mais perdait beaucoup

de sang. Le colonel se releva plus lentement ; il était tout étourdi de sa chute, mais n'avait reçu aucune blessure.

— Je ne souffre, dit-il au maréchal des logis, que de mon ancienne blessure à la main.

Le hussard blessé par le maréchal des logis mourait.

— Le diable l'emporte ! s'écria le colonel. Mais, dit-il au maréchal des logis et aux deux autres cavaliers qui accouraient, songez à ce petit jeune homme que j'ai exposé mal à propos. Je vais rester au pont moi-même pour tâcher d'arrêter ces enragés. Couduisez le petit jeune homme à l'auberge et pansez son bras, prenez une de mes chemises.

CHAPITRE V

Toute cette aventure n'avait pas duré une minute. Les blessures de Fabrice n'étaient rien ; on lui serra le bras avec des bandes taillées dans la chemise du colonel. On voulait lui arranger un lit au premier étage de l'auberge.

— Mais pendant que je serai ici bien choyé au premier étage, dit Fabrice au maréchal des logis, mon cheval, qui est à l'écurie, s'ennuiera tout seul et s'en ira avec un autre maître.

— Pas mal pour un conscrit ! dit le maréchal des logis. Et l'on établit Fabrice sur de la paille bien fraîche, dans la mangeoire même à laquelle son cheval était attaché.

Puis, comme Fabrice se sentait très faible, le maréchal des logis lui apporta une écuelle de vin chaud et fit un peu la conversation avec lui. Quelques compliments inclus dans cette conversation mirent notre héros au troisième ciel.

Fabrice ne s'éveilla que le lendemain au point du jour, les chevaux poussaient de longs hennissements et faisaient un tapage affreux ; l'écurie se remplissait de fumée. D'abord Fabrice ne comprenait rien à tout ce bruit, et ne savait même où il était : enfin, à demi étouffé par la fumée, il eut l'idée que la maison brûlait : en un clin d'œil, il fut hors de l'écurie et à cheval. Il leva la tête ; la fumée sortait avec

violence par les deux fenêtres au-dessus de l'écurie ; et le toit était couvert d'une fumée noire qui tourbillonnait. Une centaine de fuyards étaient arrivés dans la nuit à l'auberge du Cheval blanc ; tous criaient et juraient. Les cinq ou six que Fabrice put voir de près lui semblèrent complètement ivres ; l'un d'eux voulait l'arrêter et lui criait : Où emmènes-tu mon cheval ?

Quand Fabrice fut à un quart de lieue, il tourna la tête ; personne ne le suivait, la maison était en flammes. Fabrice reconnut le pont, il pensa à sa blessure et sentit son bras serré par des bandes et fort chaud. Et le vieux colonel, que sera-t-il devenu ? Il a donné sa chemise pour panser mon bras. Notre héros était ce matin-là du plus beau sang-froid du monde ; la quantité de sang qu'il avait perdue l'avait délivré de toute la partie romanesque de son caractère.

A droite ! se dit-il, et filons. Il se mit tranquillement à suivre le cours de la rivière, qui, après avoir passé sous le pont, coulait vers la droite de la route. Il se rappelait les conseils de la bonne cantinière. Quelle amitié ! se disait-il, quel caractère ouvert !

Après une heure de marche, il se trouva très faible. Ah çà ! vais-je m'évanouir ? se dit-il : si je m'évanouis, on me vole mon cheval, et peut-être mes habits, et avec les habits le trésor. Il n'avait plus la force de conduire son cheval, et il cherchait à se tenir en équilibre lorsqu'un paysan, qui bêchait dans un champ à côté de la grande route, vit sa pâleur et vint lui offrir un verre de bière et du pain.

— A vous voir si pâle, j'ai pensé que vous étiez un des blessés de la grande bataille, lui dit le paysan. Jamais secours ne vint plus à propos. Au moment où Fabrice mâchait le morceau de pain noir, les yeux commençaient à lui faire mal quand il regardait devant lui. Quand il fut un peu remis, il remercia. Et où suis-je ? demanda-t-il. Le paysan lui apprit qu'à trois quarts de lieue plus loin se trouvait le bourg de Zonders, où il serait très bien soigné. Fabrice arriva dans ce bourg, ne sachant pas trop ce qu'il

faisait, et ne songeant à chaque pas qu'à ne pas tomber de cheval. Il vit une grande porte ouverte, il entra : c'était l'auberge de l'Etrille. Aussitôt accourut la bonne maîtresse de la maison, femme énorme ; elle appela du secours d'une voix altérée par la pitié. Deux jeunes filles aidèrent Fabrice à mettre pied à terre ; à peine descendu de cheval il s'évanouit complètement. Un chirurgien fut appelé ; on le saigna. Ce jour-là et ceux qui suivirent, Fabrice ne savait pas trop ce qu'on lui faisait, il dormait presque sans cesse.

Le coup de pointe à la cuisse menaçait d'un dépôt considérable. Quand il avait sa tête à lui, il recommandait qu'on prît soin de son cheval, et répétait souvent qu'il paierait bien, ce qui offensait la bonne maîtresse de l'auberge et ses filles. Il y avait quinze jours qu'il était admirablement soigné, et il commençait à reprendre un peu ses idées, lorsqu'il s'aperçut un soir que ses hôtesses avaient l'air fort troublé. Bientôt un officier allemand entra dans sa chambre : on se servait pour lui répondre d'une langue qu'il n'entendait pas ; mais il vit bien qu'on parlait de lui ; il feignit de dormir. Quelque temps après, quand il pensa que l'officier pouvait être sorti, il appela ses hôtesses :

— Cet officier ne vient-il pas m'écrire sur une liste, et me faire prisonnier? L'hôtesse en convint, les larmes aux yeux.

— Eh bien, il y a de l'argent dans mon dolman ! s'écria-t-il en se relevant sur son lit ; achetez-moi des habits bourgeois, et, cette nuit, je pars sur mon cheval. Vous m'avez déjà sauvé la vie une fois en me recevant au moment où j'allais tomber mourant dans la rue ; sauvez-la-moi encore en me donnant les moyens de rejoindre ma mère.

En ce moment, les filles de l'hôtesse se mirent à fondre en larmes ; elles tremblaient pour Fabrice ; et, comme elles comprenaient à peine le français, elles s'approchèrent de son lit pour lui faire des questions. Elles discutèrent en flamand avec leur mère ; mais, à chaque instant, des yeux attendris se tournaient vers notre héros : il crut comprendre que sa

fuite pouvait les compromettre gravement, mais qu'elles voulaient bien en courir la chance. Il les remercia avec effusion, et en joignant les mains. Un juif du pays fournit un habillement complet; mais quand il l'apporta, vers les dix heures du soir, ces demoiselles reconnurent, en comparant l'habit avec le dolman de Fabrice, qu'il fallait le rétrécir infiniment. Aussitôt elles se mirent à l'ouvrage; il n'y avait pas de temps à perdre. Fabrice indiqua quelques napoléons cachés dans ses habits, et pria ses hôtesses de les coudre dans les vêtements qu'on venait d'acheter. On avait apporté avec les habits une belle paire de bottes neuves. Fabrice n'hésita point à prier ces bonnes filles de couper les bottes à la hussarde à l'endroit qu'il leur indiqua, et l'on cacha ses petits diamants dans la doublure des nouvelles bottes.

Par un effet singulier de la perte du sang et de la faiblesse qui en était la suite, Fabrice avait presque tout à fait oublié le français; il s'adressait en italien à ses hôtesses, qui parlaient un patois flamand, de façon que l'on s'entendait presque uniquement par signes. Quand les jeunes filles, d'ailleurs parfaitement désintéressées, virent les diamants, leur enthousiasme pour lui n'eut plus de bornes; elles le crurent un prince déguisé. Aniken, la cadette et la plus naïve, l'embrassa sans autre façon. Fabrice, de son côté, les trouvait charmantes; et vers minuit, lorsque le chirurgien lui eut permis un peu de vin, à cause de la route qu'il allait entreprendre, il avait presque envie de ne pas partir. Où pourrais-je être mieux qu'ici? disait-il. Toutefois, sur les deux heures du matin, il s'habilla. Au moment de sortir de sa chambre, la bonne hôtesse lui apprit que son cheval avait été emmené par l'officier qui, quelques heures auparavant, était venu faire la visite de la maison.

— Ah! canaille, s'écriait Fabrice en jurant, à un blessé! Il n'était pas assez philosophe, ce jeune Italien, pour se rappeler à quel prix lui-même avait acheté ce cheval.

Aniken lui apprit en pleurant qu'on avait loué un cheval pour lui; elle eût voulu qu'il ne partît pas. Les adieux

furent tendres. Deux grands jeunes gens, parents de la bonne hôtesse, portèrent Fabrice sur la selle; pendant la route ils le soutenaient à cheval, tandis qu'un troisième, qui précédait le petit convoi de quelques centaines de pas, examinait s'il n'y avait point de patrouille suspecte sur les chemins. Après deux heures de marche, on s'arrêta chez une cousine de l'hôtesse de l'Etrille. Quoi que Fabrice pût leur dire, les jeunes gens qui l'accompagnaient ne voulurent jamais le quitter ; ils prétendaient qu'ils connaissaient mieux que personne les passages dans les bois.

— Mais demain matin, quand on saura ma fuite, et qu'on ne vous verra pas dans le pays, votre absence vous compromettra, disait Fabrice.

On se remit en marche. Par bonheur, quand le jour vint à paraître, la plaine était couverte d'un brouillard épais. Vers les huit heures du matin, l'on arriva près d'une petite ville. L'un des jeunes gens se détacha pour voir si les chevaux de la poste avaient été volés. Le maître de poste avait eu le temps de les faire disparaître, et de recruter des rosses infâmes dont il avait garni ses écuries. On alla chercher deux chevaux dans les marécages où ils étaient cachés, et, trois heures après, Fabrice monta dans un petit cabriolet tout délabré, mais attelé de deux bons chevaux de poste. Il avait repris des forces. Le moment de la séparation avec les jeunes gens, parents de l'hôtesse, fut du dernier pathétique; jamais, quelque prétexte aimable que Fabrice pût trouver, ils ne voulurent accepter d'argent.

— Dans votre état, monsieur, vous en avez plus besoin que nous, répondaient toujours ces braves jeunes gens. Enfin ils partirent avec des lettres où Fabrice, un peu fortifié par l'agitation de la route, avait essayé de faire connaître à ses hôtesses tout ce qu'il sentait pour elles. Fabrice écrivait les larmes aux yeux, et il y avait certainement de l'amour dans la lettre adressée à la petite Aniken.

ANECDOTES ITALIENNES [1]

Milan, 1er octobre 1816. *Le Balcon, l'Echelle de corde.* — Je sors d'une loge où l'on m'a présenté à une femme grande et bien faite, qui m'a semblé avoir trente-deux ans. Elle est encore belle et de ce genre de beauté que l'on ne trouve jamais au nord des Alpes. Ce qui l'entoure annonce l'opulence, et je trouve dans ses manières une mélancolie marquée. Au sortir de la loge, l'ami qui m'a présenté me dit : « Il faut que je vous conte une histoire. »

Rien de plus rare que de trouver ici dans le tête-à-tête un Italien d'humeur à conter. Ils ne se donnent cette peine qu'en présence de quelques femmes de leurs amies, ou du moins quand ils sont bien établis dans une excellente *poltrona* (bergère). J'abrège le récit de mon nouvel ami, rempli de circonstances pittoresques, souvent exprimées par gestes.

« Il y a seize ans qu'un homme fort riche, Zilietti, banquier de Milan, arriva un soir à Brescia. Il va au théâtre; il voit dans une loge une très jeune femme, d'une figure frappante. Zilietti avait quarante ans; il venait de gagner des millions; vous l'auriez cru tout adonné à l'argent. Il était à Brescia pour une affaire importante qui exigeait un prompt retour à Milan. Il oublie son affaire. Il parvient à parler à cette jeune femme. Elle s'appelle Gina, comme vous savez; elle était la femme d'un noble fort riche. Zilietti

(1) Tirées de *Rome, Naples et Florence*, et des *Promenades dans Rome*.

parvient à l'enlever. Depuis seize ans il l'adore, mais ne peut l'épouser, car le mari vit toujours.

« Il y a six mois, l'amant de Gina était malade, car depuis deux ans elle a un amant, Malaspina, ce poète si joli homme que vous avez vu chez la Bibin Catena. Zilietti, toujours amoureux comme le premier jour, est fort jaloux. Il passe exactement tout son temps dans ses bureaux ou avec Gina. Celle-ci, désespérée de savoir son amant en danger et sachant bien que tous ses domestiques sont payés au poids de l'or pour rendre compte de ses démarches, fait arrêter sa voiture à la porte du Dôme, et, par le passage souterrain de cette église, du côté de l'archevêché, elle va acheter des cordes et des habits d'homme tout faits, chez un fripier. Ne sachant comment les emporter, elle passe ses habits d'homme sous ses vêtements, et regagne sa voiture sans accident. En arrivant chez elle, elle est indisposée et s'enferme dans sa chambre. A une heure après minuit, elle descend de son balcon dans la rue avec ses cordes, qu'elle a arrangées grossièrement en échelle. Son appartement est un *piano nobile* (premier étage) fort élevé. A une heure et demie, elle arrive chez son amant, déguisée en homme. Transports de Malaspina; il n'était triste de mourir que parce qu'il ne pouvait espérer de la voir encore une fois. « Mais ne reviens plus, « ma chère Gina, lui dit-il quand elle s'est résolue à partir « vers les trois heures du matin; mon portier est payé par « Zilietti; je suis pauvre, tu n'as rien non plus; tu as l'ha- « bitude de la grande opulence, je mourrais désespéré si je « te faisais rompre avec Zilietti. »

« Gina s'arrache de ses bras. Le lendemain, à deux heures du matin, elle frappe à la fenêtre de son amant, qui est aussi au premier étage et donne sur un de ces grands balcons en pierre si communs en ce pays; mais elle le trouve dans le délire et ne parlant que de Gina et de sa passion pour elle. Gina, sortie de chez elle par la fenêtre, et avec le secours d'une échelle de corde, était montée chez son amant aussi par une échelle de corde. Cette expédition a eu lieu treize

nuits de suite, tant qu'a duré le danger de Malaspina. »

Rien au monde ne semblerait plus ridicule aux femmes de Paris; et moi, qui ai l'audace de raconter une telle équipée, je m'expose à partager le même ridicule. Je ne prétends pas approuver de telles mœurs; mais je suis attendri, exalté; demain, il me sera impossible de ne pas approcher Gina avec respect; mon cœur battra comme si je n'avais que vingt ans. Or voilà ce qui ne m'arrive plus à Paris.

Si je l'avais osé, j'aurais sauté au cou de l'ami qui venait de me conter cette anecdote. J'ai fait durer le récit plus d'une heure. Il m'est impossible de n'être pas tendrement attaché à cet ami.

Milan, 13 novembre. *Mœurs de Brescia : Viteleschi.* — Il y avait à Brescia, vers 1786, un comte Viteleschi, homme singulier, dont l'énergie rappelle le moyen âge. Tout ce qu'on m'en a conté annonce un caractère dans le genre de Castruccio Castracani. Comme il était simple particulier, ce caractère se bornait à dissiper sa fortune en dépenses singulières, à faire des folies pour une femme qu'il aima, et enfin à tuer ses rivaux. Un homme regardant sa maîtresse comme il lui donnait le bras : « Baisse les yeux ! » lui cria-t-il. L'autre continuant à la regarder fixement, il lui brûle la cervelle. De petits écarts de ce genre n'étaient que des peccadilles pour un patricien riche; mais Viteleschi ayant tué l'arrière-cousin d'un Bragadin (noble Vénitien des grandes familles), il fut arrêté et jeté, à Venise, dans la fameuse prison à côté du *ponte dei Sospiri*. Viteleschi était fort bel homme et très éloquent. Il essaya de séduire la femme du geôlier, qui s'en aperçut. Le geôlier lui fit je ne sais quel tour de son métier, il le chargea de fers, par exemple. Viteleschi prit de là occasion de lui parler, et enfin dans les fers, au secret, sans argent, il séduisit le geôlier, qui chaque jour trouvait du plaisir à venir passer deux heures avec son prisonnier. « Ce qui me tourmente, disait Viteleschi au geôlier, c'est que je suis comme vous; j'ai de l'honneur. Pendant que je suis ici à pourrir dans les fers, mon ennemi se pa-

vane à Brescia. Ah! si je pouvais seulement le tuer, puis mourir! » Ces beaux sentiments touchent le geôlier, qui lui dit : « Je vous donne votre liberté pendant cent heures. » Le comte lui saute au cou. Il sort de la prison un vendredi soir; une gondole le passe à Mestre; une sédiole l'attendait avec des relais. Il arrive à Brescia le dimanche à trois heures après midi et prend poste à la porte de l'église. Son ennemi sort après vêpres, il le tue, au milieu de la foule, d'un coup de carabine. Personne n'a l'idée d'arrêter le comte Viteleschi; il remonte en sédiole et rentre en prison le mardi soir. La *seigneurie* de Venise reçoit bientôt le rapport de ce nouvel assassinat : on fait venir le comte Viteleschi, qui paraît devant ses juges, pouvant à peine se traîner, tant il est affaibli. On lui lit le rapport. « Combien de témoins ont signé cette nouvelle calomnie? dit Viteleschi d'une voix sépulcrale. — Plus de deux cents, lui répond-on. — Vos Excellences savent cependant que, le jour de l'assassinat, dimanche dernier, j'étais dans cette maudite prison. Vous voyez le nombre de mes ennemis. » Cette raison ébranla quelques vieux juges; les jeunes favorisaient Viteleschi comme un homme singulier, et bientôt, à cause de ce nouvel assassinat, il fut mis en liberté. Un an après, le geôlier reçut, par la main d'un prêtre, cent quatre-vingt mille *lire venete* (90.000 fr.); c'était le prix d'une petite terre, la seule non hypothéquée qui restât au comte Viteleschi. Cet homme brave, passionné, bizarre, dont la vie ferait un volume, est mort dans un âge fort avancé, faisant toujours trembler ses voisins. Il a laissé deux filles et quatre fils, tous remarquables par la plus rare beauté. Il y a un conte plaisant d'une cheminée où il avait élu domicile et où il vécut quinze jours pour épier sa maîtresse, qu'il eut la joie inexprimable de trouver fidèle. Elle accordait des rendez-vous à un jeune homme fort riche et qui l'aimait, afin d'en faire un mari pour sa fille. Viteleschi, bien sûr de l'innocence de sa belle, tombe tout à coup, du haut de la cheminée où il se tenait, dans le foyer, et dit en riant au jeune homme stupéfait : « Tu l'as échappé belle!

Ce que c'est cependant que d'avoir affaire à un honnête homme! Tout autre à ma place t'aurait tué sans vérifier la chose. » Le comte Viteleschi était toujours gai, point farouche, et sa plaisanterie avait de la grâce. C'est lui qui se déguisa un jour, à l'approche de Pâques, en confesseur de cette même maîtresse qu'il aima pendant quinze ans. Il avait donné de l'opium au véritable confesseur appelé le matin chez un de ses *buli* jouant le malade à l'agonie. Le confesseur endormi, Viteleschi lui vole ses habits et marche gravement au confessionnal.

Milan, 19 nov. *Le Carnavalon.* — Voici une anecdote du carnaval de 1814, qui vient de m'être contée dans la loge de Mme Foscarini.

Une jeune femme était fort attachée à un officier français, qui était son ami depuis 1806. Les grandes révolutions *nelle amicizie* (dans les amitiés) ont lieu ici pendant le carnaval. C'est la malheureuse liberté des bals masqués qui les favorise. La bonne compagnie (tout ce qui est riche et tout ce qui est noble) n'en manque pas un, et ils sont charmants. Telle mascarade en costume, composée de dix personnages, a coûté quatre-vingts sequins à chaque masque, en 1810, bien entendu. Depuis les *Tedesk* (les Autrichiens), les plaisirs se sont envolés. Lorsqu'il y a bal masqué, vers les deux heures on soupe dans les loges, qui sont illuminées; ce sont des nuits de folie. On arrive à sept heures pour le spectacle. A minuit, des hommes, montés sur des échelles de soixante-dix pieds de haut et portées par un autre homme qui est au parterre, allument six bougies qui sont placées devant chaque loge; à minuit et demi le bal commence.

Teodolinda R*** s'aperçoit, à l'avant-dernier bal masqué du carnaval de 1814, que le colonel Malclerc lui est infidèle. A peine rentré chez lui, vers les cinq heures du matin, cet officier reçoit une lettre en mauvais français, qui lui demande raison d'une insulte non spécifiée. On l'invite, au nom de l'honneur, à se rendre sur-le-champ, avec un ami et des pistolets, à la *cassine des Pommes,* qui est le bois de Boulo-

gne du pays. Il va réveiller un ami, et, malgré la neige et le froid, à la petite pointe du jour, ces messieurs sont au lieu du rendez-vous. Ils y trouvent, pour acteur principal, un très petit homme enveloppé de fourrures; le témoin de l'inconnu manifeste le désir de ne pas parler. A la bonne heure; on charge les pistolets; on mesure douze pas. Au moment de tirer, le petit homme est obligé de se rapprocher. Malclerc, très curieux, le regarde, et reconnaît Teodolinda R***, sa maîtresse. Il veut plaisanter; elle l'accable des marques de mépris les mieux raisonnées. Comme il essaye de diminuer l'intervalle qui les sépare : « N'approchez pas, dit-elle, ou je fais feu sur vous; » et son témoin a beaucoup de peine à la convaincre qu'elle n'en a pas le droit. « Est-ce ma faute, s'il ne veut pas faire feu ? dit-elle à ce témoin. Vous, monstre, vous m'avez fait le plus grand mal possible, dit-elle à Malclerc... Le combat n'est point inégal, comme vous le prétendez. Si vous l'exigez, nous prendrons un pistolet chargé et l'autre non, et nous tirerons à trois pas... Je ne veux pas rentrer vivante dans Milan, ou il faut que vous soyez mort, et j'irai annoncer votre mort à la princesse N***. Vous diriez encore : Ces Italiens sont des assassins, si je vous faisais poignarder, comme il m'est facile, par mes *buli*. Battez-vous donc, homme lâche, et qui ne savez qu'offenser (1)! » Tout cela m'était conté en présence de l'homme qui servit de témoin à Mme R***. *J'ai toujours cru*, ajoute-t-il, que la Teodolinda *était résolue à mourir*. Le fait est que, malgré sa jeunesse et la finesse charmante de ses traits, elle est restée trois ans inconsolable : chose étonnante dans un pays où la vanité n'entre pour rien dans la *constance* des résolutions. Elle s'occupait uniquement à apprendre le latin et l'anglais,

(1) Les *buli*, gens hardis et adroits, se louaient, vers 1775, pour assassiner. Voir le Voyage de M. Roland (le ministre). On prétend qu'on en trouverait encore, au besoin, dans les environs de Brescia. J'ai entendu un jeune homme menacer sérieusement son ennemi de le faire assassiner par ses *buli*. La gendarmerie de Napoléon avait comprimé ces braves gens. (Note de Beyle.)

qu'elle montrait à ses filles. Quand ce témoin n'a plus été dans la loge, on a dit qu'il passait, à l'époque du combat, pour un amant dédaigné par Teodolinda, et qui lui proposa d'ôter à Malclerc le prétexte de la différence des sexes si elle voulait le prendre pour son chevalier, ce qu'elle refusa.

J'avouerai que je ne suis pas très sûr de tous ces détails ; je ne les saurai parfaitement que si je me trouve ici dans trois mois, au retour de M. P***, qui est allé en Suisse conduire ses enfants à la pension Fellemberg. Mais le fond est vrai. — J'aime la force, et de la force que j'aime, une fourmi peut en montrer autant qu'un éléphant.

Bologne, 29 décembre. *Affaire Lepri.* — Voici l'anecdote Lepri, telle qu'elle m'a été contée par le chevalier Tambroni.

Madame Lepri passait pour l'une des plus jolies femmes de Rome; son mari, M. le marquis Lepri, vint à mourir; elle déclara aussitôt qu'elle était enceinte. La petite fille dont elle accoucha neuf mois juste après la mort du marquis était son premier enfant. Le frère cadet du marquis Lepri, privé d'une immense fortune par la naissance singulière de cet enfant, supposa que la marquise avait un amant, et que du vivant de son mari elle n'avait jamais manqué entièrement à ses devoirs. Ces arrangements ne sont pas fort rares en Italie. Quoi qu'il en soit, de dépit, le Lepri entra dans la prélature et transporta solennellement au Pape Pie VI tous ses droits à l'héritage de son frère. On vit alors Pie VI disputer, devant son propre tribunal, nommé par lui, l'héritage de la fille de la marquise. Quelques serviteurs dévoués cherchant à lui faire entendre que des méchants pourraient mal interpréter cette démarche, Pie VI répondit noblement : « Une fortune de cinq millions n'est pas une chose sur laquelle il faille cracher. » Il avait oublié que les juges de la *Rote* votent en secret. La majorité de ce tribunal eut assez de conscience pour condamner le souverain ; mais la police du pape découvrit bientôt le nom des juges trop honnêtes, et ils reçurent l'ordre de ne plus paraître à la cour, ce qui n'est pas peu de chose, car le plus ancien

juge de ce tribunal, composé de prélats, est ordinairement fait cardinal. Tout prélat, à Rome, ne vit que dans l'espoir du chapeau, et voit sa considération croître ou diminuer dans le monde, suivant le plus ou moins de chances qu'il a d'y parvenir. Après cet exemple de sévérité, le pape en appela à un autre tribunal qui se montra moins intègre que la *Rote*. Une partie des biens du marquis Lepri passa au prince Braschi, neveu de Pie VI, et que nous avons vu à Paris vers 1810 ; Napoléon l'avait fait baron. On dit que la famille Lepri est en instance pour rentrer dans ses terres. Pie VI avait la figure aussi noble que le caractère ; c'était un bel homme, mais d'un air commun. Canova lui-même n'a pu ennoblir cette tête, quoique sanctifiée par le malheur mais ce prince a su régner, et on le regrette.

Bologne, 31 décembre. *Aventure napolitaine.* — Madame Ottofredi m'a dit : Il faut que je vous montre une lettre que j'ai reçue des environs de Naples. Voici la traduction abrégée de cette lettre :

Lucera, 12 mai 1816.

« Très chère cousine et marquise très aimable,

« Voici une histoire qui partira, Dieu sait quand, par occasion. Je suis encore tout ému de la passion de l'acteur principal, et moi-même *debolmente*, j'ai été un peu acteur. Ce matin, à trois heures et demie, comme je rentrais heureusement tout seul à la petite pointe du jour, j'ai été à même de rendre un service capital à don Niccola S***, dont vous avez ouï parler. C'est le jeune baron le plus remarquable du pays, beau, éloquent ; mais ce matin il était tropému pour ne me faire qu'une demi-confidence.

« Il y a ici une famille connue de tout le royaume, ainsi que de vous, marquise très aimable, à cause de son rang et de ses richesses. Elle est composée d'un vieillard encore vert, de soixante-dix ans, plein de vigueur et de sévérité ; de sa femme, très fine, très soupçonneuse, très fière de son rang, autrefois très belle, aujourd'hui fort dévote, et enfin d'une fille

très jolie, de dix-sept à dix-huit ans, qui ressemble à la madone du marquis Rinucci. Je lui parle souvent. C'est la plus belle fille de toute la province, et le trait principal de son caractère, celui qui donne un air céleste et bien singulier, en ce pays, à sa charmante physionomie, c'est une expression de sérénité parfaite et même de bonté. Voilà ce que je n'ai jamais vu à Rome. Je m'étonnais souvent, en parlant à donna Fulvia, une amie de la famille, que Lauretta n'eût point d'amoureux à dix-huit ans, et non mariée. Dix-huit ans ici, c'est comme vingt-quatre à Bologne. Il n'y a pas encore huit jours, qu'étant à la soirée du prince C...lo, le père de Lauretta, la Fulvia me disait : Ignorez-vous que le prince C*** n'entend pas raillerie? Vous voyez qu'il n'a dans sa maison rien moins que cinq neveux qui ont été fort mêlés dans les affaires de notre révolution. Ce sont de braves patriotes, grands ferrailleurs, toujours dans les salles d'armes, toujours parlant de leurs prouesses. Ces cinq frères, fort ennuyeux pour tout le monde, ne seraient pas fort commodes pour un amant. Ils admirent beaucoup l'esprit de leur oncle, et se sont mis aussi, et pour leur propre compte, à garder leur cousine, qui se moque d'eux du matin au soir.

« Ils s'imaginent que l'honneur de leur noble famille serait à jamais entaché si elle avait un amant. — Je trouve, très-belle marquise, cette manière de voir fort commune parmi les gentilshommes de ce pays, bien différent du nôtre, et en cela ils me semblent barbares. Donna Fulvia me rappelait que les cinq cousins de donna Lauretta habitent le palais de son père, et que l'imprudent qui aurait la hardiesse d'y pénétrer y laisserait la vie; il trouverait cinq épées devant lui; et peut-être six, le vieux prince C*** étant bien homme à l'attaquer en brave, ou, vu son âge, à faire un mauvais parti à l'amant, surtout si celui-ci n'était pas aussi noble que lui. Malgré tous ces raisonnements faits par une femme d'esprit, à qui rien n'échappe, j'avoue que je croyais peu à son dire. L'on ne contrarie pas impunément les lois de la nature, surtout en ce pays voisin de l'Afrique. Je voyais un air serein

et heureux qui ne va guère avec les combats intérieurs. En attendant, comme mon âge me met à l'abri de la jalousie des cousins, je cherche ouvertement, depuis plusieurs mois, toutes les occasions de m'entretenir avec donna Lauretta. Douée d'un esprit vif, curieux, singulier, elle me fait toujours des questions sur l'Angleterre et sur ce Paris qu'elle adore ; je lui prête des romans de Walter Scott; enfin, nous ne manquons pas de sujets de conversation. Elle a toujours quelque remarque originale à me communiquer sur les livres qu'elle a lus. Je suis enthousiaste de sa beauté, et ne m'en cache point. Enfin, ce matin, vers les trois heures, comme je me retirais chez moi, heureusement seul, j'ai été accosté si brusquement par don Niccola que je l'ai presque pris pour un voleur. J'ai couru toute la journée pour lui ; j'ai fait vingt visites ; il nous importait de savoir quel effet avait produit sur le public de cette petite ville certain événement de la nuit.

« Voici ce que don Niccola m'a raconté, pour me mettre au fait, avec un feu et des gestes pittoresques fort amusants. C'était dans mon jardin, au petit jour ; il était pâle et réellement très beau. Il ressemble un peu à Mazzochi, le fameux chef de voleurs.—Je sentis, me dit-il, du commencement que je fus pris, il y a plus de deux ans, que mon amour pour donna Lauretta finirait mal. Elle est gardée par ses cousins et son père d'une manière inouïe et qui surpasse toutes les idées que vous pouvez vous en faire. Trois ou quatre fois j'ai eu des moments de froid avec le prince C***, parce qu'il croyait s'être aperçu que je regardais sa fille ; et, comme vous savez, je suis si pauvre qu'il ne peut pas être question de mariage avec une héritière aussi riche ; mais la mère de Lauretta, de laquelle j'ai l'honneur d'être un peu parent, m'a toujours protégé. D'ailleurs, je suis le seul joueur d'échecs de la force du vieux prince. Comme donna Lauretta ne manque pas un exercice de piété, de mon côté je me suis fait ambitieux. J'ai fait deviner partout le monde que je cherchais à obtenir de la cour un emploi dans sa

diplomatie, que j'étais las de mon pays, et en conséquence je me suis mis à ne plus bouger de l'église.

« Le prince reçoit, comme vous savez, dans le beau salon de marbre où est la statue de Philippe II. On traverse, pour y arriver, une petite antichambre, et ensuite la grande antichambre d'honneur, où sont les statues des amiraux et vice-rois espagnols, membres de la famille. Dans l'épaisseur du mur de la petite antichambre, on a pratiqué une armoire où les laquais mettent les balais ; à droite de la grande antichambre aux statues, et du côté opposé au salon, on trouve deux salles dont les portes restent toujours ouvertes et enfin la chambre à coucher du prince et de la princesse. De leur chambre on passe dans celle de leur fille. Tous les soirs, une ancienne femme de chambre de la princesse entre quand elle est au lit avec son époux, met près du pied du lit, et en face du prince, un grand crucifix d'ivoire haut de quatre pieds et demi, ferme la porte à double tour, place la clef sous le chevet du prince, jette de l'eau bénite sur le lit, et se retire dans une chambre attenant à celle de donna Lauretta. Il y a dix-huit mois, à peu près, que je trouvai le temps, en passant d'une pièce à une autre, un jour de gala où l'on recevait tous les officiers du régiment autrichien arrivant de Naples, de dire à donna Lauretta : « Cette nuit, je me cacherai dans l'armoire aux balais, et « quand votre père sera endormi, je gratterai à sa porte, « venez m'ouvrir en prenant la clef sous son chevet. — « Gardez-vous-en bien. — Je serai à la porte vers une « heure. » Je ne trouvai pas le temps d'en dire davantage. Je ne lui avais pas parlé quatre fois de mon amour ; mais j'avais vu qu'elle était sensible à ma prétendue dévotion, et plus encore au sacrifice d'amour-propre que j'avais été obligé de faire en déclarant que je sollicitais un emploi de cette infâme cour de***. Vous savez que j'accepterais plutôt la mort.

« Enfin, ce soir-là, je sortis du salon avant tout le monde, et me plaçai facilement dans l'armoire aux balais. Si vous

avez aimé, jugez du tremblement qui me saisit, quand, vers une heure, ayant entendu cesser depuis longtemps tous les bruits de la maison, je me hasardai à aller gratter à la porte de cette terrible chambre à coucher, où le vieux prince C*** pouvait ne pas dormir. La clef de la porte de sa chambre doit être énorme, me dis-je en y arrivant ; car le trou de l'antique serrure était si grand que je pouvais voir très bien tout ce qui se passait dans la chambre. Mais, à mon inexprimable étonnement et terreur, je la vis éclairée par une veilleuse qui brûlait au pied du grand crucifix. J'hésitai longtemps. Enfin ma passion pour Lauretta l'emporta ; je crus entendre un peu ronfler le prince, et je me mis à frapper de petits coups. La chambre à coucher des parents étant immense, celle de Lauretta se trouvait fort éloignée. Je frappai bien pendant une demi-heure ; je songeais à abandonner l'ingrate Lauretta et à quitter le pays pour toujours, lorsque enfin j'eus la joie surhumaine de la voir paraître. Elle était en chemise, nu-pieds, ses cheveux dénoués, et mille fois plus belle que je ne me l'étais imaginé ; elle alla d'abord près du lit de son père, pour s'assurer qu'il dormait. Comme elle s'y arrêtait beaucoup, je hasardai de frapper encore. Chaque coup, quelque faible qu'il fût, me retentissait dans le cœur. Il me semblait que j'allais tomber évanoui. Je vis enfin ma Lauretta s'approcher de la porte ; elle mit sa bouche tout contre l'ouverture de la serrure, et me dit bien bas : « Imprudent ! va-t'en. — Com-« ment veux-tu que je m'en aille ? il m'est impossible de sor-« tir ; refuseras-tu de me parler ? Il y a plus de trois se-« maines que je n'ai pu te dire un mot. Je ne te demande « qu'un quart d'heure de conversation dans l'antichambre, « ou dans ta chambre à coucher. » Il me fallut bien une demi-heure pour la persuader. Enfin elle se décida à aller prendre la clef sous le chevet de son père. Je lui dis : « Si le prince se réveille, il te tuera. — Peut-être que non, » répondit-elle en s'éloignant.

« Elle revint avec la clef ; mais la porte était fermée à

double tour, et la serrure antique et rouillée. Je crus mourir en entendant le bruit de la clef à chaque tour. Si vous ne m'aviez pas fait de compliments sur ma conduite de ce matin, je n'oserais jamais vous tout dire, comme je fais, de peur que vous ne me prissiez pour un homme faible. Enfin la porte fut ouverte; je me glissai dans la chambre. La figure sévère du prince était découverte et tournée vers l'endroit où je marchais. Lauretta resta derrière, referma la porte et remit la clef. Il faut être amoureux dans le moment pour se faire une idée de mon saisissement affreux en entendant ces petit bruits; se trouver pendant une tempête horrible sur une petite barque est loin de pouvoir donner de telles sensations. Etions-nous découverts, de la vie peut-être je ne revoyais Lauretta. Arrivé dans sa chambre, que de reproches n'eus-je pas à essuyer? Je me vis encore sur le point de la quitter pour jamais, elle et le pays. Nous disputâmes jusqu'à la petite pointe du jour ; mais elle m'aimait.

« Il y avait dans la chambre de Lauretta un autel fermant avec deux grandes portes, comme une alcôve; elle m'y cacha. Vers midi, après que les chambres eurent été faites par les valets, n'entendant plus de bruit, je me glissai par le même chemin que la nuit, jusque dans la grande antichambre, où, arrivé, je me mis à marcher avec force, et je fis une visite à l'un des cousins.

« Je vins plusieurs nuits par ce chemin dangereux. Quelque temps après, Lauretta, dont l'amour augmentait tous les jours, m'ayant regardé fixement à l'église, dans un moment de jalousie, on fut sur le point de me prier de ne plus venir à la maison.

« Nous eûmes l'idée que je pourrais monter par le balcon de sa chambre. L'essentiel était de n'avoir pas de confident dans une maudite ville où tout le monde se connaît et où je suis pourchassé par la police. J'allai acheter une corde d'un pêcheur, à six lieues d'ici ; mais au lieu d'arranger cette corde en échelle, je me contentai d'y faire des nœuds. La fenêtre était à cinquante pieds de terre au moins ; une

nuit fort obscure, je me trouvai à une heure sous le balcon. Lauretta me jeta un fil ; elle remonta la corde, l'attacha, et je commençai à monter.

« Mais le balcon, appartenant à une façade fort belle, était chargé de sculptures et se trouvait beaucoup plus éloigné de la muraille que je n'avais pensé. A chaque fois que je voulais m'appuyer contre le mur avec les pieds, j'étais repoussé et je balançais en l'air pendant assez longtemps. Je sentis que les forces me manquaient ; j'éprouvais une douleur intolérable entre les épaules. J'étais bien alors à quarante pieds de haut ; je vais tomber, me disais-je ; je serai brisé, je ne pourrai jamais m'éloigner; demain on me trouvera sous la fenêtre de Lauretta; on soupçonne déjà nos amours ; elle sera déshonorée. Ce moment fut affreux. Elle se penchait vers moi de dessus le balcon ; je lui criai à voix basse : « Je n'ai plus de force, je ne puis plus monter. — Courage, courage ! me dit-elle. Je montai encore trois nœuds : tout à coup je sentis mes forces anéanties ; je n'en pouvais plus. — Encore un nœud, » me cria-t-elle, tellement penchée en dehors du balcon que je sentis la chaleur de son haleine sur ma joue. Cette sensation, je crois, me donna des forces : j'eus le bonheur de pouvoir monter ce nœud. Il me semblait que mes épaules s'ouvraient à force de douleur. Au moment où je respirais, après avoir monté ce nœud et où je n'en pouvais décidément plus, je me sentis saisir par les cheveux, et Lauretta, avec une force incroyable dans une jeune fille de dix-huit ans, m'attira sur le balcon. Elle fut dans ce moment plus forte qu'aucun homme. Nous n'employâmes plus ce moyen trop difficile, je recommençai à me cacher dans l'armoire aux balais. Un soir, un sorbet étant tombé sur le parquet dans le salon, don Cechino, un des cousins, vint chercher un balai. La première chose qu'il saisit dans l'obscurité, ce fut mon bras ; comment fit-il pour ne pas s'apercevoir que ce n'était pas un morceau de bois qu'il touchait ? Son opération faite, il revint avec de la lumière. Pour cette fois, tout est perdu,

me disais-je en me faisant petit, lorsqu'un de ses frères venant à passer, il se tourna un peu et se mit à lui parler, tenant son bougeoir d'une main, et, de l'autre, remettant le balai dans l'armoire.

« Le même don Cechino prit la manie de la musique, et tous les soirs, jusqu'à deux heures, il écorchait les airs de Cimarosa sur le piano anglais du grand salon. Lauretta ne pouvait plus venir m'ouvrir qu'à trois heures du matin, et comme nous étions au mois de juin, il faisait jour à quatre. Enfin, après un grand mois de mots adroitement jetés, nous réussîmes à persuader à la princesse que son piano favori était gâté par la grosse main de don Cechino.

« — Et alliez-vous souvent à ces rendez-vous hasardeux? ai-je dit à don Niccola.

« — D'abord une fois par semaine, puis quelquefois trois jours de suite, ou au moins de deux jours l'un. A la fin nous avions fait entièrement le sacrifice de notre vie, nous ne pensions plus qu'à notre amour, et le voisinage de la mort semblait rendre nos joies plus vives.

« — Et toujours la porte fermée à double tour, à ouvrir, à vingt pas du lit des parents ?

« — Toujours ; nous avions pris tant de hardiesse que nous passions dans cette chambre comme si nous y étions seuls. Il m'est arrivé de lui baiser la main dans cette chambre, malgré elle, et, ce faisant, de renverser le grand crucifix d'ivoire. Une autre fois, le matin, une de ses femmes est venue prendre du linge dans un des tiroirs de l'autel fait en commode, placé dans sa chambre ; j'étais sur l'autel, debout, contre le tableau enfumé. Je ne conçois pas comment cette femme n'a pas levé les yeux et ne m'a pas vu ; il est vrai que j'étais en noir. Peut-être, comme donna Lauretta est adorée dans cette maison sévère, la femme de chambre n'a-t-elle voulu rien voir. Peut-être la princesse elle-même nous a-t-elle vus de nuit traversant sa chambre. Considérant les tragédies qui allaient naître si elle disait un mot, elle a trouvé plus sage de se taire ; mais sa physionomie

avec moi est celle d'une haine profonde et contenue; enfin tout est toujours bien allé ; mais, ce matin, j'étais perdu.... »

(Je nuirais à mon livre si j'imprimais la fin de cette histoire.)

Bologne, 4 janvier 1817. *Le Valet de cœur. Anecdote française* (*M. de Sône*). — J'ai raconté mes anecdotes à ces messieurs... :

« On jouait beaucoup, avant la Révolution, chez madame la duchesse de Poitiers ; cette maison était le centre du beau monde. Le comte de Canaples y venait souvent, et un peu, à ce que pensaient quelques personnes, parce que madame de Luz, jeune femme mariée depuis peu, s'y trouvait tous les soirs. Le comte se plaignait un jour du malheur qu'il avait de dormir la bouche ouverte, ce qui le réveillait trois ou quatre fois par nuit, et de la manière la plus désagréable. Un médecin allemand, qui amusait cette noble société, lui dit : « Je vais vous guérir, monsieur le comte, et avec une carte à jouer ; vous la roulerez, vous la placerez comme un tuyau de pipe dans le coin de la bouche, entre les lèvres, avant de vous livrer au sommeil. » Le soir, quand le jeu fut terminé, M. de Canaples, faisant des contes et jouant avec les cartes, madame de Poitiers lui dit : « Tenez, comte, prenez ce valet de cœur qui vous guérira cette nuit. » Le lendemain, à la même heure, après la fin du jeu, et la même société se trouvant à peu près autour de la table, y compris madame de Luz, arrive de Versailles M. le baron de Luz. Après avoir dit les nouvelles, il ajoute : « Je suis ici de bonne heure aujourd'hui, mais hier je ne suis rentré chez moi qu'à cinq heures du matin. A propos, madame la duchesse, vous donnez des vices à ma femme; elle devient une joueuse effrénée ; devinez ce que j'ai trouvé dans son lit : un valet de cœur ! » Et le baron tire de sa poche et montre à la société stupéfaite le valet de cœur de la veille, roulé en tuyau de pipe. M. le baron de Luz commençait à remarquer le grand effet que produisait son histoire, mais madame la duchesse de Poitiers eut la présence d'esprit de l'emmener

pour longtemps dans l'embrasure d'une fenêtre, sous prétexte de lui parler d'affaires à traiter à Versailles. »

« Comme M. le duc de Sône ne venait jamais voir sa femme le soir, elle recevait l'abbé de Voisenon. Il s'y trouvait une nuit dans un négligé assez embarrassant, lorsque, tout à coup, l'on entend venir le duc. « Nous sommes perdus ! s'écrie madame de Sône. — Nous sommes sauvés, reprend le petit abbé plein de sang-froid, si vous voulez bien faire semblant de dormir. » Et l'abbé se met à lire tranquillement. Le duc paraît sur la porte; l'abbé, le doigt sur la bouche, lui fait signe de se taire et d'approcher sans bruit. Dès qu'il fut près du lit : « Vous êtes témoin, monsieur le duc, que j'ai gagné le pari : madame la duchesse, qui se plaint de ne jamais dormir, a gagé ce soir que je ne viendrais pas dans sa chambre à une heure du matin. J'ai enchéri, et j'ai dit que je me placerais dans son lit : m'y voici. — Mais est-il déjà une heure ? » dit le mari. Et il alla consulter une pendule dans la pièce voisine. Après quoi, toujours dans un profond silence, l'abbé se leva, s'habilla et s'en alla avec M. de Sône. »

Bologne, 16 janv. *La comtesse Valamara.* — M. le comte Valamara, blondin à figure très douce, jaloux par vanité du cardinal Z***, et ne sachant comment empêcher sa femme d'aller à ses soirées, répandit le bruit qu'il partait pour Paris, et la conduisit en effet à un château malsain situé sur le Pô, près de Ponte-Lagoscuro. Là il vécut avec elle assez bien en apparence, mais sans jamais dire un seul mot à elle non plus qu'à deux vieux domestiques à figures sinistres qu'il avait emmenés avec lui. Cette jeune femme, nerveuse, d'une sensibilité romanesque, bien loin de songer au cardinal Z***, avait une passion pour le notaire Gardinghi, qui l'aimait, mais jamais n'avait reçu d'elle le moindre encouragement; elle le traitait même beaucoup plus mal qu'aucun autre. Gardinghi en était venu à la regarder, mais à n'oser jamais lui adresser la parole. Quelques mois après sa disparition, des bruits sinistres se répandirent à Bologne. Gardinghi se

mit à la chercher; il découvrit enfin le château près de Ponte-Lagoscuro; mais malheureusement n'osa pas y pénétrer, de peur de fâcher une femme qui ne lui avait jamais dit qu'elle l'aimait que des yeux. Enfin, après quinze ou vingt jours que Gardinghi passa déguisé dans un misérable cabaret d'un village voisin, où quelquefois allait boire un des valets à figure sinistre, il entendit cet homme dire : « *Il signor conte* fait ce qu'il lui plaît avec la pauvre contessina, *è un signore* (tout lui est permis, il est noble); mais nous, nous finirons par les galères. » Gardinghi, effrayé, n'hésita plus; le lendemain matin il entra de vive force et le pistolet à la main chez le comte Valamara; il prétendit, pour la forme, être envoyé par le vice-légat. Il pénétra jusqu'au lit de la contessina, qui déjà était hors d'état de parler. Il fit appeler deux paysannes, et ne quitta plus la femme qu'il aimait, et qui vécut encore trois jours : elle n'avait pas vingt-quatre ans! Le comte était comme fou, et semblait demander grâce à Gardinghi, qu'il laissait maître du château. On prétend pourtant qu'il essaya de le tuer et lui tira un coup de fusil : c'est ce que le notaire a toujours nié. Le comte est, dit-on, en Amérique; le notaire n'a plus paru dans aucune société, et a fait depuis cette fortune immense par laquelle son nom vous est connu. Il a toujours à son service les deux vieux serviteurs du comte, et ils disent qu'il leur parle quelquefois de la pauvre contessina. On s'accorde à penser qu'elle fut assassinée par le seul effet des mauvais procédés, sans poison ni poignard.

Crotone, 20 mai. *Le Brigand.* — Je viens d'être bien étonné, en retrouvant ici, au bout du monde, le brave capitaine Joseph Renavans, que j'ai vu simple dragon en 1800. « J'étais, dit-il, dans le 34e régiment de ligne toujours écrasé, et où j'ai vu passer vingt mille hommes. Toujours silencieux, froid, et craignant l'insolence avec mes supérieurs, j'ai obtenu mes trois grades par hasard, et de la main de Napoléon. Mon bataillon vint à Naples, et pendant trois ans j'ai fait une horrible guerre contre les brigands. Je pourchassais

le fameux Parella, qui se moquait de nous. Un jour le ministre Salicetti me fit appeler à Naples : — Tenez, me dit-il, voilà trois cent cinquante mille francs ; mettez à prix la tête des brigands ; employez tous les moyens ; enfin il faut en finir, car ceci prend une couleur politique. Je fis annoncer par les curés, continue M. Renavans, que je donnerais quatre cents ducats de la tête de Parella. Trois mois après, je me trouvais dans mon cantonnement sur le midi, mourant de chaud, et ma chambre fort obscure, quand mon sergent m'annonce qu'un inconnu me demande. Bientôt entre un paysan ; il dénoue son sac, en sort froidement la tête de Parella et me dit : *Donnez-moi mes quatre cents ducats.* Je vous jure que de ma vie je ne fis un tel saut en arrière. Je courus à la fenêtre pour l'ouvrir. Le paysan mit la tête sur ma table, et je la reconnus parfaitement pour celle de Parella. — Comment en es-tu venu à bout, lui dis-je ? — Signor commandant, il faut savoir que depuis douze ans je suis le barbier, le domestique et l'homme de confiance de Parella ; mais il y a trois ans, le jour de la Pentecôte, il fut insolent envers moi. Depuis, j'ai entendu notre curé dire à son prône que vous donneriez quatre cents ducats pour la tête de Parella. Ce matin, se trouvant seul avec moi, et tous nos amis étant sur la grande route, il m'a dit : — Voilà un moment de tranquillité, j'ai la barbe horriblement longue ; rase-moi, ça me rafraîchira. J'ai commencé à faire cette barbe ; parvenu à la moustache, j'ai pu regarder derrière ses épaules ; j'ai vu que personne ne venait, et *crac*, je lui ai coupé le cou. » Dans la suite de la conversation, M. Renavans me dit : « On m'a tout ôté en France ; je suis venu voir si la femme d'un apothicaire, autrefois jolie et aimée de moi, me reconnaîtrait ; elle est veuve, et je crois que je vais l'épouser et devenir apothicaire.

Près de Mélito, 28 mai. *Les Calabrois.* — Il y a quelques mois qu'une femme mariée de ce pays, connue par sa piété ardente autant que par sa rare beauté, eut la faiblesse de donner rendez-vous à son amant, dans une forêt de la

montagne, à deux lieues du village. L'amant fut heureux. Après ce moment de délire, l'énormité de sa faute opprima l'âme de la coupable : elle restait plongée dans un morne silence. « Pourquoi tant de froideur? dit l'amant. — Je songeais aux moyens de nous voir demain; cette cabane abandonnée, dans ce bois sombre, est le lieu le plus convenable. » L'amant s'éloigne; la malheureuse ne revint point au village, et passa la nuit dans la forêt, occupée, ainsi qu'elle l'a avoué, à prier, et à creuser deux fosses. Le jour paraît, et bientôt l'amant, qui reçoit la mort des mains de cette femme, dont il se croyait adoré. Cette malheureuse victime du remords ensevelit son amant avec le plus grand soin, vient au village, où elle se confesse au curé, et embrasse ses enfants. Elle retourne ensuite dans la forêt, où on la trouve sans vie, étendue dans la fosse creusée à côté de celle de son amant.

Rome, 18 octobre. *La Princesse Santa-Valle.* — Ce soir, au milieu de la conversation chez madame Crescenzi, un fort bel homme de trente-six ans, avec des yeux plus sombres encore que ceux qu'on rencontre d'ordinaire à Rome, a tout à coup pris la parole. Il a parlé tout seul pendant dix minutes, et assez bien ; après quoi il est retombé dans un morne silence. Personne n'a répliqué à ce qu'il avait dit, et la conversation a repris comme si elle avait été interrompue par un accident. Voici l'histoire de la princesse Santa-Valle, qui, du reste, est imprimée partout, et que le lecteur est engagé à passer, s'il la connaît. Une belle comtesse, née en Allemagne, une de ces femmes cosmopolites fort protégées par la diplomatie du dix-neuvième siècle, vivait à Naples avec le plus grand luxe, et recevait toute la société. On voyait sur les genoux de la jeune comtesse une jolie petite fille de huit à dix ans; la comtesse passait sa vie à l'embrasser dans des transports de tendresse, ou à lui donner des coups de pied et à la mordre. La petite fille, au désespoir, obtint de sa protectrice, par le moyen d'un jeune p..... ami de la maison, d'être mise au couvent de Sorrento, la patrie du Tasse, et le plus beau lieu de la terre. Ses charmes se développèrent

avec son esprit. A peine âgée de seize ans, on la citait comme la jeune fille la plus distinguée de Naples. Un homme vain, le prince Santa-Valle, avait alors les plus beaux chevaux les voitures les plus nouvellement importées de Londres : il pensa que la plus belle femme de Naples compléterait son luxe. La pauvre Emma, qui redoutait peu les folies de la comtesse sa protectrice, qui lui disait l'avoir adoptée en la trouvant orpheline dans une auberge, la pauvre Emma se trouva trop heureuse d'épouser l'être d'Italie qui savait le mieux de combien de lignes la manchette de la chemise doit dépasser l'habit. Elle devint princesse. La négociation fut conclue avec beaucoup d'adresse par la comtesse cosmopolite. Quand le prince fut tout à fait engagé, elle lui avoua qu'Emma était sa fille, et qu'elle avait pour frère le jeune prince romain qu'on voyait chez elle. Ainsi se trouva expliquée la ravissante beauté de cette enfant, fruit de l'union contractée entre une fort belle femme du Nord et un homme du Midi. Peu de mois après le mariage d'Emma, les événements politiques forcèrent le prince de Santa-Valle à quitter Naples. La jeune princesse fut indifférente au sort d'un tel mari, vint à Rome où elle fut reçue magnifiquement par le fameux prince Antoine Borghèse, homme de mérite. La jeune princesse Santa-Valle habitait depuis longtemps le palais Borghèse, lorsque le bruit de la mort de son mari se répandit à Rome. La jeune veuve se hâta de prendre le deuil : et il y eut au monde deux cœurs heureux de plus. Emma aimait à la passion un jeune noble romain, mais jusque-là ne l'avait jamais reçu qu'en présence d'une vieille duègne de la maison Borghèse, qu'elle avait prise à son service aussitôt qu'elle se fut laissée aller à la faiblesse de recevoir son amant chez elle. A peine eut-elle prit le deuil, que le futur mariage du jeune Romain ne fut plus un secret dans la société. Après plusieurs mois, les plus heureux de la vie de la pauvre Emma, elle allait enfin épouser son amant, et le voir hors de la présence de la duègne, quand arriva la nouvelle qu'elle n'était pas veuve. Bientôt le prince

Santa-Valle parut à Rome. Peu de jours après on trouva la jeune Emma morte sous un berceau de fleurs dans le beau jardin Farnèse, qui domine le Forum romain. Le mari, fort bon homme, et point jaloux, ne fut point soupçonné. On supposa que la jeune personne avait cédé à une idée inspirée par son sang allemand. Son amant est devenu presque fou, ajouta la personne qui nous parlait : et vous avez pu en juger ; c'est ce pauvre homme que vous venez de voir. Quand il est seul, on l'entend faire la conversation avec son Emma ; il croit qu'elle lui répond, et il lui parle toujours des préparatifs de leur prochain mariage.

Rome, 27 janvier 1828. *Romanelli* (1). — On nous raconte l'anecdote touchante du colonel Romanelli, qui s'est tué à Naples, parce que la duchesse C... l'avait quitté. « Je tuerais bien mon rival, disait-il à son domestique, mais cela ferait trop de peine à la duchesse. »

Rome, 29 mai. *Intérieur d'un couvent, aventures de Lucrèce Frangimani.* — Flavia Orsini gouvernait avec prudence et fermeté le couvent noble de Catanzara, situé dans la Marche. Elle s'aperçut qu'une de ses religieuses, l'altière Lucrèce Frangimani, avait une intrigue avec un jeune homme de Forli qu'elle introduisait la nuit dans le couvent.

Lucrèce Frangimani appartenait à l'une des premières familles des Etats de l'Église, et l'abbesse se vit obligée à beaucoup de ménagements.

Clara Visconti, nièce de l'abbesse et religieuse depuis peu de mois, était l'amie intime de Lucrèce. On regardait Clara comme la plus belle personne du couvent. C'était un modèle presque parfait de cette beauté lombarde que Léonard de Vinci a immortalisée dans ses têtes d'Hérodiade.

Sa tante l'engagea à représenter à son amie que l'intrigue qu'elle entretenait était connue et que son honneur l'obligeait à y mettre un terme. « Vous n'êtes encore qu'une enfant timide, lui répondit Lucrèce ; vous n'avez jamais

(1) *Promenades dans Rome*, ainsi que les anecdotes suivantes.

aimé ; si votre heure arrive une fois, vous sentirez qu'un seul regard de mon amant est fait pour avoir plus d'empire sur moi que les ordres de madame l'abbesse et les châtiments les plus terribles qu'elle peut m'infliger : et ces châtiments, je les redoute peu : je suis une Frangimani ! »

L'abbesse, voyant que tous les moyens de douceur échouaient, en vint aux réprimandes sévères. Lucrèce y répondit en avouant sa faute, mais avec hauteur. Son illustre naissance devait, suivant elle, la placer bien au-dessus des règles communes. « Mes excellents parents, ajouta-t-elle avec un sourire amer, m'ont fait faire des vœux terribles dans un âge où je ne pouvais comprendre ce à quoi je m'engageais ; ils jouissent de mon bien ; il me semble que leur tendresse doit aller jusqu'à ne pas laisser opprimer une fille de leur nom ; ceci ne leur coûtera pas d'argent. »

Peu de temps après cette scène assez violente, l'abbesse eut la certitude que le jeune homme de Forli avait passé trente-six heures caché dans le jardin du couvent. Elle menaça Lucrèce de la dénoncer à l'évêque et au légat, ce qui eût amené une procédure et un déshonneur public. Lucrèce répondit fièrement que ce n'était pas ainsi qu'on agissait avec une fille de sa naissance, et que, dans tous les cas, si l'affaire devait être portée à Rome, l'abbesse eût à se souvenir que la famille Frangimani y avait un protecteur naturel dans la personne de monseigneur*** (c'est l'un des grands personnages de la cour du pape). L'abbesse, indignée de tant d'assurance, comprit cependant toute la valeur de ce dernier mot; elle renonça à supprimer par les voies de droit l'intrigue qui déshonorait son couvent.

Flavia Orsini, d'une fort grande naissance elle-même, avait beaucoup d'influence dans le pays ; elle sut que l'amant de Lucrèce, jeune homme fort imprudent, était vivement soupçonné de carbonarisme. Nourri de la lecture du sombre Alfieri, indigné de la servitude où languissait l'Italie, ce jeune homme désirait passionnément faire un voyage en Amérique, afin de voir, disait-il, la seule république qui

marche bien. Le manque d'argent était l'unique obstacle à son voyage ; il dépendait d'un oncle avare. Bientôt cet oncle, obéissant à la voix de son confesseur, engage son neveu à quitter le pays et lui donne les moyens de voyager. L'amant de Lucrèce n'osa la revoir ; il traversa la montagne qui sépare Forli de la Toscane, et l'on sut qu'il avait prit passage à Livourne sur un vaisseau américain.

Ce départ fut un coup mortel pour Lucrèce Frangimani. C'était alors une fille de vingt-sept à vingt-huit ans, d'une rare beauté, mais d'une physionomie fort changeante. Dans ses moments sérieux, ses traits imposants et ses grands yeux noirs et perçants annonçaient peut-être un peu l'empire qu'elle était accoutumée à exercer sur tout ce qui l'environnait; dans d'autres instants, pétillante d'esprit et de vivacité, elle devançait toujours la pensée de qui lui parlait. Du jour qu'elle eut perdu son amant, elle devint pâle et taciturne. Quelque temps après, elle se lia avec plusieurs religieuses qui faisaient profession de haïr l'abbesse. Celle-ci s'en aperçut, mais n'y fit aucune attention. Bientôt Lucrèce prêta son génie à la haine jusque-là inactive et impuissante de ses nouvelles amies.

L'abbesse avait toute confiance dans la sœur converse attachée à son service; Martina était une fille simple, habituellement triste. Sous prétexte de santé, mais dans le fait par des motifs plus sérieux, la sœur Martina préparait seule les mets fort simples qui formaient la nourriture de l'abbesse. Lucrèce dit à ses nouvelles amies : « Il faut à tout prix nous lier avec Martina, et d'abord découvrir si elle n'a aucune intrigue au dehors. » Après plusieurs mois de patiente observation, on sut que Martina aimait un vetturino du bourg voisin de Catanzara et mourait de peur d'être dénoncée à la vertueuse abbesse. Le vetturino Silva était toujours par voies et par chemins ; mais, à chaque voyage qu'il faisait à Catanzara, il ne manquait pas de trouver un prétexte pour venir voir Martina. Lucrèce et plusieurs de ses nouvelles amies avaient hérité de quelques parures en

diamants : elles les firent vendre à Florence. Ensuite le frère de la femme de chambre de l'une de ces dames feignit d'avoir des affaires hors du pays, voyagea dans la voiture de l'amant de Martina, devint son ami, et un jour lui dit négligemment qu'une sœur converse du couvent, nommée Martina, venait d'hériter en secret du trésor d'une religieuse morte depuis peu et qu'elle avait soignée avec beaucoup de zèle.

Le vetturino venait justement d'être presque ruiné par une confiscation et une prison de trois mois qu'il avait subie à Vérone. Un de ses voyageurs, après avoir rempli sa voiture de contrebande, s'était évadé au moment où les douaniers autrichiens de la ligne du Pô saisissaient les marchandises prohibées. Après ce malheur, Silva revenait à Catanzara avec des chevaux de louage, les siens avaient été vendus; il ne manqua pas de demander de l'argent à Martina, qui, dans le fait, était pauvre, et fut réduite au désespoir par les reproches de son amant et ses menaces de l'abandonner. Cette fille tomba malade; Lucrèce Frangimani eut la bonté d'aller la voir souvent.

Un soir elle lui dit : « Notre abbesse a un caractère trop irascible ; elle devrait prendre de l'opium pour se calmer, elle nous tourmenterait moins par ses réprimandes journalières. » Quelque temps après, Lucrèce revint sur cette idée: « Moi même, dit-elle, quand je me sens disposée à tant d'impatience, j'ai recours à l'opium. Depuis mon malheur, j'en prends souvent. » Enhardie par cette allusion à un événement bien connu dans le couvent, Martina confia en pleurant à la puissante sœur Frangimani qu'elle avait le malheur d'aimer un homme du bourg voisin, et que cet amant était sur le point de la quitter parce qu'il la croyait riche, et lui demandait des secours qu'elle ne pouvait lui offrir.

Lucrèce portait ce jour-là, sous sa guimpe, une petite croix ornée de diamants ; elle la détacha et força Martina à l'accepter. Peu de temps après, elle revint avec adresse sur l'idée de donner de l'opium à l'abbesse pour calmer

ses emportements journaliers. Quelque prudence que Lucrèce mît dans cette proposition, la fatale idée de poison s'offrit à Martina dans toute son horreur. « Qu'appelez-vous poison ? dit Lucrèce indignée. Tous les trois ou quatre jours vous mettrez quelques gouttes d'opium dans ses aliments, et je prendrai moi-même devant vous, dans mon café, la même quantité de gouttes d'opium sortant de la même fiole. » Martina était simple et confiante ; elle adorait son amant ; elle avait affaire à une personne passionnée, d'une adresse et d'un esprit infinis. Son amant avait reçu avec reconnaissance la petite croix de diamants et l'aimait plus que jamais. Elle donna à l'abbesse ce qu'on appelait de l'opium, et fut presque tout à fait rassurée en voyant Lucrèce laisser tomber dans son café quelques gouttes de la même liqueur.

Une autre séduction contribua surtout à décider Martina. Les religieuses du chapitre noble de Catanzara ont le privilège, au bout de cinq ans de religion, d'exercer tour à tour et pendant vingt-quatre heures chacune les fonctions de portière du couvent. Lucrèce dit à Martina que, la première fois qu'elle ou une de ses amies aurait la garde de la clôture, on oublierait de mettre la barre derrière la petite porte près de la cuisine, par laquelle les hommes de peine apportaient les provisions au couvent. Martina comprit qu'elle pourrait cette nuit-là recevoir son amant.

Près d'une année s'était écoulée depuis que l'abbesse avait eu la fatale idée de gêner les amours de Lucrèce Frangimani. Pendant cet intervalle, un jeune Sicilien accusé de carbonarisme dans son pays était venu se réfugier en quelque sorte sous la protection du confesseur du couvent, qui était son oncle. Rodéric Landriani vivait fort retiré dans une petite maison du bourg de Catanzara ; son oncle lui avait recommandé de ne pas faire parler de lui. Rodéric n'avait pour cela aucune violence à se faire. D'un caractère généreux et romanesque, mais fort pieux, les persécutions qu'il souffrait depuis la révolution de 1821 avaient redoublé la mélancolie

qui lui était naturelle. Son oncle lui avait conseillé de passer chaque jour plusieurs heures dans l'église du couvent : « Vous pourrez y porter, lui dit-il, des livres d'histoire que je vous prêterai. » Aux yeux de Rodéric, une lecture mondaine en un tel lieu eût été une profanation ; il y lisait des livres de piété. Les sœurs converses qui avaient le soin de l'église remarquèrent ce beau jeune homme auquel rien ne pouvait donner de distraction, sa beauté mâle et son air militaire faisaient un étrange contraste, aux yeux des bonnes sœurs, avec la réserve extrême de ses manières.

L'abbesse apprit cette conduite exemplaire ; elle invita à dîner à son parloir particulier le neveu d'un personnage aussi important que le confesseur du couvent. Landriani eut ainsi quelques rares occasions de parler à Clara Visconti. Par ordre du directeur de sa conscience, Clara passait des heures entières en contemplation derrière le grand rideau qui sépare du reste de l'église la grille du chœur des religieuses. Une fois que Rodéric lui fut connu, elle remarqua qu'il fréquentait assidûment l'église ; il lisait avec attention, et, quand l'*Angelus* sonnait, il quittait son livre pour se mettre à genoux et faire la prière.

Landriani, qui, en Sicile, avait vécu dans le monde, se trouvant à Catanzara sans autre société que celle d'un oncle d'un caractère sombre et despotique, prit peu à peu l'habitude de venir voir l'abbesse tous les deux jours. Il trouvait Clara auprès de sa tante ; elle répondait en peu de mots à ce qu'il disait, et d'un air fort triste et presque sauvage. Rodéric, qui n'avait aucun projet, se sentit moins malheureux ; mais bientôt le jour qu'il passait sans voir Clara lui sembla d'une longueur insupportable. Comme il en disait quelque chose à la jeune religieuse sans dessein et presque sans s'en apercevoir, elle lui répondit que son devoir l'appelait presque tous les jours au chœur des religieuses, d'où elle le voyait fort bien lisant dans la nef. A la suite de cette confidence, il arrivait que quelquefois Clara appuyait sa tête contre le rideau et la grille de façon à marquer l'endroit où elle était.

Un jour que Rodéric regardait attentivement la grille qui le séparait de Clara, elle eut la faiblesse d'écarter un peu le rideau. Ils étaient assez près pour se parler facilement; mais il a été prouvé, dans la procédure, que jamais à cette époque ils ne s'étaient adressé la parole dans l'église. Après quelques semaines de bonheur et d'illusions, Rodéric devint fort malheureux : il ne put se dissimuler qu'il aimait; mais Clara était religieuse, elle avait fait des vœux au ciel; à quel crime ne le conduisait pas cet amour!

Rodéric, qui disait tout à Clara, lui fit part de ses remords et de son malheur; ce fut la première fois qu'il lui parla d'amour. Elle le reçut fort mal; mais cette étrange manière de déclarer sa passion ne le rendit que plus intéressant aux yeux de la jeune Romaine. Tel est l'amour dans ces âmes passionnées; les plus grands défauts, les crimes, les désavantages les plus extrêmes, loin d'éteindre l'amour, ne font que l'augmenter. « J'aimerais mon amant quand il serait voleur! » me disait madame L***, par qui j'ai su l'histoire que je raconte.

Tout ceci se passait pendant l'année que Lucrèce employa à nouer sa noire intrigue avec Martina. On était dans les grandes chaleurs de la fin d'août; il y avait déjà plusieurs mois qu'il n'existait plus d'autre bonheur pour Clara que celui de voir Rodéric de deux jours l'un au parloir, et l'autre jour dans l'église. Religieuse exemplaire et nièce favorite de l'abbesse, elle jouissait d'une grande liberté; souvent, ne pouvant dormir la nuit, elle descendait au jardin.

Le 29 août, vers les deux heures du matin, ainsi qu'il a été prouvé dans le procès, elle quittait le jardin à pas lents et rentrait dans sa cellule. Comme elle passait devant la petite porte destinée aux gens de service, elle s'aperçut que la barre transversale, qui ordinairement passait dans des anneaux de fer scellés dans le mur et dans un autre anneau fixé dans la porte et fermait celle-ci, n'avait pas été placée; elle continuait son chemin sans songer à rien, lorsqu'une petite clarté sombre qui passait entre les deux battants lui

montra que la porte n'était pas même fermée à la clef. Elle la poussa un peu, et vit le pavé de la rue.

Cette vue jeta le trouble dans son âme. L'idée la plus extravagante s'empara d'elle; tout à coup elle détache son voile, dont elle se fait une sorte de turban; elle arrange sa guimpe comme une cravate, la grande robe flottante de soie noire de son ordre devient une sorte de manteau d'homme. Ainsi vêtue, elle ouvre la porte, la repousse, et la voilà dans les rues de Catanzara, allant faire une visite à Rodéric Landriani.

Elle connaissait sa maison, qu'elle regardait souvent du haut de la terrasse qui forme le comble du couvent. Elle frappe en tremblant, elle entend la voix de Rodéric qui réveille son domestique. Celui-ci monte au premier étage pour voir qui frappe, il redescend, ouvre ; le vent de la porte éteint la lampe qu'il venait d'allumer, il bat le briquet ; pendant ce temps, Rodéric s'écrie de la chambre voisine : « Qui est-ce? que me veut-on? — C'est un avertissement qui intéresse votre sûreté, » répond Clara en grossissant sa voix.

Enfin la lampe est rallumée, et le domestique conduit à son maître le jeune homme qui lui apportait cet avis. Clara trouva Rodéric habillé et armé ; mais, voyant un très jeune homme tout tremblant et qui avait l'air d'un séminariste, Rodéric déposa le tromblon qu'il avait à la main. La lampe éclairait mal, et le jeune homme était si ému, qu'il ne pouvait parler. Rodéric prit la lampe, l'approcha de la figure de Clara, et tout à coup la reconnaissant, il poussa son domestique dans l'autre pièce, et dit à Clara : « Grand Dieu ! que venez-vous faire ici ? Le feu a-t-il pris au couvent ? »

Ce mot ôta tout son courage à la pauvre religieuse, elle commença à voir toute l'étendue de sa folie. Le froid accueil de l'homme qu'elle adorait sans le lui avoir jamais dit la fait tomber presque évanouie sur une chaise ; Rodéric répète sa question, elle porte la main sur son cœur, se lève comme

pour sortir, et, les forces lui manquant de nouveau, elle tombe tout à fait sans connaissance.

Peu à peu elle revient à elle, Rodéric lui parle, et enfin, par le silence prolongé de Clara, il comprend l'étrange démarche de son amie. « Clara, qu'as-tu fait ? » lui dit-il. Il la serrait dans ses bras ; tout à coup il la replace sur une chaise, s'éloigne un peu, et lui dit avec fermeté : « Tu es l'épouse du Seigneur, tu ne peux m'appartenir, le crime serait horrible pour toi et pour moi ; repens-toi de ton péché. Demain matin, je quitterai Catanzara pour jamais. » Ce mot affreux la fit fondre en larmes. Landriani passa dans la pièce voisine ; il reparaît bientôt couvert d'un grand manteau. « Comment êtes-vous sortie ? — Par la porte près de la cuisine, que j'ai trouvée ouverte par hasard, bien par hasard. — Je comptais vous mener à mon oncle..., il suffit, » dit Rodéric en lui présentant le bras, et, sans ajouter un mot, il la reconduit au couvent. Ils trouvèrent la petite porte dans l'état où Clara l'avait laissée, environ trois quarts d'heure auparavant. Ils entrèrent doucement, mais Clara ne pouvait plus se soutenir ; Rodéric lui dit avec tendresse : « Où est ta chambre? — Par ici, » répondit-elle d'une voix mourante ; elle avait indiqué le dortoir du premier étage.

En montant l'escalier, Clara, craignant d'être méprisée de son amant et sentant qu'elle lui parlait pour la dernière fois, tomba tout à fait évanouie sur les marches. Une lampe allumée devant une madone lointaine éclairait faiblement cette scène. Landriani comprit que son devoir lui ordonnait d'abandonner Clara, qui désormais était dans son couvent, mais il n'en eut pas le courage. Bientôt des sanglots convulsifs sont sur le point d'étouffer Clara. « Le bruit de ses pleurs peut attirer l'attention de quelque religieuse, se dit Rodéric, et ma présence ici la déshonore. » Mais il ne peut se résoudre à la quitter en cet état ; elle était incapable de se soutenir et de marcher, ses sanglots l'étouffaient ; Rodéric la prend dans ses bras. Il redescend vers la porte par laquelle il venait d'entrer et qu'il savait devoir être près du

jardin. En effet, après avoir fait quelques pas dans le corridor, près de la porte, toujours portant Clara, il aperçoit le jardin et ne s'arrête que dans la partie la plus éloignée des bâtiments, tout à fait au fond. Là il dépose son amie sur un banc de pierre caché dans un bosquet de platanes taillés fort bas.

Mais il avait serré trop longtemps dans ses bras une jeune fille qu'il adorait ; arrivé sous les platanes, il n'eut plus le courage de la quitter, et enfin l'amour fit oublier la religion. Quand l'aube du jour parut, Clara se sépara de lui, après lui avoir fait jurer mille fois que jamais il ne quitterait Catanzara. Elle vint seule ouvrir la porte qu'elle trouva non fermée, et veilla de loin sur la sortie de son amant.

Le jour suivant, il la vit au parloir ; il passa la nuit caché dans la rue près de la petite porte, mais vainement Clara essaya de l'ouvrir ; toutes les nuits suivantes, elle la trouva fermée à clef et avec la barre. La sixième nuit après celle qui avait décidé de son sort, Clara, cachée dans les environs de la porte, vit distinctement Martina qui arrivait sans bruit. Un instant après, la porte s'ouvrit et un homme entra, mais la porte fut soigneusement refermée ; Clara et son amant attendirent jusqu'à la sortie de cet homme, qui eut lieu à la petite pointe du jour. Ils n'avaient de consolation que celle de s'écrire. Dans la lettre du lendemain, Rodéric dit à son amie que l'homme plus heureux que lui était le vetturino Silva, mais qu'il la suppliait de ne faire aucune confidence à Martina. Bien éloigné maintenant de ses scrupules religieux, Landriani proposait à Clara de pénétrer dans le couvent par le mur du jardin ; elle frémit du péril auquel il voulait s'exposer : ce mur, bâti dans le moyen-âge pour défendre les nonnes contre les débarquements des Sarrasins, a quarante pieds de haut dans la partie la moins élevée. Il s'agissait d'avoir une échelle de cordes ; Landriani, craignant de compromettre son amie en achetant des cordes dans les environs, part pour Florence ; quatre jours après il était dans les bras de Clara. Mais par une coïncidence étrange, cette

même nuit la malheureuse abbesse Flavia Orsini rendait le dernier soupir ; elle dit en mourant au père confesseur : « Je meurs par le poison pour avoir essayé d'empêcher les intrigues de mes religieuses avec des hommes du dehors. Peut-être cette nuit même la clôture a-t-elle été violée. »

Frappé de cette confidence, à peine l'abbesse est-elle morte, que le confesseur fait exécuter la règle dans toute son exactitude. Toutes les cloches du couvent annoncent l'événement qui vient d'avoir lieu. Les paysans du bourg se lèvent à la hâte et se réunissent devant la porte du couvent, Rodéric s'était échappé aux premiers coups de cloche.

Mais on voit sortir le vetturino Silva, qui est arrêté. On savait que cet homme avait vendu une croix de diamants ; il avoua qu'il la tenait de Martina, qui dit à son tour que Lucrèce avait eu la générosité de lui en faire cadeau. Accusée d'avoir commis un sacrilège en ouvrant la porte du couvent, Martina crut se sauver en compromettant le neveu du père confesseur ; elle dit que la sœur Visconti ouvrait cette porte à son amant Rodéric Landriani. Le confesseur, assisté de trois prêtres que l'archevêque de R*** lui avait envoyés, interrogea Clara ; il déclara, en sortant du couvent, que le lendemain elle serait confrontée à Martina. Il paraît que, la nuit suivante, Rodéric pénétra jusqu'à la cellule qui servait de prison à son amie et lui parla à travers la porte. Le lendemain matin Lucrèce Frangimani, qui jusqu'ici n'était nullement compromise, mais qui redoutait la confrontation de Martina avec Clara, fit probablement jeter du poison dans le chocolat qu'on leur porta à toutes les deux. Vers les sept heures, quand les délégués de l'archevêque arrivèrent pour continuer la procédure, on leur apprit que Clara Visconti et la sœur converse Martina n'existaient plus. Rodéric se conduisit d'une manière héroïque, mais personne ne fut puni, et l'affaire a été étouffée. Malheur à qui en parlerait !

Rome, 30 mai. *L'Anglais.* — Il y a quelques jours qu'un Anglais est arrivé à Rome avec ses chevaux, qui l'ont porté

d'Angleterre ici. Il n'a pas voulu de cicerone, et, malgré les efforts de la sentinelle, il est entré à cheval dans le Colysée. Il y a vu une centaine de maçons et de galériens qui travaillent toujours à consolider quelque pan de mur ébranlé par les pluies. L'Anglais les a regardés faire, puis nous a dit le soir : « Par Dieu ! le Colysée est ce que j'ai vu de mieux à Rome. Cet édifice me plaît ; il sera magnifique quand ils l'auront fini. » Il a cru que ces cent hommes bâtissaient le Colysée.

Rome, *Canova*, 16 juin. — Un soir, chez madame Tambroni, Canova parlait des commencements de sa carrière : « Un noble Vénitien me mit à même, par sa générosité, de ne plus avoir d'inquiétude pour ma subsistance, et j'ai aimé le beau. » Comme mesdames Tambroni et Lampugnani l'en priaient vivement, il continua à nous conter sa vie, année par année, avec cette simplicité parfaite qui était le trait frappant de ce caractère virgilien. Jamais Canova ne songeait aux intrigues du monde que pour les craindre ; c'était un ouvrier, simple d'esprit, qui avait reçu du ciel une belle âme et du génie. Dans les salons, il cherchait les beaux traits et les regardait avec passion. A vingt-cinq ans, il avait le bonheur de ne pas savoir l'orthographe ; aussi à cinquante ans refusait-il la croix de la Légion d'honneur parce qu'il y avait un serment à prêter. A l'époque de son second voyage à Paris (1811), il refusa de Napoléon un logement immense : on le lui offrait où il voudrait, près ou loin de Paris, à Fontainebleau, par exemple, ainsi qu'un traitement de cinquante mille francs et vingt-quatre mille francs pour chaque statue qu'il ferait pour l'empereur. Canova, après avoir refusé cette existence superbe et des honneurs qui l'auraient *proclamé aux yeux de l'univers le premier des sculpteurs vivants*, revint à Rome habiter son troisième étage.

Rome, 20 juin. *Canova.* — Chez M. Tambroni, nous parlions quelquefois, devant Canova, de la nécessité pour les sculpteurs des nations civilisées d'imiter les gestes des acteurs célèbres, d'*imiter une imitation*. Nous avions beau chercher à être piquants, Canova ne nous écoutait guère ; il

faisait peu de cas des discussions philosophiques sur les arts ; il aimait mieux sans doute jouir des images charmantes que son imagination lui présentait. Fils d'un simple ouvrier, l'heureuse ignorance de sa jeunesse l'avait garanti de la contagion de toutes les poétiques, depuis Lessing et Winkelman, faisant de l'emphase sur l'*Apollon*, jusqu'à M. Schlegel, qui lui eût appris que la tragédie antique *n'est autre chose que de la sculpture*. Si ces théories sur les arts faisaient le charme des conversations de MM. degli Antonj, Melchior Gioja, della Bianca, B. et M., que chaque soir je rencontrais dans la maison Tambroni, c'est que nous n'étions pas de grands artistes ; pour entrevoir des images agréables, nous avions besoin de parler.

Des théories discutées en si bonne compagnie excitaient nos imaginations à nous représenter vivement les divins ouvrages de sculpture ou de musique dont nous discutions le mérite. Voilà, ce me semble, le mécanisme par l'effet duquel les théories sont si agréables aux *dilettanti* et si importunes aux artistes. En France, le philosophe raisonneur leur est de plus un objet d'épouvante ; car il peut faire des *articles* dans ces journaux abhorrés, et pourtant sans cesse présents à la pensée, qui disposent de leur sort. Un article de Geoffroy rendit Talma fou : ce grand comédien alla égratigner le vieillard dans sa loge. « Que reste-t-il à un acteur, si ses contemporains sont injustes envers lui ? » nous disait Talma encore tout bouillant de colère. Cette scène ridicule est à mes yeux une des plus grandes preuves du génie de Talma. Le public demande au grand acteur, dont d'ici à dix ans il fera la réputation, des gestes un peu plus simples que ceux de Talma. J'en avertis les artistes qui l'imitent toujours.

Canova était trop bon et trop heureux pour nous haïr ; je pense seulement que souvent il ne nous écoutait pas. Je me souviens qu'un soir, pour exciter son attention, Melchior Gioja lui dit : « Dans les arts qui s'éloignent des mathématiques, le commencement de toute philosophie, c'est le petit

dialogue que voici : — Il y avait une fois une taupe et un rossignol ; la taupe s'avança au bord de son trou ; et, avisant le rossignol qui chantait, perché sur un acacia en fleurs : « Il faut que vous soyez bien fou, lui dit-elle, pour passer « votre vie dans une position aussi désagréable, posé sur « une branche qu'agite le vent, et les yeux éblouis par cette « effroyable lumière qui me fait mal à la tête. » L'oiseau interrompit son chant. Il eut bien de la peine à se figurer le degré d'absurdité de la taupe ; ensuite il rit de bon cœur, et fit à sa noire amie quelque réponse impertinente. Lequel avait tort? Tous les deux.

« Que de fois n'ai-je pas entendu le dialogue d'un vieux procureur ou banquier enrichi, et d'un jeune poète qui écrit pour le bonheur d'écrire et sans songer à l'argent, dont à la vérité il manque souvent !

« Un homme préfère le *Déluge* de Girodet au *Saint Jérôme* du Corrège. Si cet homme répète une leçon qu'il vient d'apprendre dans quelque poétique, il faut lui sourire agréablement et penser à autre chose. Mais s'il est aimable et nous presse de bonne foi de lui donner une réponse, continuait Melchior Gioja, je lui dirai : « Monsieur, vous êtes le « rossignol et moi la taupe ; je ne saurais vous comprendre. « Je ne puis discourir sur les arts qu'avec des êtres qui sen- « tent à peu près comme moi. Mais si vous voulez parler « du *carré de l'hypothénuse*, je suis votre homme, et d'ici « à un quart d'heure vous penserez comme moi ; si vous « voulez parler des avantages de l'*esprit d'association* ou « du *jury*, et que vous ne soyez ni prêtre ni privilégié, « d'ici à six mois vous penserez comme moi ; que, si vous « avez inventé pour votre usage une science de la logique, « et qu'ensuite vous vous soyez accoutumé à la mettre en « pratique, au lieu de six mois il ne nous faudra que six « jours pour arriver à un *credo* commun. »

Canova se fit répéter trois fois la fable de la *Taupe et du Rossignol*. Il nous dit en riant que dès le lendemain il ferait

faire, par M. Deste, son élève, un bas-relief représentant les deux personnages de ce dialogue.

Le dessin étant une science exacte qu'un être sec apprend comme l'arithmétique, au moyen de quatre années de patience, la fable du *Rossignol* n'est point applicable au principal mérite de MM. David, Girodet, etc. Ces messieurs étaient de grands géomètres.

Il en est de même de la science musicale ; en six mois de temps, grâce aux méthodes expéditives du dix-neuvième siècle, tout amateur peut acquérir ce qu'il faut pour être pédant et parler de *septième diminuée :* ensuite il aura moins de plaisir et sera deux fois plus ennuyeux.

Si l'on a affaire à quelque esprit *lent;* on peut lui raconter qu'il y avait une fois un chien barbet qui disait à un grand lévrier : « Quel plaisir trouvez-vous à vous essouffler à la poursuite d'un lièvre, au lieu de vous amuser comme moi à faire de jolis tours pour être caressé par votre maître ? » Voilà deux animaux de la même espèce.

Rome, 3 octobre. *Histoire de Francesca Polo.* — Paul est arrivé hier ; il nous avait quittés pour une course du côté de Venise. Il y a six mois qu'un matin la police trouva un cadavre dans la rue d'une ville que j'appellerai Ravenne, car en ce lieu on a du cœur et de l'esprit, et il faut de tout cela pour l'histoire que Paul vient de nous dire.

Elle est restée complètement inintelligible pour les habitants du pays. Le mort s'appelait Cercara ; quoique jeune encore, il passait pour vieux à cause du métier qu'il s'était fait ; il prêtait à la petite semaine. Fort mal mis pendant sa vie, on l'a trouvé froid dans la rue, vêtu comme pour aller au bal, et avec des bijoux de prix qu'on ne lui avait point volés. Il avait un jeune frère, Fabio Cercara, soupçonné de carbonarisme, et qui, en homme d'esprit, s'était réfugié à Turin, où il étudiait la chirurgie. Dès que Fabio a su la mort de son frère aîné qui lui laissait près de trois millions, il s'est fait moine.

En dernier lieu, pendant que Paul était à Venise, une

jeune femme s'est fait annoncer chez un moine fort en crédit et qui réellement a un peu du caractère de Fénelon. Cette femme très jeune a beaucoup pleuré et lui a remis des bijoux qui peuvent valoir deux mille sequins.

« C'est tout ce que je possède au monde, a-t-elle dit au moine. Je me crains moi-même. Ne me remettez jamais ce dépôt que pour une fin honnête et que vous approuverez. Je veux me faire religieuse, indiquez-moi un couvent dont la règle ne soit pas trop dure. Daignez répondre de moi et me présenter sous le nom de Francesca Polo, qui n'est pas le mien. — Avez-vous commis quelque crime sur le territoire de l'Autriche ? a dit le moine. Rassuré à cet égard, il a bien voulu prendre la jeune femme sous sa protection.

Voici l'histoire de Francesca, telle qu'elle l'a faite au confesseur du couvent qu'elle a choisi. Elle n'a que vingt-deux ans ; elle a été mariée à dix-sept à une espèce de fat, assez âgé et ennuyeux au suprême degré. Ce fat, quoique fort riche, empruntait de l'argent à Cercara l'aîné, qui bientôt fit la cour à Francesca ; elle le prit en aversion. Un an après, lorsqu'on vit qu'elle n'aimait pas Cercara, cinq ou six jeunes gens de Ravenne essayèrent de lui plaire ; elle eût peut-être aimé l'un d'eux, mais il partit. Sans malheur autre que l'ennui, elle dit que pendant tout l'été de 1827 la vie lui fut à charge. Son mari était plus ennuyeux que jamais, et Cercara venait la voir exactement soir et matin.

Un jour elle crut rencontrer dans la rue ce jeune homme qu'elle avait distingué, mais auquel elle n'avait jamais parlé ; elle se trompait, l'homme qu'elle regardait et qui s'était presque arrêté comme saisi d'un sentiment soudain à sa vue était Fabio Cercara, le jeune frère de son ennuyeux, qui arrivait de Turin. C'était un très bel homme, mais fort brun. Il avait l'air timide, et cependant, à l'église, à la promenade de chaque soir, elle était sûre de rencontrer ses yeux. Un jour il vint chez elle apporter, disait-il, un paquet de la part de son frère. Il fut admis auprès de Francesca. « Ce que je viens de dire à votre femme de chambre est tout

à fait faux, lui dit-il, mon frère ne craint rien tant au monde que de me voir vous parler. Je n'ai pas eu l'adresse de lui cacher la passion que j'ai pour vous. Je suis malheureux, rien ne m'a réussi dans ma vie. Vous allez me dire que vous ne songez pas à moi, en ce cas je repartirai demain pour Turin, si tant est que j'en aie le courage, car à Ravenne du moins je vous vois. »

Francesca, fort troublée, eut cependant assez de courage pour être sincère avec lui. « Vous me feriez beaucoup de peine si vous partiez, car ici je meurs d'ennui et je vous vois passer avec plaisir ; mais je ne vous aime point : je vous vois avec plaisir parce que vous ressemblez à un homme que j'aime peut-être. » Cette réponse désespéra Fabio ; cependant il ne put prendre sur lui de quitter Ravenne, et au bout de deux mois parvint à se faire aimer. Il mit dans ses intérêts un artisan dont la maison avait une petite fenêtre qui donnait sur le jardin du mari de Francesca. Une fois la semaine et ensuite presque tous les jours, Fabio se laissait glisser le long d'une corde nouée attachée à cette petite fenêtre. Il entrait par le jardin dans une salle basse, et, chose incroyable, venait s'établir dans la chambre même où l'ennuyeux dormait avec sa femme. L'homme très fin qui faisait ce récit à Paul suppose que Francesca donnait un peu d'opium à son tyran, mais elle le nie tout à fait.

Au bout de quelque temps Fabio fut obligé de retourner à Turin : la police de Ravenne, inquiète de le voir prolonger sans motifs apparents un séjour qu'il avait annoncé devoir être de trois semaines au plus, commençait à le faire suivre. Comme il était plein d'honneur, il craignit de compromettre Francesca, pour laquelle sa passion semblait augmenter tous les jours.

Occupé de son amour, Fabio n'avait fait aucune dépense pendant son séjour à Ravenne. Sans y songer il plut à son frère, qui peu de jours avant celui du départ lui dit : « On ne sait ni qui meurt ni qui vit, viens chez mon notaire, je vais te faire une donation de tous mes biens, à condition

que tu me donneras ta parole d'honneur de ne jamais les vendre ni les hypothéquer. » L'acte fut passé ; Fabio, qui avait vingt-deux ans comme sa maîtresse, fut très reconnaissant. Mais bientôt le chagrin causé par le départ lui fit oublier sa nouvelle fortune. Il n'y avait pas moyen même d'écrire à Francesca ; les habitants de Ravenne meurent d'ennui et s'observent tellement les uns les autres que rien ne peut être secret. Fabio était jeune, sa douleur extrême, il eut l'imprudence de se confier à son frère, plus âgé que lui de quinze ou vingt ans. Il a dit depuis que cette confidence fut comme un coup de foudre pour le riche Cercara. « Comment, lui répétait sans cesse celui-ci, tu la vois presque toutes les nuits! Comment, ajoutait-il un moment après, cet imbécile de mari ne vous a jamais entendus ! — Nous ne parlons jamais dans cette chambre, » répondait Fabio. Au milieu de sa profonde douleur, son frère se fit répéter cinq ou six fois tous les détails des entrevues ; Fabio le voyait pâlir à chaque mot qui par hasard peignait l'amour que Francesca avait pour lui. Enfin, le jour du départ arrivant, le riche Cercara alla visiter avec son frère la maison de l'artisan, et il s'engagea à jeter par la petite fenêtre, lorsqu'il entendrait un certain signal, les lettres que Fabio lui adresserait de Turin pour Francesca.

Il paraît que pendant le premier mois le riche Cercara remplit honnêtement sa mission. Il venait ennuyer Francesca deux fois par jour, comme à l'ordinaire. Elle s'est rappelé depuis qu'elle le trouvait fort changé et fort pâle, les jours où il devait jeter une lettre de Fabio dans le jardin. Enfin le riche Cercara eut l'idée de contrefaire l'écriture de son frère, qui annonçait à Francesca s'être presque démis le poignet dans une chute de cheval. Quinze jours après, une lettre supposée apprit à Francesca que Fabio allait venir à Ravenne à l'insu de sa famille, uniquement pour la voir.

Parvenue à cette partie du long récit que nous abrégeons, Francesca rougit beaucoup et eut besoin des encouragements

du père confesseur pour être en état de continuer. « Enfin le jour de mon malheur arriva, reprit Francesca, qui était devenue d'une pâleur mortelle, l'infâme Cercara eut l'audace de pénétrer dans ma chambre; je me souviens que j'eus le plus étrange soupçon; je finis par croire que Fabio s'était un peu enivré et craignait de se compromettre en parlant; cependant mon mari dormait profondément, et, à cause de l'extrême chaleur, était allé reposer sur le canapé. L'homme que je prenais pour Fabio, mais que ce jour-là je n'aimais presque plus, à ce qu'il me semblait, me quitta bien plus tôt qu'à l'ordinaire. Dès qu'il fut parti, je me fis des reproches de mon peu d'amour et de la folie de mes idées. Le lendemain le monstre revint; tous mes soupçons furent vérifiés : je fus certaine que l'homme qui avait abusé de moi n'était pas mon amant; mais quel était-il? Je me perdais dans mes idées, j'avais beau passer la main sur sa figure, je ne trouvais rien de remarquable dans ses traits, sinon que j'étais bien sûre que ce n'étaient pas ceux de Fabio. J'eus assez d'empire sur moi pour cacher mon agitation.

« Je recommandai à l'inconnu de venir le vendredi suivant ; ce jour-là mon mari devait aller à la campagne, je me gardai bien de le dire à l'homme qui me trompait. Le vendredi je fais coucher à mes côtés une servante très forte qu'on appelle la Scalva, et qui, à cause d'un grand service que je lui ai rendu, m'est tout à fait dévouée. L'inconnu entre, je fus sur le point de le poignarder sans lui rien dire. Grand Dieu! quel danger je courus! C'était Fabio, qui, par une étrange combinaison, arrivait de Turin pour me voir. Il était si heureux que je n'eus pas le courage de lui avouer notre malheur.

« Le lendemain j'attendais presque Fabio, qui m'avait fait une demi-promesse de revenir. Au lieu de lui, qui vint ce soir-là? Le monstre qui m'avait rendue indigne de mon amant. Je fus encore trompée, je me jetai dans ses bras, croyant que c'était Fabio; mais l'inconnu m'embrassa, et

je m'assurai de mon erreur. Aussitôt, sans mot dire, je lui donnai deux coups de poignard dans la poitrine, et ma servante l'acheva. Il pouvait être deux heures du matin; nous étions dans les grands jours, il n'y avait pas de temps à perdre. Je dis à la Scalva d'aller réveiller Fabio, et le prier de venir; je me perdais, je le sentais bien, mais j'avais besoin de le voir. « Dieu sait, disait la Scalva, si seulement « on voudra m'ouvrir à l'heure qu'il est; tous les voisins « seront réveillés; ceci peut nous conduire à l'échafaud. » Mais je lui dis que je le voulais, elle ne répliqua pas et partit.

« Par un bonheur inouï, elle trouva la porte de la maison de Fabio ouverte, elle savait où était sa chambre; ils revinrent au bout de peu d'instants. J'avais passé ces derniers moments heureux de ma vie, assise sur mon lit, ayant à mes pieds le cadavre du monstre; je ne le voyais pas, mais la chambre sentait le sang. Enfin j'entendis du bruit, je sortis précipitamment pour tout raconter à Fabio; par mon ordre la Scalva ne lui avait rien dit. Quand Fabio fut introduit dans la maison, elle osa allumer la lampe; il me vit toute tachée de sang. A cet instant commença mon malheur : il eut horreur de moi, il écouta mon récit avec froideur et sans me donner un seul baiser, lui qui ordinairement était si fou dans ses caresses.

« Il fallait que son indifférence fût bien marquée, car la Scalva me dit en patois : « Il ne nous aidera pas. — Au « contraire, reprit froidement Fabio, je me charge de tout, « ceci ne vous compromettra nullement; avec l'aide de la « Scalva je vais transporter le corps dans une rue écartée, « et si demain et les jours suivants vous ne changez abso- « lument rien à votre conduite habituelle, je défie le diable « lui-même de deviner ce qui s'est passé. — Mais m'ap- « prouves-tu, mon ami ? lui dis-je avec passion. — Dans « ce moment-ci je suis glacé, répondit-il, et en vérité je ne « sais si je vous aime. — Eh bien! finissons-en, lui dis-je; « emportez ce corps avec la Scalva. » Nous entrâmes alors

dans la chambre; il jeta un cri et tomba par terre contre une chaise, il avait reconnu avant moi son frère. Celui-ci était renversé, les yeux ouverts, je le vois encore, et nageant dans le sang... Fabio l'embrassait.

« Que vous dirai-je? Je ne compris que trop que Fabio ne m'aimait plus ; j'aurais bien mieux fait de me tuer, comme j'en fus tentée, mais j'espérais qu'il reviendrait à m'aimer. La Scalva et lui emportèrent le cadavre dans une grande couverture de laine, et le placèrent au milieu d'une rue déserte, à l'autre bout de la ville, vers la citadelle. Croiriez-que je n'ai plus revu Fabio? poursuivit Francesca en fondant en larmes. Il est allé s'enfermer dans un couvent à Turin, on me l'a écrit par son ordre. J'ai fait tout ce qu'il fallait pour n'être pas découverte, puisqu'une action si juste déplaît à Fabio. J'ai donné la moitié de ce que j'avais à la Scalva; elle est en Espagne, et jamais ne me nuira. Longtemps après, seule, je suis parvenue à me sauver de Ravenne et à m'embarquer. J'ai passé plusieurs mois à Corfou, espérant en vain des lettres de Fabio; enfin, évitant mille périls, j'ai acheté un passe-port d'un Grec, et me voici; vous pouvez me trahir si vous en avez le cœur. J'attends tous les jours une lettre qui m'annoncera que Fabio a fait ses vœux. Il veut apparemment que je suive son exemple, puisque je lui ai annoncé mon dessein, et qu'il ne m'écrit pas qu'il le désapprouve. »

Ce récit m'effraye par sa longueur; hier soir, quand Paul nous l'a fait, il nous a semblé court. Il n'a pas voulu quitter Venise sans voir Francesca; rien n'était plus difficile, mais il n'est pas homme à se laisser arrêter par des obstacles. Il paraît ravi de sa beauté, et surtout de son air doux, innocent, tendre. C'est une figure lombarde, de celles que Léonard de Vinci a reproduites avec tant de charme dans ses *Hérodiades*. Francesca a le nez légèrement aquilin, un ovale parfait, les lèvres minces et délicates, de grands yeux bruns mélancoliques et timides et le plus beau front, sur le milieu duquel se partagent les plus beaux cheveux châtain

foncé. Paul n'a pu lui parler, il sait par le confesseur du couvent que jamais elle n'a eu la moindre idée qu'elle faisait mal en tuant l'inconnu. Elle n'est pas encore revenue de la surprise que lui cause la conduite de Fabio; la découverte que le mort était son frère ne lui semble nullement justifier sa froideur. Quelquefois elle pense qu'à Turin, et avant son retour à Ravenne, il avait cessé de l'aimer.

Rome, 25 mars 1828. *Manière d'aller de Paris à Rome.* — Quelle est la meilleure manière d'aller de Paris à Rome? nous demande-t-on de France. D'abord la poste; mais il faut avoir une calèche construite à Vienne et fort légère. Prenez peu de bagages; en traversant ces petits Etats soupçonneux, chaque caisse ou malle est une source de vexations à la douane ou à la police. Nous avons fait voyager nos caisses par la voie du roulage, qui nous a bien servis. Toutes les dépenses sont doublées en Italie pour un voyageur que l'on voit arriver en poste, et souvent les brigands n'arrêtent que les voitures en poste, et dédaignent les autres.

On peut prendre la malle-poste jusqu'à Béfort et Bâle, si l'on passe par le nord de la Suisse; et jusqu'à Pontarlier ou Ferney, si l'on veut arriver directement au Simplon. On prend la malle-poste jusqu'à Lyon ou Grenoble, si l'on passe par le Mont-Cenis; et enfin jusqu'à Draguignan, si l'on veut éviter les montagnes et entrer en Italie par le beau chemin en corniche, chef-d'œuvre de M. de Chabrol. On arrive de Nice à Pise en passant par Gênes; cette dernière route est de beaucoup la plus longue; on trouve, en côtoyant la plus jolie mer du monde, des aspects délicieux. Rien ne ressemble moins à l'Océan.

La plus expéditive, et, suivant moi, l'une des plus jolies routes, commence par quarante-huit heures de malle-poste; on arrive à Béfort; une petite voiture conduit à Bâle (douze francs). On peut prendre la diligence pour Lucerne; on navigue ensuite sur ce lac singulier et dangereux, théâtre des exploits de Guillaume Tell; on voit le lieu où il repoussa du pied la barque de Gessler. On arrive à Altorff; c'est

sous les tilleuls de la grande rue de ce bourg que Guillaume Tell fit tomber la pomme placée sur la tête de son fils. On entre en Italie par le Saint-Gothard, Bellinzona, Como et Milan.

Comme le Simplon est à mon gré plus beau que le Saint-Gothard, j'ai pris souvent la diligence qui, de Bâle, conduit à Berne; je suis arrivé dans la vallée du Rhône par les gorges de Louech, et à Tourdemagne j'ai retrouvé mes malles, qui avaient fait le tour par Lausanne, Saint-Maurice et Sion.

On rencontre une excellente diligence qui conduit de Lausanne à Domo d'Ossola, au delà du Simplon. Le conducteur est un homme parfait; le seul aspect de la mine tranquille de ce bon Suisse éloigne toute idée de danger. Depuis dix ans, il passe le Simplon trois fois la semaine. Il n'y a de danger par les avalanches qu'à l'époque des dégels, au mois d'avril. La route du Simplon n'est pas bordée de précipices comme celle du Mont-Cenis, ou plutôt le côté du précipice est garni d'arbres qui retiendraient la voiture en cas de chute. Il est beaucoup plus sûr de passer la montagne dans la diligence que dans sa propre calèche. Enfin je crois que depuis l'ouverture de la route du Simplon quatorze voyageurs seulement ont péri, et encore neuf étaient de malheureux soldats italiens revenant de Russie, et qui se hasardèrent avec imprudence.

On trouve au village du Simplon, du côté de l'Italie, une des meilleures auberges d'Europe; elle est tenue par un Lyonnais. Rien n'est plus pittoresque que les aspects de la vallée d'Izèle, qu'il faut suivre pour arriver au pont de la Crevola, où commence la belle Italie.

Une petite voiture qu'on fait payer douze francs conduit de Domo d'Ossola à Baveno, sur le lac Majeur, vis-à-vis les îles Borromées. En vingt minutes une barque transporte le voyageur à l'auberge del Delfino, dans l'Isola Bella; c'est un des plus beaux lieux du monde; là vous pouvez vous reposer des fatigues du Simplon. Le fameux jardin bâti

par le comte Vitaliano Borromeo, 1660, est à cinquante pas de l'auberge del Delfino. Un bateau à vapeur offre un moyen facile de visiter la statue colossale de Saint-Charles, près d'Arona, et les rives délicieuses d'un des plus beaux lacs de l'univers.

En quatre heures le bateau à vapeur conduit des îles Borromées à Sesto Calende; en cinq heures un vélocifère transporte à Milan.

Je trouve plus joli d'arriver à Milan par Varèse ; une barque vous transporte des îles Borromées à Laveno ; on prend la poste jusqu'à Varèse. Ce trajet me semble comparable à celui de Naples à Pompëia, qui est ce que je connais de plus sublime au monde. Un vélocifère conduit en cinq heures de Varèse à Milan. Si l'on se permet une excursion d'un jour, on peut de Varèse aller voir le lac de Como. On suit des collines délicieuses, au delà desquelles, à gauche, on voit les neiges éternelles.

On trouve à Milan des diligences régulières pour Venise et Mantoue. De Mantoue une petite voiture mène à Bologne, où l'on rencontre une excellente malle-poste récemment établie par le ministre des finances du pape. Elle conduit à Rome par la superbe route d'Ancône et de Lorette.

Je trouve plus amusant de venir de Milan à Rome par voiturin.

On est abordé, dans une certaine rue de Milan, près de de la poste aux lettres, par une foule de *vetturini*, qui, pour huit ou dix francs par jour, vous offrent une place dans le fond d'une calèche ouverte, ou d'une voiture faite comme un fiacre, avec la différence que le siège du cocher tient à la caisse. Pour ces huit ou dix francs par jour le *vetturino* paye le dîner, qui a lieu à sept heures du soir en arrivant, et la chambre à l'auberge. On emploie trois jours et demi pour faire les quarante lieues qui séparent Bologne de Milan.

On peut trouver mauvaise compagnie dans la *vettura;* alors on la quitte à la première ville par laquelle on passe, en payant le prix convenu pour le voyage jusqu'à Bologne,

trente ou trente-cinq francs; mais, si l'on est bien tombé ou si l'on a la patience de supporter les façons un peu agrestes des compagnons de voyage, on peut saisir une excellente occasion de connaître le caractère italien. Souvent l'on trouve des voitures fort bien composées. Tel homme riche et dédaigneux a couru toute l'Italie en poste, et ne doit les trois ou quatre idées justes qu'il rapporte de son voyage qu'aux petites courses que la nécessité l'a obligé de faire en *vetturino*. J'ai voyagé une fois avec trois prédicateurs qui allaient prêcher des carêmes en différentes villes d'Italie, et qui, le premier jour, me firent faire la prière le matin, à midi et le soir. Je fus sur le point de les quitter à la première couchée. Le désir de faire le métier de voyageur l'emporta; bientôt la société de ces messieurs me parut fort agréable. Je leur dois les idées les plus justes sur la manière d'être des femmes dans les différentes villes d'Italie. Au bout de deux jours, quand ils eurent pris quelque confiance en moi, ils me racontèrent les anecdotes les plus gaies et les plus certaines. Elles leur avaient été confiées au tribunal de la pénitence. La protection pateline de ces saints personnages m'exempta de toute vexation de la part de la douane, et l'un d'eux, prédicateur vraiment éloquent, est resté mon ami. Quand je vais en Italie, je me détourne de ma route pour aller le voir.

On trouve assez bonne compagnie dans les voiturins de Bologne à Florence; il faut deux jours pour faire ces vingt-deux lieues (vingt francs).

Toutes les auberges de Florence sont bonnes, et les *vetturini* très attachés à l'argent, mais honnêtes. On paye quarante ou quarante-cinq francs, et l'on emploie quatre ou cinq jours pour aller de Florence à Rome; je préfère la route de Pérouse à celle de Sienne. On voit Arezzo, dans laquelle on dirait que rien n'a été changé depuis le siècle du Dante. Les abords du lac de Trasimène sont de la première beauté. En approchant de Rome, les auberges deviennent tellement exécrables que l'on fera bien de se munir de vivres à Castiglione ou à Pérouse. Il faut apporter de Toscane quelques bouteilles de

vin. A la frontière, la barbarie sauvage et méfiante remplace en un instant la politesse la plus exquise.

J'ai vu quelquefois un *vetturino* devenir l'ami de ses voyageurs ; l'un d'eux, Giovanni Costa, de Parme, est un homme remarquable que je reverrais avec un grand plaisir et que je recommande à tous les curieux. A Florence, il faut traiter directement avec MM. Menchioni ou Pollastri, qui ont un grand nombre de voitures sur les routes de Rome et de Bologne. On signe un petit traité qui descend à des détails minutieux en apparence; on spécifie qu'on aura un lit seul et le *posto buono*, c'est-à-dire au fond de la voiture. Les gens soigneux ont des modèles de traités contenant une foule de petites clauses.

Il faut, pendant ce voyage en Italie, être vêtu avec beaucoup de simplicité et ne pas porter de bijoux. Dès qu'on aperçoit un gendarme ou un douanier, on prend une pièce de vingt sous avec laquelle on joue de façon à ce qu'ils la voient. Toute la férocité de l'animal ne tient pas contre cette vue décevante. Le dimanche il faut aller à la messe ; quand ce ne serait pas un devoir ce serait un plaisir. C'est à l'église de' Servi, à Milan, que nous avons entendu le mieux exécuter la musique de Rossini ; à l'élévation, d'excellentes clarinettes allemandes nous donnèrent le duo d'*Armide*. On se fait conduire à l'église à la mode par le garçon d'auberge, auquel on donne dix sous. Je conseille de payer comptant tous les petits services de ce genre. L'argent le mieux dépensé de notre voyage, ce sont trente ou quarante pièces de dix sous distribuées ainsi.

Dans les pays où la police est terrible, on peut jouer le malade, dire qu'on voyage pour sa santé, et s'asseoir en entrant dans le repaire. L'examen qu'on y subit dure quelquefois trois ou quatre heures, et l'on est obligé de répondre aux plus étranges questions.

« Que venez-vous faire en ce pays ? — Je viens pour voir les monuments de l'art et les beautés de la nature. — Il n'y a rien de curieux ici, il faut que vous ayez un autre

motif que vous me cachez. Avez-vous été dans ce pays du temps de Napoléon ? »

Puis tout à coup on regarde vos habits avec une attention singulière. — « Quels sont vos moyens de subsistance ? car il en coûte pour voyager. Etes-vous recommandé à un banquier ici ? quel est son nom ? Vous a-t-il engagé à dîner ? Avec qui ? Qu'a-t-on dit à table ? »

Cette question a pour but de vous mettre en colère et de vous faire oublier la prudence. Nous avons répondu d'un air très froid : « Je suis un peu sourd, et n'entends pas ce qu'on dit quand je ne vois pas la personne qui parle. — Avez-vous des lettres de recommandation ? » Si on répond *oui*, « Montrez-les ; » si l'on dit n'en pas avoir, on peut faire visiter votre malle. En arrivant à Domo d'Ossola, nous avons mis nos lettres de recommandation à la poste, avec notre nom sur l'adresse et celui de la ville où nous en aurons besoin.

Un de nos amis a voyagé seul en poste en se faisant précéder par un courrier ; il a des croix et un titre. Doit-il rendre grâces à ces avantages, ou est-ce par hasard qu'aucun bureau de police n'a demandé à le voir ? Il a voyagé en Lombardie comme en France. D'un autre côté, nous avons vu vexer indignement des Anglais fort riches et de jeunes commis voyageurs suisses, âgés de dix-huit ans.

On se tire de partout en se disant malade, en allant à la messe chaque jour et ne prenant jamais d'humeur ; l'air gai déconcerte les commis de la police ; ce sont des renégats italiens.

ANECDOTES FRANÇAISES [1]

Nivernais, le 20 avril 1837. *Le Testament.* — Voici ce qu'on racontait ce soir dans un beau château. C'est une aventure patibulaire arrivée à un M. Blanc, notaire du pays, honnête homme sans doute, mais qui meurt toujours de peur de se compromettre.

Un soir, il y a huit ou dix mois de cela, il fut appelé auprès d'un riche propriétaire de campagne, qui était tombé malade d'une fluxion de poitrine à la ville, pendant qu'il était en visite chez sa fille, dévote *du premier mérite.* Le malade venait de perdre la parole. La loi permet dans ce cas la manifestation de la dernière volonté par des signes, mais il faut deux notaires. M. Blanc avait donc amené un collègue. Après les avoir fait attendre quelque temps, on introduit ces messieurs dans une petite chambre horriblement échauffée ; c'est, leur dit-on, pour empêcher le malade de tousser. La chambre était de plus fort mal éclairée.

M. Blanc s'approcha du malade et le trouva fort pâle. Il y avait beaucoup d'odeur sur ce lit placé dans une alcôve enfoncée, et presque entièrement dérobé à la vue par des rideaux fort amples. Les notaires s'établirent sur une petite table, à deux pas du lit tout au plus.

Ils demandent au malade s'il veut faire son testament : le malade baisse le menton sur la couverture et fait signe que *oui ;* s'il veut donner son tiers disponible à son fils, le malade reste immobile ; s'il veut donner ce tiers à sa fille,

(1) Tirées des *Mémoires d'un Touriste.*

le malade fait signe que oui à deux reprises. A ce moment un chien de la maison qui entre dans la chambre se met à aboyer avec fureur, et se jette dans les jambes des notaires pour approcher du lit. On chasse le chien avec empressement. On lit le testament au moribond, qui, par plusieurs signes de tête réitérés, indique qu'il approuve tout.

L'acte fini, les notaires se lèvent pour s'en aller ; le mouchoir du notaire Blanc était tombé à terre lors de l'irruption du chien. Il se baisse pour le reprendre, mais, en faisant ce mouvement, il voit fort distinctement sous le lit deux jambes d'homme sans souliers. Il est fort étonné. Il sort pourtant avec son collègue ; mais, arrivé au bas de l'escalier, il lui conte ce qu'il a vu. Grand embarras de ces pauvres gens. La fille du malade, de chez laquelle ils sortent, est une maîtresse femme, fort considérée dans la ville. Il faudrait remonter ; mais comment articuler le pourquoi de cette rentrée ?

— Mais, cher collègue, disait le second notaire à M. Blanc, quel rapport ces jambes de paysan ont-elles avec notre acte en bonne forme?

Les notaires étaient honnêtes gens sans doute, mais ils avaient une peur horrible d'offenser la fille du moribond, nièce du curé et présidente de deux ou trois sociétés de bonnes œuvres.

Après un colloque rempli d'angoisses, ils se résolvent cependant à remonter. On les reçoit avec un étonnement marqué, qui augmente leur embarras. Ils ne savent trop comment expliquer leur retour, et enfin le second notaire demande des nouvelles du malade. On conduit ces messieurs à la porte de la chambre. On leur fait voir les rideaux fermés. Le malade s'est trouvé fatigué après avoir fait son testament. On leur donne beaucoup de détails sur les symptômes du mal depuis le milieu de la nuit qu'il a redoublé, et, ce disant, on les reconduit doucement vers la porte. Les pauvres notaires, ne trouvant rien à dire, descendent une seconde fois.

Mais à peine sont-ils à cent pas de la maison, que M. Blanc dit à son collègue : — Nous sommes tombés là dans une bien fâcheuse affaire; mais si nous ne prenons pas un parti, nous nous ferons des reproches pendant le reste de nos jours, il s'agit ici d'un capital de plus de quatre-vingt mille francs, dont le fils absent est dépouillé.

— Mais nous verrons nos *études* tomber à rien, dit le second notaire; si cette femme se met à nous persécuter, elle nous fera passer pour des fripons.

Toutefois, à mesure que le temps s'écoule, les remords deviennent plus poignants, et enfin les notaires sont tellement tourmentés qu'ils ont le courage de remonter.

Il paraît qu'on épiait leurs démarches par la fenêtre. Cette fois ils sont reçus par la fille du malade elle-même, femme de trente-cinq ans, célèbre par sa vertu et l'une des bonnes langues du pays. Elle entreprend les notaires, leur coupe la parole quand ils cherchent à s'expliquer, se rend maîtresse de la conversation, et à la fin, quand ils veulent parler absolument, se met à fondre en larmes et à pérorer sur les vertus de l'excellent père qu'elle est menacée de perdre. Les notaires obtiennent à grand'peine de revoir la chambre du moribond. M. Blanc se baisse.

— Que cherchez-vous donc? lui dit avec aigreur la femme renommée par sa haute vertu. De ce moment, elle leur adresse la parole avec tant d'emportement que les notaires voient avec horreur toute l'étendue du danger dans lequel ils vont se précipiter. Ils restent interdits; ils prennent peur et enfin se laissent éconduire après une scène de trois quarts d'heure. Mais à peine sont-ils dans la rue que M. Blanc dit à son collègue :

— Nous venons de nous laisser mettre à la porte exactement comme des écoliers.

— Mais, grand Dieu! si cette *guenon* se met à nous persécuter, nous sommes des gens ruinés, dit le second notaire la larme à l'œil.

— Et croyez-vous qu'elle n'a pas bien vu pourquoi nous

remontions chez elle ? Dans deux jours le bon homme sera mort, s'il ne l'est déjà ; elle hors de danger, et alors elle triomphe, et nous aurons à nos trousses toute sa clique qui nous jouera tous les mauvais tours possibles.

— Que d'ennemis nous allons nous faire ! dit en soupirant le second notaire. Madame D. est si bien appuyée ! Nous n'aurons pour nous que les libéraux, et les libéraux ne passent pas d'actes : ils n'ont pas le sou, et ce sont gens avisés.

Cependant le remords presse si vivement ces deux pauvres honnêtes gens qu'ils se rendent ensemble chez le procureur du roi comme pour lui demander conseil. D'abord ce sage magistrat feint de ne pas comprendre, puis il a l'air aussi embarrassé qu'eux, et leur fait répéter leur histoire jusqu'à trois fois. Il prétend enfin que dans une matière aussi grave, et quand il s'agit de soupçons envers une femme aussi honorable et aussi honorée que madame D., il ne lui est loisible d'agir que sur une dénonciation par écrit. Les notaires et le procureur du roi, assis vis-à-vis les uns des autres, gardent le silence pendant au moins cinq minutes ; peut-être les notaires ne demandaient-ils pas mieux que d'être éconduits.

Sur ces entrefaites, arrive en fredonnant le commissaire de police, jeune dandy venu de Paris depuis six mois seulement ; il se fait conter l'histoire presque malgré tout le monde.

— Eh ! messieurs, ceci est la scène du *Légataire*, dit-il en riant.

Les notaires et le procureur du roi restent confondus de cet excès de légèreté.

— Mais monsieur ne sait peut-être pas, dit le second notaire tout tremblant, quelle femme c'est que madame D. ?

Le dandy ne daigne pas répondre au garde-note.

— Si monsieur le procureur du roi juge à propos de m'y autoriser, reprend-il, je vais me présenter chez cette terrible madame D. avec messieurs les notaires ; en ma présence,

M. Blanc parlera des jambes de l'homme qu'il a aperçues sous le lit. Je demanderai *pourquoi ces jambes*, et je me charge du reste.

Ainsi fut fait ; la dame change de couleur en voyant le commissaire de police ; aussitôt celui-ci prend un ton de maître ; il dit qu'il y a certains crimes qui, sans qu'on s'en doute, conduisent les gens aux galères et même à l'exposition. Madame D. s'évanouit. Son mari survient et finit par avouer que son beau-père était mort deux heures avant l'arrivée de Messieurs les notaires, mais en disant et répétant toujours qu'il voulait tout laisser à sa fille, etc., etc. Comme, pendant le long récit de ce bon vouloir et de ses causes, de la mauvaise conduite du fils, grand dissipateur, etc., etc., le gendre commençait à reprendre courage, le commissaire de police lui coupe la parole, et parle de nouveau de galères et d'exposition. Enfin, après une petite scène menée rondement par le dandy, enchanté de jouer un rôle, le gendre, d'une voix éteinte, prie les notaires de lui remettre la minute de l'acte et la déchire lui-même. Le commissaire de police force le gendre d'avouer que c'est son fermier qui, témoin de leur douleur à la mort subite du beau-père, qui sans doute allait faire un testament en leur faveur, a eu la malheureuse idée de se placer sous le lit ; on avait ôté deux planches du fond du lit : et le hardi fermier, assis sur le plancher, et la tête placée presque à la hauteur de celle du testateur, la faisait mouvoir facilement avec les deux mains.

Je suis comme le lecteur, je trouve cette anecdocte patibulaire bien longue *écrite ;* racontée, elle marchait bien. Chacun des auditeurs ajoutait quelque détail plaisant au récit du combat que se livraient, dans le cœur des notaires, la peur de se compromettre et la probité.

J'ai ouï citer dans mon voyage plusieurs faits semblables ; souvent, dans les petites villes, il y a des soupçons, mais, au bout de deux ou trois mois, on parle d'autres choses. Ce qui est important en pareille occurrence, c'est d'éloigner les chiens.

Bourgogne, le 27 avril. *Le Sabotier.* — Il y avait beaucoup de monde ce soir chez Mme Ranville : on parlait d'histoires d'amour; et les dames ont tourmenté M. le président N... pour qu'il racontât l'histoire d'un pauvre ouvrier en sabots, nommé Marandon, célèbre dans le pays. M. N... a eu beau protester qu'elle n'avait rien d'extraordinaire, les personnes qui remplissaient le salon aimaient les récits tragiques en ce moment, et il a été forcé de parler. Et moi, en rentrant dans ma chambre, je me donne la peine d'écrire cette histoire. Elle est rigoureusement vraie dans tous ses détails; mais a-t-elle un autre mérite? Dans ces moments de philosophie rêveuse où l'esprit, non troublé par aucune passion, jouit avec une sorte de plaisir de sa tranquillité, et réfléchit aux bizarreries du cœur humain, il peut prendre pour base de ses calculs des histoires telles que celle-ci.

Telle est leur unique supériorité sur les romans, qui, arrangés par un artiste en émotions, sont bien autrement intéressants, mais en général ne peuvent servir de base à aucun calcul.

Il y avait naguère à Argenton un jeune ménage de la classe ouvrière, mais qui se trouvait dans les conditions les plus favorables pour le bonheur. La femme était jolie et bonne ; le mari avait de l'aisance, un état fort lucratif, et du reste c'était bien le meilleur garçon du monde. Il avait épousé sa cousine. Tous les deux désiraient beaucoup des enfants ; ce vœu ne fut pas exaucé.

Dans les premiers jours de janvier 1837, François Ganthier, le mari, partit de grand matin pour Limoges, où il conduisait une voiture chargée de farine. En traversant Argenton au petit jour, il crut voir un homme qui l'observait, et qui ensuite prit les devants. Ganthier passa le pont sur la Creuse, et, comme il montait une côte assez rapide, située au delà de la rivière, un homme, le même sans doute qu'il avait remarqué, se jeta sur lui qui était tranquillement assis sur sa charrette, et lui porta un coup de couteau. Ganthier saute à terre ; une lutte violente s'engage, il reçoit

cinq ou six coups de couteau, et met l'assasin en fuite. Mais il perdait beaucoup de sang et ne put le poursuivre. On l'accueillit dans une maison voisine, et de là on le transporta chez lui.

L'opinion publique d'Argenton n'hésita pas. On attribua ce crime à Jean Marandon, sabotier, voisin et parent des Ganthier, veuf depuis deux ans, et qui passait pour avoir des liaisons beaucoup trop tendres avec la femme Ganthier. Comment ces liaisons avaient-elles commencé avec une femme fort jolie, mais qui avait longtemps passé pour la sagesse même ? C'est ce que nous avons toujours ignoré.

Marandon était aimé dans le pays, et avait des yeux noirs d'une expression admirable et singulière chez un paysan.

La justice informa. On trouva bien quelques taches de sang sur un vêtement de Marandon ; mais elles étaient très peu significatives. Il fut établi qu'il s'était levé plus tôt qu'à l'ordinaire le jour du crime. Depuis l'événement il n'avait pas paru dans la maison de Ganthier. Mais ce n'était là que des indices insuffisants ; d'autant plus qu'on interrogea le mari, et qu'il déclara avec persévérance qu'il n'avait pas reconnu l'assassin ; que l'assassin, dans tous les cas, n'était pas Marandon ; qu'il était beaucoup moins grand que ce dernier.

On abandonna cette affaire.

Trois semaines après, Ganthier, sortant de chez lui pour la première fois depuis l'événement, se rendit chez le juge de paix, et déclara que, s'il avait prétendu n'avoir pas reconnu l'assassin, il avait trompé la justice ; qu'il avait au contraire positivement reconnu Marandon.

Dans la soirée même, Marandon disparut, après avoir forcé la porte d'une maison inhabitée voisine de la sienne et y avoir pris un fusil.

Le lendemain, sa famille le fit chercher ; on suivit les bords assez escarpés de la Creuse, où l'on croyait qu'il avait pu se jeter. Bientôt l'attention fut attirée par une forte

odeur de poudre qui sortait d'une grotte très profonde, située au-dessus de la Creuse. On y entra, la grotte était sombre. D'abord on trouva un sabot, puis on aperçut un pied froid et nu. On tira le cadavre au dehors. C'était Marandon : il s'était tué d'un coup de fusil au cœur.

Dans le moment où le corps fut retrouvé, la femme Ganthier était absente d'Argenton ; elle était allée voir sa mère, qui, depuis le crime, la repoussait ; elle voulait tenter une réconciliation. A son retour, on lui dit dans la rue la mort de son amant ; elle tomba de cheval. On la releva et on la surveilla attentivement, car elle avait parlé de se tuer. Mais elle échappa à ses gardiens, monta au plus haut de sa maison, et se jeta par une lucarne. Elle tomba d'une hauteur de quarante pieds environ. Elle en fut quitte pour de légères contusions, et survécut pour être amenée devant le jury, sous le poids d'une accusation de complicité. Sur quels faits reposait cette accusation, cela sans doute vous importe peu, messieurs ; madame Ganthier a été acquittée, et nous l'avions prévu.

Voici maintenant les causes de l'événement.

Ganthier avait reconnu Marandon dès le premier moment, et cependant cet homme du peuple, si déloyalement attaqué, eut la force de cacher à sa famille comme à la justice, pendant assez longtemps, le nom du coupable. Il a expliqué ses motifs. Il savait, a-t-il dit, qu'on accusait sa femme de relations adultères avec Marandon ; mais il n'y croyait pas. Nommer son assassin, c'eût été donner une force inouïe à des soupçons déjà trop répandus. Il prit donc le parti de se taire, jusqu'à ce qu'il pût savoir d'une manière précise quelle était la part que sa femme avait prise à cette tentative. Il lui révéla son courageux mensonge ; mais bientôt Ganthier ne put plus conserver de doutes sur son malheur.

Marie Ganthier était observée de près : elle le voyait et ne savait comment apprendre à son amant ce que son mari lui avait confié. Elle essaya de gagner la servante d'un de ses beaux-frères, et la pria de porter une lettre à Marandon.

Cette fille hésita, consulta son maître, et celui-ci l'engagea à accepter la lettre, puis à la lui remettre.

« Mon cher homme, disait Marie Ganthier (c'est une femme du peuple qui écrit), je ne puis rester comme je suis, car je suis la femme la plus malheureuse du monde depuis qu'il m'a dit que c'était toi qui l'avais assassiné. Il m'a dit qu'il voulait te faire prendre... Et depuis ce temps-là je ne peux pas me *reconsoler ;* et si tu veux finir tes jours avec ta femme, il faut que tu me dises la réponse de suite par la Marie. Ne crains rien de la Marie ; elle aura du secret pour nous, et je la récompenserai de quelque chose; et tu me marqueras comme il faudra nous y prendre pour nous ôter la vie. Mon cher bonheur, n'oublie pas ta femme pour ça : car le plus tôt sera le meilleur. »

Cette lettre ne fut pas remise à son adresse. Seulement *la Marie* dit à Marandon, de la part de Mme Ganthier, que le mari savait tout et l'avait reconnu. « Je suis un homme perdu, » s'écria-t-il.

Marie Ganthier, étonnée de ne pas recevoir de réponse, écrivit une seconde lettre qui parvint à Marandon. Celui-ci en avait une toute prête qu'il donna en échange.

« Je te dirai, écrivait-il, que tu dois bien te reconsoler pour la chose qui te chagrine tant ; car j'ai une certitude de sûreté que ça ne peut rien faire à présent. Il faut absolument se conformer à nos peines. Plus tard nous prendrons une marche qui pourra nous être avantageuse... Si parfois on me prenait pour m'interroger, que ça ne t'intimide pas, je suis sûr de mon affaire ; mais surtout toi, si on t'en faisait autant, tu diras toujours la même chose, que tu n'as jamais eu de conférences avec moi... *Si ce n'est pour moi, que ce soit pour mon garçon* (il avait un fils et adorait cet enfant). Et ces deux livres (deux volumes du *Tableau de l'amour conjugal*), s'ils ne sont pas vus, fais-les brûler. Si tu ne peux pas mieux faire d'ici quelque temps, tu iras chez ton père ; si ça venait en question de cette donation, il

faut te prêter à la faire rompre, et sois tranquille... Je finis en t'embrassant, ma chère femme. »

La donation dont parle Marandon gâte un peu cette histoire, je l'avoue; elle avait eu lieu quelques mois auparavant et fournissait à l'accusation un de ses principaux arguments. La femme Ganthier avait sollicité et obtenu de son mari une donation réciproque de l'usufruit de leurs biens.

Ces deux lettres, communiquées au mari, le décidèrent à faire sa déclaration au juge de paix d'Argenton, et vous savez que cette déclaration amena les deux tentatives de suicide, dont une seule fut consommée.

Pendant toute l'instruction, la femme Ganthier a nié, elle a nié jusqu'à l'absurdité; mais elle a montré du moins, dans ce système de défense, une singulière opiniâtreté et une âme que rien ne peut fléchir.

« Les lettres, sauf l'orthographe, dit en finissant M. le président N..., sont transcrites fidèlement; dans les copies que j'en ai vues, l'orthographe avait été rétablie. — La peur de l'enfer, ai-je dit, eût empêché ces suicides. »

— Oui, mais toute sa vie avoir peur, n'est-ce pas du malheur ?

J'ai rapporté cette histoire de préférence à plusieurs autres également authentiques, qu'on a racontées ce soir, parce que les personnages de celle-ci n'ont pas trop d'*énergie*. La bonne compagnie de l'époque actuelle, seul juge légitime de tout ce que nous imprimons, a une âme de soixante-dix ans; elle hait l'énergie sous toutes ses formes.

Lyon, le 24 mai. *René*. — J'ai trouvé mes amis de Lyon dans le chagrin; ils viennent de perdre *René* (de Marseille), l'âme de toutes leurs parties de plaisir. Je l'ai connu; c'était peut-être le plus joli homme de France, le plus naturel, le plus gai : de l'esprit sans doute, mais point apprêté, coulant de source; une sorte d'esprit naïf et charmant, plutôt que brillant, et qui enchantait dès la première vue. On ne pouvait pas ne point l'aimer : aussi était-il aimé, et de deux dames à

la fois, dont huit jours avant le dernier il s'est débarrassé d'une façon officielle en quelque sorte.

Malgré ses quarante-huit ans sonnés, madame Saint Molaret fait encore *la pluie et le beau temps* dans la société d'une des plus grandes villes du Midi.

A mon dernier voyage, elle montrait toujours beaucoup de prétentions, et il faut avouer qu'elle avait une maison charmante : presque tous les jours de la musique, des dîners, des soupers, des parties sur l'eau. On ne peut lui refuser beaucoup d'entrain, et de cette sorte de gaieté qui n'est pas bien noble, mais qui se communique : de plus, madame Saint-Molaret n'a jamais d'humeur, et l'on peut dire qu'elle serait fort aimable si elle ne songeait pas toujours à être aimée.

Mais être aimée! même, sans parler de l'âge, une femme qui a soixante mille livres de rente! cela se voit-il de nos jours? Le pauvre René n'eut pas le courage de résister à cette vie joyeuse et toute de fêtes, lui qui n'avait pour unique fortune qu'une chétive pension de douze cents francs mal payée par son père, et une place de commis dans une maison de commerce.

Il régnait donc sur le cœur de madame Saint-Molaret, lorsque cette vénérable douairière eut l'imprudence de céder aux vœux de son gros mari, et prit chez elle mademoiselle Hortense Sessins. C'est la nièce du bonhomme, belle comme le jour ; elle a des yeux noirs, incroyables d'expression ; noble, mais si pauvre que, malgré ses vingt ans et sa rare beauté, elle ne trouvait point de mari. L'oncle avare pensa qu'à N*** il pourrait la marier sans dot.

Tous les soirs, à onze heures, René quittait le salon de madame Saint-Molaret. Il sortait par la porte cochère de l'hôtel, qui se refermait sur lui à grand bruit : mais cet hôtel avait un jardin et ce jardin un mur ; René montait sur ce mur, descendait dans le jardin, se cachait dans un arbre touffu, et attendait que, sur les minuit, une petite lumière parût à la fenêtre de mademoiselle Hortense. Bientôt on

lui tendait une échelle de corde, et ce n'était qu'au petit jour qu'il repassait le mur du jardin. Ses amis soupçonnaient son bonheur, mais ne trouvaient pas qu'il en eût l'air assez enchanté. Il lui arriva même de dire une fois que mademoiselle Sessins n'était, après tout, qu'une petite comédienne.

Or, une nuit, tandis que René était caché dans son arbre, il voit tout à coup la tête d'un homme paraître au-dessus du mur du jardin; son arbre n'était qu'à six pas du mur. Cette tête tourne de tous les côtés et a l'air d'examiner fort attentivement ce qui se passe.

Cet homme est un rival, pensait René; il le voit s'élever sur ses poignets, se mettre à cheval sur le mur, et enfin se pendre à une corde et sauter dans le jardin. Tandis que, dans la nuit sombre, René cherche à reconnaître si cet homme est de sa connaissance, un second saute du mur dans le jardin, et ensuite un troisième. C'étaient des voleurs qui se mettent à dévaliser un pavillon où madame Saint-Molaret faisait quelquefois de la musique. Il s'y trouvait une pendule, des flambeaux d'argent et quelques meubles.

René se garda bien de troubler les voleurs; le lendemain on lui aurait dit : « Mais que faisiez-vous là ? »

Le vol de la pendule, arrivée de Paris depuis huit jours seulement, piqua si fort madame Saint-Molaret qu'elle promit dix louis à un homme de police de Lyon s'il faisait prendre les voleurs. On les eut bientôt : mais madame Saint-Molaret fut obligée de paraître à la cour d'assises, ce qui ne lui déplut pas. Elle y arriva chargée de tous ses atours; et son mari étant occupé, elle ne manqua pas de se faire donner le bras par le beau René, partie de ses atours.

Un des voleurs ne manquait pas d'esprit. Piqué d'honneur par la gloire de Lacenaire, alors récente, et voyant que, faute de preuves directes, il ne serait pas condamné, il se mit à entreprendre Mme Saint-Molaret en pleine audience, et à la tourner en ridicule. Il fit naître des transports de bonheur et des rires fous parmi les femmes présen-

tes en grand nombre. Après avoir bien des fois excité leur joie aux dépens de la dame, il parla des beaux garçons qui, parmi tous les genres de travaux que la société présente à l'activité de la jeunesse, savent choisir ceux qui sont les moins pénibles, *du moins en apparence*.

— Vous êtes trop éloquent et un peu trop impudent, dit tout à coup René d'un grand sang-froid. Vous irez aux galères, et c'est moi qui vais avoir l'honneur de mettre en cage un oiseau si plaisant. Messieurs, dit-il en se tournant vers les juges, j'ai vu ces gens commettre le vol; monsieur a sauté le premier dans le jardin, etc., etc. René raconte toutes les circonstances; les voleurs sont atterrés et lui adressent des injures.

Mais peu à peu Mme Saint-Molaret, enchantée d'abord, commence à comprendre que ce n'était pas pour elle que René était caché dans un arbre; elle lui adresse des reproches, d'abord à voix basse, mais bientôt tous les voisins sont dans la confidence. Il y a scène publique. René, d'un air fort poli et sans s'émouvoir le moins du monde, reconduit la dame à sa voiture, et onques depuis n'a revu son hôtel ni prononcé son nom.

Ce pauvre garçon commençait à respirer et on le voyait plus gai que jamais; mais quelques jours plus tard, il est mort d'une petite fièvre.

Voici des détails de ménage; mais, je le crains, je vais passer pour un monstre.

Les mauvais sujets, amis de René, m'ont dit que M. R..., négociant de Lyon, *passe* deux cents francs par mois à sa femme pour les dépenses du ménage. Cette somme est payable le 15 du mois : quand la femme, d'ailleurs fort aimée de son mari, a besoin de son argent le 1er, elle lui paye un escompte de un pour cent, et ne reçoit que cent quatre-vingt-dix-huit francs. Ces messieurs ont l'infamie d'ajouter que ce négociant a nombre d'imitateurs, mais je n'ai garde de le croire.

Lyon, le 31 mai. *Un ami.* — J'ai soupé ce soir avec un

dandy que j'ai rencontré ce matin, et qu'à Paris je n'appréciais pas assez. Je l'avais jugé sur l'ensemble de son existence, bien vulgaire il est vrai. Paul Brémont a un père en Hollande, je crois, lequel est énormément riche, et paye ses dettes de temps à autre. Ce père lui donne dix mille francs par an, et une tante, plus riche que son père, et qui adore ce neveu, l'a accoutumé à des cadeaux tournés en habitude, qui s'élèvent bien annuellement à vingt-cinq mille francs. Outre tout cela, Paul fait pour dix mille écus de dettes chaque année.

— Vous verrez *Pétrone*, m'a-t-il dit ce matin, en m'engageant à souper; et nous aurons des femmes agréables, et que nous n'avons pas eu peu de peine à dénicher, je vous jure : les maris mêmes ne sont point trop ennuyeux.

— Et qu'est-ce que Pétrone ?

— Vous verrez ; c'est un ami que j'ai depuis quelques mois.

En effet j'ai vu Pétrone : c'est bien l'homme le plus commode du monde, c'est l'idéal du valet de chambre. Il se fait appeler le chevalier de Saint-Vernange, nom qu'il a pris sans doute dans quelque vaudeville. Saint-Vernange a trente ans ; c'est le plus bel homme qu'on puisse voir ; il a accroché la croix dans la garde nationale, je pense ; du reste, il est brave, comme si cette chose nommée la mort n'existait pas. Mais, ce qui est drôle, on pense qu'il est comme M. de Caylus : *il n'a point d'âme*. C'est ce qui le rend impayable. On verra peu après la preuve de cette grande vérité.

L'idéal de la vie pour Saint-Vernange, c'est d'assister à un souper gai, avec du vin de Champagne, des femmes aimables et des hommes d'esprit qui font des contes.

Quand Saint-Vernange obtint la croix, il s'appelait Picardin. Naturellement, il a douze cents francs de rente, et il vivotait avec un petit emploi de cent louis dans les bureaux d'une des municipalités de Paris, quand il rencontra Brémont dans un duel. Ils se plurent. Brémont voulait souper trois ou quatre fois la semaine, Picardin arrangeait les

soupers. Ce nom parut ridicule à Brémont, et son ami s'appela Saint-Vernange.

Dans une partie de plaisir à la Malmaison, je crois, un roulier insolent cherche à écorcher la calèche neuve de Brémont. Saint-Vernange saute à terre, esquive les coups de fouet du roulier, et le rosse au point de lui faire demander grâce. Saint-Vernange était un admirable professeur de *savate*, et n'en avait jamais parlé. A déjeuner, Saint-Vernange avait soin de dire à Brémont : Le soleil se couche ce soir à six heures vingt et une minutes. Comme Brémont a des jugements, sans une nécessité absolue il ne sort pas avant le coucher du soleil.

Brémont part pour Marseille ; Saint-Vernange quitte emploi, famille, s'il en a, et toute affaire sérieuse, pour suivre Brémont qui l'appelle son *Petrone*, depuis qu'un jour Saint-Vernange s'est embrouillé en voulant citer Pétrone. Jamais ces deux êtres ne se sont dit un mot sérieux. La position de Saint-Vernange s'est faite peu à peu comme les bonnes constitutions, à mesure des besoins. Il fait faire les malles sous ses yeux par les domestiques, paye les comptes, parle aux postillons, et participe à la vie joyeuse du patron. Brémont lui dit : Pétrone, nous partons demain à une heure, après le déjeuner.

On ne dit plus un mot du départ. Le lendemain, à une heure, le déjeuner est interrompu par le fouet des postillons. Saint-Vernange dit : Ce séjour a coûté trois cent quatre-vingt-deux francs. Brémont ne l'écoute pas ; en montant en voiture, Brémont dit : *A Bagnères-de-Luchon*, ou *à Dieppe ;* et l'on part.

Saint-Vernange est original et brillant dans une partie de plaisir ; il cause et a des saillies ; il conte à ravir les anecdotes les plus gaies. Voit-il que Brémont a envie de parler et de briller lui-même, il n'ouvre plus la bouche.

Un jour de pluie, après déjeuner, Brémont dit : *Je m'ennuie.*

— Vous vous trompez, reprend Saint-Vernange avec

vivacité, seulement vous vous amusez sans le savoir. On sort, et Saint-Vernange invente toujours quelque chose. En désespoir de cause, il accroche le tranquille cabriolet d'un campagnard, dont la mine suffisante promet une dispute agréable. Si la discussion tourne au sérieux, Saint-Vernange se bat. L'*unique* de cette association, et que j'ai bien regardé, c'est que jamais Saint-Vernange ne jouit intérieurement de l'embarras du patron, il sent exactement comme son ami.

— Voici qui est incroyable, dit celui-ci; quand je veux savoir ce que je pense, je le demande à Pétrone; et voilà pourquoi il est la moitié de ma vie. Saint-Vernange appelle Brémont *le patron*. Devant le monde comme en particulier, sa manière est absolument la même; Brémont, de son côté, le traite comme un frère cadet.

Saint-Vernange racontait ce soir qu'à ce dernier voyage le *patron* allait rapidement de Rotterdam à Marseille; il ne s'arrêtait que vingt-quatre heures à Paris, et pour cause : plusieurs créanciers avaient des jugements contre lui.

Comme ils passaient sur le boulevard, Saint-Vernange lui dit. — Voici M. Joyard, le plus récalcitrant de nos usuriers; voulez-vous que je m'en empare?

— Non pas, dit Brémont, il nous a vus, et vous allez convenir que je suis aussi habile que vous.

Brémont va au-devant de M. Joyard, lui serre la main avec empressement, et lui dit : Mon père vous a-t-il payé?

Etonnement du Joyard.

— Comment, vous ne savez pas? Mon père s'est réuni à ma tante et paye radicalement toutes mes dettes; grande réconciliation. Mais je réfléchis, c'est quinze mille francs que je vous dois, n'est-ce pas? Je n'ai pas confié à mon père le montant exact de cette dette. Donnez-moi cinq mille francs, et vous vous ferez rembourser vingt mille francs au lieu de quinze.

On entre dans un café; l'usurier compte quatre billets de mille francs, Brémont signe une lettre de change de cinq

mille, et on se sépare bons amis. Saint-Vernange était heureux en nous racontant ce beau trait. — Que sont auprès de cela tous les tours plus ou moins plaisants que j'aurais pu jouer à cet homme? Figurez-vous son entrevue avec M. Brémont père qui est venu passer huit jours à Paris pour voir la divine Elssler, et qui ne songe ni à son monstre de fils ni à payer ses dettes.

Rien ne peut désunir Brémont et Saint-Vernange. Dans le voyage en Espagne, Saint-Vernange a eu les bonnes fortunes les plus extraordinaires. Il faut convenir qu'il est admirablement bien fait; grand, leste, hardi, des cheveux blonds, la figure la plus douce et la plus aimable. Qui le croirait un tel monstre? Il ne connaît pas plus la peur que le sentiment.

— Quand j'ai l'honneur d'embrasser ces belles dames, disait-il à Brémont, je ne puis penser qu'aux beaux diamants qui forment leurs pendants d'oreilles.

— Dans tout ce voyage d'Espagne, ajoute Brémont, nous faisions la cour à une dame; Pétrone plaisait, et dès le troisième jour, régulièrement, j'étais éconduit; mais il s'arrangeait bientôt pour avoir un rendez-vous dans l'obscurité, et ce n'était pas lui qui s'y présentait.

Dites-nous, Pétrone, combien de fois vous vous êtes battu en Espagne ?

— Trois fois, mais de petits duels à l'épée, peu dangereux.

— Et sur les trois fois, répond Brémont, il s'est battu deux pour moi; rien de plus commode.

J'ai compris que c'est Saint-Vernange qui tient la bourse. Brémont ne lui permet de lui parler argent que le premier et le quinze de chaque mois; alors, comme ils disent, *on fait la caisse;* c'est un jour malheureux.

(Hélas! depuis le souper de Lyon les choses ont bien changé. Rien n'a jamais troublé la singulière amitié de Saint-Vernange et de Brémont. Celui-ci a enfin hérité de sa tante de Rotterdam; il s'agissait de soixante-dix ou quatre-vingt mille livres de rente. Il prend un passe-port pour

Paris, donne un admirable souper pour célébrer la bienvenue de l'héritage et prendre congé de ses amis de Hollande. A la fin du souper, il se plaint d'un mal à la tête; deux heures après il n'était plus.

Le pauvre Pétrone désolé a envoyé chercher le juge, a fait mettre le scellé partout et a disparu. On le dit dans un couvent de trappistes; il en sortira bientôt. Le père de Brémont, qui hérite, a trouvé vingt-trois mille francs dans le portefeuille de son fils, et tous ses bijoux à leur place.

Lyon, le 2 juin. *Madame Girer.* — Ah! c'est la maison de la pauvre Mme Girer de Loche, a dit un de ces messieurs. Curiosité de ma part... Questions. Voici la longue réponse : Mme de Loche était une jeune veuve, riche, jolie, aimable. Elle avait perdu à dix-neuf ans un mari épousé par amour. Elle en avait vingt-cinq et résistait depuis six ans à tous les hommages, lorsqu'elle alla passer l'automne au fameux château d'Uriage, près de Grenoble.

Au retour, elle quitta son magnifique logement rue Lafont, pour venir habiter ce petit hôtel, dans un quartier éloigné, et encore elle ne le loua pas tout entier. Elle ne prit que le premier étage. Un mois après, un jeune Grenoblois, qui avait un procès à suivre à Lyon, cherchait un logement bon marché, et s'accommoda du deuxième étage de la maison, dont le premier était occupé par la belle veuve. Il allait souvent à Grenoble : il revint d'un de ces voyages avec deux ou trois domestiques qui appartenaient, disait-il, à sa mère, et qui avaient l'air fort gauche.

C'étaient des maçons, qui, en trois jours qu'ils passèrent à Lyon dans l'appartement du jeune homme, lui firent un escalier commode, masqué par une armoire, et à l'aide duquel il pouvait descendre incognito chez Mme Girer. On remarqua que, par une bizarrerie non expliquée, le jeune Dauphinois loua toute la diligence pour les trois domestiques de sa mère, et les accompagna jusqu'en Dauphiné; il ne revint que le lendemain. Le procès prétendu dura longtemps; ensuite le jeune homme trouva des prétextes pour

rester à Lyon. Il prit le goût de la pêche, et pêchait souvent dans le Rhône sous les fenêtres de la maison qu'il habitait.

Pendant les cinq premières années qu'a duré cette intrigue, jamais elle ne fut soupçonnée. La dame était devenue plus jolie, mais en même temps fort dévote ; puis elle s'était plainte de sa santé, et vivait beaucoup chez elle. Le monsieur allait présenter ses devoirs à cette belle voisine une fois tous les ans, vers Noël. Lui-même passait pour dévot.

Cependant la dernière année, qui était la sixième de ce genre de vie, on commença à soupçonner qu'il pouvait bien y avoir quelque intelligence entre les deux voisins; on prétendit, dans la maison, que la dame écrivait souvent au jeune Dauphinois ; lui, si rangé autrefois, ne rentrait plus le soir qu'à des heures indues. Vers l'automne, il partit pour Grenoble comme à l'ordinaire; mais il ne revint plus, et l'on apprit qu'il s'était marié. Il avait même épousé la fille d'un riche juif, qui avait un nom si ridicule que je n'ose le répéter.

La dame fit venir des ouvriers de Valence qui exécutèrent de grands changements dans son appartement. Elle avait l'air fort malade. Elle se fit conseiller l'air du Midi, et s'embarqua sur le bateau à vapeur, puis s'établit à la Ciotat; mais un mois environ après son arrivée dans cette petite ville, on la trouva asphyxiée dans sa chambre. Elle avait brûlé son passe-port et démarqué son linge.

La justice fit interroger les ouvriers de Valence : ils déclarèrent que la dame les avait employés à détruire un escalier qui montait au second étage de la maison qu'elle habitait, et devant laquelle nous venions de passer.

Vienne, le 10 juin. *Le Coup de fusil.* — On parlait beaucoup hier à Vienne et à Saint-Vallier d'un jeune paysan que la Cour d'assises vient d'acquitter. Berger dans une ferme, il était devenu amoureux d'une fille fort belle, mais qui possédait deux arpents de vignes, et à laquelle il ne pouvait prétendre par cette raison. Elle avait été promise à un autre

jeune homme du même pays, plus riche que lui. Un jour, en gardant ses bestiaux, le berger l'attendit, et lui tira un coup de fusil dans les jambes. La blessure occasionna une violente hémorrhagie, la jeune fille mourut.

On arrêta le jeune homme, qui donnait les signes de la plus vive douleur.

— Vouliez-vous la tuer? lui dit le juge instructeur.

— Eh! non, monsieur.

— Vouliez-vous exercer sur elle une vengeance cruelle, parce qu'elle vous refusait?

— Non, monsieur.

— Quels étaient donc vos motifs?

— Je voulais la nourrir.

Le malheureux avait pensé qu'en estropiant celle qu'il aimait, personne ne voudrait plus se charger d'elle, et qu'elle lui appartiendrait! Il est acquitté; les anciens parlements l'auraient condamné à la roue. La mode actuelle de ne jamais condamner à mort, même pour les assassinats les plus affreux (par exemple, l'empoisonnement réitéré d'un mari par sa femme, 1836), à quelquefois d'heureux résultats, quoique fort absurde.

Avignon, le 15 juin. *Le Malheur d'un sot.* — Voici un personnage ridicule que nous devons à la révolution de 1830. Le lecteur me permettra-t-il de raconter l'accident arrivé ces jours-ci à un superbe capitaine de la garde nationale? Il fait le chien couchant auprès du préfet, et aspire, dit-on, à la députation. M. Balarot va retirer *publiquement* son abonnement au journal libéral du pays, un jour que le journal a blâmé le préfet; il souffle dans ses joues en marchant, et enfin n'oublie rien de ce qu'il faut pour donner l'envie de se moquer de lui.

A l'occasion d'un événement politique qui réjouit tous les Français, le capitaine de grenadiers Balarot s'est avisé d'organiser un dîner en pique-nique; car il veut passer pour plus joyeux qu'un autre, en sa qualité de *vrai patriote*, comme il s'intitule. C'est apparemment à cause de sa joie

qu'il a mangé comme quatre à ce dîner (excellent, ma foi, comme dans tout le Midi, et qui n'a coûté que six francs par tête; des vins parfaits : un dîner inférieur à celui-là eût coûté vingt-cinq francs à Paris). Les airs de *faire les honneurs* du pique-nique, que se donnait M. Balarot, ont fait éclater la gaieté dès le potage, et cette gaieté est toujours allée en croissant.

Nous avions retrouvé la joie française d'avant la révolution. Les choses dont on a ri sont incroyables de simplicité. A minuit l'on s'est séparé; mais voici ce qui est arrivé à une heure.

M. Balarot, qui s'était couché, se sentit l'estomac un peu fatigué; il battit le briquet et voulut faire du thé : il avait la théière, mais il s'aperçut que le flacon contenant le thé était resté dans la chambre de madame Balarot, jeune et belle Provençale qui ne prend point au sérieux toutes les momeries gouvernementales de son mari. M. Balarot s'achemine à pas de loup vers la chambre de sa femme, et sans lumière, pour ne point la réveiller, le voilà qui, sans bruit, cherche le flacon sur la cheminée, puis sur le bureau voisin.

Au milieu de cette recherche discrète, le Balarot est surpris par un ronflement des plus caractérisés; il s'écrie, il croit que sa femme est tombée en apoplexie. Ici, un voile fort épais s'étend sur les infortunes conjugales de ce *vrai patriote*, et en rend le détail plus piquant pour les habitants du pays. Il court à sa chambre pour prendre de la lumière. Comme il revient, une bouche invisible éteint sa bougie, puis on le retourne, on le pousse par les deux épaules dans sa chambre; il entend des rires étouffés, et croit reconnaître la voix d'un de ses amis intimes. A peine l'a-t-on fait entrer dans sa chambre, qu'on l'enferme à double tour.

Le Balarot furieux saute par la fenêtre qui n'est qu'à huit ou dix pieds au-dessus du jardin; il sonne à sa porte, éveille tout le monde et même madame Balarot, qui ne

comprend rien à l'histoire qu'il lui raconte en jurant, et le prie fort résolument de la laisser dormir, surtout quand il s'est oublié à table.

Le lendemain, dès sept heures, le malheureux époux va conter son cas au vieux général R..., son protecteur. A tout ce qu'il peut dire, le général ne répond que par ces huit mots, vingt fois répétés de sa petite voix claire : *Silence, ou l'on va se moquer de toi.* Il paraît qu'il n'a pas suivi ce conseil; car toute la ville se moque de lui avec délices, et l'on parle de donner un second dîner en son honneur.

De la Touraine, le 23 juin. *Madame Saint-Chély.* — Ce n'est qu'aujourd'hui, et par hasard, que j'ai appris la suite d'une aventure qui m'intéresse fort. Un vieil agent d'affaires est venu me compter 220 francs qui m'étaient dus par une jeune veuve, jolie et fort riche, presque mon amie, et à laquelle j'avais l'honneur d'envoyer de Paris des robes et des chapeaux. Madame Saint-Chély était blonde et *faite à peindre*, comme on dit ici. Elle avait des bras devant lesquels Canova se fût extasié. Pour moi, j'admirais surtout une délicatesse d'âme qui devient plus rare tous les jours. Madame Saint-Chély avait la bonté de croire que je devinais ce qui pouvait convenir à une femme de vingt-neuf ou trente ans, blonde, et peut-être un peu trop grande (ce sont ces paroles dans une de ses lettres).

Je la trouvai préoccupée, il y a dix mois, à mon dernier passage. Depuis, après avoir vendu la moitié de ses propriétés, elle est partie brusquement pour l'Espagne; et son homme d'affaires n'a reçu depuis son départ que deux lettres portant la date de Cadix, mais qui arrivent par l'Angleterre.

J'avais vu chez madame Saint-Chély un M. Mass..., grand escogriffe, montant fort bien à cheval, dansant, faisant des armes, grand chasseur, grand hâbleur, et au total le plus grossier des hommes. Je m'étonnais qu'une personne douée d'une âme si noble, d'une délicatesse si réelle et si

rare, pût supporter cet être qui, aux yeux de nous autres hommes, eût fait tache, même à une table d'hôte passablement composée. Quand je vis la jolie veuve pour la dernière fois, sa préoccupation n'était que trop naturelle. Par surprise, et même, on peut le dire, en employant la force, le Mass... venait de conquérir ce qu'autrement il n'eût jamais obtenu. Ce n'est pas tout : avec une effronterie choquante et bien digne de lui, le Mass... a fait confidence des détails les plus intimes de cette étrange aventure à un de ses compagnons de chasse, assez bon diable, qui m'a tout raconté. Il lui disait : Actuellement que je suis aimé d'une femme immensément riche, et *sur l'âge*, mon affaire est *des bonnes*. Ce monstre-là appelait *sur l'âge* une femme qui n'a pas trente ans, et qui d'ailleurs est charmante.

Une fois que le guet-apens de Mass... eut réussi, il paraît que cette pauvre femme essaya de l'aimer; mais elle ne put y parvenir. Elle éloignait le plus possible les rendez-vous. Qu'est-ce que ça me fait à moi, disait Mass... (je demande pardon du jargon), qu'est-ce que ça me fait, à moi, pourvu qu'elle *crache au bassinet* (qu'elle donne de l'argent) ?

Il arriva qu'un insolent fort riche, qui habitait une ville voisine, insulta un de ses compagnons de débauche; mais, la chose faite, il ne trouva plus en lui le courage de se battre. L'insolent a fait offrir à M. Mass... 3.000 francs pour chercher querelle à son adversaire et se battre avec lui, et 6.000 francs de *prime* s'il le tuait. Mass... a demandé de plus un habillement complet du plus beau drap de Louviers, ce qui a été accordé.

Il s'est mis à fréquenter un billard où cet homme venait quelquefois, a joué plusieurs fois avec lui, et enfin, un beau jour, s'est fait chercher querelle. Le combat s'est fort bien passé, et Mass... a tué son homme.

Madame Saint-Chély tomba dans un évanouissement profond, quand le juge de paix, qui autrefois lui avait fait la cour sans succès, vint lui conter cette affaire avec un malin

plaisir, et en insistant surtout sur l'habit complet de drap de Louviers.

Une cousine de madame Saint-Chély, qui habite une petite ville dans les environs de Paris, lui a procuré un passeport pour l'Espagne et l'Amérique, et c'est sous un faux nom, qui n'est pas même celui de cette cousine, que cette femme si douce et si bonne est allée se réfugier dans l'un de ces deux pays. Le vieux Bray, son agent, l'homme le plus sec, avait les larmes aux yeux en comptant les 220 francs et me donnant des détails. Le grand Mass... est dans une ville à dix lieues de celle où vivait madame Saint-Chély, et fait *florès* avec son habit de drap de Louviers.

J'envie l'être heureux qui consolera madame Saint-Chély. Elle n'aurait peut-être jamais eu d'amant sans le guet-apens de M. Mass... ; mais ce qu'il y a de cruel dans cette aventure donnera des forces à l'imagination, qui finira par l'emporter sur la raison. L'amour seul peut la consoler. Madame Saint-Chély avait toute la délicatesse qu'une grande fortune permet d'atteindre, et aucune des petitesses d'amour-propre et de despotisme auxquelles elle conduit trop souvent.

De la Bretagne, le 3 juillet. *Madame de Nintrey.* — La soirée a fini heureusement par une amère critique de la conduite de madame de Nintrey, charmante femme un peu de ma connaissance. Ce n'est rien moins qu'une aventure intéressante que je vais transcrire ; c'est une conversation au sujet d'un fait fort simple, mais qui semble fort mystérieux, et surtout fort scandaleux aux *beaux* de la grande ville où on me l'a conté. Ces messieurs ont passé une grande partie de l'été au château de Rabestins. Comme le village voisin n'a que de misérables huttes que vous croiriez impossibles en France si j'entreprenais de les décrire, madame de Nintrey a fait arranger une maison de jardinier, où l'on peut offrir des cellules à bon nombre de visiteurs, et l'on se dispute les places ; car madame de Nintrey n'a pas quarante ans. Suivant moi, elle est fort avenante, elle est jolie, ses manières

sont fort nobles sans être dédaigneuses ; je trouve ses façons de parler remplies de naturel : et, si un regard le permettait, elle ne manquerait pas d'adorateurs, mais personne n'ose prendre ce langage. Les *beaux* sont rudement tentés, sa fortune est la plus ample de la province ; mais elle veut qu'on n'ait d'yeux que pour sa fille. Léonor de Nintrey est une beauté imposante ; elle a des traits grecs, à peine vingt ans, et de plus elle apporte à son futur époux vingt-cinq mille livres de rente *dans son tablier* et des espérances immenses. Si le lecteur est doué d'une imagination de feu, il peut se faire une faible idée de l'effet produit par la réunion de tant de belles choses. Le fait est que mademoiselle de Nintrey peut changer du tout au tout la vie future de tous les jeunes gens qui l'approchent. Elle a pour tuteur et pour second père un notaire, nommé *Juge*, homme intègre et singulier, parent de feu M. de Nintrey, et auquel tout le monde fait la cour dans le département. Lui, malin vieillard, se compare à Ulysse, et tourne en ridicule les prétendants.

Hier soir il m'a fallu veiller jusqu'à *minuit trois quarts*, heure indue à cent cinquante lieues de Paris. Le maître de la maison, un peu ganache, *narrait*, et à chaque instant on lui interrompait ses phrases. Des indiscrets essayaient d'usurper la parole sous prétexte d'ajouter des circonstances essentielles à ce qu'il nous disait.

Son récit n'est point extraordinaire, il n'a d'autre mérite qu'une plate exactitude ; cela est vrai comme une affiche de village annonçant de la luzerne à vendre. Et cette vérité est une difficulté pour l'écrivain : comme les personnages vivent encore et sont même fort jeunes, je vais avoir recours à une foule de noms supposés, et je déclare hautement que je ne prétends nullement approuver les actions ou les manières de voir de ces noms supposés.

Le lecteur sait déjà que tout le Roussillon s'occupait de la beauté, de la fortune et même de l'esprit de mademoiselle de Nintrey, fille unique d'une femme singulière qui

n'a jamais été ce qu'on appelle une beauté, mais qui n'en a pas moins inspiré trois ou quatre grandes passions auxquelles elle s'est montrée fort insensible. Une grâce charmante, et dont ces gens-ci ne peuvent se rendre compte, a valu ces grands succès à madame de Nintrey. On l'accusait hautement de coquetterie; mais les femmes, qui la détestent toutes, conviennent que, par orgueil, elle n'a jamais pris d'amant. Elle parlait à nos hommes *comme une sœur*, disent-elles, et cela nous faisait tort Madame de Nintrey, à laquelle j'ai eu l'honneur d'être présenté à l'un de mes précédents voyages, n'oppose qu'une simplicité parfaite et véritable à la profonde et immense politique qui compose le savoir-vivre de la province, surtout parmi les gens qui ont dix mille livres de rente et un château, et qui aspirent à doubler tout cela. Or, madame de Nintrey a trois châteaux, dans l'un desquels j'ai reçu l'hospitalité il y a peu de jours. Vu la pauvreté du village, le concierge m'a donné une cellule, et, ce qui m'a surpris, j'ai trouvé encadrés dans la longue galerie qui y conduit les portraits gravés de plus de quatre cents personnes qui se sont fait un nom depuis 1789. C'est précisément ce château qu'elle habitait avant son aventure. Autant que je puis comprendre ce caractère singulier qui donne à parler en ce moment à huit départements, madame de Nintrey ose faire à chaque moment de la vie ce qui lui plaît le plus dans ce moment-là. Ainsi tous les sots l'exècrent, eux qui n'ont pour tout esprit que leur science sociale. Comme elle était fort riche et assez noble en 1815, deux de ces hommes habiles, qu'on appelle jésuites en ce pays, entreprirent de la marier dans l'intérêt d'un certain parti. Tout à coup, on apprit qu'elle venait d'épouser un M. de Nintrey, qui n'avait rien. C'était un pauvre officier licencié de l'armée de la Loire.

Au moment de ce licenciement nigaud, le bataillon que M. de Nintrey commandait comme le plus ancien capitaine se révolte; il veut avoir sa solde arriérée avant de se laisser licencier : M. de Nintrey fait rendre justice à sa troupe.

Mais quelques voix l'avaient accusé d'être d'accord avec les royalistes qui licenciaient l'armée. Cette opération terminée, M. de Nintrey prie les soldats de se former en carré.

— Messieurs, leur dit-il, car je suis votre égal maintenant, nous sommes tous des citoyens français... Messieurs, pleine justice vous a-t-elle été rendue?

— Oui, oui! Vive le capitaine!

Les cris ayant cessé :

— Messieurs, reprend M. de Nintrey, quelques voix se sont élevées pour m'accuser d'une sorte de friponnerie, et je prétends, parbleu, en avoir raison. Le Martroy passe pour le premier maître d'armes du régiment : en avant, Le Martroy! et habit bas.

Tout le monde réclame. Les cris de : Vive le capitaine, éclatent de toutes parts; mais, quoi qu'on pût dire, Le Martroy est obligé de détacher les fleurets qu'il portait sur son sac. On fait sauter les boutons, on se bat assez longtemps. D'abord M. de Nintrey est touché à la main, mais bientôt après il donne un bon coup d'épée à Le Martroy.

— Messieurs, dit-il, j'ai quarante et un louis pour toute fortune au monde, en voici vingt et un que je donne au brave Le Martroy pour se faire panser. Le bataillon fondit en larmes. Nintrey a dit depuis qu'il eut quelque idée de former une guérilla, de venir s'établir dans la forêt de Compiègne, et de suppléer au manque de résolution de ces maréchaux qui avaient fait la guerre en Espagne, et ne savaient pas imiter ce peuple héroïque. Madame de Nintrey, sur le récit de ce trait et presque sans le connaître, épousa le brave officier. Sur quoi grande colère et prédictions fatales. Toute la haute société de la province destinait pour mari à la richissime mademoiselle de R... un jeune adepte qui écrivait déjà d'assez jolis articles dans les journaux de la congrégation. Les salons provinciaux reçurent froidement M. de Nintrey ; il vint habiter Paris, où l'on n'a le temps de persécuter personne : il y mourut lorsque sa fille unique avait quinze ans.

La belle Léonor de Nintrey annonça en grandissant un caràctère ferme ; elle est fière de sa naissance et de sa fortune, elle a jugé le mérite de tous les grands noms à marier, et, jusqu'à l'âge de vingt ans qu'elle a aujourd'hui, n'a trouvé personne digne de sa main.

On prétend que Mme de Nintrey disait à sa fille : « Je te laisserai assurément toute liberté ; mais, si j'étais à ta place, je ferais semblant d'être pauvre, pour tâcher de trouver un mari qui ressemble un peu à ton pauvre père. Un beau de Paris t'épousera pour ta fortune, et à la messe de mariage regardera dans les tribunes. Il dissipera la moitié de cette fortune dans quelque riche spéculation sur les mines ou les chemins de fer, et finira par te négliger pour quelque actrice des Variétés qui l'amusera en disant tout ce qui lui passe par la tête. »

C'est apparemment pour éviter le dénoûment qu'elle redoutait que Mme de Nintrey passait dix mois de l'année dans ses terres. On accuse la belle Léonor d'avoir le caractère décidé d'une femme de vingt-cinq ans.

On revient longuement sur tous ces détails que j'abrège, depuis l'événement que je vais enfin raconter, si je puis. Des provinciaux envieux font un autre reproche grave à Mme de Nintrey. Elle ne se cachait pas pour dire à la barbe de leur avarice qu'elle trouvait de la petitesse d'esprit à ne pas dépenser son revenu. Mais comme elle a les goûts les plus simples, c'était dans le fait la belle Léonor qui, à Paris ou dans les châteaux de sa mère, dépensait cinquante ou soixante mille livres de rente. On accuse Mlle de Nintrey d'avoir un caractère trop décidé ; je croirais, moi, que le ciel l'a douée d'un rare bon sens, car, malgré le nombre infini d'actions qu'il faut faire pour dépenser tous les ans un revenu considérable, la haine ne peut lui reprocher aucune fausse démarche, ni même aucune action ridicule. Les mères qui ont des filles à marier n'ont pu trouver aucun prétexte pour étendre à la belle Léonor la réputation de

mauvaise tête, que Mme de Nintrey a si richement méritée par son scandaleux mariage.

Rien n'étant plus facile que d'être reçu chez Mme de Nintrey, et le grand château gothique et ruiné où le caprice de Léonor l'avait conduite cette année, n'ayant pour voisin qu'un mauvais village sans auberge, elle avait fait arranger la maison du jardinier, où, comme je l'ai dit, on voit les portraits de tous nos révolutionnaires. Il y a trois mois que l'on remarqua parmi les nouveaux arrivants un M. Charles Villeraye, qui, quoique fort jeune, a déjà dissipé sa fortune à Paris. Depuis, il a fait plusieurs voyages dans les Indes, soit pour cacher sa pauvreté, soit pour essayer d'y remédier; c'est ce qu'on ne sait pas au juste, car Villeraye n'adresse jamais la parole à des hommes, il est avec eux d'un silencieux ridicule. Il emploie le peu d'argent qui lui reste à avoir un beau cheval. Mais il est si pauvre qu'il ne peut donner un cheval à son domestique; et, tandis qu'il voyage à cheval, son domestique, lui, court après par la diligence. De façon que, lorsqu'il arriva au château de Rabestins, on le vit les premiers jours panser lui-même son cheval, ce qui parut d'un goût horrible aux *beaux* de la ville de***. Mais, en revanche, les femmes ne parlaient que de Charles Villeraye. C'est un être vif, alerte, léger, il porte dans tous ses mouvements un laisser-aller simple et non étudié qui étonne d'abord; on croirait avoir affaire à un étranger. Suivant moi, c'est un homme de cœur qui désespère de plaire à la société actuelle, et, par ce chemin étrange mais peu réjouissant, arrive à des succès. Il faut que les *beaux* aient entrevu ma conjecture, car ils veillent jusqu'à une heure du matin pour en dire du mal. Ce qui est piquant pour ceux de ces messieurs qui ont adopté le genre terrible, c'est que Charles passe pour être fort adroit à toutes les armes. Les propos ont soin de se taire en sa présence; d'ailleurs il serait difficile d'entamer une conversation avec l'*Indien;* c'est le sobriquet inventé par les *beaux*. Il répond à ce qu'on lui dit avec une politesse froide; mais, quoi qu'on ait pu faire,

on ne l'a point vu adresser la parole à un homme ou lancer un sujet de conversation.

Charles était un peu parent de feu M. de Nintrey, et sa veuve, le sachant de retour depuis quelque temps dans la province où il est né, mais où il ne possède plus rien, l'a invité à venir tuer des perdreaux dans ses chasses, qui sont superbes. Mais les politiques ne doutent pas qu'elle n'ait eu l'idée baroque d'en faire un mari pour sa fille. Une fois ne lui est-il pas échappé de dire devant deux notaires et presque comme se parlant à elle-même : « Quel avantage y a-t-il pour une fille au-dessus de toutes les exigences par la fortune à épouser un homme riche ? Ce qu'elle a de mieux à espérer, n'est-ce pas que son mari ne gâte pas sa position sous ce rapport ? »

Lors de l'arrivée de Charles, la fierté de Léonor a paru fort choquée de ce que, venu au château un soir fort tard, dès le lendemain avant le jour il s'est joint à une partie de chasse au sanglier. Les chasseurs ne rentrèrent qu'à la nuit noire. Charles Villeraye était horriblement fatigué, et, dès qu'il eut assisté à un souper, où il mangea comme un sauvage, sans dire mot, il alla visiter son cheval à l'écurie et ne reparut pas au salon.

Ce qui est encore d'une plus rare impolitesse, c'est qu'il devina, dès le premier jour, que la belle Léonor le regardait un peu comme un futur mari. Madame de Nintrey est bien assez imprudente pour avoir fait une telle confidence à sa fille, disaient ce soir les respectables mères de famille qui essayaient de ravir la parole à mon hôte qui narrait posément et *avec circonstances*, ainsi que le lecteur s'en aperçoit. Comme il reprenait la parole après une longue interruption à laquelle je dois la plupart des détails précédents :

— Elle est bien capable, reprit l'une de ces dames, d'avoir dit à sa fille : « Je préférerais un jeune homme qui a eu six chevaux dans son écurie, et qui s'est déjà ruiné une fois. Peut-être aura-t-il compris l'ennui qu'il y a à panser soi-même son cheval. »

Quoi qu'il en soit, Charles, dans les premiers jours, paraissait avoir pris à la lettre l'invitation de madame de Nintrey, qui lui avait écrit de regarder son château comme une auberge dans le voisinage d'une belle chasse. Mais bientôt sa conduite changea du tout au tout ; on le voyait des journées entières au château.

Que s'est-il passé alors entre lui et la fière Léonor, entre lui et madame de Nintrey ?

Il paraît que Charles a vu tout d'abord que mademoiselle de Nintrey regardait ce mariage comme sûr si elle daignait y consentir, par la grande raison que lui, Charles, n'avait pas trois cents louis de rente, et qu'elle en aurait dix fois plus. Ce qu'il y a de certain, c'est que le dixième jour de sa présence au château il a produit un grand silence au milieu du déjeuner, en disant, comme on parlait mariage, que, quant à lui, pauvre diable ruiné, il prétendait bien ne jamais s'engager dans un lien si redoutable.

On dit que dès ce jour-là il était amoureux fou de madame de Nintrey, et que si, contre son caractère, il lui arriva de parler de lui et de ses projets, c'est qu'il voulait, dans l'esprit de madame de Nintrey, aller au-devant de cet horrible soupçon que, s'il l'aimait, c'était un peu parce qu'il trouvait commode de jouir avec elle d'une belle fortune.

« Madame de Nintrey est la femme la plus simple, la plus unie ; elle ne fait nul honneur à sa fortune, disait ce soir l'une de ces dames, grande et maigre. On peut ajouter que son petit esprit est indigne d'une aussi belle position, et, quant à moi, je l'aurais toujours prise pour une sotte, sans toute l'affectation qu'elle met de temps en temps à soutenir des *paradoxes*. »

A ce beau mot de *paradoxe*, tout le monde a voulu prendre la parole, et j'ai compris que madame de Nintrey avait pu être séduite par le suprême bonheur de ne plus revoir des gens parlant avec tant d'éloquence. Il paraît qu'elle n'avait jamais été amoureuse : « *comme une folle*, comme il convient *à une femme de ce caractère-là*, » disait ce

soir un vieux philosophe bossu. Son premier mariage, si étonnant, n'aurait été pour elle qu'un mariage de raison. Elle avait dix-huit ans, et voyait bien, avec sa fortune, qu'il fallait finir par se marier.

Il paraît que, par les femmes de chambre, on a obtenu quelques détails précieux sur la conclusion de l'aventure. Elles prétendent qu'un soir M. Villeraye, se promenant au jardin avec madame de Nintrey devant les persiennes du rez-de-chaussée, *lui tint à peu près ce langage :* Il faut, madame, que je vous fasse un aveu que ma pauvreté connue rend bien humiliant pour moi. Je ne puis plus espérer de bonheur qu'autant que je parviendrai à vous inspirer un peu de l'attachement passionné que j'ai pour vous. Et comment oser vous parler d'amour sans ajouter le mot mariage ? et quel mot affreux et humiliant pour un homme ruiné ? Je ne pourrais plus répondre de moi si j'étais votre époux ; l'horreur du mépris me ferait faire quelque folie. Si l'argent, au contraire, n'entre pour rien dans notre union, je me regarderais comme ayant enfin trouvé ce bonheur parfait que je commençais à regarder comme une prétention ridicule de ma part.

Par de bons actes fort en règle et des donations acceptées par M Juge, madame de Nintrey a donné à sa fille tous ses biens, à l'exception de deux terres. Elle a vendu l'une au receveur général trois cent mille francs à peu près comptant, elle a signé pour l'autre un bail de dix ans. Elle est partie pour l'Angleterre après avoir remis sa fille à M. Juge ; sans doute aujourd'hui on l'appelle madame Villeraye. Son caractère si égal avait absolument changé dans ces derniers temps, disent les femmes de chambre. M. Juge était dans le salon ce soir, il se moque plus que jamais de tout le monde Quant à moi, je suppose que madame de Nintrey avait lieu de croire que sa fille avait pris de l'amour pour M. Villeraye.

Tarascon, le 28 juillet. *Madame Munch.* — Le plus grand charme de Beaucaire a été la société et l'amitié, si

j'ose le dire, de M. et Mme Sharen. Je l'avoue, j'hésite un peu à raconter l'histoire suivante. Outre qu'elle est un peu leste, cette aventure, qui pour moi a été la plus intéressante du voyage, me semble bien longue, écrite, et d'ailleurs il n'y a pas eu aventure, et le récit manque de mot piquant à la fin. Ce que l'on va lire avec indulgence ne sera donc, si l'on veut, qu'une observation sur une bizarrerie du cœur humain; et, pour peu que votre vertu se gendarme, je dirai que le fait n'est pas vrai.

A Beaucaire, nous avons passé d'aimables journées, Tiberval et moi, avec M. et Mme Sharen. M. Sharen, grand et bel Allemand au nez aquilin, aux beaux cheveux blonds fort soignés, négociant, il est vrai, mais au fond, ce me semble, voyageant pour son plaisir plus que pour ses affaires. La nôtre était de tâcher de plaire un peu à Mme Sharen, dont le moindre charme est une beauté parfaite; mais cette physionomie est si naïve et si spirituelle à la fois qu'on ne songe plus à la beauté. Un homme prudent, en voyant Mme Sharen, n'est occupé que d'une chose, tâcher de ne pas devenir amoureux. On est un peu aidé dans cette sage attention par son air extrêmement noble. Un de nos hommes d'esprit de Beaucaire disait que ses gestes ressemblent au son d'une grande âme. Mme Sharen possède, entre autres charmes ravissants, le sourire le plus *bon enfant* que j'aie jamais rencontré. Dans ce sourire si joli à voir, il y a beaucoup d'esprit, et cependant nulle possibilité de méchanceté. C'est précisément cette absence de toute sécheresse qui me paraît le charme adorable des pays d'Outre-Rhin; cette qualité est d'autant plus singulière, chez Mme Sharen, qu'elle a eu huit cent mille francs ou un million de dot.

Ce qui complique l'histoire, c'est que M. Sharen a un ami intime, M. Munch, petit homme nerveux, à la tournure élégante, à la mise recherchée, et qui, à l'ignorance près de nos usages, a l'esprit le plus scintillant que j'aie encore trouvé chez un Allemand. Lui aussi a une fort jolie femme, brune piquante, orgueilleuse à faire plaisir, et, ce me semble, un

peu folle ; il est négociant comme son ami, fort riche apparemment, et voyage de compagnie avec M. et Mme Sharen. Il y a un an qu'ils ont quitté leur pays, une grande ville de Saxe, car ils parlent un allemand magnifique ; mais ils ne nomment point leur patrie. Dès le lendemain du jour où j'ai été présenté à cette aimable colonie allemande, il y a eu du trouble dans *les ménages*. Peut-être M. Sharen a-t-il été jaloux de Tiberval, jeune Français assèz distingué, fort bien de toutes les façons, et mon ami. Mais voici le singulier : Sharen n'a pas été jaloux de sa femme ; Tiberval faisait évidemment la cour à cette espèce de princesse, d'un orgueil fou, avec de si beaux cheveux noirs, la noble Mme Munch. La jalousie du bon Allemand ne fut que trop visible. Grande incertitude entre nous, fréquents conseils de guerre, redoublement de gaieté apparente, mais non pas de ma part. Moi, aidé par mon baragouin allemand, j'ai été chargé du rôle de bonhomme ; je ris peu, pour ne pas paraître ironique.

Les Allemands deviennent fous à la vue de ce qu'ils appellent l'*ironie française*. Je pousse la prétention anti-ironique jusqu'à être sentimental : *je dis des maximes*, tout cela pour encourager à quelque confidence ; vain espoir. Munch et sa femme sont partis le surlendemain pour une prétendue partie de plaisir à Cette, tandis que, évidemment, pour ces bons Allemands tranquilles, rien ne peut se comparer au tapage de Beaucaire, qui, à leurs yeux, est la gaîté la plus aimable. Munch achète avec ravissement tous les livres en langue provençale qu'il peut déterrer, et nous parle toute une nuit des cours d'amours. Il y avait donc mystère, mais pour nous impossibilité complète de rien deviner. Si j'avais été maître de mon temps, j'aurais sacrifié quinze jours, tant je suis amoureux, au fond de l'âme, de l'apparence de la bonté et de la simplicité du cœur. *Apparence* est une injustice ; rien n'est réellement *bon* comme un Allemand (non diplomate de son métier).

Un Allemand se jette par la fenêtre. « — Que faites-vous ? lui dit-on. — Je me fais vif. » Ce mot peint l'homme

politique de ce pays ; il se croit intéressé à faire des finesses, et veut absolument imiter M. de T***. Jugez des effets de cette idée bizarre.

Je suis parti sans pouvoir deviner nos deux belles Allemandes et leurs maris, mais j'ai fait jurer à Tiberval qu'il m'écrirait le mot de l'énigme si jamais il le devine Pourquoi Sharen est-il jaloux de madame Munch, lui qui aime beaucoup sa femme, qui d'ailleurs est adorable ?

Je ne sais à quel point Tiberval est arrivé : dès que son cœur est égratigné il devient impénétrable ; mais sans doute il était piqué au vif. Voici ce que j'ai appris indirectement. Il s'est fait donner une consultation ; il a gardé la chambre à Beaucaire même, et enfin a pu paraître sans trop de singularité aux eaux de Bagnères, quelques jours après que les belles Allemandes, d'ailleurs amies intimes, y étaient arrivées.

Quatre mois après, Tiberval m'écrit de Dresde une petite lettre de six lignes : étrange brièveté ! L'auteur est vivement touché ; pour satisfaire à la foi jurée, il me donne le mot de l'énigme, et je voudrais bien à mon tour le faire connaître au lecteur sans blesser sa haute vertu.

Je m'abstiendrais certainement de parler d'un fait pareil si les personnages étaient Français, mais MM. Munch et Sharen habitent à plusieurs centaines de lieues de nos frontières ; et, quoique la fortune les ait comblés comme à plaisir de tous les avantages possibles, au fond de l'âme ils craignent un peu d'être pris pour des gens lourds et grossiers. A la fleur de l'âge, jouissant avec noblesse d'une grande fortune, ayant reçu du ciel une âme franche et élevée, ils sont arrivés à Beaucaire, chassés de Naples par la peur du choléra. Tout ceci est facile à dire, voici qui l'est moins. Quand ils quittèrent leur patrie, ils voyageaient de compagnie dans deux voitures ; à peine furent-ils arrivés à cent lieues de leur pays, à Brixen, sur la frontière d'Italie, que Munch, qui a l'esprit le plus original, dit à son ami :

« — Vous faites la cour à ma femme... Non, ne le niez

point. Mon très cher ami, vous allez faire tout au monde pour me tromper. Cela convient-il à des amis d'enfance, se tromper ? D'un autre côté, faudra-t-il renoncer au beau voyage de dix-huit mois que nous devons faire ensemble ? Pour moi, je ne supporterais pas les soirées solitaires, et sans vous je ne voyagerais pas. Mais si vous entreprenez de me souffler ma femme, qui est fort jolie, la vôtre est charmante, et je m'efforcerai peut-être de jouer le même rôle auprès d'elle. Quand nous nous ferions les plus beaux serments du monde, il n'en serait pas autrement; la force des choses veut que chacun de nous cherche à plaire à la femme de son ami intime, et nous retournerons certainement brouillés à mort dans notre ville. Ce sera là un beau fruit de notre voyage, pour nous, qui sommes amis intimes depuis l'école où l'on nous montrait à lire. Nous sommes à trente lieues de Vérone, où nous arriverons demain soir ; nous y passerons vingt-quatre heures pour voir les galeries et les antiquités ; le jour suivant nous quitterons cette belle ville. Eh bien ! à partir de ce jour-là, changeons de femme ; madame Sharen s'appellera partout madame Munch, comme madame Munch s'appellera madame Sharen. Au retour précisément à Vérone, ville par laquelle nous devons repasser, chaque dame reviendra à son maître légitime. Et jamais un mot de ce qui se sera passé !

Cette proposition était faite avec une bonhomie unique, en présence des deux dames : il y eut un silence complet de vingt-quatre heures. Munch seul osait parler, il disait à son ami : « Si tes idées bourgeoises font obstacle à mon projet, séparons-nous à l'instant. Mais si, en vrais et nobles fils de la Germanie, dédaignant tout mensonge qui mettrait de la froideur entre nous, nous osons être sincères, continuons ce noble voyage en Italie. »

C'est le parti que l'on prit à la fin ; et moi, qui ai beaucoup aimé, sinon bien étudié ces belles Allemandes, je gagerais qu'elles se conduiront bien le reste de leur vie. Quant à Tiberval, il n'a rien obtenu, quoique éper-

dument amoureux et fort adroit dans ce genre de combat.

FOURVOIRIE, le 1er septembre. *La Grande Chartreuse.* — De Grenoble j'avais écrit à Saint-Laurent-du-Pont, de l'autre côté de la Grande Chartreuse, d'où l'on m'a envoyé deux mulets au Sapey. Hier matin, à quatre heures, à porte ouvrante, je suis parti de Grenoble avec deux chevaux, l'un pour moi, l'autre pour mon guide. Je n'avais nul besoin de guide, car il est impossible de s'égarer dans un chemin de montagne qui suit toujours le fond d'une vallée, ou grimpe en zigzag le long d'une pente rapide. Mais j'aime de passion à faire jaser un guide; l'hypocrisie qui règne depuis vingt ans n'a pas encore pénétré dans ces basses classes. Tout en cheminant, je parle des sujets dont on s'entretient dans le pays, et j'obtiens ainsi sur toutes choses les jugements du peuple. Ils m'étonnent quelquefois et m'intéressent toujours. Je rencontre presque à chaque phrase des traits d'ignorance risible ; mais ces jugements ne sont jamais influencés par des *motifs bas :* c'est le contraire des décisions que la mode dicte à la bonne compagnie.

Mon guide est patriote exalté, comme on l'est dans toute *la Vallée* (du Grésivaudan) : il me raconte à sa manière la défense de Grenoble le 6 juillet 1815. Dans quelques années, lorsque certains vieillards chagrins n'auront plus voix au chapitre, il y aura le 6 juillet une grande fête nationale à Grenoble et dans toute la vallée. On tirera cent coups de canon la veille, au coucher du soleil; et le jour de la fête, de ce même rempart de Trèscloître, où l'on voit encore des arbres coupés par le canon piémontais, on tirera un coup de canon tous les quarts d'heure. Le fort Barreaux répétera les salves, et prêtera deux pièces de quatre aux canonniers de la garde nationale de la vallée; ces pièces seront mises en batterie au château Bayard et tireront de quart d'heure en quart d'heure. Le gouvernement donnera 5.000 fr. pour cette fête, 500 fr. à chaque village, et rendra par là sa place forte de Grenoble imprenable. Mon guide était tout exalté par cette prédiction. Je suis sorti de cette belle vallée

de l'Isère par le petit chemin de Corenc; il s'élève au milieu des vignes, le long de la montagne qui domine la vallée du côté du nord. Je ne pouvais me détacher de ce beau pays que je voyais pour la dernière fois : souvent je me suis arrêté. Après que l'on a perdu de vue l'Isère et le fond de la vallée, on se trouve comme vis-à-vis du fameux Taillefer et de toute la haute chaîne des Alpes. On aperçoit une foule de nouveaux pics; ils semblent croître à mesure que l'on s'élève.

Je distinguais parfaitement, avec ma petite lorgnette d'opéra, les aiguilles de granit qui couronnent leurs sommets, et dont la pente est trop rapide pour que la neige puisse s'y arrêter; elle s'amoncelle à leur pied.

Après m'être arrêté longtemps, j'ai dit adieu à cette belle vallée de l'Isère.

Dans les pays de savante culture à moi connus, la Basse-Écosse, la Belgique, les riches façons données aux terres, les quarante charrues employées à la fois dans le même champ, suggèrent l'idée d'une grande et belle manufacture, mais pas du tout de la *solitude et du bonheur champêtre*. Ce n'est que par une grossière vanité que les agriculteurs appliquent à leur affaire actuelle ce que Virgile, Rousseau, etc., ont dit de la vie des champs et de sa simplicité. Rien n'est moins simple qu'une grande exploitation agricole; c'est une manufacture dont le capital, au lieu d'être en métiers, par exemple, et en laines, comme à Elbeuf, est en prairies et en terres labourables. De plus, et c'est ce qui gâte tout, il faut sans cesse être en dispute avec des paysans avides, voleurs et pauvres.

La vallée de l'Isère, malgré une extrême fertilité, ne donne jamais l'idée d'une manufacture, mais bien à chaque instant celle du bonheur champêtre, au milieu d'un paysage de la plus sublime beauté.

Une seule vallée me rappellerait un peu celle-ci par sa beauté champêtre, par ses vignes sur les coteaux et ses jolis

prés bien verts, c'est la vallée de Trèves (célébrée par Ausone au quatrième siècle).

Mon guide m'a montré, en passant à Corenc, une maison recrépie à neuf. — *En voilà encore un*, m'a-t-il dit avec humeur. Il s'agit d'un couvent. Les paysans du Dauphiné se figurent que les prêtres, les religieuses, les frères ignorantins, etc., cherchent à détruire cette révolution qui a *changé leurs haillons en bonnes vestes de ratine*. Quand ils aperçoivent de loin un frère ignorantin dans la campagne, et ne voient point de gendarmes à portée, ils imitent le cri du corbeau. Ils se figurent, à tort sans doute, que ces messieurs empêchent les réjouissances en l'honneur du 6 juillet 1815.

Ce couvent de Corenc a une vingtaine de religieuses, les *Filles de la Providence;* ces dames forment des maîtresses qui vont établir des écoles dans les villes et villages, à l'instar des frères ignorantins. Un zèle sombre anime, dit-on, ces religieuses; et comme leur enseignement est vraiment fort bon, elles finiront peut-être par communiquer ce zèle à toutes les mères de famille de 1850. On m'assure que la charte, le gouvernement des deux chambres, et surtout les journaux, sont représentés aux enfants comme des œuvres du démon. Ces sœurs n'ont pas de rivales pour l'éducation des femmes, tandis que les ignorantins trouvent sur leur chemin les écoles d'enseignement mutuel, et beaucoup d'autres ; mais à la vérité on s'arrange pour qu'ils coûtent toujours moins cher.

A mesure que l'on s'élève vers le Sapey, la végétation s'appauvrit, les arbres deviennent petits et rabougris. On rencontre des paysans qui crient à tue-tête et appellent leurs deux vaches par leurs noms, en les piquant avec de longs *aiguillons* de fer ; ces pauvres bêtes maigres conduisent au marché de Grenoble des *trains de bois :* trente ou quarante petits troncs de fayards, percés vers la racine à coups de hache, sont liés ensemble par des *riortes* (liens d'osier). Ces troncs d'arbres, dont la tête est portée par deux roues,

traînent sur les chemins et les abîment. Mais comment avoir le courage de prohiber cette industrie ? C'est la seule ressource qu'aient ces montagnards pour avoir un peu d'argent et payer les impôts ; ces impôts qui, à Paris, bâtissent des palais d'Orsay inutiles. J'ai des idées tristes. Réellement, nos nègres des colonies sont mille fois plus heureux qu'un grand quart des paysans de France.

Comme j'arrivais au Sapey, je me suis arrêté dans le chemin, large de six pieds, pour laisser passer une nombreuse société de Grenoblois qui montaient à la Chartreuse. J'ai compté six dames toutes jeunes; il faut du courage à une femme pour entreprendre cette course. Par bonheur je m'étais trouvé à la *vogue* de Mont-Fleury avec une de ces dames et son mari, et j'avais une lettre de recommandation non encore remise pour un autre de ces messieurs. L'espèce de désert triste que nous traversions, et qui commençait à faire impresssion sur l'imagination de ces jeunes femmes, m'a permis de faire valoir tous ces titres.

Nous n'avons trouvé de grands arbres qu'en approchant de la gorge élevée où est située la grande Chartreuse, et presque à l'instant la vue est devenue magnifique. Un homme d'esprit, mari d'une de ces dames, s'est écrié : « Voilà le bouchon d'une de nos bouteilles de vin de Champagne qui fait entendre un petit sifflement, tout le vin va se répandre. J'ai prétendu que dans cet air vif l'on prendrait un mal de tête horrible si l'on ne mangeait pas un peu, et l'on attaqua un des pâtés froids. C'était un coup de partie: les nerfs agacés se sont remis. Nous avions fait halte sous un grand fayard (hêtre).

Le chemin étroit que nous suivions depuis le Sapey est rempli de pierres à moitié arrondies par le frottement. Ces pierres roulent sur le chemin qui sert de lit à un petit torrent, toutes les fois qu'il pleut; elles faisaient trébucher les petits chevaux de ces dames qui avaient peur, ne disaient mot depuis quelque temps, et n'étaient point du tout en

état de goûter la sublimité du paysage. Notre petite halte leur a rendu toute la joie de la jeunesse.

On était fort gai en remontant à cheval, et nous parlions tous à la fois, lorsque nous avons aperçu la Chartreuse. C'est un bâtiment peu exhaussé, et qui se termine par un de ces toits en ardoises plus élevés à eux seuls que le bâtiment qu'ils couvrent. Un incendie ayant détruit la Chartreuse en 1676, tout ce que nous voyons ici est postérieur à cette année, et par conséquent fort médiocre en architecture. Ah ! si l'abbaye de Saint-Ouen était en ce lieu, ou le monastère d'Assise !

M. N..., le mari de la plus jolie femme, est possesseur d'une barbe superbe et de quelque instruction dont il nous fait part un peu trop libéralement ; son grand mérite est de défigurer les noms convenus des vieux personnages auxquels nous sommes accoutumés : il ne dit pas Clovis, mais Hlod-Wig ; Mérovée, mais Mere-Wig, ce qui a l'avantage d'amener une dissertation à chaque nom. Je lui réponds en parlant de *Virgilious* et de *Késar*.

Ce fut en 1084, nous dit ce savant, que Bruno, né à Cologne d'une famille opulente, et docteur célèbre par son éloquence, se détermina, avec plusieurs de ses amis, à quitter le monde. Il avait alors cinquante-quatre ans. Il se présenta à Hugues, évêque de Grenoble, qui avait été son disciple, et qui lui indiqua, à six lieues au nord de la ville, ce désert de la Chartreuse. Voici la description qu'en donne dom Pierre Dorlande, l'un des premiers historiens de l'ordre (1).

« Il se trouve en Dauphiné, au voisinage de Grenoble, un lieu affreux, froid, montagneux, couvert de neige, environné de précipices et de sapins, appelé par aucuns *Cartuse*, et par d'autres Grande-Chartreuse. C'est un ermitage fort ample et étendu, mais habité seulement par des bêtes, et inconnu des hommes pour l'âpreté de son accès. Il y a des rochers hauts et élevés, des arbres sylvestres et infructueux ;

(1) *Chronique de l'ordre des Chartreux*, édition de Tournay. (Note de Beyle.)

et sa terre est si stérile et inféconde que l'on n'y peut rien planter ou semer. En ce lieu, Bruno désigna sa demeure, et, n'ayant là aucune cellule, il demeurait dans les pertuis des rochers. »

Bruno vécut en ces lieux sans écrire aucune règle : son exemple seul en servait. Quarante-quatre ans après lui, Guignes, un de ses successeurs, écrivit les statuts appelés *Coutumes de dom Guignes.*

Voici la traduction d'un article dont nous étions destinés à éprouver les sévères effets :

« Nous ne permettons jamais aux femmes d'entrer dans notre enceinte ; car nous savons que ni le sage, ni le prophète, ni le juge, ni l'hôte de Dieu, ni ses enfants, ni même le premier modèle sorti de ses mains n'ont pu échapper aux caresses ou aux tromperies des femmes. Qu'on se rappelle Salomon, David, Samson, Loth, et ceux qui avaient pris des femmes qu'ils avaient choisies, et Adam lui-même ; et qu'on sache bien que l'homme ne peut cacher du feu dans son sein sans que les vêtements soient embrasés, ni marcher sur des charbons ardents sans se brûler la plante des pieds. »

La dernière constitution des chartreux a été confirmée par le pape Alexandre IV.

La copie de l'acte de donation des bois et terres de la Grande-Chartreuse, datée de 1084, se trouve dans un manuscrit déposé à la bibliothèque de Grenoble, et fort bien lu par M. Félix Crozet.

D. Jancelin, général des chartreux, obligea, par le lien de l'obéissance monastique, un moine de la Chartreuse défunt à s'abstenir de faire des miracles.

Je supprime beaucoup d'autres prodiges. La Chartreuse est située près du Guiers, dans une vallée fort élevée, au pied d'une montagne bien plus haute encore, qu'on appelle le Grand-Som (Grand-Sommet). Quel dommage de ne pas rencontrer dans cette position solitaire et vraiment sublime quelque beau bâtiment gothique ! Mais ici l'âme n'a pour

être émue qu'elle-même, si elle est d'une nature élevée. Que peut éprouver ici l'âme d'un procureur? Les âmes communes ont la beauté des arbres, l'aspect terrible et sombre de ces rochers, et par moments le souvenir des tableaux de Lesueur et de la piété sincère de saint Bruno.

Saint Bruno, arrivant dans ces montagnes en 1084, fut reçu dans le village de Saint-Pierre, voisin de la Chartreuse, par la famille Bigillion, qui existe encore à Grenoble.

Tels étaient à peu près les discours que tenait notre petite troupe en avançant au petit pas, et nous venions seulement d'apercevoir la Chartreuse, encore à plusieurs centaines de pas, lorsque le frère servant, *Jean-Marie*, est accouru tout effrayé; il a prié ces dames de ne pas avancer davantage. Leurs paroles joyeuses et leurs rires avaient sans doute frappé son oreille depuis longtemps. Nous nous sommes arrêtés; un paysan est survenu, il a conté à ces dames des histoires plaisantes sur l'horreur que les femmes inspirent aux chartreux. Il paraît que ces histoires ne sont pas exagérées, car le père procureur, qui bientôt est arrivé vers nous, a eu l'air tout stupéfait quand il a vu six femmes, et, qui pis est, toutes jeunes et jolies ; il leur a déclaré qu'elles seraient logées à l'*infirmerie*, à deux cents pas du couvent, et qu'il ne fallait pas songer à approcher même de la porte. Anciennement, a-t-il ajouté d'un air significatif, les femmes ne pouvaient pas franchir nos limites, qui étaient à deux lieues d'ici dans tous les sens. Mais la révolution nous a pris nos biens, et de plus elle s'oppose encore à la sanctification de nos âmes.

Le chartreux qui nous parlait ainsi est un fort bel homme de quarante-cinq à cinquante ans ; il porte, comme les autres, une robe de laine blanche ; et comme il faisait un petit vent assez froid, il ramenait à tout moment le capuchon de sa robe sur sa tête rasée.

Oserai-je l'avouer? à ce moment j'ai commencé à trouver notre visite assez ridicule. Comment donc ! même abstrac-

tion faite de la religion, me disais-je, il ne sera pas permis à de pauvres gens ennuyés du monde et des hommes de fuir leur approche? Ils cherchent un refuge dans une solitude, à une élévation étonnante, et parmi des rochers affreux; tout cela ne suffira pas pour arrêter une curiosité indiscrète et cruelle : on viendra voir la mine qu'ils font, on viendra les faire songer aux ridicules qu'ils peuvent se donner, peut-être aux peines cruelles qu'ils cherchent à oublier!

— Mesdames, me suis-je écrié après le départ du père procureur, si vous vouliez m'en croire, vous repartiriez sur-le-champ, vous iriez coucher à Saint-Laurent-du-Pont. Plus vous êtes jeunes et jolies, plus votre présence ici est un manque de délicatesse !

— Hélas ! mon cher monsieur, m'a répondu le mari barbu et savant, je vois en vous la noble délicatesse et la grandeur d'âme de l'admirable don Quichotte, mais en même temps son ignorance complète des choses d'ici-bas. Votre grande âme est un peu trop dans les nues ; vous oubliez le grand mot de notre siècle, l'*argent*. Les B... se sont conduits ici comme partout : les pauvres chartreux ne pouvaient pas aller les importuner à Saint-Cloud, et ils n'ont rien fait de solide pour eux Ces pauvres religieux vivent en grande partie de leur métier d'aubergiste et du bénéfice qu'ils font sur les voyageurs; chacun de nous payera cinq francs par jour. Tout ce que les B... ont fait pour les chartreux a été de leur louer, à bas prix, la maison, les prairies qui l'entourent, et la faculté de couper les arbres nécessaires pour alimenter trois scieries. Ils peuvent aussi couper tout le bois nécessaire pour leur chauffage. Dans cette position misérable, ils ont des vaches et des poules, et vendent du lait et des œufs, quatre mois de l'année, aux gens courageux qui grimpent jusqu'ici.

J'avouerai que cette réponse m'a vivement contrarié Comment M. Lainez, M. de Martignac, M. Rubichon, ou quelque autre homme de sens et ami des B..., ne leur a-t-il pas conseillé de présenter à la Chambre des députés une loi

qui aurait accordé aux chartreux, tant qu'ils ne troubleraient pas l'ordre public, la jouissance de leur maison et de quatre mille arpents de bois ?

Jean-Marie nous a conduits à l'infirmerie : ce sont trois grandes pièces nues, que nous avons bien vite quittées pour aller jouir de l'aspect de ces roches singulières, sous une grande allée d'arbres à deux cents pas de là. Nous mourions de faim ; on est venu nous avertir que le dîner était prêt : il avait le premier des mérites, il était abondant; c'étaient des carpes frites, des pommes de terre, des œufs et autres choses simples. Notre table à manger, en sapin, longue et étroite, était dressée dans une des chambres de l'infirmerie. Autrefois, nous a dit Jean-Marie, nous avions quatre-vingt-douze étangs grands ou petits.

Ce bon frère, qui nous sert à dîner, me fait des politesses singulières que ces dames me font remarquer. Je lui adresse quelques questions; et enfin, après bien des sourires timides, il me dit à voix basse qu'il m'a vu bien des fois à la Chartreuse. A quoi je réponds que je n'y suis jamais venu. Cet homme tombe alors dans un étonnement profond; il pense, je crois, que j'ai honte de lui, et enfin ose me demander mon nom.

— Ah! monsieur, certainement que je vous connais, s'écrie-t-il en parlant haut cette fois Je vous ai vu à la douane de***, près Chaumont. J'étais le garçon du tailleur ; le tailleur a été ruiné lors de l'invasion de 1814 : les Wurtembergeois lui ont pris quatre belles pièces de drap ; il en est mort de chagrin. Je lui ai succédé, mais moi aussi l'on m'a volé : j'avais toujours eu des sentiments religieux; je voyais le malheur de cet état, je suis venu en Savoie pour être chartreux. Un de nos pères m'a dit que j'avais la tête trop dure pour apprendre le latin, mais que je servirais également la religion dans une position plus humble ; que je porterais la robe de chartreux, et que mon salut n'en serait que plus assuré; car c'est l'orgueil qui perd les âmes maintenant.

Rien n'égalait la joie du frère Jean-Marie : dans une vie si monotone, tout fait événement ; il m'a demandé force nouvelles de la Haute-Marne.

Comme le dîner finissait, le père-procureur est venu nous voir, et, en sa présence, une des dames a demandé du café au frère servant Jean-Marie. Le père a répondu avec assez de pédanterie qu'il n'y avait point de café à la Grande-Chartreuse, parce que c'était une superfluité.

— Mais, mon père, a répondu la dame jeune et vive, il me semble que vous prenez du tabac ?

— C'est bien différent, madame, le tabac m'a été ordonné pour des maux de tête affreux, etc.

J'ai été blessé du ton de la dame ; elle a trop raison.

Nous nous sommes hâtés de suivre le frère Jean-Marie, qui nous a conduits à la chapelle de Saint-Bruno, située plus haut dans la montagne, à trois quarts d'heure du couvent. C'est là que saint Bruno fonda la Chartreuse. Plus haut encore, dans les rochers dépouillés de végétation, est une petite grotte où nous autres hommes nous nous sommes guindés, non sans quelques écorchures. C'est en ce lieu que saint Bruno s'était d'abord arrêté. Nous sommes redescendus à la chapelle de Saint-Bruno ; la porte est ornée d'un perron, et Jean-Marie nous a dit qu'on allait placer dans cette chapelle des copies des tableaux de Lesueur. En revenant, nous avons trouvé à mi-chemin la chapelle de la Vierge. Les aspects sauvages, sombres, terribles, nous occupaient bien plus que ces petits monuments des hommes, d'ailleurs d'un siècle pauvre.

Nous n'avons guère eu le temps d'examiner cette dernière chapelle ; un vent impétueux roulait de gros nuages noirs à une portée de pistolet de nous, et nous craignions la pluie.

Comme nous rentrions dans l'infirmerie, un coup de tonnerre épouvantable a fait retentir ces rochers nus et ces forêts de grands sapins. Jamais je n'entendis un tel bruit. Qu'on juge de l'effet sur les dames. Le vent a redoublé de fureur, et il lançait la pluie contre les fenêtres de l'infirme-

rie de façon à les enfoncer. Qu'allons-nous devenir si les vitres se cassent, disaient les dames ? Ce spectacle était sublime pour moi. On entendait les gémissements de quelques sapins de quatre-vingts pieds de haut que l'orage essayait de briser. Le paysage était éclairé par une lueur grise tout à fait extraordinaire : nos dames commençaient à avoir une peur réelle. La nuit qui approchait redoublait la tristesse du paysage. Les coups de tonnerre étaient de plus en plus magnifiques. Je m'en allais, je voulais être seul ; les dames m'ont rappelé.

Bientôt Jean-Marie est arrivé, et nous a dit *qu'il fallait rentrer*, qu'on allait fermer le couvent. Nous ne comprenions pas trop ce qu'il voulait dire ; et, de son côté, Jean-Marie ne s'expliquait pas, croyant que nous étions instruits des usages du couvent.

La terreur de ces dames a été au comble lorsque le frère a déclaré que tous les hommes, même les maris, devaient aller coucher au monastère, et que ces dames devaient rester absolument seules dans l'infirmerie. Or, ce bâtiment est bien à deux cents pas de l'autre.

— Mais, disait une de ces dames, que deviendrions-nous si des voleurs venaient nous attaquer ? Sur quoi frère Jean-Marie a déclaré que, quelques cris qu'on entendît, et quand même il y aurait des coups de fusil, rien au monde ne pourrait faire ouvrir la porte du couvent pendant la nuit. Ce serait un cas à écrire à Rome, ajoutait-il.

A ce mot de *coups de fusil*, la peur de cette pauvre femme est devenue tellement forte que son mari m'a pris à part pour me charger de séduire Jean-Marie. Je me suis mis à l'œuvre ; ce brave religieux m'a refusé d'une manière simple, et qui m'a semblé de bonne foi. Je lui ai offert jusqu'à dix napoléons, qu'il pourrait employer en aumônes s'il n'avait pas de besoins personnels. Je n'ai rien obtenu. J'ai rejoint les dames : on a proposé d'aller coucher au Sapey ; mais frère Jean-Marie, consulté, nous a répondu qu'il y aurait danger, même pour les hommes.

— Tous les chemins que vous avez parcourus ce matin sont maintenant de petits ravins, où il y a un demi-pied d'eau; et comme cette eau entraîne des pierres rondes, vos mulets, qui sont malins, ne voudront pas avancer, ou s'obstineront à marcher sur les bords du chemin, qui sont fort glissants par cette pluie. Si le père-procureur m'ordonnait par un si mauvais temps d'aller au Sapey, j'irais à pied et marchant toujours au milieu du chemin. Deux de ces messieurs ont déclaré qu'ils passeraient la nuit dans les bois, ce qui a été positivement refusé. Ils insistaient.

— Vous m'obligez de vous dire, messieurs, a repris Jean-Marie, que j'irais dans ce cas prendre vingt domestiques au couvent, que nous viendrions fermer l'infirmerie, après avoir, suivant les règlements, mis ces dames hors de chez nous. Pourquoi aussi amener des dames en ce lieu?

Enfin, comme frère Jean-Marie nous pressait honnêtement, nous avons été obligés d'abandonner nos pauvres compagnes de voyage. Nous leur avons laissé un pistolet. Nous étions fort tristes. En faisant les deux cents pas qui nous séparaient du couvent, nous avons été mouillés à fond, et il y a eu des coups de tonnerre vraiment assourdissants. Nous pensions à ce qu'on éprouvait à l'infirmerie. Arrivés, on nous a montré à chacun une petite cellule fort étroite et de petits lits en bois de sapin. Malgré le bruit de la tempête qui continuait, la fatigue nous a bientôt assoupis; et nous dormions du meilleur cœur, lorsque nous avons été réveillés en sursaut par un bruit de cloches épouvantable, et par des coups de tonnerre qui faisaient trembler la maison. J'ai eu rarement un réveil aussi singulier; il y avait quelque chose du jugement dernier.

Un moine est venu nous inviter à aller à la prière : mes compagnons, de fort mauvaise humeur à cause du traitement infligé aux dames, n'ont pas voulu se lever; moi je l'ai suivi. Il faisait un froid perçant le long de ces étroits corridors, quoiqu'à la mi-août.

Rien de singulier et de lugubre comme l'aspect de l'é-

glise; on m'a placé au bas, près de la grande porte. Les chartreux sont dans des stalles, et ont devant eux une séparation en planches, de quatre pieds de hauteur, de façon que, lorsqu'ils se mettaient à genoux, je ne voyais plus rien. Au milieu du plus profond silence et pendant la méditation, les coups de tonnerre ont recommencé de plus belle. Que j'aurais voulu dans ce moment ne rien savoir de l'électricité ni de Franklin !

Cet instant a été le point culminant de la terreur; lorsque je suis venu me recoucher, vers les trois heures du matin, il y avait des étoiles au ciel; le temps était superbe, mais il faisait un froid perçant.

J'ai eu toutes les peines du monde à me réveiller à huit heures. Mes compagnons étaient depuis longtemps auprès de ces dames; j'ai appris que leur nuit a été des plus singulières.

Vers les deux heures, et pendant que la tempête durait encore, ces dames ont cru que des voleurs cherchaient à ouvrir leur porte. Probablement l'une d'elles, couchée près de la porte fort mince et en bois de sapin, lui donnait des coups de coude pendant un sommeil agité. La plus courageuse des jeunes prisonnières, madame T..., qui a de si beaux yeux, a demandé en tremblant : Qui est là ? Pas de réponse. Il y a eu là un quart d'heure de terreur, comme jadis au château de Montoni, dans l'Apennin (Anne Radcliffe).

Pourra-t-on croire que par ce temps épouvantable il y avait dans les bois une société de jeunes gens ? Dès que le tonnerre a cessé, ils sont venus chanter sous les fenêtres de ces dames, qui, à cette occasion, ont encore éprouvé une fort grande peur, ou du moins nous l'ont dit. Avant que ces messieurs se missent à chanter, leurs pas s'entendaient de fort loin sous les sapins, au milieu de ce *vaste silence*.

Vers les sept heures, frère Jean-Marie est venu ouvrir la porte qui était fermée à double tour, et s'est bien vite éloigné. Une de ces dames s'est levée et a mis beaucoup de

bois au feu, qu'elles avaient eu soin d'entretenir pendant la nuit. Ces dames commençaient à se réveiller et à faire la conversation entre elles, lorsqu'elles ont entendu parler dans leur antichambre; presque au même instant on a ouvert leur porte avec grand bruit, elles se sont cachées sous leurs couvertures; elles ont entendu, à leur extrême surprise, des voix d'hommes et de femmes qui se félicitaient de trouver un aussi bon feu. Ces étrangers n'ont fait nulle attention aux chapeaux de femme suspendus à tous les clous qui retenaient des rameaux de buis bénit. Les nouveaux arrivants ne songeaient qu'à se bien chauffer, lorsque frère Jean-Marie est venu les gourmander et leur apprendre que tous ces lits qu'ils voyaient là étaient habités.

Ces dames ont enfin pu se lever, et comme j'arrivais, on servait un excellent déjeuner de pommes de terre, carpes frites, œufs, etc. J'oubliais de dire que la table était mise dans une pièce voisine de l'immense chambre à coucher, et que frère Jean-Marie avait eu l'idée admirable d'y allumer du feu, ce qui lui a valu force compliments. En ouvrant leurs serviettes, ces dames ont trouvé des pièces de vers : en vérité, ces vers n'étaient point trop mauvais; peut-être les auteurs les ont-ils pillés dans quelque ancien Almanach des Muses. Ces dames ont attribué cette attention à ces mêmes jeunes gens qui étaient venus chanter à quatre heures du matin sous leurs fenêtres. Jean-Marie croit que pendant l'orage ces jeunes gens s'étaient réfugiés dans la grotte même de saint Bruno, à une lieue du couvent: nos chiens, nous dit-il, ont aboyé de ce côté-là.

Nos dames étaient fort heureuses, elles venaient d'avoir deux grandes émotions : la terreur d'abord, puis le vif bonheur de la tranquillité et d'un bon déjeuner fort gai. De leur vie elles n'oublieront la nuit qu'elles ont passée à la Grande Chartreuse. Bien plus, un des maris, qui est amoureux de sa femme ou de son amie intime, avait eu la bonne idée d'expédier un homme de grand matin à Fourvoirie, et cet homme nous arrive à onze heures avec du café. Par poli-

tesse pour le père procureur, nous ne voulons pas préparer ce café dans la maison, nous allons allumer un feu de bivac sous de grands arbres, assez loin du couvent. Frère Jean-Marie nous apporte d'excellent lait et nous sert avec tout le soin possible. Ce succès, qui m'est attribué, fait de moi un personnage.

Comme nous nous promenions au hasard, une de ces dames s'est approchée, sans songer à mal, de la porte du couvent ; quelqu'un en est sorti rapidement, et l'a priée de s'éloigner, fort sèchement. Nous sommes retournés à la chapelle de saint Bruno. Nous regardions le *Grand-Som :* il faut trois heures pour y monter ; il y a une croix de bois sur le sommet, nous la distinguions fort bien ; on est obligé de la renouveler sans cesse, tant elle est frappée souvent par la foudre. Que ne diraient pas les prédicateurs, si la foudre tombait aussi régulièrement sur un arbre de la liberté? La réprobation divine ne serait-elle pas évidente? On voit le *Grand-Som* de Goncelin, et, si vous vous en souvenez encore, de Cras, et l'on dit que du *Grand-Som* on voit Lyon.

Comme je suis plein de mauvaises idées et fort immoral, j'ai pensé que ces dames pourraient bien rencontrer par hasard les jeunes gens qui, par un temps aussi épouvantable, avaient voulu les suivre à la Grande Chartreuse. J'ai donc déclaré que je comptais entendre la messe des Chartreux, et que rien n'était plus curieux, etc. Ici admirable description des cérémonies dont j'avais été témoin pendant la nuit. J'ai entraîné avec moi deux des maris ; avais-je celui dont l'absence était désirée?

En rentrant dans le couvent, nous avons rencontré un monsieur qui n'est pas habillé en chartreux ; c'est un homme aisé de Lyon qui est venu se mettre en pension à la Chartreuse, et qui fait les mêmes prières et exercices que les moines.

Quel dommage que l'intérieur du couvent ne soit pas rempli d'ogives et de ces petites colonnes torses grosses

comme le bras, que j'ai vues entourer des centaines de cloîtres ! Ces choses produiraient un effet admirable. Il n'y a d'architecture vraiment *romantique* ici, c'est-à-dire non gauchement copiée d'ailleurs, et soigneusement adaptée au lieu et à l'effet que l'on veut produire, que la grande galerie, ou corridor, qui est couverte avec des voûtes d'arêtes. Le père procureur m'a montré une belle bibliothèque ; j'ai vu, à la poussière qui était sur les étagères devant les livres, que jamais on n'y touche. J'ai eu la simplicité de dire :

— Vous devriez, mon père, placer ici des livres de botanique ou d'agriculture ; vous pourriez cultiver toutes les plantes utiles qui viennent en Suède : cela vous distrairait, cela vous intéresserait.

— Mais, monsieur, a-t-il répondu, nous ne voulons être ni intéressés ni distraits.

A la messe, au moment de l'élévation, tous les chartreux tombent sur leurs mains comme emportés par un boulet de canon, et, à cause de cette séparation en planches de quatre pieds de haut dont j'ai parlé, à nos yeux tous disparaissent à la fois. De notre place, au bas de la nef, nous ne voyions plus que le père officiant et le frère qui sert la messe. Sous la Restauration, Mme la duchesse de Berry vint à la Chartreuse ; en sa qualité de princesse, elle put entrer au couvent ; on plaça son prie-Dieu et son fauteuil près de la porte : ses dames remarquèrent qu'aucun chartreux ne tourna la tête pour la voir.

Nous passons dans une grande salle assez basse où l'on a réuni les portraits de tous les généraux de l'ordre. Le talent manque souvent aux peintres, mais il y a quelques physionomies curieuses ; on reconnaît les mêmes qualités et habitudes de l'âme chez des hommes de races et de tempéraments fort différents. Une de nos dames, qui a l'intelligence de l'âme, eût goûté cette galerie de vieillards ; il y a ici de la simplicité *simple*. Pour arriver à cette idée par les contraires, voir la simplicité des saintes gravées à Paris, ou les Allemands, à qui Dieu fasse paix ! imitant Raphaël.

On nous a présenté une carte de cinq francs par tête et par jour; et comme, par bonheur, nous avions appris que les chartreux vendent un élixir, ces messieurs en ont acheté. Il est fort cher, et *ne laisse pas* de produire quelque effet.

Enfin, après avoir erré longtemps dans ces magnifiques bois de sapins, nous nous sommes décidés à regret à monter sur nos mulets, qui, depuis deux heures, broutaient en nous attendant auprès de l'allée de grands fayards. Nous avons pris la route de Fourvoirie et de Saint-Laurent-du-Pont. Bientôt nous avons trouvé une petite rivière nommée le Guiers, ses bords sont couverts des arbres les plus majestueux; ce sont des chênes, des frênes, des fayards, des ormes de quatre-vingts pieds de hauteur; et les rochers qui dessinent les bords de la vallée dans le ciel ont des formes admirables, tandis que sur les bords du torrent les arbres croissent serrés comme ceux des Tuileries. Les muletiers nous font remarquer deux arbres dont l'un a traversé son voisin dans une chute, et tous deux vivent fort bien. A un certain endroit, on nous a fait arrêter et regarder en arrière. Vers la Grande Chartreuse, il y a là une pyramide fort élevée qui semble fermer la route absolument et au sommet de cette pyramide s'élève un fort beau pin. Il n'y a peut-être pas une autre vallée au monde aussi belle que celle-ci.

Près de *Fourvoirie*, un rocher s'avance dans le chemin, et il n'y a guère qu'un espace de trois pieds entre ce rocher et le précipice au fond duquel coule le Guiers. La dame qui, hier soir, avait eu une si belle peur des voleurs, a couru ici un assez grand danger. Pour éviter le précipice, elle a dirigé son mulet contre le rocher; elle avait devant elle son ombrelle attachée sur la selle; l'ombrelle a porté contre le rocher, et heureusement s'est brisée. Si elle eût résisté, le mulet sans doute ne fût pas tombé, il a trop d'esprit pour ça, il eût plié la jambe qui était du côté du précipice, et par ce mouvement, sans aucun doute, la dame eût été lancée

dans le Guiers. Nous lui avons prouvé qu'il n'y avait pas eu le moindre péril.

C'est ce passage étroit qui formait autrefois l'entrée du *désert*, et les femmes ne pouvaient pas aller plus loin.

J'oubliais de dire que ce matin nous avons été témoins de la promenade que les chartreux appellent le *spaciment*, et qui leur est accordée tous les dix jours. Ils se dirigent d'abord vers la chapelle de Saint-Bruno, et ensuite plus avant dans la montagne; chacun d'eux porte un grand bâton blanc. Le frère Jean-Marie est accouru pour faire éloigner les dames. Quant à nous, nous sommes restés. Je n'ai jamais vu de gens plus joyeux et babillant avec plus de plaisir : tous les jeunes sautaient et gambadaient; Jean-Marie nous a montré quinze ou vingt chartreux qui ont plus de quatre-vingts ans.

On sait que chaque chartreux vit seul dans une petite maison isolée : chacun a un jardin qu'il peut cultiver; mais ces messieurs ne les cultivent pas à la Grande Chartreuse. Ils mangent seuls, excepté les jours de *spaciment* et de fêtes, et il ne leur est permis de parler que ces jours-là. Les chartreux sont vêtus d'une longue tunique de laine blanche, ils portent par-dessus une dalmatique à laquelle tient un capuchon. Leurs antiques constitutions présentent un vestige bien curieux de l'esprit de liberté et de raison qui domina dans la primitive Eglise jusqu'à l'époque où les évêques de Rome réussirent à s'emparer du pouvoir absolu. Chaque année, tous les chefs de couvent, et le général lui-même, donnaient leur démission; mais souvent ils étaient réélus. Ils le furent toujours quand le pouvoir absolu fut à la mode.

Avant 1789, les Chartreux étaient seigneurs féodaux de Saint-Laurent-du-Pont et de plusieurs autres villages. Ils avaient d'immenses propriétés qu'ils cultivaient et gouvernaient avec beaucoup de sagesse. Leur maxime était d'enrichir ceux des fermiers de leurs terres qui se conduisaient bien, mais de ne jamais laisser passer la moindre offense

sans une petite punition. Ils distribuaient des vêtements aux paysans pauvres, et quelquefois du pain, jamais d'argent.

Il résultait de ce système de conduite, qui ne souffrit jamais d'exception, que les chartreux étaient rois absolus dans ces montagnes, et il me semble qu'ils y étaient assez aimés, et avec raison. Ils distribuaient au peuple le plus grand des bienfaits : *un gouvernement juste et impassible*. Un paysan n'osait pas faire un procès déraisonnable à son voisin, de peur de déplaire au père procureur.

La règle obligeant les chartreux à se nourrir de poisson, ls avaient établi dans la plaine de Saint-Laurent-du-Pont des étangs d'une immense étendue, qui ont été desséchés et vendus à l'époque de la Révolution. Ils produisent maintenant du blé, ou du chanvre, qui achète le blé; et les hommes ont succédé aux poissons. J'oubliais qu'avant de quitter le couvent, frère Jean-Marie est venu m'apporter le livre des voyageurs : il m'a dit en rougissant qu'on ne le présente plus aux personnes qui ont apporté des pâtés ; les chartreux regardent comme une insulte que l'on se permette des aliments gras dans leurs montagnes. Ceci est plaisant, et rappelle la colère des femmes qui se conduisent bien contre celles qui ont eu des faiblesses. On ne présente pas non plus le livre aux jeunes gens qui ont des barbes romantiques ; ils y traçaient des dessins ou des paroles peu convenables. J'ai trouvé dans ce volume de bien grands noms et de bien grandes pauvretés signées de ces noms.

Fourvoirie, situé sur le Guiers, entre deux rochers presque à pic à l'entrée de cette belle vallée, est une usine fort pittoresque : on y fait du fer admirable et qui ne casse point. L'eau du torrent qui s'échappe des barrages forme des chutes fort bruyantes ; on y change en fer de la fonte qui arrive d'Allevart et de Riou-Pérou ; on y emploie l'air chaud. J'y ai commandé quatre essieux de *fer doux* pour ma calèche.

C'est un peu plus loin, à Saint-Laurent-du-Pont, qu'il a

fallu quitter l'aimable société que ma bonne étoile m'avait fait rencontrer à la Grande Chartreuse. Ces dames de Grenoble étaient charmantes, et il me faudrait bien des pages pour peindre leur amabilité d'une façon un peu ressemblante. Elle est bien plus piquante et à la fois bien plus naturelle que celle de Paris ; il y a un fond de bon sens et de malice qui souvent embarrasse.

Aix. *Le Général Ri...* — Je ne sais si je dois répéter une anecdote qui court dans tous les recueils, mais qui vient de se renouveler à Aix.

Mon ami d'hier a amené ici un aide-de-camp qui est assez malade ; il lui a cherché une chambre solitaire et loin du bruit ; on lui a trouvé une maison à un seul étage, et qui encore est inhabitée, du moins en apparence. La maladie du jeune homme ayant augmenté, on a voulu avoir deux ou trois chambres au lieu d'une seule ; mais le maître de la maison a répondu qu'il était bien fâché de ne pouvoir accéder à l'arrangement proposé, tout son appartement était loué. Le jeune homme, qui s'ennuyait, s'est mis à observer, et a vu que, trois fois la semaine, un monsieur entre par la porte de la rue, et une dame arrive un peu plus tard par le jardin. Le général est venu passer quelques heures dans la chambre de l'aide-de-camp, et a reconnu un monsieur et une dame qu'il rencontre dans les salons et qui ont l'air de se connaître à peine. La dame est toujours à la veille de quitter les eaux ; mais une santé très chancelante la force à retarder son départ et à rester à Aix jusqu'à la fin de la saison. Le général, qui est homme d'esprit, s'est lié avec cette dame, quoi qu'il ne soit plus d'âge à avoir des idées pour lui-même, il trouve amusant d'entendre parler de *sévère vertu* par une femme aimable dont il sait le secret.

Autrefois, le général était chef d'état-major du fameux général Ri..., si connu par son esprit et ses bizarreries ; il commandait dans une fort grande ville, où il avait épousé une jeune et jolie femme, qu'il laissait parfaitement libre de ses actions, et il était réellement fort aimable pour elle.

— Je ne serai jamais mari trompé, disait le général; c'est moi qui trompe les amants de ma femme, si, par hasard, elle en a.

Madame Ri... donnait des bals charmants, qui finissaient d'ordinaire à trois heures du matin. Quant au général, il allait se coucher à neuf heures, et était toujours à cheval à six heures du matin, disant, pour sa raison, qu'il ne voulait pas être un vieillard inutile lors de la prochaine guerre. Mais une nuit où apparemment il ne pouvait pas dormir, toute sa philosophie l'abandonna : il redevint envieux comme un vieux militaire, et lorsque minuit sonna, il entra dans le bal, son bonnet de coton sur la tête, n'ayant pour tout vêtement que sa chemise, et, sans dire mot à personne, se mit à monter sur les chaises, à éteindre les quinquets et à souffler les bougies.

Je n'ai jamais tant ri, dit le général N..., ce fut la fin des bals pour cette année (1).

(1) Je ne me suis pas engagé, comme on voit, à donner des anecdotes nobles et interessantes ; il suffit, pour mon objet, qu'elles soient vraies et assez recentes. Les convenances m'obligent à les dépayser. (Note de Beyle.)

DE L'AMOUR

CHAPITRE II

DE LA NAISSANCE DE L'AMOUR

Voici ce qui se passe dans l'âme :

1° L'admiration.

2° On se dit : « Quel plaisir de lui donner des baisers, d'en recevoir ! etc. »

3° L'espérance.

On étudie les perfections ; c'est à ce moment qu'une femme devrait se rendre, pour le plus grand plaisir physique possible. Même chez les femmes les plus réservées, les yeux rougissent au moment de l'espérance ; la passion est si forte, le plaisir si vif, qu'il se trahit par des signes frappants.

4° L'amour est né.

Aimer, c'est avoir du plaisir à voir, toucher, sentir par tous les sens, et d'aussi près que possible, un objet aimable et qui nous aime.

5° La première cristallisation commence.

On se plaît à orner de mille perfections une femme de l'amour de laquelle on est sûr ; on se détaille tout son bonheur avec une complaisance infinie. Cela se réduit à s'exagérer une propriété superbe, qui vient de nous tomber du ciel, que l'on ne connaît pas, et de la possession de laquelle on est assuré.

Laissez travailler la tête d'un amant pendant vingt-quatre heures, et voici ce que vous trouverez.

Aux mines de sel de Saltzbourg, on jette dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver ; deux ou trois mois après, on le retire couvert de cristallisations brillantes : les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants mobiles et éblouissants; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif.

Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.

Un voyageur parle de la fraîcheur des bois d'orangers à Gênes, sur le bord de la mer, durant les jours brûlants de l'été : quel plaisir de goûter cette fraîcheur avec elle !

Un de vos amis se casse le bras à la chasse : quelle douceur de recevoir les soins d'une femme qu'on aime ! Etre toujours avec elle et la voir sans cesse vous aimant ferait presque bénir la douleur ; et vous partez du bras cassé de votre ami pour ne plus douter de l'angélique bonté de votre maîtresse. En un mot, il suffit de penser à une perfection pour la voir dans ce qu'on aime.

Ce phénomène, que je me permets d'appeler la *cristallisation*, vient de la nature qui nous commande d'avoir du plaisir et qui nous envoie le sang au cerveau, du sentiment que les plaisirs augmentent avec les perfections de l'objet aimé, et de l'idée : elle est à moi. Le sauvage n'a pas le temps d'aller au delà du premier pas. Il a du plaisir, mais l'activité de son cerveau est employée à suivre le daim qui fuit dans la forêt, et avec la chair duquel il doit réparer ses forces au plus vite, sous peine de tomber sous la hache de son ennemi.

A l'autre extrémité de la civilisation, je ne doute pas qu'une femme tendre n'arrive à ce point, de ne trouver le plaisir physique qu'auprès de l'homme qu'elle aime (1).

(1) Si cette particularité ne se présente pas chez l'homme, c'est qu'il n'a pas la pudeur à sacrifier pour un instant. (Note de Beyle.)

C'est le contraire du sauvage. Mais, parmi les nations civilisées, la femme a du loisir, et le sauvage est si près de ses affaires, qu'il est obligé de traiter sa femelle comme une bête de somme. Si les femelles de beaucoup d'animaux sont plus heureuses, c'est que la subsistance des mâles est plus assurée.

Mais quittons les forêts pour revenir à Paris. Un homme passionné voit toutes les perfections dans ce qu'il aime ; cependant l'attention peut encore être distraite, car l'âme se rassasie de tout ce qui est uniforme, même du bonheur parfait (1).

Voici ce qui survient pour fixer l'attention :

6° Le doute naît.

Après que dix ou douze regards, ou toute autre série d'actions qui peuvent durer un moment comme plusieurs jours, ont d'abord donné et ensuite confirmé les espérances, l'amant, revenu de son premier étonnement, et s'étant accoutumé à son bonheur, ou guidé par la théorie qui, toujours basée sur les cas les plus fréquents, ne doit s'occuper que des femmes faciles, l'amant, dis-je, demande des assurances plus positives et veut pousser son bonheur.

On lui oppose de l'indifférence (2), de la froideur ou même de la colère, s'il montre trop d'assurance; en France, une nuance d'ironie qui semble dire : « Vous vous croyez plus avancé que vous ne l'êtes. » Une femme se conduit ainsi, soit qu'elle se réveille d'un moment d'ivresse et obéisse

(1) Ce qui veut dire que la meme nuance d'existence ne donne qu'un instant de bonheur parfait : mais la manière d'être d'un homme passionné change dix fois par jour. Note de Beyle.)

(2) Ce que les romans du dix-septième siècle appelaient *le coup de foudre*, qui décide du destin du héros et de sa maîtresse, est un mouvement de l'âme qui, pour avoir été gâté par un nombre infini de barbouilleurs, n'en existe pas moins dans la nature; il provient de l'impossibilité de cette manœuvre défensive. La femme qui aime trouve trop de bonheur dans le sentiment qu'elle éprouve pour pouvoir réussir à feindre ; ennuyée de la prudence, elle néglige toute précaution et se livre en aveugle au bonheur d'aimer. La defiance rend le coup de foudre impossible. (Note de Beyle.)

à la pudeur, qu'elle tremble d'avoir enfreinte, soit simplement par prudence ou par coquetterie.

L'amant arrive à douter du bonheur qu'il se promettait; il devient sévère sur les raisons d'espérer qu'il a cru voir.

Il veut se rabattre sur les autres plaisirs de la vie, *il les trouve anéantis.* La crainte d'un affreux malheur le saisit, et avec elle l'attention profonde.

7° Seconde cristallisation.

Alors commence la seconde cristallisation produisant pour diamants des confirmations à cette idée :

Elle m'aime.

A chaque quart d'heure de la nuit qui suit la naissance des doutes, après un moment de malheur affreux, l'amant se dit : Oui, elle m'aime ; et la cristallisation se tourne à découvrir de nouveaux charmes ; puis le doute à l'œil hagard s'empare de lui, et l'arrête en sursaut. Sa poitrine oublie de respirer ; il se dit : Mais est-ce qu'elle m'aime? Au milieu de ces alternatives déchirantes et délicieuses, le pauvre amant sent vivement : Elle me donnerait des plaisirs qu'elle seule au monde peut me donner.

C'est l'évidence de cette vérité, c'est ce chemin sur l'extrême bord d'un précipice affreux, et touchant de l'autre main le bonheur parfait, qui donne tant de supériorité à la seconde cristallisation sur la première.

L'amant erre sans cesse entre ces trois idées :

1° Elle a toutes les perfections;

2° Elle m'aime;

3° Comment faire pour obtenir d'elle la plus grande preuve d'amour possible?

Le moment le plus déchirant de l'amour jeune encore est celui où il s'aperçoit qu'il a fait un faux raisonnement et qu'il faut détruire tout un pan de cristallisation.

On entre en doute de la cristallisation elle-même.

CHAPITRE III

DE L'ESPÉRANCE

Il suffit d'un très petit degré d'espérance pour causer la naissance de l'amour.

L'espérance peut ensuite manquer au bout de deux ou trois jours, l'amour n'en est pas moins né.

Avec un caractère décidé, téméraire, impétueux, et une imagination développée par les malheurs de la vie,

Le degré d'espérance peut être plus petit.

Elle peut cesser plus tôt sans tuer l'amour.

Si l'amant a eu des malheurs, s'il a le caractère tendre et pensif, s'il désespère des autres femmes, s'il a une admiration vive pour celle dont il s'agit, aucun plaisir ordinaire ne pourra le distraire de la seconde cristallisation. Il aimera mieux rêver à la chance la plus incertaine de lui plaire un jour que recevoir d'une femme vulgaire tout ce qu'elle peut accorder.

Il aurait besoin qu'à cette époque, et non plus tard, notez bien, la femme qu'il aime tuât l'espérance d'une manière atroce, et le comblât de ces mépris publics qui ne permettent plus de revoir les gens.

La naissance de l'amour admet de beaucoup plus longs délais entre toutes ces époques.

Elle exige beaucoup plus d'espérance, et une espérance beaucoup plus soutenue, chez les gens froids, flegmatiques, prudents. Il en est de même des gens âgés.

Ce qui assure la durée de l'amour, c'est la seconde cristallisation, pendant laquelle on voit à chaque instant qu'il s'agit d'être aimé ou de mourir. Comment, après cette conviction de toutes les minutes, tournée en habitude par plusieurs mois d'amour, pouvoir seulement soutenir la pensée de cesser d'aimer ? Plus un caractère est fort, moins il est sujet à l'inconstance.

Cette seconde cristallisation manque presque tout à fait

dans les amours inspirées par les femmes qui se rendent trop vite.

Dès que les cristallisations ont opéré, surtout la seconde, qui de beaucoup est la plus forte, les yeux indifférents ne reconnaissent plus la branche d'arbre.

Car, 1° elle est ornée de perfections ou de diamants qu'ils ne voient pas ;

2° Elle est ornée de perfections qui n'en sont pas pour eux.

La perfection de certains charmes dont lui parle un ancien ami de sa belle, et une certaine nuance de vivacité aperçue dans ses yeux, sont un diamant de la cristallisation (1) de Del Rosso. Ces idées aperçues dans une soirée le font rêver toute une nuit.

(1) J'ai appelé cet essai un livre d'idéologie. Mon but a été d'indiquer que, quoiqu'il s'appelât l'*Amour*, ce n'était pas un roman, et que surtout il n'était pas amusant comme un roman. Je demande pardon aux philosophes d'avoir pris le mot *idéologie :* mon intention n'est certainement pas d'usurper un titre qui serait le droit d'un autre. Si l'idéologie est une description détaillée des idées et de toutes les parties qui peuvent les composer, le présent livre est une description détaillée et minutieuse de tous les sentiments qui composent la passion nommée l'*amour*. Ensuite je tire quelques conséquences de cette description, par exemple, la manière de guérir l'amour. Je ne connais pas de mot pour dire, en grec, discours sur les sentiments, comme idéologie indique discours sur les idées. J'aurais pu me faire inventer un mot par quelqu'un de mes amis savants, mais je suis déjà assez contrarié d'avoir dû adopter le mot nouveau de *cristallisation*, et il est fort possible que si cet essai trouve des lecteurs, ils ne me passent pas ce mot nouveau. J'avoue qu'il y aurait eu du talent littéraire à l'éviter ; je m'y suis essayé, mais sans succès. Sans ce mot, qui suivant moi exprime le principal phénomène de cette folie nommée amour, *folie* cependant qui procure à l'homme les plus grands plaisirs qu'il soit donné aux êtres de son espèce de goûter sur la terre, sans l'emploi de ce mot qu'il fallait sans cesse remplacer par une périphrase fort longue, la description que je donne de ce qui se passe dans la tête et dans le cœur de l'homme amoureux devenait obscure, lourde, ennuyeuse, même pour moi qui suis l'auteur : qu'aurait-ce été pour le lecteur ?

J'engage donc le lecteur qui se sentira trop choqué par ce mot de *cristallisation* à fermer le livre. Il n'entre pas dans mes vœux, et sans doute fort heureusement pour moi, d'avoir beaucoup de lecteurs. Il me serait doux de plaire beaucoup à trente ou quarante personnes de Paris que je ne verrai jamais, mais que j'aime à la folie, sans les connaître. Par exemple, quelque jeune madame Roland, lisant en cachette quelque volume

Une répartie imprévue qui me fait voir plus clairement une âme tendre, généreuse, ardente, ou, comme dit le vulgaire, *romanesque* (1), et mettant au-dessus du bonheur des rois le simple plaisir de se promener seule avec son amant à minuit, dans un bois écarté, me donne aussi à rêver toute une nuit (2).

Il dira que ma maîtresse est une prude; je dirai que la sienne est une *fille*.

CHAPITRE IV

Dans une âme parfaitement indifférente — une jeune fille habitant un château isolé au fond d'une campagne — le plus petit étonnement peut amener une petite admiration, et, s'il survient la plus légère espérance, elle fait naître l'amour et la cristallisation.

Dans ce cas, l'amour plaît d'abord comme amusant.

L'étonnement et l'espérance sont puissamment secondés par le besoin d'amour et la mélancolie que l'on a seize ans. On sait assez que l'inquiétude de cet âge est une soif d'ai-

qu'elle cache bien vite, au moindre bruit, dans les tiroirs de l'établi de son père, lequel est graveur de boîtes de montre. Une âme comme celle de madame Roland me pardonnera, je l'espère, non seulement le mot de *cristallisation* employé pour exprimer cet acte de folie qui nous fait apercevoir toutes les beautés, tous les genres de perfection dans la femme que nous commençons à aimer, mais encore plusieurs ellipses trop hardies. Il n'y a qu'à prendre un crayon et écrire entre les lignes les cinq ou six mots qui manquent. (Note de Beyle.)

(1) Toutes ses actions eurent d'abord à mes yeux cet air céleste qui sur-le-champ fait d'un homme un être à part, le différencie de tous les autres. Je croyais lire dans ses yeux cette soif d'un bonheur plus sublime, cette mélancolie non avouée qui aspire à quelque chose de mieux que ce que nous trouvons ici bas, et qui, dans toutes les situations où la fortune et les révolutions peuvent placer une âme romanesque,

..... Still prompts the celestial sight,
For which we wish to live or dare to die.

(Ultima lettera di Bianca a sua madre. Forli, 1817.) (Note de Beyle.)

(2) C'est pour *abréger* et pouvoir peindre l'intérieur des âmes que l'auteur rapporte, en employant la formule du *je*, plusieurs sensations qui lui sont étrangères ; il n'avait rien de personnel qui méritât d'être cité. (Note de Beyle.)

mer, et le propre de la soif est de n'être pas excessivement difficile sur la nature du breuvage que le hasard lui présente.

Récapitulons les sept époques de l'amour ; ce sont :

1° L'admiration ;

2° Quel plaisir, etc. ;

3° L'espérance ;

4° L'amour est né ;

5° Première cristallisation ;

6° Le doute paraît :

7° Seconde cristallisation.

Il peut s'écouler un an entre le n° 1 et le n° 2.

Un mois entre le n° 2 et le n° 3 ; si l'espérance ne se hâte pas de venir, l'on renonce insensiblement au n° 2 comme donnant du malheur.

Un clin d'œil entre le n° 3 et le n° 4.

Il n'y a pas d'intervalle entre le n° 4 et le n° 5. Ils ne sauraient être séparés que par l'intimité.

Il peut s'écouler quelques jours, suivant le degré d'impétuosité et les habitudes de hardiesse du caractère, entre les n°s 5 et 6, et il n'y a pas d'intervalle entre le 6 et le 7.

CHAPITRE XI

Une fois la cristallisation commencée, l'ont jouit avec délices de chaque nouvelle beauté que l'on découvre dans ce qu'on aime.

Mais qu'est-ce que la beauté ! c'est une nouvelle aptitude à vous donner du plaisir.

Les plaisirs de chaque individu sont différents et souvent opposés : cela explique fort bien comment ce qui est beauté pour un individu est laideur pour un autre. (Exemple concluant de Del Rosso et de Lisio, le 1er janvier 1820.)

Pour découvrir le nature de la beauté, il convient de rechercher quelle est la nature des plaisirs de chaque individu ; par exemple, il faut à Del Rosso une femme qui souf-

fre quelques mouvements hasardés, et qui, par ses sourires, autorise des choses fort gaies ; une femme qui, à chaque instant, tienne les plaisirs physiques devant son imagination, et qui excite à la fois le genre d'amabilité de Del Rosso et lui permette de la déployer.

Del Rosso entend par amour apparemment l'amour physique, et Lisio l'amour-passion. Rien de plus évident qu'ils ne doivent pas être d'accord sur le mot beauté (1).

La beauté que vous découvrez étant donc une nouvelle aptitude à vous donner du plaisir, et les plaisirs variant comme les individus,

La cristallisation formée dans la tête de chaque homme doit porter la *couleur* des plaisirs de cet homme.

La cristallisation de la maîtresse d'un homme, ou sa BEAUTÉ, n'est autre chose que la collection de TOUTES LES SATISFACTIONS, de tous les désirs qu'il a pu former successivement à son égard.

CHAPITRE XII

SUITE DE LA CRISTALLISATION

Pourquoi jouit-on avec délices de chaque nouvelle beauté que l'on découvre dans ce qu'on aime ?

C'est que chaque nouvelle beauté vous donne la satisfaction pleine et entière d'un désir. Vous la voulez tendre, elle est tendre ; ensuite vous la voulez fière comme l'Emilie de Corneille, et, quoique ces qualités soient probablement incompatibles, elle paraît à l'instant avec une âme romaine. Voilà la raison morale pour laquelle l'amour est la plus fortes des passions. Dans les autres, les désirs doivent s'accommoder aux froides réalités ; ici ce sont les réalités qui s'empressent de se modeler sur les désirs ; c'est donc celle

(1) Ma *beauté*, promesse d'un caractère utile à mon âme, est au-dessus de l'attraction des sens ; cette attraction n'est qu'une espèce particulière. 1815. (Note de Beyle.)

des passions où les désirs violents ont les plus grandes jouissances.

Il y a des conditions générales de bonheur qui étendent leur empire sur toutes les satisfactions de désirs particuliers.

1° Elle semble votre propriété, car c'est vous seul qui pouvez la rendre heureuse.

2° Elle est juge de votre mérite. Cette condition était fort importante dans les cours galantes et chevaleresques de François Ier et de Henri II, et à la cour élégante de Louis XV. Sous un gouvernement constitutionnel et raisonneur, les femmes perdent toute cette branche d'influence.

3° Pour les cœurs romanesques, plus elle aura l'âme sublime, plus seront célestes et dégagés de la fange de toutes les considérations vulgaires les plaisirs que vous trouverez dans ses bras.

La plupart des jeunes Français de dix-huit ans sont élèves de J.-J. Rousseau ; cette condition de bonheur est importante pour eux.

Au milieu d'opérations si décevantes pour le désir du bonheur, la tête se perd.

Du moment qu'il aime, l'homme le plus sage ne voit aucun objet *tel qu'il est*. Il s'exagère en moins ses propres avantages, et en plus les moindres faveurs de l'objet aimé. Les craintes et les espoirs prennent à l'instant quelque chose de *romanesque* (de Wayward). Il n'attribue plus rien au hasard ; il perd le sentiment de la probabilité : une chose imaginée est une chose existante pour l'effet sur son bonheur (1).

Une marque effrayante que la tête se perd, c'est qu'en pensant à quelque petit fait, difficile à observer, vous le

(1) Il y a une cause physique, un commencement de folie, une affluence du sang au cerveau, un désordre dans les nerfs et dans le centre cérébral. Voir le courage éphémère des cerfs et la couleur des pensées d'un *soprano*. En 1922, la physiologie nous donnera la description de la partie physique de ce phénomène. Je le recommande à l'attention de M. Edwards. (Note de Beyle.)

voyez blanc, et vous l'interprétez en faveur de votre amour; un instant après vous vous apercevez qu'en effet il était noir, et vous le trouvez encore concluant en faveur de votre amour.

C'est alors qu'une âme en proie aux incertitudes mortelles sent vivement le besoin d'un ami ; mais pour un amant il n'est plus d'ami. On savait cela à la cour. Voilà la source du seul genre d'indiscrétion qu'une femme délicate puisse pardonner.

CHAPITRE XV

On rencontre, au milieu de la passion la plus violente et la plus contrariée, des moments où l'on croit tout à coup ne plus aimer ; c'est comme une source d'eau douce au milieu de la mer. On n'a presque plus de plaisir à songer à sa maîtresse, et, quoique accablé de ses rigueurs, l'on se trouve encore plus malheureux de ne plus prendre intérêt à rien dans la vie. Le néant le plus triste et le plus découragé succède à une manière d'être, agitée sans doute, mais qui présentait toute la nature sous un aspect neuf, passionné, intéressant.

C'est que la dernière visite que vous avez faite à ce que vous aimez vous a mis dans une position sur laquelle une autre fois votre imagination a moissonné tout ce qu'elle peut donner de sensations : par exemple, après une période de froideur, elle vous traite moins mal, et vous laisse concevoir exactement le même degré d'espérance, et par les mêmes signes extérieurs qu'à une autre époque ; tout cela peut-être sans qu'elle s'en doute. L'imagination trouvant en son chemin la mémoire et ses tristes avis, la cristallisation (1) cesse à l'instant.

(1) On me conseille d'abord d'ôter ce mot, ou, si je ne puis y parvenir, faute de talent littéraire, de rappeler souvent que j'entends par *cristallisation* une certaine fièvre d'imagination, laquelle rend méconnaissable un objet le plus souvent assez ordinaire, et en fait un être à

CHAPITRE XVII

LA BEAUTÉ DÉTRONÉE PAR L'AMOUR

Albéric rencontre dans une loge une femme plus belle que sa maîtresse (je supplie qu'on me permette une évaluation mathématique), c'est-à-dire dont les traits promettent trois unités de bonheur, au lieu de deux (je suppose que la beauté parfaite donne une quantité de bonheur exprimée par le nombre quatre).

Est-il étonnant qu'il leur préfère les traits de sa maîtresse, qui lui promettent cent unités de bonheur ? Même les petits défauts de sa figure, une marque de petite vérole, par exemple, donnent de l'attendrissement à l'homme qui aime, et le jettent dans une rêverie profonde lorsqu'il les aperçoit chez une autre femme ; que sera-ce chez sa maîtresse? C'est qu'il a éprouvé mille sentiments en présence de cette marque de petite vérole, que ces sentiments sont pour la plupart délicieux, sont tous du plus haut intérêt, et que, quels qu'ils soient, ils se renouvellent avec une incroyable vivacité à la vue de ce signe, même aperçu sur la figure d'une autre femme.

Si l'on parvient ainsi à préférer et à aimer la *laideur*, c'est que dans ce cas la laideur est beauté (1). Un homme aimait à la passion une femme très maigre et marquée de petite vérole : la mort la lui ravit. Trois ans après, à Rome, admis dans la familiarité de deux femmes, l'une plus belle que le jour, l'autre maigre, marquée de petite vérole, et par

part. Dans les âmes qui ne connaissent d'autre chemin que la vanité pour arriver au bonheur, il est nécessaire que l'homme qui cherche à exciter cette fièvre mette fort bien sa cravate et soit constamment attentif à mille détails qui excluent tout laisser-aller. Les femmes de la société avouent l'effet tout en niant ou ne voyant pas la cause. (Note de Beyle.)

(1) La beauté n'est que la *promesse* du bonheur. Le bonheur d'un Grec était différent du bonheur d'un Français de 1822. Voyez les yeux de la Vénus de Médicis et comparez-les aux yeux de la Madeleine de Pordenone (chez M. de Sommariva). (Note de Beyle.)

là, si voulez, assez laide : je le vois aimer la laide au bout de huit jours qu'il emploie à effacer sa laideur par ses souvenirs ; et, par une coquetterie bien pardonnable, la moins jolie ne manqua pas de l'aider en lui fouettant un peu le sang, chose utile à cette opération (1). Un homme rencontre une femme et est choqué de sa laideur ; bientôt, si elle n'a pas de prétentions, sa physionomie lui fait oublier les défauts de ses traits : il la trouve aimable et conçoit qu'on puisse l'aimer ; huit jours après, il a des espérances ; huit jours après, on les lui retire ; huit jours après, il est fou.

CHAPITRE XXIII

DES COUPS DE FOUDRE

Il faudrait changer ce mot ridicule ; cependant la chose existe. J'ai vu l'aimable et noble Wilhelmine, le désespoir des *beaux* de Berlin, mépriser l'amour et se moquer de ses folies. Brillante de jeunesse, d'esprit, de beauté, de bonheurs de tous les genres.... une fortune sans bornes, en lui donnant l'occasion de développer toutes ses qualités, semblait conspirer avec la nature pour présenter au monde l'exemple si rare d'un bonheur parfait accordé à une personne qui en est parfaitement digne. Elle avait vingt-trois ans : déjà à la cour depuis longtemps, elle avait éconduit les hommages du plus haut parage ; sa vertu modeste, mais inébranlable, était citée en exemple, et désormais les hommes les plus aimables, désespérant de lui plaire, n'aspiraient qu'à son amitié. Un soir elle va au bal chez le prince Ferdinand, elle danse dix minutes avec un jeune capitaine.

« De ce moment, écrivait-elle par la suite à une amie (2),

(1) Si l'on est sûr de l'amour d'une femme, on examine si elle est plus ou moins belle ; si l'on doute de son cœur, on n'a pas le temps de songer à sa figure. (Note de Beyle.)

(2) Traduit *ad litteram* des Mémoires de Bottmer. (Note de Beyle.)

il fut le maître de mon cœur et de moi, et cela à un point qui m'eût remplie de terreur, si le bonheur de voir Herman m'eût laissé le temps de songer au reste de l'existence. Ma seule pensée était d'observer s'il m'accordait quelque attention.

« Aujourd'hui, la seule consolation que je puisse trouver à mes fautes est de me bercer de l'illusion qu'une force supérieure m'a ravie à moi-même et à la raison. Je ne puis par aucune parole peindre, d'une manière qui approche de la réalité, jusqu'à quel point, seulement à l'apercevoir, allèrent le désordre et le bouleversement de tout mon être. Je rougis de penser avec quelle rapidité et quelle violence j'étais entraînée vers lui. Si sa première parole, quand enfin il me parla, eût été : « M'adorez-vous ? » en vérité je n'aurais pas eu la force de ne pas lui répondre : « Oui. » J'étais loin de penser que les effets d'un sentiment pussent être à la fois si subits et si peu prévus. Ce fut au point qu'un instant je crus être empoisonnée.

« Malheureusement vous et le monde, ma chère amie, savez que j'ai bien aimé Herman : eh bien, il me fut si cher au bout d'un quart d'heure que depuis il n'a pas pu me le devenir davantage. Je voyais tous ses défauts, et je les lui pardonnais tous, pourvu qu'il m'aimât.

« Peu après que j'eus dansé avec lui, le roi s'en alla; Herman, qui était du détachement de service, fut obligé de le suivre. Avec lui, tout disparut pour moi dans la nature. C'est en vain que j'essayerais de vous peindre l'excès de l'ennui dont je me sentis accablée dès que je ne le vis plus. Il n'était égalé que par la vivacité du désir que j'avais de me trouver seule avec moi-même.

« Je pus partir enfin. A peine enfermée à double tour dans mon appartement, je voulus résister à ma passion. Je crus y réussir. Ah! ma chère amie, que je payai cher, ce soir-là et les journées suivantes, le plaisir de pouvoir me croire de la vertu! »

Ce que l'on vient de lire est la narration exacte d'un évé-

nement qui fit la nouvelle du jour, car au bout d'un mois ou deux la pauvre Wilhelmine fut assez malheureuse pour qu'on s'aperçût de son sentiment. Telle fut l'origine de cette longue suite de malheurs qui l'ont fait périr si jeune et d'une manière si tragique, empoisonnée par elle ou par son amant. Tout ce que nous pûmes voir dans ce jeune capitaine, c'est qu'il dansait fort bien; il avait beaucoup de gaieté, encore plus d'assurance, un grand air de bonté, et vivait avec des filles; du reste, à peine noble, fort pauvre, et ne venant pas à la cour.

Non seulement il ne faut pas la méfiance, mais il faut la lassitude de la méfiance, et pour ainsi dire l'impatience du courage contre les hasards de la vie. L'âme, à son insu, ennuyée de vivre sans aimer, convaincue malgré elle par l'exemple des autres femmes, ayant surmonté toutes les craintes de la vie, mécontente du triste bonheur de l'orgueil, s'est fait, sans s'en apercevoir, un modèle idéal. Elle rencontre un jour un être qui ressemble à ce modèle, la cristallisation reconnaît son objet au trouble qu'il inspire, et consacre pour toujours au maître de son destin ce qu'elle rêvait depuis longtemps (1).

Les femmes sujettes à ce malheur ont trop de hauteur dans l'âme pour aimer autrement que par passion. Elles seraient sauvées si elles pouvaient s'abaisser à la galanterie.

Comme le coup de foudre vient d'une secrète lassitude de ce que le catéchisme appelle la vertu, et de l'ennui que donne l'uniformité de la perfection, je croirais assez qu'il doit tomber le plus souvent sur ce qu'on appelle le monde de mauvais sujets. Je doute fort que l'air Caton ait jamais occasionné de coup de foudre.

Ce qui les rend si rares, c'est que, si le cœur qui aime ainsi d'avance a le plus petit sentiment de sa situation, il n'y a plus de coup de foudre.

(1) Plusieurs phrases prises à Crébillon, tome III. (Note de Beyle.)

Une femme rendue méfiante par les malheurs n'est pas susceptible de cette révolution de l'âme.

Rien ne facilite les coups de foudre comme les louanges données d'avance et par des femmes à la personne qui doit en être l'objet.

Une des sources les plus comiques des aventures d'amour, ce sont les faux coups de foudre. Une femme ennuyée, mais non sensible, se croit amoureuse pour la vie pendant toute une soirée. Elle est fière d'avoir enfin trouvé un de ces grands mouvements de l'âme après lesquels courait son imagination. Le lendemain, elle ne sait plus où se cacher, et surtout comment éviter le malheureux objet qu'elle adorait la veille.

Les gens d'esprit savent voir, c'est-à-dire mettre à profit ces coups de foudre.

L'amour physique a aussi ses coups de foudre. Nous avons vu hier la plus jolie femme et la plus facile de Berlin rougir tout à coup dans sa calèche où nous étions avec elle. Le beau lieutenant Findorff venait de passer. Elle est tombée dans la rêverie profonde, dans l'inquiétude. Le soir, à ce qu'elle m'avoua au spectacle, elle avait des folies, des transports, elle ne pensait qu'à Findorff, auquel elle n'a jamais parlé. Si elle eût osé, me disait-elle, elle l'eût envoyé chercher : cette jolie figure présentait tous les signes de la passion la plus violente. Cela durait encore le lendemain ; au bout de trois jours, Findorff ayant fait le nigaud, elle n'y pensa plus. Un mois après, il lui était odieux.

CHAPITRE XXVI

DE LA PUDEUR

Une femme de Madagascar laisse voir sans y songer ce qu'on cache le plus ici, mais mourrait de honte plutôt que de montrer son bras. Il est clair que les trois quarts de la pudeur sont une chose apprise. C'est peut-être la seule loi,

fille de la civilisation, qui ne produise que du bonheur.

On a observé que les oiseaux de proie se cachent pour boire, c'est qu'obligés de plonger la tête dans l'eau ils sont sans défense en ce moment. Après avoir considéré ce qui se passe à Otaïti (1), je ne vois pas d'autre base naturelle à la pudeur.

L'amour est le miracle de la civilisation. On ne trouve qu'un amour physique et des plus grossiers chez les peuples sauvages ou trop barbares.

Et la pudeur prête à l'amour le secours de l'imagination, c'est lui donner la vie.

La pudeur est enseignée de très bonne heure aux petites filles par leurs mères, et avec une extrême jalousie, on dirait comme par esprit de corps ; c'est que les femmes prennent soin d'avance du bonheur de l'amant qu'elles auront.

Pour une femme timide et tendre rien ne doit être au-dessus du supplice de s'être permis, en présence d'un homme, quelque chose dont elle croie devoir rougir ; je suis convaincu qu'une femme un peu fière préférerait mille morts. Une légère liberté, prise du côté tendre par l'homme qu'on aime, donne un moment de plaisir vif (2) ; s'il a l'air de la blâmer ou seulement de ne pas en jouir avec transport, elle doit laisser dans l'âme un doute affreux. Pour une femme au-dessus du vulgaire, il y a donc tout à gagner à avoir des manières fort réservées. Le jeu n'est pas égal ; on hasarde contre un petit plaisir, ou contre l'avantage de paraître un peu plus aimable, le danger d'un remords cuisant et d'un sentiment de honte qui doit rendre même l'amant moins cher. Une soirée passée gaiement, à l'étourdie et sans songer à rien, est chèrement payée à ce prix. La vue d'un amant avec lequel on craint d'avoir eu ce genre de torts doit devenir

(1) Voir les voyages de Bougainville, de Cook, etc. Chez quelques animaux la femelle semble se refuser au moment où elle se donne. C'est à l'anatomie comparée que nous devons demander les plus importantes révélations sur nous-mêmes. (Note de Beyle.)

(2) Fait voir son amour d'une façon nouvelle. (Note de Beyle.)

odieuse pour plusieurs jours. Peut-on s'étonner de la force d'une habitude à laquelle les plus légères infractions sont punies par la honte la plus atroce ?

Quant à l'utilité de la pudeur, elle est la mère de l'amour; on ne saurait plus lui rien contester. Pour le mécanisme du sentiment, rien n'est plus simple ; l'âme s'occupe à avoir honte, au lieu de s'occuper à désirer; on s'interdit les désirs, et les désirs conduisent aux actions.

Il est évident que toute femme tendre et fière, et ces deux choses étant cause et effet vont difficilement l'une sans l'autre, doit contracter des habitudes de froideur que les gens qu'elles déconcertent appellent de la pruderie.

L'accusation est d'autant plus spécieuse qu'il est très difficile de garder un juste milieu ; pour peu qu'une femme ait peu d'esprit et beaucoup d'orgueil, elle doit bientôt en venir à croire qu'en fait de pudeur on n'en saurait trop faire. C'est ainsi qu'une Anglaise se croit insultée si l'on prononce devant elle le nom de certains vêtements. Une Anglaise se garderait bien, le soir à la campagne, de se laisser voir quittant le salon avec son mari ; et, ce qui est plus grave, elle croit blesser la pudeur si elle montre quelque enjouement devant tout autre que ce mari (1). C'est peut-être à cause d'une attention si délicate que les Anglais, gens d'esprit, laissent voir tant d'ennui de leur bonheur domestique. A eux la faute, pourquoi tant d'orgueil (2) ?

En revanche, passant tout à coup de Plymouth à Cadix et Séville, je trouvai qu'en Espagne la chaleur du climat et des passions faisait un peu trop oublier une retenue nécessaire. Je remarquai des caresses fort tendres qu'on se permettait en public, et qui, loin de me sembler touchantes, m'inspiraient un sentiment tout opposé. Rien n'est plus pénible.

(1) Voir l'admirable peinture de ces mœurs ennuyeuses à la fin de *Corinne* : et madame de Staël a flatté le portrait. (Note de Beyle.)

(2) La Bible et l'aristocratie se vengent cruellement sur les gens qui croient leur devoir tout. (Note de Beyle.)

Il faut s'attendre à trouver *incalculable* la force des habitudes inspirées aux femmes sous prétexte de pudeur. Une femme vulgaire, en outrant la pudeur, croit se faire l'égale d'une femme distinguée.

L'empire de la pudeur est tel qu'une femme tendre arrive à se trahir envers son amant plutôt par des faits que par des paroles.

La femme le plus jolie, la plus riche et la plus facile de Bologne, vient de me conter qu'hier soir, un fat français, qui est ici et qui donne une drôle d'idée de sa nation, s'est avisé de se cacher sous son lit. Il voulait apparemment ne pas perdre un nombre infini de déclarations ridicules dont il la poursuit depuis un mois. Mais ce grand homme a manqué de présence d'esprit ; il a bien attendu que madame M. eût congédié sa femme de chambre et se fût mise au lit, mais il n'a pas eu la patience de donner aux gens le temps de s'endormir. Elle s'est jetée à la sonnette, et l'a fait chasser honteusement au milieu des huées et des coups de cinq ou six laquais. « Et s'il eût attendu deux heures ? » lui disais-je. — « J'aurais été bien malheureuse : Qui pourra douter, m'eût-il dit, que je ne sois ici par vos ordres (1) ? »

Au sortir de chez cette jolie femme, je suis allé chez la femme la plus digne d'être aimée que je connaisse. Son extrême délicatesse est, s'il se peut, au-dessus de sa beauté touchante. Je la trouve seule et lui conte l'histoire de madame M. Nous raisonnons là-dessus : « Ecoutez, me dit-elle, si l'homme qui se permet cette action était aimable auparavant aux yeux de cette femme, on lui pardonnera, et, par la suite, on l'aimera. » — J'avoue que je suis resté confondu de cette lumière imprévue jetée sur les profondeurs du cœur humain. Je lui ai répondu au bout d'un silence : — « Mais, quand on aime, a-t-on le courage de se porter aux dernières violences ? »

(1) On me conseille de supprimer ce détail : « Vous me prenez pour une femme bien leste, d'oser conter de telles choses devant moi. » (Note de Beyle.)

Il y aurait bien moins de vague dans ce chapitre si une femme l'eût écrit. Tout ce qui tient à la fierté, à l'orgueil féminin, à l'habitude de la pudeur et de ses excès, à certaines *délicatesses*, la plupart dépendant uniquement d'*associations de sensations* (1) qui ne peuvent pas exister chez les hommes, et souvent *délicatesses* non fondées dans la nature ; toutes ces choses, dis-je, ne pourraient se trouver ici qu'autant qu'on se serait permis d'écrire sur ouï-dire.

Une femme me disait, dans un moment de franchise philosophique, quelque chose qui revient à ceci :

« Si je sacrifiais jamais ma liberté, l'homme que j'arriverais à préférer apprécierait davantage mes sentiments en voyant combien j'ai toujours été avare même des préférences les plus légères. » C'est en faveur de cet amant qu'elle ne rencontrera peut-être jamais, que telle femme aimable montre de la froideur à l'homme qui lui parle en ce moment. Voilà la première exagération de la pudeur : celle-ci est respectable ; la seconde vient de l'orgueil des femmes ; la troisième source d'exagération, c'est l'orgueil des maris.

Il me semble que cette possibilité d'amour se présente souvent aux rêveries de la femme même la plus vertueuse, et elles ont raison. Ne pas aimer quand on a reçu du ciel une âme faite pour l'amour, c'est se priver soi et autrui d'un grand bonheur. C'est comme un oranger qui ne fleurirait pas de peur de faire un péché ; et remarquez qu'une âme faite pour l'amour ne peut goûter avec transport aucun autre bonheur. Elle trouve, dès la seconde fois, dans les prétendus plaisirs du monde, un vide insupportable ; elle croit souvent aimer les beaux-arts et les aspects sublimes de la nature, mais ils ne font que lui promettre et lui exa-

(1) La pudeur est une des sources du goût pour la parure ; par tel ajustement une femme se promet plus ou moins. C'est ce qui fait que la parure est déplacée dans la vieillesse.

Une femme de province, si elle prétend à Paris suivre la mode, se promet d'une manière gauche et qui fait rire. Une provinciale arrivant à Paris doit commencer par se mettre comme si elle avait trente ans. (Note de Beyle.)

gérer l'amour, s'il est possible, et elle s'aperçoit bientôt qu'ils lui parlent d'un bonheur dont elle a résolu de se priver.

La seule chose que je voie à blâmer dans la pudeur, c'est de conduire à l'habitude de mentir ; c'est le seul avantage que les femmes faciles aient sur les femmes tendres. Une femme facile vous dit : « Mon cher ami, dès que vous me plairez, je vous le dirai. et je serai plus aise que vous, car j'ai beaucoup d'estime pour vous. »

Vive satisfaction de *Constance*, s'écriant après la victoire de son amant : « Que je suis heureuse de ne m'être donnée à personne depuis huit ans que je suis brouillée avec mon mari ! »

Quelque ridicule que je trouve ce raisonnement, cette joie me semble pleine de fraîcheur.

Il faut absolument que je conte ici de quelle nature étaient les regrets d'une dame de Séville abandonnée par son amant. J'ai besoin qu'on se rappelle qu'en amour tout est signe, et surtout qu'on veuille bien accorder un peu d'indulgence à mon style (1).

. . . . . .

Mes yeux d'homme croient distinguer neuf particularités dans la *pudeur*.

1° L'on joue beaucoup contre peu, donc être extrêmement réservée, donc souvent affectation ; l'on ne rit pas, par exemple, des choses qui amusent le plus ; donc il faut beaucoup d'esprit pour avoir juste ce qu'il faut de pudeur (2). C'est pour cela que beaucoup de femmes n'en ont pas assez en petit comité, ou, pour parler plus juste, n'exigent pas que

(1) Voir note de la page 411. (Note de Beyle.)

(2) Voir le ton de la société à Genève, surtout dans les familles *du haut* ; utilité d'une cour pour corriger par le ridicule la tendance à la pruderie; Duclos faisant des contes à madame de Rochefort : « En vérité, vous nous croyez trop honnêtes femmes. » Rien n'est ennuyeux au monde comme la pudeur non sincère. (Note de Beyle.)

contes qu'on leur fait soient assez gazés, et ne perdent leurs voiles qu'à mesure du degré d'ivresse et de folie (1).

Serait-ce par un effet de la pudeur et du mortel ennui qu'elle doit imposer à plusieurs femmes, que la plupart d'entre elles n'estiment rien tant dans un homme que l'effronterie? ou prennent-elles l'effronterie pour du caractère?

2° Deuxième loi : mon amant m'en estimera davantage.

3° La force de l'habitude l'emporte même dans les instants les plus passionnés.

4° La pudeur donne des plaisirs bien flatteurs à l'amant : elle lui fait sentir quelles lois l'on transgresse pour lui;

5° Et aux femmes des plaisirs plus *enivrants;* comme ils font vaincre une habitude puissante, ils jettent plus de trouble dans l'âme. Le comte de Valmont se trouve à minuit dans la chambre à coucher d'une jolie femme, cela lui arrive toutes les semaines, et à elle peut-être une fois tous les deux ans; la rareté et la pudeur doivent donc préparer aux femmes des plaisirs infiniment plus vifs (2).

6° L'inconvénient de la pudeur, c'est qu'elle jette sans cesse dans le mensonge.

7° L'excès de la pudeur et sa sévérité découragent d'aimer les âmes tendres et timides (3), justement celles qui

(1) Eh ! mon cher Fronsac, il y a vingt bouteilles de champagne entre le conte que tu nous commences et ce que nous disons à cette heure. (Note de Beyle.)

(2) C'est l'histoire du tempérament mélancolique comparé an tempérament sanguin. Voyez une femme vertueuse, même de la vertu mercantile de certains dévots (vertueuse moyennant récompense centuple dans un paradis), et un roué de quarante ans blasé. Quoique le Valmont des *Liaisons dangereuses* n'en soit pas encore là, la présidente de Tourvel est plus heureuse que lui tout le long du livre; et, si l'auteur, qui avait tant d'esprit, en eût eu davantage, telle eût été la moralité de son ingénieux roman. (Note de Beyle.)

(3) Le tempérament mélancolique, que l'on peut appeler le tempérament de l'amour. J'ai vu les femmes les plus distinguées et les plus faites pour aimer donner la préférence, faute d'esprit, au prosaïque tempérament sanguin. Histoire d'Alfred, Grande Chartreuse, 1810.

Je ne connais pas d'idée qui m'engage plus à voir ce qu'on appelle mauvaise compagnie.

Ici le pauvre Visconti se perd dans les nues.

Toutes les femmes sont les mêmes pour le fond des mouvements du

sont faites pour donner et sentir les délices de l'amour.

8° Chez les femmes tendres qui n'ont pas eu plusieurs amants, la pudeur est un obstacle à l'aisance des manières, c'est ce qui les expose à se laisser un peu mener par leurs amies qui n'ont pas le même manque à se reprocher. Elles donnent de l'attention à chaque cas particulier, au lieu de s'en remettre aveuglément à l'habitude. Leur pudeur délicate communique à leurs actions quelque chose de contraint ; à force de naturel, elles se donnent l'apparence de manquer de naturel ; mais cette gaucherie tient à la grâce céleste.

Si quelquefois leur familiarité ressemble à de la tendresse, c'est que ces âmes angéliques sont coquettes sans le savoir. Par paresse d'interrompre leur rêverie, pour s'éviter la peine de parler, et de trouver quelque chose d'agréable et de poli, et qui ne soit que poli, à dire à un ami, elles se mettent à s'appuyer tendrement sur son bras.

9° Ce qui fait que les femmes, quand elles se font auteurs, atteignent bien rarement au sublime, ce qui donne de la grâce à leurs moindres billets, c'est que jamais elles n'osent être franches qu'à demi : être franches serait pour elles comme sortir sans fichu. Rien de plus fréquent pour un homme que d'écrire absolument sous la dictée de son imagination, et sans savoir où il va.

RÉSUMÉ

L'erreur commune est d'en agir avec les femmes comme avec des espèces d'hommes plus généreux, plus mobiles, et surtout avec lesquels il n'y a pas de rivalité possible. L'on oublie trop facilement qu'il y a deux lois nouvelles et singulières qui tyrannisent ces êtres si mobiles, en concur-

cœur et des passions ; les *formes* des passions sont différentes. Il y a la différence que donne une plus grande fortune, une plus grande culture de l'esprit, l'habitude de plus hautes pensées et par-dessus tout, et malheureusement, un orgueil plus irritable.

Telle parole qui irrite une princesse ne choque pas le moins du monde une bergère des Alpes. Mais, une fois en colère, la princesse et la bergère ont les mêmes mouvements de passion). (Note de Beyle.)

rence avec tous les penchants ordinaires de la nature humaine; je veux dire :

L'orgueil féminin et la pudeur, et les habitudes souvent indéchiffrables, filles de la pudeur.

CHAPITRE LX

DES FIASCO

« Tout l'empire amoureux est rempli d'histoires tragiques », dit Mme de Sévigné, racontant le malheur de son fils auprès de la célèbre Champmeslé.

Montaigne se tire fort bien d'un sujet si scabreux.

« Je suis encore en ce doute que ces plaisantes liaisons d'aiguillettes, de quoy nostre monde se void si entraué, qu'il ne se parle d'autre chose, ce sont volontiers des impressions de l'appréhension et de la crainte ; car ie sçay par expérience que tel de qui ie puis respondre comme de moy-mesme, en qui il ne pouuoit cheoir soupçon aucun de foiblesse, et aussi peu d'enchantement, ayant oüy faire le conte à vn sien compagnon d'vne défaillance extraordinaire, en quoy il estoit tombé sur le poinct qu'il en avoit le moins de besoin, se trouuant en pareille occasion, l'horreur de ce conte luy vint à coup si rudement frapper l'imagination, qu'il encourut vne fortune pareille. Et de là en hors fut subiect à y recheoir, ce vilain souuenir de son inconuénient le gourmandant et le tyrannisant. Il trouua quelque remède à cette resuerie par vne autre resuerie. C'est que, aduoüant luy-mesme, et preschant, auant la main, cette sienne subiection, la contention de son asme se soulageoit sur ce que, apportant ce mal comme attendu, son obligation s'en amoindrissoit et lui en poisoit moins...

« Qui en a esté vue fois capable n'en est plus incapable, sinon par iuste foiblesse. Ce malheur n'est à craindre qu'aux entreprises où notre asme se trouue outre mesure tendüe de desir et de respect... J'en sçay à qui il a seruy

d'y apporter le corps mesme, demy rassasié d'ailleurs... L'asme de l'assaillant, troublée de plusieurs diuerses allarmes, se perd aisément... La bru de Pythagoras disoit que la femme qui se couche auec vn homme doit auec sa cotte laisser quant et quant la honte, et la reprendre auec sa cotte. »

Cette femme avait raison pour la galanterie et tort pour l'amour.

Le premier triomphe, mettant à part toute vanité, n'est directement agréable pour aucun homme :

1° A moins qu'il n'ait pas eu le temps de désirer cette femme et de la livrer à son imagination, c'est-à-dire à moins qu'il ne l'ait dans les premiers moments qu'il la désire. C'est le cas du plus grand plaisir physique possible ; car toute l'âme s'applique encore à voir les beautés sans songer aux obstacles.

2° Ou à moins qu'il ne soit question d'une femme absolument sans conséquence, une jolie femme de chambre, par exemple, une de ces femmes que l'on ne se souvient de désirer que quand on les voit. S'il entre un grain de passion dans le cœur, il entre un grain de *fiasco* possible.

3° Ou à moins que l'amant n'ait sa maîtresse d'une manière si imprévue, qu'elle ne lui laisse pas le temps de la moindre réflexion.

4° Ou à moins d'un amour dévoué et excessif de la part de la femme, et non senti au même degré par son amant.

Plus un homme est éperdument amoureux, plus grande est la violence qu'il est obligé de se faire pour oser toucher aussi familièrement, et risquer de fâcher un être qui, pour lui, semblable à la Divinité, lui inspire à la fois l'extrême amour et le respect extrême.

Cette crainte-là, suite d'une passion fort tendre, et dans l'*amour-goût* la mauvaise honte qui provient d'un immense désir de plaire et du manque de courage, forment un sentiment extrêmement pénible que l'on sent en soi insurmontable, et dont on rougit. Or, si l'âme est occupée à avoir de

la honte et à la surmonter, elle ne peut pas être employée à avoir du plaisir; car, avant de songer au plaisir, qui est un luxe, il faut que la *sûreté*, qui est le nécessaire, ne coure aucun risque.

Il est des gens qui, comme Rousseau, éprouvent de la mauvaise honte, même chez les filles ; ils n'y vont pas, car on ne les a qu'une fois, et cette première fois est désagréable.

Pour voir que, vanité à part, le premier triomphe est très souvent un effort pénible, il faut distinguer entre le plaisir de l'aventure et le bonheur du moment qui la suit ; on est tout content :

1° De se trouver enfin dans cette situation qu'on a tant désirée : d'être en possession d'un bonheur parfait pour l'avenir, et d'avoir passé le temps de ces rigueurs si cruelles qui vous faisaient douter de l'amour de ce que vous aimiez ;

2° De s'en être bien tiré, et d'avoir échappé à un danger ; cette circonstance fait que ce n'est pas de la joie pure dans l'*amour-passion ;* on ne sait ce qu'on fait, et l'on est sûr de ce qu'on aime ; mais dans l'*amour-goût*, qui ne perd jamais la tête, ce moment est comme le retour d'un voyage ; on s'examine, et, si l'amour tient beaucoup de la vanité, on veut masquer l'examen ;

3° La partie vulgaire de l'âme jouit d'avoir emporté une victoire.

Pour peu que vous ayez de passion pour une femme, ou que votre imagination ne soit pas épuisée, si elle a la maladresse de vous dire un soir, d'un air tendre et interdit : « Venez demain à midi, je ne recevrai personne. » Par agitation nerveuse, vous ne dormirez pas de la nuit ; l'on se figure de mille manières le bonheur qui nous attend ; la matinée est un supplice ; enfin, l'heure sonne, et il semble que chaque coup de l'horloge vous retentit dans le diaphragme. Vous vous acheminez vers la rue avec une palpitation ; vous n'avez pas la force de faire un pas. Vous aper-

cevez derrière sa jalousie la femme que vous aimez ; vous montez en vous faisant courage... et vous faites le *fiasco d'imagination.*

M. Rapture, homme excessivement nerveux, artiste et tête étroite, me contait à Messine que, non seulement toutes les premières fois, mais même à tous les rendez-vous, il a toujours eu du malheur. Cependant je croirais qu'il a été homme tout autant qu'un autre ; du moins je lui ai connu deux maîtresses charmantes.

Quant au sanguin parfait (le vrai Français, qui prend tout du beau côté, le colonel Mathis), un rendez-vous pour demain à midi, au lieu de le tourmenter par excès de sentiment, peint tout en couleur de rose jusqu'au moment fortuné. S'il n'eût pas eu de rendez-vous, le sanguin se serait un peu ennuyé.

Voyez l'analyse de l'amour par Helvétius ; je parierais qu'il sentait ainsi, et il écrivait pour la majorité des hommes. Ces gens-là ne sont guère susceptibles de l'*amour-passion* ; il troublerait leur belle tranquillité ; je crois qu'ils prendraient ses transports pour du malheur ; du moins ils seraient humiliés de sa timidité.

Le sanguin ne peut connaître tout au plus qu'une espèce de *fiasco* moral : c'est lorsqu'il reçoit un rendez-vous de Messaline, et que, au moment d'entrer dans son lit, il vient à penser devant quel terrible juge il va se montrer.

Le timide tempérament mélancolique parvient quelquefois à se rapprocher du sanguin, comme dit Montaigne, par l'ivresse du vin de Champagne, pourvu toutefois qu'il ne se la donne pas exprès. Sa consolation doit être que ces gens si brillants qu'il envie, et dont jamais il ne saurait approcher, n'ont ni ses plaisirs divins ni ses accidents, et que les beaux-arts, qui se nourrissent des timidités de l'amour, sont pour eux lettres closes. L'homme qui ne désire qu'un bonheur commun, comme Duclos, le trouve souvent, n'est jamais malheureux, et, par conséquent, n'est pas sensible aux arts.

Le tempérament athlétique ne trouve ce genre de malheur que par épuisement ou faiblesse corporelle, au contraire des tempéraments nerveux et mélancoliques, qui semblent créés tout exprès.

Souvent, en se fatiguant auprès d'une autre femme, ces pauvres mélancoliques parviennent à éteindre un peu leur imagination, et par là à jouer un moins triste rôle auprès de la femme objet de leur passion.

Que conclure de tout ceci ? Qu'une femme sage ne se donne jamais la première fois par rendez-vous. — Ce doit être un bonheur imprévu.

Nous parlions ce soir de *fiasco* à l'état-major du général Michaud, cinq très beaux jeunes gens de vingt-cinq à trente ans et moi. Il s'est trouvé que, à l'exception d'un fat, qui probablement n'a pas dit vrai, nous avions tous fait *fiasco* la première fois avec nos maîtresses les plus célèbres. Il est vrai que peut-être aucun de nous n'a connu ce que Delfante appelle l'*amour-passion*.

L'idée que ce malheur est extrêmement commun doit diminuer le danger.

J'ai connu un beau lieutenant de hussards, de vingt-trois ans, qui, à ce qu'il me semble, par excès d'amour, les trois premières nuits qu'il put passer avec une maîtresse qu'il adorait depuis six mois, et qui, pleurant un autre amant tué à la guerre, l'avait traité fort durement, ne put que l'embrasser et pleurer de joie. Ni lui ni elle n'étaient attrapés.

L'ordonnateur H. Mondor, connu de toute l'armée, a fait *fiasco* trois jours de suite avec la jeune et séduisante comtesse Koller.

Mais le roi du *fiasco*, c'est le raisonnable et beau colonel Horse, qui a fait *fiasco* seulement trois mois de suite avec l'espiègle et piquante N... V..., et, enfin, a été réduit à la quitter sans l'avoir jamais eue.

FRAGMENTS DIVERS

IV. — Une marque que l'amour vient de naître, c'est que tous les plaisirs et toutes les peines que peuvent donner toutes les autres passions et tous les autres besoins de l'homme cessent à l'instant de l'affecter.

V. — La pruderie est une espèce d'avarice, la pire de toutes.

VII. — L'amour tel qu'il est dans la haute société, c'est l'amour des combats, c'est l'amour du jeu.

VIII. — Rien ne tue l'amour-goût comme les bouffées d'amour-passion dans le partner.

XII. — On finit toujours, à la fin de la visite, par traiter son amant mieux qu'on ne voudrait.

L., 2 novembre 1818.

XVII. — Les âmes très tendres ont besoin de la facilité chez une femme pour encourager la cristallisation.

XXVII. — Plus un homme est éperdument amoureux, plus grande est la violence qu'il est obligé de se faire pour oser risquer de fâcher la femme qu'il aime et lui prendre la main.

XLIII. — Plus on plaît généralement, moins on plaît profondément.

XLVI. — Le véritable amour rend la pensée de la mort fréquente, aisée, sans terreur, un simple objet de comparaison, le prix qu'on donnerait pour bien des choses.

LXV. — L'extrême familiarité peut détruire la *cristallisation*. Une charmante jeune fille de seize ans devenait amoureuse d'un beau jeune homme du même âge, qui ne manquait pas chaque soir, à la tombée de la nuit (1), de passer sous ses fenêtres. La mère l'invite à passer huit jours à la campagne. Le remède était hardi, j'en conviens, mais la jeune fille avait une âme romanesque, et le beau jeune homme était un peu plat ; elle le méprisa au bout de trois jours.

LXVI. — Bologne, 17 avril 1817. — Ave Maria (twilight), en Italie, heure de la tendresse, des plaisirs de l'âme

(1) A l'*Ave Maria*. (N. de Beyle.)

et de la mélancolie : sensation augmentée par le son de ces belles cloches.

Heures des plaisirs, qui ne tiennent aux sens que par les souvenirs.

LXIX. — Quel moment que le premier serrement de main de la femme qu'on aime ! Le seul bonheur à comparer à celui-ci est le ravissant bonheur du Pouvoir, celui que les ministres et rois font semblant de mépriser. Ce bonheur a aussi sa *cristallisation*, qui demande une imagination plus froide et plus raisonnable. Voyez un homme qui vient d'être nommé ministre, depuis un quart d'heure, par Napoléon.

LXXIV. — Ce qui avilit les femmes galantes, c'est l'idée qu'elles ont et qu'on a qu'elles commettent une grande faute.

CIV. — Une femme appartient de droit à l'homme qui l'aime et qu'elle aime *plus que la vie*.

CVI. — Dans une société très avancée, l'*amour-passion* est aussi naturel que l'amour physique chez les sauvages.

M.

CVII. — Sans les nuances, avoir une femme qu'on adore ne serait pas un bonheur et même serait impossible.

L., 7 octobre.

CXLV. — L'amour est la seule passion qui se paye d'une monnaie qu'elle fabrique elle-même.

CLXVIII. — Quand on vient de voir la femme qu'on aime, la vue de toute autre femme gâte la vue, fait physiquement mal aux yeux ; j'en vois le pourquoi.

CLXVII. — Le père et le fils. *Dialogue de 1787.*

LE PÈRE (ministre de la.....)

« Je vous félicite, mon fils, c'est une chose fort agréable pour vous d'être invité chez M. le duc d'..., c'est une distinction pour un homme de votre âge. Ne manquez pas d'être au Palais... à six heures précises.

LE FILS

« Je pense, monsieur, que vous y dînez aussi ?

LE PÈRE

« M. le duc d'..., toujours parfait pour notre famille,

vous engageant pour la première fois, a bien voulu m'inviter aussi. »

Le fils, jeune homme fort bien né et de l'esprit le plus distingué, ne manque pas d'être au Palais... à six heures. On servit à sept. Le fils se trouva placé vis-à-vis du père. Chaque convive avait à côté de soi une femme nue. On était servi par une vingtaine de laquais en grande livrée.

LE RAMEAU DE SALZBOURG (1)

Aux mines de sel de Hallein, près de Salzbourg, les mineurs jettent dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver ; deux ou trois mois après, par l'effet des eaux chargées de parties salines, qui humectent ce rameau et ensuite le laissent à sec en se retirant, ils le trouvent tout couvert de cristallisations brillantes. Les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont incrustées d'une infinité de petits cristaux mobiles et éblouissants. On ne peut plus reconnaître le rameau primitif ; c'est un petit jouet d'enfant très joli à voir. Les mineurs d'Hallein ne manquent pas, quand il fait un beau soleil et que l'air est parfaitement sec, d'offrir de ces rameaux de diamants aux voyageurs qui se préparent à descendre dans la mine. Cette descente est une opération singulière. On se met à cheval sur d'immenses troncs de sapin, placés en pente à la suite les uns des autres. Ces troncs de sapin sont fort gros et l'office de cheval, qu'ils font depuis un siècle ou deux, les a rendus complètement lisses. Devant la selle, sur laquelle vous êtes posé et qui glisse sur les troncs de sapin placés bout à bout, s'établit un mineur qui, assis sur son tablier de cuir, glisse devant vous et se charge de vous empêcher de descendre trop vite.

Avant d'entreprendre ce voyage rapide, les mineurs

(1) Ce fragment explique le phénomène de la *cristallisation* et fait connaître l'origine de ce mot.

engagent les dames à se revêtir d'un immense pantalon de serge grise, dans lequel entre leur robe, ce qui leur donne la tournure la plus comique. Je visitai ces mines si pittoresques d'Hallein, dans l'été de 18..., avec madame Gherardi. D'abord, il n'avait été question que de fuir la chaleur insupportable que nous éprouvions à Bologne, et d'aller prendre le frais au mont Saint-Gothard. En trois nuits nous eûmes traversé les marais pestilentiels de Mantoue et le délicieux lac de Garde, et nous arrivâmes à Riva, à Bolzano, à Inspruck.

Madame Gherardi trouva ces montagnes si jolies que, partis pour une promenade, nous finîmes par un voyage. Suivant les rives de l'Inn et ensuite celles de la Salza, nous descendîmes jusqu'à Salzbourg. La fraîcheur charmante de ce revers des Alpes, du côté du Nord, comparée à l'air étouffé et à la poussière que nous venions de laisser dans la plaine de Lombardie, nous donnait chaque matin un plaisir nouveau et nous engageait à pousser plus avant. Nous achetâmes des vestes de paysans à Golling. Souvent nous trouvions de la difficulté à nous loger et même à vivre ; car notre caravane était nombreuse ; mais ces embarras, ces malheurs, étaient des plaisirs.

Nous arrivâmes de Golling à Hallein, ignorant jusqu'à l'existence de ces jolies mines de sel dont je parlais. Nous y trouvâmes une nombreuse société de curieux, au milieu desquels nous débutâmes en vestes de paysans et nos dames avec d'énormes capotes de paysannes, dont elles s'étaient pourvues. Nous allâmes à la mine sans la moindre idée de descendre dans les galeries souterraines ; la pensée de se mettre à cheval pour une route de trois quarts de lieue, sur une monture de bois, semblait singulière, et nous craignions d'étouffer au fond de ce vilain trou noir. Madame Gherardi le considéra un instant et déclara que, pour elle, elle allait descendre et nous laissait toute liberté.

Pendant les préparatifs, qui furent longs, car, avant de nous engouffrer dans cette cavité fort profonde, il fallut

chercher à dîner, je m'amusai à observer ce qui se passait dans la tête d'un joli officier bien blond des chevau-légers bavarois. Nous venions de faire connaissance avec cet aimable jeune homme, qui parlait français, et nous était fort utile pour nous faire entendre des paysans allemands de Hallein. Ce jeune officier, quoique très joli, n'était point fat, et, au contraire, paraissait homme d'esprit ; ce fut madame Gherardi qui fit cette découverte. Je voyais l'officier devenir amoureux à vue d'œil de la charmante Italienne, qui était folle de plaisir de descendre dans une mine et de l'idée que bientôt nous nous trouverions à cinq cents pieds sous terre. Madame Gherardi, uniquement occupée de la beauté des puits, des grandes galeries, et de la difficulté vaincue, était à mille lieues de songer à plaire, et encore plus de songer à être charmée par qui que ce soit. Bientôt je fus étonné des étranges confidences que me fit, sans s'en douter, l'officier bavarois. Il était tellement occupé de la figure céleste animée par un esprit d'ange, qui se trouvait à la même table que lui, dans une petite auberge de montagne, à peine éclairée par des fenêtres garnies de vitres vertes, que je remarquai que souvent il parlait sans savoir à qui, ni ce qu'il disait. J'avertis madame Gherardi, qui, sans moi, perdait ce spectacle, auquel une jeune femme n'est peut-être jamais insensible. Ce qui me frappait, c'était la nuance de folie qui, sans cesse, augmentait dans les réflexions de l'officier ; sans cesse il trouvait à cette femme des perfections plus invisibles à mes yeux. A chaque moment, ce qu'il disait peignait d'une manière *moins ressemblante* la femme qu'il commençait à aimer. Je me disais : « La Ghita n'est assurément que l'occasion de tous les ravissements de ce pauvre Allemand. » Par exemple, il se mit à vanter la main de madame Gherardi, qu'elle avait eue frappée, d'une manière fort étrange, par la petite vérole, étant enfant, et qui en était restée très marquée et assez brune.

« Comment expliquer ce que je vois ? me disais-je. Où trouver une comparaison pour rendre ma pensée plus claire ? »

A ce moment, madame Gherardi jouait avec le joli rameau couvert de diamants mobiles que les mineurs venaient de lui donner. Il faisait un beau soleil : c'était le 3 août, et les petits prismes salins jetaient autant d'éclat que les plus beaux diamants dans une salle de bal fort éclairée. L'officier bavarois, à qui était échu un rameau plus singulier et plus brillant, demanda à madame Gherardi de changer avec lui. Elle y consentit ; en recevant ce rameau il le pressa sur son cœur avec un mouvement si comique que tous les Italiens se mirent à rire. Dans son trouble, l'officier adressa à madame Gherardi les compliments les plus exagérés et les plus sincères. Comme je l'avais pris sous ma protection, je cherchais à justifier la folie de ses louanges. Je disais à Ghita : « L'effet que produit sur ce jeune homme la noblesse de vos traits italiens, de ces yeux tels qu'il n'en a jamais vus, est précisément semblable à celui que la cristallisation a opéré sur la petite branche de charmille que vous tenez et qui vous semble si jolie. Dépouillée de ses feuilles par l'hiver, assurément elle n'était rien moins qu'éblouissante. La cristallisation du sel a recouvert les branches noirâtres de ce rameau avec des diamants si brillants et en si grand nombre, que l'on ne peut plus voir qu'à un petit nombre de places ses branches telles qu'elles sont.

— Eh bien ! que voulez-vous conclure de là ? dit madame Gherardi.

— Que ce rameau représente fidèlement la Ghita, telle que l'imagination de ce jeune officier la voit.

— C'est-à-dire, monsieur, que vous apercevez autant de différence entre ce que je suis en réalité et la manière dont me voit cet aimable jeune homme qu'entre une petite branche de charmille desséchée et la jolie aigrette de diamants que ces mineurs m'ont offerte ?

— Madame, le jeune officier découvre en vous des qualités que nous, vos anciens amis, nous n'avons jamais vues. Nous ne saurions apercevoir, par exemple, un air de bonté

tendre et compatissante. Comme ce jeune homme est Allemand, la première qualité d'une femme, à ses yeux, est la *bonté*, et sur-le-champ, il aperçoit dans vos traits l'expression de la bonté. S'il était Anglais, il verrait en vous l'air aristocratique et *lady like* (1) d'une duchesse; mais, s'il était moi, il vous verrait telle que vous êtes, parce que depuis longtemps, et pour mon malheur, je ne puis rien me figurer de plus séduisant.

— Ah! j'entends, dit Ghita; au moment où vous commencez à vous occuper d'une femme, vous ne la voyez plus *telle qu'elle est réellement,* mais telle qu'il vous convient qu'elle soit. Vous comparez les illusions favorables que produit ce commencement d'intérêt à ces jolis diamants qui cachent la branche de charmille effeuillée par l'hiver, et qui ne sont aperçus, remarquez-le bien, que par l'œil de ce jeune homme qui commence à aimer.

— C'est, repris-je, ce qui fait que les propos des amants semblent si ridicules aux gens sages, qui ignorent le phénomène de la cristallisation.

— Ah! vous appelez cela *cristallisation*, dit Ghita; eh bien, monsieur, cristallisez pour moi. »

Cette image, singulière peut-être, frappa l'imagination de Mme Gherardi, et quand nous fûmes arrivés dans la grande salle de la mine, illuminée par cent petites lampes qui paraissaient être dix mille, à cause des cristaux de sel qui les reflétaient de tous côtés : « Ah! ceci est fort joli, dit-elle au jeune Bavarois, je cristallise pour cette salle, je sens que je m'exagère sa beauté; et vous, cristallisez-vous?

— Oui, madame », répondit naïvement le jeune officier, ravi d'avoir un sentiment commun avec cette belle Italienne; mais pour cela n'en comprenant pas davantage ce qu'elle lui disait. Cette réponse simple nous fit rire aux larmes, parce qu'elle décida la jalousie du sot que Ghita aimait

(1) L'air grande dame. (Note de Beyle.)

et qui commença à devenir sérieusement jaloux de l'officier bavarois. Il prit le mot *cristallisation* en horreur.

Au sortir de la mine d'Hallein, mon nouvel ami, le jeune officier, dont les confidences involontaires m'amusaient beaucoup plus que tous les détails de l'exploitation du sel, apprit de moi que Mme Gherardi s'appelait *Ghita*, et que l'usage, en Italie, était de l'appeler devant elle *la Ghita*. Le pauvre garçon, tout tremblant, hasarda de l'appeler, en lui parlant, *la Ghita*, et Mme Gherardi, amusée de l'air timidement passionné du jeune homme et de la mine profondément irritée d'une autre personne, invita l'officier à déjeuner pour le lendemain, avant notre départ pour l'Italie. Dès qu'il se fut éloigné : — « *Ah çà!* expliquez-moi, ma chère amie, dit le personnage irrité, pourquoi vous nous donnez la compagnie de ce blondin fade et aux yeux hébétés?

— Parce que, monsieur, après dix jours de voyage, passant toute la journée avec moi, vous me voyez tous telle que je suis, et ces yeux fort tendres et que vous appelez *hébétés* me voient parfaite. N'est-ce pas, Filippo, ajouta-t-elle en me regardant, ces yeux-là me couvrent d'une *cristallisation* brillante; je suis pour eux la perfection; et, ce qu'il y a d'admirable, c'est que, quoi que je fasse, quelque sottise qu'il m'arrive de dire, aux yeux de ce bel Allemand, je ne sortirai jamais de la perfection : cela est commode. Par exemple, vous, Annibalino (l'amant que nous trouvions un peu sot s'appelait le colonel Annibal), je parie que, dans ce moment, vous ne me trouvez pas exactement parfaite? Vous pensez que je fais mal d'admettre ce jeune homme dans ma société. Savez-vous ce qui vous arrive, mon cher? Vous ne *cristallisez* plus pour moi. »

Le mot *cristallisation* devint à la mode parmi nous, et il avait tellement frappé l'imagination de la belle Ghita qu'elle l'adopta pour tout.

De retour à Bologne, on ne racontait guère d'anecdotes d'amour dans sa loge qu'elle ne m'adressât la parole. « Ce

trait-ci confirme ou détruit telle de nos théories », me disait-elle. Les actes de folie répétés par lesquels un amant aperçoit toutes les perfections dans la femme qu'il commence à aimer s'appelèrent toujours *cristallisation* entre nous. Ce mot nous rappelait le plus aimable voyage. De ma vie je ne sentis si bien la beauté touchante et solitaire des rives du lac de Garde; nous passâmes dans des barques des soirées délicieuses, malgré la chaleur étouffante. Nous trouvâmes de ces instants qu'on n'oublie plus : ce fut un des moments brillants de notre jeunesse.

Un soir, quelqu'un vint nous donner la nouvelle que la princesse Lanfranchi et la belle Florenza se disputaient le cœur du jeune peintre Oldofredi. La pauvre princesse semblait en être réellement éprise, et le jeune artiste milanais ne paraissait occupé que des charmes de Florenza. On se demandait : « Oldofredi est-il amoureux? » Mais je supplie le lecteur de croire que je ne prétends pas justifier ce genre de conversation, dans lequel on a l'impertinence de ne pas se conformer aux règles imposées par les convenances françaises. Je ne sais pourquoi, ce soir-là, notre amour-propre s'obstina à deviner si le peintre milanais était amoureux de la belle Florenza.

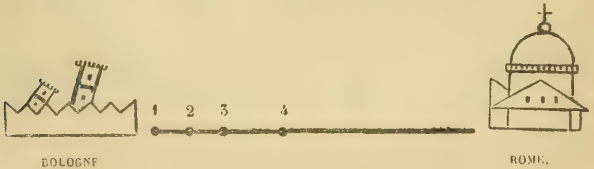
On se perdit dans la discussion d'un grand nombre de petits faits. Quand nous fûmes las de fixer notre attention sur des nuances presque imperceptibles, et qui, au fond, n'étaient guère concluantes, madame Gherardi se mit à nous raconter le petit roman qui, suivant elle, se passait dans le cœur d'Oldofredi. Dès le commencement de son récit, elle eut le malheur de se servir du mot *cristallisation :* le colonel Annibal, qui avait toujours sur le cœur la jolie figure de l'officier bavarois, fit semblant de ne pas comprendre, et nous redemanda pour la centième fois ce que nous entendions par le mot *cristallisation*. « C'est ce que je ne sens pas pour vous », lui répondit vivement madame Gherardi. Après quoi, l'abandonnant dans son coin, avec son humeur noire, et nous adressant la parole : « Je crois,

dit-elle, qu'un homme commence à aimer quand je le vois triste. » Nous nous récriâmes aussitôt : « Comment, l'amour, *ce sentiment délicieux qui commence si bien...* — Et qui quelquefois finit si mal, par de l'humeur, par des querelles, dit madame Gherardi en riant et regardant Annibal. Je comprends votre objection. Vous autres, hommes grossiers, vous ne voyez qu'une chose dans la naissance de l'amour : on aime ou l'on n'aime pas. C'est ainsi que le vulgaire s'imagine que le chant de tous les rossignols se ressemble ; mais nous, qui prenons plaisir à l'entendre, savons qu'il y a pourtant dix nuances différentes de rossignol à rossignol. — Il me semble pourtant, madame, dit quelqu'un, qu'on aime ou qu'on n'aime pas. — Pas du tout, monsieur ; c'est tout comme si vous disiez qu'un homme qui part de Bologne pour aller à Rome est déjà arrivé aux portes de Rome quand, du haut de l'Apennin, il voit encore notre tour Garisenda. Il y a loin de l'une de ces deux villes à l'autre, et l'on peut être au quart du chemin, à la moitié, aux trois quarts, sans pour cela être arrivé à Rome, et cependant l'on n'est plus à Bologne. — Dans cette belle comparaison, dis-je, Bologne représente apparemment *l'indifférence* et Rome l'*amour parfait.* — Quand nous sommes à Bologne, reprit madame Gherardi, nous sommes tout à fait indifférents, nous ne songeons pas à admirer d'une manière particulière la femme dont un jour peut-être nous serons amoureux à la folie ; notre imagination songe bien moins encore à nous exagérer son mérite. En un mot, comme nous disions à Hallein, la *cristallisation* n'a pas encore commencé. »

A ces mots, Annibal se leva furieux, et sortit de la loge en nous disant : « Je reviendrai quand vous parlerez italien. » Aussitôt la conversation se fit en français, et tout le monde se prit à rire, même madame Gherardi. « Eh bien ! voilà l'amour parti, dit-elle, et l'on rit encore. On sort de Bologne, on monte l'Apennin, l'on prend la route de Rome... — Mais, madame, dit quelqu'un, nous voilà

bien loin du peintre Odolfredi, » ce qui lui donna un petit mouvement d'impatience qui, probablement, fit tout à fait oublier Annibal et sa brusque sortie. — « Voulez-vous savoir, nous dit-elle, ce qui se passe quand on quitte Bologne? D'abord je crois ce départ complètement involontaire : c'est un mouvement instinctif. Je ne dis pas qu'il ne soit accompagné de beaucoup de plaisir. L'on admire, puis on se dit : « Quel plaisir d'être aimé de cette femme charmante! » Enfin paraît l'espérance; après l'espérance (souvent conçue bien légèrement, car l'on ne doute de rien, pour peu que l'on ait de chaleur dans le sang), après l'espérance, dis-je, on s'exagère avec délices la beauté et les mérites de la femme dont on espère être aimé. »

Pendant que Mme Gherardi parlait, je pris une carte à jouer, sur le revers de laquelle j'écrivis Rome d'un côté et Bologne de l'autre, et, entre Bologne et Rome, les quatre gîtes que Mme Gherardi venait d'indiquer.



1. L'admiration.

2. L'on arrive à ce second point de la route quand on se dit : « Quel plaisir d'être aimé de cette femme charmante! »

3. La naissance de l'espérance marque le troisième gîte.

4. L'on arrive au quatrième quand on s'exagère avec délices la beauté et les mérites de la femme qu'on aime. C'est ce que, nous autres adeptes, nous appelons du mot de *cristallisation*, qui met Carthage en fuite. Dans le fait, c'est difficile à comprendre.

Mme Gherardi continua : « Pendant ces quatre mouvements de l'âme, ou manières d'être, que Filippo vient de

dessiner, je ne vois pas la plus petite raison pour que notre voyageur soit triste. Le fait est que le plaisir est vif, qu'il réclame toute l'attention dont l'âme est susceptible. On est sérieux, mais l'on n'est point triste : la différence est grande. — Nous entendons, madame, dit un des assistants, vous ne parlez pas de ces malheureux auxquels il semble que tous les rossignols rendent les mêmes sons. — La différence entre être sérieux et être triste (l'esserserio e l'esser mesto), reprit Mme Gherardi, est décisive lorsqu'il s'agit de résoudre un problème tel que celui-ci : « Oldofredi aime-t-il la belle Florenza ? » Je crois qu'Oldofredi aime, parce que, après avoir été fort occupé de la Florenza, je l'ai vu triste et non pas seulement sérieux. Il est triste, parce que voici ce qui lui est arrivé. Après s'être exagéré le bonheur que pourrait lui donner le caractère annoncé par la figure raphaélesque, les belles épaules, les beaux bras, en un mot les formes dignes de Canova de la belle marchesina Florenza, il a probablement cherché à obtenir la confirmation des espérances qu'il avait osé concevoir. Très probablement aussi, la Florenza, effrayée d'aimer un étranger qui peut quitter Bologne au premier moment, et surtout très fâchée qu'il ait pu concevoir sitôt des espérances, les lui aura ôtées avec barbarie. »

Nous avions le bonheur de voir tous les jours de la vie Mme Gherardi; une intimité parfaite régnait dans cette société; on s'y comprenait à demi mot; souvent j'y ai vu rire de plaisanteries qui n'avaient pas eu besoin de la parole pour se faire entendre : un coup d'œil avait tout dit. Ici, un lecteur français s'apercevra qu'une jolie femme d'Italie se livre avec folie à toutes les idées bizarres qui lui passent par la tête. A Rome, à Bologne, à Venise, une jolie femme est reine absolue; rien ne peut être plus complet que le despotisme qu'elle exerce dans sa société. A Paris, une jolie femme a toujours peur de l'opinion et du bourreau de l'opinion : le *ridicule*. Elle a constamment au fond du cœur la crainte des plaisanteries, comme un roi absolu

la crainte d'une charte. Voilà la secrète pensée qui vient la troubler au milieu d'une joie, de ses plaisirs, et lui donner tout à coup une mine sérieuse. Une Italienne trouverait bien ridicule cette autorité limitée qu'une femme de Paris exerce dans son salon. A la lettre, elle est toute puissante sur les hommes qui l'approchent, et dont toujours le bonheur, du moins pendant la soirée, dépend d'un de ses caprices : j'entends le bonheur des simples amis. Si vous déplaisez à la femme qui règne dans une loge, vous voyez l'ennui dans ses yeux, et n'avez rien de mieux à faire que de disparaître pour ce jour-là.

Un jour, je me promenais avec madame Gherardi sur la route de la *Cascata del Reno;* nous rencontrâmes Oldofredi seul, fort animé, l'air très préoccupé, mais point sombre. Madame Gherardi l'appela et lui parla, afin de mieux l'observer. « Si je ne me trompe, dis-je à madame Gherardi, ce pauvre Oldofredi est tout à fait livré à la passion qu'il prend pour la Florenza; dites-moi, de grâce, à moi qui suis votre séide, à quel point de la maladie d'amour le croyez-vous arrivé maintenant? — Je le vois, dit madame Gherardi, se promenant seul, et qui se dit à chaque instant : « Oui, elle m'aime. » Ensuite il s'occupe à lui trouver de nouveaux charmes, à se détailler de nouvelles raisons de l'aimer à la folie. — Je ne le crois pas si heureux que vous le supposez. Oldofredi doit avoir souvent des doutes cruels; il ne peut pas être si sûr d'être aimé de la Florenza; il ne sait pas comme nous à quel point elle considère peu, dans ces sortes d'affaires, la richesse, le rang, la manière d'être dans le monde (1). Oldofredi est aimable, d'accord, mais ce n'est qu'un pauvre étranger. — N'importe, dit madame Gherardi, je parierais que nous venons de le trouver dans un moment où les raisons pour espérer l'emportaient. — Mais, dis-je, il avait l'air trop profondément

(1) Tout est opposé entre la France et l'Italie. Par exemple, les richesses, la haute naissance, l'éducation parfaite, disposent à l'amour au dela des Alpes, et en éloignent en France. (Note de Beyle.)

troublé; il doit avoir des moments de malheur affreux ; il se dit : « Mais, est-ce qu'elle m'aime? » — J'avoue, reprit madame Gherardi, oubliant presque qu'elle me parlait, que, quand la réponse qu'on se fait à soi-même est satisfaisante, il y a des moments de bonheur divin et tels que peut-être rien au monde ne peut leur être comparé. C'est là sans doute ce qu'il y a de mieux dans la vie.

« Quand, enfin, l'âme, fatiguée et comme accablée de sentiments si violents, revient à la raison par lassitude, ce qui surnage après tant de mouvements si opposés, c'est cette certitude : « Je trouverai auprès de *lui* un bonheur que *lui seul* au monde peut me donner. » Je laissai peu à peu mon cheval s'éloigner de celui de madame Gherardi. Nous fîmes les trois milles qui nous séparaient de Bologne sans dire une seule parole, pratiquant la vertu nommée discrétion.

CORRESPONDANCE (1)

A SA SŒUR PAULINE (2)

Marseille, le 30 fructidor an XIII (17 septembre 1805).

Je crains que tu ne t'ennuies, ma bonne petite, et je me plains de ce que tu ne me le dis pas. D'où vient que tu ne m'écris jamais? Je mérite mieux.

Enfin, tu ne peux pas me persuader que tu ne penses pas ; tristes ou gaies, ta journée est composée d'une suite d'idées, ou simples sensations, ou souvenirs, ou jugements, ou désirs ; tu ne peux vivre sans penser. Même lorsqu'on est au désespoir, on pense. Eh bien, je veux la communication de ces pensées. C'est là toi-même, et comme ton bonheur fait partie du mien, il faut que je te connaisse parfaitement. Ecris-moi donc, je te le répète pour la millième fois, tout ce qui te viendra ; et c'est précisément parce que tu ne sauras que me dire dès la deuxième ligne qu'au lieu d'événements d'un faible intérêt tu me diras ce que tu penses, ce que tu sens, ce que je brûle d'apprendre, en un mot.

Le grand problème de ta vie serait d'apprendre à vaincre la première répugnance que l'ennui donne pour tous ses remèdes. C'est là ce qui rend cette maladie presque incurable. Il faut avoir une volonté ferme pour en venir

(1) Sauf les deux lettres tirées du volume *Souvenirs d'Egotisme*, les lettres qu'on va lire sont extraites de la *Correspondance inédite* de Stendhal, 2 vol. in-18, Paris, Lévy, 1855.

(2) Tirée des *Souvenirs d'Egotisme*.

à bout, et rien ne donne une volonté ferme que l'habitude de succès obtenus après une longue dispute. Quand je suis ennuyé, je regarde le dos de mes livres ; il me semble qu'ils n'ont rien d'intéressant. Si j'ai le courage d'en ouvrir un et la persévérance d'en lire vingt pages, je me trouve intéressé.

Quand on est ennuyé, il faut éviter de réfléchir sur soi. C'est comme un homme qui a la jaunisse, il ne doit pas regarder la carte géographique des pays par où il doit passer ; il verrait tout en jaune. Le jaune est la couleur de la Suède ; il croirait donc que toute la terre est Suède, e supposant que sa tête fût mise à prix par le roi de Suède, il serait au désespoir ; ce désespoir serait l'effet de sa jaunisse. Voilà ce que j'éprouve toutes les fois que je vais à Grenoble ; aussi, à la dernière, ai-je presque entièrement évité de songer à mon sort futur.

Je suis heureux ici, ma bonne amie, je suis tendrement aimé d'une femme que j'adore avec fureur (1). Elle a une belle âme ; belle n'est pas le mot, c'est sublime ! J'ai quelquefois le malheur d'en être jaloux. L'étude que j'ai faite des passions me rend soupçonneux, parce que je vois tous les possibles. Comme elle est moins riche que toi et que même elle n'a presque rien, je vais acheter une feuille de papier timbré, pour faire mon testament et lui donner tout, après elle à ma fille (2). Je crois bien que je n'ai pas grand chose ; mais enfin, j'aurais fait tout ce que j'aurais pu. Si tout cela ne produisait rien, que je vinsse à mourir, qu'un jour tu fusses riche, je te recommande cette âme tendre, qui n'a pour seul défaut que de se laisser accabler par le malheur. Tu le connais ce défaut ; tu sais combien une âme sensible qui a pitié de vous, vous console ! Ainsi, quand même tu ne serais pas riche, donne pour larme à ma cendre, une tendre amitié pour M. G. et pour ma fille.

L'Europe vient de perdre un grand poète, *Schiller*.

(1) Mélanie Guilbert. (Str.)
(2) Beyle fait passer l'enfant de Mélanie pour sa fille. (Str.)

A M. F. F... A GRENOBLE

Moscou, 4 octobre 1812, *essendo di servizio presso l'intendante générale.* (Journal du 14 au 15 septembre 1812.)

J'ai laissé mon général (1) soupant au palais Apraxine. En sortant et prenant congé de M. Z.... dans la cour nous aperçûmes, qu'outre l'incendie de la ville chinoise, qui allait son train depuis plusieurs heures, nous en avions auprès de nous ; nous y allâmes. Le foyer était très vif. Je pris mal aux dents à cette expédition. Nous eûmes la bonhomie d'arrêter un soldat qui venait de donner deux coups de baïonnette à un homme qui avait bu de la bière ; j'allai jusqu'à tirer l'épée ; je fus même sur le point d'en percer ce coquin. Bourgeois le conduisit chez le gouverneur, qui le fit élargir.

Nous nous retirâmes à une heure, après avoir lâché force lieux communs contre les incendies, ce qui ne produisit pas un grand effet, du moins pour nos yeux. De retour dans la case Apraxine, nous fîmes essayer une pompe. Je fus me coucher, tourmenté d'un mal de dents. Il paraît que plusieurs de ces messieurs eurent la bonté de se laisser alarmer et de courir vers les deux heures et vers les cinq heures. Quant à moi, je m'éveillai à sept heures, fis charger ma voiture et la fis mettre à la queue de celle de M. Daru.

Elles allèrent sur le boulevard, vis-à-vis le club. Là, je trouvai madame B., qui voulut se jeter à mes pieds ; cela fit une reconnaissance très ridicule. Je remarquai qu'il n'y avait pas l'ombre de naturel dans tout ce que me disait madame B., ce qui naturellement me rendit glacé. Je fis cependant beaucoup pour elle, en mettant sa grasse belle-sœur dans ma calèche, et l'invitant à mettre ses *droski* à la suite

(1) Le comte Daru, intendant général de la Grande-Armée. (Note de R. Colomb.)

de ma voiture. Elle me dit que madame Saint-Albe lui avait beaucoup parlé de moi.

L'incendie s'approchait rapidement de la maison que nous avions quittée. Nos voitures restèrent cinq ou six heures sur le boulevard. Ennuyé de cette inaction, j'allai voir le feu et m'arrêtai une heure ou deux chez Joinville (1). J'admirai la volupté inspirée par l'ameublement de sa maison ; nous y bûmes, avec Billet et Busche, trois bouteilles de vin qui nous rendirent la vie. J'y lus quelques lignes d'une traduction anglaise de *Virginie*, qui, au milieu de la grossièreté générale, me rendit un peu de vie morale.

J'allai avec Louis voir l'incendie. Nous vîmes un nommé Savoye, canonnier à cheval, ivre, donner des coups de plats de sabre à un officier de la garde et l'accabler de sottises. Il avait tort, on fut obligé de finir par lui demander pardon. Un de ses camarades de pillage s'enfonça dans une rue en flammes, où probablement il rôtit. Je vis une nouvelle preuve du peu de caractère des Français en général. Louis s'amusait à calmer cet homme, au profit d'un officier de la garde qui l'aurait mis dans l'embarras à la première rivalité ; au lieu d'avoir pour tout ce désordre un mépris mérité, il s'exposait à accrocher des sottises pour son compte. Pour moi, j'admirais la patience de l'officier de la garde ; j'aurais donné un coup de sabre sur le nez de Savoye, ce qui aurait pu faire une affaire avec le colonel. L'officier agit plus prudemment.

Je retournai, à trois heures, vers la colonne de nos voitures et les tristes collègues. On venait de découvrir dans les maisons de bois voisines un magasin de farine et un magasin d'avoine ; je dis à mes domestiques d'en prendre. Ils se montrèrent très affairés, eurent l'air d'en prendre beaucoup, et cela se borna à très peu de chose. C'est ainsi qu'ils agissent en tout et partout à l'armée ; cela cause de l'irritation. On a beau vouloir s'en f..., comme ils viennent tou-

(1) Le baron de Joinville, intendant militaire. (Note de R. Colomb.)

jours crier misère, on finit par s'impatienter, et je passe des jours malheureux. Je m'impatiente cependant bien moins qu'un autre ; mais j'ai le malheur de me mettre en colère. J'envie certains de mes collègues auxquels on dirait je crois qu'ils sont des gens f... sans les mettre véritablement en colère ; ils haussent la voix et voilà tout. Ils secouent les oreilles, comme me disait la comtesse Palfy : « On serait bien malheureux si l'on ne faisait pas ainsi », ajoutait-elle. Elle a raison ; mais comment faire preuve de semblable résignation avec une âme sensible !

Vers les trois heures et demie, Billet et moi allâmes visiter la maison du comte Pierre Soltykoff ; elle nous parut pouvoir convenir à son S. E. Nous allâmes au Kremlin pour l'en avertir ; nous nous arrêtâmes chez le général Dumas, qui domine le carrefour.

Le général Kirgener avait dit devant moi à Louis : « Si l'on veut me donner quatre mille hommes, je me fais fort, en six heures, de faire la part du feu, et il sera arrêté. » Ce propos me frappa. (Je doute du succès. Rostopchine faisait sans cesse mettre le feu de nouveau ; on l'aurait arrêté à droite, on l'aurait retrouvé à gauche, en vingt endroits.)

Nous vîmes arriver du Kremlin M. Daru et l'aimable Martial ; nous les conduisîmes à l'hôtel Soltykoff, qui fut visité de fond en comble. M. Daru trouvant des inconvénients à la maison Soltykoff, on l'engagea à en aller voir d'autres vers le club. Nous vîmes le club orné dans le genre français, majestueux et enfumé. Dans ce genre, il n'y a rien à Paris de comparable. Après le club, nous vîmes la maison voisine, vaste et superbe ; enfin, une jolie maison blanche et carrée, qu'on résolut d'occuper.

Nous étions très fatigués, moi plus qu'un autre. Depuis Smolensk, je me sens entièrement privé de forces, et j'avais eu l'enfantillage de mettre de l'intérêt et du mouvement à ces recherches de maisons. De l'intérêt, c'est trop dire, mais beaucoup de mouvement.

Nous nous arrangeons enfin dans cette maison, qui avait

l'air d'avoir été habitée par un homme riche aimant les arts. Elle était distribuée avec commodité, pleine de petites statues et de tableaux. Il y avait de beaux livres, notamment *Buffon*, *Voltaire*, qui, ici, est partout, et la *Galerie du Palais-Royal*.

La violente diarrhée faisait craindre à tout le monde le manque de vin. On nous donna l'excellente nouvelle qu'on pouvait en prendre dans la cave du beau club dont j'ai parlé. Je déterminai le père Billet à y aller. Nous y pénétrâmes par une superbe écurie et par un jardin qui aurait été beau, si les arbres de ce pays n'avaient pas pour moi un caractère ineffaçable de pauvreté.

Nous lançâmes nos domestiques dans cette cave ; ils nous envoyèrent beaucoup de mauvais vin blanc, des nappes damassées, des serviettes *idem*, mais très usées. Nous pillâmes cela pour en faire des draps.

Un petit M. J..., de chez l'intendant-général, venu pour *pilloter* comme nous, se mit à nous faire des présents de tout ce que nous prenions. Il disait qu'il s'emparait de la maison pour M. l'intendant général, et partait de là pour moraliser; je le rappelai un peu à l'ordre.

Mon domestique était complètement ivre; il entassa dans la voiture les nappes, du vin, un violon, qu'il avait pillé pour lui, et mille autres choses. Nous fîmes un petit repas de vin avec deux ou trois collègues.

Les domestiques arrangeaient la maison, l'incendie était loin de nous, et garnissait toute l'atmosphère, jusqu'à une grande hauteur, d'une fumée cuivreuse; nous nous arrangions et nous allions enfin respirer, quand M. Daru, rentrant, nous annonce qu'il faut partir. Je pris la chose avec courage ; mais cela me coupa bras et jambes.

Ma voiture était comble, j'y plaçai ce pauvre foireux et ennuyeux de B..., que j'avais pris par pitié et pour rendre à un autre la bonne action de Biliotti. C'est l'enfant gâté le plus bête et le plus ennuyeux que je connaisse.

Je pillai dans la maison, avant de la quitter, un volume de Voltaire, celui qui a pour titre *Facéties*.

Mes voitures de François firent attendre. Nous ne nous mîmes guère en route que vers sept heures. Nous rencontrâmes M. Daru furieux. Nous marchions directement vers l'incendie, en longeant une partie du boulevard. Peu à peu, nous nous avançâmes dans la fumée, la respiration devenait difficile; enfin nous pénétrâmes entre des maisons embrasées. Toutes nos entreprises ne sont jamais périlleuses que par le manque absolu d'ordre et de prudence. Ici une colonne très considérable de voitures s'enfonçait au milieu des flammes pour les fuir. Cette manœuvre n'aurait été sensée qu'autant qu'un noyau de ville aurait été entouré d'un cercle de feu. Ce n'était pas du tout l'état de la question; le feu tenait un côté de la ville, il fallait en sortir; mais il n'était pas nécessaire de traverser le feu; il fallait le tourner.

L'impossibilité nous arrêta net; on fit faire demi-tour. Comme je pensais au grand spectacle que je voyais, j'oubliai un instant que j'avais fait faire demi-tour à ma voiture avant les autres. J'étais harassé, je marchais à pied, parce que ma voiture était comble des pillages des domestiques, et que le foireux y était juché. Je crus ma voiture perdue dans le feu. François fit là un temps de galop en tête. La voiture n'aurait couru aucun danger; mais mes gens, comme ceux de tout le monde, étaient ivres et capables de s'endormir au milieu d'une rue brûlante.

En revenant, nous trouvâmes sur le boulevard le général Kirgener, dont j'ai été très content ce jour-là. Il nous rappela à l'audace, c'est-à-dire au bon sens, et nous montra qu'il y avait trois ou quatre chemins pour sortir.

Nous en suivions un vers les onze heures; nous coupâmes une file, en nous disputant avec des charretiers du roi de Naples. Je me suis aperçu ensuite que nous suivions la *Tverskoï* ou rue de Tver. Nous sortîmes de la ville éclairée par le plus bel incendie du monde, qui formait une pyramide

immense, qui avait, comme les prières des fidèles, sa base sur la terre et son sommet au ciel. La lune paraissait au-dessus de cette atmosphère de flammes et de fumée. C'était un spectacle imposant, mais il aurait fallu être seul ou entouré de gens d'esprit pour en jouir. Ce qui a gâté pour moi la campagne de Russie, c'est de l'avoir faite avec des gens qui auraient rapetissé le Colisée et la mer de Naples.

Nous allions, par un superbe chemin, vers un château nommé *Petrowski*, où S. M. était allée prendre un logement. Paf ! au milieu de la route, je vois de ma voiture, où j'avais trouvé une petite place par grâce, la calèche de M. Daru qui penche et qui enfin tourne dans un fossé. La route n'avait que 80 pieds de large. Jurements, fureur ; il fut fort difficile de relever la voiture.

Enfin nous arrivons à un bivac ; il faisait face à la ville. Nous apercevions très bien l'immense pyramide formée par les pianos et les canapés de Moscou, qui nous auraient donné tant de jouissance sans la manie incendiaire. Ce Rostopchine sera un scélérat ou un Romain ; il faut voir comment cette action sera jugée. On a trouvé aujourd'hui un écriteau à un des châteaux de Rostopchine ; il dit qu'il y a un mobilier d'un million, je crois, etc. ; etc. ; mais qu'il l'incendie pour ne pas en laisser la jouissance à des brigands. Le fait est que son beau palais de Moscou n'est pas incendié.

Arrivés au bivac, nous soupâmes avec du poisson cru, des figues et du vin. Telle fut la fin de cette journée si pénible, où nous avions été agités depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'à ces onze heures, en m'asseyant dans ma calèche pour y dormir à côté de cet ennuyeux de B..., et assis sur des bouteilles recouvertes d'effets et de couvertures, je me trouvai gris par le fait de ce mauvais vin blanc pillé au club. Conserve ce bavardage ; il faut au moins que je tire ce parti de ces plates souffrances, de m'en rappeler le comment. Je suis toujours bien ennuyé de mes compagnons de combat. Adieu, écris-moi et songe à t'amuser ; la vie est courte.

A MONSIEUR LE BARON DE M..., A PARIS.

Milan, le 21 décembre 1819.

Une collection de baïonnettes ou de guillotines ne peut pas plus arrêter une opinion qu'une collection de louis ne peut arrêter la goutte.

Voilà, mon cher ultra, l'idée qui m'est venue en lisant la deuxième partie de votre lettre du 8. Je riais de bon cœur de votre ignorance politique, ou plutôt du voile que l'amour de votre baronnie et les souvenirs de *supériorité individuelle* qu'on vous inocula jadis, à l'académie d'Alfiéri, mettent devant vos yeux. Vous me rendez ce rire quand je vous parle de Vigano, et nous avons tous deux raison, car il n'y a pas de moral, et nos physiques sont différents. La preuve en est que de tout Paris je ne regrette que Nina. Tout le reste me semble vieille coquette, et vos tableaux et vos livres me font l'effet de madame de Saint-Aubin; n'est-ce pas là le nom de l'amie de Mme Lambert ? Tout cela se réduit à ce que le Corrège aurait fait ses madones noires s'il eût peint au Sénégal.

Le *bon*, entre amis, c'est d'être francs; comme cela, on se donne le plaisir de l'originalité. Donc, à l'âge près, je voudrais être Grégoire. Mon seul défaut est de ne pas aimer *the blood* (1) ; mais, puisqu'on ne peut compter sur rien, pas même sur la Charte, je me réjouis de l'élection de Grégoire, bien plus qu'au moment où nous la fîmes. La raison, c'est que son exclusion, après le ministère Fouché, est un fait *palpable*, que le dernier paysan, acquéreur de domaines nationaux, comprendra quand nous le lui aurons expliqué, de toutes les manières, pendant un an. Même dans le sens de votre roi, je l'aurais admis; ce trait de respect pour la Charte, que coûtait-il? Enfin, rien de moins *endormant* que cette séance. Je vous parais le comble de l'absurde, ainsi *basta cosi*.

(1) Le sang.

Je vous donne ma parole d'honneur que, si j'avais été député, j'aurais fait entrevoir les idées que je viens de vous écrire ; cela aurait fait ma gloire en 1830. Je trouve les libéraux plats ; même M. d'Argenson fut plat, en 1815, de ne pas parler plus *net* sur Nîmes. Donc, encore une fois, vous vous trompez quand vous me dites que j'aurais vu deux cent cinquante grands hommes à la séance du 6.

Dans votre réponse, mettez une phrase *ultra*, en caractères bien lisibles. Au reste, notre style français, à vous et à moi, est inintelligible ici et notre écriture archi-inintelligible : donc ne vous gênez nullement.

Nous ne sommes pas moins éloignés en tragédie qu'en politique et en ballets. Un médecin vous sauve en vous donnant l'émétique ; cela diminue-t-il la gloire du médecin qui me sauve ici, à trois cents lieues de vous, en ne me donnant pas l'émétique ?

Voilà le principe du *romanticisme* que vous ne sentez pas assez. Le mérite est d'administrer à un public la drogue juste qui lui fera plaisir. Le mérite de M. Manzoni, si *mérite il y a, car je n'ai rien lu*, est d'avoir saisi la saveur de l'eau dont le public italien a soif. Cette eau ferait peut-être mal au cœur au public de la rue Richelieu ; qu'est-ce que que cela me fait à Milan ? Sentez bien ce principe du *romanticisme ;* là il n'y a pas d'académie de Turin entre vous et moi.

Un mélodrame est à Paris un ouvrage que deux mille littérateurs peuvent faire ; une *Mort de Carmagnola* ne peut être faite ici que par deux ou trois hommes. Croyez que si M. Manzoni réussit il aura une gloire immense, et que tout ce qu'il y a de jeunes prêtres en Italie se creuse la cervelle depuis douze ans pour faire une tragédie différente d'Alfiéri, et ne trouve rien. Donc, quand *Carmagnola* serait un mélodrame traduit, s'il fait pâmer toute une nation, il a un grand mérite ; lisez cette phrase à vos Saint-Aubin.

Je passe mes soirées avec Rossini et Monti ; tout pesé, j'aime mieux les hommes extraordinaires que les ordinai-

res. — Je vous quitte pour aller dîner avec Rossini ; je passe ici pour être *ultra-anti-rossinien ;* on s'occupe beaucoup de musique et de Grégoire. Je vais lire votre lettre à Rossini ; il est fort drôle et a de l'esprit ; il est juste à la hauteur des lettres de Bombet, il crée sans *savoir comment*. Schiller a fait deux ou trois tragédies comme *Walstein*, ayant sur le sublime des idées dignes de M. Cousin. Si Rossini voyait le *comment* de ses œuvres, il devrait être à mille lieues en avant des théories du sieur Bombet ; moi-même je suis fort en avant aujourd'hui, après cinq ans d'expérience.

A MONSIEUR S... S..., A LONDRES

Paris, le 15 juin 1824.

. . . . . .

Lorsque l'on détourne la vue des résultats sérieux de la Révolution, un des spectacles qui frappent d'abord l'imagination, c'est l'état actuel de la société en France. J'ai passé ma première jeunesse avec des grands seigneurs qui étaient aimables : ce sont aujourd'hui de vieux *ultra* méchants. J'ai cru d'abord que leur humeur chagrine était un triste effet de l'âge ; je me suis rapproché de leurs enfants, qui doivent hériter de grands biens, de beaux titres, enfin de la plupart des avantages que les hommes, réunis en société, puissent conférer à quelques-uns d'entre eux ; je les ai trouvés jouissant d'un plus grand fond de tristesse encore que leurs parents.

Je ne suis point de ces philosophes qui, lorsqu'il fait une grande pluie le soir d'un jour étouffant du mois de juin, s'affligent de la pluie, parce qu'elle fait du mal aux biens de la terre, et, par exemple, à la floraison des vignes. La pluie, ce soir-là, me semble charmante, parce qu'elle détend les nerfs, rafraîchit l'air, et, enfin, me donne du bonheur. Je quitterai peut-être le monde demain ; je ne boirai pas de ce vin dont la fleur embaume les collines de la Côte-d'Or.

Tous les philosophes du dix-huitième siècle m'ont prouvé que le grand seigneur est une chose fort immorale, for nuisible, etc. A quoi je réponds que j'aime de passion un grand seigneur bien élevé et gai, tels que ceux que je trouvai dans ma famille lorsque j'apprenais à lire. La société, veuve de ces êtres gais, charmants, aimables, ne prenant rien au tragique, me semble presque l'année dépouillée de son printemps. Mais, me dit la sagesse, c'étaient des êtres immoraux et, sans le savoir, produisant du malheur. Ma belle sagesse, lui réponds-je, je ne suis pas roi, je ne suis pas chef de peuple, législateur, etc. ; je suis un petit citoyen fort obscur, fort peu fait pour influer sur les autres; je cherche le plaisir tous les jours, le bonheur quand je puis; j'aime la société et je suis affligé de l'état de marasme et d'irritation où elle se trouve.

N'est-il pas bien triste pour moi qui n'ai qu'une journée à passer au *salon*, de le trouver justement occupé par les maçons qui le reblanchissent, par les peintres qui me font fuir avec l'insupportable odeur de leur vernis, enfin, par les menuisiers, les plus bruyants de tous, qui remettent des chevilles au parquet à grands coups de marteau? Tous ces messieurs me jurent que sans leurs travaux le salon tomberait. — Hélas! messieurs, que ne m'a-t-il été donné d'habiter le salon la veille du jour où vous y êtes entrés!

A MADAME..., A PARIS

Paris, le... 1824.

Quand je t'ai vue trois jours de suite, mon ange, il me semble toujours que je t'aime davantage, s'il est possible; c'est que nous sommes plus intimes, c'est que ce qui nous sépare, ce sont les préjugés qui viennent de ta voiture, et qu'après trois jours d'intimité, chacun de nous, apparemment, ne tient plus à ses préjugés, et ne songe qu'à aimer et à être heureux.

Mon Dieu! que j'ai été heureux hier mercredi! Je mar-

que ce jour, car Dieu sait quand j'oserai t'envoyer cette lettre. Je t'écris *per sfogarmi*. Je t'aime tant aujourd'hui, je suis tellement dévoué, que j'ai besoin de l'écrire, ne pouvant le dire à personne. Si nous passions huit jours ensemble et que nos cœurs battissent toujours avec autant d'ardeur, je crois que nous finirions par ne plus nous séparer.

J'ai été moins heureux mardi, le jour des *Frères Provençaux;* j'étais un peu choqué. Mais le dîner d'hier a été parfait de bonheur, d'intimité, de douceur. Voilà, suivant moi, du moins, de ces moments qu'on ne trouve jamais, quand on se permet de jouer la comédie avec ce qu'on aime. — Je crois que je t'ai expliqué ce mot italien.

A LA MÊME

Paris, le... 1824.

Ma bonne amie, afin que tu souffres le moins possible de mes bizarreries, je vais faire le sot, c'est-à-dire te parler de moi.

Mes bonnes qualités, si j'en ai, tiennent à d'autres qualités, sinon extrêmement mauvaises, du moins fort désagréables, mais encore plus déplaisantes à moi qu'aux autres. Je me compare à un conscrit qui arrive dans un régiment de dragons ; on lui donne un cheval. S'il a un peu de bon sens, il connaît bien vite les qualités de ce cheval. Le cheval, c'est le caractère ; mais connaître que le cheval qu'on monte est ombrageux n'ôte pas du tout à ce cheval la qualité d'*être ombrageux*. Il en est ainsi de mon caractère ; depuis deux ans surtout, je commence à le bien connaître. Ces défauts ne marquaient guère en Italie, où tout le monde est original et ne fait que ce qui lui fait plaisir, sans *s'inquiéter du voisin*. En France, on se dit toujours : *Mais que pensera le voisin ?*

N'aie pas la moindre inquiétude sur moi, je t'aime à la passion ; ensuite cet amour ne ressemble peut-être pas à

celui que tu as vu dans le monde ou dans les romans. Je voudrais, pour que tu n'eusses pas d'inquiétude, qu'il ressemblât à ce que tu connais au monde de plus tendre. Je suis triste en pensant que tu as dû être triste jeudi, vendredi et samedi. Devrions-nous augmenter les contrariétés qui nous poursuivent? Si tu avais fait une telle action, j'en serais outré. Faut-il que ma maudite originalité ait pu te donner une fausse idée de ma tendresse !

A M. R. C..., A VERSAILLES

Paris, le 24 août 1829.

Malgré de petits retards à l'imprimerie et quelques anicroches pour la copie, les *Promenades* (1) marchent et arriveront dans la boutique de M. Delaunay, au Palais-Royal, probablement en même temps que toi à Paris.

On m'a beaucoup fait causer ce soir sur lord Byron ; il n'est que minuit, le sommeil ne s'annonçant nullement, tu auras l'analyse de mon éternel bavardage.

Souvenirs sur Lord Byron

Je puis parler, car tous les amis que je vais nommer sont morts ou dans les fers. Mes paroles ne pourront nuire aux prisonniers, et, dans le fait, rien de ce qui est vrai ne peut nuire à ces âmes nobles et courageuses.

Je ne crains pas non plus les reproches de mes amis morts. Pressés depuis longtemps par le dur oubli qui suit la mort, ce désir si naturel à l'homme, de n'être pas oublié par le *monde des vivants*, leur ferait prêter l'oreille avec plaisir à la voix de l'ami qui va prononcer leur nom. Pour être digne d'eux, la voix de cet ami ne dira rien de faux, rien d'exagéré le moins du monde.

(1) On imprimait alors ses *Promenades dans Rome*. (Note de R. Colomb.)

M. le marquis de Brême, seigneur piémontais, fort riche et fort noble, et qui peut-être vit encore, avait été ministre de l'intérieur à Milan pendant que Napoléon était roi d'Italie. Après 1814, M. de Brême avait trouvé le métier de girouette indigne de sa naissance ; il s'était retiré dans ses terres, laissant son palais de Milan à un de ses fils cadets, *monsignor* Ludovic de Brême.

C'était un jeune homme d'une taille fort élevée et fort maigre, souffrant déjà de la maladie de poitrine qui l'a mis au tombeau peu d'années après. On l'appelait monsignor, parce qu'il avait été aumônier du roi d'Italie, dont son père était ministre de l'intérieur ; il avait refusé l'évêché de Mantoue dans le temps du crédit de sa famille. M. Louis de Brême avait beaucoup de hauteur, d'instruction et de politesse. Sa figure élancée et triste ressemblait à ces statues de marbre blanc que l'on trouve en Italie sur les tombeaux du onzième siècle. Il me semble toujours le voir montant l'immense escalier du vieux palais sombre et magnifique dont son père lui avait laissé l'usage.

Un jour monseigneur de Brême eut l'idée de se faire conduire chez moi par M. Guasco, jeune libéral, rempli d'esprit. Comme je n'avais ni palais ni titre, je m'étais refusé à aller voir M. de Brême. Je fus si content du ton noble et poli qui régnait dans sa société, qu'en peu de jours la connaissance devint intime. M. de Brême était ami fou de madame de Staël, et, plus tard, nous nous sommes brouillés parce qu'un soir, à la Scala, dans la loge de son père, je prétendis que les *Considérations sur la Révolution française*, de Mme de Staël, fourmillaient d'erreurs. Tous les soirs cette loge de M. de Brême réunissait huit ou dix hommes remarquables ; on écoutait à peine les morceaux frappants de l'opéra, et la conversation ne tarissait pas.

Un soir de l'automne de 1816 j'entrais dans la loge de M. de Brême, au retour d'une course sur le lac de Como ; je trouvai quelque chose de solennel et de gêné dans la

société ; on se taisait; j'écoutais la musique, lorsque M. de Brême me dit, en me montrant mon voisin : « Monsieur Beyle, voici lord Byron. » Il répéta la même phrase, en la retournant, à lord Byron. Je vis un jeune homme dont les yeux étaient superbes, avaient quelque chose de généreux ; il n'était point grand. Je raffolais alors de *Lara*. Dès le second regard je ne vis plus lord Byron tel qu'il était réellement, mais tel qu'il me semblait que devait être l'auteur de *Lara*. Comme la conversation languissait, M. de Brême chercha à me faire parler; c'est ce qui m'était impossible, j'étais rempli de timidité et de tendresse. Si j'avais osé, j'aurais baisé la main de lord Byron en fondant en larmes. Poursuivi par les interpellations de M. de Brême, je voulus parler et ne dis que des choses communes qui ne furent d'aucun secours contre le silence qui, ce soir-là, régnait dans la société. Enfin lord Byron me demanda, comme au seul qui sût l'anglais, l'indication des rues qu'il devait parcourir pour regagner son auberge; elle était à l'autre bout de la ville, près la forteresse. Je voyais qu'il allait se tromper : de ce côté de Milan, à minuit, toutes les boutiques sont fermées; il allait errer au milieu de rues solitaires peu éclairées, et sans savoir un mot de la langue. Par tendresse, j'eus la sottise de lui conseiller de prendre un fiacre. A l'instant, une nuance de l'auteur se peignit sur son front; il me fit entendre, avec tout ce qu'il fallait de politesse, qu'il me demandait l'indication des rues, et non pas un conseil sur la manière de les parcourir. Il sortit de la loge, et je compris pourquoi il y avait apporté le silence.

Le caractère altier et parfaitement gentilhomme du maître de la loge avait trouvé son pareil. En présence de lord Byron, personne ne s'était soucié d'encourir le danger auquel s'expose, dans une réunion de sept à huit hommes silencieux, celui qui propose un sujet de conversation.

Lord Byron se laissa entraîner, comme un enfant, à l'attaque de la haute société anglaise, aristocratie toute puis-

sante, inexorable, terrible en ses vengeances, qui de tant de sots riches fait des hommes *très respectables* (1); mais qui ne peut pas, sans se perdre elle-même, se laisser plaisanter par un de ses enfants. C'est la peur que jetait autour de lui, en Europe, le grand peuple qui avait alors pour chefs Danton et Carnot, qui a fait l'aristocratie anglaise ce que nous la voyons aujourd'hui, ce corps si puissant, si morose, si rempli d'hypocrisie.

Les plaisanteries de lord Byron sont amères dans *Childe Harold;* c'est la colère de la jeunesse; ces plaisanteries ne sont plus guères qu'ironiques dans *Beppo* et *Don Juan.* Mais il ne faut pas regarder cette ironie de trop près; au lieu de gaîté et d'insouciance, la haine et le malheur sont au fond. Lord Byron n'a jamais su peindre qu'un homme : lui-même. De plus, il était et se croyait un grand seigneur; il voulait paraître dans le monde comme tel, et cependant il était aussi un grand poète, et voulait être admiré : prétentions incompatibles, source immense de malheur.

Jamais, dans aucun pays, le corps des gens riches et bien élevés, composé d'individus qui s'estiment à cause des titres reçus de leurs ancêtres, ou des cordons bleus obtenus par eux-mêmes, ne supportera de sang-froid le spectacle d'un homme entouré de l'admiration publique et obtenant la faveur générale dans un salon, parce qu'il a fait deux cents beaux vers. L'aristocratie se venge de l'accueil fait aux autres poètes, en disant : Quel ton! Quelles façons! Ces deux petites exclamations ne pouvaient se produire à l'égard de lord Byron. Elles retombèrent pesantes sur le cœur et se changèrent en haine. Cette haine commença par un grand poème d'un M. Southey, qui, jusque-là, n'était connu que par des odes qu'il adressait régulièrement au roi d'Angleterre (d'ailleurs le modèle des rois) le jour de sa naissance. Ce M. Southey, protégé par le *Quarterly Review*, adressa des injures atroces à lord Byron, qui, une fois, fut sur le point d'honorer le Southey d'un coup de pistolet.

(1) Very respectable. (Note de Beyle.)

Dans les moments ordinaires et de tous les jours de la vie, lord Byron s'estimait comme grand seigneur; c'était là la cuirasse que cette âme délicate et profondément sensible à l'injure, opposait à la grossièreté infinie du vulgaire. *Odi profanum vulgus et arceo.* Il faut avouer que le vulgaire, en Angleteterre, ayant le *spleen* pour droit de naissance, est plus atroce que nulle part.

Les jours où lord Byron se sentait un peu plus de courage contre les propos grossiers et les actions grossières, c'est-à-dire quand il était moins sensible, la fatuité de beauté ou de bon ton était de service. Enfin, deux ou trois fois, peut-être chaque semaine, il y avait des moments (accès de cinq ou six heures) pendant lesquels il était *homme de sens* et souvent grand poète.

L'étude exagérée de la Bible donne au peuple anglais une teinte de férocité hébraïque; l'aristocratie qui descend jusque dans l'intérieur des familles donne un fond de sérieux. Lord Byron s'aperçut de ce défaut, et, dans *Don Juan*, il est à la fois gai, spirituel, sublime et pathétique; il attribuait ce changement à son séjour à Venise.

L'aristocratie de Venise, insouciante et noble, cinq ou six cents ans avant toutes les noblesses de l'Europe, par là fort respectable aux yeux de lord Byron, avait pour chefs, en 1797, des gens à têtes souverainement incapables de toute affaire, mais, en revanche, extrêmement insolents. Ces derniers des hommes avaient vis-à-vis d'eux une petite armée assez délabrée : ils la méprisèrent; ils avaient trop de sottise pour comprendre et craindre le génie du jeune homme de vingt-huit ans qui commandait cette armée. Le gouvernement de Venise fit ou laissa assassiner les malades de l'armée de Bonaparte: voilà la vérité sur la chute de Venise. Jamais aristocratie ne fut plus malheureuse, mais jamais malheur plus grand ne fut supporté avec tant de gaieté.

La page que tu viens de lire est le résumé de plusieurs longues conversations que j'eus avec lord Byron en 1816.

La gaieté, l'insouciance de M. le comte Bragadin et de

beaucoup de gens aimables, plus nobles et plus malheureux que lui, frappa profondément lord Byron. Il eut le bonheur de voir la vive, sincère et continuelle admiration qu'excitaient dans la bonne compagnie de Venise les vers de M. Buratti. Dès lors, l'ironie légère de *Don Juan* prit la place de l'amer sarcasme de *Childe Harold ;* le changement dans le caractère du noble poète fut moins marqué, mais tout aussi réel.

Plus tard, vers 1820, il eut, entre autres folies absurdes, celle de faire un journal. Il s'associa un littérateur très instruit (M. Hunt, qui nous a donné un portrait ressemblant de lord Byron). Ce littérateur était, comme lord Byron, de ce qu'on appelle en Angleterre le parti libéral. Un autre membre de ce prétendu parti libéral écrivit à lord Byron, au nom de tous les libéraux de bonne société, pour lui représenter le tort qu'il se faisait à jamais, en s'associant publiquement, pour la composition d'un journal, un auteur non noble et n'appartenant nullement à l'*high life* (1).

Est-il étonnant que M. Moore ait brûlé les Mémoires que son ami lui avait confiés ?

A MONSIEUR L..., LIBRAIRE A PARIS

Civita-Vecchia, le 11 novembre 1832.

Je suis véritablement touché, monsieur, de la lettre aimable que vous avez pris la peine de m'écrire. Je ne suis pas liant de ma nature ; les hommes m'ennuient pour la plupart. Par conséquent beaucoup de gens seraient charmés de répéter : « Il ne s'occupe pas de son métier ; voyez, il a le temps d'écrire des fadaises. » Que serait-ce, si dans ces fadaises il y avait de petites plaisanteries occasionnelles sur les niaiseries utiles aux gens puissants ? Que dirait votre ami le *Journal des Débats ?* Il est permis de tout dire, pourvu que vous ne parliez ni de ceci, ni de cela, ni de cette

(1) La haute société. (Note de Beyle.)

autre chose encore, ce qui tend à nous faire recommencer la littérature de l'Empire.

J'ai donc fait un roman dont le style est, j'espère, moins haché que celui du *Rouge* (1), deux gros volumes ou trois petits. Si la littérature pouvait me donner trois mille francs par an, je vous enverrais le *Chasseur vert;* car je préfère le plaisir d'écrire des folies à celui de porter un habit brodé qui coûte huit cents francs.

J'ai acheté très cher de vieux manuscrits en encre jaunie, qui datent du seizième et du dix-septième siècles. Ils contiennent en demi-patois du temps, mais que j'entends fort bien, des historiettes de quatre-vingts pages chacune et presque tout à fait tragiques. J'appellerai cela *Historiettes romaines.* Il n'y a rien de croustilleux comme dans Tallemant des Réaux; cela est plus sombre et plus intéressant. Quoique l'amour y joue un grand rôle aux yeux d'un homme d'esprit, ces historiettes seraient l'utile complément de l'histoire d'Italie aux seizième et dix-septième siècles. Ce sont ces mœurs qui ont enfanté les Raphaël et les Michel-Ange, que l'on prétend si niaisement recommencer avec des académies et des écoles des beaux-arts. On oublie qu'il faut une âme hardie pour conduire le pinceau le plus habile, et l'on n'arrive qu'à de pauvres diables, condamnés à faire la cour à un chef de bureau pour avoir la commande d'un tableau.

Mais pardon, monsieur, je m'égare, j'imite trop Pindare. Ne montrez pas ma lettre aux demi-sots, et croyez que je serais charmé de vous donner un ouvrage que, par votre talent, vous placeriez rapidement sous les yeux des bons juges, ce qui m'a toujours manqué.

J'écris maintenant un livre qui peut être une grande sottise ; c'est *Mes Confessions*, au style près, comme J.-J. Rousseau, avec plus de franchise. J'ai commencé par la campagne de Russie en 1812 ; j'étais en colère de toutes les plati-

(1) *Le Rouge et le Noir.*

tudes de M. de S..., qui, lui, veut voler le grand cordon de la Légion d'honneur. A côté de la campagne de Russie et de la cour de l'Empereur, il y a les amours de l'auteur; c'est un beau contraste. (Beau ici veut dire grand.) Peut-être la franchise de ce manuscrit le rendra-t-il trop ennuyeux pour être publié.

On me dit que vous annoncez un *Nouveau roman de M. de Stendhal*. A la bonne heure; si donc je fais un héritage de trois mille francs de rente, je vous enverrai le *Chasseur vert*, qui sera tout fier d'avoir été annoncé pendant deux ou trois ans. Ce roman peut aussi s'appeler les *Bois de Prémol*, si cela vous convient mieux. Voilà, monsieur, tout ce que je puis faire de littéraire en ce moment.

A H. DE BALZAC (1)

[1839].

Mon portier, par lequel je voulais vous envoyer *la Chartreuse* comme au Roi des Romanciers du présent siècle, ne veut aller rue Cassini, n° 1 ; il prétend ne point comprendre mon explication : aux environs de l'Observatoire, *en demandant*, voilà ce qu'on m'en a dit.

Quelquefois vous venez, monsieur, en pays chrétien, donnez-moi donc une adresse honnête, par exemple chez un libraire (vous direz que j'ai l'air de chercher une épigramme).

Ou bien envoyez prendre le dit roman rue Godot-de-Mauroy, 30 (Hôtel Godot-de-Mauroy).

Si vous me dites que vous l'enverrez quérir, je le mettrai chez mon portier. Si vous le lisez, dites-m'en votre avis bien sincèrement.

Je réfléchirai à vos critiques avec respect.

Votre dévoué,

FRÉDÉRIC.

Rue Godot-de-Mauroy, n° 30.

Vendredi 17.

(1) Tirée des *Souvenirs d'Egotisme*.

A MONSIEUR HONORÉ DE BALZAC, A PARIS (1)

Civita-Vecchia, le 30 octobre 1840.

J'ai été bien surpris, hier soir, monsieur. Je pense que jamais personne ne fut traité ainsi dans une *Revue*, et par le meilleur juge de la matière. Vous avez eu pitié d'un orphelin abandonné au milieu de la rue. Rien de plus facile, monsieur, que de vous écrire une lettre polie, comme nous en savons faire vous et moi. Mais, comme votre procédé est unique, je veux vous imiter, et vous répondre par une lettre sincère. Recevez mes remerciements des conseils encore plus que des louanges.

J'ai lu la *Revue* hier soir, et ce matin j'ai réduit à quatre ou cinq pages les cinquante-quatre premières pages que vous poussez dans le monde. Je dois vous avouer cependant que j'éprouvais la jouissance la plus vive en écrivant ces pages ; je parlais de choses que j'adore, et je n'avais jamais songé à l'*art* de faire un roman.

Je pensais n'être pas lu avant 1880 ; j'avais renvoyé à cette époque les jouissances de *l'imprimé*. Quelque ravaudeur littéraire, me disais-je, fera la découverte des ouvrages dont vous exagérez si étrangement le mérite. Votre illusion va bien loin ; par exemple, *Phèdre*. Je vous avouerai que j'ai été scandalisé, moi qui suis cependant assez disposé pour l'auteur.

Puisque vous avez pris la peine de lire trois fois ce roman, je nourris le noir projet de vous faire bien des questions à la première rencontre sur le boulevard.

1° Est-il permis d'appeler Fabrice *notre héros* ? Il s'agissait de ne pas répéter si souvent le mot Fabrice.

2° Faut-il supprimer l'épisode de Fausta, qui est devenu bien long en le faisant ? Fabrice saisit l'occasion qui se

(1) En réponse à l'article de Balzac sur *la Chartreuse de Parme*, dans la *Revue Parisienne* du 25 septembre 1840. Voir plus loin un extrait de cet article.

présente de démontrer à la duchesse qu'il n'est pas susceptible *d'amour*.

Les cinquante-quatre première pages me semblaient une introduction gracieuse. J'avais trop de plaisir, j'en conviens, à parler de ces temps heureux de ma jeunesse. J'eus bien quelques remords en corrigeant les épreuves; mais je songeais aux premiers demi-volumes si ennuyeux de Walter Scott, et au préambule si long de la divine *Princesse de Clèves*.

J'ai fait quelques plans de romans, je ne saurais en disconvenir ; mais faire un plan me glace. Plus ordinairement je dicte vingt-cinq ou trente pages ; puis, lorsque le soir arrive, j'ai besoin d'une forte distraction ; le lendemain matin il faut que j'aie tout oublié. En lisant les trois ou quatre dernières pages du chapitre de la veille, le chapitre du jour me revient. Mon malheur ici, c'est que rien n'excite la pensée ; quelle distraction puis-je trouver au milieu des cinq mille marchands de Civita-Vecchia? Il n'y a là de poétique que les douze cents forçats : impossible d'en faire ma société. Les femmes n'ont qu'une seule pensée : celle de trouver le moyen de se faire donner un chapeau de France par leur mari.

J'abhorre le style contourné, et je vous avouerai que bien des pages de la *Chartreuse* ont été imprimées sur la dictée originale. Je dirai comme les enfants : je n'y retournerai plus. Il y eut soixante ou soixante-dix dictées ; j'étais pressé par les idées ; j'égarai tout le morceau de la prison, que je fus obligé de refaire ; mais que vous font ces détails?

Je crois que depuis la destruction de la cour, en 1792, la part de la *forme* devient plus mince chaque jour. Si M. Villemain, que je cite comme le plus distingué des académiciens, traduisait la *Chartreuse* en français, il lui faudrait trois volumes pour exprimer ce que l'on a donné en deux. La plupart des fripons étant emphatiques et éloquents, on prendra bientôt en haine le ton déclamatoire. A dix-sept ans j'ai failli me battre en duel pour la *cime indéterminée des*

forêts (1) de Chateaubriand, qui comptait beaucoup d'admirateurs au sixième de dragons. Je n'ai jamais lu la *Chaumière indienne ;* je ne puis souffrir M. de Maistre ; mon mépris pour La Harpe va jusqu'à la haine. Voilà sans doute pourquoi j'écris si mal : c'est par amour exagéré pour la logique.

Mon Homère, ce sont les *Mémoires* du maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Montesquieu et les *Dialogues des Morts* de Fénelon me semblent bien écrits ; il n'y a pas quinze jours que j'ai pleuré en relisant *Aristonoüs* ou *l'Esclave d'Alcine.*

Excepté madame de Murdauff et ses compagnons, quelques romans de George Sand et les nouvelles écrites dans les journaux par M. Soulié, je n'ai rien lu de ce qu'on a imprimé depuis trente ans. Je lis souvent l'Arioste, dont j'aime les récits. La duchesse est copiée du Corrège (c'est-à dire produit sur mon âme le même effet que le Corrège).

Je vois l'histoire future des lettres françaises dans l'histoire de la peinture. Nous en sommes aux élèves de Pierre de Cortone, qui travaillait vite et outrait les expressions, comme madame Cottin, qui fait marcher les pierres de taille des îles Borromées.

En composant la *Chartreuse*, pour prendre le ton, je lisais chaque matin deux ou trois pages du Code civil, afin d'être toujours naturel ; je ne veux pas, par des moyens factices, fasciner l'âme du lecteur. Ce pauvre lecteur laisse passer les mots ambitieux, par exemple, *le vent qui déracine les vagues ;* mais ils lui reviennent après l'instant de l'émotion. Je veux, au contraire, que, si le lecteur pense au comte Mosca, *il ne trouve rien à rabattre.*

Je vais faire paraître au foyer de l'Opéra Rassi et Riscara envoyés à Paris comme espions, après Waterloo, par Ranuce Ernest IV. Fabrice, revenant d'Amiens, remarquera leur regard italien et leur *milanais serré*, que ces observateurs ne croient compris par personne.

(1) Dans *Atala.*

Tout le monde me dit qu'il faut annoncer les personnages, que la *Chartreuse* ressemble à des Mémoires, et que les personnages paraissent à mesure qu'on en a besoin. Le défaut dans lequel je suis tombé me semble fort excusable ; n'est-ce pas la vie de Fabrice qu'on écrit ? Impossible de faire *disparaître entièrement* le bon abbé Blanés ; mais je le réduirai. Je croyais qu'il fallait des personnages ne faisant rien et seulement touchant l'âme du lecteur, et ôtant l'air romanesque.

Je vais vous sembler un monstre d'orgueil. Quoi ! dira votre sens intime, cet animal-là, non content de ce que j'ai fait pour lui, chose sans exemple dans ce siècle, veut encore être loué sur le style ! Mais il ne faut rien cacher à son médecin. Souvent je réfléchis un quart d'heure pour placer un adjectif avant ou après son substantif. Je cherche à raconter avec vérité et avec clarté ce qui se passe dans mon cœur. Je ne vois qu'une règle : être clair. Si je ne suis pas clair, tout *mon monde* est anéanti.

Je veux parler de ce qui se passe au fond de l'âme de Mosca, de la duchesse, de Clélia ; c'est un pays où ne pénètre guère le regard des enrichis, comme le latiniste, le directeur de la monnaie, M. le comte Roy, etc., etc.; le regard des épiciers, des bons pères de famille, etc.

Si à l'obscurité de la chose je joins les obscurités du style de M. V..., de madame S..., etc. (supposé que j'eusse le rare privilège d'écrire comme ces coryphées du beau langage) ; si je joins à la difficulté du fond les obscurités de ce style vanté, personne absolument ne comprendra la lutte de la duchesse contre Ernest IV.

Le style de M. de Chateaubriand et de M. V... me semble dire :

1° Beaucoup de petites choses agréables, mais inutiles à dire (comme le style d'Ausone, de Claudien, etc.) ;

2° Beaucoup de petites *faussetés* agréables à entendre.

A mesure que les demi-sots deviennent plus nombreux, la part de la *forme* diminue. Si la *Chartreuse* était traduite

en français à la mode, par madame Sand, son succès serait assuré ; mais, pour exprimer ce qui se trouve dans les deux volumes actuels, il lui en eût fallu trois ou quatre. Pesez cette excuse.

Le demi-sot tient par-dessus tout aux vers de Racine ; car il comprend ce que c'est qu'une ligne *non finie*. Mais tous les jours le vers devient une moindre partie du mérite de Racine. Le public, en se faisant plus nombreux, moins mouton, veut un plus grand nombre de petits faits vrais sur une passion, sur une situation de la vie.

Combien Voltaire, Racine, etc., tous enfin, excepté Corneille, ne sont-ils pas obligés de faire des vers *chapeaux* pour la rime. Eh bien, ces vers occupent la place qui était due légitimement à de petits faits vrais.

Dans cinquante ans, M. Bignan ou les Bignans de la prose auront tant ennuyé, avec des productions élégantes et dépourvues de tout autre mérite, que les demi-sots seront en peine; leur vanité voulant toujours qu'ils parlent de littérature et qu'ils fassent semblant de penser, que deviendront-ils quand ils ne pourront plus s'accrocher à la forme? Ils finiront par faire leur dieu de Voltaire. Le même esprit ne dure que deux cents ans ; en 1978, Voltaire sera Voiture ; mais le *Père Goriot* sera toujours le *Père Goriot*. Peut-être les demi-sots seront-ils tellement peinés de n'avoir plus leurs chères règles à admirer qu'il est fort possible qu'ils se dégoûtent de la littérature et se fassent dévôts. Tous les coquins politiques ayant un ton déclamatoire et éloquent, l'on en sera rassassié en 1880. Alors peut-être on lira la *Chartreuse*.

Je le répète, la part de la *forme* devient plus mince chaque jour. Voyez Hume. Supposez une histoire de France, de 1780 à 1840, écrite avec le bon sens de Hume; on la lirait, fût-elle écrite en patois. La *Chartreuse* est écrite comme le Code civil; je vais corriger le style, puisqu'il vous blesse ; mais je serai bien en peine. Je n'admire pas le style à la mode : il m'impatiente. Je vois des Claudien, des Sénèque,

des Ausone. On me dit depuis un an qu'il faut quelquefois délasser le lecteur en décrivant le paysage, les habits... Ces choses m'ont tant ennuyé chez les autres! J'exagérerai.

Quant au succès contemporain, auquel je n'aurais pas songé sans la *Revue parisienne*, il y a bien quinze ans que je me suis dit : « Je deviendrais un candidat pour l'Académie si j'obtenais la main de mademoiselle B..., qui me ferait louer trois fois la semaine. » Quand la société ne sera plus *tachée* d'enrichis grossiers, prisant avant tout la noblesse, justement parce qu'ils sont ignobles, elle cessera de fléchir le genou devant le journal de l'aristocratie. Avant 1793, la bonne compagnie était le vrai juge des livres. Maintenant elle rêve le retour de 93, elle a peur, elle ne saurait plus juger. Voyez le catalogue qu'un petit libraire, près Saint-Thomas-d'Aquin, prête à la noblesse, sa voisine. C'est l'argument qui m'a le plus convaincu de l'impossibilité de plaire à ces peureux, hébétés par l'oisiveté.

Je n'ai point copié M. de Metternich, que je n'ai pas vu depuis 1810, à Saint-Cloud, quand il portait un bracelet des cheveux de C... M..., si belle alors. Je n'ai nullement regret à tout ce qui ne doit pas arriver; je suis fataliste et je me cache. Je songe que j'aurai peut-être quelque succès vers 1860 ou 80; alors on parlera bien peu de M. de Metternich, et encore moins du petit prince. Qui était premier ministre d'Angleterre du temps de Malherbe? Si je n'ai pas le malheur de tomber sur Cromwell, je suis sûr de l'inconnu.

La mort nous fait changer de rôle avec ces gens-là; ils peuvent tout sur nos corps pendant leur vie; mais à l'instant de la mort l'oubli les enveloppe à jamais. Qui parlera de M. de Villèle, de M. de Martignac dans cent ans? M. de Talleyrand lui-même ne sera sauvé que par ses *Mémoires*, s'il en laisse de bons, tandis que le *Roman comique* est aujourd'hui ce que le *Père Goriot* sera en 1980. C'est Scarron qui fait connaître le nom du Rothschild de son temps, M. de Montauron, qui fut aussi, moyennant cinquante louis, le protecteur de Corneille.

Vous avez bien senti, monsieur, avec le tact d'un homme qui a agi, que la *Chartreuse* ne pouvait s'attaquer à un grand État comme la France, l'Espagne, Vienne, à cause des détails d'administration. Restaient les petits princes d'Allemagne et d'Italie.

Mais les Allemands sont tellement à genoux devant un cordon, ils sont si bêtes ! J'ai passé plusieurs années chez eux, et j'ai oublié leur langue par mépris. Vous verrez bien que mes personnages ne pouvaient être Allemands. Si vous suivez cette idée, vous trouverez que j'ai été conduit par la main à une dynastie éteinte, à un Farnèse le moins obscur de ces *éteints*, à cause des généraux ses grands-pères.

Je prends un personnage de moi bien connu ; je lui laisse les habitudes qu'il a contractées dans l'art d'aller tous les matins à la chasse du bonheur ; ensuite, je lui donne plus d'esprit. — Je n'ai jamais vu Mme de B... Rassi était Allemand ; je lui ai parlé deux cents fois. J'ai appris le prince pendant mes séjours à Saint-Cloud, en 1810 et 1811.

Ouf ! j'espère que vous aurez lu cette épître en deux fois. Vous dites, monsieur, que vous ne savez pas l'anglais ; vous avez à Paris le style *bourgeois* de Walter Scott, dans la prose pesante de M. D..., rédacteur des *Débats*. La prose de Walter Scott est inélégante et surtout prétentieuse. On voit un nain qui ne veut pas perdre une ligne de sa taille.

Cet article étonnant, tel que jamais écrivain ne le reçut d'un autre, je l'ai lu, j'ose maintenant vous l'avouer, en éclatant de rire. Toutes les fois que j'arrivais à une louange un peu forte, et j'en rencontrais à chaque pas, je voyais la mine que feraient mes amis en le lisant.

J'écris si mal quand j'écris à un homme d'esprit, mes idées sont réveillées si rapidement, que je prends le parti de faire transcrire ma lettre.

APPENDICE

§ 1. — **Biographie.**

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE HENRI BEYLE

(DE STENDHAL)

PAR R. COLOMB, SON EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE (1)

Qu'ai-je été ? que suis-je ? En vérité,
je serais bien embarrassé de le dire.
(*Tiré des papiers de Beyle.*)

(*Extraits.*)

. . . . . .

Marie-Henri Beyle naquit à Grenoble, département de l'Isère, le 23 janvier 1783, de parents que leurs opinions et leur condition rangeaient parmi ceux que, dans la langue du temps on appelait *aristocrates*. Sans être nobles, les membres de sa famille fréquentaient habituellement la noblesse, et en avaient contracté les manières. Ils se trouvaient à la tête de la haute bourgeoisie ; ils avaient pour amis Mounier et Barnave.

Parmi leurs relations de société, je me rappelle, entre autres,

(1) Cette notice a paru d'abord en tête de la *Chartreuse de Parme*, édition Hetzel, 1846. Elle a été ensuite reproduite dans l'édition posthume des œuvres de Stendhal chez Michel Lévy en 1854 (volume *Romans et Nouvelles*). Elle se trouve aujourdhui en tête d'*Armance*, mais ne comprenant que la partie biographique. (Note des Ed.)

madame de M***; cette femme, boiteuse, riche, d'un esprit assez distingué, et de mœurs tellement équivoques qu'on a pu dire, dans le temps, que c'était elle que Choderlos de Laclos s'était proposée pour modèle de sa marquise de Merteuil, des *Liaisons dangereuses*. Sans doute il faut croire que ce fut une abominable calomnie que de lui trouver de la ressemblance, quelque faible qu'elle pût être, avec ce type du génie infernal le plus odieux. Quoi qu'il en soit, madame de M***, dont Beyle me citait de temps en temps des particularités, est morte à Grenoble, en 1822, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et à la fin d'une soirée où nombreuse société se trouvait réunie dans son salon.

M. Beyle père, avocat considéré au parlement de Grenoble, avait épousé, le 16 août 1781, la fille aînée de M. Gagnon, médecin, qui passait, à juste titre, pour l'homme le plus lettré de la ville, et qui en était certainement l'un des habitants les meilleurs et les plus distingués. Cet homme, aimable, indulgent et d'un caractère un peu faible, adorait son petit-fils Henri, enfant de la fille chérie qui lui fut enlevée à trente-trois ans, en 1791.

Beyle pensait que les Gagnon étaient originaires d'Italie; sa grand'tante Elisabeth le lui avait laissé entendre, plutôt qu'elle ne le lui avait dit. L'émigration pouvait remonter au grand-père du grand-père de mademoiselle Elisabeth, c'est-à-dire en 1650. Ce qui ajoutait, pour Beyle, à la probabilité de cette origine italienne, c'est que la langue de ce pays était en grand honneur chez ses parents; chose bien singulière dans une famile bourgeoise de 1780. Sa mère lisait le Dante et le Tasse, ce qui n'était pas commun alors parmi les femmes, et ce qui ne l'est guère encore de nos jours.

On voyait peu M. Beyle : il s'était réservé, pour lui seul, son ancien appartement et s'y tenait habituellement, sauf aux heures des repas qu'il prenait en famille chez M. Gagnon. De fréquentes excursions à son domaine de Claix, à deux lieues de Grenoble, le tenaient encore éloigné de ses enfants, avec lesquels il n'avait que des rapports sans intimité.

M. Beyle tenait sa bibliothèque à Claix, elle était toujours fermée : mais Henri ayant découvert le lieu où il mettait la clef, l'ouvrit quelquefois, et trouva le moyen de s'emparer de *la Nouvelle Héloïse* et de *Grandisson;* il lisait ces deux romans, les yeux pleins de larmes de tendresse, et dans un galetas où il se livrait à ce plaisir délicieux en toute sécurité.

... Henri perdit sa mère à l'âge de sept ans; sa douleur fut profonde, et tout indique que c'est la plus grande qu'il ait ressentie. Fort souvent, dans nos entretiens, j'ai pu apprécier l'amertume de ses regrets.

... La direction de ses études appartint, à peu près exclusivement, à M. Gagnon, son grand-père. Personne, sans doute, n'était plus capable de mieux remplir cette délicate mission ; mais, soit penchant naturel, soit que le malheur des temps parût l'exiger, on préféra l'éducation privée à l'éducation en commun. De là, peut-être, ces défauts de caractère et ces accès d'irritabilité qui, chez Beyle, ont voilé si souvent de rares qualités, découvertes à grand'peine par le très petit nombre d'amis dont la sollicitude s'est appliquée à les rechercher.

Ses précepteurs furent de pauvres prêtres qui, de temps en temps, se trouvaient forcés d'abandonner leur élève pour fuir la persécution. Doué d'un esprit vif, d'une intelligence prompte, il fit de rapides progrès dans ses études, bornées d'abord, en quelque sorte, à celle de la langue latine. Mais une vie tant soit peu claustrale ne pouvait convenir à un être aussi bouillant ; il prit en égale haine ceux qui la lui imposaient, et les ecclésiastiques, ses professeurs. Un d'eux, un certain abbé Ralliane, homme fort colère, le frappait souvent assez rudement.

Voulant à tout prix secouer ce joug si humiliant pour un caractère d'une telle trempe, notre écolier se résolut à une démarche passablement étrange. Il écrivit à son grand-père une lettre, signée *Gardon*, pour l'inviter à envoyer Henri au *temple décadaire* (l'église Saint-André), où on inscrivait le nom des enfants qui se présentaient pour s'enrôler dans le bataillon de l'*Espérance*, sorte d'institution empruntée à des souvenirs de Sparte, et qui faisait battre violemment nos jeunes cœurs.

Henri était fou de bonheur en songeant qu'il pourrait défiler sur la place Grenette, sous les croisées mêmes de la maison de M. Gagnon, avec de petits camarades. Mais le *faux* fut bientôt reconnu par un bossu nommé Tourte, qui venait habituellement donner des leçons de calcul et d'écriture aux enfants de M. Beyle. On peut se figurer la scène qu'amena cette fatale découverte !

Dès l'âge de dix ans, Henri annonça un tempérament ardent. Ce mouvement des sens, désordonné et purement instinctif, comme chez tous les enfants d'une nature précoce, l'agitait violemment ; il imprimait à tous ses penchants une sorte d'âpreté passionnée

qui dominait dans ses études, dans ses plaisirs, partout enfin. Il était en révolte habituelle contre l'obligation de se dompter, de se plier aux usages imposés par la société. Sa vivacité, son entraînement, lui donnaient sans cesse des torts ; il commettait mille étourderies, et ses parents y attachaient beaucoup trop d'importance. De là sans doute, en grande partie, l'éloignement qu'il a pu ressentir pour des membres de sa famille, sans jamais confondre dans son ressentiment ceux dont il pouvait attendre quelque indulgence.

Connaissant la famille de Beyle, ainsi que ses habitudes morales, on peut déjà pressentir l'influence qu'exercèrent sur son caractère des principes et des croyances offrant un tel contraste avec ses goûts, ses penchants, son imagination. Cette compression si forte, si absolue, appliquée avec une extrême sévérité et une inflexible persistance, préparait une explosion violente pour le moment où son action cesserait : la chose était inévitable. D'autre part, cette lutte de tous les instants entre les désirs de l'enfant et les volontés absolues de ses parents imprima une fâcheuse direction aux sentiments de Beyle ; la défiance devint insensiblement une habitude de son esprit; jamais il n'a pu s'en débarrasser complètement ; la crainte d'être trompé venait trop souvent se mettre en tiers dans ses relations les plus intimes, et leur enlevait ce qu'elles ont de plus doux, la confiance poussée jusqu'à l'abandon. Les conséquences que je déduis de l'éducation de Beyle sur son caractère me semblent naturelles ; le caractère procède presque toujours de circonstances qui remontent jusqu'à nos premières années.

... La belle institution d'une *école centrale* (1) au chef-lieu de chaque département produisit une immense et heureuse révolution dans l'existence du jeune Beyle. La mode et la raison s'accordèrent alors pour faire adopter universellement le système de l'enseignement public ; les instituteurs particuliers furent remerciés, et chacun envoya ses enfants à l'*école centrale*. Les parents de notre étudiant se résignèrent et firent comme tout le monde : ce fut pour lui une demi-émancipation. Dès ce moment, il eut la faculté de sortir de la maison, sans être accompagné, et put choi-

(1) Les *écoles centrales* furent créées par une loi de la Convention du 7 ventôse an III (25 février 1795). Cette loi fut, en partie, l'œuvre de M. le comte Destutt de Tracy, membre du comité, qui l'élabora et la proposa. (Note de R. Colomb.)

sir ses camarades parmi les quatre cents élèves qui suivaient les divers cours professés à l'école centrale de Grenoble. On voit tout de suite les modifications importantes que dut subir ce caractère déjà si original, jeté brusquement au milieu d'une atmosphère à peine entrevue jusqu'alors.

... M. Gagnon le père, comme on sait, adorait les lettres et l'instruction, et depuis quarante ans avait été le promoteur de tout ce qui s'était fait de littéraire et de philanthropique à Grenoble. Aussi, lorsqu'il fut question d'organiser l'*école centrale,* on le plaça à la tête du jury, et, en cette qualité, il présenta à l'administration départementale les professeurs qui devaient y faire les cours. Déjà fondateur de la bibliothèque publique de Grenoble, il dut à sa considération dans le monde d'être le chef de l'école centrale.

Dès lors le goût de Beyle pour les livres était déjà très développé ; en avoir en toute propriété lui semblait le bonheur suprême. Aussi l'un des premiers actes d'indépendance que lui permit la faculté de sortir seul fut l'achat des *Œuvres de Florian;* il y employa un louis d'or de vingt-quatre livres, formant tout son avoir. Nous dévorions en cachette les candides romans du bon Florian. Que de battements de cœur, que de sensations nouvelles ne nous firent pas éprouver *Estelle, Galatée, Gonsalve, Numa !*

... Les études de Beyle à l'*école centrale* eurent à la fois, pour objet, le perfectionnement de celles auxquelles il s'était déjà adonné, et l'acquisition de nouvelles connaissances. Son travail s'appliqua successivement à la langue latine, aux belles-lettres, au dessin, aux mathémathiques, à la grammaire générale.

A la fin de l'année scolaire de 1798, Beyle obtint un triomphe qui dut singulièrement flatter son jeune amour-propre. Il suivait le cours de grammaire générale, professé avec distinction par M. l'abbé Gattel ; tout indiquait chez lui une telle supériorité sur ses condisciples qu'au jour de l'examen aucun d'eux ne voulut en subir l'épreuve. Beyle parut donc seul devant les examinateurs ; il répondit pendant deux heures consécutives, avec une grande netteté, à toutes les questions qui lui furent adressées sur cette branche de l'enseignement, et reçut les diverses couronnes dont le programme l'avait dotée.

Pendant quatre années (1795 à 1799), ses succès furent éclatants dans les divers cours qu'il suivit ; il y obtint constamment

tous les premiers prix, disputés alors avec beaucoup de zèle. Mais dès le commencement de 1798, son ardeur se porta en particulier sur les mathématiques. Il avait horreur de l'hypocrisie, et pensait, avec raison, qu'en mathématiques elle était impossible.

.....Ceux qui ont connu Beyle, avec son esprit si souvent paradoxal, ne pourront s'expliquer le puissant attrait que lui offrit l'étude des mathématiques. Cette branche de l'instruction jouissait alors, il est vrai, d'une haute faveur ; le général auquel la victoire avait si souvent prodigué ses plus brillantes couronnes dans les champs de l'Italie sortait de l'artillerie. Tous les jeunes Dauphinois brûlaient de marcher sur ses glorieuses traces, et aspiraient à l'école polytechnique. C'était d'ailleurs pour Beyle, en particulier, le moyen d'arriver à sa complète émancipation, de voir Paris !

Ses professeurs, ses condisciples eux-mêmes, le désignaient comme le plus *fort* élève ; cette supériorité bien constatée lui conquit le consentement de ses parents. Malgré toute leur répugnance pour les carrières dépendantes du gouvernement d'alors, ils cédèrent à l'entraînement universel : Beyle obtint donc la permission de se présenter comme candidat à l'école polytechnique. Une maladie assez grave, provenant d'excès de travail, retarda son départ de trois semaines. Enfin, sa santé à peu près rétablie, nous nous embrassâmes en pleurant, car c'était notre première séparation, et il partit pour Paris, où tout allait si mal, en 1799, que l'examinateur Louis Monge ne reçut pas même l'ordre de se rendre à Grenoble ; les candidats à l'école polytechnique subirent tous leur examen à l'école même. Beyle arriva à Paris, le 10 novembre 1799, juste le lendemain du 18 brumaire an VIII.

Le portefeuille du jeune voyageur contenait quelques lettres de recommandation ; ses parents lui en avaient remis, entre autres, pour la famille Daru, à laquelle ils étaient alliés.

...Tout cependant ne fut pas bonheur à son début. Logé dans la rue du Bac, il y tomba bientôt malade : c'était un sorte d'hydropisie de poitrine, accompagnée de délire. M. Daru le père lui amena, dans sa petite chambre, le docteur Portal, dont la figure effraya le malade.

Immédiatement après son rétablissement, Beyle alla loger rue de Lille, dans la maison de M. Daru, laquelle avait appartenu à Condorcet. On lui donna un cabinet ayant vue sur des jardins. Là, il travaillait sérieusement à son examen pour l'école poly-

technique, où il eût été infailliblement reçu, lorsque ce projet, préparé depuis trois années, fut tout à coup abandonné, d'après les conseils de la famille Daru.

.....Après le 18 brumaire, M. Pierre Daru était devenu secrétaire général de la guerre, avec rang d'inspecteur aux revues. Au commencement de 1800, il fit attacher Beyle à son ministère, en qualité de surnuméraire.

.....L'existence de Beyle allait changer entièrement; encore un moment, et il s'ouvrira devant lui une carrière semée des sensations les plus variées.

Carnot, ministre de la guerre, préparait secrètement la mémorable campagne de 1800, et le premier consul méditait l'une de ses plus belles conceptions militaires. M. Martial Daru, en qualité de sous-inspecteur aux revues, secondait son frère dans les travaux qu'exigeait la réunion à Dijon de ces troupes qui, sous le nom d'armée de réserve, avaient des états-majors pour six divisions, et offraient à peine un effectif de quinze mille hommes, placés sous le commandement de Brune. Leur mission étant remplie, MM. Daru reçurent l'ordre de partir pour l'Italie ; ils engagèrent Beyle à venir les y rejoindre, sans trop savoir en quelle qualité. Il accepta dans la joie de son cœur cette proposition aventureuse, et fourra dans son portemanteau une trentaine de volumes d'éditions *stéréotypes*, nouvelle invention dont il affectionnait particulièrement les produits.

Beyle quitta Paris vers le milieu d'avril 1800, traversa Dijon, et arriva à Genève. Son premier soin fut de courir rue *Chevelue*, voir la petite maison où était né Rousseau, en 1712 (on sait que cette chétive masure a été démolie en 1833, et remplacée par une superbe maison donnant sans doute un revenu élevé).

Quelque temps auparavant, M. Daru l'aîné, passant par Genève, y avait laissé un cheval malade : ce fut sur cette monture convalescente que Beyle alla le rejoindre à Milan.

...C'est devant le fort de Bard que Beyle vit le feu pour la première fois : une canonnade épouvantable, retentissant au milieu de ces rochers si hauts et dans une vallée si étroite, le rendit fou d'émotion.

Le général Lannes étant entré de vive force à Ivrée le 24 mai, toute l'armée de réserve y arriva les 26 et 27. Beyle assista à Ivrée à une représentation du *Matrimonio segreto*, de Cima-

rosa, qui l'affecta délicieusement. Ce fut, m'a-t-il répété souvent, l'un des plus grands plaisirs de sa vie.

Beyle fit son entrée à Milan dans les premiers jours de juin (1800); c'est-à-dire, par une charmante matinée de printemps. M. Martial Daru, qu'il rencontra au détour d'une rue, le conduisit à la casa Dadda; jamais ravissement ne fut plus complet que celui du jeune voyageur ! Tout le charmait dans cette grande ville, l'architecture, la peinture, la musique, les femmes, la société, avec sa physionomie demi-étrangère.

... Au milieu de cet immense mouvement des esprits, Beyle jouissait du présent sans se préoccuper de l'avenir. Cependant l'armée française prend des positions; tout annonce un engagement prochain, sérieux et où le destin de l'Italie du Nord sera fixé. Beyle suit le quartier général; et, le 14 juin, il assiste, en amateur, à la bataille de Marengo.

... Beyle entra dans les bureaux de M. Pétiet (1), sur la recommandation de M. Daru, alors inspecteur aux revues, attaché à l'armée d'Italie. Ce genre d'occupations avait, entre autres, l'avantage de lui permettre de voir Milan et de parcourir ses environs. Pendant trois mois, il donna à ce double plaisir tous les instants qu'il pouvait dérober aux travaux du bureau. Une de ses premières excursions eut pour objet les îles Borromées.

... Le 23 septembre (1800), Beyle, déjà ennuyé de la vie de bureau, entra comme maréchal des logis dans le 6e régiment de dragons; au bout d'un mois, il y obtint l'épaulette, et fut reçu sous-lieutenant à Romanego, entre Brescia et Crémone.

Le jeune officier fut bientôt placé comme aide-de-camp auprès du général de division Michaud, qui commandait la réserve de l'armée, sous les ordres de Brune, et fit en cette qualité la campagne du Mincio.

... Le 12 janvier (1801), Castel-Franco était tombé en notre pouvoir, après un combat très vif, où l'ennemi avait perdu quinze cents hommes. Beyle, qui avait donné des preuves de bravoure et d'intrépidité en toute occasion, se distingua particulièrement au combat en avant de Castel-Franco. J'ai entre les mains un certificat du général Michaud qui en fait foi, et qui atteste, en outre, que, dans tout le cours de la campagne, il s'acquitta toujours avec courage, zèle, exactitude, intelligence, des différentes missions dont il fut chargé.

(1) Gouverneur de la Lombardie. (N. de R. Colomb.)

Beyle habita alternativement les charmantes garnisons de Brescia et de Bergame, d'où il faisait de fréquentes excursions à Milan. Alors, son existence, semée de sensations variées, romanesques, réalisait pour lui la chimère du bonheur parfait. Ce fut à cette époque qu'il reçut au pied une blessure, d'un coup de pointe, dans un duel.

Ne pouvant rester auprès du général Michaud, parce que, d'après une récente décision, il fallait être pourvu du grade de lieutenant pour remplir les fonctions d'aide-de-camp, Beyle reçut, le 17 septembre 1801, l'ordre de rejoindre le 6e régiment de dragons (auquel il n'avait pas cessé d'appartenir), alors en garnison à Savigliano, dans le Piémont. Prenant bientôt en dégoût la vie militaire, hors du champ de bataille, après une année de cette existence maussade, il donna sa démission le troisième jour complémentaire de l'an X (20 septembre 1802), pendant la petite paix qui suivit le traité d'Amiens (27 mars 1802), ce qui irrita beaucoup ses protecteurs. Cela fait, il revint pour un moment chez ses parents, à Grenoble.

Le voici, lui dont les idées et les sentiments avaient éprouvé de si notables modifications dans sa vie aventureuse à Paris et en Italie, au sein d'une famille qui est restée absolument ce qu'elle était au moment où il a quitté le toit paternel. C'est un jeune étourdi, soldat par les formes, libertin par la pensée, qui veut réformer radicalement des gens vieux, respectant, à peu de chose près, tout ce qu'il méprise, et ayant en horreur tout ce qui fait l'objet de ses prédilections.

Cette folle tentative n'ayant eu d'autre résultat que de soulever dans la maison un violent orage contre lui, Beyle obtint de son père la promesse d'une pension de cent cinquante francs par mois, avec la permission d'habiter Paris. Il vint s'y établir en juin 1803, et se logea rue d'Angivilliers, à un cinquième étage, ayant vue sur la colonnade du Louvre. Là, vivant solitairement, à mille lieues de la vie réelle, il employait le temps à refaire son éducation. Les *Lettres persanes*, *Montaigne*, *Cabanis*, *Destutt de Tracy*, *Say*, *J.-J. Rousseau*, étaient ses lectures favorites, l'objet de ses méditations habituelles. Il lisait beaucoup aussi les tragédies d'Alfieri, s'efforçant d'y trouver du plaisir. Sa vie retirée et studieuse lui donnait l'aspect et les allures d'un Espagnol exalté.

Sur son modeste revenu de 5 francs par jour, il prélevait le prix de leçons d'anglais et d'escrime. Le bon père Yéki, dont la

qualité de prêtre irlandais protégeait le séjour à Paris, lui enseignait la langue anglaise, dans laquelle il ne faisait pas de rapides progrès, quoique déjà plein d'enthousiasme pour l'auteur d'*Hamlet*.

... Parmi les rêveries littéraires qui fourmillaient dans le cerveau de Beyle, il en est une qui décèle bien de l'audace.

Le célèbre feuilletoniste Geoffroy, chargé de la critique dramatique dans le *Journal des Débats*, exerçait un grand empire sur l'opinion publique. Cet homme de talent s'était déclaré ennemi de la philosophie du dix-huitième siècle, et de Voltaire en particulier. Le grand tragique Talma était également, de sa part, l'objet des plus haineuses attaques. Beyle résolut de combattre ce redoutable Geoffroy. Cette espérance le porta à composer une comédie en un acte et en prose, dont il s'occupa beaucoup de 1804 à 1806. Il se flattait d'un succès au *Théâtre Français*, pensait que sa comédie pourrait arriver à la centième représentation, et qu'elle serait peut-être le meilleur ouvrage, de semblable étendue, depuis Molière! La pièce aurait d'abord été représentée sans nommer l'auteur; il se serait fait connaître au cas où sa vogue aurait égalé celle qu'eurent dans le temps *les Précieuses ridicules*. Cette composition fut d'abord intitulée : *le Bon parti*. Plus tard, elle reçut cet autre titre : *Quelle horreur! ou l'Ami du despotisme pervertisseur de l'opinion publique*. Malgré tous ses efforts, cette composition est restée à l'état de simple ébauche.

Deux années s'écoulèrent ainsi. En mars 1805, Beyle alla essayer encore une fois de la vie de famille, à Grenoble ; elle lui parut supportable pendant quelque temps ; car une jolie actrice, dont il était très épris, le payait de retour. Tout allait au mieux, lorsque cette jeune femme partit pour Marseille, où elle avait contracté un engagement ; il fallait absolument la suivre ; mais comment faire? Le moyen dont il usa ne se devinerait guère.

Beyle se montra tout à coup épris d'une belle passion pour le commerce ! M. Raybaud, fils d'un petit épicier de Grenoble, ayant sa boutique dans la maison même de M. Gagnon, faisait à Marseille d'assez grandes affaires sur les denrées coloniales : Beyle obtint d'entrer dans cette maison, en qualité de commis. Le voilà donc assis sur un escabeau de comptoir, plus heureux que jamais auprès de celle qu'il aimait, et persuadé que le commerce était sa véritable vocation : il me le disait dans toutes ses lettres. Cette félicité, qui ne laissait rien voir au delà, dura une année. Bref, la

passion ayant pris fin par le mariage de l'actrice avec un grand seigneur russe, le métier de négociant fit horreur à Beyle, et il obtint de sa famille la permission de revenir à Paris, où il reprit ses habitudes studieuses.

M. Martial Daru, sous-inspecteur aux revues, engagea Beyle à l'accompagner à l'armée ; il fut très contrarié d'abandonner les travaux littéraires auxquels il se livrait de nouveau avec ardeur. Cependant, il accepta ; assista à la bataille d'Iéna, le 14 octobre 1806, et vit l'entrée triomphale de Napoléon à Berlin, le 27. Peu de jours après, M. le comte Daru, alors intendant général dans le pays de Brunswick, fit conférer à Beyle l'emploi d'*intendant des domaines de l'Empereur* à Brunswick.

Le 11 juillet 1807, un décret impérial, daté de Kœnigsberg, le nommait *adjoint aux commissaires des guerres*.

Ses fonctions d'intendant le fixèrent à Brunswick pendant les années 1807 et 1808 ; il profita de son séjour dans cette ville, pour y étudier la langue et la philosophie allemandes.

... La campagne de 1809 l'éloigna de Brunswick ; M. le comte Daru, devenu intendant général de la grande armée, le chargea de missions particulières, dans lesquelles sa capacité et son courage personnel purent être appréciés. On a cité, en preuve, un fait qui m'était resté inconnu ; mais comme il n'y a aucun motif de le révoquer en doute, je le consignerai ici.

Beyle était abandonné avec les malades et les approvisionnements dans une petite ville dont la garnison avait été jugée plus utile ailleurs. Ce dépôt était placé sous sa responsabilité, à lui, comme officier d'administration. Le pays était mal disposé à notre égard, et n'attendait qu'une occasion pour nous le faire sentir. A peine la garnison avait-elle quitté la ville qu'une insurrection formidable s'organisa, le tocsin sonna, toute la population se leva. Il ne s'agissait de rien moins que de massacrer les malades à l'hôpital, et de piller ou brûler les magasins. Privés de troupes, les officiers militaires de la place ne savaient où donner de la tête. Cependant l'émeute devenait plus menaçante. Les abords de l'hôpital s'encombraient, les cris de mort se faisaient entendre ; au péril de ses jours, Beyle se jette dans ces rues abandonnées à une multitude de furieux, et pénètre dans l'hôpital. Les convalescents, les malades, les blessés, tout ce qui peut un instant se tenir debout ou à peu près, il fait tout lever, il arme tout. Les plus impotents, il les met en embuscade aux fenêtres, qui, garnies de matelas,

deviennent des meurtrières ; les autres, cavalerie, infanterie, toutes les armes confondues cette fois sous l'uniforme lugubre de l'hôpital, il en fait un peloton ; il ouvre les portes et se précipite sur l'émeute. A la première décharge, tout se dissipa. (*Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1843, page 266.)

Poursuivant ses succès, l'armée française faisait des pas de géant ; le 10 mai 1809, le canon gronda toute la journée autour du petit jardin de Haydn, à demi-lieue de Schœnbrunn ; quatre obus vinrent tomber tout près de sa maison ; sa vieillesse, déjà si ébranlée, ne put soutenir cette secousse ; il se figurait que Vienne, objet de son affection, serait mise à feu et à sang. Enfin, il rendit le dernier soupir le 31 mai. Quelques semaines après sa mort, on exécuta, en son honneur, le *Requiem* de Mozart, dans l'église des Ecossais. Beyle, cantonné aux environs de Vienne, se hasarda à venir en ville, pour assister à cette touchante cérémonie, où nationaux et étrangers apportèrent un égal tribut de regrets à la perte que les arts venaient d'éprouver.

Tout en faisant une rude guerre à l'Autriche, Napoléon, pendant son séjour à Vienne, ne perdait pas de vue ses projets de mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise. Beyle, dont la capacité et la discrétion avaient pu être appréciées dans maintes circonstances, participa aux travaux et aux négociations qui précédèrent ce grand événement. Après la paix de Schœnbrunn, il revint à Paris. Cette glorieuse campagne apporta de notables changements dans sa position ; il se trouvait en relation habituelle avec grand nombre de personnages puissants, et M. le comte Daru semblait l'entourer d'une confiance qui, à elle seule, en faisait un homme important. Le malheur, c'est que le traitement d'*adjoint aux commissaires des guerres*, le seul dont il jouissait, était de 1.800 francs seulement ; que son père ne lui donnait qu'une somme égale, et que ses dépenses atteignaient, dépassaient même 20 000 francs. La fréquentation habituelle des hauts fonctionnaires de l'Empire, et la nature des travaux dont M. le comte Daru l'avait chargé à l'intendance générale de la maison de l'Empereur ne lui permettaient guère de faire autrement : c'est l'époque de sa vie où il a dépensé le plus.

Le 3 août 1810, Beyle fut compris comme *auditeur* de première classe dans la promotion des trois cents auditeurs au conseil d'Etat que fit l'Empereur. Ayant été employé sous les ordres

de M. Daru, dans les campagnes d'Iéna et de Wagram, il fut attaché à la section de la guerre du conseil d'Etat.

Le 22 août (1810), Napoléon institua deux *inspecteurs de la comptabilité du mobilier et des bâtiments de la couronne.* Sur la présentation de M. le comte Daru, intendant général de sa maison, l'Empereur nomma à ces deux emplois MM. Beyle et Lecoulteux de Canteleu, également auditeur. Beyle fut, en outre, chargé, à la liste civile, de la direction du bureau de la Hollande. C'est de cette époque que datèrent ses relations avec le duc de Frioul, le sage, honnête et fidèle Duroc, grand maréchal du palais.

La place d'inspecteur du mobilier de la couronne réunissait pour Beyle l'agréable à l'utile ; ses divers émoluments ou revenus pouvaient s'élever annuellement à 12.000 francs. Cela ne suffisait peut-être pas entièrement à tous ses besoins ; mais le déficit ne pouvait plus donner de sérieuses inquiétudes. Quant à ses relations de société, elles avaient beaucoup grandi par le seul fait de ses fonctions d'inspecteur du mobilier de la couronne, qui donnaient entrée à la cour.

Le dimanche, 16 décembre 1810, après la messe, Beyle fut présenté à Marie-Louise, au château des Tuileries, par la belle duchesse de Montebello, dame d'honneur de l'impératrice.

A voir cette vie si remplie, cette existence partagée entre tant d'émotions diverses et offrant une si grande variété de séductions, pour un jeune homme au sang chaud et à la tête ardente, on croira que, tout entier au présent, il ne songe guère à l'avenir ! Eh bien, Beyle, au milieu de cette année 1810, qui avait pour lui un intérêt particulier, par les emplois qu'il obtint, faisait des dispositions pour que la petite fortune qu'il laisserait en cas de mort fût employée à la fondation d'un prix littéraire ! Et, chose bien singulière, au moment où la puissance de Napoléon était à son apogée, c'est en Angleterre ou en Amérique qu'il prescrivait de placer les fonds auxquels il donnait cette destination ! L'injonction est formelle, dans l'instruction laissée à ses amis, pour cet objet spécial.

L'année 1811 fut pour Beyle une époque de voyages. Après avoir assisté et pris une part très vive aux joies, à l'enthousiasme, au bonheur public qui saluèrent la naissance du roi de Rome, Beyle courut au Havre, en compagnie de deux amis, uniquement pour y voir la mer.

Au retour de cette promenade de cinq jours, il obtint un congé pour revoir l'Italie. Son départ eut lieu le 29 août 1811. Pendant ce voyage, il notait au fur et à mesure, *et pour lui-même*, les observations auxquelles l'aspect des lieux, des choses et des individus donnait naissance.

... Après beaucoup de difficultés de la part de M. de Champagny, intendant de la maison de l'empereur, Beyle obtint la permission de faire la campagne de Russie, en 1812. Au milieu de toutes les préoccupations dont son esprit fut assailli pendant cette déplorable guerre, il s'attacha à l'examen physiologique de ces masses d'hommes, appartenant à tant de nations, et formant la grande armée. Aidé dans ses observations par le livre de Cabanis, il essayait l'application de ses doctrines sur les divers tempéraments, au fur et à mesure que cette multitude passait sous ses yeux. C'est sur les bords du Niémen que l'auteur de l'*Histoire de la peinture en Italie* réunit les premières idées du chapitre sur les tempéraments qu'il y a inséré; c'est aussi là qu'il reconnut que le tempérament sanguin était celui le plus dominant chez les Français.

Il suivit le quartier général à Moscou, et assista à l'incendie de l'antique métropole de la Russie. Aux premières lueurs de cet immense cataclysme de flammes, il sortit précipitamment au milieu de la rue, croyant avoir le spectacle si désiré d'une aurore boréale ; mais son erreur fut bientôt dissipée, en voyant le Kremlin tout en feu, et en entendant le bruit des tambours, battant le rappel sur tous les points.

Pendant le cours de cette désastreuse campagne, Beyle remplit momentanément les fonctions de directeur général de l'approvisionnement des places de Minsk, Witepsck et Mohiloff. Il rendit un grand service à Orcha, en donnant trois jours de vivres à l'armée, les seuls vivres qu'on ait eus de Moscou à la Bérésina.

Après avoir perdu dans la retraite chevaux, voitures, argent et effets, il vint reprendre à Paris son inspection du mobilier de la couronne. A propos des pertes éprouvées par Beyle dans cette retraite de Moscou, il en est une qui mérite d'être mentionnée particulièrement. Avant de se mettre en route, il jugea convenable de prendre quelques précautions particulières pour le cas où l'argent de poche viendrait à lui manquer. Sa sœur remplaça tous les boutons d'une redingote par des pièces de vingt francs et de quarante francs soigneusement recouvertes de drap. A son

retour, sa sœur lui demanda si ce moyen lui avait bien réussi. Il n'y avait plus songé depuis son départ ; à force de fouiller dans sa mémoire, il se rappela vaguement avoir donné la vieille redingote à un garçon d'auberge près de Wilna et avec les boutons d'or cousus à Paris. Ce trait est vraiment caractéristique, car Beyle était précautionneux à l'excès, oublieux comme personne, insouciant au plus haut degré.

...En 1813, il était à Mayence, à Erfurth, à Lutzen, à Dresde, avec le quartier général de l'Empereur. Il remplissait à Sagan (Silésie) les fonctions d'intendant. Cependant sa santé, fort altérée par la retraite de Moscou et par des fatigues de tout genre, l'obligea à prendre quelque repos, sous un climat plus doux ; six semaines de séjour sur les bords du lac de Como et à Naples, pendant les mois d'octobre et de novembre, le rétablirent tout à fait. D'ailleurs, cette âme de trente ans, ce cœur si disposé à s'enflammer étaient délicieusement occupés; l'amour et le *dolce far niente* remplissaient de bonheur tous ses instants.

Au commencement de janvier 1814, lorsque les armées ennemies envahissaient de tous les côtés le territoire de l'empire, le gouvernement envoya M. le sénateur, comte de Saint-Vallier, à Grenoble, en qualité de *commissaire extraordinaire*. Beyle lui fut adjoint, et reçut des instructions particulières de Napoléon à ce sujet. Il donna dans cette importante circonstance de nouvelles preuves de capacité. Le sénateur prenait des arrêtés pour toutes les mesures urgentes, faisait des proclamations, appelait les Dauphinois aux armes, etc. ; c'était Beyle qui, en réalité, agissait et dirigeait le sénateur.

...La fortune de Beyle s'évanouit avec celle de Napoléon : il perdit tout, présent, avenir, et prit gaiement la chose. On était même tant soit peu étonné de voir un des fonctionnaires de l'empire se réjouir de la chute du « *despote qui avait volé la liberté à la France*, » et montrer une sorte d'engouement pour les semblants de libéralisme de la *restauration*. Ceci paraissait d'autant plus étrange que le fervent néophyte ne faisait rien pour capter la bienveillance du nouveau gouvernement, qu'il refusait même le concours que lui offraient, dans ce but, plusieurs de ses amis. Peut-être vit-il uniquement dans le changement de sa position un moyen naturel de s'affranchir de toute entrave, et de mener cette vie de cosmopolite, à laquelle il s'est abandonné depuis lors sans réserve.

..... Vers le milieu du mois d'août 1814, Beyle quitta Paris et se rendit à Milan, où il séjourna pendant trois années consécutives. C'est donc par erreur qu'on l'a fait figurer parmi les combattants à Waterloo ; il ne vint point en France dans l'interrègne, jugeant que, Napoléon ayant contre lui tous les souverains de l'Europe, sa cause n'avait pas de chance de succès.

Ces trois années passées à Milan paraissent avoir été pour lui une époque bien heureuse ; il en parlait toujours avec enthousiasme. Les délicieuses soirées de la Scala ne pouvaient sortir de sa mémoire. Sans être riche, sa bourse suffisait à ses besoins ; il était jeune, amoureux, en relations journalières avec les hommes les plus distingués, et il écrivait l'*Histoire de la peinture en Italie*..... Tout enfin souriait à Beyle ; car il ne songeait guère à l'avenir, et le présent était sans nuage. Un jour, cependant, arriva où des peines de cœur assez vives lui firent éprouver le besoin d'une secousse ; il vint à Paris en juin 1817. Son état habituel semblait fort bizarre ; il était ou profondément triste ou ridiculement gai et même bouffon ; on voyait qu'il faisait de grands et vains efforts sur lui-même pour ne pas s'abandonner au désespoir. Profitant du voisinage de l'Angleterre, il y fit une excursion pendant le mois d'août ; ce petit voyage se borna à une courte apparition à Londres ; avant la fin de l'année, Beyle reprit la route de Milan.

Vers le milieu de l'année 1820, son bonheur fut sérieusement troublé par un de ces incidents qu'on appelle généralement : *une tuile tombant sur la tête*. L'intempérance de sa langue lui avait suscité des jaloux, des ennemis. L'un d'eux eut l'idée de répandre le bruit, dans Milan, que ce philosophe étourdi, à l'air insouciant et léger, était un agent secret du gouvernement français. Cette infâme calomnie eut accès dans les sociétés où Beyle était reçu avec le plus d'empressement auparavant. Pendant assez longtemps il chercha à s'expliquer, et sans pouvoir s'en rendre compte, l'espèce de froideur avec laquelle on l'accueillait. Un jour, enfin, il en connut la cause et son malheur fut affreux ! Il l'exprime en termes touchants dans une lettre du 23 juillet 1820 : « Voilà le coup le plus terrible que j'aie reçu dans ma vie ! »

La Providence avait sans doute arrêté qu'aucune idée, qu'aucun projet ne lui resteraient étrangers. Pendant un séjour à Bologne, dans cette même année, Beyle s'éprit d'une véritable passion pour cette ville aimable. Là, au milieu des plaisirs que la

société et les arts peuvent offrir à un esprit délicat, il s'enquit du revenu des terres, du taux de l'intérêt de l'argent, du mouvement des affaires commerciales, et songea sérieusement à réunir quelques fonds pour s'établir banquier à Bologne ! L'argent y rapportant alors communément douze à quinze pour cent, il comptait, avec un capital de quarante mille francs, se faire largement un revenu en rapport avec ses besoins.

Beyle a toujours adoré l'imprévu, ne pouvant se plier à aucune gêne imposée par un devoir quelconque, et se trouvant en insurrection permanente contre toute obligation à l'accomplissement de laquelle n'était attaché aucun plaisir. Céder toujours à l'impression du moment, aurait été son unique règle de conduite, si d'impérieuses convenances n'eussent, parfois, élevé des barrières, devant lesquelles il lui semblait impossible de ne pas s'arrêter. Il aimait singulièrement aussi à défigurer son nom, en y retranchant ou ajoutant quelque lettre ; c'était également un plaisir charmant, pour lui, de s'attribuer un titre ou une profession supposés. Une fois entré dans cette voie, il en usait de même à l'égard de sa famille. Obligé de donner son adresse au tailleur ou au bottier, ce n'était qu'exceptionnellement qu'il leur livrait son nom ; cela donnait lieu souvent à des quiproquos où sa gaieté trouvait un aliment. Ainsi, on le demandait tour à tour sous les noms de : Bel, Bell, Beil, Lebel, etc. Quant à son état, c'était au caprice du moment qu'était réservé le soin de le baptiser : à Milan, il se donnait pour officier supérieur de dragons, licencié en 1814, et fils d'un général d'artillerie. Tous ces petits contes n'étaient que plaisants ; jamais il n'en retira d'autre avantage qu'un peu d'amusement pour lui.

Sa vie s'écoulait assez paisiblement à Milan, entre l'étude, des affections de cœur, et ce *dolce far niente*, qui occupe une si grande place dans les habitudes des gens riches de la Lombardie, lorsque, en avril 1821, la police autrichienne le supposa, très gratuitement, affilié à la secte des *carbonari*. Elle le pria poliment de s'éloigner des Etats de S. M. I. et R. En pareil cas, il ne s'agit pas de discuter, de tenter une justification ; il faut obéir. Vingt-quatre heures après cet avis bienveillant (car on pouvait l'envoyer sans façon au Spielberg), il prenait la route de France ; mais le désespoir dans l'âme, car il laissait à Milan tout ce qui, pour lui, en ce moment, constituait le bonheur.

En rentrant à Paris, Beyle s'y trouva singulièrement isolé. La

société dans laquelle il avait vécu au temps de l'empire était dispersée, n'existait même plus ; les proscriptions l'avaient brisée, et plusieurs des hauts fonctionnaires de Napoléon s'étaient dégradés par une longue série de bassesses. Beyle n'avait donc aucune ressource de ce côté ; et cependant il éprouvait vivement le besoin de voir le monde, et le monde à la fois élégant et instruit.

L'*Histoire de la peinture en Italie*, publiée en 1817, mais encore peu connue, lui ouvrit le salon de Paris le plus riche de tous les avantages qu'il recherchait particulièrement. Un exemplaire de cette *Histoire* fut, comme il le disait plaisamment, jeté à la porte de M. le comte de Tracy, dont le livre sur *l'Idéologie* faisait depuis plusieurs années l'admiration presque exclusive de Beyle. M. de Tracy, homme aussi poli et bon qu'il était savant, se fit indiquer le logement de l'auteur de l'*Histoire de la peinture*, et lui fit une visite. Beyle la rendit exactement, comme on peut le croire, et reçut l'invitation de venir passer la soirée chez M. de Tracy, le jour où son salon était ouvert. Il y fut d'une assiduité fort méritoire, à raison de son inconstance. C'est au sein de cette haute faculté où la bonne compagnie, par excellence, disposait des réputations et les faisait accepter au public, que Beyle prit ses *grades*, comme on pourrait dire. Chez M. de Tracy, il rencontrait habituellement le général Lafayette, le comte de Ségur l'ancien ambassadeur auprès de Catherine, Benjamin Constant et une foule d'autres notabilités, parmi lesquelles on pouvait distinguer des femmes de mérite.

De 1821 à 1830, Beyle résida à Paris, tout en faisant assez fréquemment de petites excursions en France, en Italie, en Angleterre. Il vit Londres pour la seconde fois dans l'automne de 1821 ; son séjour ne s'y prolongea pas au delà de trois semaines. Le but principal de ce voyage était d'y chercher quelque distraction à un chagrin profond ; mais ce fut en vain, car Beyle écrivait, deux ans plus tard, que cet effort pour oublier avait été sans résultat.

... Pendant les dix années de 1821 à 1830, Beyle fut tout à fait homme du monde et écrivain. Il fréquenta habituellement les cercles où se rencontraient les notabilités dans la politique, dans les lettres, dans les arts, et où se montraient les femmes que des avantages extérieurs ou ceux de l'intelligence recommandaient à l'attention. C'est de cette époque que date, à Paris, sa réputation d'homme d'esprit et de conteur agréable. La société

écoutait avec plaisir, avec un intérêt soutenu, cette multitude d'anecdotes que sa vaste mémoire et sa vive imagination produisaient sous une forme gracieuse, colorée, originale. On reconnaissait dans le narrateur l'homme qui avait beaucoup étudié, beaucoup vu et finement observé.

...Avec les succès de salon marchaient parallèlement les travaux littéraires. Il imprimait des livres, donnait des articles aux journaux, aux *revues* françaises et anglaises, toujours pseudonymes ou anonymes, mais auxquels les lecteurs dont il ambitionnait plus particulièrement le suffrage mettaient tout de suite le nom de l'auteur. En 1822, il essaya de fonder une Revue : *l'Aristarque*. Cette feuille, destinée à faire connaître au public les *livres à lire*, aurait paru le quinze de chaque mois. Ce projet n'eut pas de suite ; probablement il survint quelque obstacle pécuniaire.

... Doué d'une humeur habituellement gaie, Beyle était cependant sujet à des accès de misanthropie concentrée qui portaient son esprit aux idées noires. L'année 1828 est probablement celle pendant laquelle les pensées tristes dominèrent le plus : il songea même au suicide. J'en ai trouvé la preuve dans quatre testaments écrits en parfaite santé, du 26 août au 4 décembre. Dans celui du 14 novembre, il me demande pardon de l'embarras qu'il *va* me donner, et me supplie surtout de n'être pas triste à l'occasion d'un *événement inévitable*. Par celui du 4 décembre, il me priait de terminer les *Promenades dans Rome*, de les corriger même, et de surveiller l'impresssion déjà commencée.

Cette tristesse, ce dégoût de la vie n'étaient pas sans quelques motifs sérieux. Une portion essentielle de ses moyens d'existence consistait dans la rétribution d'articles littéraires, envoyés en Angleterre et insérés dans le *New Monthly Magasine ;* le célèbre libraire Colburn, qui dirigeait cette *revue*, avait d'immenses affaires et ne mettait pas toujours une grande exactitude dans l'envoi des fonds. Beyle en éprouvait une extrême contrariété, et fut souvent sur le point de rompre ses engagements avec lui. Cependant, comme la chose avait de l'importance, il patienta jusqu'au moment où Colburn cessa définitivement de payer. Ainsi les besoins se multipliaient chaque jour, et il était aisé d'entrevoir l'époque prochaine où les ressources ne seraient plus en rapport avec leurs exigences. Heureusement le cœur était alors très occupé ; cette diversion le détourna insensiblement des projets sinistres qui l'obsédèrent pendant une partie de l'année 1828.

Beyle écrivait les *Promenades dans Rome*, lorsqu'on apprit à Paris que le pape Léon XII venait de mourir, le 10 février 1829. Cette nouvelle, tout à fait inattendue, mit en grand émoi la cour de Charles X. Chacun de s'enquérir du nom du cardinal que la France aurait intérêt à voir monter sur le trône de saint Pierre ; mais personne ne connaissait un peu particulièrement la composition du sacré collège. D'autre part, M. de Chateaubriand, alors ambassadeur à Rome, malgré la pureté de son dévouement et l'éclat de son nom, n'inspirait au roi et à ses courtisans qu'une confiance fort limitée. Cependant il fallait prendre promptement un parti; comment faire?

Un des familiers de la cour, ancien ami de Beyle, lui demanda s'il pourrait donner tout de suite une statistique du sacré collège, accompagnée de notices sur les cardinaux *papables ;* il tailla sa plume, et résuma, en trois heures de travail, tout ce qu'il importait de savoir sur les cardinaux influents, ou ayant chance de ceindre la triple couronne. Il désigna, comme le candidat que la France devait porter au pontificat, le cardinal de Gregorio, longue et maigre éminence, avec laquelle le hasard me fit rencontrer, en 1828, dans une *Osteria de Velletri*. Ce prince de l'Eglise, fils naturel de Charles III (Carlos Tercero), disait à tout bout de champs : *Io sono Borbone.*

Charles X fut enchanté des notices de Beyle, et adopta tout de suite le cardinal de Gregorio. Restait à prendre les mesures pour préparer son élection. La résolution suivante fut arrêtée pendant trente-six heures :

1° M. A..., porteur du secret, et d'un million donné par le roi sur sa cassette, se rendrait à Rome pour un voyage d'agrément, en traversant le Simplon ;

2° M. B... le suivrait de près, passant le mont Cenis ;

3° M. C... rejoindrait bientôt ces messieurs, en arrivant à Rome, par Marseille, la Corniche, Gênes, etc.

Les préparatifs de départ étaient en bon train, lorsque de nouvelles réflexions firent avorter ce projet ; le château craignit de blesser trop profondément M. de Chateaubriand, tout en n'atteignant peut-être pas le but désiré. On chargea donc du *secret* notre ambassadeur à Rome ; il employa tous ses efforts à fixer le choix du conclave sur le protégé de Beyle, le cardinal de Gregorio ; et ce prince de l'Eglise ne manqua la tiare que d'*une seule voix*, au scrutin qui la donna au cardinal Castiglioni (Pie VIII).

Beyle, malgré toute la pénétration de son esprit, ne comprit rien aux événements qui préludèrent à la révolution de 1830; elle était accomplie, qu'il croyait encore à l'efficacité des moyens mis à la disposition du duc de Raguse pour réprimer le mouvement insurrectionnel. Ce défaut de clairvoyance pourra étonner ; il le devait, en partie, à certaines relations de société, dont la confiance dans la force du gouvernement de Charles X était entière, et aussi parce qu'il croyait que le peuple manquerait de résolution et de persévérance. « Les Français ont donné leur démission en 1814, » disait-il souvent.

Lorsque le doute ne lui fut plus permis sur les résultats de ce grand mouvement, il fit afficher (1) un petit placard revêtu de sa signature, avec la qualité d'ancien auditeur au conseil d'Etat, et portant en substance : que le trône devait être offert « à M. le duc d'Orléans, et après sa mort à son fils aîné, si la nation l'en jugeait digne ». Cet écrit fut bientôt oublié au milieu des publications de toutes sortes qui se produisirent alors.

Il en fut de même d'une lettre qu'il adressa, je ne sais plus à quel journal, pour émettre son opinion à l'égard des nouvelles armoiries que la France devait adopter. Cette lettre me semble assez curieuse pour mériter d'être reproduite. La voici, avec la signature pseudonyme qu'il lui avait donnée.

« Paris, le 29 octobre 1830.

« Monsieur,

« Des hommes graves cherchent des armes, ou plutôt des « *armoiries* pour la France. Toutes les bêtes sont prises. L'Espa- « gne a le lion; l'aigle rappelle des souvenirs dangereux: le coq « de nos basses-cours est bien commun, et ne pourra prêter aux « métaphores de la diplomatie. A vrai dire, il faut qu'une telle « chose soit *antique*. Or, comment bâtir une *vieille* maison ?

« Je propose pour armoiries à la France le chiffre 29. Cela est « original, vrai ; et la grande journée du 29 juillet a déjà ce ver- « nis d'héroïsme antique qui repousse la plaisanterie.

« OLAGNIER.

« *De Voiron (Isère)*. »

N'ayant pris aucune part à la révolution, Beyle n'avait rien à attendre d'elle : mais ses amis s'occupèrent de lui, et le 25 sep-

(1) Le 1er août 1830. (Note de R. Colomb.)

tembre 1830, il reçut le brevet de consul de France à Trieste. Le 6 novembre suivant, il quitta Paris et se rendit à son poste.

Trieste ne lui plut guère; il le trouva triste et froid; Venise n'étant qu'à trente-trois lieues, il y fit de fréquentes excursions, et se lia d'amitié avec le poète Joseph Buratti, qu'il avait connu antérieurement. Après la mort de Buratti, arrivée à Venise en 1832, Beyle inséra dans le supplément du sixième volume de la biographie publiée par M. Furne, une notice sur cet écrivain.

... Beyle ne fit pas un long séjour à Trieste; M. de Metternich ayant ouï parler de certains passages mal sonnants pour l'Autriche, dans les ouvrages publiés par le nouveau consul, lui refusa l'*exequatur*. Force fut donc au ministre des affaires étrangères de lui assigner une autre résidence; il nomma Beyle consul à Civita-Vecchia, en avril 1831. On pouvait également redouter des difficultés de la part du gouvernement pontifical; car il n'avait guère été plus ménagé dans les écrits de Beyle. Mais le pape n'en fit aucune; il n'a pas d'armée à mettre en campagne, pour soutenir les répugnances que pourrait éprouver son *segretario di Stato*.

A peine installé à Civita-Vecchia, il s'aperçut que le séjour de cette petite ville lui serait insupportable. Une maladie assez grave, qu'il fit peu de temps après y être arrivé, ajouta encore au dégoût ressenti à la première vue. Loin des salons de Paris, privé d'une société d'élite où sa place était restée vide, il succombait habituellement sous le poids des plus monotones loisirs. Que devenir au milieu de bourgeois qui se couchent à dix heures du soir? La seule compensation qu'offrait cet exil était de pouvoir aller souvent à Rome; d'y faire même d'assez longs séjours.

... Au printemps de 1833, Beyle revint à Paris; le congé de six mois que lui avait accordé le ministre étant expiré, il reprit tristement le chemin de Civita-Vecchia.

Indépendamment du peu de ressources de société que Beyle y trouvait, sa santé s'accommodait mal du climat : il avait régulièrement la fièvre pendant trois mois de l'année. En juillet 1835, il demanda d'échanger ce consulat contre un de ceux en Espagne, afin d'échapper à l'action malfaisante de l'*aria cattiva* qui règne, une partie de la belle saison, sur cette portion du littoral de la Méditerranée. Le ministre refusa, ou n'eut peut-être pas la possibilité de satisfaire à ce vœu.

... J'ai trouvé dans une composition de Beyle, restée inachevée, son portrait fait par lui-même sous le nom de Roizard. Bien

qu'un peu idéalisé, plusieurs parties de cette composition m'ont paru d'une grande vérité. Voici ce portrait, sans le moindre changement, et tel qu'il l'a tracé d'un premier jet.

« Du caractère, en apparence, le plus changeant ; un mot, quelquefois, l'attendrissait jusqu'aux larmes; d'autres fois, ironique, dur, par crainte d'être attendri et de se mépriser ensuite comme faible. C'était un homme assez grand, de plus de quarante ans. Ses traits étaient grands, point beaux, mais extrêmement mobiles. Les yeux exprimaient les moindres nuances de ses émotions. Et c'est ce qui mettait son orgueil au désespoir. Lorsqu'il craignait ce malheur, il était brillant, amusant, rempli des saillies les plus imprévues ; il électrisait ses auditeurs, et rendait le bâillement impossible dans le salon où il se trouvait. Dans ces moments, il inspirait les aversions les plus vives ou des transports d'admiration. Il est impossible de se montrer plus brillant et plus homme d'esprit, disaient ses admirateurs. Mais la vivacité et l'imprévu de ses saillies effrayaient les gens médiocres, et lui valaient bien des ennemis. Lorsqu'il n'avait pas d'émotion, il était sans esprit. D'ailleurs, il n'avait pas de mémoire, ou dédaignait de l'appeler à son secours. Sa parole, alors, était aussi discrète que l'expression de sa physionomie l'était peu. Son orgueil aurait été au désespoir de laisser deviner ses sentiments.

« Un mot touchant, une expression vraie du malheur, entendue dans la rue, surprise en passant près d'une boutique d'artisan, l'attendrissait jusqu'aux larmes. Mais s'il y avait la moindre pompe (*sostenutezza*), la moindre possibilité d'affectation dans l'expression d'une douleur, quelque légitime qu'en fût le motif, alors il n'y avait plus que l'ironie la plus piquante dans les regards et dans les mots de Roizard. Jamais rien de sérieux, jamais rien de pompeux, de triste même, dans sa conversation. Il ne parlait jamais de ce qui, seul, avait droit à son intérêt : un sentiment vrai, ou l'héroïsme se sacrifiant pour la patrie !

« Dès l'âge de seize ans, cet être, ainsi fait, avait été placé dans la sphère d'activité de Napoléon ; il l'avait suivi à Moscou et ailleurs. Pendant qu'il courait les champs, mangeant son bien à la suite du grand homme, son père se ruinait. Ruiné lui-même personnellement en 1814, par la chute de Napoléon, il avait voyagé et vécu en Italie. A la révolution de 1830, Roizard, qui avait vingt ans de service, était rentré dans la carrière des écri-

tures officielles, dans le but unique d'arriver à une pension de retraite, pour laquelle il fallait trente ans de service.

« Il arrivait à Rome sans ambition ; uniquement pour passer dix années sans trop d'ennui ; et ensuite retourner achever sa vie à Paris, ou ailleurs, dans une situation un peu au-dessus de la pauvreté. »

On connaît la faiblesse de Canova pour la peinture! Peu touché de l'immense succès que ses immortels ouvrages obtenaient dans le monde entier, il préférait le pinceau au ciseau ; cependant, ses tableaux ne s'élevèrent pas au-dessus du médiocre, et il en éprouva un profond chagrin. Talma recevait avec une faveur particulière les suffrages qui lui étaient adressés au sujet de ses rôles dans la comédie. Beyle a eu dans sa vie une faiblesse de même nature. Après avoir lancé tant d'épigrammes contre les *gens à cordon*, lui-même reçut la croix de la Légion d'honneur, en 1835, pour ses travaux comme *homme de lettres*, et sur la proposition du ministre de l'instruction publique. Chacun put croire qu'il avait été servi selon son goût : tout le monde se trompait ; c'est comme administrateur, comme consul, que Beyle aurait voulu recevoir cette distinction, et il fut profondément blessé de ne la devoir qu'au titre d'écrivain.

... A la faveur d'un nouveau congé, Beyle arriva à Paris le 24 mai 1836, et y séjourna jusque vers la fin de juin 1839. Il reprit pendant ces trois années ses anciennes habitudes, écrivant des romans et des nouvelles, prenant ses repas au *Café anglais*, se montrant, de neuf heures à minuit, dans les salons en vogue, soit par l'esprit qu'on prêtait aux maîtres de la maison, soit par leurs titres ou par leur réputation dans le monde élégant. Cependant, comme à la longue ces plaisirs pouvaient offrir quelque monotonie, Beyle quittait Paris pour quinze jours, six semaines, trois mois même et faisait des excursions en France, en Espagne, en Ecosse, en Irlande, s'apercevant souvent, un peu tard, du vide de sa bourse, déjà allégée de la moitié de son traitement, par suite du congé.

Beyle songea souvent à se marier ; chaque fois qu'il voyait un ménage heureux ou supposé tel, l'idée lui venait de prendre femme. Ces accès, dont la fréquence diminuait avec la marche des années, duraient ordinairement vingt-quatre heures, deux jours au plus. Pendant ce temps, il interrogeait minutieusement ses amis sur tout ce qui pouvait se rapporter aux formalités à

remplir, aux cérémonies civiles et religieuses, aux cadeaux indispensables, aux dépenses qu'entraînait la tenue d'une maison, etc. Une fois ses notes réunies, il entrevoyait les impossibilités, rentrait dans ses habitudes et ne pensait plus au mariage pendant deux ou trois ans. C'était, on peut le supposer, ce qu'il avait de mieux à faire; car, d'après ce qui précède, le lecteur a pu s'apercevoir que Beyle ne convenait guère à la vie de ménage.

Ce serait laisser une lacune dans la biographie de Beyle que de ne rien dire de son physique, ainsi que de petits travers qui en faisaient encore ressortir les imperfections. Je vais donc essayer de donner une idée de la personne de Beyle.

Il était d'une taille moyenne, et chargé d'un embonpoint qui s'était beaucoup accru avec l'âge; ses formes athlétiques rappelaient un peu celles de l'*Hercule Farnèse*. Il avait le front beau, l'œil vif et perçant, la bouche sardonique, le teint coloré, beaucoup de physionomie, le col court, les épaules larges et légèrement arrondies, le ventre développé et proéminent, les jambes courtes, la démarche assurée. Ce que Beyle avait de mieux, c'était la main, et pour attirer l'attention sur elle, il tenait ses ongles démesurément longs. En 1834, M. Jalley, faisant à Rome la statue de Mirabeau, obtint de Beyle la permission de dessiner sa main, pour la donner au prince des orateurs, ce qui le flatta singulièrement; car chacun sait que Mirabeau avait la main très belle.

Cet ensemble physique, on le voit, laissait beaucoup à désirer sous le rapport de la beauté et de l'élégance. Malgré les illusions que l'amour-propre et des succès de salon peuvent enfanter, Beyle ne se dissimulait pas absolument ses désavantages. Mais il se consolait en pensant que les qualités de l'âme, l'esprit, le naturel, font disparaître la laideur, quand elle est sans difformité.

Ayant conservé fort tard la prétention à passer pour homme à bonnes fortunes, prétention qui, il faut le reconnaître, n'était pas dénuée de fondement, Beyle professait une soumission absolue aux lois de la *mode*. Si différent des autres, en toute chose, il se rapprochait du vulgaire sur un point : la *mode*. Personne ne suivait plus aveuglément les mille caprices de cette sotte déité parisienne. Il mettait donc à contribution toutes les ressources de l'art, pour corriger ou dissimuler les torts de la nature envers lui, comme les traces de la marche du temps. Ainsi, à cinquante-

neuf ans, Beyle se coiffait comme un jeune homme. Sa tête, faiblement garnie de cheveux, au moyen d'un fort toupet d'emprunt, offrait l'aspect d'une chevelure à peu près irréprochable. De gros favoris, prolongés en un large collier de barbe passant sous le menton, encadraient la face. Est-il besoin d'ajouter que les cheveux et la barbe étaient soigneusement teints en brun foncé? Puis, le cigare à la bouche, le chapeau légèrement sur l'oreille et la canne à la main, il se mêlait aux *beaux* du boulevard des Italiens. Sa susceptibilité pour tout ce qui composait sa toilette était extrême ; une observation, quelque légère qu'elle fût, sur la coupe d'un habit ou d'un pantalon, pouvait le choquer sérieusement, car elle lui apparaissait comme une sorte d'épigramme à l'adresse de son physique : c'était chez lui une fibre délicate.

..... Avec toutes les allures de la vivacité dans la pensée et de la promptitude dans les actions, Beyle poussait souvent la paresse jusqu'à l'apathie; entre autres exemples que je pourrais citer, en voici un qui me semble caractéristique.

Dans le courant du mois de janvier 1839, pendant qu'on imprimait simultanément *la Chartreuse de Parme* et *l'Abbesse de Castro*, il éprouva une attaque de goutte et de rhumatisme, assez forte pour l'obliger à garder la chambre pendant huit jours ; son travail de composition et de correction n'en fut nullement suspendu pour cela ; seulement, il égara un cahier de soixante pages de *la Chartreuse de Parme*. N'ayant pu les retrouver au milieu des monceaux de papiers qui encombraient sa chambre, Beyle refit ces soixante pages. Elles étaient déjà imprimées lorsqu'il me raconta sa mésaventure ; je me mis à la recherche du manuscrit égaré, et l'aperçus bientôt sous un gros tas d'épreuves, de brochures, etc. Stupéfait de ma facile trouvaille, redoutant, en quelque sorte, la vue de ce manuscrit, il ne voulut pas jeter les yeux dessus, encore moins le comparer avec les pages par lesquelles il l'avait remplacé.

Le 7 mars 1839, M. le comte Molé ayant résigné la présidence du conseil et le portefeuille des affaires étrangères, Beyle jugea bien qu'il lui fallait retourner à Civita-Vecchia. Toutefois, cette résolution ne fut pas prise de gaieté de cœur. Le dernier hiver avait assez maltraité sa santé, en rappelant d'anciennes et douloureuses affections, auxquelles venaient de se joindre des palpitations de cœur. Son esprit s'affligea de ses souffrances physiques, surtout comme symptômes de vieillesse ; car personne ne

la redoutait davantage, et ne prenait plus de soins pour en éloigner jusqu'aux apparences. Et puis, il fallait de nouveau abandonner les habitudes et l'existence qui, seules, avaient du charme pour lui. A cinquante-six ans, la vie errante ne convient plus guère ; il est triste de n'avoir aucun indice sur le lieu où l'on se reposera pour toujours des agitations de la vie ; Beyle ne disait pas ces choses, mais il y pensait tout comme un autre.

Enfin, les affaires et les devoirs de société ayant à peu près reçu satisfaction, il partit de Paris le 24 juin 1839. Une fois arrivé à son poste, il y reprit sa vie habituelle, résidant moitié à Rome, moitié à Civita-Vecchia, employant une partie de son temps à corriger d'anciens manuscrits ou à écrire de nouvelles compositions.

Dès le mois de décembre 1840, la santé de Beyle éprouva de graves altérations ; ce fut d'abord la goutte, qui l'obligea de suivre un régime et de garder souvent la chambre. Puis vinrent de fortes migraines qui affectèrent gravement le système cérébral, et produisirent des accidents assez bizarres. Par moments, il lui était de toute impossibilité de se rappeler les mots dont l'usage est le plus habituel. D'autres fois, la langue se refusait à faire son office. Ces fâcheux symptômes, dont la nature sembla, d'abord, assez difficile à déterminer, devinrent insensiblement apoplectiques.

Beyle ne s'abusa point sur la gravité de son état ; mais il résolut de me le cacher soigneusement, et de ne point me mettre dans la confidence de ses inquiétudes. Il pensa qu'une amitié telle que la nôtre comportait des ménagements. Aussi, tout en rendant compte fort exactement des phases de sa maladie à l'un de nos amis, il lui recommandait toujours expressément de ne pas me laisser entrevoir le moindre danger.

Malgré la fatigue extrême que Beyle éprouvait pour écrire, il la surmontait de temps en temps, et je recevais de petits billets où, pour tout renseignement sur sa santé, il me parlait de migraines *ennuyeuses*.

... L'état de sa santé le porta à demander un congé pour aller consulter à Genève M. le docteur Prévost ; puis il prit la route de Paris, et y arriva le 8 novembre 1841. Je m'aperçus douloureusement des traces que la maladie avait laissées, et j'eus bien de la peine à lui cacher la triste impression que j'en éprouvais. Le physique et le moral me parurent singulièrement affais-

sés ; sa parole si vive était maintenant traînante, embarrassée ; le caractère s'était sensiblement modifié, ramolli, pour ainsi dire ; sa conversation plus lente offrait moins d'aspérités, de sujets à contradiction.

... Beyle reprit à Paris ses anciennes habitudes, observant plus ou moins exactement le régime qui lui était prescrit. Tout allait assez bien, lorsque, contrairement à la défense formelle de son médecin, il s'occupa de compositions littéraires ; huit jours de dictée et de corrections déterminèrent une attaque d'apoplexie ; il en fut frappé, le mardi 22 mars 1842, à sept heures du soir, à deux pas du boulevard, sur le trottoir de la rue Neuve-des-Capucines, à la porte même du ministère des affaires étrangères.

Par suite d'indices dus au hasard, vingt minutes après l'événement j'étais auprès de mon malheureux ami ; je le trouvai sans connaissance dans une boutique, vis-à-vis le lieu où il était tombé ; je ne pus obtenir de lui ni une parole, ni le moindre signe ; on le transporta à son logement, rue Neuve-des-Petits-Champs. Là, toutes les ressources de l'art furent épuisées sans succès, et il y rendit le dernier soupir, le mercredi 23 mars 1842, à deux heu- du matin, sans souffrance aucune, sans avoir prononcé un seul mot, et à l'âge de cinquante-neuf ans un mois vingt-huit jours.

On connaît maintenant l'homme supérieur qui a été une énigme vivante pour la plupart de ses contemporains. Quelques remarques générales compléteront ce que j'avais à en dire.

... Ainsi que J.-J. Rousseau, Beyle se croyait beaucoup d'ennemis et se préoccupait trop habituellement de ce qu'ils pouvaient tenter pour lui nuire. Avec cette triste monomanie, et aussi d'après quelques passages de ses écrits, on aurait pu le supposer méchant, vindicatif : personne au monde ne l'a jamais été moins que lui ; il était incapable de haine. Le plaisir de dire un bon mot pouvait l'égarer au point de blesser profondément son meilleur ami ; mais il n'y avait là aucune préméditation, aucune intention mauvaise ; c'était tout simplement l'effet d'un système nerveux très irritable et d'un sang prompt à s'enflammer. Au rebours de beaucoup d'hypocrites méchants, Beyle, qui ne l'a pas été un seul instant dans sa vie, ne négligeait rien pour s'en donner la réputation. Sa manie des sobriquets tendait encore à accréditer cette opinion défavorable ; personne ne pouvait se flatter de n'avoir pas le sien. Par exemple, il avait donné celui de Thomas *Roide*, à

son ami le philosophe Théodore Jouffroy, traducteur des ouvrages de l'Ecossais Reid.

... On lui a reproché d'être trop absolu, trop entier dans ses idées. Beyle n'avait pas, il faut en convenir, cette souplesse d'opinion, cet entraînement moutonnier qui fait que beaucoup de gens, quelle que soit d'ailleurs la nature des événements, se trouvent toujours au milieu des masses. Il avait, au contraire, le courage de soutenir ses idées, de les défendre envers et contre tous, malgre la défaveur dont elles pouvaient être frappées par la multitude. Cela n'était point chez lui le résultat d'un vain orgueil, mais bien celui d'une conviction réelle, à tort ou à raison.

... En écrivant la biographie de Beyle, je me suis constamment attaché à le représenter tel qu'il m'apparaissait, sans m'écarter un instant de ce que je croyais être la vérité; mais il est une partie de sa vie, la plus importante pour l'histoire de son cœur, qu doit rester secrète : c'est celle qui se rapporte aux affections tendres. Personne n'a porté plus loin que lui l'extrême discrétion sur ce chapitre : moi-même, son confident en toute autre chose, je n'ai jamais été le dépositaire d'aucun secret de cette nature.

L'originalité et la vivacité de son esprit et, quoi qu'on en ait pu dire, la bonté de son cœur, faisaient aisément passer sur des désavantages physiques. On peut donc tenir pour certain que Beyle a fait de véritables passions, et que, dès l'âge de quinze ans et jusqu'à sa mort, l'amour a été sa principale pensée, le mobile de toutes ses actions. J'ajouterai même que c'est dans la classe élevée que ses hommages ont été accueillis avec le plus de faveur.

... Selon les intentions manifestées dans le testament de Beyle, son corps a été inhumé au cimetière Montmartre (du Nord), dans un terrain acquis à perpétuité. Le petit monument funéraire que je lui ai fait élever *rond-point de la Croix*, 4e ligne, numéro 11, porte l'inscription suivante, composée par lui-même :

ARRIGO BEYLE,
MILANESE
SCRISSE
AMO
VISSE
ANN. LIX. M. II
MORI IL XXIII MARZO,
M. D. CCC. XLII.

... Beyle avait toujours conservé pour Milan une vive affection, mais ce fut un motif politique qui le détermina à *abdiquer* (c'était son expression) sa qualité de Français. Ce fut en 1840, lors du dénoûment de la première crise de la question d'Orient, qu'il prit cette résolution. La France, seule devant l'Europe, dut abandonner des prétentions, fondées certainement, mais qui pouvaient faire éclater la guerre et devenir ainsi la cause de malheurs incalculables. Beyle blâma, en termes très vifs, le traité du 15 juillet 1840, et, devant les employés de son consulat à Civita-Vecchia, il déclara que le gouvernement déshonorait le pays par une telle lâcheté, et que, dès ce moment, cessant d'être Français, il adoptait pour patrie la ville où s'étaient écoulés les moments les plus heureux de sa vie.

§ 2. — H. B.

PAR UN DES QUARANTE (1850)

Il y a un passage de l'Odyssée qui me revient souvent en mémoire. Le spectre d'Elpénor apparaît à Ulysse, et lui demande les honneurs funèbres :

Μή μ' ἄκλαυτον, ἄθαπτον, ἰὼν ὄπιθεν καταλείπειν

« Ne me laisse pas sans être pleuré, sans être enterré. »

Aujourd'hui, l'enterrement ne manque à personne, grâce à un règlement de police ; mais nous autres païens, nous avons aussi des devoirs à remplir envers nos morts, qui ne consistent pas seulement dans l'accomplissement d'une ordonnance de grande voirie. J'ai assisté à trois enterrements païens : — celui de , qui s'était brûlé la cervelle. Son maître, grand philosophe, et ses amis, eurent peur des honnêtes gens, et n'osèrent parler. — Celui de M. . Il avait défendu les discours. — Celui de B enfin. Nous nous y trouvâmes trois, et si mal préparés que nous ignorions ses dernières volontés. Chaque fois, j'ai senti que nous avions manqué à quelque chose, sinon envers le mort, du moins envers nous-mêmes. Qu'un de nos amis meure en voyage, nous aurons un vif regret de ne pas lui avoir dit adieu au moment du départ. Un départ, une mort, doi-

vent se célébrer avec une certaine cérémonie, car il y a là quelque chose de solennel. Ne fût-ce qu'un repas, une association de pensées régulière, il faut quelque chose. Ce quelque chose, c'est ce que demande. Eléonor : ce n'est pas seulement un peu de terre qu'il réclame, c'est un souvenir.

J'écris les pages suivantes pour suppléer à ce que nous ne fîmes point aux funérailles de B . Je veux partager avec quelques-uns de ses amis mes impressions et mes souvenirs.

B , original en toutes choses, ce qui est un vrai mérite à cette époque de monnaies effacées, se piquait de libéralisme, et était au fond de l'âme un aristocrate achevé. Il ne pouvait souffrir les sots ; il avait pour les gens qui l'ennuyaient une haine furieuse, et de sa vie il n'a pas su bien nettement distinguer un méchant d'un fâcheux. Il affichait un profond mépris pour le caractère français, et il était éloquent à faire ressortir tous les défauts dont on accuse, à tort sans doute, notre grande nation : légéreté, étourderie, inconséquence en paroles et en actions. Au fond, il avait à un haut degré ces mêmes défauts ; et, pour ne parler que de l'étourderie, il écrivit un jour, de , à M. , une lettre chiffrée, et lui transmit e chiffre sous la même enveloppe.

Toute sa vie il fut dominé par son imagination, et ne fit rien que brusquement et d'enthousiasme. Cependant il se piquait de n'agir jamais que conformément à la raison. « Il faut en tout se guider par la LO — GIQUE, » disait-il en mettant un intervalle entre la première syllable et le reste du mot. Mais il souffrait impatiemment que la *logique* des autres ne fût pas la sienne. D'ailleurs il ne discutait guère. Ceux qui ne le connaissaient pas attribuaient à l'excès d'orgueil ce qui n'était peut-être que respect pour les convictions des autres. — « Vous êtes un chat ; je suis un rat, » disait-il souvent pour terminer les discussions.

Un jour, nous voulûmes faire ensemble un drame. Notre héros avait commis un crime, et était tourmenté de remords. « Pour se délivrer d'un remords, dit B , que faut-il faire ? » — Il réfléchit un instant. — « Il faut fonder une école d'enseignement mutuel. » Notre drame en resta là.

Il n'avait aucune idée religieuse, ou, s'il en avait, il apportait un sentiment de colère et de rancune contre la Providence. « Ce qui excuse Dieu, disait-il, c'est qu'il n'existe pas. » Une fois, chez

Madame P , il nous fit la théorie cosmogonique suivante : « Dieu était un mécanicien très habile. Il travaillait nuit et jour à son affaire, parlant peu, et inventant sans cesse, tantôt un soleil, tantôt une comète. On lui disait : Mais écrivez donc vos inventions ! Il ne faut pas que cela se perde. — Non, répondait-il ; rien n'est encore au point où je veux. Laissez-moi perfectionner mes découvertes, et alors... Un beau jour il mourut subitement. On courut chercher son fils unique, qui étudiait aux Jésuites. C'était un garçon doux et studieux, qui ne savait pas deux mots de mécanique. On le conduit dans l'atelier de feu son père. — « Allons, à l'ouvrage ! il s'agit de gouverner le monde. » Le voilà bien embarrassé ; il demande : — « Comment faisait mon père ? — Il tournait cette roue, il faisait ceci, il faisait cela. » — Il tourne la roue, et les machines vont tout de travers. »

B me dit qu'il avait fait un drame de la vie de . Il l'avait représenté comme une âme simple, naïve, toute pleine de sensibilité et de tendresse, mais incapable de commander aux hommes. , dans ce drame, exploitait à son profit la doctrine de . « — Y a-t-il de l'amour dans votre drame ? lui demandai-je. — Beaucoup. Et , le disciple chéri ? » Il soutenait que tous les grands hommes ont eu des goûts bizarres, et citait Alexandre, César, vingt papes italiens ; il prétendait que , lui-même, avait eu du faible pour un de ses aides-de-camp.

Il était difficile de savoir ce qu'il pensait de Napoléon. Presque toujours il était de l'opinion contraire à celle qu'on mettait en avant. Tantôt il en parlait comme d'un parvenu ébloui par les oripeaux, manquant sans cesse aux règles de la LO — GIQUE. D'autres fois, c'était une admiration presque idolâtre. Tour à tour il était frondeur comme Courier, et servile comme Las Cases. Les hommes de l'empire étaient traités aussi diversement que leur maître.

Il convenait de la fascination exercée par l'empereur sur tout ce qui l'approchait. « Et moi aussi, disait-il, j'ai eu le feu sacré. On m'avait envoyé à Brunswick pour lever une imposition extraordinaire de 5 millions. J'en ai fait rentrer 7, et j'ai manqué d'être assommé par la canaille qui s'insurgea, exaspérée par l'excès de mon zèle. Mais l'empereur demanda quel était l'auditeur qui avait fait cela, et dit : « C'est bien. »

Nous aimions à l'entendre parler des campagnes qu'il avait

faites avec l'empereur. Ses récits ne ressemblaient guère aux relations officielles. On en jugera. Dans une affaire fort chaude, haranguait les soldats près de se débander; voici en quel termes « — En avant ! s. n. d. D. J'ai le cul rond comme une pomme, soldats ! J'ai le cul rond comme une pomme ! » — « Dans le moment du danger, disait B , cela paraissait une harangue ordinaire, et je suis persuadé que César et Alexandre ont dit dans de telles occasions d'aussi grosses bêtises. »

Parti de Moscou, B se trouva, le soir du troisième jour de la retraite, avec environ mille cinq cents hommes, séparé du gros de l'armée par un corps russe considérable. On passa une partie de la nuit à se lamenter, puis les gens énergiques haranguèrent les poltrons, et, à force d'éloquence, les engagèrent à s'ouvrir un chemin, l'épée à la main, dès que le jour permettrait de distinguer l'ennemi. Autre genre d'allocution militaire : « Tas de canailles, vous serez tous morts demain, car vous êtes trop j.-f. pour prendre un fusil et vous en servir, etc. » Ces paroles sublimes ayant produit leur effet, à la petite pointe du jour on marcha résolument aux Russes, dont on voyait encore briller les feux de bivouac. On y arrive sans être découvert, et l'on trouve un chien tout seul. Les Russes étaient partis dans la nuit.

Pendant la retraite, il n'avait pas trop souffert de la faim, mais il lui était absolument impossible de se rappeler comment il avait mangé et ce qu'il avait mangé, si ce n'est un morceau de suif qu'il avait payé 20 fr., et dont il se souvenait encore avec délices.

Il avait emporté de Moscou le volume des *Facéties* de Voltaire, relié en maroquin rouge, qu'il avait pris dans une maison qui brûlait. Ses camarades trouvaient cette action un peu légère : dépareiller une magnifique édition ! Lui-même en éprouvait une espèce de remords.

Un matin, aux environs de la Bérézina, il se présenta à M.D. , rasé et habillé avec quelque soin : « Vous avez fait votre barbe ! » lui dit M. D , « vous êtes un homme de cœur. »

M. B , auditeur au Conseil d'Etat, m'a dit qu'il devait la vie à B , qui, prévoyant l'encombrement des ponts, l'avait obligé à passer la Bérézina, le soir qui précéda la déroute.

Il fallut employer presque la force pour obtenir qu'il fît quelques centaines de pas. M. B faisait l'éloge du sang-froid de B , et du bon sens qui ne l'abandonnait pas dans un moment où les plus résolus perdaient la tête.

En 1813, B fut témoin involontaire de la déroute d'une brigade entière chargée inopinément par cinq Cosaques. B vit courir environ deux mille hommes, dont cinq généraux, reconnaissables à leurs chapeaux bordés. Il courut comme les autres, mais mal, n'ayant qu'un pied chaussé, et portant une botte à la main. Dans tout ce corps français, il ne se trouva que deux héros qui firent tête aux Cosaques : un gendarme, nommé Menneval, et un conscrit, qui tua le cheval du gendarme en voulant tirer sur les Cosaques. B fut chargé de raconter cette panique à l'empereur, qui l'écoutait avec une fureur concentrée, en faisant tourner une de ces machines en fer qui servent à fixer les persiennes. On chercha le gendarme pour lui donner la croix; mais il se cachait, et nia d'abord qu'il eût été à l'affaire, persuadé que rien n'est si mauvais que d'être remarqué dans une déroute. Il croyait qu'on voulait le fusiller.

Sur l'amour, B était encore plus éloquent que sur la guerre. Je ne l'ai jamais vu qu'amoureux, ou croyant l'être; mais il avait eu deux *amours-passions* (je me sers d'un de ses termes), dont il n'avait jamais pu guérir. L'un, le premier en date, je crois, lui avait été inspiré par madame , alors dans tout l'éclat de sa beauté. Il avait pour rivaux bien des hommes puissants, entre autres un général fort en faveur, qui abusa un jour de sa position pour obliger B à lui céder sa place auprès de la dame. Le soir même, B trouva moyen de lui faire tenir une petite fable de sa composition, dans laquelle il lui proposait allégoriquement un duel. Je ne sais pas si la fable fut comprise; mais on n'accepta pas la moralité, et B reçut une verte semonce de M. D , son parent et son protecteur; il n'en continua pas moins ses poursuites. En 1836, B me racontait cette aventure, le soir, sous les grands arbres de la promenade de Laon. Il ajoutait qu'il venait de voir madame , âgée alors de quarante-sept ans, et qu'il s'était trouvé aussi amoureux qu'au premier jour. L'un et l'autre avaient eu bien d'autres passions dans l'intervalle. « Comment pouvez-vous m'aimer encore, à mon âge? » disait-elle. Il le

lui prouvait très bien, et jamais je ne l'ai vu montrer tant d'émotion. Il avait les larmes aux yeux en me parlant.

Son autre amour-passion fut pour une belle Milanaise, nommée madame . Malgré la bonne foi des Italiennes, qu'il opposait sans cesse à la coquetterie des nôtres, madame le trahissait indignement. Elle avait eu l'art de lui persuader que son mari, le plus débonnaire des hommes, était un monstre de jalousie ; et elle obligeait B à se cacher à Turin, car sa présence à Milan l'aurait perdue, disait-elle. Une fois tous les dix jours, au cours de l'hiver, B venait à Milan dans le plus strict incognito, se cachait dans une méchante auberge, et, la nuit, était introduit chez sa belle par une femme de chambre qu'il payait bien. Cela dura quelque temps, et toujours des précautions infinies. Pourtant la femme de chambre eut un remords, et lui avoua qu'on le trompait, et qu'on avait autant d'amants différents qu'il passait de jours en exil. D'abord il n'en voulut rien croire ; à la fin, cependant, il accepta une expérience. On le fit cacher dans un cabinet ; et là, en mettant l'œil au trou d'une serrure, il vit, à trois pieds de lui, la plus monstrueuse pièce de conviction. B me dit que la singularité de la chose et le ridicule de la situation lui donnèrent d'abord une gaieté folle, et qu'il eut toutes les peines du monde à ne pas alarmer les coupables en éclatant de rire. Ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il sentit son malheur. L'infidèle, que pour toute vengeance il avait un peu persiflée, essaya de le fléchir, lui demanda grâce à genoux, et le suivit dans cette attitude tout le long d'une grande galerie. L'orgueil l'empêcha de lui pardonner, et il s'en accusait avec amertume, en se rappelant l'air passionné de madame . Jamais elle ne lui avait paru si désirable, jamais elle n'avait eu tant d'amour. Il avait sacrifié à l'orgueil le plus grand plaisir qu'il eût pu goûter avec elle. — Il fut dix-huit mois à se consoler. « J'étais abruti, disait-il. Je ne pensais plus. J'étais accablé d'un poids insupportable, sans pouvoir me rendre compte nettement de ce que j'éprouvais. C'est le plus grand des malheurs ; il prive de toute énergie. Depuis, un peu remis de cette langueur accablante, j'avais une curiosité singulière à connaître toutes ses infidélités. Je m'en faisais raconter tous les détails. Cela me faisait un mal affreux, mais j'avais un certain plaisir physique à me la représenter dans toutes les situations où on me la décrivait. »

B m'a toujours paru convaincu de cette idée, très répandue sous l'Empire, qu'une femme peut toujours être prise d'assaut, et que c'est pour tout homme un devoir d'essayer. « *Ayez-la ; c'est d'abord ce que vous lui devez*, » me disait-il quand je lui parlais d'une femme dont j'étais amoureux. Un soir, à Rome, il me conta que la comtesse venait de lui dire *voi* au lieu de *lei*, et me demanda s'il ne devait pas la violer. Je l'y exhortai fort.

Je n'ai connu personne qui fût plus galant homme à recevoir les critiques sur ses ouvrages. Ses amis lui parlaient toujours sans le moindre ménagement. Plusieurs fois, il m'envoya des manuscrits qu'il avait déjà communiqués à V. J , et qui revenaient avec des notes marginales comme celles-ci : « Détestable, — Style de portier, » etc. Quand il fit paraître son livre « *de l'Amour*, » ce fut à qui s'en moquerait davantage (au fond, fort injustement). Jamais ces critiques n'altérèrent ses relations avec ses amis.

Il écrivait beaucoup, et travaillait longtemps ses ouvrages. Mais, au lieu d'en corriger l'exécution, il en refaisait le plan. S'il effaçait les fautes d'une première rédaction, c'était pour en faire d'autres; car je ne sache pas qu'il ait jamais essayé de corriger son style. Quelque raturés que fussent ses manuscrits, on peut dire qu'ils étaient toujours écrits de premier jet.

Ses lettres sont charmantes : c'est sa conversation même.

Il était très gai dans le monde, fou quelquefois, négligeant trop les convenances et les susceptibilités. Souvent il était de mauvais ton, mais toujours spirituel et original. Bien qu'il n'eût de ménagements pour personne, il était facilement blessé par des mots échappés sans malice. « Je suis un jeune chien qui joue, me disait-il, et on me mord. » Il oubliait qu'il mordait parfois lui-même, et assez serré. C'est qu'il ne comprenait guère qu'on pût avoir d'autres opinions que les siennes sur les choses et sur les hommes. Par exemple, il n'a jamais pu croire qu'il y eût des dévots véritables. Un prêtre et un royaliste étaient toujours pour lui des hypocrites.

Ses opinions sur les arts et la littérature ont passé pour des hérésies téméraires lorsqu'il les a produites. Aujourd'hui, quelques-uns de ses jugements ont l'air de vérités de M. de la Palisse. Lorsqu'il mettait Mozart, Cimarosa, Rossini au-dessus des faiseurs d'opéras-comiques de notre jeunesse, il soulevait des

tempêtes. C'est alors qu'on l'accusait de n'avoir pas des sentiments français.

Il est pourtant très Français dans ses opinions sur la peinture, bien qu'il prétende la juger en Italien. Il apprécie les maîtres avec les idées françaises, c'est-à-dire, au point de vue littéraire. Les tableaux des écoles d'Italie sont examinés par lui comme des drames. C'est encore la façon de juger en France, où l'on n'a ni le sentiment de la forme, ni un goût inné pour la couleur. Il faut une sensibilité particulière et un exercice prolongé pour aimer et comprendre la forme et la couleur. B prête des passions dramatiques à une Vierge de Raphaël. J'ai toujours soupçonné qu'il aimait les grands peintres des écoles lombarde et florentine, parce que leurs ouvrages le faisaient penser à bien des choses auxquelles sans doute les maîtres ne pensaient pas. C'est le propre des Français de tout juger par l'esprit. Il est juste d'ajouter qu'il n'y a pas de langue qui puisse exprimer les finesses de la forme ou la variété des effets de la couleur. Faute de pouvoir exprimer ce qu'on sent, on décrit d'autres sensations qui peuvent être comprises par tout le monde.

B m'a toujours paru assez indifférent à l'architecture, et n'avait sur cet art que des idées d'emprunt. Je crois lui avoir appris à distinguer une église romane d'une église gothique, et, qui plus est, à regarder l'une et l'autre. Il reprochait à nos églises d'être tristes.

Il sentait mieux la sculpture de Canova que toute autre, même que les statues grecques; peut-être est-ce parce que Canova a travaillé pour les gens de lettres. Il s'est beaucoup plus préoccupé des idées qu'il exciterait dans un esprit cultivé que de l'impression qu'il pourrait produire sur un œil qui aime et qui connaît la forme.

Pour B , la poésie était lettre close. Souvent il lui arrivait d'estropier, en les citant, des vers français. Il ne connaissait ni le mètre ni l'accentuation des vers anglais et italiens, et cependant il était réellement sensible à certaines beautés de Shakspeare et du Dante, qui sont intimement unies à la forme du vers. Il a dit son dernier mot sur la poésie dans son livre *de l'Amour* : « Les vers furent inventés pour aider la mémoire; les conserver dans l'art dramatique, reste de barbarie. » Racine lui déplaisait souverainement. Le grand reproche que nous lui adressions vers 1820, c'est qu'il manque absolument aux *mœurs*,

ou à ce que, dans notre jargon romantique, nous appelions alors la couleur locale. Shakspeare, que nous opposions sans cesse à Racine, a fait en ce genre des fautes cent fois plus grossières. « Mais, disait B , Shakspeare a mieux connu le cœur humain. Il n'y a pas de passion ou de sentiment qu'il n'ait peint avec une admirable vérité. La vie et l'individualité de ses personnages le mettent au-dessus de tous les auteurs dramatiques. » — Et Molière ? répondait-on. — « Molière est un coquin qui n'a pas voulu représenter *le Courtisan*, parce que Louis XIV ne le trouvait pas bon. »

Dans la pratique de la vie, B avait une suite de maximes générales qu'il fallait, disait-il, observer infailliblement sans les discuter, dès qu'on les avait une fois trouvées commodes. A peine permettait-il d'examiner un instant si le cas particulier rentrait dans une de ses théories générales.

Jusqu'à trente ans, il voulait qu'un homme, se trouvant avec une femme seule, tentât l'abordage. Cela réussit, disait-il, une fois sur dix. Or, la chance d'une sur dix vaut bien la peine d'essuyer neuf rebuffades. — Ne jamais pardonner un mensonge ; — ne jamais se repentir ; — prendre aux cheveux la première occasion de querelle, à son entrée dans le monde, voilà quelques-unes de ses maximes.

Il se moquait de moi en me voyant étudier le grec à vingt-cinq ans. — « Vous êtes sur le champ de bataille, disait-il ; ce n'est plus le moment de polir votre fusil ; il faut tirer. »

Il avait souffert, comme tant d'autres, de la mauvaise honte dans sa jeunesse. C'est une chose difficile, pour un jeune homme, que d'entrer dans un salon. Il s'imagine qu'on le regarde, et craint toujours de n'être pas *correct*. « Je vous conseille, me disait-il, d'entrer avec l'attitude que le hasard vous a fait prendre dans l'antichambre : convenable ou non, n'importe. Soyez comme la statue du commandeur, et ne changez de maintien que lorsque l'émotion de l'entrée aura disparu. »

Il avait une autre recette pour les duels : — « Pendant qu'on vous vise, regardez un arbre, et appliquez-vous à en compter les feuilles. »

Il aimait la bonne chère : cependant il trouvait du temps perdu celui qu'on passe à manger, et souhaitait qu'en avalant une boulette le matin on fût quitte de la faim pour toute la journée. Aujourd'hui, on est gourmand, et on s'en vante. Du temps de

B , un homme prétendait surtout à l'énergie et au courage. Comment faire campagne, si l'on est gastronome ?

La police de l'Empire pénétrait partout, à ce qu'on prétend ; et Fouché savait tout ce qui se disait dans les salons de Paris. B était persuadé que cet espionnage gigantesque avait conservé tout son pouvoir occulte. Aussi, il n'est sorte de précautions dont il ne s'entourât pour les actions les plus indifférentes.

Jamais il n'écrivait une lettre sans la signer d'un nom supposé : César Bombet, Cotonet, etc. Il datait ses lettres d'*Abeille*, au lieu de , et souvent les commençait par une telle phrase : « J'ai reçu vos soies grèges, et les ai emmagasinées en attendant leur embarquement. » Tous ses amis avaient leur nom de guerre, et jamais il ne les appelait d'une autre façon. Personne n'a su exactement quelles gens il voyait, quels livres il avait écrits, quels voyages il avait faits.

Je m'imagine que quelque critique du vingtième siècle découvrira les livres de B dans le fatras de la littérature du dix-neuvième, et qu'il leur rendra la justice qu'ils n'ont pas trouvée auprès des contemporains. C'est ainsi que la réputation de Diderot a grandi au dix-neuvième siècle ; c'est ainsi que Shakspeare, oublié du temps de Saint-Evremond, a été découvert par Garrick. Il serait bien à désirer que les lettres de B fussent publiées un jour ; elles feraient connaître et aimer un homme dont l'esprit et les excellentes qualités ne vivent plus que dans la mémoire d'un petit nombre d'amis.

§ 3. — Opinions littéraires

Balzac. — ... M. Beyle, plus connu sous le pseudonyme de Stendhal, est, selon moi, l'un des maîtres les plus distingués de la littérature des idées... M. Beyle a fait un livre où le sublime éclate de chapitre en chapitre. Il a produit, à l'âge où les hommes trouvent rarement des sujets grandioses et après avoir écrit une vingtaine de volumes extrêmement spirituels, une œuvre qui ne peut être appréciée que par les âmes et par les gens vraiment supérieurs. Enfin, il a écrit le *Prince moderne*, le roman que Machiavel écrirait, s'il vivait banni de l'Italie au dix-neuvième siècle... Quoique la duchesse, Mosca, Fabrice, le prince et son

fils, Cœlia, quoique le livre et les personnages soient, de part et d'autre, la passion avec toutes ses fureurs ; quoique ce soit l'Italie telle qu'elle est, avec sa finesse, sa dissimulation, sa ruse, son sang-froid, sa ténacité, sa haute politique à tout propos ; la *Chartreuse de Parme* est plus chaste que le plus puritain des romans de Walter Scott. Faire un personnage noble, grandiose, presque irréprochable d'une duchesse qui rend un Mosca heureux, et ne lui cache rien, d'une tante qui adore son neveu Fabrice, n'est-ce pas un chef-d'œuvre? La Phèdre de Racine, ce rôle sublime de la scène française, que le jansénisme n'osait condamner, n'est ni si beau, ni si complet, ni si animé... Ce grand ouvrage n'a pu être conçu ni exécuté que par un homme de cinquante ans, dans toute la force de l'âge et dans la maturité de tous les talents. On s'aperçoit de la perfection en toute chose. Le rôle du prince est tracé de main de maître, et c'est, comme je vous l'ai dit, *le Prince*... Quel livre que celui où l'on trouve ces cris de passions, ces mots profonds des diplomates, et à chaque page. Remarquez, en outre, ceci : Vous n'y rencontrerez point de ces hors-d'œuvre, si justement nommés *tartines*. Non, les personnages agissent, réfléchissent, sentent, et le drame marche toujours... Il faut de la hardiesse pour entreprendre de vous donner une idée d'un roman construit avec des faits aussi serrés... Voici ce qui m'est arrivé. A la première lecture, qui m'a tout à fait étonné, j'ai trouvé des défauts. En relisant, les longueurs ont disparu, je voyais la nécessité du détail qui, d'abord, m'avait semblé trop long ou diffus. Pour bien vous en rendre compte, j'ai parcouru l'ouvrage. Pris alors par le faire, j'ai contemplé plus longtemps que je ne le voulais ce beau livre, et tout m'a paru très harmonieux, lié naturellement ou avec art, mais concordant... Le côté faible de cette œuvre est le style, en tant qu'arrangement de mots, car la pensée éminemment française soutient la phrase. Les fautes que commet M. Beyle sont purement grammaticales : il est négligé, incorrect à la manière des écrivains du dix-septième siècle... mais la conception est grande et forte, mais la pensée est originale et souvent bien rendue... La *Chartreuse de Parme* est à une si grande élévation, elle demande au lecteur une si parfaite connaisance de la Cour, du pays, de la nation, que je ne m'étonne point du silence absolu par lequel un pareil livre a été accueilli. Ce sort attend tous les livres qui n'ont rien de vulgaire. Le [illegible] da lequel votent un à un et lentement les esprits

supérieurs qui font la renommée de ces ouvrages, se dépouille très tard... (*Etudes sur M. Beyle. Revue Parisienne* du 25 septembre 1840.)

P. Bourget. — ... Il écrivit beaucoup et ne fut guère lu. Même les rares amis qui le connurent et qui l'apprécièrent n'espéraient point pour lui cette gloire posthume, laquelle va grandissant de telle sorte que nous disons couramment à l'heure présente : Balzac et Stendhal, comme nous disons Hugo et Lamartine, Ingres et Delacroix... Cet homme de lettres, qui fut aussi un homme de caserne et un homme de chancellerie, eut le dangereux privilège de s'inventer des sentiments sans analogue et de les raconter dans un style sans tradition.

... Grâce à une anomalie qui s'explique par les spécialités de son caractère et les intentions de son esthétique, Stendhal s'est à peu près condamné à ne peindre que des créatures supérieures. Son Octave de Malivert, son Julien Sorel, son Fabrice del Dongo, son Mosca, sa Mathilde de la Môle, sa duchesse de San Severino Taxis, ont, comme lui, des facultés qui les mettent hors de pair. Ils n'en sont pas moins réels pour cela, mais d'une réalité qui n'est pas plus commune que la sensibilité de leur père spirituel ne le fut elle-même. Il avait raison de dire en parlant d'eux : *Tout mon monde...* (*Essais de Psychologie contemporaine.*)

Bussière. —... Des gens qui l'ont approché ont vu un homme fantasque, inégal, épineux ; des gens qui l'ont lu lui ont reproché d'être un écrivain à paradoxes ; pourtant il a conservé jusqu'à la fin ses amitiés d'enfance, et il est mort sur les idées qui lui avaient fait, à un âge déjà mûr et nourri d'expérience, écrire sa première page. Ses livres ne sont, au fond, qu'une théorie du bonheur, et sa vie n'a voulu être qu'une mise en action de sa théorie, laquelle repose sur ce principe : Faire à chaque instant ce qui plaît le plus. Après tout, cet excès avec lequel il abonde dans ses propres idées et dans son propre caractère, ou du moins dans celui qu'il se faisait, est le seul paradoxe dont il se soit rendu coupable ; mais ce paradoxe a été soutenu trente ans, et il s'est épanoui en une gerbe d'effets singuliers.

Pour résoudre ce problème capital qu'il s'était posé : Etre soi, M. de Stendhal s'est avisé d'un expédient qui a déjà sa nouveauté. Sciemment ou non, il a pris justement le contre-pied de sa propre nature. Penseur très sérieux pour lui-même, il a voulu n'être, à la superficie du moins, qu'un écrivain très léger pour

ses lecteurs. Esprit logique et d'une rare méthode, il a mis une ténacité non moins rare à rompre le ciment qui maintenait l'édifice de ses pensées et à les répandre comme une poussière vannée par le vent; esprit laborieux, il a recherché les dehors de la négligence et travaillé jusqu'à sa paresse... Génie brusque et primesautier, on ne lui voit jamais d'abandon, et l'homme qui se regarde penser et qui se surveille apparaît jusque dans ses saillies. Ennemi de l'affectation, il a mis de l'affectation partout et jusque dans cette haine. Ennemi de la vanité, il s'est plu à la démasquer, à la désoler par la constance et la sagacité malicieuse de ses attaques; mais cette idée du voisin dont il dénonçait les burlesques effets dans les autres, il n'a pas su mieux qu'un autre en secouer le joug ; le spectre du voisin a sans repos ni trêve posé devant lui ; harcelé, tourmenté, obsédé par cette vision incessante, lui-même l'évoquait sans cesse pour se roidir à la braver ou se fatiguer à la fuir. Epris du sans-gêne et du naturel, il a passé sa vie à se travestir. S'il a semé à pleines mains l'épigramme, c'était comme pour se faire un hallier où il pût cacher ses inquiétudes ; il n'a tant fait marcher le ridicule devant lui que pour n'en être pas atteint. C'est en portant la croix de sa vanité qu'il a (on peut le dire) sué l'ironie. Il a consacré vingt volumes et infiniment d'esprit, de bon esprit français, à parler des beaux-arts et à médire de l'esprit, de l'esprit français surtout, qu'il trouvait incompatible avec le sentiment des beaux-arts ; de façon que, si l'on en croit ses médisances, on ne le lira pas, ou que, si on le lit, on ne le croira pas. Une moitié de sa vie et de son intelligence s'est dépensée à écrire des livres pour le public; l'autre moitié, la plus forte peut-être, à tisser et à rompre, pour recommencer sur nouveaux frais, les fils du triple réseau de mystères dans le dédale duquel il aimait à faire disparaître sa personne et son nom.

..... Il faut bien se convaincre d'abord que l'auteur du *Rouge et Noir*, des *Promenades dans Rome*, de l'*Histoire de la Peinture en Italie*, de la *Vie de Rossini*, n'a visé ni à la gloire du romancier, ni à celle du voyageur ou du critique, ni à celle de l'historien, ni même, quoique sa manière d'écrire soit tout épisodique et anecdotique, à celle du biographe. L'histoire, le roman, le voyage, la biographie, ont été tour à tour le cadre dans lequel il a fait entrer l'objet unique et constant de sa pensée. Cet objet, c'est la science de l'homme, puis l'objet immédiat de cette science primordiale, la science du bonheur. Il n'y avait donc qu'une

gloire pour lui, celle de voir juste et de déduire rigoureusement. Il a dit et répété de vingt manières que tout bon esprit commence par se faire une bonne logique, un art à lui de raisonner juste : tel a été en effet son grand travail préalable sur lui-même. Aussi, a-t-il affecté plus que de l'insouciance à l'égard de toutes les autres parties de l'écrivain, afin de faire mieux ressortir ce qu'il croyait avoir d'excellent dans celle-ci.

..... L'horreur du *vague*, qui se confond avec l'horreur du *vide*, engendre toute sa manière d'écrire ; c'est par là qu'il est parvenu à se faire un style si propre à stimuler la pensée du lecteur ; c'est par là aussi qu'il est devenu si grand conteur d'anecdotes... M. Beyle est essentiellement un penseur ; l'art de penser a été le but de toute son activité intellectuelle ; l'art de faire penser est le principe de sa manière d'écrire ; et comme l'objet unique de ses pensées a été une science d'observation, toutes ses visées, toute son ambition, toute sa gloire, tout le fruit de sa vie sont restés attachés au renom d'observateur pénétrant et de logicien rigoureux. . (*Poètes et Romanciers modernes de la France. M. Beyle (baron de Stendhal). Revue des Deux Mondes*, 30 janvier 1843.)

Goethe. — Ces détails sont extraits d'un livre singulier (*Rome, Naples et Florence*, par M. Stendhal, officier de cavalerie, Paris, 1817), qu'il faut absolument que tu te procures. Le nom est emprunté ; ce voyageur est un Français plein de vivacité, passionné pour la musique, la danse, le théâtre. Ces deux échantillons (deux longs passages sur le compositeur Mayer et sur la musique en Italie) te montrent sa manière libre et hardie. Il attire, il repousse, il intéresse, il impatiente, et enfin on ne peut se séparer de lui. On relit toujours ce livre avec un nouveau charme, et on voudrait en apprendre par cœur certains passages. Il semble être un de ces hommes de talent qui, comme officier, employé ou espion, peut-être avec les trois fonctions, ont été poussés çà et là par le balai de la guerre. Il a vu beaucoup par lui-même ; il sait aussi très bien mettre en œuvre ce qu'on lui rapporte, et surtout il sait très bien s'approprier les écrits étrangers. Il traduit des passages de mon *Voyage en Italie* et affirme avoir recueilli l'anecdote sur les lèvres d'une *marchesina*. En un mot, c'est un livre qu'il ne suffit pas de lire, il faut encore le posséder. » (Lettre à Zelter, 8 mars 1818, citée dans les *Conversations avec Eckermann*, traduction Délerot.)

Remy de Gourmont. — On pourrait définir Stendhal : un génie

sans hypocrisie. Mais cela, on ne le lui pardonnera jamais. Il a brisé le pacte. Il a conformé ses écrits à sa vie et ne s'est pas cru obligé de vanter des vertus qu'il ne pratiquait pas.

Sa tenue est tout le contraire de celle de Chateaubriand, qui vécut une vie et en écrivit une autre. Mais à quoi bon ? On ne trompe la postérité que si on meurt tout entier. Si l'on survit, il y a de grandes chances pour que, malgré toutes les précautions, on apparaisse tel que l'on a été et non tel que l'on a voulu paraître. (*Chronique Stendhalienne.*)

Nietzsche. — ... Voici qui forme un parfait contraste à l'inexpérience de l'Allemagne et à son innocente abstention de la volupté psychologique — le mortel ennui des relations entre Allemands est assez proche parent de cette innocence — et voici qui exprime parfaitement la curiosité naturelle aux Français et leur richesse inventive dans ce monde d'émotions délicates : je veux parler d'Henri Beyle, ce précurseur et ce divinateur admirable qui, d'une allure à la Napoléon, parcourut *son* Europe, plusieurs siècles d'âme européenne, démêlant et découvrant cette âme ; il fallut deux générations pour le joindre, pour deviner quelques-unes des énigmes qui l'obsédaient et le ravissaient, lui, cet étonnant épicurien et ce curieux interrogateur, qui fut le dernier grand psychologue de la France. » (*Par delà le Bien et le Mal*, chap. VIII, traduction H. Albert.)

H. Rebell. — ... Même artificiel, il était sincère, haïssait l'affectation. Et que l'on ne croie pas que les travestis où il s'engagea lui furent inutiles. Soldat, don Juan, homme du monde, amoureux romanesque, en tous ses déguisements, il a connu des formes diverses de la vie, il a enrichi sa pensée. Il n'est point d'existence qui n'ait son but unique. Le sien, sans doute, devait être, parmi tant d'occupations, de produire ce livre rapide comme une charge de cavalerie, ce torrent d'idées de la *Chartreuse de Parme*, livre qui n'a d'égal chez nous que l'*Histoire de Charles XII*... (*Les Inspiratrices de Balzac, Stendhal, Mérimée*. Paris, Dujarric, 1902.)

Edouard Rod. — ..... Les écrivains valent-ils par le mérite absolu de leurs œuvres, ou par les gloses dont elles sont susceptibles ? par leur puissance d'exécution ou par leur puissance de suggestion ? Selon qu'on tranchera cette question dans un sens ou dans l'autre, on applaudira Beyle ou on le sifflera. En aucun cas, on ne pourra, sans manquer de clairvoyance ou de sens

historique, le laisser de côté... Bonne ou mauvaise, son influence, indépendante de toute tradition et de toute école, est incontestable. A tort ou à raison, il a pris une place considérable. Notre littérature actuelle relève de lui en grande partie, et l'on ne saurait la discuter sans le discuter en même temps. (*Les Grands Ecrivains français : Stendhal*, Paris, Hachette, 1892.)

Sainte-Beuve. — ... Il a réveillé et stimulé tant qu'il a pu le vieux fonds français, il a agacé et taquiné la paresse nationale des élèves de Fontanes, si Fontanes a eu des élèves. Tel, s'il était sincère, conviendrait qu'il lui a dû des aiguillons ; on profitait de ses épigrammes plus qu'on ne lui en savait gré. Il nous a tous sollicités, enfin, de sortir du cercle académique et trop étroitement français, et de nous mettre plus ou moins au fait du dehors ; il a été un critique, non pour le public, mais pour les artistes, mais pour les critiques eux-mêmes. Cosaque, encore une fois, Cosaque qui pique en courant avec sa lance, mais Cosaque ami et auxiliaire, dans son rôle de critique, voilà Beyle. (*Causeries du lundi*, tome IX.)

Taine. — Je cherche un mot pour exprimer le genre d'esprit de Beyle ; et ce mot, il me semble, est *esprit supérieur*... Le monde de Beyle ne comprend que les sentiments, les traits de caractère, les vicissitudes de passion, bref, la vie de l'âme... Il n'aperçoit que les choses intérieures, la suite des pensées et des émotions ; il est psychologue ; ses livres ne sont que l'histoire du cœur... Nous n'imiterons ni ne rencontrerons les héros de Beyle, mais ils rempliront et ils remueront notre entendement et notre curiosité de fond en comble, et il n'y a pas de but plus élevé dans l'art... Il n'y a pas dans tout l'ouvrage de Beyle un seul mot qui ne soit nécessaire, et qui n'exprime un fait ou une idée nouvelle digne d'être méditée... Il fuit l'enthousiasme, ou plutôt il évite de le montrer ; Beyle est un homme du monde, qui se comporte devant ses lecteurs comme dans un salon, qui croirait tomber au rang d'acteur, si son geste ou sa voix trahissaient une grande émotion intérieure... Un autre motif de cette réserve est qu'il se soucie peu du public ; il écrit beaucoup plus pour se faire plaisir que pour être lu ; il ne se donne pas la peine de développer ses idées et de les mettre à notre portée par des dissertations. La supériorité est dédaigneuse, et ne s'occupe pas volontiers à plaire aux hommes ni à les instruire ; Beyle nous impose les allures de son esprit, et ne se laisse pas conduire par le nôtre. Ses livres

sont écrits « comme le Code civil », chaque détail amené et justifié, l'ensemble soutenu par une raison et une logique inflexible ; mais il y a place entre chaque article pour plusieurs pages de commentaires. Il faut le lire lentement ou plutôt le relire, et l'on trouvera que nulle manière n'est plus piquante, et ne donne un plaisir plus solide. (Etude sur Stendhal, *Nouvelle Revue de Paris*, 1er mars 1864.)

Emile Zola. —... Stendhal est avant tout un psychologue. M. Taine a fort bien défini son domaine, en disant qu'il s'intéressait uniquement à la vie de l'âme. Pour Stendhal, l'homme est uniquement composé d'un cerveau, les autres organes ne comptent pas. Je place bien entendu les sentiments, les passions, les caractères, dans le cerveau, dans la matière pensante et agissante. Il n'admet pas que les autres parties du corps aient une influence sur cet organe noble, ou du moins cette influence ne lui paraît point assez forte ni assez digne pour qu'il s'en inquiète. En outre, il tient rarement compte du milieu, j'entends de l'air dans lequel trempe son personnage. Le monde extérieur existe à peine, il ne se soucie ni de la maison où son héros a grandi, ni de l'horizon où il a vécu. Voilà donc, en résumé, toute sa formule : l'étude du mécanisme de l'âme pour la nécessité de ce mécanisme, une étude purement philosophique et morale de l'homme, considéré simplement dans ses facultés intellectuelles et passionnelles, et pris à part dans la nature. (*Les Romanciers naturalistes*, Paris, Charpentier, 1881.)

§ 4. — Anecdotes sur Stendhal

« Dans les premiers temps où je voyais Beyle chez Gérard, il ne venait pas chez moi et j'hésitais à l'inviter, quoiqu'il me cherchât avec empressement et que sa conversation me fût extrêmement agréable ; mais j'avais déjà pu observer qu'il était contrariant par nature et par calcul, et je ne voulais pas lui témoigner ce désir de le recevoir, afin de ne pas lui ôter l'envie de venir ; or, il me dit un jour :

— Je sais bien pourquoi vous ne m'invitez pas à vos mardis, c'est que vous avez des académiciens !

En effet, je recevais alors MM. Le Montey, Campenon, Lacretelle, Roger, Baour-Lormian, Auger, secrétaire perpétuel, etc.

— Et, ajouta Beyle, vous ne pouvez pas m'inviter avec eux, moi qui écris contre eux.

Beyle venait de publier une brochure qui commençait ainsi : *Ni M. Auger ni moi ne sommes connus du public...* et cette brochure était une épigramme continuelle contre l'Académie, qui ne s'en inquiétait guère et qui est habituée à ce qu'on enfonce ses portes avec cette artillerie-là ; aussi, je n'avais nullement regardé cette brochure comme un titre d'exclusion ; je crus donc devoir le dire à Beyle, en l'invitant pour le mardi suivant ; il accepta, à la condition qu'il se ferait annoncer sous celui de ses noms qui lui conviendrait ce jour-là.

Ce mardi matin, je reçus de lui son volume, qui contenait une vie de Haydn écrite sous le nom de César Bombay (1).

Le soir, de bonne heure, comme je n'avais pas encore beaucoup de monde, on annonça M. César Bombay, et je vis entrer Beyle, plus joufflu qu'à l'ordinaire, et disant :

— Madame, j'arrive trop tôt. C'est que moi, je suis un homme occupé, je me lève à cinq heures du matin, je visite les casernes pour voir si mes fournitures sont bien confectionnées ; car, vous le savez, je suis le fournisseur de l'armée pour les bas et les bonnets de coton. Ah ! que je fais bien les bonnets de coton ! C'est ma partie, et je puis dire que j'y ai mordu dès ma plus tendre jeunesse, et que rien ne m'a distrait de cette honorable et lucrative occupation. Oh ! j'ai bien entendu dire qu'il y a des artistes et des écrivains qui mettent de la gloriole à des tableaux, à des livres ! Bah ! qu'est-ce que cela en comparaison de la gloire de chausser et de coiffer toute une armée, de manière à éviter les rhumes de cerveau, et de la façon dont je fais avec quatre fils de coton et une houppe de deux pouces au moins...

Il en dit comme cela pendant une demi-heure, entrant dans les détails de ce qu'il gagnait sur chaque bonnet ; parlant des bonnets rivaux, des bonnets envieux et dénigrants qui voulaient lui faire concurrence. Personne ne le connaissait, que M. Ancelot, qui se sauva dans une pièce à côté, ne pouvant plus retenir son envie de rire, et moi qui aurais bien voulu en faire autant ; mais je gardais mon sang-froid avec courage, curieuse de voir ce qui

(1) L'auteur écrit à tort *Bombay*, comme la ville : le pseudonyme de Stendhal, dans la circonstance, était exactement *Louis-Alexandre-César Bombet*. (Note des Ed.).

allait arriver de cela. Mais il n'arriva rien, qu'une foule d'épigrammes sur tout ce que faisait chacun : livres, pièces de théâtres, vers, tableaux, auxquels, disait-il, il ne connaissait rien, mais qu'il arrangeait de main de maître, avec ses bonnets de coton, qui atténuaient médiocrement les traits affilés et fort aigus qu'il décochait à qui de droit.

Plus tard arrivèrent des personnes qui le connaissaient ; mais il y avait alors grand monde. La conversation n'était plus générale et nul ne se fâcha de la mystification. »

(Madame Ancelot : *Les Salons de Paris*, Paris, 1858.)

«... Je suis revenu, ce soir, à la villa Médicis, par un clair de lune ravissant. J'étais sur le balcon à regarder Saint-Pierre, dont le dôme se découpait en noir sur le ciel. Derrière moi, on chantait les psaumes de Marcello dans le magnifique vallon entouré de chefs-d'œuvre antiques et de charmants visages modernes. Cependant l'harmonie générale fut un peu troublée par un gros homme à tournure commune, au ton tranchant, plein d'esprit du reste, mais plus que d'à-propos. Il avait entrepris la critique de la peinture moderne et notamment de l'institution de l'Académie de France. Cette opinion pouvait se soutenir ailleurs ; mais, comme dit la chanson :

L'aller dire à Versailles,
Eh bien,
C'était là la trouvaille !
Vous m'entendez bien.

Il pérorait contre l'école à l'école, il parlait chez V... de supprimer O..., qui, dans cette discussion, se montra de très bon goût, ainsi que Madame V... On m'apprit que ce malveillant était le nouveau consul de Civita-Vecchia, M. B..., plus connu sous le pseudonyme de *Standall* (sic) : « L'auteur de *Rouge et Noir* », me dit une dame en se penchant vers moi. J'avouai à ma confusion que je ne l'avais pas lu. « Comment ! s'écria-t-elle, vous ne connaissez pas *Rouge et Noir ?* Mais c'est connu comme *le Crapaud ;* c'est beau comme *Plick et Plock.* » Malgré tout l'agrément que je trouvais à la musique et aux spirituels paradoxes de M. Standall, je fus obligé de me retirer de bonne heure. » (*Souvenirs de France et d'Italie dans les années 1830, 1831 et 1832*, par le comte Joseph d'Estournel, Paris, Dentu, 1861.)

§ 5. — Les pseudonymes de Beyle

« Beyle, dit Mérimée dans ses *Notes et Souvenirs*, avait pris l'habitude bizarre de s'entourer de mystère dans les actions les plus indifférentes, afin de dérouter la police, qu'il croyait probablement assez simple pour s'occuper des bavardages des salons. Jamais il n'écrivait une lettre sans la signer d'un nom supposé ; il la datait d'*Abeille* au lieu de Civita-Vecchia. Les notes qu'il prenait sans cesse étaient des espèces d'énigmes dont il était souvent lui-même hors d'état de deviner le sens, quand elles remontaient à quelques jours. »

Voici la liste des pseudonymes de Beyle. L'idée de faire ce relevé apppartient à M. Etienne Charavay, qui donna, dans la *Revue des documents historiques* (décembre 1874), une première liste de 63 pseudonymes, tous, sauf deux, empruntés à la *Correspondance*. M. Emile Roux (*Un peu de tout sur Beyle-Stendhal*, 1903) augmenta légèrement ce nombre. On est allé, dans la liste suivante, jusqu'au numéro 171 et de nouvelles lettres encore inédites fourniront sans doute des noms nouveaux.

Les pseudonymes sont classés d'après la première lettre de la signature. Tous ceux qui sont cités sans indication d'origine ont été relevés soit dans la *Correspondance* imprimée (2 vol.), soit dans les diverses lettres publiées depuis 1855, soit sur des lettres encore inédites.

A

A (*Journal de Paris* 1824.)
Adolphe de Seyssel
Ailhaud
A. L. Capello
Alceste (*Corr.* et *Paris Monthly Review.*)
A. L. Champagne
Alex. de Firmin
A. L. Féburier
Alfred de Ch...
Arnolphe IIe
Arrigo Beyle, Milanese (*Epitaphe.*)
Assujetti
Auguste

B

B..., auteur de la *Vie de Rossini.*
B. A. A. (*Histoire de la peinture en Italie*, 1re édition.)
Banti (*Consultation pour Banti.*)
Baron Boutonet
Baron Brisset
Baron Dormant
Baron Patault

Baron Raisinet
Baron Relguir
Besanc
Blaize Durand
Baron Boudon
Baron Chagrin
Baron Martin
Baron Taquin
Bonet
Bri...

C

Capeva
Casimir
Caumartin
Col Favier
C. de Seyssel, âgé de cinquante-trois ans.
Champagne
Champion
Chapelain
Chaperonier
Chappuy.
Charrier
Chaudron Rousseau
Chauvin
Ch. Darnade
Ch. de Saupiquet
Ch. Durif
Chinchilla
Chincilla
Chippet
Chomont
Choppet
Choppier des Ilets
Choppin
Choppin d'Ornouville
Chr de Cutendre
Clapier et Cie
Claude Choppin
Collinet de Gremme
Comte de Chadevelle
Comte de l'Espine
Condotti, 48
Conickphile
Cornichon
Coste, chef de bataillon (*Journal 1801-1814.*)
Cotonet
Cotonet jeune
Cottonet
C. Simonetta
Cte du Tonneau
Cte Change
Cte de Chablis
Curiosité

D

Darlincourt
D. Bohaire, libraire
De la Palice-Xaintrailles aîné
D. Gruffo
D. Gruffo-Papera
Dimanche
D. K. N. (*Monthly Review.*)
Domenico V...
Domenico Vismara, ingénieur à Novara
Dominique
Dubois du Bée
Du Boys
Duc de Stendhal
Dupellée
Dupuy
Durand
Durand-Robet
Durant
Duversoy

E

Edmond de Charency

F

Fabrice
Fabrice del Dgo
Favier, capitaine
F. de la Genevais (*Revue des Deux-Mondes.*)
Flavien
François Durand
Frédérick
Fudger Family

G

Gaillard
Gaudot de Mauroy. 30
Georges Simple
Giroflay

H

H. C. G. Bombet
Henri Brulard (*Vie de Henri Brulard.*)
Himmans
H^te Sabe
Horace Smith
Hor. de Cluny

J

J...
J. B. Laya
Jacques Durand
oseph Charrin
Jules Janin
Jules Pardessus
Justin Louaut

L

L. A. C. Bombet, marquis de Curzay
Laubry
Lavardin
L. C. G. Martin
Le Léopard
L'Ennuyé
Léonce D
Liout
Lisio Visconti (*De l'Amour*)
Louis-Alexandre Bombet
Louvet

M

M. (*Journal de Paris*, 1824.)
Malot
Méquillet
Meynier
Michal père
Mors

O

Olagnier, de Voiron (Isère)
Onuphro Lani

P

Pabos
Pagaon
Periner
P. F. Piouf
Polybe Love-Puff
Porcheron
Porte
Poverino

R

Robert
Robert Beyle
Robert frères
Roger
Rogr Durande
Rowe

S

S... (*Corresp.* et le *Globe*, 1825.)
S. Alt. le Prince de Villers
Schmit
Simon
Smith and C°
Stendhal

T

Tamboust
Tavistock
Tempête
Timboust
Timoléon Brenet
Timoléon du Bois
Timoléon Gaillard
Toricelli
Tourte

V

V. Alex. Constant
Van Eube de Molkirk
V. E.
Vte Le Duc
Vigano

W

William Crocodile

(P. Léautaud, *Chronique Stendhalienne.*)

§ 6. — **Articles nécrologiques écrits par Beyle sur lui-même** (1)

Le premier article fut écrit en 1822, dans un de ces moments de noire tristesse si fréquents chez Beyle; il songeait alors au suicide et désigne le mois d'octobre 1822 comme devant être l'époque de sa mort; le second est daté de 1837. (Str.)

I

Henri Beyle, né à Grenoble en 1783, vient de mourir à... (le... octobre 1822) (sic). Après avoir étudié les mathématiques, il fut quelque temps officier dans le 6e régiment des dragons (1800-1801-1802). Il y eut une courte paix, il suivit à Paris une femme qu'il aimait et donna sa démission, ce qui irrita beaucoup ses protecteurs. Après avoir suivi à Marseille une actrice qui y allait remplir les premiers rôles tragiques, il rentra dans les affaires en 1806, comme adjoint aux commissaires des guerres. Il vit l'Allemagne, en cette qualité, il assista à l'entrée triomphante de Napoléon à Berlin, qui le frappa beaucoup. Etant parent de M. Daru, ministre de l'armée et la troisième personne après Napoléon et le prince de Neufchâtel, M. B. vit de près plusieurs rouages de cette grande machine. Il fut employé à Brunswick en 1806, 1807 et 1808 et s'y distingua.

(1) Tiré du *Journal de Stendhal*, Paris, Charpentier, 1888.

Il étudia dans cette ville la langue et la philosophie allemande, en conçut assez de mépris pour Kant, Fichter, etc., hommes supérieurs qui n'ont fait que de savants châteaux de cartes.

M. B. revint à Paris en 1809, et fit la campagne de Vienne en 1809 et 1810.

Au retour, il fut nommé auditeur au Conseil d'Etat et inspecteur général du mobilier de la Couronne. Il fut chargé en outre du Bⁿ de la Hollande à l'administration de la liste civile de l'Empereur. Il connut le duc de Frioul. En 1811, il fit un court voyage en Italie, pays qu'il aimait toujours depuis les trois ans qu'il y avait passés dans sa jeunesse. En 1812, il obtint, après beaucoup de difficultés de la part de M. de Champagny, duc de Cadore, intendant de la maison de l'Empereur, de faire la campagne de Russie. Il rejoignit le quartier général près d'Orcha le 14 août 1812. Il entra à Moscou le 14 septembre avec Napoléon et en partit le 16 octobre avec une mission. Il devait procurer quelque subsistance à l'armée, et c'est lui qui a donné à l'armée au retour, entre Orcha et Borizow, le seul morceau de pain qu'elle ait reçu.

M. Daru reconnut ce service au nom de l'empereur à Borizow. M. B. ne crut jamais dans cette retraite qu'il y eût de quoi pleurer.

Près de Kœnigsberg, comme il se sauvait des cosaques en passant le Frische Haff sur la glace, la glace se rompit sous son traîneau. Il était avec M. le Chⁱᵉʳ Marchant, commissaire des guerres (rue du Doyenné, nº 5). Comme on n'avouait pas même qu'on fût en retraite à cette armée impériale, il s'arrêta à Berlin, qu'il vit se détacher de la France.

A mesure qu'il s'éloignait du danger, il en prit horreur et il arriva à Paris, navré de douleur. Le physique avait beaucoup de part à cet état. Un mois de bonne nourriture ou plutôt de nourriture suffisante le remirent. Son protecteur le força à faire la campagne de 1813. Il fut intendant à Sagan avec le plus honnête et le plus borné des généraux, M. le marquis, alors comte de L...r-M...g. Il y tomba malade d'une espèce de fièvre pernicieuse. En huit jours, il fut réduit à une faiblesse extrême et il fallut cela pour qu'on lui permît de revenir en France. Il quitta sur-le-champ Paris et trouva la santé sur le lac de Come. A peine de retour, l'Empereur l'envoya en mission dans la 7ᵉ division militaire avec un sénateur absolument sans énergie. Il y trouva le brave général Dessaix, digne du grand homme dont il portait presque le nom

et aussi libéral que lui. Mais le talent et l'ardent patriotisme du général Dessaix furent paralysés par l'égoïsme et la médiocrité incurable du général M...t, qu'il fallut employer comme grand cordon de la Légion d'honneur, et étant du pays. On ne tira pas parti des admirables dispositions de Vizille et d'autres villages du Dauphiné.

M. Beyle demanda à aller voir les avant-postes à Genève. Il se convainquit de ce dont il se doutait, qu'il n'y avait rien de si facile que de prendre Genève. Voyant qu'on repoussait cette idée et craignant la trahison, il obtint la permission de revenir à Paris. Il trouva les cosaques à Orléans. Ce fut là qu'il désespéra de la patrie, ou, pour parler exactement, qu'il vit que l'empire avait éclipsé la patrie. On était las de l'insolence des préfets et autres agents de Napoléon. Il arriva à Paris pour être témoin de la bataille de Montmartre et de l'imbécillité des ministres de Napoléon.

Il vit l'entrée du roi. Certains traits de M. de Blacas qu'il lut bientôt le firent penser aux Stuarts. Il refusa une place superbe que M. Beugnot (1) avait la bonté de lui offrir. Il se retira en Italie. Il y mena une vie heureuse jusqu'en 1821 ; puis l'arrestation des carbonari par une police imbécile l'obligea à quitter le pays, quoiqu'il ne fût pas carbonaro. La méchanceté et la méfiance des Italiens lui avaient fait repousser la participation aux secrets disant à ses amis : comptez sur moi dans l'occasion.

En 1814, lorsqu'il jugea les Bourbons, il eut deux ou trois jours de noir. Pour le faire passer il prit un copiste et lui dicta une traduction corrigée de la vie de Haydn, Mozart et Métastase, d'après un ouvrage italien, un vol. in-8°, 1814.

En 1817, il imprima deux volumes de l'histoire de la peinture en Italie et un petit voyage de trois cents pages en Italie.

La *Peinture* n'ayant pas de succès il enferma dans une caisse les trois derniers volumes et s'arrangea pour qu'ils ne parussent qu'après sa mort.

En juillet 1819, passant par Bologne, il apprit la mort de son père. Il vint à Grenoble, où il donna sa voix au plus honnête homme de France, au seul qui pût encore sauver la religion, à M. Henri Grégoire. Cela le mit encore plus mal avec la police

(1) M. Beugnot offrit à Beyle la direction de l'approvisionnement de Paris. (Str.)

de Milan. Son père devait, suivant la voix commune, lui laisser 5 ou 6.000 fr. de rente. Il ne lui en laissa pas la moitié. Dès lors, M. Beyle chercha à diminuer ses besoins et y réussit.

Il fit plusieurs ouvrages, entre autres 500 pages sur l'Amour, qu'il n'imprima pas. En 1821, s'ennuyant mortellement de la comédie des manières françaises, il alla passer six semaines en Angleterre. L'amour a fait le bonheur et le malheur de sa vie. Mélanie, Thérèse, Gina et Léonore sont les noms qui l'ont occupé. Quoiqu'il ne fût rien moins que beau, il fut aimé quelquefois. Gina l'empêcha de revenir au retour de Napoléon qu'il sut le 6 mars. L'acte additionnel lui ôta tous ses regrets. Souvent triste avec ses passions du moment qui allaient mal, il adorait la gaieté. Il n'eut qu'un ennemi, ce fut Tr. Il pouvait s'en venger d'une manière atroce, il résista pour ne pas fâcher Léonore. La campagne de Russie lui laissa de violents maux de nerfs. Il adorait Shakespeare et avait une répugnance insurmontable pour Voltaire et Mme de Staël. Les lieux qu'il aimait le mieux sur la terre étaient le lac de Côme et Naples. Il adora la musique et fit une petite notice sur Rossini, pleine de sentiments vrais, mais peut-être ridicules. Il aima tendrement sa sœur Pauline et abhorra Grenoble, sa patrie, où il avait été élevé d'une manière atroce. Il n'aima aucun de ses parents. Il était amoureux de sa mère, qu'il perdit à sept ans (1).

II

Il pleut à verse.

Je me souviens que Jules Janin me disait :

— Ah ! quel bel article nous ferions sur vous si vous étiez mort !

Afin d'échapper aux phrases, j'ai la fantaisie de faire moi-même cet article.

Ne lisez ceci qu'après la mort de .

Beyle (Henri), né à Grenoble le 23 janvier 1783, mort à

(1) Voici la suscription de ce premier article :
M. le chevalier Louis Crozet,
Ingénieur des Ponts et Chaussées, à Grenoble (Isère)
Or if dead (ou s'il est mort), à M. de Mareste, hôtel de Bruxelles, n° 45, rue de Richelieu, Paris. (Life of (vie de) Dominique.) (Str.)

Paris (1)... Ses parents avaient de l'aisance et appartenaient à la haute bourgeoisie. Son père, avocat au Parlement du Dauphiné, prenait le titre de noble dans les actes (2). Son grand-père était un médecin, homme d'esprit (3), ami ou du moins adorateur de Voltaire. M. Gagnon, c'était son nom, était le plus galant homme du monde, fort considéré à Grenoble, et à la tête de tous les projets d'amélioration. Le jeune Beyle vit couler le premier sang versé dans la Révolution, lors de la fameuse *journée des Tuiles* (le 17.....) (4). Le peuple se révoltait contre le gouvernement, et du haut des toits lançait des tuiles sur les soldats. Les parents du jeune B... étaient dévots et devinrent d'ardents aristocrates, et lui patriote exagéré. Sa mère, femme d'esprit qui lisait le Dante, mourut fort jeune (5). Les Gagnon, inconsolables de la perte de cette fille chérie, se chargèrent de l'éducation de son seul fils. La famille avait des sentiments d'honneur et de fierté exagérés, elle communiqua cette façon de sentir au jeune homme. Parler d'*argent*, nommer même ce métal passait pour une bassesse, chez M. Gagnon qui pouvait avoir 8 à 9 mille livres de rente, ce qui constituait un homme riche à Grenoble en 1789.

Le jeune Beyle prit cette ville dans une horreur qui dura jusqu'à sa mort (6) ; c'est là qu'il apprit à connaître les hommes et leurs bassesses. Il désirait passionnément aller à Paris et à vivre en faisant des livres et des comédies. Son père lui déclara qu'il ne voulait pas la perte de ses mœurs et qu'il ne verrait Paris qu'à 30 ans.

De 1796 à 1799, le jeune Beyle ne s'occupa que de mathématiques, il espérait entrer à l'Ecole polytechnique, et voir Paris. En 1799 il remporta le premier prix de mathématiques à l'Ecole

(1) Le 23 mars 1842. (Str.)

(2) Beyle prit la particule vers 1810. — Plus tard il l'abandonna. (Str.)

(3) *Homme d'esprit* est en surcharge. (Str.)

(4) Beyle se trompe, ce fut les 6 et 7 juin 1788. Voir O, 513, bibliothèque de Grenoble (brochure anonyme de l'époque) et le récit de Berriat-Saint-Prix (*la Journée des Tuiles*). (Str.)

(5) « Elle mourut en couches en prononçant mon nom et en me recommandant à sa sœur cadette Séraphine, la plus méchante des dévotes. Tout le bonheur dont j'aurais pu jouir disparut avec ma mère. » Ecrit en 1831. (Note de Beyle.)

(6) Beyle avait d'abord écrit : *qui dure encore*, il oubliait qu'il composait un article nécrologique. (Str.)

centrale (1) (M. Dupuy, professeur) ; les 8 élèves qui remportèrent le second prix furent admis à l'Ecole polytechnique deux mois après. Le parti aristocrate attendait les Russes à Grenoble, ils s'écriaient :

O Rus, quando ego te aspiciam !

L'examinateur Louis Monge ne vint pas cette année. Tout allait à la diable à Paris.

Tous ces jeunes gens partirent pour Paris afin de subir leur examen à l'école même : Beyle arriva à Paris le 10 novembre 1799, le lendemain du 18 brumaire, Napoléon venait de s'emparer du pouvoir. Beyle était recommandé à M. Daru, ancien secrétaire général de l'Intendance du Languedoc, homme grave et très ferme. Beyle lui déclara, avec une force de caractère singulière pour son âge, qu'il ne voulait pas entrer à l'Ecole polytechnique (2).

On fit l'expédition de Marengo, Beyle y fut, et M. Daru (depuis ministre de l'empereur) le fit nommer sous-lieutenant au 6e régiment de dragons, en mai 1800. Il servit quelque temps comme simple dragon. Il devint amoureux de Mme A. (Angela Piétragrua).

Il passait son temps à Milan. Ce fut le plus beau temps de sa vie, il adorait la musique, la gloire littéraire, et estimait fort l'art de donner un bon coup de sabre. Il fut blessé au pied d'un coup de pointe dans un duel. Il fut aide de camp du lieutenant-général Michaud ; il se distingua, il a un beau certificat de ce général (entre les mains de M. Colomb, ami intime dudit). Il était le plus heureux et probablement le plus fou des hommes, lorsque, à la paix, le ministre de la guerre ordonna que tous les aides de camp sous-lieutenants rentreraient à leur corps. Beyle rejoignit le 6e régiment à Savigliano en Piémont. Il fut malade d'ennui, puis blessé (3), obtint un congé, vint à Grenoble, fut amoureux, et, sans rien dire au ministre, suivit à Paris Mlle V., qu'il aimait. Le ministre se fâcha, B. donna sa démission, ce qui le brouilla avec M. Daru. Son père voulut le prendre par la famine.

B., plus fou que jamais, se mit à étudier pour devenir un grand homme. Il voyait une fois tous les quinze jours Mme A., le reste du temps, il vivait seul. Sa vie se passa ainsi de 1803 à 1806, ne

(1) De Grenoble. (Str.)

(2) Colomb dit, au contraire, que Beyle abandonna son projet, d'après les conseils de la famille Daru. (Str.)

(3) *Puis blessé*, en surcharge. (Str.)

faisant confidence à personne de ses projets, et détestant la tyrannie de l'empereur qui volait la liberté à la France. M. Mante, ancien élève de l'Ecole polytechnique, ami de Beyle, l'engagea dans une sorte de conspiration en faveur de Moreau (1804). Beyle travaillait douze heures par jour, il lisait Montaigne, Shakespeare, Montesquieu, et écrivait le jugement qu'il en portait. Je ne sais pourquoi il détestait et méprisait les littérateurs célèbres en 1804, qu'il entrevoyait chez M. Daru. Beyle fut présenté à M. l'abbé Delille. Beyle méprisait Voltaire qu'il trouvait puéril, Mme de Staël qui lui semblait emphatique, Bossuet qui lui semblait de la blague sérieuse ; il adorait les fables de La Fontaine, Corneille et Montesquieu.

En 1804, Beyle devint amoureux de Mlle Mélanie Guilbert (Mme de Baskoff) et la suivit à Marseille, après s'être brouillé avec... qu'il a tant aimée depuis. Ce fut une vraie passion. Mlle M. G. ayant quitté le théâtre de Marseille, Beyle revint à Paris, son père commençait à se ruiner et lui envoyait fort peu d'argent. Martial Daru, sous-inspecteur aux Revues, engagea Beyle à le suivre à l'armée, Beyle fut extrêmement contrarié et quitta les études.

Le 14 ou 11 octobre 1806, Beyle vit la bataille d'Iéna, le 26 il vit Napoléon entrer à Berlin. Beyle alla à Brunswick, en qualité d'élève commissaire des guerres. En 1808 il commença au petit palais de *Richemont* (à 10 minutes de Brunswick), qu'il habitait en sa qualité d'intendant, une histoire de la *Guerre de la succession d'Espagne*. En 1809, il fit la campagne de Vienne, toujours comme *élève commissaire des guerres*, il y eut une maladie et il devint amoureux d'une femme aimable et bonne, ou plutôt excellente, avec laquelle il avait eu des relations autrefois.

B. fut nommé *auditeur au Conseil d'Etat* et inspecteur du mobilier de la couronne par la faveur du comte Daru. [Nous passons deux paragraphes sur la campagne de Russie et la campagne de Lutzen qui sont presque la reproduction de ceux du premier article] (1).

Le jour où les Bourbons rentrèrent à Paris, B. eut l'esprit de comprendre qu'il n'y avait plus en France que de l'humiliation pour qui avait été à Moscou.

Il alla s'établir à Milan.

Il crut entrevoir de la hauteur à son égard dans Mme A. Il

(1) (Str.)

serait ridicule de raconter toutes les péripéties, comme disent les Italiens, qu'il dut à cette passion. Il fit imprimer la *Vie de Haydn ; Rome, Naples et Florence* en 1817, enfin *l'Histoire de la Peinture* (en Italie). En 1817 il revint à Paris, qui lui fit horreur ; il alla voir Londres et revint à Milan.

En 1821, il perdit monsieur son père (1), qui avait négligé ses affaires (à Claix) pour faire celles des Bourbons (en qualité d'adjoint au maire de Grenoble), et s'était entièrement ruiné.

En 1819, M. B. avait fait dire à son fils (par M. Félix Faure) qu'il lui laisserait 10.000 francs de rente, il lui laissa 3.000 francs de capital. Par bonheur, B. avait 1.000 francs de rente, provenant de la dot de sa mère (Mlle Henriette Gagnon, morte à Grenoble vers 1790, et qu'il a beaucoup adorée et regrettée).

A Milan, B. avait écrit au crayon l'*Amour*.

B., malheureux de toutes façons, revint à Paris en juillet 1821, il songea sérieusement à en finir lorsqu'il crut voir que Mme C... avait des yeux pour lui. Il ne voulait pas se rembarquer sur cette mer orageuse, il se jeta à corps perdu dans la querelle des romantiques, fit imprimer *Racine et Shakespeare*, la *Vie de Rossini*, les *Promenades dans Rome*, etc. Il fit deux voyages en Italie, alla un peu en Espagne jusqu'à Barcelone. La C. (2) d'Espagne ne permettait pas de passer plus loin.

Pendant qu'il était en Angleterre (en septembre 1826), il fut abandonné de cette dernière maîtresse C... ; elle aimait pendant six mois, elle l'avait aimé pendant deux ans. Il fut fort malheureux et retourna en Italie.

En 1829, il aima G. et passa la nuit chez elle, pour la garder, le 29 juillet. Il vit la révolution de 1830 du dehors des colonnes du Théâtre-Français. Les Suisses étaient au-dessous du chapelier Moiran. En septembre 1830, il fut nommé consul à Trieste ; M. de Metternich était en colère à cause de *Rome, Naples et Florence*, il refusa l'*exequatur*. B. fut nommé consul à Civita-Vecchia. Il passait la moitié de l'année à Rome, il y perdait son temps, littérairement parlant, il y fit le *Chasseur vert* et rassembla

(1) « Pendant le premier mois qui suivit cette nouvelle, je n'y pensai pas trois fois. Cinq ou six ans plus tard, j'ai cherché en vain à m'en affliger. Le lecteur me trouvera mauvais fils, il aura raison. » Ecrit en 1832. (Note de Beyle.)

(2) Campagne. (Str.)

des nouvelles telles que *Vittoria Accoramboni*, *Béatrix Cenci*, etc., 8 ou 10 vol. in-folio (1).

En mai 1836 il revint à Paris par un congé de M. Thiers qui imite les boutades Napoléon... B. arrangea la *Vie de Nap.*, du 9 nov. 1836 à juin 1837...

(Je n'ai pas relu les pages qui précèdent, écrites de 4 à 6 ; le dimanche 30 avril, pluie abominable, à l'hôtel Favart, place des Italiens, à Paris.)

B. a fait son épitaphe en 1821 :

Qui giace
Arrigo Beyle Milanese,
Visse, scrisse, amò (2).

Il aima Cimarosa, Shakespeare, Mozart, Le Corrège. Il aima passionnément V., M., A., Ange, M., et, quoiqu'il ne fût rien moins que beau, il fut aimé beaucoup de quatre ou cinq de ces lettres initiales.

Il respecta un seul homme : *Napoléon.*

Fin de cette notice *non relue* (afin de ne pas mentir) (3).

§ 7. — Les Itinéraires de Stendhal

Voici une liste, assez fidèle, on l'espère, des villes par lesquelles passa Stendhal au cours de son existence. On l'offre aux curieux de documents littéraires.

Nota. — Chaque nom de ville est précédé, chaque fois qu'on l'a trouvée, de l'époque du séjour et suivi de la référence : *Journal de Stendhal*, *Souvenirs d'Egotisme*, *Vie de Henri Brulard*, *Préface à la Vie de Napoléon*, *Correspondance inédite*, *Let-*

(1) On remarquera que Beyle ne parle pas de : *le Rouge et le Noir*, qui est de 1831. Les *Mémoires d'un touriste* sont de 1838 et la *Chartreuse de Parme* de l'année suivante. (Str.)

(2) C'est à peu près l'épitaphe que R. Colomb fit inscrire sur le tombeau de Beyle, au cimetière Montmartre, à Paris. La pierre tumulaire a disparu en 1887. (Str.)

La tombe de Stendhal a été restaurée en 1892 sur l'initiative et par les soins de M. P. A. Chéramy, et ornée d'une reproduction du médaillon de Beyle par David d'Angers. (Note des Ed.)

(3) Notice sur Henri Beyle, à lire après sa mort, non avant. (Note de Beyle.)

tres intimes, et toutes les lettres publiées depuis (1) (sous l'indication générale de : *Correspondance*), *Testaments*, *Articles nécrologiques* écrits par Beyle sur lui-même, *Notice Romain Colomb* ou *Supplément au Journal de Stendhal* (*Mercure de France*, 16 octobre 1907). Quelquefois les références se contrôlent, et dans ce cas on les a indiquées ensemble. On a aussi marqué à leur place les successives occupations ou fonctions de Beyle pendant ces Itinéraires. On ajoute qu'un sentiment tout stendhalien : la méfiance, est assez de mise, à certains endroits qu'on a soulignés par des notes, pour la lecture de ces Itinéraires. Mérimée a dit de Beyle : « Personne n'a su exactement quelles gens il voyait, quels livres il avait écrits, quels voyages il avait faits. » Il aurait pu ajouter : « Ni d'où venaient exactement les lettres qu'il écrivait. »

PAUL LÉAUTAUD.

1783

23 janvier, naissance à Grenoble.

1783-1799

Enfance et adolescence à Grenoble.

1799

10 novemb. Paris, *Not. Colomb.* — *Brulard.* — *Souv. Egot.* — *Art. nécr.*

Hôte de la famille Daru.

1800

Paris.

Commis aux Intendances (Campagne d'Italie).

avril. Dijon, *Not. Colomb.* — *Brulard.*
Genève, *Not. Colomb.* — *Brulard.*
Lausanne, *Brulard.*
10 mai. Rolle, *Not. Colomb.* — *Brulard.*
20 mai Passage du Saint-Bernard, *Not. Colomb.* — *Brulard.*
25 — Bard, *Not. Colomb.* — *Brulard.* — *Préf. V. de Nap.*
26-27 — Ivrée, *Not. Colomb.* — *Brulard.*
juin. Milan, *Not. Colomb.* — *Brulard.*
14 — Bataille de Marengo, *Not. Colomb.*
18 — Milan, *Not. Colomb.* — *Brulard*
Iles Borromées, *Not. Colomb.*
Laveno, *Not. Colomb.*
Côme, *Not. Colomb.*
Varèse, *Not. Colomb.*
23 octobre. Romanego, *Not. Colomb.*

Sous-lieutenant au 6e dragons Aide de Camp du général Michaud.

24 décemb. Mozembano, *Not. Colomb.*

(1) Dans *Souvenirs d'Egotisme*, *Soirées du Stendhal-Club*, et *Dix-neuf lettres inédites à Sutton Sharpe* (*Mercure de France*, 16 mai et 1er juin 1906).

1801

janvier. Castel-Franco, *Not. Colomb.*
— Vérone, *Journal.*

Vie de garnison.

avril. Milan, *Journal.* — *Not. Colomb.*
mai. Bergame, *Journal.* — *Not. Colomb.* — *Corr.*
— Milan, *Journal.* — *Not. Colomb.*
juillet. Crémone, *Journal.*
août. Bergame, *Journal.*
— Brescia, *Journal.* — *Not. Colomb.*
septembre. Bergame, *Journal.*
— Brescia, *Journal.*
— Savigliano, *Not. Colomb.*
— Bra, *Journal.*
— Cassano, *Journal.*
— Milan, *Journal.*
— Pavie, *Journal.*
Voghera, *Journal.*
Marengo, *Journal.*
— Alexandrie (Piémont), *Journal.*
— Asti, *Journal.*
octobre. Bra, *Journal.*
nov.-déc. Saluces, *Journal.* — *Corr.*
décembre. Savigliano, *Journal.*

En congé.

— Grenoble, *Journal.*

1802

janv.-av. Grenoble, *Not. Colomb.* — *Journal.*
av.-déc. Paris, *Journal.* — *Corr.*

Démission de l'armée

Amateur de théâtre
Projets de littérature dramatique.

1803

janv.-juin. Paris, *Corr.* — *Journal.*
juillet-déc. Grenoble et Claix, *Journal.* — *Corr.*

1804

janv.-mars. Grenoble, *Journal.* — *Corr.*
20 mars. Genève, *Corr.*
avril-déc. Paris, *Journal.* — *Corr.*

1805

janv.-mai. Paris, *Journal.* — *Corr.*
juin. Grenoble, *Journal.* — *Corr.* — *Not. Colomb.*

Commis épicier (1).

août-oct. Marseille, *Souv. Egot.* — *Not. Colomb.* — *Corr.*

1806

janv. à mai. Marseille, *Journal.* — *Corr.*
mai. Toulon, *Journal.*
juin. Grenoble, *Journal.* — *Corr.*
Plancy-s.-Aube, *Journal.*
Mâcon, *Journal.*
juillet-août. Paris, *Journal.* — *Not. Colomb.*
septembre. Montmorency, *Journal.*
sept.-oct. Paris, *Journal.*

(1) Beyle est alors amoureux de Mélanie Guilbert (Louason, du *Journal*). Comme elle a trouvé un engagement à Marseille, il veut la suivre, et il entre à cet effet comme commis dans une maison de denrées coloniales de la ville. Ses amours terminées par le mariage de l'actrice, il quitte aussitôt son emploi et reprend le chemin de Paris. (Voir à l'Appendice, page 472.)

(Campagne de Prusse).

octobre. Mayence, *Journal.*
14 — Iéna, *Not. Colomb.* — *Art. nécr.*
26 — Berlin, *Not. Colomb.* — *Préf. V. de Nap.* — *Art. nécr.*
3 novemb. Berlin, *Corr.*

Intendant des Domaines de l'Empereur à Brunswick.

nov.-déc. Brunswick, *Brulard.* — *Souv. Egot.* — — *Corr.* — *Art. nécr.*
30 décemb. Strasbourg, *Corr.*

1807

Brunswick, *Not. Colomb.* — *Corr.* — *Art. nécr.*
avril-juill. Berlin, *Corr.*
Vienne, *Not. Colomb.* — *Corr.*

Adjoint au Commissaire des Guerres.

novembre. Hambourg, *Corr.*
décembre. Brunswick, *Corr.* — *Art. nécr.*

1808

Brunswick, *Journal.* — *Not. Colomb.* — *Corr.* — *Art. nécr.*
1er déc. Paris, *Journal.*

1809

janv.-mars. Paris, *Journal.*

(Campagne de Vienne).

5 avril. Strasbourg, *Corr.*
— Neubourg, *Journal.*
19 — Ingolstadt, *Corr.*
19 — Donawerth, *Corr.*
23 — Landshut, *Corr.* — *Journal.*
29 avril. Burghausen, *Corr.*
3 mai. Wels, *Corr.* — *Journal.*
— Lombach, *Journal.*
— Wels, *Journal.*
— Ebersberg, *Journal.*
5 — Ems, *Journal.*
11 — Saint-Polten, *Corr.* — *Journal.*
— Vienne, *Not. Colomb.* — *Journal.* — *Corr.*
juin. Schœnbrunn, *Not. Colomb.*
juill.-nov. Vienne, *Corr.*

1810

Auditeur au Conseil d'Etat
Inspecteur du mobilier de la Couronne
Directeur du Bureau de la Hollande à la Liste civile.

toute l'année. Paris, *Not. Colomb.* — *Journal.* — *Corr.*

1811

En congé.

janv.-mai. Paris, *Corr.* — *Journal.*
mai. Le Havre, *Not. Colomb.* — *Souv. Egot.*
mai-août. Paris, *Corr.* — *Journal.*
25 août. Versailles, *Journal.*
26 — Paris, *Journal.*
28 — Montmorency, *Journal.*
29 — Tonnerre, *Journal.*
— Montbard, *Journal.*
2 sept. Champagnoles, *Journal.*
2 — St-Laurent, *Journal.*
3 — Vallery, *Journal.*
3 — Morez, *Journal.*
3 — Genève, *Journal.*
8 — Milan, *Journal.*
27 — Florence, *Journal.*
2 octobre. Rome, *Corr.*
8 — Pompeï, *Suppl. Journal.*

9 octobre. Naples, *Journal*.
19 — Ancône, *Journal* (1).
22 — Milan, *Supplém. Journal*.
23 — La Madona del Monte, *Supplém. Journal*.
24 — Varèse, *Journal*.
25 — Laveno, *Suppl. Journal*.
25 — Iles Borromées, *Journal*.
26 — La Madona del Monte, *Supplém. Journal*.
26 — Palanza, *Supplém. Journal*.
26 — Laveno, *Supplém. Journal*.
26 — Varèse, *Suppl. Journal*.
27 — La Madona del Monte, *Suppl. Journal*.
29 — Milan, *Suppl. Journ.* — *Journal*.
30 — Bréra, *Suppl. Journal*.
2 novem. Milan, *Journal*.
nov.-déc. Paris, *Supplém. Journal*. — *Corr*.

1812

Paris.

Intendant (Campagne de Russie).

23 juill. Saint-Cloud, *Corr*.
27 juillet. Ekatesberg, *Corr*.
19 août. Smolensk, *Corr*. — *Art. nécr*.
sept.-oct. Moscou, *Corr*. — *Préf. V. de Nap*.
Orcha, *Not. Colomb*.
Minsck, *Not. Colomb*.
Witepsk, *Not. Colomb*.
Mohiloff, *Not. Colomb*.
9 novem. Mayence, *Corr*.
7 déc. Wilna, *Corr*.
28 — Kœnisberg, *Corr*.

1813

janv.-avril. Paris, *Journal*.
avril. Mayence, *Not. Colomb*.
Erfurth, *Not. Colomb*.
Lutzen, *Not. Colomb*.
21 mai. Bautzen, *Corr*.

Intendant à Sagan.

juin-juillet. Sagan, *Corr*. — *Not. Colomb*. — *Journ*. — *Préf. V. de Nap*.
30 juillet. Dresde, *Corr*. — *Souv. Egot*.

En congé.

septembre. Milan, *Journal*.
— Bréra, *Journal*.
— Monza, *Journal*.
— Côme, *Journal*. — *Not. Colomb*. — *Art. nécr*.
— Monza, *Journal*.
— Monticello, *Journal*.
— Milan, *Journal*.
octobre. Venise, *Corr*. — *Journal*.
4 nov. Milan, *Corr*.
Naples, *Not. Colomb*.
18 déc. Paris, *Corr*.

1814

janvier. Grenoble, *Not. Colomb*.
Carouge, *Not. Colomb*.
Grenoble, *Not. Colomb*.
2 mars. Chambéry. *Corr*.
Genève, *Art. nécr*.

Homme du monde, Ecrivain Dilettante.

(1) On trouve dans *Lettres Intimes* une lettre écrite de Milan, et datée également du 19 octobre 1811.

avril-juill.	Paris, *Not. Col.* — *Journ.* — *Corr.*
août.	Milan, *Not. Colomb.* — *Corr.*

1815

14 janv.	Turin, *Corr.*
toute l'ann.	Milan, *Not. Colomb.*

1816 (1)

	Milan, *Not. Colomb.*
1er sept.	Nantes (des env. de), *Corr.* (2).
30 —	Rome, *Corr.*
1er oct.	Milan, *Corr.*
4 —	* Berlin.
20 —	Milan, *Corr.*
25 —	* Munich,
4 nov.	* Milan.
15 —	Livourne, *Corr.*
1er déc.	* Parme.
2 —	* Bologne.
5 —	* Florence.
9 —	* Viterbe.
10 —	* Rome.
26 —	Milan, *Corr.*
31 —	Rome, *Corr.*

1817

6 janvier.	Rome, *Corr.*
9 —	* Terracine.
10 —	* Capoue.
10 —	Milan, *Corr.*
11 —	* Naples.
13 —	Rome, *Corr.*
21 février.	* Ischia.
25 —	* Pœstum.
5 mars.	* Naples.
9 —	* Capoue.
12 —	* Velletri.
13 —	* Rome.
27 —	* Civita-Castellana.
29 —	* Pérouse.
30 —	* Florence.
12 avril.	* Bologne.
15 mai.	* Imola.
17 —	* Ferrare.
20 —	* Cesene.
21 —	* Rimini.
22 —	* Rép. St-Marin.
24 —	* Pesaro.
27 —	* Ancône.
30 —	* Lorette.
2 juin.	* Pesaro.
4 —	* Rovigo.
10 —	* Arqua.
18 —	* Padoue.
19 —	* Padoue.
21 —	* Venise.
21 —	* Pliniana.
23 —	* Monticello.
24 —	* Monza.
—	* Varèse.
27 —	* Fuzina.
28 juin.	* Iles Borromées.
—	Paris, *Not. Colomb* (3).
—	Londres, *Not. Colomb.* — *Souv. Egot.* — *Art. nécr.*
8 juillet.	* Genève.
10 —	* Milan.
10 —	* Lausanne.
18 —	* Villa Melzi.

(1) Pour les années 1816 et 1817, les noms de villes marqués d'un astérisque représentent l'itinéraire de *Rome, Naples et Florence*, 1re édition.

(2) Lettre dont le lieu est certainement de fantaisie (*Corr. inéd.* ,38).

(3) On remarquera, dans cette dernière partie de l'année 1817, une certaine invraisemblance quant au temps nécessaire pour accomplir ces divers parcours, ce qui donne à penser que *Rome, Naples et Florence* ait écrit de *mémoire*, au moins pour les dates. M. Stryienski a fait une remarque analogue dans les *Souvenirs d'Egotisme* (page 256), relativement à deux lettres de Stendhal, écrites l'une de Milan, l'autre de Tulins (Isère) et datées toutes deux du 15 octobre 1817.

28 juillet. * Francfort-sur-le-Mein.
15 octobre. Milan, *Not. Colomb.* — *Corr.*
15 — Tullins, *Corr.*
25 nov. Sienne, *Corr.*
1er déc. Milan, *Corr.*

1818

janv.-mars Milan, *Corr.*
14 avril. Grenoble, *Corr.*
22 — Milan, *Corr.*
4 mai Paris, *Corr.*
mai à sept. Milan, *Corr.*
24 octobre. Lac de Côme, *Corr.*
16 nov. Varèse, *Corr.*
nov.-déc. Milan, *Corr.*

1819

mars-avril. Milan, *Corr.*
7 juin. Varèse, *Corr.*
uin-juillet. Florence, *Corr.*
24 juillet. Bologne, *Corr.*
août-sept. Grenoble, *Corr.* — *Not. Colomb.*
nov.-déc. Milan, *Corr.*

1820

3 mars Milan, *Corr.* — *Souv. Egot.*
25 — Bologne, *Corr.*
28 — Mantoue, *Corr.*
avril à oct. Milan, *Corr.* — *Souv. Egot.*
13 nov. La Cadenabbia, *Corr.*
nov.-déc. Milan, *Souv. Egot.* — *Corr.*

1821

janv.-mars. Milan, *Not. Colomb.*
avril. Paris, *Not. Colomb.*
mai-juin. Milan, *Corr.* — *Souv. Egot.*
juin. Côme, *Souv. Egot.*
— Airolo, *Souv. Egot.*
juin. Bellinzona, *Souv. Egot.*
— Lugano, *Souv. Egot.*
— Saint-Gothard, *Souv. Egot.*
— Altorf, *Souv. Egot.*
— Bâle, *Souv. Egot.*
juin Belfort, *Souv. Egot.*
— Langres, *Souv. Egot.*
juin-août. Paris, *Brulard.* — *Souv. Egot.* — *Art. nécr.*
septembre. Calais, *Not. Colomb.* — *Souv. Egot.*
— Douvres, *Not. Colomb.* — *Souv. Egot.*
— Londres, *Not. Colomb.* — *Souv. Egot.*
29 déc. Paris, *Corr.* — *Souv. Egot.*

1822

janv.-avril. Paris, *Corr.*
juin. Paris et Montmorency, *Corr.* — *Souv. Egot.*
28 — Berne, *Corr.*
juillet-août. Paris, *Corr.*
Corbeil, *Souv. Egot.*
4 sept. Vincennes, *Corr.*
sept.-déc. Paris, *Corr.*

1823

janv.-août. Paris, *Corr.*
26 octobre. Isola Bella, *Corr.*
31 — Alexandrie (Piémont), *Corr.*
20 nov. Paris, *Corr.*

1824

janvier. Rome, *Corr.* — *Souv. Egot.*
avril-oct. Paris, *Corr.*
octobre. Grenoble, *Not. Colomb.*
octob.-nov. Paris, *Corr.*
14 déc. Londres, *Corr.* (1).

(1) Lettre dont le lieu est certainement de fantaisie (*Corr. inéd.* 1,272).

déc. Paris, *Corr.*

1825

janv.-août. Paris, *Corr.*
30 septem. Naples, *Corr.*
octobre. Paris, *Corr.*
novembre. Rome, *Corr.*
nov.-déc. Paris, *Corr.*

1826

janvier. Paris, *Corr.*
août-sept. Londres, *Corr.* — *Souv. Egot.* — *Art. nécr.*
15 sept. San Remo, *Brulard.*
5 décembre. Rome, *Corr.* (1).
11 — Versailles, *Corr.*
23 — Paris, *Corr.*

1827

Paris, *Not. Colomb.* — *Corr.*
février. Versailles, *Corr.*
mars-juill. Paris, *Corr.*
juillet. Versailles, *Corr.*
août. Paris, *Corr.*
— Livourne, *Corr.*
15 sept. Ischia, *Brulard.*
19 nov. Florence, *Corr.*
6 décembre. Paris, *Corr.*

1828

janvier, Paris, *Not. Colomb.*
17 janvier. Isola Bella, *Corr.*
juillet-nov. Paris, *Corr.*

1829

toute l'année. Paris, *Corr.*

1830

janv.-nov. Paris, *Not. Colomb.* — *Souv. Egot.* — *Corr.* — *Brulard.*
10 janvier. Versailles, *Corr.*

Consul de France à Trieste.

nov.-déc. Trieste, *Not. Colomb.* — *Corr.*

1831

janvier. Trieste, *Corr.*
— Venise, *Corr.*
— Trieste, *Corr.*
3 février. Venise, *Corr.*
fév.-mars. Trieste, *Corr.*

Consul de France à Civita-Vecchia.

avril à déc. Civita-Vecchia (et Rome), *Corr.* — *Not. Colomb.*

1832

toute l'année. Civita-Vecchia (et Rome), *Not. Colomb.* — *Corr.* — *Brulard.* — *Souv. Egot.*
14 janvier. Naples, *Corr.*
février. Ancône, *Not. Colomb.*
27 août. Palerme, *Corr.*
18 octobre. Aquila, *Corr.*

1833

janv. à av. Civita-Vecchia (et Rome), *Not. Colomb.* — *Corr.*

En congé.

oct-déc. Paris, *Not. Colomb.* — *Corr.*

Retour à son Consulat.

décembre. Civita-Vecchia (et Rome), *Corr.* — *Not. Colomb.*

(1) On trouve, dans les *Dix-neuf lettres à Sutton Sharpe*, une lettre écrite de Versailles et datée également du 5 décembre 1826.

1834

toute l'année. Civita-Vecchia (et Rome), *Not. Colomb.* — *Corr.* — *Testaments.*

1835

toute l'année. Civita-Vecchia (et Rome), *Not. Colomb.* — *Corr.* — *Testaments.*

1836

janv. à mai. Civita-Vecchia (et Rome), *Not. Colomb.* — *Corr.*

En congé.

16 mai. Marseille, *Corr.*
mai-déc. Paris, *Not. Colomb.* — *Art. nécr.* — *Corr.*

1837

janv. à av. Paris, *Corr.*

Itinéraire des Mémoires d'un Touriste (jusqu'à Bordeaux) (1).

	Verrières.
10 avril.	Fontainebleau.
11 —	Montargis.
12 —	Neuvy.
12 —	Cosne.
13 —	La Charité.
14 —	Nevers.
17 —	Fourchambault.
21 —	Moulins.
30 —	Autun.
3 mai.	Chaumont.
—	Dijon.
9 —	Langres.
10 mai.	Dijon.
12 —	Beaune.
14 —	Châlon-s-Saône.
—	Besançon.
—	Màcon.
15 —	Lyon.
9 juin.	Vienne.
11 —	Saint-Vallier.
11 —	Valence.
12 —	Avignon.
18 —	Clermont-Ferrand.
20 —	Bourges.
—	Chateauroux.
—	Châtillon-s.-Indre.
—	Loches.
22 —	Tours.
—	Saumur.
25 —	Nantes.
5 juillet.	Vannes.
—	Auray et environs.
—	Lorient.
—	Vannes.
—	Rennes.
—	Saint-Malo.
—	Granville.
—	Dol.
—	Avranches.
—	Coutances.
—	Honfleur.
—	Le Hâvre.
—	Rouen.
18 —	Paris.
—	Beaucaire.
27 —	Tarascon.
1er août	Nîmes.
—	Orange.
—	Valence.
6 —	Tullins.
—	Rives.
7 —	Grenoble et env.
21 —	Vizille.
—	Briançon.
23 —	Grenoble.
25 —	Le Pont de Claix.
27 —	Grenoble.
1er sept.	Fourvoirie.

(1) On trouve, dans les *Soirées du Stendhal-Club*, trois lettres de Stendhal écrites de Paris aux dates des 28 avril, 11 juillet (une autre lettre de cette même date, et de Paris également, se trouve dans la *Correspondance inédite*) et 12 août 1837.

1er sept.	Chambéry.
—	Aix.
—	Genève.
—	Lyon et environs.
—	Avignon.
	Aix.
—	Marseille.
—	Gênes.
—	Marseille.
—	Toulon.
—	Marseille.
—	Arles.
—	Nîmes.
9 —	Montpellier.
12 —	Béziers.
—	Narbonne.
14 —	Sijean.
15 —	Perpignan.
—	Mataro.
—	Barcelone.
—	Bordeaux.
sept. à déc.	Paris, *Corr.*

1838

janv.-févr.	Paris, *Corr.*
24 mars.	Bordeaux, *Corr.*
2 juillet.	Strasbourg, *Corr.*
juill.-août.	Paris, *Corr.*
	Londres, *Not. Colomb.*
4 sept.	Lyon, *Corr.*
	Paris, *Corr.*

1839

janv.-juin. Paris, *Corr.*

Retour à son Consulat.

juin.-déc. Civita-Vecchia (et Rome), *Not. Colomb.* — *Corr.*

1840

toute l'année. Civita-Vecchia (et Rome), *Not. Colomb.* — *Corr.*

1841

janv.-oct. Civita-Vecchia (et Rome), *Not. Colomb.* — *Corr.*

8 octobre. Florence, *Corr.*

En congé.

Genève, *Not. Colomb.*

8 novembre. Paris, *Not. Colomb.*

1842

Paris, *Not. Colomb.* — *Corr.*

Le Hâvre, *Corr.*

Compiègne, *Corr.*

Paris, *Not. Colomb.* — *Corr.*

23 mars; mort.

§ 8. — Bibliographie

a. — *L'œuvre de Stendhal.*

1. — *Vies de Haydn, Mozart et Métastase;* 1814, in-8°.
2. — *Histoire de la Peinture en Italie;* 1817, 2 vol. in-8°.
3. — *Rome, Naples et Florence;* 1817, in-8°. — Edition modifiée et augmentée : 1826, 2 vol. in-8°.
4. — *De l'Amour;* 1822, 2 vol. in-12.
5. — *Racine et Shakespeare;* 1823-1825; 2 vol. in-8°.
6. — *Vie de Rossini;* 1824, 2 vol. in-8°.
7. — *D'un nouveau complot contre les industriels;* 1825, in-8°.

8. — *Armance;* 1827, 3 vol. in-12.
9. — *Promenades dans Rome;* 1829, 2 vol. in-8°.
10. — *Le Rouge et le Noir;* 1831, 2 vol. in-8°.
11. — *Mémoires d'un Touriste;* 1838, 2 vol. in-8°.
12. — *La Chartreuse de Parme;* 1839, 2 vol. in-8°.
13. — *L'Abbesse de Castro;* 1839, in-8°.
14. — *Œuvres complètes,* publiées par Mérimée; 1853-1855, in-12. — Elles contiennent, outre les ouvrages déjà cités :
Correspondance inédite, 2 vol. ;
Chroniques italiennes;
Nouvelles inédites;
Romans et Nouvelles;
Mélanges d'art et de littérature.
Les *Chroniques italiennes, l'Abbesse de Castro* et les *Chroniques et Nouvelles* (1855) sont le même ouvrage avec telles nouvelles en plus ou en moins. — Cf. l'ouvrage de A. Paupe, noté plus loin.
15. — *Vie de Napoléon;* 1876, in-12.
16. — *Journal de Stendhal;* 1888, in-18.
17. — *Lamiel;* 1889, in-18.
18. — *Vie de Henri Brulard;* 1890, in-18.
19. — *Souvenirs d'Egotisme;* 1892, in-18.
20. — *Lettres intimes;* 1892, in-18.
21. — *Lucien Leuwen;* 1894, in-18.
22. — *Napoléon;* 1897, in-18.
23. — *Soirées du Stendhal-Club;* 1904. Ce vol. contient les différents inédits de Stendhal publiés antérieurement à sa date par les revues. Ajouter :
En marge des Promenades dans Rome (Revue bleue, 3 mars 1906) ;
Dix-neuf lettres à Sutton Sharp (Mercure de France, 15 mai 1906) ;
Corrections à Rome, Naples et Florence (Nuova Antologia, 1906) ;
Fin du Tour d'Italie en 1811 (*Mercure de France,* 16 oct. 1907).

Pour plus de détails, s'en référer à l'ouvrage de A. Paupe indiqué ci-après.

Une suite aux *Soirées du Stendhal-Club* est annoncée (nov. 1907).

b. — *Travaux sur Stendhal.*

Les principaux sont cités au cours du présent *Appendice.* Pour le reste, consulter : A. Paupe, *Histoire des Œuvres de Stendhal;* Paris, 1904, in-18, — ouvrage qui se complète et se corrige par la *Chronique stendhalienne;* Milan, 1907, in-8°.

TABLE

—

PORTRAIT DE STENDHAL

NOTICE : STENDHAL

JOURNAL

MILAN, BERGAME, BRESCIA (1801) 1
PARIS (1803) 3
MILAN (1811) 51
VARESÉ, ISOLA-BELLA, MILAN (1811) 63
PARIS (1814) 65

VIE DE HENRI BRULARD

CHAPITRE PREMIER 67
CHAPITRE II 75
CHAPITRE III 86
CHAPITRE XIV. MORT DU PAUVRE LAMBERT 93
CHAPITRE XVIII. L'ESPAGNOLISME 97
CHAPITRE XX 101
CHAPITRE XXVI 106
CHAPITRE XXX. L'ESPRIT 126

SOUVENIRS D'ÉGOTISME

CHAPITRE I, III, IV, VII 128

PRÉFACES

LETTRES ÉCRITES DE VIENNE EN AUTRICHE SUR LE CÉLÈBRE COMPOSITEUR J. HAYDN, ETC 164
ROME, NAPLES ET FLORENCE 166
DE L'AMOUR 166

RACINE ET SHAKESPEARE 17
VIE DE ROSSINI 18
ARMANCE 18
PROMENADES DANS ROME 18
LE ROUGE ET LE NOIR 18
MÉMOIRES D'UN TOURISTE 18
LUCIEN LEUWEN 19
LA CHARTREUSE DE PARME 20
L'ABBESSE DE CASTRO 20
NOUVELLES INÉDITES 20
VIE DE NAPOLÉON 20
LAMIEL 21

LE ROUGE ET LE NOIR

CHAPITRE XLIV. PENSÉES D'UNE JEUNE FILLE 21
CHAPITRE XLV. EST-CE UN COMPLOT? 22
CHAPITRE XLVI. UNE HEURE DU MATIN 22

LA CHARTREUSE DE PARME

CHAPITRE II, III, IV, V 23

ANECDOTES ITALIENNES

LE BALCON, L'ÉCHELLE DE CORDE 28
MŒURS DE BRESCIA : VITELESCHI 29
LE CARNAVALON 29
AFFAIRE LEPRI 29
AVENTURE NAPOLITAINE 29
LE VALET DE CŒUR. ANECDOTE FRANÇAISE 30
LA COMTESSE VALAMARA 30
LE BRIGAND 30
LES CALABROIS 30
LA PRINCESSE SANTA-VALLE 30
ROMANELLI 30
INTÉRIEUR D'UN COUVENT. AVENTURES DE LUCRÈCE FRANGIMANI 30
L'ANGLAIS 31
CANOVA 32
CANOVA 32
HISTOIRE DE FRANCESCA POLO 32
MANIÈRE D'ALLER DE PARIS A ROME 33

ANECDOTES FRANÇAISES

LE TESTAMENT 336
LE SABOTIER 341
RENÉ 345
UN AMI 348
MADAME GIRER 353
LE COUP DE FUSIL 354
LE MALHEUR D'UN SOT 355
MADAME DE SAINT-CHÉLY 357
MADAME DE NINTREY 359
MADAME MUNCH 367
LA GRANDE CHARTREUSE 372
LE GÉNÉRAL RI 391

DE L'AMOUR

CHAPITRE II. DE LA NAISSANCE DE L'AMOUR 393
CHAPITRE III. DE L'ESPÉRANCE 397
CHAPITRE IV 399
CHAPITRE XI 401
CHAPITRE XII. SUITE DE LA CRISTALLISATION 401
CHAPITRE XV 403
CHAPITRE XVII. LA BEAUTÉ DÉTRONÉE PAR L'AMOUR 404
CHAPITRE XXIII. DES COUPS DE FOUDRE 405
CHAPITRE XXVI. DE LA PUDEUR 408
CHAPITRE LX. DES FIASCO 416
FRAGMENTS DIVERS 421
LE RAMEAU DE SALZBOURG 423

CORRESPONDANCE

A SA SŒUR PAULINE 435
A M. F. F..., A GRENOBLE 437
A M LE BARON DE M..., A PARIS 443
A M. S... S..., A LONDRES 445
A MADAME..., A PARIS 446
A LA MEME 447
A M. R. C..., A VERSAILLES (*Souvenirs sur lord Byron*) 448
A M. L..., LIBRAIRE, A PARIS 453
A H. DE BALZAC 455
A MONSIEUR HONORÉ DE BALZAC, A PARIS 456

APPENDICE

§ 1. BIOGRAPHIE : NOTICE DE R. COLOMB..... 463
§ 2. H. B..... 492
§ 3. OPINIONS LITTÉRAIRES..... 501
§ 4. ANECDOTES SUR STENDHAL..... 508
§ 5. LES PSEUDONYMES DE BEYLE..... 511
§ 6. ARTICLES NÉCROLOGIQUES ÉCRITS PAR BEYLE SUR LUI-MEME..... 514
§ 7. LES ITINÉRAIRES DE STENDHAL..... 522
§ 8. BIBLIOGRAPHIE..... 531

ACHEVE D'IMPRIMER

le vingt-huit décembre mil neuf cent sept

PAR

BLAIS & ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

Littéature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France; elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité): Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique: Georges Bohn.
Psychiatrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux: R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry.-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Demetrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril juillet et octobre

France		Étranger	
Un numéro.....	1.25	Un numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

NOV 0 6 1999
JAN 1 7 2000
JUL 0 4 2000
JAN 0 8 2001
NOV 1 1 2001
JAN 1 7 2002
MAY 2 5 2002
FEB 1 8 2003
FEB 1 7 2003

CE

a39003 002537362b